John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF Nº
ADAMS
235.13
v.2

RECHERCHES

PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMÉRICAINS,

OU

Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire de l'Espece Humaine.

PAR M. DE P***.

Nouvelle édition, augmentée d'une *Dissertation critique* par Dom PERNETY, & de la *Défense de l'Auteur des Recherches contre cette Dissertation.*

Studio disposta fideli.

LUCRECE.

TOME SECOND.

A BERLIN.

M. DCC. LXXVII.

ADAMS 235.13
v. 2

TABLE GÉNÉRALE

Du Tome second.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Negres blancs, p. 1.

SECTION II.

De l'Orang-Outang, p. 38.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride, p. 70.

SECTION IV.

De la Circonciſion & de l'Infibulation, p. 99.

CINQUIEME PARTIE.

SECTION I.

Du génie abruti des Américains, p. 129.

SECTION II.

De quelques uſages bizarres, communs aux deux Continents, p. 178.

SECTION III.

De l'uſage des fleches empoiſonnées chez les peuples des deux Continents, p. 202.

SIXIEME PARTIE.
Avertissement de l'Auteur, p. 231.
LETTRE I.
Sur la Religion des Américains, p. 233.
LETTRE II.
Sur le Grand-Lama, p. 241.
LETTRE III.
Sur les vicissitudes de notre globe, p. 270.
LETTRE IV.
Sur le Paraguai, p. 292.
Table des Matieres.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Des Blafards & des Negres blancs.

..... *Color deterrimus albo.*
Virgi. Georg.

LES hommes les plus remarquables qu'on ait vus en Amérique ſont ſans doute les Blafards de l'iſthme de Darien. Les Naturaliſtes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un ſiecle avant cette époque, Fernand Cortez en eût parlé fort au long dans ſes lettres à l'Empereur Charles-Quint ; mais Cortez fut traité, de ſon temps, d'exagérateur & d'inſenſé, & tous les Scholaſ-

tiques d'Espagne rejetterent alors un fait exactement vrai, avec cette aveugle opiniâtreté qui leur fait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons, à cette occasion, entrer dans une discussion très-importante, où nous rapprocherons les différents objets qui intéressent cette partie de l'Histoire de l'homme. Une étude réfléchie de toutes les relations qui méritent d'être étudiées, nous a procuré sur cette matiere des éclaircissements qui ont manqué aux Auteurs qui nous ont devancés dans cette carriere: quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté; d'autres ont bâti des systêmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes & de leurs lumieres, nous leur rendons la justice qui leur est due.

Les Blafards du Darien ont tant de ressemblance, tant d'analogie avec les Negres blancs de l'Afrique & de l'Asie, qu'on est obligé de les réunir, d'expliquer les phénomenes des uns par ceux des autres, & de leur assigner à tous une cause générale, commune & constante.

Les Negres sont sujets à de certaines indispositions qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphose est accompagnée de symptômes hideux: il leur reste encore quelques traces d'un noir jauni à la naissance des ongles, leur corps se gonfle, & l'on distingue des taches livides sur leur peau lavée: leur iris devient brouillé & nébuleux, & tous les objets leur apparoissent ternes, comme ils semblent jaunes aux Européans atteints de l'ictere. Ces noirs, ainsi dénaturés, ont, pour l'ordinaire, un dérangement dans les sucs nerveux, qui est plus ou moins mêlé d'hydropisie: quand ce mal n'est pas invétéré, ils en guérissent souvent en mangeant des serpents & des couleuvres, dont la chair recele abondamment du sel alkali, qui a la propriété singuliere de dissoudre le sang grumelé, & d'atténuer les fluides épaissis: alors

leur corps se repeint en noir : sinon la violence du mal les emporte vers la trentieme année : & l'on a observé plus d'une fois que leur teint devient plus foncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains décolorés & languissants, sont très-différens des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils soient nés de parents Negres ou basanés : on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique & à l'extrêmité de l'Asie méridionale. Les Portugais établis sur les rives du Zaire leur ont donné le nom d'*Albinos*, quoiqu'il eût mieux valu de conserver le mot Africain de *Dondos :* dans les Indes orientales on les appelle *Kackerlakes ;* cette dénomination tirée de l'idiome Malay a paru si expressive, si énergique aux voyageurs Hollandois, qu'ils l'ont consacrée dans le style de leurs Mémoires & de leurs Relations : peut-être aussi leur a-t-il semblé contradictoire de nommer, comme nous, *Negres blancs* des hommes dont le teint n'a rien de commun ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des Noirs.

Les Dondos de l'Afrique & les Kackerlakes de l'Asie sont premiérement remarquables par leur taille, qui excede rarement quatre pieds cinq pouces : leur teint est d'un blanc fade, comme celui du papier ou de la mousseline, sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge ; mais on y distingue quelquefois de petites taches lenticulaires grises. Leur épiderme n'est point oléagineux ; & quand on le considere avec une loupe, on n'y apperçoit pas cette poussiere dont est parsemée la peau des Negres, en qui ce sédiment grenu est de temps en temps si sensible qu'on le voit à l'œil nud. Ces Blafards n'ont pas le moindre vestige de noir sur toute la surface du corps : ils naissent blancs, & ne noirciſſent & ne changent en aucun âge : ils manquent de barbe & de poils sur les parties naturelles ; leurs che-

veux ſont laineux & friſés en Afrique, longs & traînants en Aſie, ou d'une blancheur de neige, ou d'un roux tirant ſur le jaune : leurs cils & leurs ſourcils reſſemblent aux plumes de l'édredon, ou au plus fin duvet qui revêt la gorge des cignes. Leur iris eſt quelquefois d'un bleu mourant & ſinguliérement pâle : d'autres fois, & dans d'autres individus de même eſpece, cet iris eſt d'un jaune vif, rougeâtre & comme ſanguinolent ; ce qui a fait ſoupçonner à quelques obſervateurs qu'ils n'avoient point, comme les autres hommes, la prunelle percée ; mais en cela on s'eſt trompé, & cette erreur vient de l'épaiſſeur de la cornée & de la contractation que la lumiere directe & vive occaſionne ſur leur prunelle, qui ſe ferme preſqu'entiérement pendant le jour ; mais au crépuſcule elle s'ouvre ; & quand on examine alors ces monſtres du genre-humain, on découvre qu'ils ont une très-grande ouverture à l'iris, & que c'eſt par ce moyen qu'ils raſſemblent beaucoup de rayons ou de lumiere ; d'où il réſulte qu'ils voient moins bien que les autres hommes en plein jour, & beaucoup mieux que nous dans les endroits ſombres : je tiens cette obſervation de M. B.... qui a bien voulu me communiquer le réſultat des expériences qu'il a faites ſur un Kackerlake, ou un Blafard Aſiatique, en 1762, à Batavia, qui paroiſſoit avoir, pendant le jour, des yeux poſtiches. Comme ces créatures dégénérées n'ont que peu d'idées & de conceptions, on n'a jamais pu les faire expliquer ſur la couleur dont les objets leur ſemblent peints, lorſqu'ils les voient le mieux ; mais on préſume, & avec raiſon, qu'ils les apperçoivent tous indiſtinctement de la même nuance terne : leur vue eſt ſi débile que le moindre éclat leur tire des larmes de l'œil, & la moindre lumiere les fait clignoter : ils ſerrent alors tellement leur prunelle, pour intercepter le rayon, qu'ils ſemblent, comme on

l'a dit, n'avoir pas de passage sous la cornée ; aussi ne discernent-ils presque rien en plein jour. Cette habitude de clignoter fait qu'ils regardent de travers, & louchent comme les chats ou les hiboux ; mais on n'a pu, par aucun moyen, s'assurer s'ils ont deux axes de vision, ou s'ils ne voient qu'un seul point à la fois en simplifiant les objets par la force du jugement. Une erreur essentielle, & qu'il est nécessaire de détruire, c'est qu'on a prétendu que ces Albinos avoient une *membrane clignotante* comme les animaux : la vérité est qu'ils n'ont pas la moindre apparence de cette membrane ; mais que le diaphragme des paupieres est dans la plupart fort épanché, qu'il couvre sans cesse une partie de l'iris, & qu'on le croit destitué du muscle élévateur, ce qui ne leur laisse appercevoir qu'une petite section de l'horizon ; & ils ne distingueroient pas un arbre planté à trente pas d'eux, s'ils n'inclinoient la tête en arriere pour agrandir l'angle visuel.

Tout leur maintien annonce la foiblesse & le dérangement de leur constitution extrêmement viciée : leurs mains sont si mal dessinées qu'on devroit les nommer des pattes, si l'on vouloit parler proprement : les articulations des doigts sont comme nouées, au moins le mouvement en est-il lent & pénible. Le jeu des muscles de la mâchoire inférieure ne s'exécute aussi qu'avec difficulté ; d'où il arrive qu'ils ont beaucoup de peine à mâcher, & qu'ils mangent d'une façon fort dégoûtante. Leurs oreilles sont autrement configurées que les nôtres : le tissu en est plus mince & plus membraneux ; la conque manque de capacité, & le lobe est allongé & pendant.

Quoique la physionomie des Dondos ne ressemble pas exactement à celle des Negres, on reconnoit néanmoins à leurs traits à demi effacés, & aux linéaments de leur visage, qu'ils sont d'origine Africaine : ils ont de grands restes de l'air

national. On diſtingue également dans les Kackerlakes le ſang Aſiatique.

Leur extérieur révolte, & effraie même ceux qui les voient pour la premiere fois; car leur teint eſt encore plus blanc & plus blême que celui des perſonnes les plus pâles d'entre les Européans, en qui le ſang des grandes veines & des capillaires tranſparoît toujours plus ou moins, & diminue le blanc inſipide de l'épiderme, en y mêlant une teinte de bleu ou de pourpre. Ces individus ſinguliers ne vivent exactement que la moitié de ce que vivent les autres Negres; c'eſt-à dire qu'ils ne paſſent jamais la trentieme année, & les Negres n'atteignent guere à la ſoixantieme, quand ils ne s'expatrient pas.

Tels ſont les Blafards de l'ancien Continent: ceux qu'on a trouvés au nouveau Monde en different à de certains égards. Ils ont la taille un peu plus haute, quoique leurs membres ſoient également frêles & délicats: leur tête n'eſt pas garnie de laine; mais de cheveux longs de ſept à huit pouces, peu friſés & d'une blancheur éblouiſſante: au lieu d'avoir l'épiderme uni & ras, comme les Albinos d'Afrique, ils l'ont tout chargé de poils folets, depuis les pieds juſqu'à la naiſſance des cheveux: ce poil n'eſt pas ſi touffu qu'on ne puiſſe voir au travers la ſuperficie de leur peau. Leur viſage eſt velu, & Waffer (1) croit qu'ils auroient même de la barbe, s'ils ne ſe l'arrachoient; mais ce duvet court, qui leur croît aux levres & au menton, eſt fort différent de la barbe des hommes blancs. Ils ont les yeux ſi mauvais qu'ils ne voient preſque pas en plein jour; & que l'eau en découle auſſi-tôt que le

(1) *Lionel Waffers, New voyage and deſcription, of the Iſthmus of America. London.* 1704. On a une traduction françaiſe, fort foible, & aſſez incorrecte, de l'ouvrage de Waffer, qui ſe trouve inſérée dans le Tome IV des *voyages du Cap. Dampiere.*

soleil vient à les frapper : ils n'aiment pas à sortir, hormis que le ciel ne soit voilé par des nuages noirs, car la lumiere est pour eux douloureuse : elle leur occasionne des vertiges & des éblouissements, parce que leurs organes optiques ne sauroient soutenir le choc des rayons directs, à cause de leur relâchement & de leur désordre.

On n'a rencontré de ces monstres qu'à l'isthme de Panama, & à la Côte riche, où on les nomme les *yeux de lune*, soit parce qu'ils voient mieux à la lune qu'au soleil, soit à cause de la forme de leurs paupieres, qui étant retirées par les côtés, & allongées par le milieu, contrefont un croissant. Leur peau est d'un blanc de linge lavé ; leurs sourcils, leurs cils, & leurs oreilles ressemblent à la description qu'on a faite de ces parties en parlant des Negres blancs : le méchanisme de la vision est aussi le même dans les uns & les autres.

Ces Blafards Américains se tiennent, autant qu'ils peuvent, coi pendant le jour, & ne sortent qu'au crépuscule ou au clair de la lune : alors ils parcourent les forêts les plus épaisses & les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité, & y chassent même le gros gibier. Ils meurent tout jeunes, & ordinairement entre la vingt-cinquieme & la trentieme année.

Ces hommes couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'existent que dans la Zone torride, jusqu'au dixieme degré de chaque côté de l'Equateur, ou à peu près ; à Loango, à Congo, à Angola en Afrique ; à Ceylon, à Borneo, à Java en Asie ; à la nouvelle Guinée, dans les terres Australes, & au Darien en Amérique. Il est vrai qu'on pourroit encore prendre pour des Blafards ces hommes que Pline & Solin placent entre le 45e & le 50e degré de latitude Nord, dans l'ancienne Albanie, & qu'ils nous disent avoir eu les sourcils & les cheveux blancs, & les yeux re-

marquables par la couleur *glauque*, qui eſt un vert mêlangé d'un bleu foible : ces Albanois voyoient, au témoignage de ces deux Auteurs, mieux dans le crépuſcule qu'au ſoleil ; & leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des Blafards connus de nos jours (1) : ils étoient peut-être atteints de la même maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable, que Chardin, ce voyageur philoſophe, aſſure que les peuples qui occupent maintenant l'ancienne Albanie, à l'Oueſt de la mer Caſpienne, ſont naturellement baſanés ; mais très-ſujets à une certaine maladie des yeux, & à la jauniſſe, ou au débordement de la bile. C'eſt donc le climat qui a produit, du temps de Pline, comme aujourd'hui, par une immutabilité étonnante, cette défaillance dans le ſang & dans les humeurs des indigenes.

Quelques Savans ont penſé que pluſieurs cantons de l'ancienne Europe ont auſſi contenu de ces Troglodytes & de ces Noctambules à face blême, & qu'ils ont donné lieu aux fables populaires ſur l'exiſtence des *Gobelins* & des *Druſions* en France, des *Gobalis* en Italie, des *Keilkraefs* en Allemagne, des *Trools* en Suede, & des *Klabauters* en Hollande ; mais eſt-il permis d'ignorer que tous ces farfadets riſibles ſont nés, comme les

(1) Saumaiſe, dans ſes *Exercitations ſur Solin*, prouve que cet Auteur s'eſt trompé, lorſqu'il aſſure que tous les habitants de l'ancienne Albanie étoient blafards : la vérité eſt qu'on en trouvoit ſeulement quelques-uns, parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Pline le dit.

Saumaiſe ne paroît pas également heureux dans ſes raiſonnements, lorſqu'il ne veut point admettre qu'on avoit donné le nom d'*Albanie* à cette Province, à cauſe de ces hommes blancs qu'on y rencontroit. Que ce pays ait eu un autre nom, cela eſt poſſible, mais celui que les Romains lui ont donné a indubitablement du rapport aux Blafards, comme Solin nous l'apprend.

Démons métalliques, de l'effet que font sur la foible imagination du vulgaire les feux follets, les vapeurs & les exhalaisons sensibles qui sortent des bouches des mines & des cavernes pendant la nuit ? D'ailleurs la terreur qui regne, ou qu'on suppose régner dans les souterreins, bouleverse l'esprit des enfants & des hommes peureux, & les joue par de semblables illusions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle long-temps.

Ceux d'entre les Naturalistes qui ont le moins approfondi le phénomene des Négres blancs & des Blafards, ont soutenu qu'ils constituoient une espece distincte, aussi ancienne que le monde, permanente, immuable, & non dégénérée, par des causes fortuites, de la race des hommes noirs ou bruns : on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation tant en Afrique qu'en Amérique ; qu'ils se gouvernoient par des loix particulieres & bizarres ; que leurs mœurs & leur instinct étoient en sens contraire de l'instinct & des mœurs des autres hommes ; que les peuples qui les environnent les maltraitent & les méprisent ; mais qu'eux se flattoient que la fortune, qui s'est plue à les tenir dans l'obscurité & dans l'avilissement, leur rendroit un jour justice, & qu'on les verroit alors sortir triomphants de leurs tanieres & de leurs forêts, exterminer les habitants des deux Continents & se mettre eux-mêmes en possession de tout le globe.

Ce conte a été accueilli par quelques Philosophes, à qui on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des systêmes absurdes sur des fables si incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'assurer avant tout de la vérité des faits qui auroient dû au moins leur paroître suspects, à cause de l'excès de leur merveilleux. Nous sommes bien éloignés, & aussi éloignés qu'on peut l'être, de prescrire ou de fixer des bornes au pouvoir de la Nature créatrice : nous ne disons pas qu'il a été

au-deſſus de ſes forces de former une ſorte d'hommes différente de la nôtre, deſtinée à vivre dans des cavernes, & à ſubjuguer un jour la terre ; mais il ne s'agit point d'exercer nos ſtériles ſpéculations ſur ce que la Nature auroit pu faire ſi elle avoit voulu : il ne nous convient que de conſidérer ce qu'elle a fait en effet ; & ſi l'on ne trouve nulle part, dans l'univers entier, ce peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne ſont ni une race, ni une eſpece, mais de ſimples individus, nés de parents bruns ou noirs, par des cauſes accidentelles, qui ont pour un inſtant dérogé au plan primitif, & à la loi commune.

Aucun voyageur n'a jamais rencontré dix Negres blancs raſſemblés, & Battel n'en a vu que quatre à Loango, qui eſt cependant l'endroit où ils ſont moins rares qu'ailleurs : ces naiſſances monſtrueuſes ſont auſſi extraordinaires en Amérique que dans notre hémiſphere, puiſqu'on a compté que ſur trois cens Dariens bronzés on ne voit pas un Blafard. M. l'Abbé de Manet, qui a fait depuis peu en Afrique toutes les recherches imaginables, pour ſavoir s'il y exiſtoit, entre les Tropiques, une peuplade d'Albinos, s'eſt convaincu, ainſi que tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a jamais été queſtion, & que tous les Blafards qu'on y connoît, ſont iſſus de parents Negres ou olivâtres, qu'ils ne conſtituent point & n'ont jamais conſtitué une eſpece particuliere. On les regarde, dans leur pays comme des animaux ſacrés & rares, & les Souverains de l'Afrique & des Indes croient qu'il y a de la magnificence & du mérite à nourrir quelques-uns de ces avortons dans l'enceinte de leurs palais. Les Rois de Congo & de Loango en ont toujours quatre à cinq à leur cour, où ils ſont ſans comparaiſon plus reſpectés que les nains dans le ſerrail de Conſtantinople. Trop foibles pour qu'on les redoute, aſſez malheureux

pour qu'on les plaigne, assez rares pour qu'on les recherche, ils ont plus à se louer du traitement que leur font les hommes, que de l'état où la nature les a réduits.

Rien ne m'a plus surpris, pendant le cours de mes recherches, que de trouver dans les lettres de Fernand Cortez (1), qu'on avoit précisément la même idée de ces Blatards en Amérique, & que tous les Empereurs du Mexique en entretenoient quelques-uns : aussi Montezuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à sa cour, lorsque les Espagnols y arriverent ; & Cortez, qui les avoit vues, les décrit aussi exactement qu'elles l'ont été ensuite par Wafter.

En 1703, on montra au voyageur de Bruin une Kackerlake dans le palais du Roi de Bantam, qui l'avoit fait venir exprès d'une isle située au Sud-Est de Ternate, où ces personnes sont moins rares que dans les autres Moluques : de Bruin dit que sa Majesté Bantamienne prenoit de temps en temps le plaisir de coucher avec cette Kackerlake, quoiqu'elle eût des yeux louches, à demi fermés, & le visage si gonflé qu'on avoit de la difficulté à en distinguer les traits. (2) Ce Prince fit asseoir cette femme à sa table, & ordonna au voyageur Hollandois de la bien considérer, à cause de sa singularité; & il est surprenant qu'il ne nous en ait

---

(1) Voyez *Las Cartas de Dom Hernando Cortès, Marques del Valle ; de la Conquista de Mexico al Emperador.*

On trouvera une traduction latine de cet ouvrage Espagnol dans la Collection de Hervagio, sous le titre de *F. Cortesii de insulis nuper repertis narratio ad Carolum V.*

(2) *De Bruins Reizem, page 380, in-fol. Amsterdam*, 1714. Il y a toute apparence que cet Ecrivain s'est trompé, lorsqu'il s'est imaginé que cette femme blafarde étoit au nombre des concubines du Roi de Bantam : c'est comme s'il eût dit que les deux nains que ce Prince avoit à sa Cour, étoient ses Ministres d'Etat.

pas conservé un portrait, lui qui a dessiné, avec tant d'élégance & de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

L'Empereur de Java, que les Hollandois tiennent en tutele à Jacatra, où ils le laissent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont ôté, possédoit en 1761 trois Blafards; mais il fit tant d'instances auprès de son maître, le Gouverneur de Batavia, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les isles voisines: & en 1763 on en avoit déjà fourni quatre autres, qui ne s'occupoient qu'à bourrer le tabac dans la pipe de ce Prince, à y mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à réciter des oraisons, & à rendre tous les petits services qui ne sont pas au-dessus de leurs forces: mais leurs fonctions se bornent à bien peu de chose, ou plutôt à rien: car leur débilité est telle qu'ils sont impropres à tout travail. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de certains écrivains de voyage, que ces Negres blancs font la garde au palais des Souverains de Loango, qui seroient bien mal défendus s'ils n'avoient d'autres satellites que de tels monstres, incapables de commander & d'obéir, incapables de se battre, incapables enfin de discerner en plein midi les objets qui les environnent à la distance de dix pas. Il est également faux que les Portugais aient acheté de ces Albinos en Afrique, afin de les employer aux plantations & aux mines du Brésil: ils se connoissent trop bien en esclaves pour faire de tels marchés. La vérité est que les vaisseaux Négriers en ont transporté quelques-uns, par curiosité, & qu'on les a montrés pour de l'argent dans les colonies Portugaises, comme on les montre en Europe. Le Blafard qui a paru en France en 1747, étoit si défait, si petit, si délicat, si myope, qu'il lui eût été impossible de soulever le moindre fardeau ou de marcher en plein jour sans guide.

Quand on a interrogé l'Empereur de Java sur

les motifs qui lui faisoient désirer si ardemment de voir à sa cour des Kackerlakes, ce jeune Prince a répondu que c'étoit une étiquette immémoriale; que ses prédécesseurs en avoient eu; que tous les Souverains des Isles en possédoient, & que leur religion promettoit une récompense à ceux qui se chargeoient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le peuple les regarde du même œil, & les traite de la même facon que les Turcs & les Orientaux traitent les personnes tombées en démence ou nées imbécilles; c'est-à-dire qu'on a pour elles les plus grands égards: on va même jusqu'à les canoniser de leur vivant.

On ne sauroit mieux comparer les Blafards, quant à leurs facultés, à leur dégénération & à leur état, qu'aux *Cretins* qu'on voit en assez grand nombre dans le Valais, & principalement à Sion, capitale de ce pays; ils sont sourds, muets, idiots, presque insensibles aux coups, & portent des goîtres prodigieux qui leur descendent jusqu'à la ceinture: ils ne sont ni furieux ni mal-faisants, quoiqu'absolument ineptes & incapables de penser: ils n'ont qu'une sorte d'attrait assez violent pour leurs besoins physiques, & s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espece, sans y soupçonner aucun crime, aucune indécence. Les habitants du Valais regardent ces *Cretins* comme les Anges tutélaires des familles, comme des Saints; & ceux qui ont le malheur de n'en avoir pas dans leur parenté, se croient sérieusement brouillés avec le Ciel (1): on ne les contrarie jamais, on les soigne avec assiduité; on n'oublie rien pour les amuser & pour satisfaire leurs goûts & leurs appétits: les enfants n'osent les insulter, les vieillards mêmes les respectent: ils ont la peau très-livide, &

(1) La plupart de ces détails sur les *Cretins*, sont tirés d'un Mémoire de M. le Comte de Maugiron, lu à la Société royale de Lyon.

naiſſent *Cretins*, c'eſt-à-dire auſſi ſtupides, auſſi ſimples qu'il eſt poſſible de l'être : les années n'apportent aucun changement à leur état d'abrutiſſement ; ils y perſiſtent juſqu'à la mort, & on ne connoît point de remede capable de les tirer de cet aſſoupiſſement de la raiſon, & de cette défaillance du corps & de l'eſprit. Il y en a des deux ſexes, & on les honore également, ſoit qu'ils ſoient hommes ou femmes. Le reſpect qu'on porte à ces perſonnes atteintes du *Cretinage*, eſt fondé ſur leur innocence & leur foibleſſe : ils ne ſauroient pécher, parce qu'ils ne diſtinguent pas le vice de la vertu : ils ne ſauroient nuire, parce qu'ils manquent de force, de vaillance ou d'envie ; & c'eſt juſtement le cas des Blafards, dont la ſtupidité eſt auſſi grande que celle des *cretins* : & ſi la violence de leur altération ne les a pas entiérement privés du don de la parole, ils ont d'autant plus ſouffert dans le ſens de la vue, & peut-être autant dans celui de l'ouie ; car tous les Negres blancs ont l'oreille dure, & la ſurdité les ſurprend quelque temps avant leur mort. Battel dit qu'à Loango ces Albinos font la priere devant le Roi : on les place immédiatement autour de ſon dais, où ils ſe tiennent accroupis ſur des nattes ou des tapis. Cette mode, ſi choquante à nos yeux, de faire réciter les prieres par des imbécilles, vient de l'opinion qu'on a de leur ſainteté : les Valaiſains feroient ſans doute auſſi prier Dieu pour eux par leurs *Cretins*, s'ils n'étoient muets. Ce préjugé n'eſt pas moderne : on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoit que le Ciel inſpiroit ſouvent les fous par préférence aux dévots : tous les Prophêtes avoient la réputation de n'être pas ſages, & cependant on les écoutoit & on les croyoit, ou dans leur pays ou ailleurs : les Prêtreſſes d'Apollon, en diſtribuant les oracles, imitoient, par leurs geſtes violents, les perſonnes frénétiques, & elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles paroiſſoient

avoir perdu le sens commun. Quoique les Chrétiens n'aient pas, comme les Mahométans, la charité de bien traiter les imbécilles dans ce monde, ils ne doutent pas qu'ils ne seront très à leur aise dans l'autre. Tous ces différents préjugés se rapprochent donc, & se tiennent comme par la main, parce que le peuple est le même d'une extrêmité de la terre à l'autre : ses opinions sont immuables.

Il étoit nécessaire de rendre compte de ce que les Américains, les Africains & les Indiens pensent de ceux qui naissent Blafards parmi eux; & cette connoissance, qui a manqué à la plupart des Ecrivains, servira à développer les causes de ce phénomene. S'il est avéré qu'il n'y a pas de peuple entier de Negres blancs; s'il est avéré qu'ils proviennent tous de parents noirs ou basanés, sans constituer une race ou une variété dans le genre humain, non plus que ceux qui ont la jauniſſe ne forment une variété parmi les Européans, ou les *Cretins* & les goîtreux parmi les Suisses, il sera moins difficile de découvrir la source ce cette singularité. Quoique l'explication que nous allons en donner n'appartienne à aucun des Naturalistes qui nous ont précédé, les principes sur lesquels elle est fondée ne sauroient être ni plus clairs ni plus inconteſtables.

Comme le sperme des Negres & des basanés est plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre; il est par-là même plus sujet à s'altérer que celui des autres hommes en perdant sa couleur propre & naturelle, ou en en prenant une autre par la décomposition de la substance colorante qu'on nomme *Æthiops animal*, ou par la dissipation totale de cet *Æthiops*. Cet accident survenu à la liqueur séminale produit un enfant dont le teint ne peut ressembler à celui de ses parents : cet enfant, soit mâle, soit femelle, est ordinairement d'un blanc de lait; il peut aussi être de couleur de garance, d'un rouge sombre, & orné de cheveux qui tirent sur le

jaune. Margrave dit avoir vu une Africaine rouge ; qu'on avoit amenée par curiosité au Brésil (1) : on ne put lui apprendre de quel canton cette femme extraordinaire avoit été tirée ; mais il est probable qu'elle étoit originaire d'une Province du Royaume de Congo, où l'on rencontre plus qu'ailleurs des individus à criniere rousse, & dont la peau est bronzée, au lieu d'être couleur de suie.

Le même pere & la même mere qui ont eu un tel enfant rougeâtre en engendrent quelquefois après lui un tout blanc, de la stature d'un nain, avec des yeux de perdrix : ces deux altérations semblent donc se rapprocher : la derniere n'est que la conséquence ou la suite de l'autre. Elles pourroient se combiner dans le même sujet, & produire un Negre blanc à cheveux rouges : voilà exactement ce qui arrive de temps en temps parmi les Kackerlakes de l'Asie & les Dondos d'Afrique, entre lesquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, & la chevelure couleur aurore, ou de garance, ou de safran ; & ce phénome est si peu nouveau, que Pline, en parlant des Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

En 1738, une Négresse mit au monde, à Carthagene dans les Indes, à différentes couches, quatre enfants blafards, qui avoient tous quatre les cheveux d'un jaune d'orange vif, & la peau d'un blanc de papier fin, sans le moindre mêlange d'incarnat ou de pourpre ; un de ces Albinos a été montré à Madrid, où le Marquis de Villa Hermosa, ex-Gouverneur de Carthagene, l'avoit conduit : un second a passé au service de Don Dionysio de Alcedo y Herrera, & ils sont morts

(1) Voyez *les Commentaires de Margrave sur l'Histoire Naturelle du Brésil*, imprimée à la suite des Œuvres de Pison. Amsterdam, 1658.

morts tous deux jeunes; on ignore le deſtin des autres.

Quelque multipliés que ſoient les ſyſtêmes ſur la génération, quelque prodigieux que ſoit le nombre des hypotheſes, des rêves, des paradoxes propoſés à ce ſujet, il réſulte de toutes les expériences faites ſans partialité, ſans prévention, par des obſervateurs dont l'eſprit & les yeux étoient encore libres de préjugés, & capables de voir; il réſulte, dis-je, de ces expériences que la ſemence des deux ſexes concourt également à l'ouvrage de la génération, quoique dans une proportion peut-être inégale; il réſulte encore de l'analogie & de la couleur des métifs, que la liqueur prolifique eſt noirâtre dans la Négreſſe comme dans le Negre, & que la décompoſition qui pourroit ſurvenir plus dans un ſexe que dans l'autre, produiroit un enfant pie ou tacheté de bandes blanches & noires, comme celui dont il eſt fait mention dans les *Tranſactions Philoſophiques* de la Société de Londres à l'an 1766. (1) Ce prodige, obſervé par un Phyſicien très-éclairé, doit nous rendre moins ſuſpecte la peinture que Gumilla fait d'une fille qu'il avoit vue à la nouvelle Grenade en 1738. Née d'un pere noir, ſain, vigoureux, & d'une Négreſſe infirme, elle avoit la peau, depuis les pieds juſqu'à la tête, fouettée & mouchetée de grandes taches parfaitement noires & parfaitement blanches, comme la robe du Zebre; ſes cheveux étoient auſſi de ces deux couleurs: vers la partie ſupérieure de l'occiput on remarquoit un bouquet de poils crêpus d'une blancheur éblouiſſante, pendant que le reſte de la chevelure étoit ſimplement friſé & d'un noir obſcur: on n'admira pas long-temps cette créature ſi remarquable; la dépravation des hu-

[1] Dans une Lettre de M. Parſon à M. le Comte de Morton, Préſident de la Société royale.

meurs, qui avoit produit en elle tant de singularités, l'emporta, & elle mourut encore à la mamelle.

On voit en Sibérie, dit Strahlenberg, & particuliérement près de Crasnoyard, sur le fleuve Jenesci, quelques hommes restés d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreuse : on l'appelloit *Piegaga* ou *Pestra Horda*, qui veut dire la horde bigarrée ou tigrée : aujourd'hui elle est éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes dispersés de côté & d'autre sans demeure fixe. J'ai vu, continue t-il, un de ces Tartares bigarrés à Tobolsk, qui auroit fait fortune à se montrer dans les grandes Villes de l'Europe ; ses cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches, de la largeur d'une petite piece de monnoie : il étoit tacheté de même sur le corps ; mais les taches y étoient d'un brun noirâtre & moins régulieres que sur la tête. En avançant dans la Sibérie, cet Officier trouva plusieurs autres hommes bigarrés, mais différemment du premier, en ce que leur tête n'étoit pas marquetée comme la peau des tigres (il vouloit dire apparemment comme celle des léopards ou des pantheres ;) les taches formoient des marques irrégulieres, comme on en voit aux chiens & aux chevaux : il s'en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, & l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares si ces taches leur venoient de naissance, ils ont répondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étoient des suites de maladies.

Ce n'est point dans les faits attestés par Strahlenberg qu'il y a de l'exagération ou de l'erreur ; mais la tradition sur l'existence de la horde bigarrée est indubitablement fausse : l'Auteur, très-exact & très-instruit, des *Notes sur l'Histoire généalogique des Tartares*, dit que le résultat des informations qu'il

a faites dans le pays, & qu'il y a fait faire par d'autres, est que cette tribu n'a jamais existé, & qu'on en a, à cet égard, imposé au prisonnier Suedois. M. Gmelin, qui a parcouru la Sibérie avec de bons interpretes, & tous les secours qu'un Savant peut exiger pour voyager utilement, a aussi entrepris des recherches sur la *Piestra Horda ;* & quoiqu'il soit constaté qu'il y a eu une nation vagabonde de Sibérie qui a porté ce nom (1), il n'est point vrai que les hommes qui la composoient aient été tous tachetés de noir & de blanc. Il faut donc réduire ce phénomène à ses justes bornes, & en séparer le faux, qui est confondu avec la vérité. Comme les Tunguses & les habitants des envi-

(1) Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir, & qui se trouve dans l'Atlas de Hondius & de Mercator, *la Piestra Orda* ou *Horda* est déjà indiquée & placée au-delà de l'Oby. Ce n'est donc pas dans la *Description de l'Empire de Russie par Strahlenberg*, qu'il est fait mention pour la première fois de cette Horde ; M. Gmelin, qui a pris à tâche de contredire Strahlenberg à chaque page, est contraint néanmoins d'avouer que cet Officier a pu voir des hommes bigarrés par les suites de quelque maladie. Quant à l'Auteur des Notes sur l'Histoire généalogique des Tartares ou des Tatars, il emploie, page 494, un argument qui ne paroît pas absolument concluant : s'il y avoit, dit-il, des hommes pies ou tachetés de blanc ou de noir en Sibérie, le Czar Pierre I. n'auroit pas manqué d'en avoir quelques-uns à sa Cour, puisque c'étoit le Prince le plus curieux de son siecle, & qui avoit un goût décidé pour l'Histoire naturelle ; mais du temps de Pierre I. on ne connoissoit pas encore toutes les singularités de la Sibérie, & ce n'a été que par le moyen des Officiers Suédois qui y ont été envoyés prisonniers, qu'on a reçu les premiers éclaircissements sur l'intérieur de ce vaste pays : c'est aussi à eux, & sur-tout à M. P. D., qu'on est redevable de l'histoire d'Abulgazi, qui seroit peut-être restée à jamais inconnue, si un Officier Suédois n'en avoit acheté une copie manuscrite à Tobolsk d'un marchand Bukarois.

rons de Craſnoyar ſont naturellement baſanés, ainſi que les Kamſchatkadales, il n'eſt pas impoſſible qu'ils ſoient ſujets à la même indiſpoſition qui trouble les ſources de la génération, & décolore la liqueur fécondante parmi les Africains, de ſorte qu'il pourroit leur naître des enfants qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la ſuite d'une maladie, cela n'eſt pas plus ſurprenant que de voir des Negres blanchir pendant une fievre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la ſubſtance qui ſert à la reproduction puiſſe ou ſe charger, ou entraîner avec elle un levain venimeux qui agiroit ſur le fœtus dans le moment même qu'il ſe forme, & que ſon corps & ſon ame commencent, pour ainſi dire, à ſe réunir, on n'auroit qu'à citer cette longue & affligeante liſte de maladies héréditaires qui ſe perpétuent plus opiniâtrément dans les familles qu'il ne ſeroit à ſouhaiter pour le bien de l'humanité : les vertus ſont paſſageres, le mérite eſt perſonnel ; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le tempérament des parents, produiſent des individus dégradés, puſillanimes, & d'autant plus à plaindre que la Nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne ſauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ou corrupteurs ne pénetrent quelquefois l'eſſence de la liqueur prolifique, ſi l'on ſe rappelle qu'on voit des enfants qui, au ſortir du ſein de la mere, ſont atteints & tourmentés du mal vénérien provenu du pere.

La couleur de la matiere ſéminale dans les Negres n'eſt pas une hypotheſe ſuſceptible de doutes ou de contradictions ; c'eſt une vérité de fait, que les anciens connoiſſoient, & que les modernes ſe ſeroient peut-être obſtinés à méconnoître, ſi les dernieres expériences de M. le Cat de Rouen n'avoient démontré que cette liqueur eſt noirâtre,

dès qu'on la compare à celle des hommes blancs. (1) Si la nuance du teint n'étoit point préexistante & inhérente dans la substance spermatique, comment expliqueroit-on l'affoiblissement de la couleur dans les métifs ? comment concevroit-on que d'un Européan & d'une femme du Congo il provient un mulâtre, qui en se mariant avec une fille blanche, engendre un Quarteron basané ? En ce cas, la matiere colorante se délaie & se perd par le mêlange continuel des spermes : le contraire arrive lorsqu'on admet, pendant quatre générations suivies, quatre peres noirs avec trois meres basanées & une mere blanche ; le dernier produit de cette filiation est, comme on l'a fait voir, un Negre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différents poils qu'on croise ; mais ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que dans ces animaux le noir & le blanc forment sur la peau & dans le poil des taches décidées, & comme circonscrites par un contour ; au lieu que dans l'homme tout le corps se peint exactement de la même nuance, sans distinction de clair & d'obscur ; le métif issu de l'Africain & de l'Européane n'a pas une seule tache sur tout son épiderme, qui est, dans un endroit comme dans un autre, de la même teinte. (2) Le poulain de la jument blanche &

---

[1] Voyez son *Traité sur la couleur de la peau.*

S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette observation sur la couleur du sperme des Negres, il n'y auroit qu'à citer le passage suivant d'Hérodote : *Genitura, quam in mulieres emittunt, non alba, quemadmodum cæterorum hominum, sed atra, ut color corporis ; quale virus Æthiopes quoque emittunt. Thal. N.* 101. *in-fol. Amstel.* 1763.

Aristote, qui avoit lu ce passage, nie la verité du fait, parce que cette noirceur ne lui avoit peut être pas paru aussi sensible qu'Hérodote l'insinue ; peut-être aussi avoit-il manqué d'occasion pour faire des expériences.

[2] Les Negres & les Mulâtres ont la peau de

de l'étalon noir, bai, ou alezan, n'est pas un mulâtre, comme sont les mulâtres de l'espece humaine ; mais il est pie, ou sa robe est bigarrée de marques qui tranchent les unes sur les autres. J'ignore les causes de cette différence ; car si l'on vouloit l'attribuer au poil qui est fort touffu, fort épais dans les bêtes, & infiniment plus rare dans l'homme, il faudroit avoir oublié qu'il naît aussi des enfants pies ou tachetés, sans qu'ils aient le poil plus dense que les mulâtres parfaits.

Si la couleur naturelle du sperme se perd par des vices de la complexion, on conçoit aisément que l'enfant procréé pendant cette défaillance doit s'en ressentir, & paroître d'un autre teint, & être d'un tempérament inférieur à celui des enfants nés de parents sains & vigoureux. Sans insister plus longtemps sur des conséquences si sensibles, il suffit de dire que cette façon d'expliquer l'origine des Blafards l'emporte sur l'explication proposée par M. le Cat de Rouen, qui admet la force active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Négresse peut changer le teint du fœtus végétant dans son sein, & accoucher par caprice d'un de ces animaux Albinos.

Quel que soit le respect que nous ayons pour les vastes connoissances de ce Savant, nous osons dire qu'il est impossible que *les yeux de lune* du Darien, les *Dondos* & les *Kackerlakes* de notre Continent tiennent leur dégénération des fantaisies de leurs meres, ou de leurs nourrices. Qui auroit cru que l'envie peu louable de ressusciter d'anciens paradoxes, ou d'en soutenir de nouveaux, eût renouvellé, dans ce siecle, la puissance de l'imagination des meres sur l'existence de l'embryon ? Qui au-

---

l'intérieur des mains & de la plante des pieds, moins foncée que le reste du corps ; mais on ne peut nommer cela des taches, puisque la couleur va toujours en s'éclaircissant depuis les coudes jusqu'aux paumes, & ne forme pas des marques ou des bigarrures.

roit cru que des Anatomistes, si accoutumés à ne voir par-tout que des ressorts qui en font mouvoir d'autres eussent embrassé opiniâtrément un système contraire à leurs principes? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'absurdité de ce pouvoir des meres, puisque M. de Buffon a détruit jusqu'aux fondements de ce préjugé populaire, digne des Sauvages de l'Amérique. (1) On demande s'il n'est pas plus raisonnable d'affirmer que les blafards sont redevables de leur abâtardissement à des causes réelles, à des accidents physiques qui ont dérangé & corrompu les humeurs, le sang & la liqueur séminale de leurs parents? La débilité de leur organisation, la petitesse de leur taille dégradée de sept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchement de leurs nerfs optiques, l'obstruction de leur ouïe, la briéveté de leur vie qui n'atteint pas à la moitié du terme commun; le concours de ces symptômes dénote assez que le fluide nerveux a défailli dans ces hommes manqués. Or c'est de ce fluide que se forme le corps muqueux, d'où résulte la teinte apparente de l'épiderme & du poil: la couleur des yeux est pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux; les yeux rouges des Negres blancs feroient une exception difficile à expliquer, si l'on n'observoit la même chose dans de certains oiseaux & de certains quadrupedes: plus les lapins sont blancs dans leur fourrure, & les poulets dans leur plumage, & plus leurs yeux sont rouges & foibles à proportion. D'ailleurs il y a aussi des Albinos dont l'iris & la chevelure sont également rouges;

---

[1] Wasser rapporte que se trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils pensoient de la cause qui faisoit naître parmi eux des enfants blafards: ils lui repondirent qu'ils attribuoient généralement cet effet à l'imagination de la mere, lorsqu'elle regardoit la pleine lune pendant sa grossesse. Il est surprenant que Wasser se soit contenté d'une si mauvaise raison.

de sorte qu'ils se rapprochent par-là de la regle générale : cette singuliere nuance des yeux est le caractere le plus infaillible d'une vue lâche & peu propre à résister au grand éclat. Les sucs nerveux, essentiellement viciés dans ces avortons, ont entraîné, par une conséquence nécessaire, le défaut des organes optiques, qui ne sont que des nervéoles. Quant à leur chevelure rousse, elle ne paroît être qu'une suite de leur altération ; on peut même soupçonner que cette couleur de poil est une sorte de maladie dans les blancs, qui ne sont point roux sans être pâles, & sans répandre une odeur désagréable : on leur remarque, entre l'épiderme & la peau, des souillures & des taches lenticulaires occasionnées par des matieres crasses & impures qui se déposent & s'accumulent à l'orifice des vaisseaux exhalants, d'où le teint contracte une bigarrure qui se manifeste davantage en été, lorsque la transpiration est sensible.

L'allongement des paupieres, qui caractérise également les Negres blancs de l'ancien Continent, & les Dariens de l'Amérique, provient d'un dérangement dans le corps muqueux : la membrane des paupieres est un tissu de la même substance que la pellicule du prépuce, & Malpighi avoit déjà découvert de son temps, que l'épaisseur du corps muqueux produisoit la longueur du prépuce ; d'où l'on infere qu'elle cause aussi l'excroissance du diaphragme des paupieres. Malpighi avoit, à la vérité, une notion fausse de cette viscosité placée entre la peau & l'épiderme, qu'il prenoit pour un réseau organisé ; mais son erreur à cet égard ne nuit point à la justesse de l'observation.

Je viens maintenant à la plus intéressante question qu'on forme sur les Albinos : on demande s'ils engendrent, ou s'ils sont impuissants dans l'un & l'autre sexe.

La force de la maladie nerveuse dont ces hommes sont attaqués, est susceptible de différents degrés :

degrés : les uns sont plus dangereusement altérés que les autres ; & delà sont venues les incertitudes & les rapports contradictoires des voyageurs sur la propagation de ces individus. A l'isthme de Panama, un Blafard & une Blafarde peuvent engendrer ; mais leur progéniture est, au témoignage de Lionel Waffer, basanée, couleur de cuivre jaune, ainsi que le reste de la nation ; de sorte que la cause qui avoit corrompu le sang & le sperme des parents, disparoît à la seconde ou à la troisieme génération : il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux Blafards dont la constitution n'a pas tant souffert que celle des autres ; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphose, une défaillance essentielle, sont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans sa description de l'Afrique, qu'il est très-certain que les Negres blancs des deux sexes ne peuvent y procréer entr'eux, & qu'ils sont respectivement stériles à tout âge ; & il insiste tant de fois là-dessus qu'on ne sauroit se dispenser de croire qu'il étoit bien instruit lorsqu'il a fait cette déposition, qui se trouve conforme avec celle de Mérola & de Battel.

M. de Maupertuis cite, dans sa *Vénus Physique* M. du Mas, qui lui avoit conté qu'ayant été aux Indes orientales il s'y étoit informé si les Albinos propageoient entr'eux, qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplioient extrêmement, & se transmettoient de pere en fils leur blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécillité & toutes les singularités monstrueuses de leur tempérament ; mais le témoignage de ce voyageur, qui n'étoit qu'un Négociant riche, & non un Naturaliste éclairé, n'est pas d'un grand poids dans une discussion sérieuse, où il ne s'agit pas de rassembler ce que les gens du peuple disent des Negres blancs dans les Cafés de Pondichéry ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris

qu'on n'a jamais voulu permettre aux Chirurgiens Européans d'ouvrir quelques-uns de ces Blafards, ni en Afrique ni à Java ; non plus que les habitants du Valais ne voulurent permettre à M. le Comte de Maugiron de faire anatomiſer un de leurs *Cretins*, mort à Sion, il y a quelques années. (1) On ignore par-là ſi ces créatures ſont viciées dans l'intérieur des vaiſſeaux ſpermatiques ; car il eſt ſûr qu'au dehors leurs parties génitales ne préſentent rien d'extraordinaire, & l'organiſation en ſemble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Piſon, qui a diſſéqué un Negre blanc au Bréſil, s'il avoit entrepris la deſcription de ſon corps interne ; mais s'étant uniquement borné à approfondir les cauſes de ſa blancheur dans le tiſſu de la peau, ſon travail eſt devenu inutile relativement à la difficulté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vuides dans toutes les parties de l'Hiſtoire Naturelle, qu'il n'eſt point permis de franchir par des conjectures téméraires ; on manque abſolument, & on manquera encore long-temps de connoiſſances anatomiques ſur cette ſorte d'hommes ſi remarquables à mille égards. Ce que l'on peut ſavoir de leur propagation ſe réduit à ceci : en Afrique, un Negre blanc & une Négreſſe blanche ne produiſent jamais enſemble ; mais il eſt arrivé dans l'iſle de Biſſao ; à onze degrés de l'Equateur, qu'un homme noir ayant eu à faire avec une Blafarde, elle accoucha, en 1700, d'un enfant ſemblable à ſon pere, c'eſt-à-dire d'un

---

[1] M. de Maugiron attribue les cauſes du *Cretinage* des Valaiſains à la mal-propreté, à l'éducation, aux chaleurs exceſſives des vallées ; aux eaux & aux goîtres qui ſont communs à tous les enfants de ce pays ; mais il y exiſte probablement une autre cauſe plus ſpécifique, que l'on ſera plus à portée de connoître quand on ſera parvenu à obtenir la permiſſion de diſſéquer un de ces *Cretins*.

Négrillon achevé. (1) Entre les Kackerlakes de l'Asie, on en trouve quelques-uns moins blancs, moins défaits que les autres ; & ceux-là passent pour être féconds. Au reste on n'a jamais vu d'Albinos qui n'eussent eu des Negres ou des Basanés pour peres : s'ils procréoient entr'eux, s'ils formoient des filiations régulieres & suivies, ils ne seroient ni si chers, ni si rares au point que les Souverains mêmes ne peuvent en acquérir autant qu'ils en souhaitent. Battel, qui avoit longtemps résidé à la Cour du Roi de Loango, ne cesse de répéter que rien n'est moins commun que de voir naître des Dondos ; & qu'on est obligé de les offrir tous indistinctement au Prince, qui les retient dans son palais & à son service.

On comprend que les vrais Negres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les Basanés, & de-là il s'ensuit que leurs Blafards sont plus impuissants & d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendrés par des olivâtres : il ne faut donc pas s'étonner s'ils sont constamment stériles en Afrique, quoiqu'ils ne le soient pas toujours ailleurs. En vain tenteroit-on de décrire la nature de la maladie qui décolore la substance prolifique : on n'a pas formé un assez grand recueil d'observations faites de suite & sur un même plan, pour déterminer la cause premiere de ce phénomene : toutes les maladies dangereuses font blanchir les Negres ; mais cette lividité est passagere, & se dissipe par la convalescence, ou finit par la mort ; mais les Negres des deux sexes à qui il est arrivé de procréer des Albinos, n'ont pas paru plus blêmes, ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit

(1) *Relation du sieur André de Brue, Histoire des Voyages, tome III, page 380, in-4°.*

révoquer en doute que les aliments, les eaux, le terroir & le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité : pourquoi ne naît-il des Blafards parmi les Américains qu'à Panama & à la Côte riche, & jamais dans la Guiane, où les habitants ſont auſſi bronzés que les Dariens ? L'air eſt très-pernicieux dans toute l'étendue de l'iſthme du nouveau Monde ; & ce qui prouve que cette inſalubrité a quelque influence ſur le changement du teint, c'eſt qu'on a remarqué que les Négreſſes d'Afrique qu'on tranſporte à Carthagene & à Panama, y accouchent plus ſouvent qu'ailleurs d'enfants Blafards : le territoire de ces deux Villes paſſe pour être le lieu le plus mal-ſain des Indes occidentales ; la lepre, le mal vénérien, le *Paſme*, la *Culebrilla*, le *Vomito prièto*, ou la chapetonnade, y ſont endémiques : la tranſpiration des corps y eſt très-conſidérable, juſques-là que les habitants y ont tous une couleur plombée : leurs actions répondent à leur phyſionomie ; leurs mouvements ſont mous & pareſſeux ; cela paſſe juſqu'à leur ton de voix : ils parlent lentement & bas, & leurs paroles ſont entrecoupées. Ceux qui y arrivent d'Europe ne conſervent leur coloris & leur vigueur que pendant trois mois ; au bout de ce temps leur teint ſe flétrit, l'incarnat de leurs joues diſparoît à jamais, leurs forces ſe perdent, & ils n'ont plus rien qui les diſtingue extérieurement d'avec les indigenes. On peut juger quelle doit être la malignité de l'athmoſphere dans ce déplorable ſéjour, par les ſymptômes qui s'y manifeſtent dans les habitants, que l'avarice ſeule peut ſoutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté, on a obſervé en Aſie que de certaines petites iſles ſituées autour de Java, fourniſſent plus ſouvent des Kackerlakes que Java même : les Dondos ſont moins rares à Con-

go, à Angola, à Loango, que dans les états de Benin & de Muyac, placés de ce côté-ci de l'Equateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore, ſi l'on veut ſe reſſouvenir de ce que l'on a dit du climat de l'Albanie & du Valais, le ſeul canton de l'Europe où l'on connoiſſe les *Cretins*, qui ne naiſſent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suiſſe, quoiqu'on y boive également des eaux de neige. Il faut ſuppoſer que ces cauſes générales n'agiſſent que ſur de certaines perſonnes déjà diſpoſées & comme préparées par le vice ſecret de leurs humeurs, & dont le tempérament recele le principe de l'altération qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce ſeroit s'impoſer à ſoi-même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypotheſes erronées, & tous les raiſonnements ſublimes & faux de tant de Savants qui ont écrit ſur les Albinos, qu'ils n'ont ſu définir, faute de les connoître; parce qu'ils ont preſſenti l'ennui que leur feroit eſſuyer la lecture d'une infinité de relations de voyages, ils n'ont pas eu le courage de puiſer dans des ſources ſi éloignées qu'on déſeſpere d'y parvenir, quand on commence à les chercher. Un Ecrivain célebre avoit de ſon temps traité ce ſujet : il ſuppoſoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la Nature, & qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilection, au milieu de l'Afrique : cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe; car c'étoit dire, en d'autres termes, qu'il naît de temps en temps chez les peuples noirs des enfants blancs; ce que perſonne ne conteſte.

Il eſt dit dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article *Negres*, qu'on a ſoupçonné que les Albinos étoient des animaux mulets ou métifs, iſſus d'une femme & d'un Pongo, ou d'un

Orang-Outang ; mais ce n'eſt pas à des perſonnes inſtruites, ſans doute, que ce ſoupçon eſt venu ; & ſi l'on vouloit, en un ſeul mot, démontrer que ce ſentiment eſt deſtitué même de vraiſemblance, l'on n'auroit qu'à répéter qu'il y a des Blafards à l'iſthme de Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Jocko, ni Barris, ni enfin aucun ſinge de la taille de dix-ſept pouces ſur toute cette langue de terre qui réunit les deux portions du nouveau Continent: il eſt donc bien avéré que tous les Albinos nés en Amérique ſous l'Equateur n'ont pas eu des magots pour peres. Quant aux Dondos & aux Kackerlakes de notre hémiſphere, ils ſont également engendrés par des hommes, & il n'y a jamais eu le moindre doute ſur leur origine dans leur pays natal. On verra dans la Section ſuivante, que le métif de l'Orang & de la femelle humaine n'a jamais été obſervé, & que l'on n'a que des conjectures très-vagues, très-éloignées ſur la poſſibilité de ſon exiſtence : & quand il exiſteroit en effet, la difficulté reparoîtroit ſous la même forme, puiſqu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature ſeroit blafarde avec des yeux de hibou.

En réſumant tous les faits dont on vient de rendre compte, on peut établir les points ſuivants, comme autant de notions acquiſes, ou comme autant de conſéquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas, comme l'a cru Voſſius le jeune, une maladie cutanée ; mais leur ſyſtême nerveux, & toute leur conſtitution, ont reſſenti une défaillance ſi eſſentielle, ſi efficace, qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils puiſſent jamais en guérir, ni redevenir noirs.

Ils ne forment, dans la totalité du genre humain, ni une eſpece, ni une race, ni une variété, parce que ce ſont des individus iſolés, abſolument privés de la puiſſance génératrice, ou qui n'en-

gendrent pas des enfants qui leur reſſemblent.

M. le Cat de Rouen ſoutient que le lapin blanc eſt le Negre blanc de ſon eſpece : il n'y a aucune juſteſſe, ni même aucun ſens, dans cette fauſſe comparaiſon, puiſque ces lapins ne ſont ni malades, ni aveugles, ni ſtériles : au contraire ils produiſent avec des femelles de leur couleur une infinité de petits du même poil, & ces petits reproduiſent à leur tour des générations ſuivies & toujours ſemblables à elles-mêmes. Si M. le Cat a ſuppoſé qu'il en étoit ainſi parmi les Dondos de l'Afrique, il ſe dépouillera certainement de ce préjugé en liſant les obſervations & les recherches que M. de-Manet a faites entre les Tropiques.

Les petites gelées, dit M. de Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées & les roſes rouges ; & leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade : il auroit pu ajouter que des gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus ſurprenant ſur les animaux fauves, qui y acquierent un poil blanc ; mais ces deux faits ne peuvent ſervir de termes de comparaiſon reſpectivement aux Negres blancs, qui ne perdent pas leur teint naturel par des cauſes qui agiſſent immédiatement ſur eux, puiſqu'ils n'ont jamais été noirs. Il eſt bien vrai qu'on a obſervé, depuis plus de dix-huit cens ans, que les quadrupedes dont la robe eſt blanche, ſans bigarrure & ſans mêlange, ſont moins vigoureux, moins robuſtes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé ; il n'y a pas tant de force vive, ni tant de réſiſtance dans les muſcles & les nerfs d'un cheval né blanc, que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il en eſt de même du reſte des animaux ſoumis aux travaux, ou à la domeſticité, que leurs talents & leur utilité ont fait étudier avec ſoin par ceux qui les emploient ou qui les achetent (1)

(1) En Hollande on a reconnu, par une longue ſuite

La ſurdité ou du moins l'affoibliſſement de l'ouïe n'eſt, dans les Blafards & les Albinos, qu'une ſuite de leur maladie, ou plutôt de leur couleur; car on a encore remarqué que les chiens blancs ſans taches, ſont ordinairement ſi ſourds qu'il faut les appeller par un ſon beaucoup plus aigu que les autres: indépendamment de pluſieurs animaux ſur leſquels nous avons fait des expériences, nous avons trouvé que la plupart de ces chats blancs ſi recherchés, qu'on nous amene d'Angora en Syrie, n'entendent preſque point; auſſi ne leur diſtingue-t-on pas un ſeul poil noir ou coloré dans toute leur fourrure, qui eſt ſoyeuſe & d'une blancheur éclatante. Il eſt probable que les Naturaliſtes du Nord s'appercevront un jour que l'ouïe diminue dans les animaux de leurs climats, pendant la métamorphoſe de leur couleur au fort de l'hiver; & peut-être cet effet s'étend-il juſqu'aux hommes, qui, par des cauſes fortuites, griſonnent à la fleur de leur âge.

La cauſe de la dégénération des Blafards, des Kackerlakes & des Dondos, réſide dans la liqueur ſpermanique de leurs parents, en qui elle s'eſt corrompue, & a perdu, par une décompoſition quelconque, cette ſubſtance noirâtre qu'on a nommé *Æthiops animal*, faute de pouvoir lui aſſigner un terme plus propre, ou un nom plus clair: on ne connoît pas l'eſſence de cet *Æthiops*; on ſait ſeulement qu'il eſt le même dans la moëlle, dans le cerveau, & dans la ſemence des Negres; & que plus on l'examine au microſcope, plus il ſemble compoſé de globules ou de petits grains noirs qui ſont diſtincts de la matiere qui les tient comme en infuſion, ces globules étant plutôt mêlés que con-

---

d'obſervations, que les vaches rouges ſont d'un tempérament inférieur, & moins fécondes que les vaches noires ou tachetées de noir & de blanc: auſſi l'eſpèce rouge a-t-elle été entiérement bannie des pâturages de ce pays.

fondus dans les humeurs & les liquides où on les découvre. L'entiere diſſipation de cette ſubſtance colorante ne peut être occaſionnée que par un dérangement univerſel de toutes les parties animales : cependant pluſieurs raiſons, qu'il ſeroit trop long de déduire, me font croire que la défaillance provient bien plus ſouvent de la mere que du pere, & qu'elle peut même provenir de la mere ſeule.

Cette maladie eſt plus commune autour de l'Équateur que par-tout ailleurs, puiſque les endroits où on voit le plus d'Albinos ſont ou directement ſous cette ligne, ou ſeulement à quelques degrés de diſtance : elle n'eſt néanmoins pas tellement renfermée entre ces limites qu'elle ne ſe manifeſte, de temps en temps, dans des lieux voiſins des Tropiques. Non-ſeulement les véritables Negres ſimes, coëffés de laine, mais les Maures à cheveux flottants, & les Baſanés couleur de cuivre, procréent quelquefois des Blafards.

La nuance des cheveux ou de la laine marque le degré de l'altération que ces créatures ont ſoufferte ; ceux qui ont des cheveux orangins ou roux ſont moins viciés que les autres, dont la criniere eſt blanche ſans mêlange. Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains qui ſont blonds, & qui ſemblent intermédiaires entre les blafards & les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoibliſſement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la forme de leurs mains, par les bornes de leur vue & la ſagacité de leur ouie.

Ceux qui penſent qu'il eſt permis d'interroger la Nature ſur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compenſé les phénomenes, en faiſant, par un prodige contraire, naître des enfants noirs de parents blancs. Pour répondre à cette queſtion en peu de mots, il ſuffit de dire que cet *Æthiops*, cette ſubſtance colorante, néceſſaire à la formation des Négrillons, ne ſauroit ou s'introduire, ou croître ſubtilement dans la liqueur ſéminale des blancs : il ne peut

donc pas naître un enfant olivâtre ou Negre d'une mere & d'un pere parfaitement blancs: une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foibleſſe pour des amants venus de la côte de Mélinde ou de Sierra-Leona; elle a donné un héritier à ſon époux que ſon époux ne devroit jamais voir en plein jour, *decolor hæres, numquam tibi mane videndus.* Mais, dira-t-on, faudroit-il ſoupçonner la fidélité d'une femme à qui un tel accident arriveroit, quoi qu'on fût d'ailleurs ſuffiſamment convaincu de la régularité, de la ſainteté de ſes mœurs? Il n'y a point de milieu, ſi elle accouche d'un Mulâtre, elle a aimé un Negre: en vain allégueroit-on le pouvoir de ſon imagination, & les ſuites de la frayeur qu'ont produit ſur ſon eſprit des Maures qu'elle a vus de loin; ces excuſes ſeroient rejettées par des Phyſiciens éclairés, quoiqu'un Juge indulgent fît bien de s'en contenter.

Il y a une maladie rare, ſinguliere, longtemps inconnue, & qui commence à devenir plus fréquente dans ce ſiecle: les Médecins la nomment tantôt *l'Ictere atre* & tantôt *l'Hydropiſie noire*, parce qu'elle tient à la fois de la jauniſſe & de l'eau intercutanée: cette incommodité peut, dans ſon plus haut période, colorer la peau juſqu'au point de la faire paroître d'un noir de ſuie. On a vu des hommes affligés de ce mal engendrer des enfants qui n'en portoient aucune marque, & tous les journaux de l'Europe ont parlé de madame la Comteſſe de*** qui eſt devenue deux fois, avant ſes couches, auſſi noire qu'une Mulâtreſſe, ſans qu'on ait obſervé, dans les enfants dont elle s'eſt délivrée, un changement notable de couleur.

S'il y a une indiſpoſition capable d'altérer, dans les hommes blancs, la matiere ſpermanique, & de lui donner une nuance, en y mêlant des atomes hétérogenes, noirs, ou noirâtre, c'eſt indubitablement cette ſorte d'inſecte; mais s'il provenoit de l'union de deux perſonnes ainſi

viciées un enfant dont l'épiderme ſeroit plus ou moins obſcur, on ne ſauroit dire qu'il eſt né de parents parfaitement blancs, puiſqu'ils avoient, avant l'inſtant de la conception, perdu leur teint naturel par des cauſes réelles. Au reſte, en accordant que cette jauniſſe renforcée pourroit avoir quelque influence ſur la liqueur prolifique, il ne faut pas ſe hâter de conclure de la poſſibilité à l'effet; tous les faits connus, loin de prouver cette influence, ſemblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lepre, ce fléau amené d'Afrique en Europe par ces ſcélérats qui prirent le nom de Croiſés, s'étoit dans nos climats ſubdiviſée en différentes branches, & que celle qu'on nommoit la *Ladrerie blanche*, *Lepra alba*, ſe tranſmettoit aux enfants dans le ſein de la mere: ils naiſſoient livides, blêmes; quoique moins blafards que les Kackerlakes Aſiatiques, on leur diſtinguoit ſur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une matiere crétacée; mais loin d'être énervés dans les organes de la vue & de la génération, leur lubricité étoit exceſſive, & même plus dangereuſe que leur mal. (1)

Ainſi cette lepre épidémique qui ſurvient aux

(1) La lepre que les Européans ont tranſportée en Amérique y produit les mêmes effets & les mêmes ſymptomes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

» Quoique les lépreux des environs de Carthagene, dit » Ulloa, ſouffrent les incommodités inſéparables de cette » maladie, ils ne laiſſent pas que de vivre long-temps; de » ſorte qu'on en voit qui meurent dans un âge avancé. Il eſt » étonnant combien ce mal excite le feu de la concupiſcence » & combien il eſt difficile à ceux qui en ſont atteints de » réprimer cette paſſion déréglée: auſſi leur permet-on de ſe » marier pour prévenir les déſordres qui ne manqueroient » pas d'en réſulter. « *Voyage au Pérou, T. 1, liv. 5, page 42.*

hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens, des Kackerlakes & des Dondos, dont la maladie n'eſt point contagieuſe, ſans quoi les Rois des Indes & de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs perſonnes, & ne les toléreroient certainement point dans leurs appartements à coucher; car ce ſeroit un goût étrange que de choiſir des peſtiférés pour pages ou pour aumôniers.

Comme dans une matiere ſi intéreſſante & ſi difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit poſſible, après tout, d'abonder en ſon ſens, de ſe complaire en ſes idées, de voir les objets ſous un faux jour, & d'imaginer des rapports chimériques pour ramener tous les effets à une ſeule cauſe, j'ai conſulté en 1767, ſur ce fragment de mes écrits & de mes recherches, M. Mekel, un des plus habiles Anatomiſtes de l'Europe, & le ſeul qui ait diſſéqué avec les yeux d'un Phyſicien pluſieurs cadavres de Negres, pour reconnoître la ſource de leur noirceur: les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'Hiſtoire Naturelle le mettoient en état de juger de la ſolidité de mes obſervations ſur les Albinos.

Il me répondit *qu'il avoit vu avec plaiſir que ſes deux Mémoires, publiés en 1753 & en 1757, avoient un rapport décidé avec le mien, qu'ils ſe prêtoient une lumiere mutuelle & acquéroient une force nouvelle. Vous obſervez*, dit-il, *la couleur du ſperme des Negres différente de celui des hommes blancs: vous attribuez au changement de ce ſperme leur métamorphoſe de noir en blanc; ſi l'on ajoute à cela la couleur également différente de leur cerveau, de leur ſang, & de la liqueur qui forme leur épiderme, l'on verra que l'effet qui blanchit les Negres eſt, ainſi que vous le dites, fondé dans un changement des humeurs les plus eſſentielles du corps: les cauſes*

que vous assignez sont donc vraies, & vos recherches exactes. (1)

Il seroit à souhaiter que tous ceux qui écrivent sur les différentes parties de la physique eussent toujours ou l'occasion ou la modestie de consulter sur leurs écrits les grands maîtres & les savants les plus distingués, leurs ouvrages acquerroient par-là plus d'autorité, sans risquer de rien perdre de leur mérite; mais la précipitation avec laquelle la plupart des Auteurs composent ne leur laisse pas le temps de s'instruire: ils abusent étrangement de leur propre facilité: en vain protestent-ils qu'ils ont épuisé leur sujet, qu'ils se sont préparés, avant que d'écrire, par de longues lectures & de longues méditations; qu'ils ont pensé & réfléchi en écrivant: leurs livres, qui se multiplient à l'infini d'un jour à l'autre, sans que nos connoissances fassent un progrès sensible, prouvent assez quel cas l'on doit faire de ces promesses si solemnelles & si vaines: l'empressement à publier rapidement plusieurs volumes sous des titres fastueux, les oblige à faire un usage outré de leur imagination: on voudroit des recherches, des faits, des autorités, des observations; mais le temps leur a manqué: ils ne nous donnent que des peintures infidelles, froides & des raisonnements vagues, qui s'étendent sous leur plume. Cependant ce n'est rien dire que de raisonner beaucoup dans des matieres où il faut instruire par des faits ceux qu'on croit assez habiles pour pouvoir se passer des syllogismes d'autrui.

---

(1) Extrait de la Lettre de M. Meckel, datée de Berlin, du 10 juillet 1767.

SECTION II.

De l'Orang-Outang.

Pluſieurs raiſons m'ont déterminé à donner, dans cet article, une deſcription exacte de l'Orang-Outang, ou du Pongo.

On a ſoutenu long-temps, dans les Univerſités de l'Europe, que les habitants de l'Amérique n'étoient pas de véritables hommes; mais de véritables Orang-Outangs, & comme on leur refuſoit une ame immortelle, il fallut une Bulle comminatoire de Rome pour arrêter les progrès de cette opinion parmi les Théologiens, & peut-être auſſi parmi les Philoſophes du quinzieme ſiecle, qui ne ſavoient guere que de la théologie: on verra ici la peinture de cet animal aſſez peu connu, avec lequel on confondit les Américains, qu'on ne connoiſſoit pas beaucoup mieux. Si l'on prenoit à tâche d'excuſer cette mépriſe, quelque énorme qu'elle paroiſſe, je ne ſais ſi l'on pourroit y réuſſir. Quand on vit un très-petit nombre de zélés Chrétiens aſſaſſiner de ſang froid, ſans motif, ſans beſoin, treize à quatorze millions d'Indiens qui ne ſe défendirent pas; quand on vit que l'on chaſſoit ces Indiens avec des dogues Alains (1), comme l'on chaſſe des ours & des loups; quand on vit enfin qu'on découpoit ces Indiens en morceaux,

(1) Pierre d'Angleria, en parlant des chiens employés par les Eſpagnols à la deſtruction des Indiens Occidentaux, nomme toujours ces animaux *canes Alanos*; parce qu'ils étoient d'une race particuliere, amenée en Europe par les Alains, qui s'en ſervirent auſſi à la guerre, & peut-être même contre les anciens habitants de l'Eſpagne, dont les deſcendants ſe ſont revanchés ſur les Américains. Il n'y a donc point de crime unique dans l'Hiſtoire.

pour repaître les chiens qui les avoient saisis, il y eut sans doute quelque Docteur qui s'imagina qu'il étoit moralement impossible que des hommes pouvoient traiter ainsi d'autres hommes dans un autre hémisphere : il crut donc que ces êtres détruits par les Espagnols ne constituoient qu'une espece mitoyenne, intermédiaire, qui n'avoit d'autre rapport avec nous que la faculté de marcher sur deux pieds, & d'articuler des sons qui ressembloient à des paroles.

Cette premiere erreur en a entraîné une autre de la part des Naturalistes, qui ont à leur tour confondu le *Negre blanc*, qu'on vient de décrire, avec l'Orang-Outang, qu'on s'est proposé de faire connoître : quelques Auteurs qui ont su distinguer des individus si différents, ont soupçonné néanmoins que l'Albinos pourroit bien être un métif provenu du Pongo & d'une Négresse violée ou libertine. Ces deux sentiments, également opposés à la vérité, ne prouvent, dans ceux qui les ont avancés, qu'une connoissance très-superficielle & presque nulle de l'histoire des animaux de l'Amérique, où l'Orang-Outang n'existe pas de nos jours, & il n'y a pas de moyen pour savoir s'il y a jamais existé. Le singe du nouveau Monde, qui a la figure la plus humaine, est un petit quadrumane qu'on voit courir dans les forêts du Brésil, & que les Nomenclateurs Anglois appellent le *Mans-tegre*. (1) Les relations du Paraguai, qui disent que cette Province nourrit des singes de la taille de l'homme, ne méritent aucune confiance (2), les Naturalistes n'ayant jamais pu se procurer des sujets de cette espece, ni vivants ni empaillés.

Le véritable Orang-Outang appartient unique-

---

(1) *Homme Tigre* Voyez *le Supplément aux trois cens animaux. Londres*, 1756.

(2) *Relation des Missions du Paraguai, pag.* 152.

ment à la Zone Torride de notre hémisphere; & encore y est-il très-peu nombreux, malgré sa posture droite, malgré la dextérité de ses mains, & les facultés intellectuelles d'un ordre supérieur dont il est doué. Il paroît, au premier coup d'œil, qu'il auroit dû envahir toutes les habitations les plus fertiles de l'Afrique, occupées par les petits singes, ou du moins se rendre dominant parmi eux; mais au contraire les singes nains ont prévalu sur lui, & se sont multipliés au-delà de toute imagination, enforte qu'on les voit marcher en troupes de quatre à cinq mille, qui maraudent dans les plantations, pillent les cases des Negres, incommodent toute une contrée par leur nombre, leur voracité & leur pétulance (1); tandis qu'on ne voit

(1) Pour se former une idée de la police que les singes observent entr'eux, il suffit de citer un passage fort curieux tiré des Mémoires du Comte de Forbin, pendant son séjour à Siam.

» Je vis dans ce voyage, dit-il, une prodigieuse quanti-» té de singes de différentes especes: le pays en est tout peu-» plé. Ils se tiennent assez volontiers aux environs de la ri-» viere, & vont ordinairement en troupes; chaque troupe a » son chef, qui est beaucoup plus grand que les autres. Quand » la marée est basse, ils mangent de petits poissons que l'eau » a laissés sur le rivage. Lorsque deux différentes troupes se » rencontrent, ils se rapprochent les uns des autres jus-» qu'à une certaine distance, où ils paroissent faire halte; » ensuite les gros *Macous* ou chefs des deux bandes, s'avan-» cent jusqu'à trois ou quatre pas, se font des mines & des » grimaces, comme s'ils s'entre-parloient; ensuite faisant » tout-à-coup volte-face, ils vont rejoindre chacun la » troupe dont ils sont chefs, & prennent des routes dif-» férentes. Au retour de la marée, ils se perchent sur des » arbres, jusqu'à ce que le pays soit à sec. Je prenois sou-» vent plaisir d'observer tout leur manege: j'en vis un jour » une douzaine qui s'épluchoient au soleil: une femelle qui » étoit en rut, s'écarta de la troupe, & se fit suivre par » un mâle; le gros *Macou*, qui s'en apperçut un moment » après, y courut; il ne put rattraper le mâle, qui se sauva

voit presque jamais trente Orangs assemblés ; peut-être ont-ils été anciennement plus répandus, & que les hommes, en leur faisant la guerre, ont éclairci leur race comme celle du tigre & du lion ; peut-être sont-ils de leur nature peu prolifiques. Quoi qu'il en soit, il est certain que la population de ces animaux ne sauroit être plus foible qu'elle ne l'est de nos jours ; & ce qui prouve combien il y a de difficulté à en saisir quelques-uns, c'est qu'on n'en a montré que rarement en Europe, & à peine une fois dans un siecle : quoique les Directeurs des ménageries & des cabinets d'Histoire Naturelle n'aient rien négligé depuis quelque temps pour en faire venir des côtes de l'Afrique, leurs correspondants n'ont pu les satisfaire.

C'est à cette rareté qu'on doit attribuer le peu d'étude qu'on a fait d'un être qui paroît si intimement apparenté au genre-humain, & qui, par le rang qu'il tient dans la nature animée, auroit mérité plus d'attention. Quelques Moralistes, pour faire ostentation d'une sévérité outrée, ont condamné d'avance tous les essais qu'on seroit tenté d'entreprendre dans la suite, en les déclarant criminels & attentoires aux loix que chaque genre doit respecter, comme étant des limites que la Providence lui a fixées. On leur a répondu que l'indécision où l'on est à l'égard de l'Orang excuseroit les moyens dont on se serviroit pour s'assurer de son caractere générique, & qu'aussi long-temps qu'on peut former sur ce caractere des doutes raisonnables, on ne violeroit aucune convention naturelle ; puisque l'expérience seule nous apprendroit vers quel degré est tracée la ligne de sépara-

» à toutes jambes ; mais il ramena la femelle, à qui il don-
» na, en présence des autres, plus de cinquante soufflets,
» comme pour la châtier de son incontinence. « *Tom. I. pag.* 194, *Amsterdam*, 1736.

tion entre sa race & la nôtre. Enfin on leur a répondu que des observateurs microscopiques ont fait en Italie des essais & plus inutiles & plus indécents, sans qu'on leur ait imputé à crime des recherches philosophiques qui n'ont ni bouleversé l'ordre de la société, ni troublé le repos public, comme tant de vaines opinions, soutenues & attaquées par des Théologiens atrabilaires & implacables.

L'Orang-Outang, dont Bontius a le premier donné une figure assez exacte, quoique gravée en bois, à la suite des Œuvres de Pison (1), a les os du *femur* & du *tibia* allongés, & ceux du tarse & du métatarse raccourcis précisément comme nous; & c'est par cette raison qu'il se tient droit & érigé sur les pieds. En examinant la structure des jambes postérieures des singes on apperçoit par quel méchanisme merveilleux la nature a passé insensiblement de l'espece quadrupede à l'espece réellement bipede : ce secret a consisté à raccourcir & à prolonger les os qu'on vient de nommer. (2) Les singes ont encore le tarse & le métatarse trop longs, la cuisse & le *tibia* trop courts, pour pouvoir se tenir sur les pieds de derriere pendant un temps considérable : quand ils sont dans cette attitude, elle n'est jamais ni fermé ni assurée, mais forcée & violente; parce que, pour

(1) *Amsterdam, chez Elsévir, 1658, in-fol.* Bontius dit que les Insulaires de Java, entre les mains desquels il vit un Orang-Outang, lui dirent que cet animal étoit le produit d'une Négresse & d'un Singe de la grande sorte; ce qui est si faux que les Negres eux-mêmes le nient, & on peut les en croire.

(2) Dans le genre volatile, la nature a employé un autre méchanisme, parce que le corps des oiseaux est soutenu parallelement à l'horizon; aucun ne l'a perpendiculaire, & pas même le *Pinguin des Terres Magellaniques*, qui s'écarte le plus de la forme ordinaire : les oiseaux ne sont donc pas des bipedes droits; aussi ont-ils l'inflexion des genoux tournée par derriere, & la plante ou le soutien du pied, sans comparaison, plus ample que l'homme.

roidir le genou, ils sont nécessités à marcher sur la pointe des pieds: alors l'angle du talon étant trop suspendu & sans appui, tout leur arriere-corps oscille & balance par un mouvement perpendiculaire qui les fatigue extrêmement, & occasionne aux nerfs trop tendus une espece de spasme. On ne peut donc compter pour de vrais bipedes que l'Homme & l'Orang-Outang; aussi celui-ci marche-t il continuellement debout, sans gêne, sans contorsion, sans balancement: il est vrai que son équilibre seroit encore plus exact, & son port plus sûr, si l'on lui donnoit une chaussure platte & des talons artificiels, comme ceux que les hommes ont eu l'industrie de s'appliquer, afin d'égaliser le plan de leur sole, & de la faire porter également par tous les points de sa surface. De deux luteurs d'une même force, d'une même adresse, dont l'un seroit chaussé à notre façon, & l'autre à pieds nuds, l'avantage seroit du côté du premier, parce que sa démarche étant plus parfaite, sa résistance seroit plus grande contre le choc qui tendroit à détruire son équilibre.

Tous les Orangs qu'on a jusqu'à présent offerts à des Physiciens & à des Anatomistes d'Europe, n'avoient pas encore atteint leur derniere croissance, ensorte qu'on n'a pu rien décider sur leur grandeur respective: ceux que MM. Tyson, Cowper, Tulpe, Edward & de Buffon ont décrits ou dessinés, n'étoient que des adolescents à peine pourvus de toutes leurs dents, composées, à l'instar des nôtres, de trente-deux pieces, dont il y en a vingt molaires, huit incisives, & quatre canines; mais il n'y a point de doute que ces animaux ne parviennent, en Afrique, à la taille de l'homme: Battel prétend même qu'ils sont aussi puissants, aussi grands, aussi robustes que les Negres; & en général, tous les voyageurs s'accordent à nous représenter l'Orang, vivant dans sa terre natale, dans

ſon état de liberté, de la hauteur de cinq à ſix pieds.

Né dans un climat ardent, il ſemble que le changement d'air, l'impropriété de nourriture, & la privation de ſes ſemblables l'affectent au point de le précipiter dans une eſpece de phthiſie ou de conſomption : ceux qu'on a conduits en Europe n'y ont guere vécu, & aucun n'a pu réſiſter pendant trois ans. On remarque dans leur phyſionomie un air fort ſauvage, qui eſt ſur-tout relevé par la nuance de leur teint obſcurément baſané ; ils ont le nez plus écraſé que les Ethiopiens, les yeux ronds & hagards, le corps plus velu que celui de l'homme, ſans avoir cependant du poil dans la face, ſinon au menton : leur chevelure, ſuivant, Bontius, devient longue & flottante, au moins dans l'iſle de Java ; ceux des côtes occidentales de l'Afrique ont les cheveux plus courts, & on ne les diſtingue preſque pas du poil fauve qui couvre la peau du dos. Leur poitrine n'eſt pas faite en carene, comme celle des quadrupedes, mais de forme plate & large.

Les femelles ont le ventre rond, le nombril enfoncé, les mamelles circulaires, gonflées, l'aréole protubérante ; elles eſſuient l'écoulement périodique (1) ; & quoique M. Linneus ſemble douter qu'elles aient un clitoris, on ſait que leurs parties génitales ſont configurées comme dans l'eſpece humaine.

Outre les réſervoirs de la bouche que les Zoographes nomment indifféremment ſalles & abajoues, & qui manquent à l'Orang-Outang, on compte encore quarante-neuf différences,

(1) Parmi les Singes, il y a auſſi quelques races dont les guenons éprouvent l'écoulement menſtruel ; & ces eſpeces paroiſſent être toutes celles qui ont l'arriere-corps naturellement dépilé, & qui ſont continuellement en chaleur.

palpables & décidées, entre ſon organiſation interne & externe, & celle des ſinges (1) les plus anthropomorphes ; de façon qu'on peut mettre en fait qu'il ne ſauroit, en s'accouplant avec une guenon, produire un métif, vu le peu de correſpondance & de relation qui exiſte entre leur ſtructure & leur anatomie reſpective. Enfin, il differe auſſi eſſentiellement du ſinge qu'il reſſemble parfaitement à l'homme : les trois points dans leſquels il s'écarte de notre économie ne ſont pas de la derniere importance ; les deux côtes qu'il a de plus que nous, ne conſtituant pas un caractere effectif, puiſque ces parties varient très-ſouvent dans les individus de notre eſpece, ſans qu'il en réſulte une difformité apparente ; & les Anatomiſtes ont tant de fois diſſéqué des corps humains dans leſquels

---

(1) Pour ne pas entrer dans un détail trop prolixe, j'aſſignerai ſeulement ſix de ces différences palpables : on pourra par cet expoſé juger des autres.

1. Les ſinges ont le foie diviſé par lobes ; tandis que ce viſcere, dans l'Orang-Outang, eſt entier comme dans l'homme. 2. Les ſinges ont les vertebres percées pour le paſſage des nerfs ; l'Orang a ces vertebres, comme l'homme, ſolides & ſans ouvertures. 3. *L'os ſacrum* eſt compoſé, dans les ſinges, de trois pieces, & dans l'Orang de cinq pieces, comme dans l'homme. 4. Les Orangs ont quatre os au *Coccix*, les ſinges en ont davantage. 5. Le crâne, le cerveau, les tempes des ſinges different des tempes, du crâne & du cerveau de l'Orang, qui a ces parties eſſentielles parfaitement conformes à celles de l'homme, 6. Il réſulte de la ſtructure & de la poſition des os dans les ſinges, qu'ils ſont deſtinés à marcher à quatre pattes ; il réſulte au contraire de la ſtructure du ſquélette de l'Orang qu'il eſt un vrai bipede, & le ſeul de cette eſpece qu'on connoiſſe dans la nature, après l'homme : c'eſt un aveu que M. Tyſon a fait lui-même, quoiqu'il penſât d'ailleurs que l'Orang n'étoit qu'un ſinge ordinaire ; comme il tâche de le prouver dans ſon *Eſſai philoſophique ſur les Pygmées, les Cynocéphales, les Satyres & les Sphynx des anciens*. Voyez la ſuite de ſon Anatomie de l'Orang-Outang, ouvrage bien ſupérieur à ſon *Eſſai*.

ils ont découvert onze côtes d'un côté & douze de l'autre, que la fantaisie leur est venue de nommer ces personnes défectueuses des *Adamites*. L'excès n'est pas moins commun à cet égard que le défaut, car Fallope & Riolan conviennent qu'il leur est arrivé plusieurs fois d'ouvrir des cadavres pourvus d'une vertebre surnuméraire, & conséquemment de vingt-six côtes, c'est-à-dire d'autant qu'en a l'Orang-Outang.

La seconde différence qu'on lui observe, est d'avoir le prépuce naturellement débridé, par l'absence du ligament qu'on nomme le frein : cette configuration est encore plus légere que la surabondance des côtes, le même ligament manquant souvent aussi dans les hommes, en qui il n'y a point de partie sur laquelle la Nature ait plus exercé ses caprices que sur le prépuce.

L'Orang se distingue encore par la longueur des phalanges des doigts des pieds, & sur-tout par l'écart que fait le pouce, qui au lieu de se joindre au second orteil, est dégagé comme le pouce de la main ; ce qui lui donne plus de facilité qu'à nous pour gravir, & principalement pour grimper sur les arbres, parce qu'il saisit avec son pied, comme nous saisissons de la main. Quoique je regarde cette propriété comme un caractere plus marqué que les précédents, je n'ignore point qu'il y a aux Indes, & sur-tout dans le Royaume d'Ava, quelques races d'hommes en qui les pouces du pied sont également désunis d'avec le second orteil, & font le même écartement que celui dont on vient de parler.

Le Docteur Tyson, qui a disséqué un jeune Orang à Londres en 1668, a voulu établir encore d'autres différences que celles dont on a fait mention ; mais elles sont si imperceptibles qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter ; car on pourroit à la rigueur discerner de semblables variétés d'un homme à un autre homme, soit dans l'appareil extérieur des membres, soit dans

la forme & la disposition des intestins : j'omets donc l'examen de ces infiniment-petits, qui ne changent rien au plan principal.

Les différents noms qu'on a donnés à ces animaux & dont on voit de longues listes dans les nomenclatures du regne animal, ne doivent pas non plus nous arrêter : ce que les Negres nomment *Baris* ou *Pongos*, ce que les Hollandois appellent *Mandril*, les Anglais *Champanzée*, les Portugais *el Selvago*, les Français *hommes des bois*, ne sont que des appellations synonymes, qui désignent le même être, le même Orang-Outang (1) qu'on trouve dans les forêts de l'Afrique & de l'Asie méridionale, où il se nourrit de feuilles, de racines & de fruits sauvages : il marche toujours armé d'un bâton, & fait en cas de besoin faire pleuvoir une grêle de pierres sur ceux qui l'attaquent ; mais il n'inquiete jamais quiconque ne l'offense point.

Ces animaux aiment autant les femmes que leurs propres femelles ; & M. de la Brosse (2) assure qu'il a connu à Loango une Négresse qui avoit demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avoient logée dans une case de feuillages, car ils cabanent aussi proprement que les Negres. Il est surprenant que ce voyageur, qui convient que les Orangs avoient joui de cette Africaine, n'ait fait aucune recherche ultérieure pour savoir si elle avoit conçu des suites de sa débauche : la passion ardente qu'ont ces êtres ambigus pour les femmes ambarrasseroit davantage celui qui, en contemplant cet instinct, ou cet égarement de l'instinct, s'opiniâtreroit à vouloir l'approfondir, si l'on ne connoissoit le même penchant aux sin-

---

[1] *Orang-Outang* signifie, en langue Malaïe, homme sauvage, libre, indépendant ; ce que les Portugais ont bien rendu par leur *El Selvago*.

[2] Cité par M. de Buffon, dans son *Histoire des animaux*, tome XIV.

ges Pitheques & Cercopitheques. Ce n'est donc pas ici un résultat de la réflexion que l'Orang seul pourroit faire sur l'imitation & l'analogie de sa race avec la nôtre, puisque le plus vil babouin, & le moindre magot, élevé de 17 à 18 pouces, caresse les femmes avec tendresse, les poursuit, les persécute & repousse les hommes d'un geste acariâtre, & avec tous les symptômes de la jalousie; tandis que les guenuches ont les femmes en aversion, & briguent les caresses des hommes.

Cette inclination se manifeste en général dans toute la famille des singes knodalomorphes, ou anthropomorphes, sans qu'on en apperçoive la moindre apparence, la moindre trace, le moindre indice dans les autres animaux connus, dont aucun ne témoigne quelque affection physique pour les mâles ou femelles du genre humain. Ces considérations me portent de plus en plus à croire que la ressemblance est la seule cause qui abuse les singes; & l'on peut inférer de-là que cette similitude est infiniment plus frappante encore pour eux que pour nous; & il n'y a peut-être que cet unique moyen pour saisir une partie des perceptions de leur ame, s'il est permis de s'exprimer de la sorte; car il est certain que ces singes, en considérant des femmes, jugent du degré de conformité qu'elles peuvent avoir avec leurs propres femelles: & cela suppose en eux des idées de comparaison & un raisonnement supérieur à l'instinct machinal qu'on leur accorde: cela suppose qu'ils ont des notions de la beauté, & que l'élégance qui résulte d'un contour tracé sans rudesse, & avec régularité, fait en eux une impression très-sensible, jusqu'au point que des Naturalistes, dont nous ne voulons ni condamner ni adopter les opinions, soutiennent que ces animaux abandonneroient, même pendant le temps de leur effervescence, leurs propres femelles pour les nôtres, si malheureusement le choix en étoit à

leur

leur disposition. Il est certain encore qu'ils ont la sagacité singuliere de distinguer le sexe, de quelque façon qu'il se travestisse, quelque soin qu'il apporte à voiler son caractere ; & une femme qui se présente devant eux en habits d'homme, en est sur le champ reconnue, malgré son déguisement ; ce qu'on attribue communément à l'extraordinaire subtilité de leur odorat, dont on croit que le sens est d'autant plus perfectionné qu'ils ont les organes du goût plus fins ; mais ce n'est qu'une conjecture & une simple probabilité ; car il est possible enfin qu'ils distinguent par la vue ce qu'ils paroissent discerner par l'odorat, qui ne me semble point devoir être aussi parfait dans les singes qu'on le pense, & sur-tout dans l'espece qui n'est pas cinocéphale, puisque leur nez est trop écrasé pour que le cornet en ait beaucoup de longueur, & soit tapissé d'une grande membrane ; d'où dépend, comme on sait, la justesse de ce sens.

Quant aux inclinations de l'Orang-Outang dans son état de domesticité, ou plutôt d'esclavage parmi les hommes, elles dépendent beaucoup de l'éducation ; & si des personnes intelligentes, si des Philosophes prenoient à cœur de la diriger par des traitements doux & des manieres affables, on pourroit la pousser très-loin ; mais jusqu'à présent cette éducation n'a été confiée qu'à des matelots, ou à des saltimbanques Moresques, qui ne lui ont enseigné que peu de chose, ou ce qu'il ne lui importoit point de savoir. Quelles que soient les impressions qu'on lui donne dans son enfance, de quelque façon qu'on l'endoctrine, ses actions sont toujours plus réfléchies que celles des singes : moins mievre, moins pantomime, il ne s'abandonne pas à des transports brusques, ni à des gesticulations impertinentes, ni au ton de la dérision, comme les magots : il n'exprime pas ses affections avec tant de vivacité, ne trépigne pas dans la joie, ne frémit pas dans la colere : plus triste que grave,

plus mélancolique que ſérieux, il ſemble regretter ſa liberté & ſa patrie. Je ſais qu'on a révoqué en doute ce que Bontius & le Guat diſent de la pudeur des Orangs femelles qu'ils avoient vues aux Indes ; mais au moins les obſervateurs conviennent-ils que ces animaux, amenés en Europe, ſavent ſe contenir, & ne copient jamais la déteſtable lubricité du Papion.

» J'ai vu, dit M. de Buffon, l'Orang préſenter » ſa main pour reconduire les gens qui venoient » le viſiter, ſe promener gravement avec eux, » comme de compagnie: je l'ai vu s'aſſeoir à table, » déployer ſa ſerviette, s'en eſſuyer les levres, ſe » ſervir de la cuiller & de la fourchette pour porter » à ſa bouche ; verſer lui-même ſa boiſſon dans » un verre, le choquer, lorſqu'il en étoit invité ; » aller prendre une taſſe, une ſoucoupe, l'appor- » ter ſur la table, y mettre du ſucre, y verſer du » thé, le laiſſer refroidir pour le boire, & tout cela » ſans autre inſtigation que les ſignes ou la parole » de ſon maître, & ſouvent de lui-même. Il ne » faiſoit du mal à perſonne, s'approchoit même » avec circonſpection & comme pour demander » des careſſes. (1) «

Il eſt plus facile de décrire cette ſinguliere créature que de la définir : ſa ſtructure interne & externe, ſes habitudes, ſon génie prouvent ſans replique que ce n'eſt pas un ſinge. Eſt-ce donc un homme moins parfait, moins achevé, d'un ordre ſecondaire, & placé au deuxieme rang dans l'univerſalité des êtres vivifiés ? Voilà de quoi les Naturaliſtes ont diſputé avec aigreur, & ſans ſuccès ; mais ils différeroient moins dans leurs jugements, s'ils s'accordoient davantage ſur les faits conteſtés, que les uns rejettent & que les autres adoptent, ſelon qu'ils ſe plient & s'adaptent à leurs ſyſtêmes, ou à leurs préjugés, auſſi dangereux que des ſyſtêmes.

(1) *Hiſtoire naturelle*, Tome XIV. page 53, *in*-4°. au Louvre, 1765.

Il semble que MM. Tyson, Klein (1), & de Buffon ont trop reculé cet animal, & que M. Linneus l'a trop rapproché de l'homme, non par le rang qu'il lui assigne dans son enclassement, mais par les propriétés qu'il lui attribue, & qu'il n'a réellement pas. Si c'est un intermede, il falloit tout au moins lui conserver sa place, & ne point le conduire à une extrêmité ou à une autre. Si la Nature ne fait point de sauts; si elle ne coupe point brusquement la trame de ses ouvrages; si elle lie étroitement les productions de tous les regnes par une série & un enchaînement sensibles, pourquoi n'auroit-elle pas gardé cette marche en allant du genre des singes au genre-humain ? Est-il donc si déraisonnable de supposer que, pour remplir ce vuide, elle y a confiné l'Orang-Outang à une distance égale, de sorte qu'en lui l'homme commence, & le singe finit ? Il fait la nuance entre deux grandes familles, comme le Zoophyte entre deux regnes.

Cet animal, dit le Pline de la France, a une langue comme nous, un cerveau organisé comme le nôtre; mais il ne parle pas, ne pense pas : ainsi l'intervalle qui le sépare de notre race est total, immense, aussi grand, aussi réel qu'il peut être: la conformité de sa figure ne le rapproche ni de la nature humaine, ni ne l'éleve au-dessus de la nature des bêtes. En un mot, si l'on le dépouille de son masque, il ne reste de lui qu'un singe.

Quiconque liroit cette définition sans être prévenu, s'il est possible qu'on puisse ne point l'être, la trouveroit outrée; car si l'Orang-Outang parloit, il cesseroit d'être au-dessous de nous, abdiqueroit sa qualité intermédiaire, deviendroit notre égal; & l'on perdroit ses peines à lui disputer davantage son humanité, hormis qu'on ne veuille la disputer

(1) *Theodori Klein Quadrupedum Dispositio, pag.* 86, *in*-4°. *Lipsiæ*, 1751.

aussi aux Negres blancs & noirs, parce qu'ils ont peu de mémoire, peu de jugement, moins d'esprit, & que des scélérats les achetent en Afrique pour les revendre à d'autres scélérats en Amérique, en vertu des loix équitables dictées par Sa Majesté Catholique Charles V, & Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XIII, surnommé le *Juste*. (1)

M. Rousseau soutient que si les Orangs ne parlent pas, c'est qu'ils ont négligé leur organe vocal, & que la parole n'est pas même naturelle à l'homme, puisqu'on a tiré des bois de Hanovre, & des solitudes de Lithuanie & des Pyrénées, des sauvages muets. (2) M. Rousseau auroit dû faire attention que ces Sauvages étoient solitaires, & que la parole exigeant nécessairement une relation avec d'autres individus, elle leur étoit à la fois impossible & inutile : il auroit dû, pour prouver son paradoxe, nous marquer sur la circonférence du globe un endroit où l'on ait découvert des hommes assemblés au nombre de dix à douze, & destitués en même-temps du don de se faire comprendre, de peindre leurs idées, & d'exprimer leurs besoins par l'articulation des sons de la langue. Comme on n'a jamais surpris, ni dans l'ancien Monde, ni au nouveau Continent, ni aux terres Australes, un troupeau de Sauvages dégradés & abrutis jusqu'au point d'avoir perdu la parole, lorsqu'ils avoient perdu presque toutes leurs autres facultés morales, il s'ensuit que le talent de

(1) On dit que Louis XIII eut d'abord quelque répugnance à permettre le commerce des Negres à ses sujets; mais cela n'est guere croyable, si l'on compte le grand nombre d'ordonnances & de réglements faits sous son regne, pour assurer aux acheteurs *la propriété légitime & légale de leurs esclaves*. Louis XIV fit rédiger ces différents édits, & l'on en compila ce qu'on ose nommer le *Code noir*, où l'on donne toujours le tort aux Africains

(2) Voyez *les notes sur le Discours sur l'inégalité des conditions*, p. 227. *Amsterdam*, 1755.

parler eſt auſſi naturel à l'homme réuni avec ſes ſemblables, que le talent de voir & d'entendre eſt naturel à l'homme iſolé, & abandonné, ſoit dans ſa jeuneſſe, ſoit dans l'âge viril, parmi les bêtes; car nous avons déjà remarqué, à l'article du voyage de Roggers, qu'un Profeſſeur d'éloquence, délaiſſé dans l'iſle inhabitée de Juan Fernandez, à la mer du Sud, oublieroit de parler pendant ſept à huit ans d'exil & de ſolitude.

Ce n'eſt donc pas raiſonner conſéquemment que d'objecter que les Orangs n'ont point cultivé la faculté de s'exprimer; car s'ils avoient jamais poſſédé cette faculté, qui dépend bien moins de la puiſſance de l'organe vocal que de la puiſſance de l'ame, il leur eût été impoſſible de l'oblitérer, dès qu'ils vivent en troupes de vingt à trente enſemble.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir, ſi avec un cerveau organiſé comme le nôtre, ils ne penſent pas, ainſi que le veut M. de Buffon: il ſemble qu'en les rangeant parmi les ſinges, il auroit dû convenir qu'ils penſent autant que les autres êtres de la même claſſe. Refuſer aux ſinges toute eſpece d'idées & de conceptions, pour en faire des automates mus par un reſſort groſſier, c'eſt renouveller une ancienne prétention qui manifeſtoit peut-être plus de ſtupidité dans le premier Stoïcien qui la ſoutint, qu'on n'en obſerva jamais dans l'ame des bêtes.

Si l'on pouvoit traverſer le centre des préjugés ſans pencher d'aucun côté; ſi l'on pouvoit garder un juſte milieu, ce qui doit être infiniment plus difficile en philoſophie que par-tout ailleurs, on accorderoit à l'Orang-Outang moins d'intelligence qu'à l'homme & plus qu'aux autres animaux: on avoueroit que ſa perfectibilité a été circonſcrite par un cercle plus étroit que la perfectibilité humaine; & cet aveu feroit moins rougir notre raiſon que la folle préſomption, qui, en contraſtant avec notre foibleſſe, nous éleve à un degré d'où le

Créateur n'a pu deſcendre juſqu'aux animaux ; qu'en franchiſſant un vuide immenſe; comme ſi l'on devoit compter pour infini l'eſpace qui ſépare deux êtres plus ou moins bornés, plus ou moins imparfaits, perſécutés par l'infortune & le beſoin depuis l'inſtant de leur naiſſance juſqu'au bord du tombeau. Un Anglois reprochoit à M. Brookes, d'avoir, dans ſon *Syſtême d'Hiſtoire naturelle*, mis l'homme dans l'ordre des ſinges: je me rends, répondit-il, à la force de vos objections : je changerai en votre faveur mon arrangement, & placerai le ſinge dans l'ordre des hommes.

En faiſant paſſer les animaux en revue, on a, ſuivant ſes caprices ou ſes intérêts, donné la primauté tantôt à une eſpece & tantôt à une autre: les quadrupedes qu'on détruit, & qu'on gouverne le plus abſolument, ſans qu'ils ſe révoltent: ceux dont on fait les meilleurs eſclaves, tels que les chevaux, les bœufs, les chameaux, les brebis, les chiens, ont quelquefois obtenu le premier rang : on a jugé de leur valeur & de leur mérite par leur utilité & par leur obéiſſance. Les anciens, au contraire, ont cru que cette ſoumiſſion & ce goût pour la ſervitude, loin d'annoncer la nobleſſe de l'inſtinct, ne déceloit que de la puſillanimité : ils ont donc pris le lion pour le chef & le roi des animaux, parce qu'il eſt brave, deſtructeur, pourvu d'une force démeſurée, & d'une férocité indomptable, qu'on a comparée apparemment à celle des deſpotes Aſiatiques; mais comme le grand tigre a le double de la férocité du lion, & des muſcles également robuſtes, des dents également tranchantes, il paroît qu'il auroit dû avoir la préférence, dès qu'on l'aſſignoit à un penchant invincible pour le carnage, à une ſoif inſatiable du ſang, & à une antipathie contre tout ce qui reſpire.

Enchantés de la docilité de l'éléphant, quelques nations des Indes orientales ne connoiſſent point d'animal ſupérieur à celui-là, exagerent ſes vertus, le regardent comme un chef-d'œuvre d'intel-

ligence, & lui attribuent plus d'esprit qu'à eux-même : tandis que d'autres Indous, placés à côté des premiers, n'ont de véritable respect que pour la vache, dont ils ont sanctifié la race.

Ces opinions populaires, dont chacune renferme une absurdité particuliere, ne doivent ni ne peuvent guider un Naturaliste qui veut enclasser avec quelque méthode les productions du regne animal, non dans la vue d'ériger cette méthode en système, mais afin de mettre de l'ordre dans nos connoissances, qui en ont un si grand besoin. Ce n'est ni l'utilité respective de chaque genre, ni le génie plus ou moins indisciplinable de chaque espece qui doivent le décider : il faut qu'il choisisse des caracteres plus exprimés, plus palpables, plus fixes : il faut qu'il compare les affinités de l'organisation interne & externe pour réunir les familles, & pour marquer à chacune de leurs branches son rang & ses limites. En introduisant l'homme dans la premiere classe, il faut qu'il mette l'Orang au second degré, parce qu'il ne voit rien, dans la nature animée, de plus approchant de la figure humaine ; & quand même on lui prouveroit qu'il y a plus d'industrie dans le castor, plus de sagacié dans l'éléphant, cet enclassement, fondé sur la ressemblance & l'analogie, n'en seroit pas moins exact. Mais on peut douter qu'il y ait réellement un quadrupede pourvu d'un instinct supérieur à celui de l'Orang, puisqu'aucun n'a des organes d'une si grande subtilité : aussi plusieurs voyageurs assurent-ils que quand ces animaux s'assemblent, ils défont aisément un éléphant. En vain objecteroit-on qu'éternellement enchaînés par la Nature à leur terre natale, ils ne peuvent s'expatrier, & ne forment qu'une race obscure, à peine connue en Europe & dans une grande partie de l'Asie. Le pouvoir de résister indifféremment aux influences de tous les climats, & de propager depuis les Poles jusqu'à la Ligne, n'a été accordé à aucune espece animale ni végétale : c'est la prérogative de l'hom-

me, c'est le privilege attaché à sa primauté; encore ne peut-il en jouir qu'en souffrant une dégénération, une défaillance, & une sorte de métamorphose, tant dans ses facultés physiques que morales. Le véritable pays où son espece a toujours réussi & prospéré, est la Zone tempérée septentrionale de notre hémisphere: c'est le siege de sa puissance, de sa grandeur, & de sa gloire. En avançant vers le Nord, ses sens s'engourdissent & s'émoussent: plus ses fibres & ses nerfs gagnent de solidité & de force, par l'action du froid qui les resserre, & plus ses organes perdent de leur finesse; la flamme du génie paroît s'éteindre dans des corps trop robustes, où tous les esprits vitaux sont occupés à mouvoir les ressorts de la structure & de l'économie animale.

Au-delà du Cercle Polaire, sa taille se concentre, la belle proportion de ses membres se perd, son visage se ternit, il devient un avorton abruti, & d'autant plus chétif, qu'il est incapable d'instruction. Sous l'Equateur son teint se hâle, se noircit; les traits de sa physionomie défigurée révoltent par leur rudesse: le feu du climat abrege le terme de ses jours, en augmentant la fougue de ses passions; il rétrécit la sphere de son ame: il cesse de pouvoir se gouverner lui-même, & ne sort pas de l'enfance. En un mot, il devient un Negre, & ce Negre devient l'esclave des esclaves.

Si l'on excepte donc les habitants de l'Europe, si l'on excepte quatre à cinq peuples de l'Asie, & quelques petits cantons de l'Afrique, le surplus du genre-humain n'est composé que d'individus qui ressemblent moins à des hommes qu'à des animaux sauvages; cependant ils occupent sept à huit fois plus de place sur le globe que toutes les nations policées ensemble, & ne s'expatrient presque jamais. Si l'on n'avoit transporté en Amérique des Africains malgré eux, ils n'y seroient jamais allés: les Hottentots ne voyagent pas plus que les Orangs; mais ce qui est dans

ceux-ci une impuiſſance de leur conſtitution, n'eſt dans les autres qu'un effet de leur nonchalance : auſſi ne prétendons-nous point qu'en mettant cet animal au ſecond rang, on doive l'enviſager comme un être doué des facultés de l'homme le plus dégénéré par l'inclémence du climat.

Après avoir indiqué la définition de M. de Buffon, il convient d'examiner, avec la même impartialité, la déciſion de M. Linneus, qui, en admettant d'autres faits, & une autre deſcription de l'Orang-Outang, en a jugé d'une façon bien différente.

» Le genre humain eſt compoſé, dit-il (1), » de deux ſortes d'hommes ; celui *du jour*, qui eſt » ſage & prudent. & celui *de la nuit*, qui eſt fou, » ſauvage & troglodyte ; c'eſt l'Orang-Outang » de Bontius. Il a le corps blafard, une fois plus » petit que le nôtre : il eſt couvert d'un poil blanc » & friſé ; ſes yeux ſont ronds, ſa prunelle » & ſon iris ſont couleur aurore : il porte ſes » paupieres rabattues par devant, ainſi que ſa » *membrane clignotante*, regarde de travers, mar- » che droit, & quand il eſt debout, les doigts de » ſes mains arrivent à ſes genoux. Il vit vingt-

---

(1) *Homo diurnus, ſapiens. Europeanus, Aſiaticus, Africanus & Americanus.*

Homo nocturnus, troglodytes, ſilveſtris, Orang-Outang Bontii. Corpus album, inceſſu erectum, noſtro dimidio minus. Pili albi, contortuplicati. Oculi orbiculati, iride, pupillaque aurea. Palpebræ anticè incumbentes cum membranâ nictitante. Viſus lateralis, nocturnus. Manuum digiti in erecto attingentes genua. Ætas XXV annorum. Die cæcutit, latet ; noctu videt, exit, furatur. Loquitur ſibilo ; cogitat, ratiocinatur, credit ſui cauſâ factam tellurem, ſe aliquando iterùm fore imperantem. Caroli à Linne *Syſtemæ Naturæ.* Tome I, page 33. *in*-8o Editio duodecima, reformata. *Holmiæ*, 1766.

Cette édition differe des précédentes, en ce qu'on y a retranché l'épithete de *Stultus* qu'on avoit donnée à *l'homme nocturne* dans les autres éditions.

» cinq ans, eſt aveugle de jour, ſe tient alors » coi & caché dans un antre : pendant la nuit il » voit, ſort, maraude, parle en ſifflant, penſe, » raiſonne, & s'imagine que la terre a été créée » pour lui : il croit qu'il en a été jadis le maître, » & qu'il l'envahira une ſeconde fois, quand le » moment de cette étonnante révolution ſera ar- » rivé. «

Si un ſi étrange animal exiſtoit dans l'Univers, il faudroit ſans doute le rapporter, non à une eſpece du genre-humain, mais au genre même ; car ce ne ſeroit pas une pellicule (1) de plus ou de moins, placée ſous la paupiere, qui pourroit l'éloigner de la premiere famille du regne animal. Mais Linneus a décrit un être de raiſon : en confondant le Negre blanc avec l'Orang-Outang, en empruntant des traits particuliers à l'un pour les appliquer à l'autre, en pervertiſſant les dénominations reçues, & les termes appellatifs conſacrés dans le langage de la phyſique & de la phyſiologie, il a formé & dépeint une chimere riſible. Et ſur quoi fondé ? ſur l'autorité preſque nulle d'un voyageur preſqu'inconnu, nommé Kjoep, qui a évidemment pris le Negre blanc, l'Albino de Java, pour l'Orang-Outang, puiſqu'il nomme ce dernier animal *Kackerlak*, qui eſt la véritable épithete qu'on donne, dans les Indes orientales, aux hommes nés blafards.

(1) M. Linneus prétend que cette pellicule, que les Anatomiſtes nomment *Membrana nictitans*, & qui a de nos jours excité une diſpute immodérée entre MM. Albinus & Haller, eſt dans l'Orang-Outang retirée ou repliée ſous les paupieres, comme dans la plupart des animaux qui naiſſent aveugles, pendant que dans les enfants cette même membrane ſe réunit à l'iris ; & il tire de cette différence un caractere de diſparité entre l'homme & l'Orang ; mais le Docteur Tyſon, qui a anatomiſé un de ces animaux, ne lui a pas trouvé cette pellicule ; elle n'exiſte donc pas, on ne peut donc pas la citer comme un caractere.

Il ne faut qu'être superficiellement versé dans le style des relations pour discerner cette mépriſe inexcusable, qui n'a pas laiſſé de séduire le Naturaliſte Suédois, à qui on a reproché depuis ſi long-temps que ſa méthode, qui ſubſtitue les axiomes aux diſcuſſions, ne peut que conduire à des erreurs incommenſurables, dès que l'un ou l'autre de ces prétendus axiomes, ſur leſquels tout l'édifice ſe repoſe, vient à être détruit ou démenti par une nouvelle découverte, par une vérité nouvelle; & c'eſt préciſément ce qui arrive dans le cas donné.

Les deux deſſeins produits par M. Linneus (1) pour former une idée de ſon monſtre nocturne, ſont ceux de l'Orang femelle qu'on voit dans Bontius, & du Champanzée qui ſe trouve dans les Glanures à eſtampes enluminées de monſieur Edward, de la Societé royale de Londres. Or ces deux animaux n'ont abſolument rien de commun avec la chimere qu'il décrit: il n'y a pas la moindre reſſemblance, ni la moindre conformité.

Dire que l'Orang-Outang eſt fou, & vouloir prouver par-là que c'eſt un homme, c'eſt une idée ſi ſinguliere, ſi originale qu'elle n'a pu tomber dans l'eſprit que d'un Profeſſeur d'Upſal, qui voit toute la Nature dans une petite ville de la Suede.

On a montré à Paris, à Londres, à Amſterdam, des Orangs qui n'étoient ni aveugles pendant le jour, ni clair-voyants pendant la nuit: ils n'étoient ni fous, ni blafards; ils n'avoient ni l'iris doré, ni les paupieres rabaiſſées, ni le poil bouclé: ils ne ſiffloient pas, ne parloient pas, ne raiſonnoient pas. Tulpe, Cowper & Tyſon, qui les ont examinés vivants, ſont d'autres témoins que des marchands de Negres & des écri-

(1) Je parle ici de l'édition du *Syſtême de la Nature*, in-fol., avec fig., à la Haye, chez Stadtman, 1765.

vains de vaiſſeaux, qui ſe ſont permis de publier les journaux de leur voyage, ſans être inſtruits, & ſans avoir montré la moindre envie de le devenir.

Les Negres qui ſont voiſins des Orangs, conviennent eux-mêmes que ces nimaux ne parlent jamais, qu'ils ne logent pas dans des cavernes ou des ſouterreins, mais à l'ombre des arbres, ſans faire la moindre diſpoſition guerriere pour conquérir le globe, puiſqu'ils n'ont point conquis un ſeul coin de l'Afrique, où ils menent une vie vagabonde & précaire. Il eſt vrai qu'Alexandre, qui en rencontra une groſſe troupe dans les Indes, fit à la hâte marcher contr'elle ſa phalange rangée en bataille, croyant que c'étoit une armée ennemie, diſpoſée à l'attaquer : les Macédoniens auroient donné le ſpectacle d'un combat dont on ne trouve qu'un ſeul exemple dans l'Hiſtoire, ſi le Roi Taxile n'eût tiré le déprédateur de l'Aſie de ſon erreur (1), en lui faiſant comprendre que ces créatures, quoique ſemblables à l'homme, étoient infiniment moins inſenſées, moins ſanguinaires, & que ſi l'on les voyoit aſſemblées ſur des collines, c'étoit plutôt pour admirer la fureur de l'homme que pour l'imiter.

Trois cens & trente-ſix ans avant notre ere

---

(2) *Dicunt eſſe in eâ ſalvâ maximam ingentium cercopithecorum multitudinem, adeo ut, cum Macedones aliquando multos in collibus quibuſdam apertis vidiſſent ordinibus ſtare inſtructis* [*nam id animal ad humanum accedit captum, non minùs quam Elephantes*] *exercitum putaverint eſſe, & in eos tanquam in hoſtes contenderint; à Taxillo autem, qui cum Alexandro erat, re cognitâ ceſſaſſe. Strabo. lib. XV, tom. II, page* 1023. Strabon, qui nomme ces animaux des cercopitheques, s'eſt vraiſemblablement trompé, puiſqu'il n'y a pas de cercopitheques ſi grands, & les plus grands même marchent à quatre pattes; de ſorte qu'on ne ſe ſeroit pas mépris ſi groſſiérement à leur égard, que de les prendre pour des hommes.

vulgaire, les Carthaginois, ſous la conduite d'Hannon, avoient réellement attaqué les Orangs-Outangs dans une iſle de l'Afrique Occidentale : on obſerva dès-lors que ces animaux ne tinrent point en raſe campagne contre leurs agreſſeurs, mais qu'ils ſe ſauverent avec beaucoup de précipitation ſur des rochers, d'où ils ſe défendirent ſi vaillamment à coups de pierre, que les Carthaginois ne purent prendre que trois femelles, qui ſe débattirent avec tant d'acharnement contre leurs vainqueurs, qu'il fut impoſſible de les garder en vie. Hannon, qui les prit pour des femmes ſauvages & velues, les fit écorcher (1), & rapporta leurs peaux à Carthage, où on les dépoſa dans le temple de Junon : on conſerva ces dépouilles avec tant de ſoin pendant deux ſiecles, qu'on les trouva encore en entier lors de la priſe de cette Ville par les Romains.

Si M. Linneus avoit donc interrogé des relations plus véridiques, s'il avoit puiſé dans des ſources moins altérées, & diſtingué ce qu'il ne falloit pas confondre, il eût mieux jugé des Orangs, ſans leur attribuer l'incompréhenſible emploi d'*Hommes nocturnes*. Il eſt contradictoire de vou-

---

(1) » Erant autem multò plures viris mulieres, corporibus » hirſutæ, quas interpretes noſtri Gorillas vocabant. Nos » perſequendo virum capere ullum nequivimus; omnes enim » per præcipitia, quæ facilè ſcandebant, & lapides in nos » conjiciebant, evaſerunt. Fœminas tamen cepimus tres, quas, » cum mordendo & lacerando ab ducturis reniterentur, occidimus, & pelles eis detractas in Carthaginem retulimus. « *Hannonis Periplus, pag.* 77. *Hagæ* 1674, traduction de Van Berkel. Voyez auſſi le *Commentaire de M. Bougainville ſur le Périple d'Hannon* dans le tome XXVI. *des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions.*

Ce paſſage, à tous égards très-remarquable, paroît prouver que dans ce temps l'eſpece humaine étoit moins répandue dans l'Occident de l'Afrique qu'aujourd'hui, & que celle des Orangs y étoit plus nombreuſe.

loir réformer toutes les branches de la physique & d'introduire en même-temps dans le regne animal des especes imaginaires, qu'on devra réformer à leur tour.

Au reste, il résulte de l'examen de ces sentiments opposés, & de nos propres observations, que les Pongos & les Orangs, foncièrement différents des singes, sont les premiers des animaux après l'homme, & que s'ils produisoient avec lui, le métif issu de cette race croisée seroit à tous égards ce que des yeux philosophiques pourroient contempler de plus remarquable dans l'univers; mais on n'a que des conjectures très-éloignées sur la possibilité de cette génération : car ce qu'on rapporte de quelques femmes exposées ou délaissées dans des isles désertes de l'Archipélague Indien, où elles conçurent de leur commerce avec les Pongos qui les recueillirent, n'est qu'un bruit vague dont on fait mention dans des relations sans nom & sans autorité. Si l'on connoissoit le temps de la gestation des Orangs femelles, fécondées par des mâles de leur espece, l'on seroit déjà fort avancé ; mais quoiqu'on n'ait que des notions incertaines sur cet article, l'on peut soupçonner que le terme de leur portée, eu égard à leur taille, excede de beaucoup celui des guenons, qui est connu.

Les observateurs qui parcourront dans la suite les rivages de l'Afrique, devroient rendre ce service à l'Histoire Naturelle, d'étudier le temps de la gestation, l'éducation individuelle & les habitudes de ces animaux, qui ne sont assurément point ennemis de l'homme. Outre l'aventure de l'Africaine de Loango, qu'ils avoient retenue si long-temps dans leurs habitations, Battel nous apprend encore qu'un Négrillon de sa suite ayant été également emmené par les Orangs, vécut douze à treize mois parmi eux, & revint très-content, en se louant du traitement de ses ra-

visseurs. Ces deux faits, parvenus à notre connoissance, prouvent que ces enlevements doivent être fort fréquents en Afrique : ils prouvent que l'Orang est le seul animal qui, dans son état de liberté, oblige quelquefois l'homme à lui tenir compagnie, ce qu'on ne sauroit attribuer uniquement à son incontinence, puisqu'il dérobe même de petits enfants, & les emporte pour les élever. (1) Il est vrai qu'on lit dans quelques voyageurs que les ours du Nord, en furetant dans les maisons des paysans mal gardées, saisissent aussi quelquefois les enfants au berceau, les conduisent à leurs loges & les allaitent avec autant de soin & de sollicitude que leurs propres oursins. C'est à des aventures aussi incroyables qu'on a voulu rapporter l'origine de ces hommes sauvages, quadrupedes, muets & solitaires, qu'on a trouvés dans les plus vastes forêts de l'Europe, sans savoir comment ils y étoient venus. Je doute qu'aucune de ces créatures humaines ait jamais reçu le moindre secours, le moindre soulagement ni de la part des ours, ni de la part d'autres animaux quelconques ; il semble, au contraire, que ces enfants n'étoient plus à la mamelle lorsqu'on les a perdus ou exposés dans des bois épais : il paroît, dis-je, qu'ils avoient au moins atteint alors la septieme ou la huitieme année, pour pouvoir vivre d'abord de feuilles & d'herbes : il faut que par un hazard singulier, aucune bête carnassiere ne les ait rencontrés, pendant les deux premieres années de leur déplorable situation ; sans quoi, foibles de corps & destitués de génie pour suppléer à la force, ils auroient été indubitablement mis en pieces & dévorés par le premier loup affamé. Parvenus à l'âge de dix à onze ans, ils ont pu déjà disputer leur nourriture,

(1) Voyez la *Relation du voyage de M. de Gennes aux Terres Magellaniques, par Frezer, pag.* 43.

& défendre leur existence contre les assauts des bêtes féroces, comme on en a eu un exemple dans la petite fille sauvage de Champagne, qui assomma un gros dogue qu'on avoit lâché pour la surprendre. Les faits allégués par Struys, & adoptés par M. Linneus (1), pour prouver que les ours de

(1) M. Linneus donne la liste suivante des Sauvages de l'un & de l'autre sexe trouvés en différents temps dans les déserts & les bois de l'Europe.

Juvenis Ursinus, Lithuanus, 1661.
Juvenis Lupinus, Hessensis, 1544.
Juvenis Ovinus, Hibernus. Tulp. Obs. IV. 9.
Juvenis Bovinus, Bambergensis, Camerar.
Juvenis Hannoveranus, 1724.
Pueri duo Pyrenaici, 1719.
Puella Campanica, 1731.
Joannes Leodicensis, Boerhaav.

En donnant aux deux premiers Sauvages les épithetes d'*Ursinus* & de *Lupinus*, ce Naturaliste paroît convaincu que ces deux jeunes gens avoient été allaités & élevés par des ours & par des louves. En supposant même que ces Sauvages savoient contrefaire le grondement de l'ours & le hurlement du loup, s'ensuivroit-il de-là qu'ils avoient reçu leur éducation parmi ces animaux ? Non, sans doute, puisqu'il est fort naturel qu'ils aient copié les sons qu'ils étoient accoutumés d'entendre dans les bois, sans avoir la moindre communication avec les bêtes féroces. Il est bien plus difficile d'expliquer comment quelques-uns de ces solitaires étoient devenus quadrupedes comme celui trouvé dans le Hanovre en 1724.

Quand à ce jeune homme bêlant, montré à Amsterdam vers l'an 1647, Tulpe dit qu'il avoit été élevé en Irlande par des brebis sauvages, quoiqu'il n'y ait jamais eu de brebis sauvages en Irlande. Il étoit âgé de seize ans, & avoit été pris dans des fondrieres plantées de ronces, où il s'étoit précipité pour éviter les chasseurs qui le poursuivoient. Sa voix n'avoit rien d'humain, & son cri imitoit exactement le bêlement des moutons : aussi Tulpe le nomme-t-il *juvenis balans*. Sa langue paroissoit comme collée au palais ; il ne mangeoit que du foin & de l'herbe, & ne buvoit que de l'eau & du lait, & jouissoit de la meilleure santé. Son teint étoit hâlé, son front applati & son occiput pointu ; il avoit la poitrine déprimée, & aucune protubérance au ventre, à cau-

se

de la Moscovie & de la Lithuanie enlevent réellement des enfants, auxquels ils donnent l'éducation, sont, au rapport de toutes les personnes instruites, des fables grossieres & révoltantes.

On a déjà fait observer que les Orangs sont aujourd'hui peu nombreux, & que cette disette de l'espece doit être une conséquence ou de leur infécondité naturelle, ou de la destruction qu'ils ont jadis essuyée de la part de l'homme : ce dernier sentiment est d'autant plus probable, qu'ils paroissent avoir été plus répandus dans la haute antiquité, où ils ont indubitablement donné lieu à la superstition d'imaginer les Satyres, les Silvains, les Pans, les Egipans, les Faunes, les Tityres & les Silenes, qui ne sont que des Orangs, tantôt embellis, tantôt défigurés par les idées des Mythologues, des Poëtes, des Sculpteurs & des Peintres, qui, n'ayant eu qu'un modele imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs représentations. Quelquefois ils font ces animaux cornus, quelquefois ils retranchent ce caractere, pour leur incruster dans le front & les joues de grosses verrues : on en voit de dessinés avec des pieds de chevre, une peau couverte d'un poil rare, avec des oreilles longues, une quéue courte, & les parties génitales du bouc : dans d'autres, l'entrelas de ces traits monstrueux est beaucoup adouci, au point qu'on rencontre des

---

se de sa façon de marcher à quatre pattes. Enfin, il ressembloit moins à un homme qu'à un animal sauvage : il étoit, dit Tulpe, *rudis, temerarius, imperterritus, & exsors omnis humanitatis. N. T. Ob. Med. L. IV. pag.* 313, *Amsterdam.* 1652.

Quoique nous ne doutions ni de l'existence de ce Sauvage, ni d'aucun des caracteres que l'observateur lui attribue, il nous semble peu vraisemblable qu'un enfant encore à la mamelle ait pu saisir des brebis sauvages pour les teter, en admettant même qu'il y eût eu des brebis sauvages dans son voisinage.

Faunes & des Satyres antiques qui ne ſont pas chevre-pieds, mais parfaitement taillés comme des hommes, hormis que l'oreille, au lieu d'avoir un ourlet rond, ſe termine un peu en pointe, ſans former cependant une conque allongée & tubiforme. On en voit auſſi qui n'ont ni la queue, ni la barbe entortillée, ni les verrues dans la face; mais l'applatiſſement du nez eſt un caractériſtique immuable, que tous les ſtatuaires ont reſpecté.

L'invention de donner à ces animaux des pieds de chevre n'eſt pas de la plus haute antiquité, puiſque ſur des vaſes Etruſques, peut-être antérieurs à la fondation de Rome, on voit des Satyres très-remarquables qui n'ont rien qui les diſtingue de la figure humaine, qu'une très-longue queue, fort velue (1) : je doute qu'on les retrouve dans des monuments poſtérieurs, repréſentés ſous cette forme: auſſi la mythologie fait-elle mention de ce changement, & l'attribue à la colere de Junon, qui donna aux Satyres des pieds fourchus & des cornes recourbées, pour les châtier d'avoir mal gardé Bacchus. Le premier animal qui avoit ſervi de prototype à toutes ces copies ſi variées, ne portoit donc aucun des attributs dont on l'a paré dans la ſuite des temps: ce n'étoit donc qu'un Orang-Outang; & ſi la ſuperſtition n'avoit jamais fait d'autre mal que de ſanctifier un tel animal, la terre n'auroit pas été tant de fois teinte du ſang des ſectaires.

Le culte des Faunes & des Satyres (2), dans

(1) Voyez *Recueil d'Antiquités Etruſques*, tome II, planche XXIII & ſuivantes, *in*-4°. A Paris, 1756.

(2) Le mot *Satyre* vient, ſelon quelques Etymologiſtes, de *Sathar*, qui ſignifie *ſe cacher*, *être honteux*; ce qui ne renferme aucun ſens raiſonnable : il eſt plus naturel de dériver ce mot du Syrien *Saguir*, qui ſignifie un Orang-Outang. Iſaïe dit que quand les ruines de Babylone ſeront remplies de dragons, *les Saguirs*

la Grece & l'Italie, avoit tiré son origine de l'Egypte, où l'on adoroit de temps immémorial le (1) Cynocéphale, dont le principal mérite étoit, au rapport des Choëns, de naître circoncis, ou plutôt de n'avoir point de frein au prépuce, comme l'Orang-Outang n'en a effectivement pas; mais cette raison pitoyable, & tant d'autres, dont parle fort au long Orus Apollon dans ses *Hiéroglyphes déchiffrés*, n'étoient que de vains efforts pour pallier le Fétichisme, qui constituoit la religion Egyptienne, & qui constitue encore aujourd'hui le culte de tous les peuples grossiers & sauvages, où chacun déifie, par lui-même ou par ses Prêtres, le premier objet qui frappe vivement son imagination; & c'est ainsi que la nature entiere a été transformée en idoles. Au reste la lubricité des Satyres, leur goût pour le vin & l'indépendance, sont des caracteres réels, pris de l'Orang, qui, outre son appétit véhément pour les femelles de l'espece humaine, préfere les raisins mûrs, & les vins sans acide & sans verdeur, à toute autre boisson. Dès que

---

viendront y exécuter une danse en rond: M. de Sacy rend ce *Saguir* par le mot Français de *Satyre*. Le même Isaïe dit dans un autre endroit, *que ces Saguirs jetteront des cris les uns aux autres en un lieu où s'assembleront les Sirenes, les Onocentaures & les Démons.*

(1) *Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci,*
Dimidio magicæ resonant ubi Memmone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

Il y a beaucoup d'apparence que Juvénal a substitué le cercopitheque au cynocéphale, uniquement pour favoriser le metre de son vers hexametre: cependant en examinant, dans différents cabinets d'antiquités, les figures Egyptiennes qui représentent le singe sacré, il m'a paru que les Artistes ont quelquefois employé les caracteres du cercopitheque, & quelquefois ceux du cynocéphale, c'est-à-dire du Babouin, qui a deux protubérances cannelées aux deux côtés du nez. Ceux qui on vu ce vilain animal vivant le reconnoîtront aisément dans plusieurs antiques Egyptiens.

les anciens introduiſirent dans leur religion des demi-dieux ſi libertins & ſi luxurieux, il dut s'y trouver des hommes & des femmes d'un tempérament mélancolique, qui, oppreſſés durant la nuit par le poids d'un ſang épais ou d'une indigeſtion, rêverent que les Faunes & les Satyres les violoient pendant leur ſommeil; & ce ſont ces ſonges que les Latins nommoient *Faunorum ludibria*, contre leſquels Pline conſeille ſagement la racine de la grande Péoine. Telle eſt l'origine des Incubes & des Succubes dont parlent les Démonographes modernes, qui rapportent aux génies immondes ce que les anciens attribuoient à leurs Satyres, & ce que les Phyſiciens n'attribuent ni aux uns ni aux autres,

Ces ſolitaires miſanthropes & ignorants, qui ſe cacherent dans les rochers de l'Egypte pendant les premiers ſiecles du Chriſtianiſme, furent apparemment auſſi tourmentés de ces viſions paniques, puiſqu'on trouve dans S. Jérôme un dialogue entre un Hermite de la Thébaïde & un Satyre. Je ne ſuis pas ſurpris qu'un Pere de l'Egliſe qui s'étoit fait limer ſes dents pour prononcer l'Hébreu, ait pu croire que les Satyres parloient, & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front; mais je m'étonne que S. Jerôme faſſe dire de ſi grandes ſottiſes à ſon Satyre, pour ſéduire un Saint qui ſe piquoit d'être plus ſpirituel que le Démon même.

Les habitants d'Apollonie montrerent auſſi à Sylla un Orang-Outang, & voulurent lui perſuader que cet animal ſavoit parler; mais qu'on ne le comprenoit pas, faute de ſavoir de quel idiome il ſe ſervoit. Sylla employa un grand nombre d'interpretes, & l'Orang, long-temps queſtionné, répondit ce qu'on vouloit lui faire dire. Ce Général Romain ne veilla pas de plus près ſur le manege de ces interpretes que le Comte Maurice de Naſſau, qui ſe laiſſa tromper au Bréſil, à peu près de la même façon, par des

gens qui lui amenerent un perroquet qui répondoit en Bréſilien à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit ſur toutes ſortes de matieres : les fourbes adroits qui traduiſirent les prétendues réponſes de cet oiſeau, répondirent pour lui, & le Comte ne s'apperçut pas de cette tromperie : il acheta le perroquet fort cher, le ramena en Hollande, & il s'y trouva, dit le Chevalier Temple, un Eccléſiaſtique très-éclairé qui ſoutint, juſqu'à l'article de la mort, que cet animal étoit poſſédé.

Comme on a déjà publié pluſieurs figures de l'Orang-Outang, on n'a pas jugé à propos de multiplier ici les copies d'un original tant de fois dépeint : d'ailleurs les deſſeins coloriés qu'on a bien voulu nous communiquer ne different pas eſſentiellement d'avec les eſtampes qu'on voit dans les *Glanures* de M. Edward, & dans le Tome XIV de M. de Buffon, de l'édition in-4°. Il ſuffira donc, pour l'inſtruction des Lecteurs, de leur indiquer les figures infidelles & qu'ils doivent rejetter comme des croquis eſtropiés ; telle eſt le Satyre de l'*Hiſtoria Animalium* de Geſner, gravé en bois, qui ne reſſemble à rien, & ſur-tout pas à un Orang-Outang. Celui de Bontius vaut mieux ; mais on y a oublié les proportions, & le deſſein original, en venant de Batavia, avoit beaucoup ſouffert. L'Orang femelle publié par Tulpe, a été gravé par un habile homme, mais qui n'avoit jamais vu l'original : le défaut le plus eſſentiel qu'il y ait dans cette figure, eſt l'allongement exceſſif de la levre ſupérieure, & de toute la partie inférieure de la face, ce qui a fait ſoupçonner à bien des perſonnes que cet animal n'étoit pas un véritable Orang. Le Pongo vu à Londres en 1738 a été gravé, copié & recopié différentes fois ; mais la plus mauvaiſe figure qu'on en ait ſe trouve dans l'*Hiſtoire générale* des Voyages de l'édition Hollandoiſe in-4°. Enfin il faut rejetter les deſſeins du Quojou verou & de l'Orang qu'on a inſérés dans le *Syſtême de la Nature* de M. Linneus *in-folio*.

SECTION III.

DES Hermaphrodites de la Floride.

TOutes les anciennes relations de la Floride diſent que cette Province de l'Amérique ſeptentrionale abondoit, au temps de la découverte, en Hermaphrodites, qu'on y condamnoit à la ſervitude chez un peuple libre & ambulant. Ce fait, ſuppoſé comme vrai, ſeroit d'autant plus remarquable, d'autant plus ſurprenant, qu'on a obſervé la même ſingularité dans le Mogoliſtan, cette partie de l'ancien Continent, qui, par ſa poſition, correſpond à-peu-près à la Floride ſous les mêmes paralleles. Comme aux Indes orientales le plus horrible deſpotiſme a flétri la Nature entiere, & que tous les êtres y naiſſent eſclaves, on ne ſauroit affirmer que la condition des Androgynes y ſoit pire que celle des autres hommes; on ſait ſeulement qu'on y a pour eux de l'averſion, & qu'à cauſe de leur grand nombre on les a contraints à ſe ſervir de marques diſtinctives, comme de porter un turban, ou une autre coëffure d'homme ſur des habits de femme, l'expérience ayant appris aux peuples les plus groſſiers que le ſexe féminin prédomine preſque toujours dans les Hermaphrodites les moins manqués, ou les plus achevés en apparence.

En ſuppoſant encore une fois, que les premiers Hiſtoriens de l'Amérique ne ſe ſont pas trompés, il eſt certain que l'on ne ſauroit accuſer le hazard ſeul d'avoir multiplié ces créatures défectueuſes dans les parties reſpectives du nouveau & de l'ancien Continent : il en faudroit donc chercher la raiſon dans le climat, où doivent exiſter les cauſes des vices & des perfections de tous les ani-

maux en général. Il est sûr que les pays chauds fournissent plus souvent des Hermaphrodites que les régions froides : & il en naît peut-être plus, en un an, aux environs de Surate, que dans toute la Suede en un demi-siecle : il s'en faut déjà de beaucoup qu'ils soient aussi fréquents en France qu'en Espagne, ou au Sud de l'Italie. Il y a, à la vérité, une différence notable entre la température du Mogolistan & celle de la Floride australe, où l'on ne ressent pas, en été, une chaleur comparable à celle qu'on éprouve à Dely en automne ; mais les climats contiennent d'autres causes actives que celles que nous y appercevons. Au reste, la sécheresse, ou l'humidité de l'athmosphere & du sol, le froid ou le chaud, dont nous connoissons mieux les effets sur les corps organiques, peuvent suffire pour expliquer une grande multiplicité de phénomenes : les aliments ont aussi sur ces corps une influence très-sensible : & l'on conçoit aisément que la substance nourriciere plus ou moins perfectionnée dépend, à son tour, de la qualité du terrein, de ses sels, de son exposition, de sa latitude, des eaux qui l'arrosent, de sa culture, qui, en purifiant les sucs végétaux, les rend plus propres à être convertis en chyle. Enfin, il y a à cet égard une infinité de gradations & de nuances qu'un habile Naturaliste tâche de saisir ; pendant que le commun des hommes n'éprouve que les effets de ces causes, dont il ignore l'action, & obéit toujours à des ressorts dont il ne soupçonne point la possibilité.

Pour ce qui concerne la multiplication des Hermaphrodites, il suffit de dire qu'on a reconnu, par des observations très-anciennes & très-sûres, que dans quelques contrées, situées entre le trentieme degré de latitude Nord & l'Equateur, les parties sexuelles des femmes, telles que le Clitoris & les Nymphes, sont plus épanchées que dans les autres pays du monde ; aussi y a-t-on eu recours à l'*excision*, qui, si l'on vouloit la pratiquer

en Europe, ſeroit une opération ſouvent mortelle & toujours périlleuſe ; vu que la circonciſion des hommes n'eſt pas exempte de dangers dans les régions les plus ſeptentrionales. Cet épanchement déſordonné des parties naturelles, occaſionné par la chaleur du climat, qui relâche toutes les fibres, peut facilement entraîner des configurations bizarres qui ſemblent annoncer réellement une confuſion de ſexes & de doubles organes ; mais ce n'eſt que le dehors qui fait illuſion, & ce qu'on nomme un *androgyne* n'eſt à la rigueur qu'un ſujet qui a quelque ſigne, quelque apparence d'hermaphroditiſme, ſans en avoir les facultés, & qui eſt ordinairement infécond, & ſouvent même incapable d'uſer d'un ſexe ou de l'autre, de ſorte qu'il lui eſt également interdit de fertiliſer comme mâle, & de concevoir comme femelle : plus les deux ſexes ſont apparents, plus la monſtruoſité eſt radicale, & la ſtérilité certaine.

Il ne faut néanmoins pas préſumer qu'il ait été au-deſſus des forces de la Nature de former des Hermaphrodites accomplis & réels, qui peuvent par un double emploi engendrer & concevoir, & concevoir même ſans aucune copulation préalable ; mais elle a réſervé ces merveilles pour le regne végétal, où les fleurs auxquelles les deux ſexes ont été refuſés ſont ſans comparaiſon plus rares que les fleurs douées d'étamines & de piſtils dans une même corolle. (1) La Nature a encore accordé

(1) En faiſant quelques recherches ſur le ſexe des plantes, il m'a paru que ſur 1134 eſpeces génériques à fleurs Hermaphrodites, on ne trouve que 123 eſpeces dont les fleurs ſoient mâles ou femelles ſur une même tige, & ſeulement 48 eſpeces génériques dont les fleurs féminines ſoient ſupportées ſur une tige particuliere, & les fleurs maſculines ſur une autre tige particuliere. Il y a donc, ſuivant ce calcul, dans le regne végétal, entre le nombre des Hermaphrodites

&

de ce prétendu avantage à quelques claſſes d'inſectes, à des vers renfermés dans des coquillages, dont l'émail diapré n'étonne pas tant les obſervateurs que les ſingulieres propriétés des animaux qui y habitent: les limaçons ont auſſi de doubles organes, & l'uſage qu'ils en font eſt amplement décrit dans les Conchyliologies. On connoît une ſorte de moucherons en qui les degrés de l'Hermaphroditiſme paroiſſent être pouſſés preſqu'auſſi loin que dans les végétaux, puiſqu'ils produiſent, ſans accouplement, des générations qui en reproduiſent d'autres qui n'ont eu ni peres ni aïeux, ou ſi l'on veut, ni meres ni ancêtres. Mais ce n'eſt que dans les ovipares qu'on rencontre ce phénomene; car dans le genre-humain, & dans toutes les eſpeces vivipares, ſans exception, où la puiſſance génératrice a été primitivement diviſée, répar-

---

& celui des fleurs à ſexe ſimple, une proportion comme de 100 à 1000, & peut-être le petit nombre conſtitue-t-il les végétaux les plus parfaits, puiſqu'ils ſe rapprochent davantage du regne animal, où les eſpeces Hermaphrodites ſont auſſi les plus imparfaites, parce qu'elles ſe rapprochent davantage des végétaux, ou des Zoophytes; auſſi M. Linneus compte-t-il les limaçons entre les véritables Zoophytes, & l'on ne peut guere donner d'autre nom à ces vers à coquillage qui ſont également pourvus des deux ſexes.

Il réſulte de ces obſervations combinées, que l'Hermaphroditiſme, loin d'être une faculté ſupérieure d'un être excellemment organiſé, eſt au contraire un très-grand degré d'imperfection, puiſqu'il ne ſe rencontre que dans les *plantes* & dans les *inſectes* les plus voiſins des plantes.

Si les hommes devenoient tout-à-coup ce que Platon dit qu'ils ont été; s'ils devenoient de vrais Androgynes, cette métamorphoſe ſeroit une dégénération qui, en détruiſant les rapports & les paſſions, éteindroit tous les ſentiments dans tous les cœurs. Sans déſirs, ſans beſoins, ils ſeroient des végétaux: ils ſeroient bien éloignés d'être ce qu'ils ſont, s'ils ne connoiſſoient plus ni les biens, ni les maux de l'amour;

Quod procul à nobis flectat Fortuna gubernans.

tie, & confiée à deux sujets, il ne peut jamais arriver qu'elle se simplifie & se combine en un seul; & c'est peut-être là l'unique loi que la Nature n'a pas transgressée depuis que les Physiciens observent sa marche.

Enfin, presque tous les Hermaphrodites ne sont que des filles en qui les organes du sexe, en excédant les bornes ordinaires, se sont trop développés; & cette extension, qui se manifeste dès la naissance, loin de disparoître ou de diminuer, croît & augmente avec l'âge; pendant que le contraire arrive souvent dans les garçons dont les marques viriles sont restées cachées jusqu'à l'adolescence: ce défaut se corrige ordinairement, parce que la force du tempérament expulse les parties qui doivent naturellement saillir: mais elle ne peut comprimer celles qui saillent contre l'ordre habituel. Pour comprendre comment cet excès des organes féminins peut occasionner des configurations si trompeuses qu'elles copient, pour ainsi dire, les qualités du mâle, il faut observer que, malgré la distance très-réelle des sexes, la construction des parties sexuelles ne differe pas tant qu'on se l'imagine communément; ce qui est très-frappant dans les fœtus femelles, dont la plupart portent jusqu'à l'âge de trois mois des signes de masculinité si peu équivoques qu'on ne peut que très-difficilement les reconnoître (1): les Ana-

(1) Ruisch décrit aussi un fœtus femelle, dont il dit, *fœtum sequioris sexus, trium circiter mensium cum dimidio, membranâ omninò incluſum, in quo obſervandum, Clitoredem tantæ eſſe magnitudinis ut penem exilem inter pedes repræſentet. Théſaur. R. VI. pag.* 38.

Ces faits feroient soupçonner que ce n'est que vers le quatrieme mois que la nature décide du sort & du sexe du fœtus, & qu'elle en fait alors, à son gré, un mâle ou une femelle; si l'on n'étoit contraint d'avouer que la matrice étoit déjà ébauchée dans le sein de l'embryon féminin: son sexe est par conséquent déterminé long-temps avant le troisieme mois. Au reste, la gran-

tomiſtes mêmes s'y laiſſent tromper, dit M. Ferrien, ſi célebre par les connoiſſances qu'il a acquiſes qu'on l'a conſulté ſur le ſexe ambigu d'un enfant ainé d'une illuſtre famille, dans un Royaume étranger : la fortune & les deſtins de cet individu ont dépendu de cette déciſion, ainſi que le ſort de ſon frere puîné, relativement à la ſucceſſion paternelle.

Ce n'eſt proprement que la matrice qu'on peut nommer le véritable caractere diſtinctif du ſexe, encore préſume-t-on que ce viſcere eſt repréſenté, dans l'homme, par le ſcrotum, tout le reſte de l'appareil des vaiſſeaux ſpermatiques étant parfaitement ſemblable dans l'un & l'autre ſexe.

L'énormité du Clitoris trop alongé peut donc tellement contrefaire les parties génitales du mâle, qu'il ne faut pas tant s'étonner ſi l'on a vu deux Tribunaux de France déclarer un même Hermaphrodite homme à Toulouſe, & femme à Paris, où l'on a, pour l'ordinaire, de meilleurs Anatomiſtes que dans les Provinces, & auſſi quelquefois des juges plus éclairés : on a eu un exemple encore plus ſingulier dans la perſonne de *Grand-Jean*, qui, après avoir été baptiſé à Grenoble comme fille, s'eſt marié à Chamberry comme garçon, & qui a été reconnu femme à Paris, où ſon mariage a été déclaré nul.

Plus le Clitoris eſt prolongé dans les femmes,

---

deur du Clitoris ne conſtitue pas ſeule ce que nous nommons un Androgyne : cette partie peut devenir exceſſive, ſans qu'il en réſulte un défaut d'organiſation. Les anciens croyoient que les femmes qui ont l'*Œſtrum Veneris* démeſuré, étoient, ſans comparaiſon, plus voluptueuſes que les autres ; & ils ſuppoſoient qu'il étoit toujours tel dans celles qu'ils nommoient *Fricatrices & Tribades* : on ne connoît pas de fait plus ſingulier par rapport à cette eſpece de femmes que celui qu'on trouve dans les *Obſervations de Tulpe, l. III, cap. XXXV, pag.* 253. *Amſtelredami*, 1652. *ed. nova.*

& plus il leur naît de poil follet au menton & à la levre ſupérieure ; & voilà pourquoi les Hermaphrodites, quoiqu'eſſentiellement femelles, ont tous de la barbe, tant en Europe qu'en Aſie ; mais dans la Floride ils n'en avoient point, dit-on, parce que les hommes eux-mêmes en manquoient. Il ſeroit difficile de découvrir quel rapport il peut y avoir entre l'épanchement de l'*œſtrum veneris*, & la végétation de la barbe, puiſqu'aucun Naturaliſte, que je ſache, n'a jamais fait cette obſervation : on a été, par conſéquent, bien éloigné d'expliquer un fait dont on ne s'étoit ni apperçu ni douté. Cependant le duvet du menton s'épaiſſit même dans les femmes âgées, à meſure que le Clitoris croît & ſe roidit avec les années ; auſſi quelques matrônes font-elles diſparoître cette difformité de la vieilleſſe par les artifices de la toilette.

On ſait que les enfants qu'on châtre, ſoit qu'on leur retranche les teſticules, ſoit qu'on les écraſe avec un bâton fendu, ſans ouvrir le ſcrotum, n'acquierent jamais de la barbe en aucun âge ; & cette ſeconde obſervation peut réfléchir quelque jour ſur le rapport dont on vient de parler ; car on n'éclaircira peut-être jamais entiérement les cauſes de la correſpondance qu'entretiennent les organes de la génération avec les organes de la voix & les autres parties de la tête ; pendant que ces cauſes agiſſent avec tant de force que les chevreuils & les cerfs qu'on coupe avant la premiere pouſſe des cornes, n'en gagnent pas : & ſi l'on exécute la caſtration au moment même que les cornes ont déjà commencé à végéter, la croiſſance du bois s'arrête tout-à-coup, ne ſe ramifie point, & l'on voit ſouvent venir en ſa place deux houppes de cheveux, ou de poils durs, rigides, entortillés, & qui reſſemblent à un entrelas de fibres corneuſes. (1)

(1) Ce phénomene n'a pas lieu dans les animaux

Il faut donc ſuppoſer que dans ces animaux eunuques tout le ſyſtême nerveux ſe relâche, perd ſa cohéſion, & tombe comme en défaillance, faute d'être nourri & arroſé par le ſuc ſéminal ſuffiſamment élaboré. Le ton de la voix, devenu plus aigu par la violence de cette opération, indique encore qu'elle diminue le jeu & l'élaſticité du poumon, affoiblit les rubans de la glotte, & rétrécit la circonférence du larinx : & comme l'ouverture de ce conduit eſt très-peu conſidérable dans les coqs, ils perdent preſqu'entiérement la voix lorſqu'on les chaponne.

Les Hermaphrodites ſont des monſtres, lors même que l'on donne à ce terme la ſignification la plus abſolue, parce qu'ils s'écartent de la configuration de leur eſpece dans des parties principales; & l'on dit que c'eſt ſous ce prétexte qu'on les étouffoit à Rome, ſelon un ancien édit de Romulus qui ordonnoit la mort des monſtres : on ajoute que cette loi, ainſi que toutes les loix Italiques, étoit originaire de la Grece, où l'on maſſacroit non-ſeulement les Androgynes, mais auſſi les enfants nés contrefaits, par une égale

---

à cornes creuſes, permanentes; puiſque loin de tomber dans les jeunes bœufs, elles croiſſent plus que dans les taureaux, parce qu'elles ne tirent pas leur nourriture de la même façon que les bois du cerf, qui ne ſont pas emboîtés dans l'os du crâne, & dont la ſubſtance eſt toute autre.

Quant à l'Hermaphroditiſme dans les animaux, nous obſerverons, en paſſant, qu'il n'y a aucune eſpece où il ſoit plus fréquent que dans les vaches, qui ſont très-ſujettes à engendrer des monſtres, ou par ſurabondance, ou par défaut, ou par cohéſion. Les vaches qu'on nomme Hermaphrodites, ou celles dont les parties génitales mal conſtituées entraînent la ſtérilité, ſont fort communes en Hollande, où l'on fait grand cas de leur chair.

Parmi les lapines & les haſes, on en trouve qui ont le clitoris ſi énorme que l'on a long-temps ſoupçonné que tous les lapins étoient de vrais Hermaphrodites accomplis; mais c'eſt une erreur.

injustice à l'égard des uns & des autres. On ne sauroit découvrir les sources de l'affreux préjugé qui a pu inspirer à un homme d'égorger son semblable, parce qu'il avoit la colonne vertébrale faite en angle obtus, ou le clitoris irrégulier, si l'on ne concevoit que la nécessité a pu dicter de pareils décrets à des peuples sauvages, qui, sans agriculture comme sans industrie, avoient peine à subsister sur un terrein ingrat, & qui se débarrassoient de ceux à qui le défaut de leurs membres ôtoit la ressource de pouvoir se nourrir : ces pratiques de la vie agreste & de la vieille nature auront été transplantées & consacrées dans les premières sociétés, avec les autres erreurs politiques.

En faisant des recherches plus précises, je n'ai pu trouver aucune loi expresse qui condamnât, chez les Romains, les Hermaphrodites à la mort. Pendant les guerres Puniques, temps auxquels la plus grande crainte alluma la plus grande superstition dans les esprits consternés, il nâquit en Italie trois Androgynes, qu'on dénonça comme des prodiges au college des Pontifes. Tite-Live ne dit rien du sort des deux premiers ; mais il s'étend fort au long sur le troisieme, dénoncé sous le Consulat de C. Claudius Néron, & de Marcus Livius : on fit venir des Aruspices Etrusques pour les consulter sur les signes de cette naissance. Ces charlatans répondirent que c'étoit un prodige immonde & funeste, & conclurent que pour l'expier il falloit d'abord exiler cet Hermaphrodite de la Campagne de Rome, & ensuite le noyer à une grande distance de la côte. (1) Ce

(1) *Sinuessæ natum ambiguo inter marem & fœminam sexu infantem, quos vulgus (ut pleraque faciliore ad duplicanda verba græco sermone) Androgynos appellat.....*

Liberatas superstitione mentes turbavit rursus nunciatum, Fursipone infantem natum esse quadrimo parem, ne magnitudine tam mirandum, quam quod is quoque, ut

décret atroce & inſenſé fut mis en exécution : on renferma l'enfant dans un coffre, qu'on embarqua, & qu'on jetta à la mer quand le vaiſſeau fut avancé. Cet événement ſemble prouver qu'il n'y avoit alors à Rome aucune loi particuliere qui ſéviſſoit contre les Androgynes, puiſqu'on fit venir des étrangers pour les conſulter ſur un cas qui n'eût exigé aucun éclairciſſement, ſi le Légiſlateur eût prononcé préalablement; & alors ce prétendu délit n'eût pas été du reſſort du college pontifical, mais de la compétence du Préteur, ou des Conſuls.

Je ne ſais ſi l'on peut citer encore d'autres exemples d'Androgynes mis à mort par les anciens Romains; mais je ſuis très-porté à croire qu'ils ont été plutôt exterminés par le fanatiſme que par la loi : car l'édit attribué à Romulus, & qui condamnoit indiſtinctement tous les monſtres à périr, manque d'authenticité, vu que le code d'où l'on l'a extrait contient des réglements trop bizarres, trop ſinguliers pour avoir été dictés par un chef de brigands attroupés. (1)

Sinueſſæ biennio ante, incertus mas an fœmina eſſet, natus erat. Id verò Aruſpices ex Etruriâ acciti fœdum ac turpe prodigium dixere : extorrem agro Romano procul terræ contactu alto mergendum, vivum in arcam condidere, provectumque in mare projecerunt. Tite-Live, lib. XXI. pag. 453 & 492, tom. II. Elzevir 1634.

(1) Opmeier dit qu'en creuſant aux environs du Capitole, on a déterré une table de bronze ſur laquelle étoient écrites vingt-deux loix attribuées à Romulus : & ce ſont ces préceptes, qui peuvent ſe combiner en vingt, que quelques Ecrivains nomment *le double Décalogue de Romulus.* L'article XV dit *Monſtruoſos partus quiſque, ſine fraude, cædito :* & c'eſt de cette loi qu'il eſt queſtion, & qui ſemble condamner en effet les Androgynes à la mort. L'article IX dit, *Deorum fabulas ne credunto ;* & l'article X, *Deos peregrinos præter FAUNUM ne colunto.* Ces deux dernieres ſanctions ſuffiſent, me paroît-il, pour démontrer que tout ce prétendu code eſt apocryphe, puiſque le Polythéiſme étoit établi avant le regne de Numa.

Dans les ſiecles d'ignorance qui ont ſuivi la décadence de l'Empire Romain, la Religion Chrétienne a quelquefois employé, contre les Hermaphrodites, l'Anathême & quelquefois l'Exorciſme, avec autant de raiſon que de ſuccès : il eſt vrai que la primitive Egliſe n'a guere mieux traité les eunuques, à qui on défendoit l'entrée des temples, où ils ſont aujourd'hui employés pour la muſique ; mais elle a eu raiſon de s'oppoſer de tout ſon pouvoir aux progrès d'une certaine engeance d'hérétiques, qui, en interprétant à la lettre quelques paſſages obſcurs de l'Evangile, ne ſe contentoient pas de ſe châtrer eux-mêmes, mais qui, par une fureur très-dangereuſe au repos public, prétendoient châtrer tous ceux qui leur tomboient entre les mains : ce ſont ces ſcélérats mélancoliques à qui l'Hiſtoire eccléſiaſtique donne le nom d'*Origéniſtes*.

Il ſemble que preſque tous les peuples du monde ont eu de l'averſion pour les Hermaphrodites, ſans qu'on puiſſe en alléguer le motif : en ſuppoſant que ces créatures, prétendues doubles, fuſſent en état de jouir d'elles-mêmes, ſelon la vaine opinion du vulgaire, cela ſuffiroit-il pour les haïr ? ou les haïroit-on par envie ? Il faut plutôt croire que l'antipathie vient des traits de la phyſionomie, qui eſt ordinairement peu gracieuſe dans ces êtres mal conſtitués : on ſait juſqu'à quel point la configuration des parties génitales ſe retrace ſur le viſage, & influe, comme on l'a dit, ſur le reſte de l'économie animale.

On conſerve à Rome une figure de marbre antique, repréſentant un Hermaphrodite couché, qui, quoique reſtauré par le Chevalier Bernin, d'une façon louche & abſolument contraire au

---

& Faune ne ſemble jamais avoir été adoré par les Romains comme une grande Divinité ; il étoit entre le vulgaire des Dieux.

coſtume des Romains (1), laiſſe encore entrevoir les ruines d'une belle ſtatue ; mais on peut douter qu'elle ait été copiée ſur un ſujet vivant, & qu'il y ait jamais eu un Androgyne ſi bien réuſſi, ſi parfait dans la nature. Le Statuaire, en voulant produire un compoſé voluptueux, ſi l'on peut parler de la ſorte, aura travaillé d'imagination, en réuniſſant ſous ſon ciſeau des traits empruntés de ce que les deux ſexes, dans la fleur de l'âge & dans la vigeur des paſſions, offrent de plus animé & de plus ſéduiſant ; quoique le bon goût, auſſi ſévere que le génie des Artiſtes eſt hardi, n'autoriſe pas ces productions combinées, qui, malgré leur degré de perfection apparente, n'en ſont pas moins des beautés monſtrueuſes.

Je n'ignore point que Pline dit que les Hermaphrodites étoient, de ſon temps, très-recherchés, & qu'on les comptoit entre les délices & les derniers raffinements du luxe. (2)

D'où l'on peut juger juſqu'à quel point les débauches les plus effrénées avoient, après les regnes des Tibere & des Néron, perverti les mœurs, en étouffant les derniers germes de la liberté & de la pudeur, parce que le deſpotiſme eſt ennemi de toute vertu, & l'eſclavage incapable de tout ſentiment honnête.

. . . . O pater urbis !
Undè ne fas tantum Latiis paſtoribus ? undè
Hæc retigit, Gradive, tuos urtica nepotes ?

---

(1) Le Chevalier Bernin a couché cette ſtatue ſur une plinthe formée en matelas piqué en carreaux, & a fait paſſer un pan de draperie ſur l'une des jambes de la figure, pour couvrir la reſtauration faite dans cet endroit, où il a ajouté un nouveau pied. Les parties ſexuelles de cet Hermaphrodite ſont peu exprimées, & ſon attitude les cache encore davantage. Le Comte de Caylus fait mention d'une autre ſtatue antique qui repréſente auſſi un Androgyne : mais elle n'eſt pas ſi célebre que celle de Rome.

(2) *Gignuntur & utriuſque ſexus, quos Hermaphroditos vocamus, olim Androgynos vocatos, & in prodigiis habitos, nunc verò in deliciis. Hiſt. Nat. Lib. VII. cap. III.*

Que des hommes livrés à des vices preſqu'incroyables aient careſſé des monſtres pour ſatisfaire des goûts bizarres, cela eſt poſſible; mais il ne s'enſuit nullement que du temps de Pline les prétendus Hermaphrodites étoient plus accomplis & plus gracieux que ceux que les Anatomiſtes ont ſucceſſivement décrits de nos jours, & qu'ils nous dépeignent comme des ſujets d'un extérieur révoltant. Celui qu'on montra à Paris en 1751, avoit la voix grave, la phyſionomie effrontée & impudente, la démarche d'un homme; il avoit beaucoup de barbe, beaucoup de poil ſur tout le corps, qui étoit décharné, ainſi que la poitrine, où rien n'annonçoit une gorge naiſſante; il n'éprouvoit aucun écoulement périodique. Enfin, c'étoit une fille âgée de ſeize ans, & très-hideuſe, ſoit qu'elle prît les vêtements de l'un ou de l'autre ſexe qu'elle s'arrogeoit tous deux, quoiqu'elle n'en eût aucun en état de concevoir, ou de procréer, & elle étoit, malgré la ſurabondance ſuppoſée de ſes organes générateurs, condamnée à la ſtérilité, ne pouvant faire aucun uſage des parties viriles dont elle paroiſſoit pourvue, à cauſe d'un double ligament qui les empêchoit de ſe relever, quoiqu'elles fuſſent d'ailleurs ſuſceptibles d'érection. L'Hermaphrodite Negre qu'on a fait voir à Londres, il y a quelques années, ne différoit point de celui dont on vient de parler; ſinon que la nuance de ſon teint couleur de ſuie ajoutoit beaucoup à ſa laideur. Plus l'Hermaphroditiſme paroît donc décidé, & plus l'individu en qui il ſe rencontre doit-il ſembler monſtrueux, & par conſéquent défiguré.

Après cet expoſé, qui peut donner une notion ſatisfaiſante de la nature des Androgynes & de leurs qualités, il faut reprendre l'article de la Floride, où les premieres relations diſent que ces perſonnes étoient fort fréquentes: ces relations aſſurent qu'on les y contraignoit à porter des habits de femmes; qu'on ne leur permettoit point de ſe

couper les cheveux; qu'on les forçoit à voiturer les bagages & les vivres lorſque la horde alloit en courſe, ou à la guerre; qu'on les chargeoit de boucaner la chair du gibier, & d'exprimer le ſuc du mays pour la boiſſon des guerriers; qu'on leur faiſoit ſoigner les bleſſés, & tirer les morts de la mêlée; en un mot, qu'on avoit tellement aggravé le joug de leur eſclavage qu'on s'en ſervoit, comme on ſe ſert ailleurs de bœufs & de chevaux, pour les plus durs travaux & les plus vils beſoins. (1)

Nous n'avons juſqu'à préſent parlé de ce phénomene que dans la ſuppoſition qu'il a été bien obſervé; car ſi l'on conſulte les voyageurs plus modernes, on les voit rejetter tous ces faits, & accuſer les Ecrivains du ſeizieme ſiecle de s'être trompés ſans réſerve. Il n'eſt pas facile de démêler la vérité au milieu de ces conteſtations de différents témoins dont les rapports varient du tout au tout, & dont les continuelles contradictions auroient pu pouſſer notre patience à bout, ſi, en entreprenant ces Recherches ſur l'Hiſtoire naturelle des Américains, nous n'avions prévu les difficultés qu'on auroit à y eſſuyer, & ſi l'on ne s'étoit réſigné d'avance à entrer dans tous les détails & toutes les diſcuſſions que des ſentiments ſi oppoſés ſur de mêmes faits exigent néceſſairement de celui qui, après avoir déſeſpéré de découvrir la vérité, cherche le plus grand degré de probabilité poſſible.

Les relateurs modernes conviennent qu'on a

---

(1) *Abundat Floridia Hermaphroditis, quorum ſervili operâ mancipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ. Hiſt. Indiæ Occid. Lib. 2. p. 163. Aut. Jaſp. d'Ens.* Ce paſſage a été copié par un grand nombre d'Ecrivains : l'Abbé Lambert, dans ſon *Hiſtoire de tous les peuples*, parle de l'exiſtence des Hermaphrodites de la Floride comme d'un fait indubitable : le Géographe Robbe ne la révoque point en doute, non plus que Dapper dans ſa *Deſcription du nouveau Monde.*

trouvé, & qu'on trouve encore dans la Floride ; dans la Louisiane qui y est limitrophe, chez les Illinois & les Sioux, un grand nombre d'hommes habillés en femmes : ils conviennent que ces personnes travesties sont réellement esclaves, qu'elles ne se marient jamais, & qu'on leur impose tous les fardeaux dont on a déjà fait l'énumération ; mais cette coutume inouie de déguiser des hommes & de les tyranniser est, à mon avis, aussi surprenante dans l'ordre moral, que la quantité d'Hermaphrodites dans l'ordre physique.

Le Pere Lafiteau, qui expliquoit tous les usages comme le Pere Kircher déchiffroit tous les Hiéroglyphes, est le premier qui ait ouvertement nié l'existence des Androgynes Américains, & il s'est permis à cette occasion le raisonnement le plus étrange du monde. On sait, dit-il, que les Prêtres de Cybele s'habilloient en femmes, ainsi que les Sacrificateurs de Vénus Uranie : or comme les Cariens ont indubitablement peuplé les isles Caraïbes, il est très-certain qu'ils ont amené avec eux en Amérique le culte de la Déesse adorée en Phrygie ; car après tout la Carie & la Phrygie n'étoient point des pays fort éloignés les uns des autres ; il est très-certain encore que ces Asiatiques, d'abord établis dans les Antilles, ont passé, dans la suite, au Continent, & qu'ils ont répandu leur religion dans la Floride ; & voilà pourquoi on a rencontré, parmi les peuples de cette partie du nouveau Monde, tant d'hommes habillés en femmes, que des voyageurs, qui ignoroient à la fois la lithurgie des Anciens & l'histoire de leurs voyages & de leurs émigrations, ont pris pour des hermaphrodites ; mais c'étoient des Prêtres.

Quand on s'efforceroit d'imaginer une explication moins vraisemblable, ou plus absurde, ou plus ridicule, il ne seroit pas possible d'y réussir, & je doute que ce rêve de Lafiteau mérite une réfutation sérieuse ; car enfin ces hommes travestis ne faisoient, chez les Florides, aucune fonction sa-

cerdotale ; ils ne se mêloient ni des Idoles ni des autels, desservis uniquement par les *Javas*, qui sont les véritables Prêtres de la Floride, & ces *Javas* ne portent pas les vêtements d'un sexe différent du leur, & la Déesse de Phrygie leur est aussi inconnue que le Dieu Rubigo.

Si Lafiteau avoit effectivement étudié, comme il le prétend, la lithurgie des Anciens, il n'auroit pu ignorer que les *Galles*, ou les Prêtres de Cybele, étoient tous châtrés en l'honneur d'Atis, & que les Américains dont il s'agit n'ont garde de se faire une opération de cette force. D'ailleurs le voyage des Cariens aux isles Caraïbes n'a pu venir dans l'esprit que d'un écrivain qui, sans respect pour la vérité & pour la vraisemblance, prodiguoit à chaque page les paradoxes & les fables les plus mal-adroitement imaginés. Le nom de *Vénus Uranie* n'a jamais été prononcé parmi les barbares du nouveau Monde ; & les *Galles* n'ont jamais été possédés de la manie d'aller au-delà des mers pour contraindre qui que ce soit à adorer Cybele.

Charlevoix, qui n'a pu se dispenser d'abandonner en partie les opinions de son confrere, qu'il ose nommer un homme docte, n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures ; au moins est-il difficile de se contenter de ce qu'il a écrit à ce sujet dans son style missionnaire. » On voyoit, dit-» il, chez les Illinois, des hommes qui n'avoient pas » honte de prendre l'habillement des femmes, & » de s'assujettir à toutes les fonctions propres au » sexe, d'où il s'ensuivoit une corruption inex-» primable ; on a prétendu que cet usage venoit de » je ne sais quel principe de religion ; mais cette » religion avoit, comme bien d'autres, pris sa nais-» sance dans la corruption du cœur ; ou si l'usage » dont nous parlons avoit commencé par l'esprit, » il a fini par la chair. Ces efféminés ne se marient » point, & s'abandonnent aux plus infames pas-

» sions ; aussi sont-ils souverainement mépriſés. (1) «

On pourroit répondre à cela qu'il n'eſt pas dans les mœurs des Sauvages de ſe géner, afin de mériter le dernier mépris de leurs compatriotes ; une telle conduite ſeroit même contradictoire chez un peuple civilité, où l'on ne parvient à s'avilir que quand on ceſſe de ſe contraindre, que quand on ſecoue le joug des loix, ou celui des préjugés & des opinions. S'il étoit queſtion de cet amour pervers, & de ce déſordre contre nature que l'Hiſtorien de la Nouvelle France croit pieuſement entrevoir ſous cet uſage, on pourroit répondre encore qu'il ſeroit contradictoire de maltraiter ſi injurieuſement ceux qui auroient tant de droit à la reconnoiſſance : car enfin tous les hommes vicieux ne ſont pas des hommes ingrats. On ne comprend pas d'ailleurs pourquoi des Sauvages, adonnés à de telles débauches, ſeroient obligés de prendre des accoutrements de femme ; ce qui ſuppoſeroit parmi eux une police incompatible avec les droits & l'indépendance de la vie ſauvage & errante.

Il eſt vrai que les Américains ont été livrés, comme on ne l'a que trop prouvé, à cette corruption du goût & de l'inſtinct ; mais il eſt vrai auſſi que le Baron de la Hontan, qui avoit long-temps vécu chez eux, & qui ne manquoit pas de génie pour faire des obſervations ſérieuſes, aſſure poſitivement que ces Illinois, pris par Charlevoix pour des hommes efféminés, étoient de vrais Hermaphrodites.

Le compilateur la Martiniere, qui a rédigé, dans ſon Dictionnaire Géographique, le voyage de Coréal pour remplir l'article de la Floride, rejette auſſi la réalité des Androgymes de cette Province, & accuſe touts ces Sauvages maſqués en femmes d'être adonnés à la ſodomie : il a par conſéquent ſuivi le ſentiment des Jéſuites, c'eſt-à-dire le plus inſoutenable.

---

(1) *Hiſtoire de la nouvelle France, tome VI, page 4.*

La derniere relation tant soit peu détaillée que nous ayons de ces pays, est un Mémoire de M. du Mont, que nous avons déjà eu occasion de citer, & qui écrivoit vers l'an 1750. Il dit qu'ayant parcouru un terrein de neuf cens lieues sur les bords du Missisipi, il n'a rencontré, parmi les différentes nations qui y habitent, aucun sujet hermaphrodite, mais un nombre assez considérable d'hommes vêtus en femmes, & affublés d'un *Alconand*, ou d'une sorte de jupe pareille à celle que portent les Sauvageſſes. M. du Mont ne répond pas que les naturels de la Louisiane n'abusent très-souvent de ces individus travestis, qu'ils traînent par-tout avec eux, & qu'ils accablent de corvées comme des serfs attachés à la glebe: ils n'entreprennent jamais d'expéditions, ne vont jamais en voyage sans se faire accompagner par ces hommes postiches, pendant qu'ils obligent leurs femmes à soigner leur ménage & à garder la cabane.

On pourroit demander à un voyageur qui parle si pertinemment, s'il a eu assez de crédit ou d'autorité pour se faire montrer les parties sexuelles de ces êtres incertains, & si avec cela les connoissances anatomiques ne lui ont pas manqué pour juger du degré de leur hermaphroditisme. Il auroit dû dire pourquoi on voit entre les indigenes de la Louisiane des hommes qui, nés aussi libres que leurs compatriotes, consentent néanmoins à passer toute leur vie pour femmes, & qui s'acquittent volontairement des devoirs réservés au dernier des esclaves. Il faut avouer que c'est un grand problême, & qu'en comparant ce qu'on a écrit pour & contre l'existence des Androgynes Américains, on ne sait quelle opinion l'on doit accueillir ou rejetter.

Si l'on suppose que les anciens relateurs se sont trompés, ce qui est possible, on ne diminue pas sensiblement la somme du merveilleux, puisque la coutume que les modernes y substituent offre un exemple de la plus grande dépravation & de la

derniere bizarrerie dont le cœur & l'esprit de l'homme soient capables ou susceptibles.

D'un autre côté, il est permis de présumer que les voyageurs de ce siecle se sont trop hâtés d'expliquer, selon leurs propres idées, un usage qu'ils n'avoient observé qu'en passant, & qui auroit exigé de leur part des recherches plus exactes & plus précises : ils ont d'ailleurs varié sur la véritable patrie des Androgynes, & ne s'accordent nullement avec les premiers Historiens du nouveau Monde, qui ne font aucune mention de la Louisiane, du pays des Illinois, ni de celui des Sioux.

Dans une ancienne description de la Floride, composée originairement en Anglois, & traduite en Latin par le Géographe Mercator, qui l'a employée dans le troisieme volume de son grand Atlas, il est dit que les habitants de cette Province attendoient un âge très-avancé pour se marier. Si cette circonstance étoit vraie, elle feroit soupçonner que l'indécision du sexe y étoit réelle ; & ce soupçon acquerroit encore plus de force, si à la relation de Mercator on ajoutoit celle qui a été publiée depuis dans les ouvrages périodiques de M. Tensel, & dont l'Auteur assure que toutes les filles de la Floride se font circoncire, vers la vingtieme année, par la main de quelques matrônes qui ont une connoissance particuliere de plusieurs especes d'herbes de la classe des Sanguiborbes, qu'elles appliquent sur la plaie pour étancher le sang : cette circoncision, exercée sur les filles, indique sans doute qu'elles y sont sujettes à quelque excroissance ; & en ce cas, on pourroit expliquer pourquoi on y soumettoit celles en qui ce défaut ne se corrigeoit pas, à la servitude perpétuelle ; puisqu'on les regardoit comme des individus d'une nature inférieure, & d'une race abatardie ; tandis que les Mexicains, par un préjugé encore plus barbare, dévouoient tous les hermaphrodites à la mort.

Pour réunir dans un seul article deux faits singuliers, qui ne semblent d'abord avoir d'autre rapport

port que leur ſingularité même, mais qui ont effectivement quelque analogie entr'eux, nous jetterons un coup d'œil ſur la prétendue hiſtoire des Amazones du nouveau Monde, qui avoient fondé, dit-on, un Etat puiſſant ſur les rives du Maragnon, dans l'Amérique méridionale, où elles n'admettoient des hommes, ou plutôt des proletaires, qu'une fois par an. M. de la Condamine a recueilli les preuves que fourniſſent & les Ecrivains & la tradition encore ſubſiſtante, pour démontrer que cette république de femmes n'eſt pas une chimere enfantée par l'imagination romaneſque des premiers Conquérants Eſpagnols.

» Je reviens, dit-il, au fait principal. Si pour le » nier on alléguoit le défaut de vraiſemblance & » l'eſpece d'impoſſibilité morale qu'il y a qu'une » pareille république de femmes pût s'établir & » ſubſiſter, je n'inſiſterois pas ſur l'exemple des » Amazones Aſiatiques, ni des Amazones modernes d'Afrique, puiſque ce que nous en liſons dans » les Hiſtoriens anciens & modernes eſt au moins » mêlé de beaucoup de fables, & ſujet à conteſtation. Je me contenterois de faire remarquer que » s'il a pu y avoir des Amazones dans le monde, » c'eſt en Amérique, ou la vie errante des femmes, qui ſuivent ſouvent leurs maris à la guerre, & qui n'en ſont pas plus heureuſes dans leur » domeſtique, a dû leur faire naître l'idée, & leur » fournir des occaſions fréquentes de ſe dérober au » joug de leurs tyrans, en cherchant à ſe faire un « établiſſement où elles puſſent vivre dans l'indépendance, & du moins n'être pas réduites à la » condition d'eſclaves & de bêtes de ſomme. Une » pareille réſolution priſe & exécutée n'auroit rien » de plus extraordinaire, ni de plus difficile, que » ce qui arrive tous les jours dans toutes les colonies » Européannes en Amérique, où il n'eſt que trop » ordinaire que des eſclaves, maltraités ou mécontents, fuient par troupes dans les bois, & quelquefois ſeuls, quand ils ne trouvent pas à qui

» s'associer, & qu'ils y passent ainsi plusieurs an-» nées, & quelquefois toute leur vie, dans la so-» litude. (1) «

Le sentiment de cet Académicien, qui, pendant sa navigation sur le fleuve Maragnon, a interrogé plusieurs Américains, qui lui ont, d'une commune voix, affirmé l'existence des Amazones, est d'une grande autorité; mais cette autorité n'empêche point qu'on ne puisse former sur ce fait tant de doutes raisonnables, qu'il seroit ennuyeux de les proposer tous. Quand on auroit trouvé un nombre suffisant de femmes mécontentes pour en composer une République entiere, on n'auroit encore que la moindre partie d'une société en état de subsister: la difficulté seroit de prendre des hommes assez poltrons pour se laisser contraindre à faire des enfants, malgré eux, à des femmes qui les chasseroient dès que l'ouvrage de la génération seroit achevé; & comme on ne procédoit, selon M. de la Condamine, qu'une fois par an à la propagation, il faut que ces Amazones aient, même pendant leur grossesse, fait une chasse d'hommes pour les avoir tout prêts quand l'année étoit révolue; car ces hommes ne venoient point se présenter d'eux-mêmes chez des femmes qui les haïssoient mortellement. Quant aux enfants nés de ces mariages momentanés, qu'en faisoit-on, s'ils avoient le malheur d'être garçons? On me dira qu'il n'y avoit rien de plus commode que de les massacrer au sortir de la mere, ou enfin de les élever jusqu'à l'âge de cinq à six ans pour les exiler de l'État comme des criminels. Dans l'imagination cela est aussi possible que la République de Platon, ou celle de Thomas Morus; mais si on veut faire quelque usage du jugement

(1) *Voyage de la riviere des Amazones, pag. 119. Paris, 1745.*

& de la réflexion, tout cet édifice s'abyme, & il n'en reste que des absurdités qui révoltent la nature, ou qui l'anéantissent. Il seroit contradictoire qu'une femme eût une aversion violente pour les hommes, & qu'elle consentît à la fois à devenir mere : il seroit monstrueux qu'une mere égorgeât ou exposât ses enfants, sous prétexte que ces enfants ne sont pas des filles. Est-il si aisé après cela de rassembler vingt à trente mille femmes insensées, homicides & guerrieres ? Le caractere du sexe le plus doux, le plus compatissant, & enfin, si l'on veut, le moins méchant, pourroit-il se démentir jusqu'au point de commettre réguliérement, d'un commun accord & de sang froid, des crimes qui ne se commettent que rarement par quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir ?

Æneas Silvius dit qu'une fille, nommée Valesca, qui avoit lu des livres de chevalerie & d'anciens Romans, attroupa, dans la Boheme, un nombre assez considérable de femmes dont elle forma une espece de république ; & l'on regarde comme un prodige que cette bande de Bohémiennes ait pu subsister pendant neuf ans. Elle périt faute de pouvoir se propager ; & voilà exactement ce qui a dû arriver par-tout à de tels établissements, faits en dépit de la nature, s'il est vrai qu'on en ait fait, & que le défaut de gouvernement & de police ne les ait pas dissipés encore avant la neuvieme année. Quoiqu'un Etat monarchique ou despotique puisse être régi par une femme, on peut douter qu'un Etat aristocratique se laisseroit régir de même, au moins n'y en a-t-il aucun exemple avéré dans l'histoire du monde : & il est très-surprenant que les nations qui se sont tant de fois soumises, & qui se soumettent encore à l'empire d'une femme, ne se soient jamais soumises au gouvernement de plusieurs femmes ; quoiqu'il paroisse absurde de supposer plus de lumieres, plus de capacité dans

un individu qui commande arbitrairement que dans plusieurs qui partagent l'autorité, & qui la moderent. Si dans le premier cas on a non-seulement dégénéré de la liberté, mais même de la servitude, il n'étoit pas possible aux hommes de s'avilir davantage dans le second: ce n'est donc pas le mépris qu'ils ont craint sous une telle forme de gouvernement; mais ils ont vu que pour mouvoir les ressorts d'une Monarchie ou d'un Empire despotique, il ne falloit être capable que de vouloir, & que pour conduire un Etat Aristocratique il falloit être capable de gouverner: & en effet, si l'on y fait attention, on voit que le plus souvent là où les femmes regnent, les hommes gouvernent. (1)

Si, après cela, on venoit alléguer les témoignages d'Hérodote, de Diodore de Sicile, d'Arien, de Justin, on répondroit que ces témoignages ne peuvent prouver ce que la raison réfute; & quand Quinte-Curce dit que l'Amazone Thalestris, qui commandoit à d'autres Amazones, vint des confins de l'Hircanie solliciter Alexandre à coucher trois nuits avec elle, je n'admire ni ne crois ce conte insipide écrit en latin.

Que des Negres maltraités par ceux qui prétendent être leurs maîtres s'échappent des colonies, s'enfuient dans des déserts & s'y cachent,

(1) On connoît l'extravagance de cet Empereur qui créa à Rome un Sénat de femmes. Le peuple qui avoit souffert jusqu'alors, avec une patience presqu'incroyable, ce qu'il y a d'extrême dans la servitude sous un Prince furieux & avare, ne put se contenir à la vue de ce Tribunal: il se révolta, & massacra son tyran pour avoir abusé excessivement de son pouvoir, en confiant les destins de l'Etat à des mains incapables de le gouverner. Cependant ce même peuple a été plusieurs fois gouverné par des Impératrices très-despotiques, sans qu'il ait montré le moindre mécontentement; & en cela il n'étoit pas en contradiction avec lui-même.

cela est naturel : que ces Negres déserteurs consentent plutôt à rester toute leur vie parmi les bêtes féroces, qu'à retourner aux pieds de leurs tyrans, cela est encore naturel. Mais y a-t-il le rapport le plus éloigné entre ces esclaves fugitifs, & des Amazones qui se perpétuent pendant plusieurs siecles ? Car M. de la Condamine est très porté à penser que cette confédération de femmes Indiennes, loin d'avoir fini au temps d'Orellana, a persisté jusqu'à nos jours, & qu'elle subsiste encore au centre de la Guiane, c'est-à-dire dans un endroit où jamais les Européans ne pénetrent, & dont on ne peut, par conséquent, avoir aucune nouvelle.

Il n'est que trop vrai que les indigenes de l'Amérique outrageoient singuliérement leurs épouses, & qu'ils avoient rendu leur condition aussi dure, aussi malheureuse qu'elle pouvoit l'être : je conviens après cela, qu'il n'est pas impossible que quelques unes de ces femmes, fatiguées de la servitude, n'aient pu se séparer de leurs maris, pour aller vivre à l'écart, dans des lieux inhabités, en s'y sustentant de fruits sauvages & de gibier. Si l'on veut nommer ces créatures errantes & solitaires des Amazones, on changera du tout au tout l'état de la question, en donnant à des termes reçus un sens nouveau, puisque nous ne prétendons rien dire d'autre, sinon qu'il n'y a jamais eu, ni au nouveau Monde, ni ailleurs, une véritable république de femmes confédérées, & unies par un pacte social, par des loix & des constitutions particulieres, qui aient propagé leur race & leur empire pendant plusieurs âges, en n'admettant parmi elles des hommes qu'une fois par an.

Si toutes les fables n'ont pas tiré leur origine de la vérité ou de la vraisemblance, au moins y en a-t-il beaucoup qui ont eu leur source dans un fait vrai mal interprété. On trouve dans plu-

ſieurs anciennes relations, & même dans les Lettres de Fernand Cortez à Charles-Quint, que les Eſpagnols, en pénétrant dans de petites iſles ſituées à la plage orientale de l'Amérique, y virent quelques troupes de femmes, qu'on prit fort mal à propos, dit Pierre d'Angleria, pour des Amazones : c'étoient des Prêtreſſes ou des Religieuſes, qui, en vivant dans le célibat ſtrictement dit, avoient, par leurs auſtérités réelles & leurs prétendus ſortileges, acquis tant de conſidération & de crédit, qu'on venoit les conſulter comme des oracles, ou comme des Sibylles; & les Indiens labouroient gratuitement leurs champs, y plantoient le Manihot, & en faiſoient pour elles la récolte; ce qu'on peut nommer un excès de dévotion dans des hommes ſi pareſſeux. On ne ſera pas tenté de former des doutes ſur l'exiſtence de ces Veſtales Américaines, ſi l'on ſe rappelle que Strabon rapporte qu'il y avoit de ſon temps, ſur les côtes de France, une iſle habitée par des Druideſſes, ou des femmes Gauloiſes, qui avoient fait vœu de chaſteté : les Chroniques ſeptentrionales font auſſi mention de quelques iſles de l'Angleterre & de la Suede, occupées anciennement par des Vierges ſacrées. Il y a eu de ces Vierges parmi les anciens Bataves (1), parmi les Germains & en général parmi tous les Sauvages du

(2) Picart, dans ſes *Antiquités du pays de Drenthe & de la Friſe*, dit que les gens de la campagne s'imaginent que les *Vierges blanches*, qui ont été les Prêtreſſes des anciens Bataves, reviennent encore, toutes les nuits, errer autour des vieux tombeaux qu'on rencontre dans le pays; ils en ſont ſi fortement perſuadés, qu'il n'eſt pas poſſible de les guérir de cette ſuperſtition, qu'on retrouve chez différentes nations de l'Allemagne, & à plus de deux cens lieues de la Hollande; ce qui n'eſt pas ſurprenant, puiſque les Germains paroiſſent avoir fait encore plus de cas de leurs Prêtreſſes que les Bataves mêmes, comme nous l'avons remarqué en parlant de Velleda.

monde, qui par un consentement universel & incompréhensible, ont supposé la plus haute vertu, & le mérite le plus éminent, dans les personnes de l'un & de l'autre sexe qui embrassoient volontairement la vie célibataire, pour se dévouer au service des autels : il paroît néanmoins que dans l'antiquité les femmes se sont, par ce sacrifice, attiré encore plus de respect que les hommes; leur foiblesse a donné de l'éclat à leur courage, & leurs efforts ont paru plus qu'humains. Le préjugé sur l'excellence du célibat n'est donc qu'une opinion imaginée au fond des bois, par des barbares, & adoptée par les peuples civilisés, sans savoir pourquoi ; car pourquoi y avoit-il des couvents de filles parmi les Péruviens & les Mexicains avant l'arrivée des Espagnols ? On pourroit demander pourquoi il y en a dans l'Europe, si c'étoit l'usage d'exiger la raison d'un abus que la Religion autorise, que les loix tolerent, & que la nature réprouve. Prudence a fait une satyre chrétienne contre les Vestales qui étoient encore à Rome de son temps, à qui il fait un crime d'avoir conservé leur virginité: si ce pieux déclamateur avoit pu prévoir alors que la Chretienté seroit un jour surchargée de Religieuses, il se seroit tu. Cependant les anciens avoient des raisons fort plausibles qui ne subsistent plus : ils admettoient les femmes aux premieres fonctions sacerdotales ; & c'est à ce titre qu'ils exigeoient d'elles la continence aussi long-temps qu'elles étoient employées dans la prêtrise, qu'il leur étoit libre d'abdiquer, & ensuite de se marier quand elles en avoient l'intention. (1) Or, comme les Chrétiens du troisieme

(1) Chez les Romains, les Prêtresses des différentes Divinités avoient le droit d'abdiquer le sacerdoce, hormis les Vestales, qui devoient accomplir le terme prescrit par les statuts lithurgiques de Numa : une fille pouvoit entrer dans le College de Vesta à l'âge de

siecle jugerent à propos d'exclure à jamais les femmes des premieres & des secondes fonctions sacerdotales, en réformant les Diaconesses, qui subsistoient encore alors dans l'Eglise, ils anéantirent, par cette sanction, toutes les raisons qu'on pourroit alléguer pour défendre le célibat monastique des filles, qui souffrent dans leurs cloîtres ce qu'aucune femme n'a jamais souffert dans les serrails de l'Orient, & que le fanatisme les fera souffrir aussi long-temps que la barbarie des hommes laissera subsister de tels établissements: c'est aux hommes qu'il faut s'en prendre. Les peuples barbares en témoignant tant de respect pour

---

sept ans, & se retirer à l'âge de trente. Après vingt-trois ans de service, elle étoit réputée émérite, & acquéroit la liberté de se marier, comme on peut s'en convaincre en lisant, dans les Poésies de Prudence, la satyre qu'on vient de citer: il est assez surprenant que cet Ecrivain dise, dans son libelle, que les ex-Vestales qui entroient dans le lit conjugal, n'y apportoient plus une seule étincelle du feu de l'amour, que les désirs & la vieillesse avoient éteint dans leur cœur usé: une ex-Vestale qui se marioit à trente ans n'encouroit certainement pas ce reproche; puisqu'il y a tant de filles qui, sans avoir été Religieuses, ne se marient pas avant ce temps-là, & qui donnent des preuves fréquentes de fécondité chez tous les peuples de l'Europe.

Cette liberté de se marier, accordée aux Vestales, est sans doute la cause du peu de désordres éclatants dont leur College a été accusé, même par les premiers Chrétiens. L'Abbé Nadal, qui n'avoit apparemment rien de mieux à faire, a calculé que pendant onze cens ans que l'ordre de Vesta a subsisté, il n'y a eu que dix-huit à vingt Vestales punies publiquement pour crime de chasteté violée au premier chef. On peut juger après cela s'il n'est pas vrai, comme nous l'avons dit, que les anciens n'exigeoient la continence qu'aussi long-temps que duroient les fonctions sacerdotales. Et nos Religieuses modernes de quelles fonctions s'acquittent-elles? De pleurer peut-être l'indiscrétion de leurs vœux & la barbarie des hommes.

pour la virginité de leurs Prêtresses, sont partis d'un principe faux; mais ce principe une fois reçu, ils en ont tiré des conséquences justes: ils ont supposé que ceux qui avoient assez d'empire sur eux-mêmes pour étouffer leur instinct, seroient sans passions; & c'est dans cette supposition qu'est l'erreur & la source du préjugé: c'est un sophisme de la superstition, qu'il seroit aujourd'hui inutile de réfuter, puisque l'expérience de tous les siecles a dû convaincre les hommes que le célibat n'a rien de commun avec la vertu, ni la vertu avec le célibat.

Si ce ne sont pas ces especes de Vierges sacrées de l'Amérique dont nous venons de parler, qui ont donné lieu à la fable des Amazones, il est possible encore que François Orellana, en voulant prendre terre sur l'un ou l'autre rivage du Maragnon avec un brigantin qu'il avoit volé à Gonzale Pizarre, trouva en 1541 quelques Indiennes effrayées, qui, dans la crainte d'être égorgées, tâcherent de s'opposer à son débarquement: cet aventurier, de retour en Europe, exagéra son histoire, qui auroit pu lui arriver par-tout; & la Chancellerie Espagnole, à qui les titres les plus outrés n'ont jamais rien coûté, le nomma, par des Lettres patentes, *Gouverneur-Généralissime du fleuve des Amazones, pour le récompenser de les avoir subjugées au nom de Sa Majesté Catholique.* Les Historiens Turcs auroient bien plus de raison de donner le nom d'Amazones à quelques femmes Italiennes, excessivement fanatiques, qui au temps des Croisades allerent par troupes pour conquérir la Terre-Sainte, & furent prises par les Sarrasins, qui les violerent.

Il reste à observer qu'Orellana est le seul des conquérants d'Europe qui ait prétendu avoir trouvé en Amérique des femmes armées; il n'en a été question ni avant ni après lui. Et quoiqu'on ait acquis infiniment plus de connoissances sur les différents peuples des Indes occidentales qu'on

n'en avoit en 1541 ; quoiqu'on ait pénétré dans toutes les terres qui bordent le Maragnon, & parcouru tout l'eſpace occupé par l'ancienne nation des Yurimaguas, on n'y a découvert aucun veſtige d'une telle République : on n'en a jamais rencontré un individu. Si l'on examinoit donc ce fait ſuivant les loix de la Critique hiſtorique, il faudroit encore rejetter l'exiſtence des Amazones comme une fable, malgré l'autorité du Jéſuite d'Acuna, qui, ſans avoir jamais vu des Amazones, dit que celles de l'Amérique ſe coupoient une mamelle, ce qui n'eſt pas plus dangereux, ſelon lui, que de ſe couper les cheveux ou les ongles.

Quant à la tradition des Indiens, elle n'eſt d'aucun poids ; quoiqu'ils aient dans leur langage un mot exprès pour ſignifier des femmes qui n'ont pas de maris ; car ſi ces Indiens étoient venus voyager en Europe pour y recueillir à leur tour les traditions, on leur auroit atteſté des abſurdités ſemblables parmi les gens de la campage, qui ont dans leur langage des mots exprès pour ſignifier des ſpectres, des wampires & des revenants ; on leur auroit dit : nous tenons de nos peres, & nos peres tenoient de nos aïeux que l'enchanteur Merlin tranſporta des Montagnes pour faire ſa digeſtion, & que le diable fit en Angleterre la chauſſée des Géants, pour chagriner S. Georges. Si ces Indiens avoient continué leur route juſqu'en Eſpagne, que ne leur eût-on pas dit avant de les brûler ? Le peuple eſt par toute la terre le même, c'eſt un enfant incapable de témoigner, & les Philoſophes ne devroient non plus s'arrêter à ſon témoignage qu'un juge à la dépoſition d'un imbécille.

Les noms impoſés aux rivieres, aux montagnes, aux monuments, aux bras de mer, aux Provinces, ne ſont rien moins que des autorités hiſtoriques, qui prouvent que les perſonnes & les faits auxquels ces noms font illuſion, ſoient des

faits & des personnes réelles : ce seroit un raisonnement étrange que de dire, il y a en Amérique un fleuve immense que quelques Européans nomment le fleuve des Amazones ; donc il y a, ou il y a eu des Amazones en Amérique. Autant vaudroit-il dire qu'il y a eu jadis en Italie un homme dépourvu de tous biens, nommé Pierre, qui acheta du Sénat Romain toute la Campagne de Rome, puisqu'elle porte encore, après dix-sept cens ans, le nom de patrimoine de S. Pierre

Il n'y a pas en Amérique de Province où il y ait des maisons d'émeraudes & des montagnes d'or : il faut cependant, dira-t-on, qu'il y ait un *Eldorado*, puisque les Jésuites & un Philosophe Anglois l'ont cherché. Enfin, si l'on admettoit la méthode de démontrer la nature des choses par les noms qu'elles portent, il faudroit renoncer au sens commun : il n'y auroit plus rien de réel dans l'univers, & notre globe deviendroit un séjour enchanté, habité par l'illusion & l'erreur

SECTION IV.

De la Circoncision & de l'infibulation.

AVant que de décrire quelques usages bizarres, communs aux peuples des deux Continents, on traitera ici plus en détail de tout ce qui concerne la Circoncision, que l'on a aussi trouvée en Amérique ; & cet article nous fournira plusieurs observations relatives à l'Histoire naturelle de l'homme, que nous tâchons de ne pas perdre de vue dans les matieres les plus stériles en apparence.

Les arguments employés par MM. Marsham & Ludolph, pour démontrer que les Hébreux avoient pris en Egypte la mode de se circoncire, ont eu

leur faveur la vraiſemblance, & des autorités d'Ecrivains anciens, qui me ſemblent former une preuve hiſtorique irrécuſable : mais on pourroit demander d'où les Egyptiens étoient venus eux-mêmes à cette idée extraordinaire de ſe retrancher une membrane du membre génital : & en remontant ainſi à l'origine de cette pratique, on découvriroit, non le nom de ſon auteur, qui ne nous intéreſſe point, mais la ſituation des contrées où la Circonciſion a commencé ; & c'eſt indubitablement entre l'Equateur & le trentieme degré de latitude ſeptentrionale : auſſi cette vaſte portion du Globe contient-elle encore aujourd'hui plus de nations circonciſes que le reſte de la terre habitée. Il eſt vrai que les Siamois, les Tunquinois, les Péguans, & les Chinois répandus entre ces latitudes, ſont reſtés incirconcis ; ce qu'on doit uniquement attribuer à la différence de leur climat. Car on ſait que de certains pays, quoique ſitués ſous les mêmes paralleles, peuvent varier extrêmement entr'eux, par rapport à la température & à d'autres cauſes actives.

Si l'on ne découvre donc aucune apparence de circonciſion parmi aucune nation du Nord, & ſi l'Hiſtoire nous apprend qu'elle a été, de temps immémorial, pratiquée dans quelques pays voiſins de la Ligne & du Tropique du Cancer, il faudra convenir que c'eſt-là où elle a pris naiſſance, ſoit que les Egyptiens en aient été les inventeurs, ſoit qu'ils l'aient reçue des Ethiopiens, qui paroiſſent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil ſituées dans la Zone Torride, & s'être étendus, dans la ſuite, vers le *Delta*, qu'ils auront tiré des eaux en élevant des digues, & en creuſant des foſſés pour ſaigner les marais de la baſſe Egypte. Cependant on ne doit attribuer à aucun peuple en particulier ce que le beſoin a pu enſeigner à pluſieurs à la fois, puiſque l'amputation du prépuce eſt moins un acte religieux qu'une néceſſité phyſique. J'avoue que le fanatiſme, ayant trouvé cette

cérémonie établie, s'en eſt comme emparé, & en a fait une application outrée & déraiſonnable, parce qu'il n'y a point de raiſon dans les fanatiques. J'avoue encore que les Auteurs modernes ne s'accordent pas ſur les véritables cauſes qui ont porté les premiers Orientaux à ſe circoncire, & que la plupart rejettent tout ce que Philon, le moins ignorant des Juifs, a écrit à ce ſujet. Ce Philon, qui allioit un peu de philoſophie à beaucoup d'abſurdités, aſſure que la Circonciſion favoriſe à la fois la population dans l'Orient, & y exempte les hommes d'une ſorte de charbon qui naît, ſelon lui, indiſtinctement au bas du gland de tous les incirconcis; mais les Médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits que le temps a épargnés; & il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils auroient négligé de décrire une maladie endémique. Si la Paleſtine ſeule engendroit cette indiſpoſition, tous les Gentils & tous les Chrétiens qui ont habité & propagé dans ce malheureux coin de l'Aſie, s'en ſeroient apperçus, comme ils ſe ſont apperçus de la Lepre, qui y tient au climat, & de la Phlyctene, ou de la fauſſe Gonorrhée, qui n'a pas reſpecté les Hébreux circoncis, puiſqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens livres.

Affirmer avec Philon que le retranchement du prépuce accélere la propagation de l'eſpece humaine, c'eſt affirmer une erreur, parce qu'on donne un ſens illimité à une propoſition qui ne peut être vraie que par hazard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perſe méridionale & l'Abyſſinie, les hommes ont le prépuce fort long, & cet accroiſſement s'y étend auſſi ſur les femmes, dont les nymphes s'épanchent encore davantage à proportion: cette longueur du prépuce, lorſqu'elle eſt la plus exceſſive, pourroit dans quelques ſujets empêcher le libre exercice de la copulation, & ce n'eſt que dans de tels cas particuliers qu'il eſt poſſible que la Circonciſion faciliteroit la

reproduction, comme le dit Philon. (1) Mais le plus grand motif, & le ſeul peut-être qui a contraint les premiers habitants de ces contrées à ſe circoncire, c'eſt qu'ils ont voulu ſe garantir des vers qui s'y engendrent entre les replis du prépuce & ſous le gland; ce qui ne doit pas plus nous étonner que de voir des inſectes énormes naître, croître & propager dans les inteſtins, dans le ſang & les ſucs du corps humain, dont il n'y a aucune ſubſtance qui ne puiſſe entretenir & ſuſtenter des quantités innombrables d'animalcules. Les ablutions que tous les Légiſlateurs Orientaux ont, dans tous les temps, non-ſeulement recommandées comme un conſeil de ſanté, mais preſcrites comme une loi inviolable de l'Etat, prouvent combien la propreté eſt néceſſaire aux peuples de ces climats; mais il faut que les ablutions & les frictions avec le ſable, dont on ſe ſert au défaut de l'eau, ne ſuffiſent pas pour déraciner & détruire ces ſortes de vers, dont on ne peut peut-être arrêter entiérement la multiplication qu'en retranchant la partie même où ils s'attachent pour multiplier: & cela eſt d'autant plus probable que les Chrétiens de l'Abyſſinie ont combiné la Circonciſion avec le Baptême: des Moines, envoyés dans ce pays par la Propagande, furent très-ſcandaliſés de ce contraſte, & vinrent, pleins de zele & de charité, accuſer à Rome les Abyſſins de judaïſer; & on alloit les excommunier, lorſqu'ils préſenterent au Pontife Latin une confeſſion de foi, dans laquelle ils aſſurent qu'ils n'uſent de la Circonciſion que comme d'un remede phyſique, & du Baptême comme d'un remede ſpirituel; & un Evêque d'Abyſſinie, qui ſe trouvoit à Liſbon-

(1) L'on eſt auſſi quelquefois obligé en Europe de circoncire de certains individus en qui l'organiſation du prépuce eſt ſi vicieuſe qu'ils ne ſauroient engendrer, ſi l'on ne leur faiſoit une amputation, ou tout au moins une inciſion.

ne, fut fort indigné de ce qu'on ne voulut pas lui permettre de dire une messe dans la Patriarchale, parce que le Clergé Portugais lui objectoit d'être circoncis, & par conséquent hérétique : je vous déclare à mon tour, répondit-il, ennemis de Dieu, parce que vous vous coupez la barbe, & que vous brûlez des hommes qui se coupent le prépuce.

Il est facile de distinguer les pays où la Circoncision est indispensable, d'avec ceux où elle est inutile. Par-tout où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Egypte, sur les côtes du golfe Persique, sur les rivages de la mer d'Ormus, dans l'Ethiopie, &c. on peut assurer qu'elle y sert à corriger les inconvénients qui résultent de l'organisation vicieuse du prépuce, qui, selon les observations du Docteur Drake, est la partie la plus sujette à s'écarter des proportions ordinaires, & à pécher par surabondance & par cohésion avec d'autres parties dont elle doit être naturellement dégagée dans les hommes bien constitués. Quant aux contrées où la Circoncision peut être réputée comme superflue, ce sont toutes les Provinces de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, où le Mahométisme l'a introduite, depuis le commencement du septieme siecle jusqu'au milieu du dix-septieme, temps auquel les Turcs ont cessé de conquérir.

Les anciens Indous adonnés au culte de Bra & de la vache, & les anciens Persans adonnés au culte du feu & de Mithra, ne se circoncisoient point il seroit donc absurde de supposer que le climat de la Perse & de l'Inde eût tellement changé depuis Porus & Xerxès, que cette opération, inconnue, & par conséquent inutile alors, seroit devenue nécessaire maintenant. On peut faire la même observation à l'égard de la Grece, où il n'y a plus d'habitants incirconcis, tandis que les anciens Grecs avoient la circoncision en horreur : elle n'y tient donc ni à la qualité du sol, ni à la constitution

des indigenes ; c'est donc le produit du fanatisme que des étrangers y ont répandu & maintenu par la force des armes. C'est à l'aveugle obstination des Orientaux, qui ne veulent rien innover, ni dans les mœurs ni dans les coutumes, qu'on doit attribuer l'acharnement avec lequel les zélateurs Musulmans ont de tout temps, & contre leurs intérêts, exigé de leurs Prosélytes le retranchement du prépuce, que leur loi & leur Prophête n'ordonnent pas. Mahomet avoit été circoncis dans son enfance, avant que d'avoir conçu la moindre idée de s'ériger en réformateur ou de contrefaire l'inspiré ; en adoptant un usage établi en Arabie, la pensée ne lui vint point de le prescrire par une sanction particuliere de son Koran, parce qu'il ne put prévoir alors jusqu'où sa secte, en devenant religion, s'étendroit un jour : il comptoit que le dernier effort de sa politique étoit de convertir ou d'assassiner, avant sa mort, tous les idolâtres de la Péninsule Arabique, & ces idolâtres mêmes étoient circoncis. Il ne s'agissoit donc pas d'imaginer une nouvelle loi pour ordonner un usage si universellement reçu qu'il ne souffroit pas la moindre contradiction de la part de ceux qui disputoient sur tous les autres points de leur croyance, par une malheureuse foiblesse, commune aux peuples barbares & aux nations civilisées, *magnis parvisque civitatibus commune vitium.*

Si, par la derniere des fatalités, les Juifs étoient devenus conquérants, ils auroient eu plus de raison d'insister sur la Circoncision, qu'ils regardent comme une institution divine, pendant que les Turcs ne l'envisagent que comme une tradition pieuse : mais les uns & les autres l'ont reçue d'un pays où l'on se circoncisoit pour des causes naturelles, les Juifs de l'Egypte, où la propreté l'exigeoit, & les Mahométans de l'Arabie, où la longueur du prépuce la rendoit nécessaire. L'excrescence de cette membrane dans des climats chauds ne doit pas plus surprendre que le goître des Ti-

rolois dans des climats tempérés; & en général tous les Orientaux ont le tissu des paupieres plus mince & plus étendu que les Septentrionaux. C'est sans raison que quelques Auteurs rejettent ce que les relations disent de l'excès du prépuce parmi plusieurs nations de l'Asie & de l'Afrique, puisque ces Auteurs sont contraints d'avouer que cette excrescence y a lieu dans les femmes, qu'on n'y circonciroit point sans cela : il me paroît contradictoire de prétendre que le climat ne sauroit produire dans un sexe ce qu'il produit dans l'autre, de l'aveu de tous les voyageurs ; aussi l'Histoire ne fournit-elle aucune raison de croire que la circoncision des mâles soit un usage plus récent, plus moderne que l'*excision* des femmes (1), qui se fait par le retranchement des Nymphes, vers la trentieme année, comme Belon & Chardin l'assurent positivement ; parce qu'avant cet âge, les ailes ne débordent pas encore assez pour qu'on puisse en détacher les extrêmités. Il y a des pays où on y applique un fer rouge, afin que la peau, une fois crispée, ne recroisse plus ; ce qui arrive, dit-on, lorsqu'on se contente de la couper. Cette opération, uniquement inventée pour faire disparoître la difformité la plus dégoûtante qu'on puisse imaginer, n'a rien de commun avec la Religion ; elle se pratique dans tout l'Orient, non par la main des Imans, des Moulhas, des Marabous, mais par celle des matrônes : les femmes ainsi *excises* n'acquierent d'autre privilege que celui d'oser entrer dans les Mosquées ; d'où elles sont ex-

(1) Nous nous sommes servis du terme d'*Excision* pour signifier l'opération qu'on fait aux femmes : nous l'avons emprunté des anciens traducteurs de Strabon, qui ont très-bien rendu le texte grec par la phrase de *mulieres judaicè excisæ*, pour signifier des femmes circoncises à la façon des Juifs ; quoique les Juifs modernes protestent qu'ils n'ont jamais adopté cet usage Egyptien, cependant il est très-vraisemblable qu'ils l'ont pratiqué.

clues avant cette cérémonie, par une indulgence singuliere du Mahométisme, qui les dispense d'aller au sermon & au Paradis.

Les anciens Médecins, comme Ætius & Paul Æginete, qui parlent de l'*excision*, disent que de leur temps on coupoit non-seulement les nymphes, mais qu'on enlevoit tout le prépuce avec une partie du clitoris. Quoique cette partie soit spongieuse, & qu'elle ne contienne pas un grand concours de vaisseau, il n'en est pas moins vrai que l'amputation en est périlleuse, lorsqu'on n'y emploie pas des personnes versées dans la Chirurgie, que les Orientaux n'ont jamais cultivée : & ce n'est qu'en égorgeant une infinité d'enfants, qu'ils parviennent à faire quelques eunuques coupés ras. D'ailleurs le retranchement de la partie supérieure de l'*Œstrum Veneris* seroit plutôt une véritable castration qu'une simple *excision*, puisqu'elle détruiroit la sensibilité dans l'endroit où elle est la plus vive ; ce qui me porte à penser qu'Æginete & Ætius ont été mal instruits dans ce qu'ils rapportent de cette opération, qu'ils semblent avoir outrée pour la rendre ridicule, parce qu'ils ignoroient apparemment qu'elle est très-souvent nécessaire. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on ne circoncit pas aujourd'hui autrement les femmes en Abyssinie, qu'en leur raccourcissant les nymphes avec une espece de ciseaux bien aiguisés : on ne touche pas au clitoris, & la plaie se guérit par le moyen des poudres astringentes & des gommes, qu'on y répand pour étancher le sang. Les Abyssins nomment cette cérémonie *la régénération de la virginité*, parce que les femmes qui l'ont essuyée leur paroissent avoir quelque foible ressemblance avec les vierges.

Quant à cette opération dont parle M. Thevenot, qui prétend que les Egyptiennes sont sujettes à une callosité qui se manifeste au-dessus de l'*Os pubis*, & qu'on enleve avec des cauteres, il n'y a aucun Auteur qui en fasse

mention : si, nonobstant ce silence universel, les femmes d'Egypte ont ce caractere singulier, ce doit être le même que celui qu'on remarque dans les Hottentotes, à qui le Jésuite Tachard donne un tablier naturel ; & ce tablier, dont on a ensuite exagéré la longueur & la forme, est, dit-on, une membrane flottante qui pend depuis le bas de l'abdomen, & selon d'autres, depuis le nombril, jusqu'à la moitié des cuisses, & l'on ajoute que les Hottentots sont, à cause de cette défectuosité, contraints de procéder à la copulation comme les crapauds ; mais il y a trop de voyageurs qui en passant au Cap de Bonne-Espérance y ont vu, dans la maison de correction, des Hottentotes faire ostentation de leurs appas, dans la vue de gagner deux à trois piastres, pour qu'on ne soit pas mieux instruit là-dessus de nos jours. Cet appendice n'est ni détaché, ni membraneux, ni aussi étendu qu'on l'a cru : c'est une excrescence calleuse, dure, & qui, loin de descendre sur les cuisses, ne recouvre que la moindre partie des organes de la génération, & ne gêne en rien les maris Caffres dans leurs fonctions. Nous savons d'une personne qui a vécu cinquante-trois ans à la pointe de l'Afrique, que les femmes, en s'y servant de bandages dans leur jeunesse, pourroient prévenir cette difformité, si elles en avoient la moindre envie. Elles ont aussi les nymphes fort épanchées, & ignorent la méthode de l'*Excision*, dont elles auroient bien plus besoin que n'avoient les anciens Hottentots de l'amputation d'un testicule ; qu'ils ne se sont jamais retranchés, comme le dit l'exagérateur Kolbe, afin de se faire initier dans une confrérie, mais dans l'idée de se rendre plus légers à la course ; & il n'étoit pas rare alors d'y voir des hommes, qui s'étant fait ôter un testicule à dix ans, se privoient du reste de leur virilité à quarante. Aujourd'hui cette bizarrerie a absolument fini, & de tous les Hottentots qui habitent autour du Cap, il n'y en

a plus qui soient *Monorchis* (1), & ils n'en courent pas moins bien : chez eux la raison a prévalu, & on peut dire même dans un sens physique, qu'ils ont commencé à devenir des hommes.

Après avoir donné une légere idée de l'*Excision*, il reste à parler de la maniere de circoncire les gar-

---

(1) On nomme *Monorchis* les hommes qui n'ont qu'un testicule, & *Triorchis* ceux qui en ont trois ; ce qui arrive fort rarement ; & les sujets en qui cette surabondance se rencontre, ne sont pas plus puissants que les *Monorchis*, & ceux-ci ne sont pas plus foibles que les hommes ordinaires. L'Histoire nous apprend que Sylla & Tamerlan étoient nés *Monorchis*.

Quant aux anciens Hottentots, ils s'ôtoient un testicule dans l'idée que cette espece de castration les rendoit plus habiles à la course & à la chasse ; car les autres motifs que différents Voyageurs ont allégués pour expliquer cet usage, sont faux & ridicules. On a dit, par exemple, que ces Sauvages se mutiloient de la sorte parce qu'ils craignoient de faire des enfants gémeaux ; ce qui n'est pas, puisque l'expérience leur a continuellement démontré que leurs épouses accouchoient très-souvent de deux enfants, malgré l'amputation d'un testicule du pere ; ainsi que les Hollandois établis depuis si long-temps à la pointe de l'Afrique l'ont observé plusieurs fois. Pourquoi se seroient-ils donc opiniâtrés à se servir d'un remede dont ils connoissoient l'inutilité ?

Il est vrai que, parmi les Sauvages, la mere ne pouvant allaiter deux enfants à la fois, se défait quelquefois de celui qui paroît être le plus infirme ; & cette coutume barbare avoit été adoptée par les Hottentots, comme par la plupart des peuples errants. En Amérique la mere étouffoit la fille gemelle ; & quand les gémeaux étoient mâles, on étouffoit celui qui paroissoit le moins bien portant. La mere disoit qu'il lui étoit impossible de porter sur son dos deux enfants à la fois, lorsque la horde alloit en course, ou qu'elle changeoit simplement de demeure ; & le mari, occupé à la chasse ou à la pêche, ne pouvoit pas non plus se charger de porter un enfant ; de sorte que cette barbarie d'égorger un d'entre les gémeaux résulte moins du caractere impitoyable des Sauvages, que de leur façon de vivre ambulants & dispersé.

çons, qui varie en plusieurs points, tant par rapport à l'âge que par rapport aux médicaments dont on use pour arrêter le sang & consolider la plaie: les Musulmans n'y emploient que des cendres de papier, & ne fixent pas cette exécution à un an ou à un jour; mais leur rituel exige que l'enfant qu'on coupe ait un parrain qui réponde que cet enfant sera fidele à l'Alcoran; & ce qu'il y a de bien étonnant, ce répondant peut être choisi dans une autre religion: il peut être Chrétien; ce qu'on ne croiroit pas si Henri III n'eût été solemnellement requis d'être parrain d'un fils du Grand-Seigneur, par une lettre d'invitation qu'on conserve encore dans les archives de France, & qui peut aller de pair avec la lettre écrite par l'Empereur Turc Bajazet II au Pape Alexandre VI, dans laquelle il supplie Sa Sainteté de donner un chapeau de Cardinal à l'Archevêque d'Auvergne, dont il connoissoit, disoit-il, le penchant secret à se faire Musulman.

S'il eût été possible aux Juifs, toujours dispersés & toujours fanatiques, de conserver leurs rits primitifs, sans y faire des innovations essentielles, on pourroit encore savoir, par leur moyen, de quelle façon on circoncisoit en Egypte dans la plus haute antiquité: on sait seulement qu'on s'y servoit, ainsi que dans le procédé des embaumements, d'un couteau de pierre que les Lithologistes modernes nomment *pierre de la Circoncision*, & qui est quelquefois d'une substance argilleuse, & quelquefois de la nature des Pyrites, comme les haches des Sauvages. Cette coutume d'employer la pierre feroit presque soupçonner que la Circoncision a précédé de long-temps la naissance des sociétés politiques, tant dans les pays chauds de notre Continent, que dans ceux du nouveau Monde.

Les Juifs modernes circoncisent d'une façon très-dégoûtante, & qui seroit seule en état d'inspirer de l'horreur pour leurs absurdités religieuses: un Mohel, qui jouit de la prérogative de ne jamais

couper ses ongles, & qu'on respecte infiniment à cause de cette sainte difformité, commence d'abord par examiner si les testicules sont réellement présents dans le Scrotum : ensuite il arrache & découpe le prépuce à l'enfant, qui ne doit être âgé que de huit jours, & qui crie comme si on l'égorgeoit. (1) Quand la membrane est emportée, le circonciseur fait quelques grimaces, applique sa langue sur les parties génitales du Néophite, fait entrer ces parties dans sa bouche, & se met à les sucer de toutes ses forces & avec beaucoup d'onction : de sorte qu'il tire de la plaie tout le sang qui en découle ; & il crache ce sang dans une écuelle : ayant une seconde fois déchiré, avec le tranchant de ses ongles, la peau fine qui reste autour du gland, il y verse de la poudre de corail, du sang de dragon broyé, y applique une compresse d'huile rosat, & jette le prépuce dans un baquet plein de sable, pendant qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'avaler, comme font les circonciseurs de l'isle de Madagascar.

On s'attendroit naturellement à voir cette exécution finir par l'appareil mis sur la blessure ; mais la superstition a encore suggéré une clause que les piétistes regardent comme indispensable : le Mohel prend ce sang qu'il a sucé & rejetté dans un vase, & il en oint les levres de l'enfant, qui, ainsi ensanglanté & mutilé, croît en vertu & en sagesse. Les Turcs circoncisent plus proprement : & quoiqu'ils fassent l'incision un peu plus haut, leurs Imans n'ont pas l'indécente coutume de sucer les initiés, ni de leur déchirer la pellicule fine avec les ongles. Pison dit que les poudres astringentes, compo-

(1) Comme il arrive quelquefois qu'il naît des enfants qui n'ont point de prépuce, le Mohel ne renonce pas pour cela à son opération, & fait où il peut une petite incision, d'où doivent découler quelques gouttes de sang ; cela suffit pour satisfaire à la loi.

sées de corail moulu, & les liniments d'huile ont été trouvés insuffisants pour étancher le sang des enfants qu'on circoncit en Hollande, & que les Juifs s'y servent de la résine Copale, dont ils ont appris l'usage en Amérique, où plusieurs de leurs familles passerent au commencement du dix-septieme siecle pour y jouir de la tolérance que les Hollandois leur accordoient dans le Brésil, conquis par une compagnie de Marchands sur la plus puissante Monarchie de l'Europe. Si ces Hébreux transplantés avoient eu quelque ombre de courage & la moindre élévation dans l'esprit, ils auroient pu, dans les immenses solitudes des Indes Occidentales, former un petit état indépendant comme celui des Jésuites & des Pensilvaniens, & adorer leur Dieu dans un autre Hémisphere, sans ramper dans l'humiliation & la servitude. Ce projet étoit plus praticable sans doute que celui de Langallerie, qui vouloit réunir toute la nation Juive dans l'isle de Chypre, après avoir volé, pour faire les frais de cette Théocratie, les trésors de la Chapelle de Lorette (1), dont le pillage étoit assez du goût du Sanhédrin des Juifs d'Allemagne, qui croyoit retrouver dans cette piraterie l'ordre

(1) Il étoit fait mention de ce pillage de la chappelle de Lorette dans le traité que Langallerie conclut à la Haye avec l'Envoyé de Turquie; ce qui alarma tellement la Cour de Vienne, qu'elle fit enlever ce prétendu nouveau Moïse, & l'empêcha de conquérir sa Terre de promission. Cet aventurier, qui n'eut jamais de la conduite, mourut dans la prison de S. Paul à Vienne, où il se laissa mourir de faim, lorsqu'il vit que les Juifs ne s'armoient pas pour le délivrer; à quoi il s'étoit attendu, parce qu'il espéroit que les Juifs d'Allemagne seroient plus braves que les Juifs de l'Hircanie, qui s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur Messie Sabatai-Zevi, qu'on avoit mis aux petites maisons à Constantinople, se laisserent calmer par une trentaine de dragons que le Gouverneur de cette Province envoya pour punir ces fanatiques, qui payerent sept mille Tomans d'amende.

que donna Moïſe d'emporter la vaiſſelle des Egyptiens avant que de ſortir de l'Egypte.

La plus ſinguliere obſervation qu'un Phyſicien puiſſe faire ſur la Circonciſion, c'eſt que pendant tant de races ſuivies & circonciſes ſans interruption, la membrane du prépuce n'a point décru; ce qui prouve que la nature, malgré les entraves qu'on veut lui donner, ne ſe laiſſe pas ſubjuguer, & que ni la diete, ni les mutilations réitérées à l'infini ne ſauroient, comme quelques Naturaliſtes l'ont cru, produire, dans les hommes & les animaux, le caractere forcé qu'on ſouhaiteroit de leur imprimer. (1) Les Chinois ſont aujourd'hui obligés, comme ils l'ont été de tout temps, d'écraſer les pieds à leurs filles; ſans quoi les femmes Chinoiſes ſeroient capables de marcher, & ne ſe reſſentiroient pas de la violence que l'empire de la mode a exercée ſur leurs meres & leurs aïeules.

Le Juifs de l'Aſie mineure, qui ne ſe ſont jamais méſalliés, & qui n'ont jamais omis la circonciſion, comme ceux de l'Eſpagne & de Portugal l'omettent de nos jours, aſſurent qu'ils ont fourni, depuis leur expulſion d'Egypte, cent & vingt-deux générations, ſans que les enfants de la derniere race aient le prépuce diminué. Ainſi le fanatiſme, qui depuis plus de trois mille ans s'opiniâtre à faire diſparoître cet appendice du corps humain, n'a pu y réuſſir, & la Nature a maintenu ſon ouvrage contre les attentats des hommes.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir ſi l'on peut parvenir à oblitérer, par artifice, les traces de cette inciſion, ou ſi la cicatrice en eſt indélébile.

Sous

(1) On pourroit faire la même obſervation, dira-t-on, ſur les ongles des pieds & des mains; mais il faut remarquer que les ongles & les cheveux repouſſent toujours après avoir été coupés, & que le prépuce au contraire ne recroît pas après la circonciſion; il n'eſt pas même conſtaté que les nymphes des femmes s'allongent une ſeconde fois après l'exciſion.

Sous les premiers Empereurs Romains, les Juifs établis en Italie devoient payer une capitation arbitraire, qui hauſſoit ſuivant que l'avidité du Fiſc & l'avarice des Princes croiſſoit: enfin, on pouſſa la rigueur juſqu'au point de déshabiller publiquement dans les rues ceux qu'on ſoupçonnoit, à leur phyſionomie Aſiatique, d'être adonnés aux ſuperſtitions de la Paleſtine, pour les convaincre par le ſceau de la Circonciſion. (1) Les Juifs, pour oppoſer la fraude à la force, & combiner leur religion avec leur intérêt, ce qui étoit très-difficile, tâcherent de ſe faire recroître le prépuce avec un inſtrument inventé exprès pour forcer la peau à recouvrir le gland; & cet inſtrument ne paroît pas avoir été différent de cet énorme étui de cuivre dans lequel tous les Juifs de Rome portoient alors leur membre génital, & que Martial nomme *Judæum pondus*: le poids de cette muſeliere en étendant continuellement l'épiderme, l'allongeoit conſidérablement. Il eſt vrai que cette méthode d'effacer la Circonciſion avoit déjà été employée longtemps avant le premier ſiecle, par quelques Aſiatiques, qui ayant embraſſé la loi de Moïſe par enthouſiaſme, l'avoient abjurée par légéreté, & c'eſt à cette vile eſpece de Renégats que les Ecritures Hébraïques reprochent de s'être fait de nouveaux prépuces. On cite auſſi une Lettre de Paul aux Corinthiens, pour prouver que les Apoſtats Hébreux ſavoient rétablir la partie emportée par le Mohel: & quoique l'Apôtre des Gentils eût lui-même circoncis un garçon de vingt-quatre ans, il ne peut

(1) Cette façon de déshabiller ceux qu'on ſoupçonnoit d'être Juifs ou de judaïſer, ce qui étoit fort commun, entraîna enfin tant d'inconvénients, & excita tant de plaintes, qu'on fut contraint d'y renoncer, & c'eſt à cette occaſion qu'a été frappée la médaille dont la légende du revers porte FISCI. JUDAICI. CALUMNIA. SUBLATA. Veſpaſien fit ceſſer ſes plaintes en exilant les Juifs en Eſpagne & en Portugal.

ſe diſpenſer de réprouver hautement cette fraude des déſerteurs d'une loi qui n'étoit plus la ſienne. Il faut convenir néanmoins que, malgré l'artifice que des hommes une fois circoncis pourroient employer pour cacher l'amputation, d'habiles Anatomiſtes s'appercevroient bientôt de la ſupercherie, s'il étoit queſtion de la conſtater juridiquement. Comme les Turcs & les Arabes circonciſent plus tard que les Juifs, il leur ſeroit auſſi plus difficile d'effacer l'empreinte de leur initiation.

L'origine de la Circonciſion en Amérique a excité des diſputes très-vives & très-peu intéreſſantes entre Laët, Grotius & Arias Montan, qui vouloit démontrer que les Américains ſont iſſus de quelques matelots, qui ayant refuſé de ſervir plus long-temps ſur les flottes de Salomon, aimerent mieux s'établir à Ophire, & y fonder la ville de Cuſco, que de retourner dans les ſtériles rochers de la Paleſtine : & cet Ophire eſt, ſelon ce ſavant Critique, le Pérou, puiſqu'il n'y a rien de plus aiſé que de déduire *Pérou* de *Piru*, & *Piru* d'*Opir* : il auroit dû ajouter que la bourgade de *Cuſco* ne pouvoit avoir été bâtie que par des gens venus du pays de *Cus* ; & cette aſſertion n'auroit pas été plus ridicule que la recherche d'une étymologie imaginaire, puiſque ce ſont les Eſpagnols qui ont impoſé au pays des Incas le nom de Pérou, abſolument ignoré avant l'arrivée des Européans. D'ailleurs on n'a pas découvert, dans tout ce pays des Incas, une ſeule peuplade circonciſe, ni la moindre analogie avec les Rits Moſaïques. Quelques adverſaires de Montan, qui ne voulurent pas lui accorder qu'un petit Prince Iduméen eût pu envoyer une eſcadre au nouveau Monde par le détroit de Magellan, ou par la mer du Sud, avant la découverte du nouveau Monde, ne laiſſerent pas que de s'imaginer que les Tribus Hébraïques, menées en captivité dans la Chaldée, & dont on n'a jamais plus entendu parler, avoient pé

nétré par la Chine jusqu'au Mexique : & ils citerent, à cette occasion, un passage très-peu concluant d'un livre apocryphe, attribué à Esdras, qui dit que ces captifs allerent un jour, sans en demander la permission, vers un grand fleuve qui doit être le fleuve de S. Laurent, d'où il n'est pas difficile d'aller, par un chemin de trois à quatre cens lieues, jusqu'à la Nouvelle Espagne ; & cela est d'autant plus vrai, ajoutoit-on, qu'on a remarqué que tous les circoncis de l'Amérique avoient un penchant singulier pour sacrifier des hommes, comme les Juifs ont eu un penchant singulier pour sacrifier des enfants : donc ces Juifs ont peuplé les Indes Occidentales, & on été les aïeux des Iroquois.

Il faudroit plaindre celui qui se fatigueroit à réfuter tant de chimeres qui n'en valent pas la peine ; puisqu'il suffit de dire que la Circoncision a eu en Amérique la même origine que dans notre Continent : cet usage n'y a pas été importé par un peuple étranger ; il y est né d'un besoin physique.

Chez les Mexicains, les Prêtres faisoient, aux parties génitales des garçons, une incision d'où découloient quelques gouttes de sang ; & quoique le P. Acosta ne se soit pas expliqué fort clairement là-dessus, il est croyable qu'on retranchoit le ligament qui attache le prépuce au bas du gland, à peu près comme les accoucheuses font en Italie à tous les enfans mâles ; & cette opération y suffisoit peut-être, si l'on n'avoit d'autre vue que de prévenir la naissance des insectes qui pouvoient s'engendrer dans cet endroit. On ne sauroit se dispenser de relever ici une faute bien étrange où est tombé feu M. Mallet, qui a inséré une *Diatribe sur la Circoncision* dans le Dictionnaire Encyclopédique, où nous savons très-bien que chaque Auteur est responsable de ses propres articles. M. Mallet assure que *les Mexicains coupoient à leurs enfants le prépuce & les oreilles*, &

il demande ſérieuſement, *s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération* ? Il y a dans cette aſſertion une ſurabondance d'erreurs, puiſqu'on ne coupoit ni le prépuce ni les oreilles ; auſſi n'a-t-on point vu de Mexicain qui ne les eût très-longues. On y faiſoit ſeulement aux oreilles, ainſi qu'au prépuce, une légere inciſion d'où devoient ſortir quelques gouttes de ſang, comme Herrera & Acoſta le diſent. Si M. Mallet eût donc daigné conſulter ces deux Hiſtoriens, il ſe ſeroit épargné une abſurdité, & n'eût pas accuſé, ſans la moindre preuve, un peuple entier de couper les oreilles à tous les enfants : il n'eût pas recherché s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération, qu'on n'a jamais entrepris de leur faire. On auroit négligé cette faute groſſiere, ſi elle avoit appartenu à quelque obſcur compilateur ; mais, comme on la rencontre dans un ouvrage auſſi reſpectable que l'Encyclopédie, il ne convenoit pas de la mépriſer.

Il eſt vrai qu'à la rigueur on ne peut donner le nom de Circonciſion à la pratique des Mexicains Occidentaux, telle qu'on vient de la décrire ; mais Pierre d'Angleria (1), & pluſieurs autres Ecrivains contemporains de la découverte du nouveau Monde, rapportent qu'à l'iſle de Coſumel, à la péninſule de Jucatan, ſur les bords du Golfe de Mexique, & à la pointe de la Floride, les Sauvages s'ôtoient le prépuce tout en entier avec un couteau de pierre, & cet uſage ne s'étoit non plus introduit dans le Nord de l'Amérique que dans le Nord de notre Hémiſphere ; d'où il s'enſuit que la Circonciſion avoit été adoptée, ſous les mêmes paralleles des deux Continents, par des peuples qui ne paroiſſent jamais avoir eu la moindre correſpondance entr'eux. Cette obſervation ſert donc encore

(1) Voyez ſon ouvrage *de inſulis nuper repertis*, & ſes *premieres Décades*.

à démontrer que le climat occasionne l'accroissement de la membrane du prépuce, & favorise la propagation des vermisseaux qui s'y logent dans les pays chauds.

Les excellents Mémoires de Pison, de Margrave & de Neuhof sur les mœurs des Brésiliens, nous apprennent que les peuplades situées au midi du Para ne se circoncisoient point : on sait aussi, à n'en pas douter, que cette coutume étoit inconnue au Pérou du temps des Incas : elle ne s'étoit, par conséquent, étendue depuis la riviere d'Apure, qui coule sous l'Equateur, que jusqu'au trentieme degré de latitude Nord, le long de la côte orientale de l'Amérique, & finissoit à la Floride, où, au rapport de quelques relations particulieres, on circoncisoit aussi les filles ; de même que parmi les Salivas de l'Orénoque, qui non-contents de déchausser entiérement le prépuce à leurs enfants, leur ciseloient encore la peau à peu près comme l'est celle des Negres-tailladés dont on a parlé dans le Tome précédent, à l'endroit où l'on expose les motifs de cette bizarrerie ; car il est certain que Gumilla (1) a exagéré, à bien des égards, la façon atroce dont les Indiens méridionaux se circoncisoient : & la peinture que ce Moine Espagnol fait de cette cérémonie barbare, laisse assez entrevoir qu'il étoit encore entêté de l'opinion

---

Il est surprenant que Laët, dans sa dispute contre Grotius, assure que la Circoncision étoit inconnue en Amérique. Il avoit apparemment oublié ce qu'il en avoit lu dans Acosta & dans P. d'Angleria ; ou la mauvaise foi, qui n'accompagne que trop souvent les querelles littéraires, lui a fait dissimuler des passages favorables à son adversaire.

(1) » La circoncision, dit-il, cette marque distinc-» tive du peuple que Dieu s'étoit réservé, quoique prati-» quée avec la variété qu'un long espace de temps introduit » dans les usages & les coutumes, est encore en usage parmi » ces nations idolâtres. Les Salivas, dans le temps qu'ils

de quelques rêveurs du ſeizieme ſiecle, qui, en voulant, comme on l'a dit, faire deſcendre les Américains des Juifs, voyoient la reſſemblance la plus marquée entre les mœurs de ces deux nations, qui, de quelque côté qu'on les conſidere ſans prévention, ne ſauroient être plus différentes. D'ailleurs, les Juifs, ennemis de l'agriculture & de tout travail honnête, n'ont jamais envoyé des colonies régulieres à dix lieues de la Judée: & ſi on les a vus ſe répandre en Egypte, après la mort d'Alexandre, qui avoit fait de cette Province l'entrepôt des marchandiſes de l'Orient, c'étoit bien plutôt pour s'y enrichir que dans la vue d'y former un corps de peuple. Enfin, ils ont de tout

---

» la pratiquoient, & ceux qui vivent dans les bois, » circonciſoient leurs enfants le huitieme jour, ſans en » excepter les filles, & cela d'une maniere ſi cruelle, » qu'il en mouroit pluſieurs de l'un & de l'autre ſexe. » Les différentes nations de Cuiloto, d'Uru, & des » autres rivieres qui ſe jettent dans l'Apure, avant d'a- » voir embraſſé le Chriſtianiſme, pratiquoient cet uſage » avec le plus de cruauté & d'inhumanité, y joignant des » bleſſures conſidérables aux bras & dans toutes les par- » ties du corps, dont on voit encore les cicatrices ſur » ceux qui vivent aujourd'hui, & qui deſcendent de ces » Sauvages: ils n'exerçoient cette boucherie ſur leurs en- » fants que lorſqu'ils avoient atteint l'âge de dix à » douze ans, pour qu'ils euſſent aſſez de force pour » ſupporter la perte de ſang qu'occaſionnoient plus de cent » bleſſures qu'ils faiſoient à ces victimes de leur igno- » rance.

» Je trouvai, en 1721, dans les bois, un enfant mo- » ribond, dont les plaies s'étoient envenimées, & dont » tout le corps étoit couvert d'une matiere dégoûtante. « Pour que ces enfants ne ſentiſſent pas l'inſtrument » avec lequel on leur perçoit les chairs, on avoit ſoin » de les enivrer; parce que perſonne n'étoit exempt de » cette ſanglante cérémonie.

» Les marques de la circonciſion ne ſont pas moins » cruelles chez les Indiens Guamos & les Othomacos. « *Traduction d'El Orinoco illuſtrado, tome I. p. 183 & ſuivantes.*

temps préféré à leur ſtérile patrie le ſéjour des Villes étrangeres, où le luxe & la miſere encourageoient la population des uſuriers; & l'on peut leur appliquer ce que Tacite diſoit des Aſtrologues, *on les proſcrira toujours, & on les tolérera toujours.*

Comme on a trouvé en Amérique quelques Sauvages tellement équipés qu'ils ſembloient réellement être infibulés, on tâchera de découvrir les cauſes de cet uſage ſingulier, qui eſt l'oppoſé de la Circonciſion.

Les Médecins Latins ont donné le nom de *fibula* à un anneau ou à une boucle qu'on inſere dans les parties génitales des garçons & des filles; & de-là eſt dérivé le mot d'*Infibulation*, pratique ſi ancienne qu'on ne ſauroit ni en marquer le commencement, ni en connoître l'auteur : il n'y a néanmoins aucun doute ſur la ſituation du pays d'où elle eſt originaire, puiſque l'Hiſtoire nous apprend que cette coutume eſt venue de l'Orient dans la Grece, & de la Grece en Italie, vers la fin de la République Romaine, c'eſt-à-dire dans un temps où les mœurs Aſiatiques commençoient à ſévir parmi un peuple d'Europe qui avoit conquis l'Aſie pour ſon malheur.

L'infibulation des femmes eſt due uniquement à la jalouſie des hommes, qui dans les climats brûlants, où toutes les paſſions ſont extrêmes, & la raiſon impuiſſante, ont été aſſez inſenſés, aſſez impitoyables pour faire à la nature humaine le dernier des outrages, en exerçant ſur leurs ſemblables une violence injurieuſe, qu'on pardonneroit à peine ſi l'on ne l'exercoit que ſur les animaux. (1) Ces barbares ont cru qu'en donnant

(1) Entre les animaux, il n'y a que les juments de bonne race qu'on infibule, quand on ne veut point qu'elles conçoivent, & c'eſt ce qu'on nomme en termes propres *boucler les cavales.* On ſe ſert ordinairement, pour cette opération, d'un inſtrument de cuivre blanc, qui a pluſieurs pinces & pluſieurs crochets, qu'on inſere dans le vagin afin d'en boucher l'approche.

des entraves au corps, ils subjugueroient aussi les volontés, les idées, & l'ame même : ou, s'ils ont ignoré que la pudeur ne consiste que dans la pureté de l'imagination & l'intégrité des sentiments, leur absurdité a été encore plus impardonnable, puisqu'ils ont employé tant d'inutiles moyens pour s'assurer la possession d'un bien qu'ils ne connoissoient point. La maniere d'infibuler le sexe est encore en vogue de nos jours ; & on se sert de trois méthodes différentes quant à la forme, mais dont le but est à-peu-près le même. En Ethiopie, dès qu'une fille est née, on réunit les bords de ses parties sexuelles, on les coud ensemble, non avec un fil de lin incombustible comme quelques voyageurs le disent, mais avec un simple cordon de soie, & on n'y laisse d'ouverture qu'autant qu'il en faut pour les écoulements naturels. On peut s'imaginer combien une couture, faite dans un endroit si sensible, doit occasionner de douleurs aux victimes d'une si monstrueuse opération, dans laquelle on déteste à la fois le despotisme & la jalousie de ceux qui l'ordonnent, & de ceux pour qui ont la fait. Cependant les chairs, rejointes par art, finissent par adhérer naturellement ; & vers la seconde année, il ne reste plus qu'une cicatrice difforme : le pere d'un tel enfant possede, à ce qu'il croît, une vierge, & il la vend pour vierge au plus offrant, comme on en agit dans tout l'Orient. Quelque-temps avant les nôces, on rouvre les parties fermées par une incision assez profonde pour qu'elle puisse détruire la réunion faite par la couture.

Cette façon d'infibuler, la plus affreuse & la plus cruelle, est aussi la moins pratiquée, & il semble qu'on l'a inventée plutôt pour s'assurer de la virginité des filles, que pour se garantir de la fidélité des femmes. Parmi d'autres nations de l'Asie & de l'Afrique, on fait passer par les extrêmités des nymphes opposées un anneau, qui dans les filles est tellement enchassé qu'on ne peut le déplacer

placer qu'en le limant ou en le coupant de force avec des ciseaux : on conçoit qu'on ne sauroit ajuster ces entraves qu'en y faisant une soudure, afin d'unir les deux branches de la boucle après qu'elle a été enfoncée dans les chairs, & cette soudure n'est praticable que par le moyen d'un fer rouge qu'on applique sur la boucle même, pour fondre l'étain ou le plomb dont on se sert dans cette opération, dont l'appareil seul inspireroit de l'horreur, ou de la commisération, dans des ames sensibles. Quant aux femmes, elles y portent un cercle de métal où il y a une serrure, dont la clef est entre les mains des maris, à qui cet instrument tient lieu de serrail & d'eunuques, qui exigent tant de dépenses & qui coûtent si cher en Asie, qu'il n'y a absolument que les Seigneurs & les Princes qui aient de ces esclaves faits pour en garder d'autres : les scélérats d'entre la populace se servent de ces anneaux dont on vient de parler.

La troisieme maniere d'infibuler, quoique moins sanglante que les autres, est encore un horrible reste de barbarie : elle consiste à mettre aux femmes une ceinture tressée de fils d'airain, & cadenassée au-dessus des hanches, par le moyen d'une serrure composée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de caracteres ou de chiffres entre lesquels il n'y a qu'une seule combinaison possible pour comprimer le ressort du cadenas, & cette combinaison est le secret du mari. On accuse les Italiens modernes de faire usage de ces instruments, que les anciens Romains n'ont jamais employés, même dans le temps de la plus grande dépravation des mœurs. Chez eux on n'infibuloit ni les femmes ni les filles, mais les garçons ; on respectoit le sexe le plus foible, & l'on enchaînoit le sexe le plus fort, le plus entreprenant ; parce qu'on savoit que la pudeur ne sauroit être dans les femmes une suite de la contrainte, & qu'en leur ôtant la liberté on les dispense d'une vertu incompatible avec la servitude. Quand nos

Veſtales font, au pied des autels, vœu de chaſteté ; elles ont peut-être envie de le tenir ; mais ceux qui les renferment dans des cachots dès qu'elles ont prononcé ce ſerment, leur ôtent le mérite de la continence : on les tient, par conſéquent, incapables d'exécuter ce qu'elles ont promis ſi ſolemnellement ; ou il ne faudroit pas les renfermer, ou il ne faudroit pas exiger d'elles un vœu qui devient inutile dans une priſon & parmi des eſclaves. Les Veſtales Romaines jouiſſoient de la même liberté que les autres femmes de la Capitale : ſi on les avoit reléguées dans un couvent, elles auroient ceſſé d'être vierges.

Le Médecin Celſe, qui a décrit en fort beau Latin la façon dont on infibuloit les garçons chez les Romains (1), dit qu'on leur faiſoit cette opération pour des raiſons de ſanté ; & il ajoute qu'on n'en obtenoit pas toujours l'avantage qu'on s'en étoit promis. Si cette précaution n'a pu prévenir tous les inconvénients, il faut avouer néanmoins qu'elle a du, dans bien des cas, garantir la jeuneſſe, & l'empêcher de s'énerver dans l'âge des déſirs, qui ne précede que trop ſouvent l'âge des

(1) *Infibulare quoque adoleſcentulos iterdum valetudinis cauſâ quidam conſuerunt : ejuſque hæc ratio eſt. Cutis, quæ ſuper glandem eſt, extenditur, notaturque utrinque à lateribus atramento, quâ perforetur, deinde remittitur. Si ſuper glandem notæ revertuntur, nimis apprehenſum eſt, & ultra notari debet : ſi glans ab his libera eſt, is locus idoneus fibulæ eſt. Tum, quâ notæ ſunt, cutis acu filum ducente tranſuitur, ejuſque fili capita inter ſe deligantur, quotidieque id movetur, donec circa foramina cicatriculæ fiant : ubi hæ confirmatæ ſunt, excepto filo fibula inditur, quæ quò levior, eò melior eſt ; ſed hoc quidem ſæpiùs inter ſupervacua quam inter neceſſaria eſt. Corn. Celſ. Lib. 7, cap. 25. De infibulandi ratione.*

Il eſt ſurprenant que, dans cette deſcription ſi détaillée, Celſe ne diſe pas un mot de la façon dont on ſoudoit l'anneau après l'avoir mis dans ſa place, ce qui étoit ſans doute le plus difficile dans toute cette opération.

forces, & sur-tout dans les grandes Villes, où les débauches prématurées font dégénérer l'espece humaine. Quoi qu'en dise Celse, l'infibulation avoit été généralement adoptée à Rome, tant pour les jeunes gens qu'on envoyoit aux écoles publiques, que pour les comédiens & les chanteurs, qui s'étant vendus aux Directeurs des spectacles, devoient se soumettre à la loi qu'on leur imposoit pour conserver leur voix, qui se perd d'autant plutôt que les mœurs du musicien sont plus débordées. (1) Pour brider les garçons, on leur mettoit dans le prépuce un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrêmités, qu'on ne pouvoit plus l'ouvrir qu'avec une lime; & c'est ce que les Romains nommoient *refibulare* (2), mot qu'on ne peut rendre en français que par le terme de *défibuler*. Avant que d'adapter cette boucle, on perçoit les bords du prépuce avec une

---

1) Juvénal dit dans sa Satyre contre les femmes,

Si gaudet cantu, nullius fibula durat
Vocem vendentis prætoribus.

Voyez la même Satyre, v. 74.

Entre les différents antiques qu'on conserve dans le cabinet du College Romain, il y a deux petites statues de bronze qui représentent des musiciens Romains infibulés : ils sont remarquables par la grandeur de l'anneau inséré dans leur prépuce, & par la maigreur excessive de leurs corps. Ces deux morceaux très-curieux passent pour être uniques, & l'on en a donné les figures pour la premiere fois dans les *Monumenti antichi, inediti. Tab.* 188. *de M. l'Abbé Winkelman*, qui viennent de paroître. On peut consulter ces figures pour se former une idée plus nette de la façon dont on infibuloit les garçons chez les anciens Romains. Au reste, il est difficile de savoir pourquoi le corps de ces Musiciens bouclés est si décharné : M. Winkelman soupçonne qu'ils ont pu servir de mannequins; ce qui n'est pas vraisemblable.

[2] *Occurit aliquis inter ista si draucus,*
Jam pædagogo liberatus, & cujus
Refibulavit turgidum faber penem.

Martial. Lib. IX. Epig. 28.

aiguile, & on y paſſoit un fil qu'on y laiſſoit pendant quelques jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, & que la peau ne fût pas, dans la ſuite, déchirée par l'anneau, qui gênoit d'autant moins qu'il étoit plus léger. Auſſi les Cailloires, ou les Moines Grecs, qui font des pénitences preſque auſſi outrées que les Faquirs & les Bonzes, ſe piquent-ils d'être infibulés avec la plus groſſe boucle qu'un homme puiſſe endurer: on rencontre de ces fanatiques qui ont dans le prépuce un cercle de fer de ſix pouces de circonférence, & qui peſe au-delà d'un quart de livre: ils conviennent que le fanatiſme n'a pu rien imaginer de plus cruel, & qu'il faut une réſignation parfaite, & une patience plus qu'humaine pour ſupporter ces entraves, qui prouvent combien il ſeroit difficile à ces célibataires Aſiatiques de garder leur vœu de chaſteté, s'ils n'avoient ſoin de ſe garrotter eux-mêmes. On lit dans quelques relations, qu'entre les Moines Turcs, il y a des Kalenders, des Derviches & des Santons qui portent auſſi de ces muſelieres, & que le peuple juge du degré de leur ſainteté par la grandeur de leur chapelet & de leur anneau, ce qui eſt d'autant plus ſurprenant, que ces miſérables ſont circoncis: ils défont apparemment ces anneaux lorſqu'ils commettent ce péché énorme dont on les accuſe. (1) Pour mortifier leur chair

(1) Nous ne ferions point cette horrible imputation au Clergé Turc, ſi M. Locke, dans ſon *Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement humain* (Liv. I, p. 28, *in*-40, Amſterdam 1755,) ne l'avoit faite avant nous: il cite un paſſage du voyage de Baumgarten, qu'il n'a pas jugé à propos de traduire pour des raiſons que nous ignorons. Il eſt dit dans cet extrait que Baumgarten vit, auprès de Belbes en Egypte, un dévot Sarraſin, aſſis entre des monceaux de ſable; il étoit nud comme au ſortir du ſein de ſa mere, & jouiſſoit dans tout le pays de la plus grande réputation: on le regardoit comme un homme *integre*, *ſaint* & *divin*, parce qu'il n'avoit jamais eu à faire avec des filles ou des garçons, mais ſimplement avec des ânesſes & des mulets.

& leurs ſens, ils s'accouplent quelquefois avec des mules & des ânesſes, pendant que le muletier, dévotement à genoux, remercie ces ſaints de l'honneur qu'ils font à ſes bêtes.

Les Anciens parlent encore d'une autre eſpece d'infibulation qui ſe pratiquoit avec un tuyau, dans lequel on faiſoit entrer le membre génital, & qu'on attachoit avec un ceinturon. Quoique les Scholiaſtes, tels que Fernabe & Ferrarius, ne ſoient pas exactement d'accord en expliquant un paſſage de Martial où il eſt fait mention de cet étui (1), on ne peut nier qu'on s'en ſoit ſervi

---

Ibi (ſcilicet propè Belbes in Egypto) vidimus ſanctum unum ſaracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex matris utero prodiit, nudum ſedentem. Mos eſt Mahometiſtis ut eos qui amentes & ſine ratione ſunt, pro ſanctis colant & venerentur: inſuper & eos qui, cum diù vitam egerint inquinatiſſimam, voluntariam demum pœnitentiam & paupertatem, ſanctitate venerandos deputant. Ejuſmodi verò genus hominum libertatem quandam effrenem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, & quod majus eſt, concumbendi; & ex eo concubitu ſi proles ſecuta fuerit, ſancta ſimiliter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exibent honores; mortuis verò vel templa, vel monumenta extruunt ampliſſima, eoſque contingere ac ſepelire maximæ fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta & dicenda per interpretem à Mucrelo noſtro: inſuper ſanctum illum, quem eo loci vidimus publicitùs apprime commendari eum eſſe hominem ſanctum, divinum, ac integritate præcipuum; eo quod, nec fœminarum unquam eſſet, nec puerorum, ſed tantummodò aſellarum concubitor atque mularum. Peregr. Baumgarten. Lib. II. cap. 1, page 73.

M. Locke cite ce paſſage pour prouver qu'il n'y a pas de morale univerſelle, ni d'idées innées.

(1) *Menophili penem tam grandis fibula veſtit,*
Ut ſit Comœdis omnibus una ſatis:
Hunc ego credideram (nam ſæpe lavamur in unum)
Sollicitum voci parcere, Flacce, ſuæ:
Dum ludit mediâ, populo ſpectante, palæſtrâ,
Delapſa eſt miſero fibula; verpus erat.
Martial. Lib. 7. Epig. 82.

Ferrarius dit que Martial s'eſt trompé lorſqu'il donne

pour infibuler les mâles, & c'eſt cette opération qui a le plus de rapport avec l'uſage qu'on a retrouvé chez les Sauvages du nouveau Monde, qui ſe retiroient, autant qu'ils pouvoient, le membre pour lier le prépuce, & une partie du conduit, avec un ruban d'écorce nommé dans leur langue *Tacoynhaa*; de ſorte que le muſcle érecteur étoit, malgré ſa force, entiérement aſſujetti par ce bridon. (1) Cabral ramena, de ſon premier voyage, un Bréſilien ainſi infibulé à Lisbonne, où l'on ne vit qu'avec la plus grande ſurpriſe ce Barbare endurer patiemment cet étrange accoutrement: ce lien eſt, chez quelques peuples méridionaux, très-large, comme un bandage, qu'ils doivent ſe défaire lorſqu'ils quittent l'eau.

Linſcot dit que les habitants du Cumana ne ſe ſervent point de cordon, mais d'un étui de jonc fort étroit: ceux de l'iſthme de Darien ont, au rapport de Vaffer, un petit vaiſſeau d'or ou d'argent, ſelon leur moyens, ou un morceau de feuille de plantain, qui eſt de figure conique, & qui reſſemble à un éteignoir: ils font entrer leur membre avec force dans ſon enveloppe, & il le couvrent enſuite avec cette eſpece d'entonnoir, qu'ils attachent ferme, par le moyen d'un cordon, autour de leurs reins: pour le ſcrotum, il eſt expoſé à la vue de tout le monde.

---

le nom de *Fibula* à cet étui: il prétend que pour être infibulé, il falloit avoir néceſſairement un anneau dans le prépuce. La diſcuſſion de ce ſentiment nous intéreſſe très-peu: nous ajouterons ſeulement ici, que les Juifs de Rome portoient de ces étuis décrits par le Poëte Latin.

(1) *Viri membri ſui fiſtulam in ſe contrahunt, & involvunt tæniolâ quâdam; vocant que id, quo ligant membrum, Tacoynhaa; religant autem quando opus eſt ut mejant.* Margrave *Hiſt. Nat. Braſiliæ, page* 14.

Pierre Martyr dit à-peu-près la même choſe en ces termes. *Alibi in eodem tractu, intra vaginam mentularem nervum reducunt funiculoque præputium alligant.* Decad. Océan.

Les premiers Eſpagnols qui s'apperçurent de cette coutume parmi quelques peuplades du Sud de l'Amérique, n'ayant pu en deviner la cauſe, crurent que c'étoit une ſorte de parure barbare, comme de ſe ficher de longues aiguilles dans la carnoſité des cuiſſes, & de s'incruſter des cailloux ou des oſſelets dans la peau des joues & du front. Margrave & Waffer (1) ſont les ſeuls qui aient ſoutenu que ces Indiens s'infibuloient, parce qu'ils avoient une averſion ſinguliere à ſe voir dans un certain état de vigueur; mais il ne paroît pas que la pudeur eût pu ſoumettre les mâles à une telle cérémonie dans un pays où les femmes n'ont point de pudeur: elles s'y couvrent d'un petit bouquet d'herbes, qu'elles perdent la plupart du temps. D'ailleurs, ſi les Bréſiliens & les Dariens avoient ſimplement voulu cacher leur nudité, ils auroient pris des tabliers, comme tant d'autres Sauvages en ont, ſans recourir à l'infibulation, qui ne cache que le gland du membre: ils ne pourroient même la ſupporter, s'ils n'étoient énervés dans les parties de la génération. En Europe c'eſt un châtiment: en Aſie c'eſt un ſupplice.

Plus donc on réfléchit ſur les motifs de cet uſage, & plus il ſemble que quelques Américains avoient imaginé cet expédient pour prévenir l'épuiſement total de leurs forces, & pour corriger le défaut de leur organiſme, en ſe faiſant eux-mêmes avec moins de riſque ce que Veſpuce dit que les femmes pratiquoient avec des inſectes venimeux, opération ſi violente qu'elle entraînoit quelquefois l'impuiſſance & la mort: c'étoit un remede de furieux.

Au reſte, on n'a trouvé aucune trace de cette pratique parmi les Américains du Nord, qui, moins abâtardis que les méridionaux, n'avoient apparemment pas beſoin d'une ſi grande retenue;

(1) *Deſcription de l'iſthme de Darien.*

& ce qui eſt plus remarquable encore, c'eſt qu'on n'infibuloit les femmes chez aucun peuple de tout le nouveau Monde, la jalouſie des hommes, qui n'aimoient que foiblement, n'y étoit pas aſſez outrée pour employer ce ſtratagême affreux.

Quoique les Inſulaires de la mer du Sud ſoient une race d'hommes très-diſtincte de la race Américaine, nous ne pouvons nous diſpenſer, en terminant cet article, de décrire la maniere bizarre dont s'infibulent les habitants de l'iſle de Capul, qui gît entre les Ladrones & les Philippines: ils paſſent un clou d'étain dans la verge de chaque enfant mâle; la pointe de ce clou eſt fendue & rivée; & la tête en eſt comme une petite couronne: la bleſſure que cette pointe fait aux enfants ſe guérit avec beaucoup de peine; ils retirent ce clou lorſqu'ils ont envie de quitter l'eau. Pour mieux s'aſſurer de la vérité de ce fait, quelques gens de l'équipage de Thomas Candish tirerent un de ces inſtruments du gland d'un garçon âgé de dix ans, & fils du Cacique, qui étoit venu à bord pour faire les honneurs de l'iſle. Le Commodor Anglois s'étant informé des motifs de cette invention, le Cacique lui dit qu'elle étoit venue des femmes, qui voyant les hommes fort adonnés à la Sodomie, porterent leurs plaintes aux Régents, & obtinrent que, pour empêcher ces abus, on s'y ſerviroit dans la ſuite de ces clous. (1) A juger de cette méthode d'après la deſcription que le Chevalier Pretty nous en a conſervée, il eſt impoſſible de concevoir qu'elle ait pu produire l'effet qu'on s'en étoit promis. Tant il eſt vrai que les hommes ſont également en contradiction lorſqu'ils font mal, & lorſqu'ils veulent bien faire.

---

(1) *Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales, par M. le Préſident des Broſſes*, Tom. 1, pag. 227, *in*-4°. Paris, 1756.

Fin de la quatrieme Partie.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

CINQUIEME PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Du génie abruti des Américains.

Frigidus obſtiterit circum præcordia ſanguis.
Virgil. Geor. II.

NOUS n'avons conſidéré juſqu'à préſent les peuples de l'Amérique que du côté de leurs facultés phyſiques, qui étant eſſentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales: la dégénération avoit atteint leurs ſens & leurs organes: leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La nature, ayant tout ôté à un hémiſphe-

re de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes. Quand les Européans arriverent aux Indes occidentales, dans le quinzieme ſiecle, il n'y avoit pas un Américain qui ſût lire ou écrire : il n'y a pas encore de nos jours un Américain qui ſache penſer.

Si le Lecteur a jetté un regard rapide ſur la multitude des faits dont on lui a rendu compte juſqu'à préſent, ce chapitre exige de ſa part la plus grande attention; il s'agit ici de décider ſi nous avons été conſéquents, & ſi nos obſervations concourent à prouver en général ce qu'elles prouvent en particulier.

L'eſprit n'a point été également partagé à tous les peuples de notre Continent : les Negres brûlés dans la Zone Torride, & les Lappons glacés ſous le Cercle Polaire, n'ont jamais écrit des Traités de Philoſophie, & n'en écriront jamais; mais on n'a pas trouvé dans toute l'étendue du nouveau Monde, malgré la grande diverſité des climats, un homme d'une capacité ſupérieure à un autre.

Une inſenſibilité ſtupide fait le fond du caractere de tous les Américains : leur pareſſe les empêche d'être attentifs aux inſtructions : aucune paſſion n'a aſſez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-deſſus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'uſage des mains & de la langue, ils ſont réellement inférieurs au moindre des Européans : privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéiſſent qu'aux impulſions de leur inſtinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur lâcheté impardonnable les retient dans l'eſclavage où elle les a plongés, ou dans la vie ſauvage dont ils n'ont pas le courage de ſortir. Il y a près de trois ſiecles que l'Amérique eſt découverte ; on n'a ceſſé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe : on a eſſayé ſur eux toute eſpece de culture, & aucun n'a pu parvenir à ſe faire un nom dans les ſciences, les arts & les métiers.

Garcilaſſo de la Vega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un Métif, né à Cuſco d'un pere Eſpagnol & d'une Péruvienne: ayant hazardé d'écrire l'hiſtoire de ſon pays, il a produit un ouvrage ſi indigeſte, ſi pitoyable, ſi fonciérement mal raiſonné, que trois Auteurs Français qui ont tenté de le rédiger & de le mettre en ordre, n'ont pu y réuſſir. (1) Dans la derniere Hiſtoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, & qu'on attribue à Garcilaſſo, on n'a pas conſervé une phraſe de l'original. Enfin, on peut juger de ſon peu de capacité, par-là même qu'il a été incapable de faire un mauvais livre; ce qui eſt ſi facile & ſi aiſé, dans tous les pays, à tous ceux qui oſent l'entreprendre. Quelque borné qu'ait été ce Métif, il eſt certain qu'un véritable Américain n'auroit jamais été en état de compoſer une page dans le ſtyle & dans le goût de ce Garcilaſſo, qui n'auroit point écrit, s'il n'avoit eu un Européan pour pere. Les vrais Indiens Occidentaux n'enchaînent pas leurs idées, faute de réfléchir ſur ce qu'ils ont dit, & ſur ce qu'ils diront dans la ſuite: ils ne méditent point, & manquent de mémoire. Ce défaut leur eſt commun avec les Negres, qui doivent quelquefois ſe tenir long-temps la tête entre les mains, & s'ôter la lumiere pour ſe reſſouvenir le matin de ce qu'ils ont fait la veille: ils travaillent de l'eſprit pour ſe rappeller des idées mal imprimées, & preſqu'auſſi-tôt effacées que conçues: ce qu'on doit attribuer aux humeurs viſqueuſes & groſſieres qui circulent dans leurs cerveaux; puiſqu'il eſt démontré que la faculté mémorative peut être reſtituée ou aidée par des ſternutatoires violents, tels que la Ptarmice, l'Euphorbe & l'huile du tabac, qui occaſionnent de conſidérables évacuations de flegmes: les patients tourmentés par l'oubli, à qui

(1) Ces trois Auteurs ſont Baudouin, Ricaut & un Anonyme.

on adminiſtre ces drogues, conviennent qu'elles diſſipent une eſpece de brouillard qui abſorbe les images des choſes paſſées dont ils tâchent de renouveller le ſouvenir. Les liqueurs ſpiritueuſes & fermentées produiſent, dans de certains hommes, des effets fort analogues, & leur ramenent des idées qu'ils croyoient perdues.

Comme on s'eſt imaginé que le tranſport des Américains en Europe étoit contraire à leur tempérament, on a éprouvé d'en inſtruire quelques-uns chez eux : cette tentative n'a pas mieux réuſſi que les autres ; mais le réſultat des obſervations qu'on a faites à cette occaſion, eſt très-ſingulier : on avoue que les enfants de cette nation donnent quelques lueurs d'eſprit juſqu'à l'âge de ſeize ou de dix-ſept ans : ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire & à écrire, & font aſſez pour promettre à leurs Précepteurs qu'ils ne perdront pas entiérement leurs peines, s'ils continuent à les cultiver ; mais vers la vingtieme année, la ſtupidité ſe développe tout d'un coup : alors le mal eſt fait : ils reculent au lieu d'avancer, & oublient tellement ce qu'ils avoient appris, qu'on eſt obligé de renoncer à leur éducation, & de les abandonner à leur fatalité. (1)

Je ne me ſuis pas propoſé d'éclaircir, avec toute l'exactitude poſſible, les cauſes ſecrettes d'un effet ſi étonnant : j'obſerverai ſeulement que la ſtupidité ſemble les accabler vers l'époque de la puberté : or il eſt certain qu'on voit, en

(1) *Pueri illorum ingenio ſunt ſatis docili : verùm quando adoleſcentiam ingrediuntur, fiunt hebetiores, ità ut paucos videre liceat litteris inſtructos, aut qui artem ſcribendi norint, aut alias artes Europæas, à quibus quodammodo abhorrent, laborum impatientiores.* G. Marcgravii *de Braſiliæ religione & indigenis*, *pag.* 14.

Tous les voyageurs conviennent que cette obſervation de Margrave ſur les enfants Bréſiliens peut s'appliquer à tous les enfants des autres nations de l'Amérique.

Europe même, beaucoup de jeunes gens dont l'intelligence décline dans cet âge-là : ce période de la vie est un instant critique & terrible qui confirme ou qui détruit tout ce qu'on avoit espéré de la vivacité de l'enfance. Il se peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obstrue, dans de certains sujets, quelques conduits & épaissit leurs esprits vitaux. Aussi est-il prouvé par l'expérience que l'usage même immodéré des femmes n'est pas contraire au développement de l'esprit ; tandis que la castration faite dans le berceau lui est manifestement nuisible, & ne produit que des hommes pusillanimes, indolents, sans vivacité, & d'ont l'ame est autant dégradée que le corps, parce que la violence de cette opération repércute la matiere séminale, & fait détonner les fibres. D'un autre côté, le degré de l'intelligence dépend de la marche réguliere du sang, & de la subtilité des fluides qui arrosent les parties intérieures de la tête, où sont les bouts des nerfs & les commencements des idées : dans les impuberes le sang coule trop impétueusement pour que leur esprit brillant ait de la consistance : dans les vieillards il s'affoiblit à mesure que leur sang devient froid & stagnant. (1) Il y a donc

(1) Dans les petits enfants bien portants, le pouls bat ordinairement cent & huit fois en une minute ; il ne bat que soixante & douze fois chez les personnes en santé, jusqu'à l'âge de cinquante ans. Dans les vieillards, il diminue insensiblement ; & au-delà des soixante-dix ans, il ne bat communément que cinquante-cinq fois en une minute.

Ce qu'on nomme l'*Enthousiasme*, n'est qu'une accélération du sang qui se porte vers la tête : les Savants disent que le sang leur monte à la tête lorsqu'ils redoublent d'application. Quelques-uns, pour calmer cet accident, se frottent le front & les tempes avec un linge mouillé d'eau froide, ce que les Médecins condamnent généralement : il vaut mieux rester coi, & fermer ses livres. Les bons & les mauvais Poëtes sont plus sujets à ce mal que les autres gens de lettres, qui s'enthousiasment moins en composant.

un terme intermédiaire depuis la puberté juſqu'à la vieilleſſe, qui eſt le vrai temps de la vigueur & de la force de l'imagination. Si, dès l'adoleſcence, des humeurs impures & ſuperflues viennent ſe mêler aux fluides vitaux & engourdir les fibres, l'eſprit ſe rétrécit, ou s'échappe totalement. Si le tempérament des Américains eſt conſtitué ainſi que nous l'avons décrit, s'il eſt corrompu par les cauſes que nous avons aſſignées, la foibleſſe de l'entendement doit leur être naturelle; ils y ſont condamnés. Cette clarté paſſagere qu'on remarque dans leurs enfants dure autant que la circulation accélérée de leur ſang, qui en ſe ralentiſſant vers l'âge de la virilité, les étourdit, & prive leur ame de cette activité qui lui avoit été communiquée par le feu de la jeuneſſe.

Comme l'on ne peut, par aucun moyen, les engager à être attentifs aux inſtructions, l'on ne ſauroit leur faire retenir aucune chaîne d'idées abſtraites: ils ont oublié les principes lorſqu'on veut leur en montrer les conſéquences: dans des méchaniques, où chaque piece & chaque inſtrument les appellent à leur but, ils manquent de patience pour copier un modele; & c'eſt un prodige qu'un naturel du Paraguai ſoit parvenu à faire un très-mauvais tableau d'après un bon original, quoiqu'il eût employé pluſieurs années à le peindre. Quelle que ſoit l'exceſſive préſomption qu'ont ces Barbares d'eux-mêmes, ils reconnoiſſent ſecrétement la ſupériorité des Européans, & craignent tout homme qui a de la barbe. Lorſqu'on amena les premiers Américains en France, ſous la minorité de Charles IX, on obſerva très-bien qu'ils ne firent aucun cas de la perſonne du Roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce qu'il n'avoit pas de barbe; pendant qu'ils tremblerent devant les Gardes-Suiſſes, pourvus d'énormes mouſtaches; par une mépriſe bien moins pardonnable que celle d'un Hollandois, qui

s'imaginoit que la Fontaine le Fabuliſte étoit le Prédicateur de Louis XIV, & Pierre Corneille ſon Miniſtre d'Etat, parce qu'il faiſoit parler ſi noblement les Princes dans ſes Tragédies.

J'ai déjà fait remarquer qu'au premier Concile de Lima on diſputa avec beaucoup de chaleur, pour ſavoir ſi l'on devoit admettre les naturels de l'Amérique aux Sacrements de l'Egliſe, à cauſe de leur ſtupidité : pluſieurs Prêtres s'obſtinerent à les leur refuſer, & cette méthode a prévalu aujourd'hui ; car le nombre des Indiens du Pérou qu'on fait communier eſt très-petit en comparaiſon de ceux qu'on exclut. Ils ont ſi peu d'eſprit & de mémoire qu'ils manquent d'adreſſe pour ſe confeſſer : le Pénitencier eſt obligé de leur demander s'ils n'ont pas commis telles & telles fautes, & ils répondent ſimplement, oui ou non : d'autres proteſtent qu'ils ne ſe ſouviennent de rien, & l'on doit leur prouver qu'ils ſont tombés, par exemple, en adultere, ſans quoi ils perſiſtent à le nier. (1)

Je ſuis bien éloigné de ſuppoſer que le zele des Miſſionnaires n'a point toujours été auſſi fervent qu'ils nous le diſent ; mais je me flatte que la plupart d'entr'eux, s'ils veulent être de bonne foi, ne me contrediront pas ſi je mets en fait qu'aucun indigene de l'Amérique n'a jamais ſu comprendre un mot de la Religion chrétienne. Les femmes & les enfants ſe rendent réguliérement aux égliſes, & s'y amuſent beaucoup à chanter des cantiques : quant aux hommes, ils ne prennent plaiſir qu'à ſonner les cloches, ſans prêter la moindre attention aux paroles du catéchiſte ; ſi on leur ôtoit ces cloches, ils ne viendroient jamais à la meſſe, comme M. du Pratz l'a remarqué dans la Louiſiane : auſſi dans les Colonies Eſpagnoles, l'Inquiſition eſt-elle conti-

(1) *Voyage au Pérou*, de Dom Juan & Ulloa, *l. c.*

nuellement occupée à contraindre les Indiens à assister au Service divin, & il faut que les piquets de la sainte Hermandad gardent les portes des églises aussi long-temps que dure l'office ou le sermon. On pourroit réfuter, avec raison, ce que M. de Montesquieu rapporte de l'attachement des Sauvages de l'Amérique au Christianisme : on ne s'attache pas sincérement à une religion dont on ignore les dogmes & les mysteres : or les mysteres des Chrétiens contiennent trop de Métaphysique pour plaire à des Américains qui ne les comprennent pas, comme le dit très-bien Thomas Gage, Missionnaire de son métier.

Les Jésuites, qui se sont apperçus de ce dégoût, ont pris un chemin qui les a conduits sûrement à leur but : ils ont changé le culte extérieur en spectacles qui divertissent les Indiens oisifs. On fait, au Paraguai, des processions si comiques, & où il entre une telle profusion de petites statues remuées par des cordes, que les Sauvages viennent maintenant de fort loin pour les voir : tous les actes de dévotion y sont accompagnés d'une tragi-comédie qu'on ne sauroit mieux comparer qu'à la représentation des *Mysteres* qu'on a joués en Europe, & où Dieu & les Anges se donnoient la torture pour faire rire les auditeurs

On ne s'est jamais mieux apperçu du peu de succès qu'ont eu les missions parmi les Sauvages, que quand les Anglois se sont emparés du Canada : on en a interrogé plusieurs sur les articles de foi, qui leur étoient absolument inconnus, quoiqu'on eût prêché ces dogmes dans leur pays depuis deux siecles : d'autres avoient une notion très-confuse de l'histoire du Christ, & quand on leur a demandé qui étoit le Christ, ils ont répondu que c'étoit un Jongleur, Français de nation, que les Anglois avoient pendu à Londres ; que sa mere étoit Française, & que *Pontious Pilatous* avoit été Lieutenant au service de la Grande-

Grande-Bretagne. M. Douglas, qui cite ces faits, en infere que les Prédicateurs Catholiques, pour inſpirer de l'averſion contre les Anglois aux Iroquois, leur avoient appris ces choſes de travers; mais je ne puis croire qu'on ait fait un abus ſi criminel de la Religion, & j'aime mieux imputer ces repliques puériles au peu de conception des Américains, qu'aux intrigues ſacrileges des Miſſionnaires.

On a inſéré dans les Mémoires du Baron de la Hontan un dialogue entre lui & un naturel du Canada, ſur des matieres de controverſe: il eſt ſuperflu d'avertir que cette piece eſt ſuppoſée, & que jamais aucun Canadien n'a eu aſſez d'eſprit ou de patience pour argumenter contre les Théologiens du Séminaire de Québec; mais il eſt ſurprenant qu'un Auteur moderne, ayant pris ce dialogue au pied de la lettre, ſe ſoit chargé de le réfuter, & de compoſer un traité ſur la Philoſophie des Iroquois, qu'il a fait imprimer dans le Dictionnaire Encyclopédique. Les langues de l'Amérique ſont ſi bornées, ſi deſtituées de mots, qu'il eſt impoſſible de rendre par leur moyen un ſens métaphyſique: il n'y a aucune de ces langues dans laquelle on puiſſe compter au-delà de trois (1); & les Sauvages, de quelque façon qu'on les endoctrine, ne parviennent pas à parler médiocrement un idiome Européan. On ne ſauroit

(1) » *Poettarraroincouroac* ſignifie, dans la langue des » Yameos, peuple de l'Amérique méridionale, le nombre » de *trois*; heureuſement pour ceux qui ont à faire à » eux, leur Arithmétique ne va pas plus loin. Quelque » peu croyable que cela paroiſſe, ce n'eſt pas la ſeule » nation Indienne qui ſoit dans ce cas. La langue Bréſi- » lienne, parlée par des peuples moins groſſiers, eſt dans » la même diſette, & paſſé le nombre *trois*, ils ſont » obligés, pour compter, d'emprunter le ſecours de la » langue Portugaiſe. « *Voyage de M. de la Condamine*, *pag.* 66 & 67. *Paris*, 1745.

traduire aucun livre, non-seulement en Algonquin ou en Bréfilien, mais pas même en Péruvien ou en Mexicain, faute d'une quantité suffisante de termes propres à énoncer les notions générales, comme on le démontrera plus amplement dans la suite. Cette disette de mots indique la disette des idées, & prouve que les Américains ne sont point sortis de l'enfance : aussi ne perfectionnent-ils rien, & persistent opiniâtrément à courir dans les bois, au lieu de les déraciner pour en faire des campagnes riantes & fertiles : tandis qu'ils voient les colons Européans jouir des douceurs de la vie, & des fruits de l'industrie, dans des logis commodes, ils se tapissent, au sein de la misere, dans d'affreuses cabanes, qu'il construisent aussi mal-adroitement que faisoient leurs aïeux au temps de Christophe Colomb; & leur architecture n'a point fait plus de progrès que celle des Castors de leur pays.

Si l'on avoit rencontré, au nouveau Monde, des hommes remplis de sentiments généreux, capables de sentir l'aiguillon de la gloire, & avides de s'instruire dans les sciences & dans les arts, tout l'avantage de la découverte de l'Amérique eût été de leur côté : en échangeant leur or, leurs perles, leurs émeraudes, leur cochenille, contre nos connoissances & nos secrets ; en profitant de nos lumieres, de nos découvertes, de nos inventions, de nos instruments, ils eussent béni le destin de leur avoir amené des maîtres si habiles, qu'on pouvoit payer avec des insectes, des cailloux luisants, & de la terre jaune. Plusieurs peuples de l'ancienne Europe ont reconnu qu'en tombant sous le joug de l'Empire Romain, ils avoient cessé d'être barbares ; parce que leurs vainqueurs leur avoient enseigné les lettres & les arts qui leur manquoient, & en cela ils ne se sont pas trompés ; mais la stupidité & la paresse des Américains leur ont fait perdre l'unique fruit qu'ils pouvoient retirer de l'arrivée des Européans.

S'ils s'étoient tant soit peu défendus contre les premiers usurpateurs, on ne se seroit pas enhardi à les massacrer comme des animaux : s'ils avoient montré le moindre goût pour les sciences, on ne se seroit pas accoutumé à les mépriser comme le rebut de l'espece. Dire à un Espagnol, né en Amérique, qu'il est un *Américain*, c'est l'injurier si cruellement qu'on est sûr d'avance qu'il ne pardonnera jamais à celui qui ose lui faire ce reproche : les Créoles Portugais, Français & Anglois se tiennent également offensés quand on les nomme des Américains, tant ils se croient supérieurs aux hommes de cette race ; & ils le sont en effet à bien des égards, mais pas tant qu'ils se l'imaginent.

Comme c'est principalement au climat du nouveau Monde que nous avons attribué les causes qui y ont vicié les qualités essentielles de l'homme, & fait dégénérer la nature humaine, on est, sans doute, en droit de demander si l'on a apperçu quelque dérangement dans les facultés des Créoles, c'est-à-dire des Européans nés en Amérique de parents originaires de notre Continent. Cette question curieuse, & très-importante par elle-même, mérite bien qu'on s'y arrête un moment. Tous les animaux, conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, ont essuyé, sans en excepter aucun, une altération sensible, soit dans leur forme, soit dans leur instinct ; ce qui doit d'abord nous faire présumer que les hommes ont ressenti un effet quelconque par les influences de l'air, de la terre, de l'eau & des aliments ; mais comme ils ont su, beaucoup mieux que les animaux, se garantir contre la puissance immédiate du climat, on n'a pas si-tôt reconnu le changement de leur constitution & l'affaissement de leur ame ; cependant, en les comparant ensuite aux Européans nouvellement débarqués, on a cru entrevoir quelque différence entre les uns & les autres, & à force de réitérer les observations à ce sujet, on s'est con-

vaincu que la dégénération qu'on avoit crue poſſible étoit réelle. Enfin, on eſt venu au point d'affirmer hardiment que les Créoles de la quatrieme & de la cinquieme génération ont moins de génie, moins de capacité pour les ſciences que les vrais Européans ; & ce ſentiment étoit univerſellement adopté, lorſque le P. Benoît Feyjo, ſi connu par les monſtrueux paradoxes qu'il a ſoutenus dans ſon *Theatro Critico*, s'eſt élevé contre cette opinion & a tenté de faire l'apologie des Créoles Américains, accuſés d'être abrutis. (1)

En reſpectant dans le P. Feyjo un Moine ſupérieur aux Moines d'Eſpagne, l'on ne ſauroit diſconvenir qu'il n'ait été induit en une infinité d'erreurs groſſieres, tant par ſa paſſion de ſe ſingulariſer, que par ſon penchant pour le merveilleux ; il a écrit pluſieurs Diſſertations en forme pour prouver qu'il y a des hommes marins doués d'une ame immortelle ; ce qui ſuffit, à mon avis, pour faire récuſer ſon témoignage & ſon autorité dans toutes les matieres qu'il a traitées ; car il vaut mieux aſſurer qu'il s'eſt toujours trompé, que de dire qu'il a toujours eu raiſon, comme a fait le P. Sarmiento, qui eſt venu en vain au ſecours de ſon maître (2) : l'on ne peut défendre un Auteur qui croit aux hommes marins.

Il réſulte des expériences faites ſur les Créoles, qu'ils donnent, dans leur tendre jeuneſſe, ainſi que les enfants Américains, quelques marques de pénétration qui s'éteint au ſortir de l'adoleſcence : ils deviennent alors nonchalants, inappliqués, hébêtés &

(1) Voyez le *Diſcours 6 du tome IV. du Theatro Critico.*

(2) Le P. M. Sarmiento eſt auteur de la *Démonſtration critique & apologétique du Theatro Critico du P. Feyjo*, dont il avoit été le diſciple ; il auroit dû ſe reſſouvenir de la maxime *nullius addictus jurare in verba magiſtri.*

n'atteignent à la perfection d'aucune science ni d'aucun art : aussi dit-on, par forme de proverbe, qu'ils sont déjà aveugles lorque les autres hommes commencent à voir, parce que leur entendement baisse & décroît dans le temps même que celui des Européans tend à sa plus grande vigueur. Que le Pere Feyjo se fatigue à prôner l'esprit sublime des Américains, & à citer des faits qu'il croit être en sa faveur, il n'en est pas moins vrai que les Universités de l'Amérique n'ont produit aucun homme de réputation de la race des Créoles : il n'est sorti de l'Académie de S. Marc à Lima aucun sujet qui ait été capable de faire un mauvais livre : cependant cette école a joui de plus de célébrité que les autres Universités Américaines : quand M. Godin fut élu Professeur de Mathématiques & d'Astronomie au Pérou, il ne trouva pas un étudiant capable d'entendre ses leçons, & ses leçons n'ont jamais été comprises dans ce coin du monde. Les Jésuites ont publié des relations imposantes de leur College de Santa-Fé, où ils disent qu'on a souvent compté deux mille écoliers; ce qui est d'autant plus surprenant que de cette foule de disciples il ne s'est formé aucun grand maître, aucun Philosophe, aucun Médecin, aucun Physicien, aucun savant dont le nom ait passé les mers & retenti en Europe. Inutilement m'objecteroit-on que c'est à l'ignorance, à la barbarie des Professeurs, & au déplorable état où les Sciences sont réduites dans les colonies des Indes occidentales, qu'on doit attribuer cette disette absolue d'hommes célebres : ceux qui ont reçu de la Nature l'heureux don du génie, surmontent aisément les obstacles d'une malheureuse éducation, & s'élevent par leurs propres forces, comme tous les grands hommes se sont élevés au-dessus de leur siecle, & au-dessus leurs maîtres, à qui ils ne doivent presque jamais la moindre partie de leurs talents & de leur renommée. C'est donc à un vice réel & à une altération physique du tempérament, sous un

climat ingrat & contraire à l'eſpece humaine ; qu'il faut rapoter le peu de ſuccès qu'ont eu les Créoles envoyés par leurs parents dans les différents Colleges du nouveau monde. Il en eſt venu quelques-uns étudier en Europe, dont les noms ſont reſtés auſſi inconnus que s'ils avoient fait leur cours de Philoſophie à Mexico, ou à Lima ; ils n'ont jamais donné aucun ouvrage ſur les animaux, les inſectes, les plantes, les minéraux, le climat, les ſingularités & les phénomenes de l'Amérique. C'eſt aux Botaniſtes & aux Phyſiciens Européans qu'on eſt redevable de toutes les connoiſſances que l'Hiſtoire Naturelle a acquiſes aux Indes. Que ſaurions-nous ſans Oviédo, Piſon, Margrave, Benzo, Cluſius, Merian, Leri, Clayton, Cornut, Barrere, Cateſby, Hans-Sloane, Feuillée, Plumier, la Condamine, Bouguer, Juſſieu, Calm, Browne, & tant d'autres qui, pour nous inſtruire, ont voyagé dans un pays que les Créoles auroient pu décrire ſans ſortir de chez eux, s'ils avoient eu la moindre capacité, le moindre goût, la moindre intelligence. On les juge, ſans partialité, d'après ce qu'ils n'ont pas fait ; car comme ils n'ont jamais rien écrit, l'on ne ſauroit les juger d'après leurs ouvrages ; & je penſe que cela ſuffit pour détruire l'opinion embraſſée par le Pere Feyjo.

Les Métifs, inférieurs aux Créoles, ſurpaſſent néanmoins de beaucoup les naturels de l'Amérique, dont le ſang n'a pas été mêlé avec celui des Européans ; d'où l'on peut inférer que ces derniers méritent à peine le titre d'hommes raiſonnables.

Si l'on pouvoit croire tout ce que la plupart des Hiſtoriens Eſpagnols ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizarre, on ſeroit contraint d'avouer qu'il y avoit, dans cette partie du nouveau Continent, un Empire puiſſant & formidable, où l'on rencontroit une infinité de Villes ſpacieuſes & ornées d'édifices ſuperbes,

où l'on voyoit des campagnes fertiles, peuplées de bestiaux & de cultivateurs plongés dans l'abondance. Les loix sur-tout, nous dit-on, y étoient admirables, & ce qui est plus rare encore, elles y étoient respectées. Enfin, si l'on en croyoit ces Écrivains, aucun peuple sur la terre n'auroit joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens sous le gouvernement juste & paisible de leurs Incas. Mais malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, & un tissu de fausletés & d'exagérations que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'Histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit à les adopter aveuglément. Il est dans l'esprit de l'homme de vanter ce qui n'est plus, pour déprimer les temps présents, & rabaisser les établissements qui subsistent, & ceux qui les gouvernent; mais les Espagnols n'ont pas tant été conduits par l'envie que par la vanité, lorsqu'ils nous ont donné une si haute & si fausse idée des Empires du Mexique & du Pérou, qu'ils ont anéantis presqu'en un instant. Pour couvrir de gloire leurs conquérants, qui n'étoient proprement que des bandits heureux & cruels, plus dignes de l'indignation que des applaudissements de la postérité, ils ont feint d'avoir trouvé, en Amérique, des peuples policés qui savoient combattre, & des Princes sages & magnanimes qui savoient commander. Cependant ce que Blas de Valera, Acosta & Ciéca de Léon ont rapporté des anciens Incas, ne mérite pas qu'on le réfute; puisqu'aucun de ces Auteurs n'a jamais compris un mot de la langue du Pérou, qu'ils mépriſoient trop pour l'apprendre. Garcilasso veut nous persuader qu'il a tiré des instructions particulières, & fort détaillées, d'un de ses oncles maternels, Américain d'extraction, & qui savoit un peu d'Espagnol : c'est sur la foi de

cet homme, abſolument inconnu, qu'il a compoſé l'hiſtoire des douze Empereurs du Pérou, dont le premier ne commença de régner, ſelon lui, qu'en l'an 1131 de notre Ere vulgaire : Blas de Valera met cette époque à l'an 931, & d'autres la reculent encore davantage. Mais comment ces Auteurs ont-ils oſé fixer la date de l'origine d'un peuple qui n'a jamais ſu ni lire ni écrire, tandis que la chronologie hiſtorique des nations de notre ancien Continent eſt encore ténébreuſe long-temps après l'inſtitution des Olympiades, quoique l'invention des lettres ſoit de la plus haute antiquité ? Tous les Hiſtoriens Romains n'ont pu dévoiler les véritables commencements de Rome : on a ſu lire & écrire en Italie avant Romulus & avant Numa : cependant ce qu'on rapporte du regne de Numa & de Romulus eſt viſiblement fabuleux. Qu'on juge après cela s'il a été poſſible aux Eſpagnols de connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien par un Barbare, nommé, dit-on, Manco-Capac, qui civiliſa d'autres Barbares qui n'ont jamais eu des annales ; car l'on ne peut donner ce nom à de petites cordes de coton ou de laine, dans leſquelles ils faiſoient des nœuds, pour ſe reſſouvenir le ſoir de ce qu'ils avoient fait le matin. Ces inſtruments, qu'ils appelloient des *Quipos*, ne pouvoient contenir aucun ſens moral, ni aucun raiſonnement ſuivi, & de quelque façon qu'on combinât & les nœuds & les couleurs de ces cordelettes, elles ne pouvoient ſervir qu'à faire des calculs & à renouveller la mémoire d'un ſimple événement. (1) Je ſais qu'un Italien, nommé San Severo, a

(1) L'Auteur de l'*Hiſtoire des Incas* donne la deſcription ſuivante des *Quipos* » Quand les Indiens vou» loient faire leurs comptes, ils prenoient de petites » cordes de différentes couleurs, & différentes en » nombre.

a soutenu depuis peu qu'il avoit retrouvé le secret des anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diversement nouées & coloriées; mais il est sûr que les Indiens n'ont jamais écrit comme San-Severo se l'est imaginé; aussi Garcilasso convient-il que les *Quipos* devenoient muets & inutiles lorsqu'ils n'étoient pas interprétés & aidés par la tradition verbale de *Cayamos*; de sorte que les loix & les ordonnances, s'il est vrai qu'on en ait fait beaucoup dans ce pays-là, devoient être apprises par cœur, par quelques personnes qui en conservoient la mémoire; puisqu'il n'étoit pas possible d'énoncer le contenu d'une sanction ou d'un pacte civil par le moyen des cordons; comme l'on peut aisément se le figurer, pour peu qu'on ait une idée juste de ces instruments informes. On pourroit mettre ici en question si un peuple qui ne sait ni lire ni écrire, peut être à la fois un peuple bien policé; & com-

---

» nombre. Chacune de ces couleurs, simple ou mêlée, » avoit sa signification. Ces cordons, tors & gros comme de la moyenne ficelle, & longs d'environ trois » pieds, étoient attachés comme une espece de frange » le long d'une autre ficelle. Les couleurs leur indiquoient ce que contenoit chaque filet; comme, par » exemple, l'or par le jaune, l'argent par le blanc, & » les gens de guerre par le rouge. S'ils vouloient désigner des choses dont les couleurs ne sont pas remarquables, ils les mettoient chacune selon leur rang, » commençant depuis les plus hautes jusqu'aux moindres.... L'on gardoit toujours l'unité dans ces filets, » comme dixaine, centaine, mille, dixaine de mille, » &c. Ils passent rarement la centaine de mille..... » Ils mettoient au plus haut des filets le plus grand » nombre: les nœuds de chaque filet & de chaque » nombre étoient égaux les uns aux autres, comme un » bon Arithméticien les pose, quand il veut faire une » grande supputation. «

Il résulte de cette description, fort obscure, que les *Quipos* ne servoient qu'à faire des calculs, tels que nous en faisons avec l'instrument de Pascal.

me on n'en a aucun exemple dans l'ancien Continent, je suis très-porté à croire que, sans le secours des lettres, des hommes attroupés ne sauroient atteindre à une forme de gouvernement excellemment constitué, comme l'on nous dépeint celui des Incas.

S'il est vrai que les Espagnols n'ont pu rien apprendre de positif sur l'origine des Péruviens, il ne faut pas trop se fier à ce qu'ils ont écrit de Manco-Capac, & de Coya-Mama, sa sœur & sa femme. Suivant Garcilasso (1), ce Manco-Capac entreprit de rassembler les Péruviens errants & abrutis, & il parvint à en former un corps de nation, qu'il logea dans une petite Ville. Il faut observer à cette occasion, qu'il n'est pas vraisemblable qu'aucune société civile ait été assemblée par un seul homme qui ait tout à coup, & comme par prestige, tiré de la barbarie une multitude de Sauvages: les Législateurs les plus célebres, tels que Phaleas, Phidon, Minos, Dracon, Charondas, Zaleucus, Androdame & Licurgue, n'ont point été les fondateurs des nations auxquelles ils ont dicté leurs loix: ces nations avoient subsisté depuis plusieurs siecles avant que d'avoir un code; & la raison nous dit qu'il n'y a aucun peuple au monde qui ne soit plus ancien que son Législateur. Les Jésuites ont dû travailler pendant plus de cinquante ans pour fixer en un seul endroit quelques Paraguais; & ils ne seroient jamais venu à bout d'en composer une peuplade sédentaire, s'ils n'avoient eu la précaution de faire enlever de force plus de soixante mille hommes cantonnés sur les bords de l'Uraguai, du Parana, & au Nord-Oueſt du Guayra: ces Américains captifs furent transférés au centre du Paraguai; & comme on leur avoit fermé tous les passages pour retourner dans leur

(1) *Tome I, p. 17, ch. 1.*

patrie, ils se virent contraints de s'établir dans les endroits qu'on leur avoit marqués; & à force de les faire jeûner, on les contraignit encore à labourer la terre qu'on vouloit qu'ils cultivassent. C'est par cette méthode qu'on a enfin créé un corps de nation qui n'est pas encore sorti de l'enfance, puisque les Jésuites gouvernent leurs Indiens comme ils ont gouverné leurs écoliers en Europe.

On conçoit, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que les sociétés ont dû se former successivement d'elles-mêmes : quand il y a eu un assez grand nombre de familles rapprochées en un canton propre à la culture, il a pu s'y élever alors un homme qui, doué de plus de génie, de plus de courage, de plus d'ambition que ses compatriotes, leur a suggéré de se conduire selon de certaines regles, qui ne sont devenues des loix que quand elles ont été généralement adoptées; ce qui a dû demander beaucoup de temps. Si un seul homme n'est pas en état de procurer la subsistance à plusieurs Sauvages cachés dans des bois, il est par-là même incapable de les réunir en société; puisqu'aucune société ne peut subsister, sans miracle, dans un lieu donné, hormis qu'on ne lui fourniſſe avant tout des vivres. Que Romulus ait attroupé les premiers Romains, que Thuiston ait tiré les Germains de la barbarie, qu'Orphée ait policé les Thraces, que Fohi ait été le fondateur des Chinois, Odin des peuples Scandinaviens, Mongol des Tatars ou des Tartares, Zamol des Getes, Zerdust des Parsis ou des Perses, Deucalion des Grecs, Samothès des Galles ou des Gaulois; cela ne peut être vrai dans le sens qu'on le dit, & qu'on le croit communément: aussi l'histoire de tous ces héros est-elle obscure & confuse; & nous ne savons pas mieux qui étoient Orphée & Thuiston, que nous ne savons qui a été ce Manco-Capac célébré parmi les Péruviens; mais il y a beaucoup d'apparence que les nations, très-

incertaines de leur origine, ont pris leurs premiers Législateurs pour leurs véritables fondateurs: ce qui a induit les Chronologistes dans un labyrinthe d'erreurs & de supputations fausses. Au reste on assure que Manco-Capac se disoit inspiré du Ciel, & fils du Soleil, comme tous les Législateurs de l'ancien monde avoient fait avant lui : il n'y en a aucun qui, en dictant ses propres volontés, n'ait annoncé qu'il dictoit les loix de Dieu : ces hommes, si supérieurs aux autres, ont connu les besoins & les foiblesses du cœur humain, & se sont servis adroitement des organes du fanatisme pour prêcher la raison.

Je n'insisterai pas davantage sur l'incertitude des prétendues annales du Pérou ; il doit nous suffire de savoir qu'elles ne contiennent aucun fait avéré, ou ce qui est la même chose, aucune vérité inconteſtable. Quant à la vie des Empereurs qui ont suivi Manco-Capac jusqu'au temps d'Atabaliba, il est manifeste que Garcilasso nous en a imposé grossièrement lorsqu'il assure que onze Incas qui ont régné de suite ont été des Princes bons, justes, modérés, & adorés de leurs sujets, qu'ils aimoient en peres : c'est un prodige qui ne s'est jamais vu parmi les habitants de notre hémisphere qu'une succession de onze Rois despotiques, & équitables. Je ne dis point qu'il soit moralement impossible qu'un même trône soit occupé, onze fois de suite, par autant de Souverains Philosophes : mais je dis que ce n'est pas sur la foi d'un Garcilasso de la Vega que des Lecteurs sensés admettront un tel phénomene. Il n'y a aucun de ces Incas qui n'ait fait des conquêtes sur ses voisins : il n'y en a aucun qui n'ait régné sur ses sujets avec beaucoup de hauteur : ils gouvernoient leur Empire, dit Zarate (1),

(1) *Hiſtoire de la conquête du Pérou, chap. XIII, page 60, t. 1. Amſterdam, 1700.*

d'une maniere absolue ; & il n'y a peut-être jamais eu de pays sur la terre où l'obéissance & la soumission des sujets aient été plus loin : le Prince n'avoit qu'à tirer un fil de son bandeau, & le mettre entre les mains de quelqu'un des *Ringrims*, qui, chargé de ce fatal cordon, étoit si aveuglément obéi qu'il pouvoit, seul & sans aucun secours de soldats, exterminer une Province & y faire mettre à mort les hommes & les bêtes. Je cite ici Zarate, qui, plus ancien que Garcilasso, a exercé au Pérou, en 1544, la charge de Trésorier général, & qui a été aussi à portée que personne de s'instruire de l'ancien état de cette partie de l'Amérique, où il n'arriva que douze ans après qu'on l'eut envahie au nom de Sa Majesté Catholique. Or je demande maintenant si ce n'est pas une contradiction formelle que d'affirmer qu'il y avoit des loix merveilleuses chez un peuple d'esclaves, qui, en rampant sous un sceptre de fer, trembloit au moindre mouvement d'un Barbare qui avoit le privilege d'être tyran ? Est-il probable que, toujours occupés à faire la guerre, les Incas aient su mettre des bornes raisonnables au pouvoir arbitraire dont ils étoient armés ? Est-il probable qu'en combattant sans cesse ils n'aient entrepris que des guerres justes ? Il est si rare, il est si difficile que des Princes guerriers & despotes soient de bons Princes, que nous ne trouvons encore dans l'histoire de l'ancien Continent que le seul Marc-Aurele qui ait su vaincre & régner en Philosophe.

Je rejette non-seulement, comme un roman insensé, le récit que Garcilasso nous fait du regne des Incas, mais je suis encore porté à croire qu'il n'a pu s'assurer par aucun moyen qu'il n'y avoit eu au Pérou que onze Empereurs, depuis Manco-Capac jusqu'à la mort de Huayna-Capac. Pour déterminer le nombre des Princes qui avoient régné sur ces contrées, il faudroit connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien, &

l'on a déjà fait voir que, faute de posséder des registres & des mémoires, aucun Espagnol n'a pu fixer cette date, sur laquelle tombe toute la difficulté. S'il s'étoit écoulé six cens ans depuis le premier Inca jusqu'en 1531, comme le veut Blas de Valera, il est indubitable que le Pérou a dû être gouverné au moins par trente Souverains pendant ce laps de temps ; puisque chaque regne doit équivaloir à vingt ans, & non pas à trente-trois, comme le prétend Garcilasso, qui ne compte que douze Rois en quatre siecles : cependant la vie des hommes n'excédoit pas dans ce pays les bornes ordinaires de la nature. Je conviens qu'en confrontant les différentes relations de l'état du Pérou avant l'arrivée des Européans, on ne sauroit accorder aucune antiquité à l'Empire des Incas : ce qui est d'autant plus remarquable, que le terrein est extrêmement exhaussé dans ce district de l'Amérique méridionale, & la ville de Quito est la ville du globe la plus élevée au-dessus du niveau de la mer. Ce qui confirme de plus en plus que le nouveau Monde avoit essuyé, plus tard que notre hémisphere, une combustion générale & d'épouvantables vicissitudes, puisque les Péruviens, la nation la plus anciennement formée en Amérique, n'étoient qu'un peuple nouveau, respectivement aux Indous, aux Ethiopiens, aux Egyptiens, aux Tartares, aux Chinois, & même aux Germains.

Garcilasso nous représente tout le Pérou, au moment de la venue des Pizarre, rempli de grandes Villes, très-peuplées : cependant il est sûr qu'il n'y avoit qu'une seule bourgade dans cette misérable contrée en 1531, lorsqu'on en fit la découverte. On peut juger par-là quel crédit mérite cet exagérateur, qui, par un fol amour pour sa malheureuse patrie, n'a respecté aucune vérité : il n'y a aucun fait qu'il n'ait falsifié pour l'embellir : ses descriptions manquent de vraisemblan-

ce. *Il n'y avoit sous les Incas*, dit Zarate (1), *dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens qui eût forme de Ville ; Cusco étoit la seule.* Si l'on demandoit pourquoi on défere ici au témoignage de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilasso, c'est que la raison & l'évidence sont en faveur du premier. Si les Espagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce pays, il en resteroit au moins l'emplacement & les ruines, il en resteroit les noms ; mais on n'y apperçoit les débris d'aucune Cité bâtie sous les Incas : les Villes qui y existent de nos jours, ont été, sans exception, fondées & peuplées par les Européans, qui se seroient épargné tant de travaux & de constructions, s'ils avoient rencontré, chez leurs nouveaux esclaves, des logements propres & des édifices commodes. Ce qui indique encore que cet Etat n'avoit point de Villes, c'est la rapidité presqu'incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrêmité à l'autre. Si les Indiens avoient pu se cacher derriere des murailles, les Espagnols auroient dû les abattre pour défaire les garnisons : tant de sieges & de blocus auroient exigé du temps & du monde ; & il eût été impossible au brigand Pizarre d'envahir le Pérou, hérissé de forteresses, avec deux cens hommes, qui ne firent que se montrer. Quant à Cusco, la résidence ordinaire des Incas, il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de bourgade dans les temps de sa plus grande splendeur ; ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes, sans lucarnes & sans fenêtres, dont la construction étoit inconnue aux Péruviens : aussi les Espagnols, ne pouvant se loger dans ces huttes basses & enfumées, les ont-ils fait démolir, & l'on ne voit plus à Cusco de maison qui n'ait été bâtie par les Européans. Il y subsiste seulement un pan de muraille, resté, dit-on, de l'an-

(1) *Chapitre IX, p. 44, Tom. I.*

cien temple du Soleil, dont les Ecrivains ne comptent les merveilles qu'en s'extasiant. Je doute néanmoins que ce temple ait été de beaucoup plus spacieux & plus orné que celui dont on découvre des vestiges plus entiers au village de Cayambe, dans la province de Quito, & qui n'a que huit toises de diametre : c'est une muraille circulaire, élevée de quarante-huit pieds, bâtie de briques crues, maçonnées avec de la terre glaise ; car le secret de faire de la chaux ou du ciment étoit absolument ignoré dans toute l'Amérique. On entre dans ce misérable édifice par une très-petite porte, & l'on n'y découvre aucune ouverture, ni aucune fenêtre ; de sorte que la lumiere a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toît, si l'on avoit voulu y en faire un. Il conste, par la tradition unanime des Indiens, que cet oratoire de Cayambe a été anciennement aussi renommé, aussi fameux que la chapelle de Cusco ; & l'on peut juger par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit aussi merveilleux qu'on le pense.

M. de la Condamine a fait inférer dans les Mémoires de l'Académie de Berlin la description d'un ancien logis des Incas dont on voit encore les ruines près d'Atun-Cannar, dans le Corrégiment de Cuença, province de Quito : il convient qu'il n'y a jamais eu ni pu y avoir de fenêtres dans ce prétendu palais à un étage ; ce qui suffit, selon moi, pour prouver que l'architecture Péruvienne n'étoit pas beaucoup plus perfectionnée que celle des Hottentots & des Iroquois ; & il est naturel de présumer que les habitations des particuliers n'étoient que des baraques, puisque les Princes nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques vuides qu'on veut bien nommer des chambres. Comme on n'y apperçoit ni voûte, ni aucune trace de soutien qui ait pu supporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices n'ont jamais été couverts, & que ceux qui y lo-

geoient, devoient y essuyer la pluie & les injures de l'air : on y étoit seulement à l'abri des bêtes féroces, & des incursions subites de quelques partis ennemis. Il importe d'observer que l'Espagnol Ulloa, en parlant de ses masures d'Atun-Cannar, en donne un dessein magnifique ; parce qu'il a fait représenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il est en effet. Il n'y a, pour se convaincre de cette falsification, qu'à confronter les estampes & les plans publiés par MM. de la Condamine & Bouguer, qui n'ayant eu aucun motif pour servir la vanité des Espagnols, ont fait dépeindre les ruines de Cannar, sans les embellir.

On rencontre encore un *Inca-Pirca*, ou un bâtiment désolé des Incas, à Callo, au Nord du bourg de Latacugna, dont l'aspect est plus misérable que celui du précédent : ce ne sont que des cailloux dressés sur d'autres cailloux, plâtrés d'une argille rougeâtre. S'il y a jamais eu un toît sur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de plusieurs flambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné assez de passage à la lumiere qui auroit dû éclairer les appartements intérieurs, destitués d'embrasures. Il n'y a donc point de milieu, ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maisons, ou ils ont logé dans des maisons découvertes par le haut, & cela pour n'avoir point eu l'esprit d'imaginer des fenêtres. Il y a dans ces décombres de Callo, quelques taudis auxquels Ulloa a donné le nom imposant de ménagerie ; mais il n'est pas probable qu'on ait eu des ménageries dans un pays où l'on avoit à peine des cabanes.

Ce qu'on vient de dire des temples & des palais, doit s'entendre aussi des fortereſſes, qui, au rapport de quelques relateurs, étoient très-multipliées dans le Pérou : on nous vante sur-tout la citadelle de Cusco comme un chef-d'œuvre de fortification ; tandis qu'on sait que François Pizar-

re s'eſt emparé de la capitale & de ſon fort en un ſeul jour, ſans tirer un coup de fuſil. On a ſoutenu à la vérité, qu'il avoit été favoriſé dans cette expédition par une ſœur d'Atabaliba, le dernier des Incas : il eſt difficile d'admettre, dira-t-on, que la ſœur d'un Prince que les Eſpagnols venoient d'étrangler avec autant d'injuſtice que d'ignominie, auroit pu avoir l'impudence ou la foibleſſe d'aimer le chef des bandits Européans ; cependant, malgré le peu de vraiſemblance de cette anecdote, il eſt certain que cette ſœur d'Atabaliba a été publiquement la maîtreſſe de François Pizarre, & qu'elle a eu de lui deux enfants, nommés, Dom Gonſale & Dona Franciſca : tant il eſt vrai que l'hiſtoire de la découverte de l'Amérique eſt remplie de faits ſi ſinguliers qu'ils paroiſſent incroyables. (1)

Les Péruviens ne ſavoient pas forger le fer ; & l'on n'a pas trouvé, dans tout leur pays, un ſeul inſtrument de ce métal, l'ame des métiers & des arts (2) ; mais en revanche ils poſſédoient le ſe-

(1) Si l'on avoit été tenté de ne point croire ce que j'ai rapporté, dans le volume précédent, du ſingulier attachement des femmes de l'Amérique aux Conquérants de notre Europe, cet exemple de la ſœur d'Atabaliba ſuffiroit pour lever tous les doutes à cet égard. Pizarre eut un troiſieme enfant d'une Péruvienne de Cuſco : quant à la maîtreſſe d'Almagre, c'étoit une fille Américaine, née à Panama, qui lui reſta fidelle juſqu'à la mort.

Les Péruviens ne furent pas long-temps a s'appercevoir de cet attachement de leurs femmes aux Eſpagnols : Ruminagui, Général d'Atabaliba, ayant fait, après la bataille de Caxamalca, aſſembler toutes ſes femmes, leur dit : *Meſdames, vous aurez bientôt le plaiſir de vous divertir avec les chiens de Chrétiens ;* & comme elles ſe mirent à rire, il en fut ſi indigné qu'il les fit décapiter.

(2) Il y a peu de mines de fer dans toute l'étendue de l'Amérique ; & ce qui eſt encore plus étonnant, c'eſt que le fer qu'on y exploite eſt infiniment inférieur à celui de notre Continent, de ſorte qu'on n'en ſauroit fabriquer des clous : malgré ce défaut,

cret que nous avons laissé perdre dans notre Continent, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que reçoit l'acier. M. Godin envoya en France, en 1727, au Comte de Maurepas, une vieille hache de cuivre Péruvien endurci; & par l'examen qu'en fit M. le Comte de Caylus, il reconnut (1) que cet instrument égaloit presque la dureté des anciennes armes de cuivre dont se sont servis les Grecs & les Romains, qui n'ont pas employé le fer à une infinité d'ouvrages où nous l'employons aujourd'hui; soit qu'il fût plus rare alors, soit que leur cuivre trempé eût des qualités supérieures à celles de leur acier. Le Comte de Caylus, après avoir considéré cette hache envoyée de Quito, a cru que c'étoit un monument d'un peuple plus ancien que les Incas, & qui avoit occupé le Pérou long-temps avant cette race d'Indiens abrutis, que les Espagnols y détruisirent au commencement du seizieme siecle. Ayant lu, avec toute l'attention dont je suis capable, les différents Historiens du nouveau Monde, je n'ai pas été assez heureux pour découvrir un fait capable de favoriser ce sentiment, & il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu le secret d'endurcir le cuivre; sans quoi ils n'auroient point été en état de creuser la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grands éclats de rocher, pour bâtir les caba-

---

il se vend fort cher, & coûte un écu la livre au Pérou; l'acier y vaut un écu & demi.

La nouvelle Espagne est la Province où on a trouvé le plus de fer: on croit que le Pérou n'en a qu'une seule mine, que les anciens Péruviens connoissoient; mais faute d'industrie, ils ne purent l'exploiter. Le Chili n'a absolument aucune mine de ce métal.

(1) Voyez *Recueil d'antiquités, par M. le Comte de Caylus, in-4°, t. 1, p. 168 & 250.* On y trouvera le résultat de toutes les expériences qu'a faites l'Auteur, pour ressuscite l'art d'endurcir le cuivre, que les Grecs & les Romains ont indubitablement connu; les armes antiques en font foi.

nes murées dont on vient de faire mention ; & qu'ils aient eu des haches de cuivre, à l'arrivée des Espagnols, c'est un fait dont on ne peut absolument douter, puisqu'on prit quelques-uns de ces instruments, au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les Officiers, qui jetterent leurs armes pour être plus légers à la course. Il faut avouer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre qu'ils ne fussent encore obligés de faire des haches de pierres aiguisées, & d'armer la pointe de leurs fleches & de leurs javelines, d'os & de dents d'animaux. Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'Empire des Incas, n'étoit qu'une région presque sauvage, habitée par des Barbares, c'est qu'il n'en est resté aucun monument, aucun débris de quelque importance. Les Moines de Cusco & de Lima se sont long-temps occupés à fouiller les *Guaques*, ou les anciens tombeaux des Indiens, dans l'espérance d'y déterrer des trésors & des raretés; mais après bien des recherches, poussées aussi loin que l'avarice a pu les pousser, on n'en a encore extrait que quelques morceaux de la *pierre des Incas*, & de la *pierre de Gallinace* (1), qui a servi, dit-on, à faire des miroirs.

Comme les peuples de ces Provinces n'ont jamais eu de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien se figurer qu'ils ne connoissoient d'autres richesses que le mays dont ils se nourrissoient, & la laine des petits chameaux Glamas, destinée à fabriquer des vêtements; ils n'employoient l'or que com-

(1) *La pierre de Gallinace* n'est autre chose qu'une lave fine, jettée par les volcans du Pérou; elle est d'un noir foncé, & reçoit aisément un beau poli. On croit que la *pierre Obsidienne* de notre Continent est le vrai analogue de la Gallinace du Pérou. Quant à la *pierre des Incas*, c'est une espece de pyrite blanche, arsénicale, luisante comme de l'étain, ou du fer recuit, dont l'analogue est inconnu dans notre Continent.

me nous employons l'étain : s'ils avoient fait un cas particulier de ce métal, ils en auroient frappé des jettons & des signes pour les paiements & les achats. (1) Ignorant à la fois l'usage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture ; ignorant, dis-je, l'art de bâtir des navires & des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis & des cheminées à leurs foyers, il s'ensuit qu'ils devoient être inférieurs, en sagacité & en industrie, aux nations les plus grossieres de notre Continent ; & la raison nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des Ecrivains Espagnols.

J'ai réellement été révolté en lisant dans Garcilasso (2), qu'il y avoit, du temps des Incas, une Université dans la bicoque de Cusco, où des ignorants titrés, qui ne savoient ni lire ni écrire, enseignoient la philosophie à d'autres ignorants qui ne savoient pas parler. Si l'on m'objectoit que l'on peut enseigner la Morale sans le secours de l'alphabet & des écrits de Platon & de Socrate, je répondrois que la langue du Pérou n'étoit pas assez riche en mots simples & abstraits pour servir à expliquer une science abstraite : & afin d'ôter toute espece de doute à ce sujet, je citerai un passage remarquable du voyage de M. de la Condamine.

» La langue du Pérou manque de termes, » dit-il, pour exprimer les idées universelles, » preuve évidente du peu de progrès qu'ont fait » les esprits de ces peuples. *Temps*, *durée*, *espa-* » *ce*, *être*, *substance*, *matiere*, *corps*, tous ces » mots, & beaucoup d'autres, n'ont pas d'équi- » valent dans leurs langues : non-seulement les » noms des êtres méthaphysiques, mais ceux des » êtres moraux, ne peuvent se rendre chez eux » qu'imparfaitement, & par de longues péri-

(1) On n'a pas trouvé, dans toute l'Amérique, un seul peuple qui eût inventé une monnoie.

(2) *Tome 2, p. 139, chap. 27.*

» phrases. Il n'y a pas de mot propre qui réponde » exactement à ceux de *vertu*, *justice*, *liberté*, » *reconnoissance*, *ingratitude*. (1) «

Les Professeurs, nous dira-t-on, ou les *Amantas* dont parle Garcilasso, se servoient, dans leurs leçons, de la langue sacrée, inconnue au peuple ; mais comment sait-on qu'il y a eu au Pérou une langue sacrée ? Cela n'est pas probable, puisque l'idiome vulgaire étoit si stérile, si pauvre en mots, qu'il eût été impossible de traduire le jargon savant par le jargon populaire. Qu'on accorde, si l'on peut, ces contradictions palpables qui se heurtent de front : quant à moi, je regarde tout ce qu'on rapporte de l'Université de Cusco, & des grands hommes qui y enseignoient les belles-lettres & les sciences sublimes, comme un conte plus que ridicule, inventé en dépit du sens commun, & j'aimerois autant croire qu'il y a eu des Académies chez les Juifs, chez les Tunguses, chez les Germains, dans la forêt noire, du temps de Jules-César.

Les métiers ont, dans tous les pays, devancé les sciences, parce que l'esprit humain ne fait point de sauts, non plus que la Nature : il doit s'élever par degrés, & ne sauroit atteindre au premier rang, s'il n'a passé par le second ; & cette marche est toujours aussi lente que pénible. Quand un peuple parvient à avoir des Philosophes, c'est une marque certaine qu'il a déjà des arts, & que son idiôme s'est accru d'une infinité de termes propres à énoncer les notions morales, les idées métaphysiques, les mouvements des passions, & toutes les nuances des sentiments : or cette création de mots abstraits exige les efforts de plusieurs grands hommes, & une très-longue suite de siecles. En vain le vulgaire des Chronologistes veut-il nous persuader que les

---

[1] *Voyage à la riviere des Amazones*, *p.* 45.

Grecs étoient encore une nation récente du temps d'Homere; la langue harmonieuse & riche dans laquelle sont écrites l'Iliade & l'Odissée, prouve exactement le contraire, & l'on conçoit qu'une foule presque innombrable de chétifs versificateurs & de Troubadours ont dû précéder, dans l'ordre des temps, le chantre immortel de la guerre de Troie; car l'on ne sauroit faire un bon poëme dans une langue qui n'a jamais servi à faire des vers. (1)

Il vaut donc mieux accorder quelques milliers d'années d'antiquité de plus au globe terrestre, & à l'espece humaine, que de suivre servilement les calculs faux & absurdes d'une Chronologie démentie par les faits. C'est un préjugé que de soutenir qu'on est uniquement redevable au hazard des grandes découvertes & des inventions utiles: s'il n'y avoit pas eu des Chymistes en Europe, au quatorzieme siecle, la découverte de la poudre à canon ne se seroit point faite dans ce siecle-là; si du temps de Custer on n'avoit senti le besoin d'avoir des imprimeries, on n'eût pas inventé l'imprimerie du temps de Custer; on ne

---

(1) Ovide nous apprend qu'il avoit composé un poëme dans la langue des Getes, pendant la sixieme année de son exil à Tomes.

Ah pudet! & Getico scripsi sermone libellum;
Structaque sunt nostris barbara verba modis.
Et placui (gratare mihi) cœpique poetæ
Inter inhumanos nomen habere Getas.
de Ponto IV. E. 13.

Si Ovide a le premier essayé de faire des vers dans cette langue, son poëme a dû être détestable; mais il faut que les Getes n'aient pas été aussi barbares qu'il nous les dépeint; il faut même que leur idiome ait été très-perfectionné, puisqu'on y connoissoit déjà une espece de Prosodie; car il résulte de l'expression *nostris modis*, qu'Ovide n'avoit pas fait des vers rimés; mais des vers pourvus d'un metre: on y connoissoit, par conséquent, ces syllabes longues & breves, ce qui est bien singulier.

l'eût pas cherchée. Il falloit avoir la bousſole pour naviguer en Amérique; il falloit avoir obſervé la propriété de l'aimant pour conſtruire des bouſſoles; il falloit ſavoir couler le verre pour faire des lunettes; il falloit avoir des lunettes pour perfectionner l'Aſtronomie. Ce n'eſt donc que chez des peuples dont le génie & les arts ont déjà fait des progrès immenſes, que les grandes découvertes peuvent avoir lieu : elles ſont donc bien moins les dons du hazard que les fruits des travaux & des recherches; ſans quoi les Sauvages auroient pu être auſſi heureux, & plus heureux que les hommes les plus éclairés: cependant le hazard n'a jamais fait faire à tous les Sauvages du monde une ſeule découverte de quelque importance. C'eſt dans le ſein des ſociétés bien policées, & par conſéquent très-anciennes, que l'eſprit humain a déployé toute ſa force : c'eſt-là qu'il a appris à connoître ſes reſſources, & qu'il a ſoumis, pour ainſi dire, l'univers entier à ſa puiſſance.

Je ſuis ſi peu enclin à croire que le hazard ait eu beaucoup de part aux inventions, que j'oſe mettre en fait que deux peuples égaux en induſtrie, & à climat égal, qui n'auroient entr'eux aucune communication, parviendroient, à peu près dans le même temps, aux mêmes découvertes, quand même ils n'atteindroient point à un degré égal de perfection. Les Chinois ont trouvé la bouſſole, l'imprimerie, la poudre à canon, la porcelaine, ainſi que les Européans, quoiqu'il n'ait exiſté aucune correſpondance entr'eux & nous dans ce temps-là. Les Moines Bacon & Swartz, qui les premiers on connu les effets du ſalpêtre en Europe, étoient ſi mauvais Géographes qu'ils ignoroient qu'il y eût un pays nommé la Chine.

La découverte à jamais mémorable du nouveau Monde a ſi peu été l'effet du hazard, que Chriſtophe Colomb avoit promis de découvrir, ſept

ans

ans avant la date de sa premiere navigation en 1492 : il employa tout ce temps à solliciter en Espagne l'équipement d'un vaisseau, qui ne lui eût pas été accordé de si-tôt, s'il ne lui étoit venu dans l'esprit de promettre une somme considérable à un Moine intrigant & avare, qui confessoit le Roi Ferdinand & la Reine Isabelle. Cet événement m'a toujours tellement frappé, que je ne puis omettre ici une observation singuliere à ce sujet. Les Européans sont les seuls qui aient voyagé en Amérique : les Africains & les Asiatiques ont été si stupidement indifférents à la nouvelle de la découverte d'un autre hémisphere qu'ils n'y ont jamais envoyé une barque. Les Japonois & les Chinois, qui auroient pu y aller par la mer du Sud, ainsi que le galion des Manilles, ont constamment refusé de l'entreprendre. Les Maures, les Barbares, les Turcs, dans le temps que leur marine pouvoit quelque chose, n'ont pas fait la moindre tentative pour conquérir un pouce de terre en Amérique, où il n'aborde point d'autres étrangers que des hommes nés en Europe. (1) Que nous nous soyons emparés d'une moitié de cette planete, cela est étonnant ; mais que ni l'intérêt, ni la curiosité n'aient pu engager les autres nations de l'univers à y voyager, cela est plus étonnant encore, au moins à mes yeux.

Le Commentateur anonyme des volumineux & obscurs écrits de Garcilasso convient que son Auteur, en parlant de l'Astronomie des Péruviens, est tombé dans plusieurs absurdités inexcusables ; (2) & c'est un aveu singulier de la part d'un Commentateur. Quarante ans après que ces peu-

(1) Les Negres ne sont pas une exception à ce que je viens de dire, puisque c'est malgré eux qu'on les entraîne au nouveau Monde, où ils n'auroient jamais voyagé, si on leur avoit laissé la liberté qu'ils tenoient du Ciel.

(2) *P. 59 & suiv.* t. 2.

ples furent sortis de la vie sauvage, on érigea, selon Garcilasso, seize tours pyramidales à l'Orient & à l'Occident de la magnifique ville de Cusco, pour déterminer les points de l'Horizon où le soleil se leve & se couche aux Solstices. Des hommes bruts & nouveaux, qui ne font que de quitter l'obscurité des forêts, ne sauroient construire de semblables observatoires, ni recourir à de telles inventions pour régler leur calendrier. S'il étoit vrai que ces tours ou ces colonnes eussent été élevées sous le troisieme Inca, il s'ensuivroit nécessairement que les Péruviens étoient alors très-anciennement policés ; ce qui est contredit par l'exposition qu'on vient de faire de leurs instruments imparfaits, & par leur ignorance dans les arts utiles. Qu'on ait entassé quelques pierres aux environs de Cusco, cela est croyable ; mais que ces buttes aient servi à faire des observations astronomiques, qui n'ont été tentées en Europe que du temps de Galilée, cela n'est pas croyable.

Les *Amantas* du Pérou qui se mêloient, dit-on, d'étudier le Ciel, où ils ne comprenoient rien, n'avoient imaginé aucun mot pour distinguer les planetes d'avec les étoiles : ils ne connoissoient que *Venus*, à laquelle ils avoient donné un nom propre & caractéristique. Ils étoient persuadés que les taches noires qu'on apperçoit dans la lune, avoient été faites par un renard devenu amoureux d'elle, & qui ayant monté au Ciel pour en jouir, l'embrassa si étroitement qu'à force de la serrer, & de la baiser, il lui fit les souillures qu'on y voit. Ne savoir pas distinguer les planetes, ignorer la cause des éclipses, & dire de si grandes puérilités sur les taches de la lune, cela n'annonce rien moins que des hommes consommés dans l'Astronomie, ou bien je me trompe. Tous les Sauvages connoissent l'étoile polaire & les Pleïades ; ils savent où est le Nord & le Sud ; mais cela ne suffit point pour assurer que ces Sauvages sont des Astronomes, hormis qu'on ne veuille

faire l'abus le plus étrange des termes.

Garcilasso nous en a donc encore imposé, lorsqu'il a parlé, avec tant d'emphase & si peu de vérité, des progrès qu'avoient fait les Péruviens dans une science qui ayant été cultivée dans notre Continent pendant une infinité de siecles, n'a pas encore été portée au point de perfection où elle pourra atteindre chez les générations futures, si elles ne sont pas prédestinées à essuyer des temps d'ignorance & des révolutions qui engloutiront les arts & les Artistes.

En réfutant, dans le premier volume de ces Recherches, les rêveries du calculateur Riccioli, j'ai déjà fait voir, en passant, qu'on a excessivement exagéré la population des Péruviens. Premiérement, la ville de Cusco est plus grande d'une moitié que n'étoit l'anceinte ancienne sous les Incas; & l'on n'y compte aujourd'hui que quarante mille hommes: elle ne pouvoit, par conséquent, contenir qu'environ vingt mille habitants, au moment qu'elle tomba sous le joug des Européans; ce qui est bien peu de chose pour la capitale de tout un Empire qu'on nous dit avoir fourmillé de monde. En second lieu, le Pérou étoit rempli d'une infinité de landes & de bruyeres, où les Espagnols s'égarerent pendant cinq à six jours, sans voir une habitation, sans rencontrer une cabane. On n'apperçut un grand nombre d'hommes assemblés qu'au combat de Caxamalca: partout ailleurs les Indiens ne se présenterent que par détachements & par pelotons, qu'on défit en détail. Si cet Etat avoit eu de grandes armées sur pied, une bataille n'eût pas suffi pour dissiper toutes les forces des Incas en un lieu & en un jour; car après la victoire de Caxamalca, Pizarre & Almagre ne furent plus inquiets sur le succès de leur entreprise: l'unique obstacle qu'ils eurent à surmonter, ce fut la disette des vivres & des fourages; d'où l'on peut conjecturer que le pays étoit extrêmement dépeuplé, puisqu'une poignée d'en-

nemis eut beaucoup de difficulté à s'y nourrir avec ses chevaux & ses esclaves.

Gonzale Pizarre, qui fit l'expédition de la Canella avec deux cens hommes, fut à son retour tellement persécuté par la famine, qu'il fit tuer ses chevaux, pour sustenter ses compagnons : on mangea ensuite les lévriers & les chiens-dogues qu'on avoit amenés pour dévorer les Indiens : on vendit un chat sauvage pour vingt écus à un Officier mourant : les soldats, décharnés & abattus, brouterent les feuilles & les écorces des arbres, & expiroient en les broutant.

Si un malheur de cette nature étoit arrivé à une armée de soixante mille hommes, dans un pays ennemi, je n'en tirerois pas les mêmes conséquences : mais qu'une petite troupe d'aventuriers n'ait trouvé ni vivres, ni bestiaux, ni aucune ressource, en faisant un trajet de quatre cens lieues, depuis Quito jusqu'à la Canella, cela démontre que toute cette partie étoit vuide & destituée d'habitants & de cultivateurs : aussi les Espagnols n'y marcherent que par des lieux remplis de chardons, de ronces, de broussailles : ils pénétrerent par des forêts & des solitudes, & ne virent, sur toute cette route, que des cantons où la terre en friche ne paroissoit jamais avoir reçu le moindre labour. Un grand peuple sans agriculture est un être de raison : un pays peut, à l'instar du Portugal & de l'Espagne, avoir beaucoup de Villes, & manquer à la fois d'habitants ; mais on n'a jamais vu de pays sans Villes, où la population ait été considérable. Les Péruviens n'avoient construit d'autre bourgade que celle de Cusco ; d'où j'infere qu'ils ne composoient qu'une petite nation dispersée sur une surface immense ; & je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter ce que tant d'Ecrivains ont dit de leur industrie, de leurs arts, de leur génie, de leur police, de leurs loix, de leur gouvernement, & de leur bonheur. L'Auteur d'un Ouvrage moderne, intitulé l'*Analyse du*

Gouvernement des Incas, a lu leur histoire, sans se défier de son authenticité : s'il avoit employé la moindre critique, il eût brûlé son manuscrit ; s'il avoit voulu être raisonnable, il ne l'eût jamais commencé. On n'a pu faire de bonnes loix dans un Etat despotique ; & quand il seroit vrai qu'on y avoit des loix, il nous seroit impossible aujourd'hui de les analyser, faute de les connoître ; & nous ne saurions les connoître, parce qu'elles n'ont jamais été écrites, & que la mémoire a dû s'en perdre à la mort de ceux qui les avoient apprises par cœur. D'ailleurs les traces des anciennes coutumes qui subsistent encore parmi les Péruviens modernes, ne s'accordent en aucune maniere avec ce qu'on écrit de leur législation sous les Incas : on dit, par exemple, qu'ils n'épousoient anciennement que des filles vierges, & qu'il châtioient avec la derniere rigueur celles qui se prostituoient ; tandis que les *Landinos*, ou les Péruviens soumis aux Espagnols, ne se marient aujourd'hui qu'avec des filles qui ne sont plus vierges : ils se croiroient déshonorés si leurs femmes n'avoient couché avec plusieurs amants avant leurs nôces. (1) On a employé tous les moyens imaginables pour les corriger de ce préjugé ; mais ni les Curés, ni les Corrégidors, ni les Officiers de l'Inquisition n'ont pu vraincre leur entêtement, & ils se laisseroient plutôt couper par morceaux que de consentir a prendre une femme qu'ils soupçonneroient d'être pucelle. D'où l'on ne sauroit conclure autre chose, sinon qu'un usage si enraciné doit être très-ancien, & qu'il a été pratiqué sous les Incas, comme on le pratique encore maintenant.

Après avoir considéré l'ancien état du Pérou, nous nous contenterons de jetter un coup d'œil sur le Mexique, dont on a conté autant de fausse-

(1) Voyez le *Voyage au Pérou par* Dom Juan & Ulloa.

tés & de merveilles que de l'Empire des Incas ; mais la vérité est que ces deux nations étoient à peu près égales, soit qu'on compare leur police, soit qu'on examine leurs arts & leurs instruments.

Les Mexicains avoient la méthode de représenter les objets en les dessinant grossiérement, & ce sont ces desseins informes que les Historiens ont jugé à propos de nommer des caractères hiéroglyphiques ; mais en cela ils se sont trompés ; car la maniere des Mexicains différoit essentiellement de l'écriture Egyptienne, en ce qu'ils n'avoient pas déterminé des symboles ou des emblêmes pour remplacer les objets : ils copioient les objets mêmes, de sorte qu'ils faisoient un tableau complet, & peignoient un arbre pour représenter un arbre ; ils vouloient parler aux yeux. Par le moyen des Hiéroglyphes des Choëns on pouvoit énoncer un sens moral, & il n'y a aucun doute entre les Savants que la table Isiaque & les aiguilles Egyptiennes dressées à Rome, ne contiennent des sentences & des maximes philosophiques ; ce qui n'étoit point praticable dans la méthode des Mexicains, trop mauvais peintres pour imprimer à leurs figures les différents tons des passions & des attitudes caractéristiques : d'ailleurs manquant absolument de signes fixes pour la représentation des êtres moraux & métaphysiques, leurs peintures ne pouvoient être que très-bornées.

Ils se servoient de peaux d'animaux & d'écorces pour y dessiner les choses dont ils vouloient conserver le souvenir : on trouva chez eux une assez grande quantité de ces volumes peints, que les soldats, qui ne cherchoient que de l'or, mépriserent trop pour les emporter ; mais un Barbare, nommé Sumarica, qui fut, par malheur, le premier Evêque de Mexico, fit, vers le commencement du seizieme siecle, recueillir tous les tableaux historiques qu'on put déterrer dans cette partie de l'Amérique, & ayant fait allumer un feu au nom du Seigneur, il y jetta ces monuments singuliers, après les avoir préa-

lablement exorcisés ; car il soutenoit qu'il falloit brûler les livres de tous les peuples qui ne sont pas Chrétiens. (1) On ne sauroit comparer l'horrible fureur de ce fanatique qu'à celle du Pape Grégoire, & du Musulman Omar, qui fit consumer la Bibliotheque d'Alexandrie, pour mieux conserver l'Alcoran.

Il n'est échappé des mains de ce Sumarica qu'un seul exemplaire qu'on avoit destiné à remplir la curiosité de l'Empereur Charles-Quint, qui auroit dû envoyer au nouveau monde des Evêques plus éclairés. Le navire chargé de porter cet ouvrage à Cadix fut pillé par un armateur Français ; & le manuscrit indien, avec l'interprétation Espagnole, tomba, par un bonheur singulier, entre les mains du voyageur Thevet, dont les héritiers le revendirent, pour une somme considérable, au fameux Raleig, qui, dans l'espérance assez fondée d'en tirer des éclaircissements capables de jetter quelque lumiere sur l'Histoire des Mexicains, fit traduire l'interpré-

(1) Cette manie de brûler des livres a toujours caractérisé le génie intolérant du Clergé Romain ; mais elle ne sévit jamais tant qu'au sixieme & au quinzieme siecle. Le Pape Grégoire, surnommé si injustement le Grand, fit brûler dans toute la Chrétienté les Œuvres de Cicéron, de Tive-Livre, & de Corneille-Tacite ; & depuis cette funeste époque, on n'a jamais plus retrouvé un exemplaire complet d'un de ces trois Auteurs. Ces persécutions contre l'esprit humain nous ont fait perdre les Poésies de Ménandre, de Bion, d'Apollodore, d'Alcée, de Philémon, & de Sappho, dont les fragments ne servent qu'à nous faire comprendre que notre perte a été inestimable. Il n'y a pas jusqu'aux Juifs dont on n'ait brûlé les livres, & l'on assure que dans la derniere persécution, qui leur avoit été suscitée par un scélérat connu sous le nom de Pfeffercorn, on brûla le dernier exemplaire de l'ouvrage hébreu, intitulé *Toldos. Jesçut.*

On accuse la Cour de Rome d'avoir détruit beaucoup de livres trouvés au Malabar & aux Indes Orientales, dont les Missionnaires de la Propagande avoient fait la recherche.

tation en Anglois par M. Locke (1), & on la publia dans la collection de Purchas. M. Thevenot la retraduisit en Français, la fit imprimer dans son grand *Recueil des Voyages*, & en donna les figures gravées en bois sur des pages *in-folio*, qui contiennent trois cens soixante tableaux détachés & encadrés. Comme je sais que ces images ont été copiées, avec un soin infini, d'après l'original Mexicain, je les ai considérées plusieurs fois avec attention ; mais j'avoue qu'on ne sauroit dessiner d'une façon plus louche & plus rude : il n'y a aucune trace de clair-obscur, aucune idée de perspective, aucune imitation de la Nature ; & les objets sont sans vérité comme sans proportion. D'où on peut conclure que les Mexicains n'avoient fait presque aucun progrès dans l'art par le moyen duquel ils tâchoient de perpétuer la mémoire des choses passées & des événements historiques.

L'ouvrage que le hazard a garanti du bûcher & du naufrage, renferme, à ce qu'on croit, l'histoire de tous les Rois du Mexique, dont le premier n'avoit commencé de régner, dit-on, que vers l'an 1391 de notre Ere vulgaire, ou cent & trente ans avant l'arrivée de Fernand Cortez ; mais comme il est impossible de déchiffrer ce livre mystérieux, trouvé dans l'Amérique Septentrionale, je ne conseillerois à personne de s'en rapporter à l'interprétation qu'en ont donné les Espagnols, qui n'ont pu expliquer les tableaux du Mexique sans interroger les Mexicains, & les Mexicains n'ont jamais su assez d'Espagnol pour traduire un livre. Si l'interprétation a été mal faite, que deviennent alors les dates, & les époques, & la suite chronologique des

(1) Il ne faut pas confondre ce M. Locke avec l'Auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain* ; ce sont deux hommes différents : celui dont il s'agit a inventé, si je ne me trompe, cet instrument de Marine qui porte encore son nom.

des Souverains dont on n'en compte que huit avant Montezuma II du nom, qui régnoit en 1520 ? On n'eſt pas certain que le manuſcrit Mexicain renferme un ſeul mot de ce qu'on croit y entrevoir ; & il s'agit peut-être de huit maîtreſſes de Montezuma, là où l'on ſuppoſe qu'il eſt queſtion de huit Princes qui l'avoient précédé ſur le trône : l'erreur pourroit être encore plus grande, & la mépriſe encore plus ridicule ; car en confrontant, à différentes fois, les images Indiennes, & le ſens qu'on veut y lire, je n'ai pas découvert le moindre rapport, & tous ceux qui entreprendront cet examen ſans être prévenus, ne ſe convaincront jamais qu'on ait deviné le mot de cette énigme. On doit en dire autant des *Roues ſéculaires* dont Carreri donne ſi hardiment l'explication d'après un Profeſſeur Caſtillan, nommé Congara, qui n'a point oſé publier l'ouvrage qu'il avoit promis ſur cette matiere, parce que ſes amis & ſes parents lui ont garanti qu'il abondoit en abſurdités. En conſidérant ces inſtruments qu'on appelle, dans le ſtyle des relations, des *Roues ſéculaires* du Mexique, il y a beaucoup d'apparence que ce n'étoient que des Almanachs, ſemblables à ceux dont on s'eſt ſervi en Europe du temps des Goths, & qu'on imprime encore aujourd'hui, dans quelques provinces, à l'uſage de ceux qui ne ſavent ni lire ni écrire, les jours de travail y étant déſignés par des points noirs, les dimanches & les fêtes par des points rouges, & les rêves des Aſtrologues par des emblêmes. Que les Mexicains aient célébré un grand Jubilé à la clôture de chaque ſiecle, & qu'ils aient compté les ſiecles par des roues, à qui on faiſoit faire un tour au bout de cinquante ans (1), c'eſt ce que j'ai

(1) On dit que leurs ſiecles étoient de cinquante ans, & que leurs années étoient compoſées de dix-huit mois, à vingt jours chacun, au bout deſquels ils en ajoutoient cinq, afin de completter l'année ſolaire. Cela s'accorde-t-il avec ce qu'on rapporte du temps où ils s'étoient formés en ſociété, c'eſt-à-dire 130 ans avant l'arrivée des Eſ-

peine à me perſuader, parce que cet uſage ſuppoſeroit une longue ſuite d'obſervations aſtronomiques, & des connoiſſances fort préciſes pour régler l'année ſolaire, ce qui n'eſt pas compatible avec l'ignorance prodigieuſe où ce peuple étoit plongé. Comment auroit-il pu perfectionner ſa Chronologie, lorſqu'il manquoit de mots pour compter au-delà de dix ?

L'Hiſtoire des huit Rois du Mexique me ſemble auſſi fabuleuſe que celle des douze Incas du Pérou ; j'y rencontre les mêmes incertitudes, les mêmes ténebres. On aſſure qu'une nation, nommée les Chichimeis, vint l'an 772, des parties Septentrionales du nouveau continent, s'établir à peu près au centre du Mexique, d'où elle chaſſa les anciens habitants, dont on n'a jamais plus entendu parler : ce peuple, arrivé du Nord, étoit barbare, perſiſta dans la barbarie pendant ſix cens ans, & ne commença à s'humaniſer, & à adopter un régime politique, que vers l'an 1391 (1). Voilà ce que les Hiſtoriens nous répetent continuellement d'un ton affirmatif, parce qu'ils s'appuient, diſent-ils, ſur les monuments mêmes des Indiens : ils ſe fondent, il eſt vrai, ſur les tableaux dont on vient de prouver l'impénétrable obſcurité. D'ailleurs ces tableaux, quels qu'ils ſoient, ne remontent pas au-délà de la fondation de la Monarchie Méxicaine, puiſque le bon ſens nous apprend que les annales d'aucun peu-

---

pagnols ? Peut-on, en ſi peu de temps, trouver l'année ſolaire, & inventer des calendriers pour compter les jours & les ſiecles ?

(1) *Cum Montezuma Mexicanorum regum familia intercidit, regnatum in Mexicanâ urbe omnino ſub regibus novem per annos CXXX, poſt DCXIX annos, quàm à Chichimeicis Mexicana terra primum occupata fuit.* Hiſt. Occident. Indiæ, Lib I, p. 73.

Cette ſupputation a été adoptée par tous les Hiſtoriens qui ont écrit ſur le Mexique ; & aucun n'a jamais été en état de la vérifier.

ple ne sauroient être plus anciennes que lui. D'où donc a-t-on pris tout ce qu'on rapporte de l'invention des Chichimeis ? Par quel moyen s'est-on assuré que ces Chichimeis étoient venus du Nord, & non du Sud ? Sur la foi de quels documents a-t-on fixé la date de leur arrivée ? Réellement on ne discerne pas un rayon d'évidence dans ces conjectures si témérairement hazardées.

Que les Mexicains n'eussent commencé à recevoir une forme de Gouvernement que cent trente ans avant la funeste apparition des Espagnols, cela n'est point probable : leurs arts, quelque imparfaits qu'ils fussent, annoncent une plus haute antiquité ; mais il ne faut pas exagérer cette antiquité, comme a fait l'imprudent Carreri, qui, suivant une Table chronologique, découverte par le Professeur Congara, soutient que les Mexicains s'étoient assemblés en corps de peuple l'an du monde 1325. La rudesse extrême de leur langage, que jamais aucun Européan n'a su prononcer, & qui manque d'une infinité de mots propres à rendre les idées, l'imperfection de leurs instruments, le peu de découvertes qu'ils avoient faites dans les Méchaniques, le défaut du fer, l'atrocité de leur culte sanguinaire, l'anarchie de leur gouvernement, la disette de leurs loix ; rien de tout cela ne caractérise un peuple réuni avant le déluge. Il faut donc encore se défier ici des Auteurs Espagnols, d'autant plus suspects qu'ils sont en contradiction avec eux-mêmes. Antonio Solis, dans son *Historia de la Conquista de la America septentrional, conocida por el nombre de Nueva Espanna* (1), n'a tâché que de

(1) On a une traduction Française par M. Citri de la Guette. Un autre Auteur a cru que l'Histoire de Solis ne pouvoit plaire, si on ne la réduisoit à la moitié de l'original Espagnol ; & d'un énorme *in-folio*, il a fait deux petits volumes dont la lecture est supportable.

briller par l'éclat des penſées & des images giganteſques, & la pompe de la narration : il y a indignement ſacrifié la vérité de l'Hiſtoire aux vains agréments d'un ſtyle ampoulé : il oſe nous dire qu'il y avoit deux mille temples dans la capitale du Mexique, au moment qu'un uſurpateur venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune ville du monde, depuis Rome juſqu'à Pékin : auſſi Gomara, moins hardi ou plus ſenſé que Solis, convient-il qu'en comptant ſept petites chapelles, on n'a trouvé que huit endroits deſtinés à loger les idoles de Mexico. Montezuma, premier du nom, avoit donné à cette bourgade la forme d'une cité : or depuis le regne de ce Prince juſqu'à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-deux ans, qui n'auroient certainement pas ſuffi pour bâtir deux mille Egliſes.

Le prétendu château où cabanoient les Rois Mexicains, étoit une grange : auſſi Fernand Cortez ne découvrant aucune habitation propre dans toute la capitale de l'état qu'il venoit de conquérir, y fit-il conſtruire, à la hâte, l'hôtel qui y ſubſiſte encore ; ce qui doit nous déſabuſer ſur la peinture outrée & extravagante qu'on fait de cette ville Américaine, & qui contenoit, ſelon quelques Auteurs, ſoixante & dix mille maiſons ſous le regne de Montezuma ſecond ; ce qui ſuppoſeroit qu'elle avoit alors trois cens cinquante mille habitants ; tandis qu'il eſt notoire que Mexico, conſidérablement agrandi ſous les Eſpagnols, ne renferme de nos jours que ſoixante mille ames, y compris vingt mille Négres & Mulâtres. Comme on ne découvre, dans tout le Mexique, aucun veſtige d'anciennes villes Indiennes, il eſt ſûr qu'il n'y avoit qu'un ſeul endroit qui eût quelque apparence de cité ; & cet endroit étoit Mexico, qu'il a plû aux Ecrivains Caſtillans de ſurnommer la Babylone des Indes ; mais les noms magnifiques, donnés par les Eſpagnols à de mi-

ſérables villages de l'Amérique, ne nous en impoſent plus depuis long-temps.

La facilité & la promptitude avec laquelle on dépouilla l'infortuné Montezuma de tous ſes Etats, décele la foibleſſe de ces Etats mêmes; je conviens que l'Artillerie étoit un inſtrument deſtructeur & tout-puiſſant, qui devoit néceſſairement dompter les Mexicains; mais ſi ces Mexicains avoient eu des villes murées, comme on le répete ſi ſouvent, ils ſe ſeroient mis à l'abri de la mouſqueterie, & les ſix mauvais canons de fer que Cortez traînoit avec lui, n'auroient pas foudroyé en un inſtant tant de remparts & de retranchements: d'ailleurs il eſt avéré, par le témoignage de tous les Hiſtoriens, que les Eſpagnols ſont entrés, pour la premiere fois, dans Mexico ſans faire une ſeule décharge de leur artillerie.

Si le titre de Héros compete à quiconque a eu le malheur de faire égorger un grand nombre d'animaux raiſonnables, Fernand Cortez pourroit y prétendre; du reſte, on ne voit pas quelle gloire réelle il a acquiſe en renverſant une Monarchie chancelante, que le premier brigand, venu de notre continent, auroit renverſée avec la même facilité. On a compoſé ſur cet événement un Poëme Epique (1) qui n'a joui d'aucun ſuccès,

(1) Ce Poëme, intitulé le *Mexique conquis*, eſt monſtrueux par là même qu'il eſt en proſe: cette invention des modernes eſt ſi bizarre, qu'on a peine à ſe perſuader qu'elle ait été adoptée par un homme ſenſé. Au reſte, tous les Poëtes qui ont choiſi leur ſujet dans l'Hiſtoire de l'Amérique, n'ont preſque eu aucun ſuccès: la *Colombiade*, la *Tragédie de Fernand Cortez*, par M. Piron, le *Poëme de Jumonville* & l'*Araucana* de Alonzo, n'ont pu forcer la renommée à les prôner comme des chef-d'œuvres: ce qu'on doit plutôt attribuer à la nature même du ſujet, qu'à l'inhabileté des Auteurs; puiſque M. Piron a employé toutes les reſſources de ſon génie pour faire de ſon *Fernand Cortez* une bonne Piece de Théatre. *Alzire* n'eſt qu'une fiction heureuſe, dont on ſuppoſe que la ſcene eſt en Amérique.

parce que le lecteur, prévenu d'avance de la pusillanimité des Américains, ne prend pas le moindre intérêt à des défaites où il voit sans cesse massacrer des Sauvages qui ne se défendent point contre des soldats furieux, à qui l'abondance de l'or & la disette du fer avoient donné le cœur d'Alexandre & la férocité de Tamerlan. Si le Poëte, convaincu du défaut d'intérêt, ose porter la fiction jusqu'à donner du courage aux Américains, alors il contredit l'Histoire, & change la nature même des événements, qui sont encore trop récents, pour qu'on puisse les déguiser impunément.

Les Péruviens & les Mexicains, n'ayant jamais eu aucune communication entr'eux, avoient suivi des routes diamétralement opposées pour atteindre à l'art de l'écriture: mais je suis persuadé que les Péruviens y seroient parvenus plutôt par le moyen de leurs cordons, que les Mexicains par celui de leurs peintures parlantes, qui ne les auroient conduits qu'au caractere hiéroglyphique, tel que l'ont eu les Egyptiens, & non à un Alphabet tel que le nôtre.

Toutes les nations ont, au sortir de la vie sauvage, essayé l'une ou l'autre de ces méthodes employées en Amérique; ou ils ont dessiné les objets, ou ils ont fait usage de cordons, de pierres, & de morceaux de bois, qui, par un certain arrangement, rappelloient à leur esprit l'idée de tel ou de tel objet. On retrouve des traces manifestes de ce procédé dans la langue Allemande, où les Lettres sont nommées *Buchstaben*, ce qui signifie de petits bâtons de bois de hêtre: leurs livres sont nommés *Bûcher* comme qui diroit un assemblage de pieces de hêtre. Les Runes tirent également leur étymologie de la racine Scandinavienne *Ronne*, qui signifie le sorbier sauvage, arbre indigene du nord, dont on s'est servi pour faire des coipaux, qui, par

leur combinaison exprimoient un sens suivi, ainsi que nos lettres (1).

Les Chinois ont éprouvé les deux méthodes dont on vient de parler : leurs premiers *Kins*, inintelligibles aujourd'hui, furent écrits avec des cordelettes ou des courroies nouées : ils abandonnerent ensuite cette invention pour adopter les peintures parlantes ; d'où il a résulté que leur caractere, participant à la fois de notre Alphabet & des Hiéroglyphes, est absolument unique dans son espece. S'ils avoient perfectionné leur premiere écriture par les cordons de Fohi, il y a toute apparence qu'ils seroient arrivés à un procédé beaucoup moins compliqué, beaucoup plus facile que celui dont ils usent de nos jours.

---

(1) *Litteras Runicas saxis ærique inscripserunt, & fago usi sunt, vel sorbo auxuparia* : Ronne *vel* Runeboers Troec (bois portant des Runes) *nomen suum à Runis ipsis obtinens, magni semper æstimatum est : propterea quòd præ aliis lignorum speciebus eam habet indolem, ut, cum litteræ in cortice ejus exarantur, arbor confestim succum ad cujusvis litteræ ductum protrudat, qui deinceps lapidis instar indurescit.* Rudbeck.

Il semble que Rudbeck veuille faire entendre, par ce passage, qu'on a commencé d'abord à graver les Runes sur des arbres ; mais avant que d'être parvenus aux inscriptions, les Scandinaviens n'avoient d'autres lettres que de petits bâtons qu'ils rangeoient dans un certain ordre, pour rendre un certain sens : aussi les Runes écrites sont-elles tracées en ligne droite comme des baguettes, ce qui décele leur origine. Il se peut que l'usage de graver les Runes sur des rochers & des arbres, ne remonte pas au-delà d'Odin. Quoi qu'il en soit, les plus anciens monuments de cette espece, reconnus pour authentiques, sont du troisieme siecle. Il y en a quelques-uns de suspects, & d'autres dont on vante mal à propos la vétusté. Si la pierre trouvée au fond de la Lapponie par les Académiciens Français, contient en effet une inscription, elle est probablement beaucoup plus ancienne que celle de Hyldetant, mais cette pierre de la Lapponie n'est, à mon avis, qu'un jeu de la Nature, pris pour un monument des hommes.

Je n'ignore pas que les Egyptiens, outre leurs figures allégoriques, ont eu un caractere épistolaire ou Alphabétique, à peu près semblable au nôtre; mais il ne s'ensuit point qu'ils avoient inventé ce caractere en perfectionnant leurs Hiéroglyphes, comme quelques Savants l'ont prétendu: il est plus probable qu'ils avoient emprunté cet Alphabet d'un autre peuple, puisqu'ils n'ont commencé à s'en servir que fort tard, & peut-être pas avant l'invasion de Smerdis.

Il est du ressort de la philosophie de l'Histoire de marquer par quels degrés l'esprit humain s'est élevé aux grandes inventions, & d'expliquer pourquoi les mêmes découvertes ont été portées à un plus haut point de perfection dans un pays que dans un autre; mais ces discussions, quoique relatives à mon sujet, me conduiroient au-délà des bornes où je me suis proposé de m'arrêter, content d'avoir satisfait au titre de cette Section, & d'avoir mis dans tout son jour ce qu'il m'importoit de prouver.

N'est-il pas surprenant qu'on n'ait trouvé sur une moitié de ce globe que des hommes sans barbe, sans esprit, atteints du mal vénérien, & tellement déchus de la nature humaine, qu'ils étoient indisciplinables, ce qui est le complément de la stupidité? Le penchant que les Américains ont toujours eu, & qu'ils ont encore pour la vie sauvage, prouve qu'ils haïssent les loix de la Société, & les entraves de l'éducation, qui, en domtant les passions les plus intempérées, peuvent seules élever l'homme au-dessus de l'animal: il faut lui ôter une partie de sa liberté pour ennoblir son être & cultiver son genie; & sans cette culture il n'est rien. L'arbre qu'on ébranche, qu'on déchire pour l'enter, qu'on assujettit, donne des fruits délicieux: le sauvageon qui n'a jamais été touché par la main du jardinier, ne végete que pour lui seul; ses productions sont ou nuisibles, ou inutiles, ou nulles. L'homme sau-

vage vit ainſi, uniquement pour lui-même: il n'aide perſonne, & perſonne ne l'aide: aucun lien, aucun pacte de fraternité ne le rapproche de ſon ſemblable: il eſt ſeul au monde, & ignore qu'on peut être bienfaiſant, charitable, & généreux. On ne ſauroit imaginer un plus grand aviliſſement de notre nature que cet état d'indolence & d'inertie où l'on ne connoît pas la vertu de faire du bien, & où l'on ne s'occupe jamais qu'à penſer pour ſoi, ou pour ſes maîtres. Il eſt triſte que cet état ſoit néanmoins celui où végetent les deux tiers du genre-humain; car la portion d'hommes qui vit ſous des loix tant ſoit peu équitables eſt plus petite qu'on ne le penſe. L'Amérique & l'Afrique ne ſont preſque peuplées que de Sauvages: le deſpotiſme a accablé & accable l'Aſie, & pénetre par mille endroits dans l'Europe, qui ſemble être menacée de ce fléau, dans le temps même que les Philoſophes élevent de toutes parts leur voix contre le deſpotiſme, & contre la tyrannie des Princes qui font à leurs ſujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus: & cependant ils s'imaginent qu'ils regnent, comme ſi l'on pouvoit régner ſur ceux dont on n'eſt pas aimé, & qu'on n'aime point: on peut les contraindre, on peut les immoler, mais il y a moins de diſtance du ciel à la terre que d'un Roi à un tyran.

Quel qu'ait été, au reſte, l'abrutiſſement où l'on a ſurpris les habitans de l'Amérique, il eſt certain qu'on n'auroit pas dû les maſſacrer en leur prêchant un Dieu de paix, ni les brûler pour n'avoir pas pu croire des myſteres incompréhenſibles. Au contraire, leur extrême foibleſſe auroit dû exciter la plus grande compaſſion dans l'ame de leurs conquérants, ſi ces conquérants avoient eu une ame. Le ſang Indien que les Eſpagnols ont verſé avec profuſion, crie encore vengeance, & auroit été vengé ſans doute s'il y avoit quelque vérité dans le ſentiment de Tacite,

qui croyoit que les Dieux ne se mêlent jamais des hommes sinon pour les châtier : *non esse curæ Deis securitatem nostram, esse ultionem.*

SECTION II.

De quelques usages bizarres, communs aux deux continents.

En abordant, pour la premiere fois, à cette terre malheureuse & inconnue qu'on a nommée le nouveau Monde, on y a retrouvé des coutumes barbares, atroces, & singulieres, qui avoient été, de temps immémorial, en vogue chez les habitants de l'ancien continent, & dont quelques-unes ont été extirpées par les efforts de la philosophie, & dont d'autres ont triomphé de la raison.

L'examen de ces usages si semblables dans des climats si différents, & entre des nations qui ne se connoissoient pas, prouve que l'homme est comme prédestiné à commettre les mêmes fautes, dans quelque région du globe qu'il habite; & qu'il y a des erreurs & des absurdités qui, malgré la ressemblance la plus marquée, n'ont pas été copiées les unes sur les autres : parce que la superstition, les préjugés, l'amour-propre l'oubli de ses semblables, l'ignorance de ses devoirs, & toutes les passions & tous les vices ont dû nécessairement produire les mêmes effets, & par conséquent les mêmes désordres dans des sociétés qui n'ont jamais eu la moindre comunication entr'elles.

Je sais avec quelle précaution, avec quelle défiance on doit lire ce que des voyageurs ivres du merveilleux, & par là incapables de bien voir, ont rapporté des mœurs des peuples, ou mal policés ou entiérement sauvages, chez qui chaque famille

& chaque tribu obéit à des impulsions particulieres & ne se gouverne pas par des maximes universelles & immuables. On a souvent pris les égaremens de quelques individus pour des usages constants & constamment reçus; on a confondu les loix avec les abus des loix, & les excés qu'on tolere, avec les excès qu'on autorise.

Ces tableaux infideles ont seduit des Ecrivains célebres qui uniquement frappés de la singularité des faits exposés dans un certain jour, n'ont pas pris la peine de s'assurer d'avance de la bonne foi des observateurs, & ils ont raisonné ou déraisonné à pure perte sur des rapports démentis par des relations plus sinceres écrites avec plus de bon sens, dans des temps postérieurs, par des témoins ou moins enthousiastes ou plus éclairés. Pour éviter un reproche si justement mérité, je ne ferai l'exposition que des coutumes bizarres, bien avérées, & sur lesquelles on n'a jamais formé de doute, & dont on ne pourroit douter sans introduire dans l'histoire un scepticisme absurde, qui entraîneroit en sens contraire les mêmes inconveniens que la trop grande crédulité; puisqu'il est egalement extravagant, de douter de tout, ou de croire tout. Il y a un milieu où il faut chercher la vérité comme la vertu.

Je commencerai cette Section par l'examen de l'usage sanguinaire & insensé d'ensevelir des personnes vivantes avec les morts. On sait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe; qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules du temps de Jules-César, & que les colonies si multipliées des Scytes l'avoient introduite dans toutes les contrées où elles s'étoient fixées: on sait qu'elle subsiste encore dans quelques cantons de l'Asie méridionale, sur les côtes de l'Afrique; qu'on l'a retrouvée, tant dans le Sud qu'au Nord de l'Amérique, chez des peuples si éloignés les uns des autres, & séparés par tant de barrieres insurmontables, qu'on ne sauroit raisonnablement

ſuppoſer qu'ils aient eu quelque correſpondance, puiſqu'ils différoient par tant d'endroits, & ne ſe reſſembloient, pour ainſi dire, que par cette ſeule atrocité.

Quoiqu'il ſoit poſſible que ce n'eſt pas une ſeule & une même cauſe qui a enfanté un cérémonial ſi cruel chez les diverſes nations qui l'ont adopté, il y a cependant beaucoup d'apparence que le dogme de la réſurrection des corps, & d'une vie à venir, a produit par un malheur ſingulier, cette déplorable erreur, & que l'idée de ſe faire ſervir dans l'autre monde par ceux à qui on avoit commandé dans celui-ci, a fait immoler les eſclaves ſur le tombeau de leurs maîtres, les femmes ſur le corps mort de leurs époux. Auſſi en liſant l'Hiſtoire obſerve-t-on que c'eſt principalement aux funérailles des Rois & des Souverains que ces homicides ont été les plus fréquents. A la côte de Guinée on n'enterre des femmes qu'avec le corps des Seigneurs, & jamais avec celui des perſonnes d'une condition ſervile ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpong, Roi d'Akin, dit M. Roermer dans ſa relation de 1764, on inhuma avec lui trois cens femmes, & un beaucoup plus grand nombre d'eſclaves, à qui on briſa auparavant les membres. Quelques voyageurs, qui ont attentivement conſidéré la conſtruction intérieure des Pyramides d'Egypte, ont ſoupçonné que les principaux Officiers des Pharaons étoient condamnés à reſter toute leur vie auprès du cadavre embaumé de leurs ſouverains, dans des chambres mûrées, où on leur faiſoit entrer quelque nourriture par différents conduits, dont on remarque encore les traces aujourd'hui dans le corps de ces immenſes Mauſolées. Cependant on ne pratiquoit rien de ſemblable dans toute l'Egypte à la mort des ſimples particuliers, à qui l'on ſe contentoit de mettre ſous la langue, ou ſur la poitrine, une piece de monnoïe d'or ou d'argent, qu'on retrouve encore dans les Momies, lorſ-

qu'on les dépouille de leurs maillots & de leurs langes gommés.

On a différemment interprété la loi Indienne qui ordonne aux veuves ſans enfants (1) de ſe jetter ſur le bûcher où l'on brûle leurs maris ; mais il eſt très-faux que cette loi ait été ſuggérée par un Bramine, mauvais Philoſophe, qui vouloit empêcher les empoiſonnements : il prétendoit, dit-on, qu'aucune femme ne ſeroit tentée de donner du poiſon à ſon époux, ſi elle ſavoit d'avance qu'elle mourroit avec lui. Il ne faut pas croire que pour prévenir un crime, on en ait commis mille de ſang froid ; c'eſt comme ſi l'on brûloit ſa maiſon pour la garantir des voleurs. D'ailleurs les Indiennes n'empoiſonnent pas plus ſouvent leurs maris, que les autres femmes de l'Aſie & de l'Europe ; & ſi l'eſprit du légiſlateur eût été tel qu'on le ſuppoſe, il n'auroit pas exempté les veuves qui ont des enfants de la peine commune.

Comme les Idous ſont polygames, c'eſt la femme qu'ils ont le plus aimée pendant leur vie, que la loi fait périr avec eux ; d'où l'ont peut ſûrement inférer que la ridicule prétention de vouloir coucher encore avec ſa maîtreſſe dans l'autre monde a fait adopter cette folie cruelle à des hommes qui avoient l'eſpérance d'une vie à venir, mais qui étoient aveuglés par la volupté. Il ne faut pas oublier ici deux contradictions horribles dans le ſyſtême des anciens Brachmanes & des Bramines modernes ; entêtés juſqu'à la fureur de la Métemp-

(1) Il eſt important d'obſerver que les veuves Indiennes qui ont des enfants, ne peuvent ſe brûler avec le corps de leurs maris ; & loin que la coutume les y oblige, il leur eſt ordonné de vivre pour veiller à l'éducation de leurs enfants ; d'ailleurs les Gouverneurs des Provinces ne le leur permettroient pas, parce que les orphelins multipliés ſeroient un fardeau pour l'état, qui devroit leur ſervir de pere.

sycose, cette hypothese favorite des Orientaux, ils croient qu'il n'est pas permis d'ôter volontairement la vie à une mouche, à un ciron, ni à rien de tout ce qui respire sur la terre: tandis qu'ils exigent que les femmes soient brûlées solemnellement aux obseques de leurs maris; & en craignant de blesser un insecte, ils font essuyer à leurs semblables le plus affreux des supplices. On ne sauroit imaginer une plus grande discordance dans les idées, ni une extravagance comparable à celle-là. D'un autre côté, on ne peut concevoir comment ils prétendent réjoindre leurs épouses dans l'autre monde, puisqu'ils soutiennent que les ames voyagent & passent, sans relâche & sans repos, d'un corps dans un autre au moment de la destruction de l'être animé; de sorte que l'ame du mari pourroit entrer, selon eux, dans l'embryon d'une souris, & l'ame de la femme, dans celui d'un chat. Ainsi les Idous, qui ne devroient point brûler leurs femmes, s'ils vouloient être conséquents dans leurs principes, sont les seuls Asiatiques méridionaux qui aient opiniâtrément retenu cette abominable coutume; ils paient même un tribut annuel au Grand Mogol & aux Nababs, & aux Rajas Mahométans, pour avoir la permission de commettre de temps en tems de semblables parricides; & il leur en coûte fort cher pour transgresser le précepte positif de leur Védam qui défend l'homicide.

Il ne faudroit pas plus s'étonner de voir des Chrétiens blûter leurs femmes, que de voir des Banianes brûler les leurs, si les maximes des hommes n'étoient presque toujours en contradiction avec leurs actions, ou leurs actions avec leurs maximes. On trouve dans un Mémoire Académique de M. Fréret, que ses confreres avoient soutenu que les anciens Gaulois n'immoloient pas des victimes humaines, parce que de semblables sacrifices, disoient-ils n'auroient pu s'accorder avec leurs dogmes, tels qu'on les expose dans

Céſar, dans Strabon, & dans Diodore ; mais le ſeul exemple des Indiens auroit dû les déſabuſer, puiſque cet exemple démontre de la façon la plus évidente que les dogmes religieux & les ſyſtêmes Théologiques peuvent être en oppoſition avec les pratiques & les uſages ; & on ne voit pas pourquoi on exigeroit des anciens Gaulois d'avoir été moins inconſéquents que les autres nations contemporaines.

Le fanatiſme a quelquefois tellement ſujugué la raiſon & la nature, qu'on a vu aux Indes des femmes forcenées ſe brûler volontairement ; mais ces ſuicides ſont rares, & il eſt certain que la plupart des veuves tâchent d'échapper au bûcher, & elles échapperoient en effet, ſi les Bramines ne les contraignoient en les menaçant de l'implacable courroux de Brama (1). Lorſqu'on lit avec

(1) On brûle les femmes aux Indes Orientales de trois façons differentes. Dans le Royaume de Guzerate, juſqu'à Agra & Delhy, on les fait aſſeoir dans une hutte de bambous & de roſeaux ſecs, où on applique le feu au-dehors. Dans le Bengale, la veuve dévouée ſe tient accroupie ſur un bûcher, qu'on allume lorſqu'elle prend le corps de ſon mari pour le mettre ſur ſon giron : ceux qui ont des lettres ou des préſents qu'ils veulent faire tenir à leurs parents de l'autre monde, les lui donnent avant que le feu ait pris. Sur un diſtrict de la côte de Coromandel, on fait un feu dans une grande foſſe de la profondeur de dix pieds : quand la flamme commence à s'élever, les prêtres-bourreaux conduiſent la femme à reculons, & le dos tourné vers le feu, où on la précipite en arrivant ſur le bord du foſſé. C'eſt la mode de jetter dans ces bûchers funebres pluſieurs vaſes remplis d'huile & de réſine ; mais on ne ſauroit dire ſi cela contribue à abréger ou à augmenter le ſupplice : les muſiciens, qui ſavent leur métier, ont ſoin de faire un ſi grand bruit avec leurs tambourins & leurs flûtes, qu'on n'entend jamais les cris de la victime. Dans un autre endroit de cette côte de Coromandel, on enterre les femmes vivantes, & chaque aſſiſtant a la charité de leur jetter un panier de ſable. Voyez *Tavernier, voyage aux Indes, liv. 3, T. II, à la Haye, 1718.* Conſultez auſſi les *Lettres de Bernier.*

attention les Voyages de Tavernier, de Thevenot, de Bernier, & de Chardin, on s'apperçoit qu'on donne à ces misérables victimes de la mode & de la superstition un breuvage qui en étourdissant leurs sens, leur ôte la frayeur que l'appareil de la mort inspire. En faisant des recherches plus précises sur la qualité des ingrédiens dont on extrait cette liqueur enivrante, j'ai découvert qu'on se sert principalement d'une forte infusion de safran, qui a la vertu singuliere de porter à la tête des vapeurs fort agréables, & plus vives que celles que procurent l'Opium, le Solanum, la graine du chanvre verd, & les autres Narcotiques (1).

On saisit l'instant où l'ivresse commence, pour jetter les femmes sur le bûcher, & c'est à ce stratagême des Faquirs & des Bramines qu'on doit attribuer ce que disent quelques relations des signes de joie & d'alégresse qu'on remarque dans ces infortunées créatures, quelque temps avant l'exécution, & à l'aspect des flammes qui vont les dévorer. Il est réellement étonnant que les Américains Septentrionaux aient la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes & aux esclaves qu'on sacrifie à la mort des Caciques : ils emploient des feuilles de tabac, écrasées & réduites en

(1) Le safran, ainsi que les étamines & les stigmates de la plupart des fleurs liliacées, à racine bulbeuse, est un poison pris à une certaine dose, & on prétend que c'est de tous les venins le moins violent, pour ne pas dire le plus doux. Après avoir excité un rire immodéré & convulsif, il commence par assoupir & à produire des rêves divertissants, qui finissent par la mort. On a vu plus d'une fois, dans le Gatinois, mourir des personnes qui s'étoient par mégarde endormies sur des ballots remplis de safran ; ce qui prouve qu'il tue par ses *effluvia*, ou plutôt qu'il étouffe par sa forte évaporation. Les bouquets de fleurs liliacées, mis dans des chambres closes, ont souvent occasionné les mêmes effets, & étouffé ceux qui y couchoient.

en pâte, dont ils forment de groſſes boulettes qu'avalent ceux qui doivent mourir; on leur fait boire enſuite un verre d'eau, qui en délayant le tabac, les précipite dans un délire complet; parce que l'âcreté de l'huile & du ſel que ce végétal recele, picotte violemment les parois & la membrane de l'eſtomac, & occaſionne des convulſions qui troublent les eſprits vitaux; tant les hommes ont été ingénieux dans leurs égarements; quand ils n'ont pu réuſſir à ſurmonter la Nature par force, ils l'ont ſurmontée par artifice.

Au ſeizieme ſiecle il s'éleva une diſpute entre le métif Garcilaſſo, & les autres Auteurs Eſpagnols qui ont écrit l'Hiſtoire du Pérou: ces Auteurs prétendoient qu'à la mort des Incas on faiſoit mourir par force un grand cortege de domeſtiques & de concubines, qui devoient aller ſervir leur défunt maître dans les eſpaces imaginaires où les Péruviens plaçoient leur paradis. Garcilaſſo au contraire ſoutenoit qu'on ne contraignoit pas ces infortunés; mais qu'ils venoient ſe préſenter d'eux-mêmes pour avoir l'honneur d'être enterrés vivants, & qu'on étoit ſouvent obligé d'en renvoyer pluſieurs qui excédoient le nombre preſcrit par l'étiquette de la Cour, pour les funérailles de Sa Majeſté. Si l'on ſe rappelle juſqu'à quel point les Péruviens modernes mépriſent la vie, on ne ſauroit nier que le ſentiment de Garcilaſſo ne ſoit le plus probable. D'ailleurs tout dépend de la perſuaſion plus ou moins grande de la part de ceux qui ſe dévouent: s'ils croient fermement, & juſqu'à l'enthouſiaſme, qu'ils reſſuſciteront ſur le champ pour aller accompagner leurs maîtres ou leurs amis, il pourroit leur arriver d'expirer avec autant de conſtance que ces hommes obſcurs, prétendus Martyrs, qui couroient joyeuſement aux échafauds, dans l'idée qu'on étoit ſauvé quand on avoit eu le bonheur d'être mis à mort pour avoir inſulté les ſtatues de Vénus & de Mercure.

Quant aux peuples de l'Amérique Septentrionale, il est sûr qu'ils se servent du tabac, comme on l'a observé en 1725, chez les Natchez de la Louisiane dont le chef vint à mourir cette année-là. Les Français, qui occupoient alors une grande partie de cette province, ne purent, ni par prieres ni par menaces, empêcher qu'on ne fit un grand massacre aux obseques de ce barbare: on ne tua pas moins de treize personnes des deux sexes, sans compter un enfant qu'on jettoit partout où le convoi passoit, afin qu'il fût foulé aux pieds de ceux qui portoient le brancard où reposoit le corps du Cacique. Deux de ses femmes, quelques vieilles décrépites, & cinq de ses domestiques furent expédiés, pour lui tenir compagnie dans le tombeau (1).

Après beaucoup de cérémonies ennuyeuses & folles, on fit asseoir tous les condamnés sur des nattes étendues par terre : on leur servit les boulettes dont on vient de parler, & en attendant que ce poison produisît les premiers effets, l'assemblée se mit à danser & à faire le cri de mort d'une façon si bruyante, qu'on l'entendit dans tous les villages des environs: on enveloppa ensuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, sur laquelle on passa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes soutinrent ce lacet pour l'empêcher de glisser & trois autres bourreaux le tirerent par un bout, & étranglerent ainsi en un instant toutes les victimes de cérémonie de Cannibales : on enterra leurs corps à côté de la fosse où on jetta celui du Cacique.

M. le Page prétend que si les Français ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quel-

(1) Voyez l'*Histoire de la Louisiane*, *par M. le Page des Pratz. Tom. III*, *p.* 57. On trouvera une autre relation de ce même événement dans Dumont, sur la Louisiane, pag. 237, & suivantes.

ques jours avant l'exécution, le nombre des femmes & des hommes dévoués, & assassinés, eût été beaucoup plus considérable. D'où on peut juger quel doit avoir été le carnage que les anciens Mexicains & les anciens Péruviens faisoient dans des circonstances semblables. Si un petit chef d'une petite horde exigeoit treize à quatorze personnes pour ses plaisirs & son service dans l'autre monde, on a dû en faire périr des milliers pour former la suite des Incas & des prédécesseurs de Montezuma, qui commandoient à plusieurs peuples dans de grandes contrées, soumises au pouvoir d'un seul despote. A S. Domingue on pratiquoit aussi cette barbarie à l'enterrement des Princes & des Seigneurs de l'Isle. Enfin, elle avoit été adoptée par la plupart des nations du nouveau continent, rangées sous le gouvernement d'un Cacique.

Il n'y a aucun grand bien qui ne puisse produire un grand mal : la flatteuse espérance d'une vie à venir, qui auroit dû consoler l'humanité, a été la source d'une infinité de crimes & de meurtres solemnels, qui font & feront toujours horreur à quiconque en lit le récit dans l'Histoire du genre humain. Ce n'est pas le système de l'immortalité de l'ame qui a entraîné des abus si coupables, mais le dogme de la résurrection des corps. Il est facile de se figurer comment des hommes grossiers & matériels ont raisonné sur ce principe une fois admis comme incontestable. Si nous ressuscitons, auront-ils dit, avec un corps tel que le nôtre, nous aurons les mêmes organes & les mêmes sens : si nous devons avoir les mêmes organes, il s'ensuit que nous éprouverons les mêmes sensations & les mêmes besoins : Il n'est donc pas absurde qu'un mari accoutumé d'être caressé, & un maître accoutumé d'être obéi dans ce monde-ci, se fassent accompagner dans l'autre par leurs femmes & leurs esclaves.

Il faut qu'on ait raisonné de la sorte, puisqu'on a agi conformément aux conséquences de ce so-

phisme. Observons toutefois qu'un Missionnaire de la Propagande, hérissé de Théologie, auroit de la peine à démontrer, par exemple, à un chef des Natchez de la Louisiane, qu'il ne doit pas faire enterrer des Esclaves vivants à ses obsèques. Le Sauvage diroit au Prêtre : je suis dans la ferme persuasion d'une vie à venir : si tu veux me retirer de ce système, il faut que tu me prouves que je ne ressusciterai pas en corps & en ame : il faut que tu me prouves encore qu'il est impossible qu'ayant été Roi des Natchez dans cette vie, je ne puisse le redevenir dans l'autre, vu qu'il n'y a en cela rien de contradictoire pour celui qui, comme moi, n'a jamais douté de la toute-puissance de Dieu. Si la mort n'est qu'un passage brusque à une seconde existence, il est sûr qu'elle ne sauroit m'ôter le droit que j'ai sur mes esclaves; puisque je tiens ce droit de Dieu même, qui étant immuable, ne me privera point de ce qu'il m'a une fois donné.

Ce discours, quel qu'il soit, embarrasseroit sans doute le Catéchiste; mais un Philosophe qui rencontreroit cet Indien raisonneur, lui diroit : *Rien ne t'autorise à supposer comme vrai ce qui peut ne l'être pas. Ton système est incertain : le crime que tu veux commettre ne l'est point. Toi, qui meurs de ta mort naturelle, comment peux-tu prétendre, barbare, que d'autres hommes soient égorgés pour te faire plaisir, & qu'ils préviennent en ta faveur le terme que la Nature leur a marqué ? Si tu n'as jamais douté de la toute-puissance de l'Etre suprême, tu n'as aucune raison pour douter de sa justice, qui ne sauroit s'accorder avec la violence que tu fais à ceux que tu nommes tes sujets, en voulant qu'ils meurent lorsque tu cesses de vivre. L'empire que tu as exercé sur eux, n'a été qu'un continuel abus & de leur part & de la tienne, ou un continuel brigandage du plus fort sur le plus foible. Tu blasphêmes, lorsque tu dis que les tyrans tiennent leur pouvoir de Dieu : tu envahis les droits du Créateur, lorsque*

tu prétends régler les instants de la mort de tes semblables. Ce n'est pas toi qui les anime ; ce n'est donc pas à toi à les détruire, mais à les aimer, puisqu'ils sont les fils de ton pere. Parce que tu crois la résurrection des corps, tu veux massacrer tes freres! Insensé, ta cruauté me fait frémir. Si l'on te contoit qu'il y a un pays où les bergers égorgent leur troupeau, lorsque le loup leur mange une brebis, cette absurdité, moins criminelle que la tienne, te paroîtroit incroyable. Pense ce que tu veux d'une vie à venir ; mais ne souille pas tes mains d'un sang innocent. Meurs en paix, laisses-y mourir les autres, & demande à Dieu qu'il te pardonne de ce que tu as été Roi dans ce monde.

Cette réponse vaudroit mieux que tout ce que pourroit balbutier le Théologien, & je ne doute nullement qu'elle ne fit une si forte impression sur l'esprit de l'Américain, qu'il renonceroit à la prétention d'être enterré avec ses esclaves vivants : mais, dira-t-on, n'y a-t-il jamais eu aux Indes Orientales des personnes sensées qui aient employé ces raisons, ou des raisons semblables, pour dissuader aux femmes de s'y brûler ? Si l'on s'y est servi de ces motifs, il faut qu'ils n'aient produit aucun effet sensible, puisque la coutume en a triomphé. Oui, il est possible que la philosophie n'a jamais pu faire entendre sa voix aux Indes, à cause de l'intérêt des Bramines qui s'approprient les dépouilles des veuves sacrifiées : ils s'approprient leurs colliers, leurs brasselets, leurs pendants d'oreilles, qu'ils vont rechercher dans les cendres, quand le bûcher est éteint.

Si le Clergé d'Espagne & de Portugal n'avoit quelque profit à faire des *Auto-da-fé*, il n'en feroit pas : on n'est pas gratuitement méchant. Si dans un pays de superstition on prêchoit les plus belles maximes qui choqueroient l'avarice des prêtres, on ne seroit pas entendu du peuple, qui n'entend & qui ne voit que par ses prêtres, ces despotes du vulgaire.

Il faut que le dogme de la résurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Asie, en Afrique que les Historiens ne le soupçonnent, vu qu'on ne connoît gueres d'ancienne nation qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des ustensiles de ménage, des boissons, des aliments, des lumieres & des pieces de monnoie, pour le service des Mânes; ce qui prouve inconteſtablement qu'on y croyoit à une vie future. Les cérémonies funebres peuvent expliquer les différents systêmes sur la nature de l'ame adoptés dans les différents pays; & ce seroit peut-être un moyen pour résoudre la question, peu importante à mon avis, mais tant de fois agitée, sur le sentiment des anciens Juifs touchant la Résurrection.

Il est vrai que dans le *Vaïcra*, ou le Lévitique, ni dans tout le Deutéronome, on ne voit aucun réglement concernant les enterrements & la sépulture; & on ne conçoit pas comment ces préceptes économiques, si essentiels, ont pu être omis ou oubliés dans les livres où l'on descend dans les plus petits détails où l'on défend de manger de la chair étuvée à la crême, & des cuisses de lievre. Les Ecritures Hébraïques disent dans un autre endroit, que Jacob & Joseph avoient été embaumés, & que leurs corps avoient été salés pendant quarante jours dans le natron (1). D'où on peut inférer que ceux qui les ensevelirent de la sorte adhéroient au dogme des Egyptiens sur la Résurrection: & il est très-probable que les Juifs, qui avoient beaucoup emprunté de

(1) Comme c'étoit une loi inviolable en Egypte de laisser les cadavres dans le natron ou le nitre, pendant soixante-dix jours, ni plus ni moins, il faut avouer qu'il y a une faute dans le texte de la Genese, qui dit au chap. 50, que le cadavre de Jacob ne resta dans le sel que pendant quarante jours. L'adresse des Commentateurs palliera aisément cette inadvertance, en l'attribuant aux copistes.

l'Egypte, ont toujours perſiſté dans cette opinion, ſans quoi ils n'auroient pas importé dans la Paleſtine le procédé des embaumements, où ils ne firent, dans la ſuite des temps, que quelques légers changements auxquels leur pauvreté les contraignit, comme l'aſſure le Rabbin Jacob dans ſon *Thurim Jora Degha*, chapitre 352 (1). Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils jettoient anciennement quelques pieces de monnoie dans le ſépulcre des particuliers, puiſque Flalvien Joſephe rapporte que c'étoit une opinion reçue du temps de Hircan, qu'en inhumant David on avoit enterré des ſommes conſidérables avec lui. Comment cette opinion ſe ſeroit-elle établie dans un pays où on n'auroit pas eu la coutume de renfermer de l'argent dans les cercueils? Et pourquoi auroit-on eu cette prévoyance à l'égard des morts, ſi l'on n'y avoit eu quelque idée d'une vie à venir purement matérielle, que les Chrétiens ont manifeſtement puiſée dans la Synagogue? D'ailleurs la ſecte des Saducéens, qui nioient la Réſurrection, étoit une ſecte nouvelle qu'on accuſoit d'avoir attaqué un ancien ſyſtême univerſellement cru.

On ne doit pas compter entre les conſéquences dangereuſes qu'a entraînées le dogme de la Réſurrection des corps, l'uſage d'enterrer des enfants vivants avec le corps mort de la mere, comme on fait chez Onontagues, au Darien, & dans quelques autres cantons de l'Amérique. Cette atrocité eſt née de la déplorable conſtitution de la vie ſauvage, où perſonne ne voulant ou ne pouvant ſe charger de l'éducation des orphelins & des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même

(1) Chardin aſſure, Tome III, p. 17, que les Perſans s'imaginent que Daniel a le premier enſeigné en Perſe le ſecret d'embaumer les corps; ce qui a peut-être donné occaſion à l'hiſtoire du Dragon, dans lequel il injecta du ſuif, de la poix & des égagropiles.

que la mere vient à expirer. On les maſſacre pour les empêcher de mourir de faim & de miſere. La charité des Sauvages ne s'étend pas plus loin, & cette charité même eſt un crime de léze-humanité; tant l'homme perd à n'être point civiliſé.

Après avoir conſidéré le cérémonial affreux & révoltant, pratiqué aux funérailles de tant de nations des deux continents, nous examinerons une bizarrerie qui a rapport au deuil, & dont il eſt impoſſible d'approfondir les cauſes. Elle conſiſte à ſe couper un article des doigts, lorſqu'on perd ſon mari, ſa femme, ou quelqu'un de ſes proches. Les Tcharos de Paraguai, les Guaranos, & beaucoup d'autres grandes peuplades de cette partie du nouveau Monde, ont été anciennement ſi faciles à ſe faire de ſemblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes & des femmes à qui il ne reſtoit plus que cinq ou ſix doigts entiers aux deux mains (1). Ce qui a ſans doute induit en erreur l'Auteur des mémoires manuſcrits qui m'ont été communiqués, & dans leſquels il eſt dit que chez les Sauvages qui habitent à l'Occident de Paramaribo, & que les Hollandois nomment *Boken*, il y a des tribus entieres qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main.

Les Miſſionnaires, intereſſés à poſſéder des eſclaves qui ne ſoient point mutilés, ont preſque entiérement aboli cette extravagance chez les Indiens qu'ils dirigent dans l'Amérique méridionale; mais dans la Californie pluſieurs hordes reſtées dans la barbarie ont auſſi perſévéré dans cet abus, & ſe retranchent encore aujourd'hui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parents: ils commencent par les articles des deux mains, & quand ces membres ſont totalement emportés, ils attaquent

(1) Voyez les *Relations de* Sepp, *& les Lettres du P.* Catanco *à ſon frere.*

attaquent le second doigt, & ont un secret merveilleux pour guérir promptement ces blessures qui seroient regardées comme dangereuses en Europe, à force d'être répétées souvent.

Il s'agit maintenant d'indiquer une nation de notre continent qui ait aussi eu la coutume impertinente de se tronquer les mains; & s'il est possible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitans des deux hémispheres, si différents d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrés dans les plus grandes absurdités que l'esprit humain puisse concevoir & exécuter. Pendant le cours de mes longues recherches sur l'Histoire de l'espece humaine, je n'ai trouvé qu'un seul peuple de l'ancien continent qui se soit mutilé dans ce goût-là, & pour des motifs semblables: ce peuple est celui qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, & que nous nommons les Hottentots, si connus & si fameux par leurs mœurs & leurs habitudes bizarres.

M. la Loubere, de l'Académie Française, est le premier, si je ne me trompe, qui ait observé cette coutume des Caffres, pendant le séjour qu'il fit au Cap de Bonne-Espérance, à son retour de Siam, où il avoit porté une lettre très-inutile de Louis XIV (1). Il dit que quand les Hottentots perdoient leurs femmes, & les Hottentotes leurs maris, les uns & les autres se coupoient un bout des doigts, en sorte qu'on pouvoit voir par l'inspection de leurs mains s'il étoient vœufs, & combien de fois ils l'avoient été. Kolbe, qui a suivi la Loubere, varie dans la description qu'il donne de cette mode folle, & en tombant d'accord sur le point principal, il me semble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce pays que les femmes qui aient raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux.

Les Hollandois ont réussi à dissuader aux Caffres

(1) *Voyage de Siam, Tome II, page 167.*

de se faire à eux-mêmes un mal si cruel d'où il ne résulte aucun bien ni pour les morts ni pour les vivants; & ces Africains ont enfin renoncé à l'amputation de leurs doigts, ainsi qu'à celle d'un testicule qu'ils s'ôtoient jadis, comme tout le monde sait. Devenus plus sages ou moins extravagants, ils se félicitent de leur docilité au joug de la raison; tandis que d'autres peuples persistent avec fureur dans des travers également blâmables, sous prétexte que leurs peres & leurs aïeux n'ont pas agi autrement: comme si les folies devoient nécessairement être héréditaires, & comme s'il y avoit prescription contre le sens commun.

Dans les Traités écrits sur les funérailles des anciens, par les modernes *Kichmann*, *Meursius*, & quelques autres dont les recherches sont déposées dans l'immense Collection de *Grævius*, on voit que les Romains coupoient quelquefois un doigt aux corps morts que les lieux & les circonstances ne leur permettoient pas d'ensevelir avec toute la pompe convenable: ils pratiquoient avec ce membre détaché du tronc beaucoup de superstitions dans lesquelles il seroit insensé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin d'avoir entendu parler de la religion des Romains, n'ont même aucune connoissance de la religion des Mahométans, débordée jusqu'à la côte de Mélinde à l'Orient, & jusqu'à celle d'Angola à l'Occident de l'Afrique.

Il seroit plus insensé encore de supposer que les Caffres ont anciennement communiqué avec les indigenes de la Californie, & que c'est à cette correspondance qu'on doit rapporter la conformité des usages sur la mutilation des mains dans des temps de deuil. Quiconque a la moindre notion de la Géographie, sent le néant de cette hypothese. Il n'y a point d'hommes sur le globe mieux séparés les uns des autres que les Californiens & les Hottentots: placés du Sud au Nord sur les deux extrêmités du monde, le monde entier les sépare.

Peu satisfait de toutes les explications qu'on pourroit donner de cette coutume affreuse, j'aime mieux croire qu'il nous est impossible d'en deviner la cause, que d'en déterminer une qui ne seroit peut-être point la vraie. Si l'on disoit qu'on a voulu par là imprimer un caractere ineffaçable aux vœufs & aux orphelins, la difficulté renaîtroit sous une forme nouvelle, puisqu'on n'en comprendroit pas mieux pourquoi ces Sauvages ont prétendu que les orphelins & les vœufs fussent distingués par des marques si cruelles qu'on pourroit les envisager comme un supplice. Si l'on n'avoit contraint que les femmes à s'abattre un bout des doigts, lorsqu'elles perdent leurs maris, on soupçonneroit qu'on a eu envie de prévenir la fraude d'une veuve qui se donneroit pour vierge à un second époux qui n'auroit aucune connoissance de son premier mariage; ce qui est possible chez les peuples errants, puisqu'on en a des exemples chez les peuples policés; mais cette explication ne sauroit s'appliquer aux orphelins & aux orphelines, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands abus pour qu'on ait pris tant de peine à le constater par des signes indélébiles.

Un usage moins sanguinaire, mais plus ridicule, est celui qu'on a retrouvé chez tant de nations des Indes Occidentales, où le mari se met au lit, ou dans son *Hamac*, quand sa femme a accouché d'un enfant mâle ou femelle: dans cette posture il contrefait le malade, gémit, se fait soigner, & reçoit les visites de ses amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter.

Quand on entendit parler pour la premiere fois de cette extravagance en France, on demanda à l'ordinaire, comment on pouvoit être si fou en Amérique; mais on ignoroit sans doute alors que cette coutume a été & est encore en vogue en France même, & que c'est ce qu'on nomme dans le Béarn *faire Couvade*. Il est vraisemblable

que les anciens Vénarniens, ou les Béarnois, ont puiſé cette étiquette en Eſpagne, où elle régnoit principalement du temps de Strabon. *Mulieres, cum peperunt, ſuo loco viros decumbere jubent, eiſque miniſtrant*, dit-il (1) : ce qui revient à ce qu'on a obſervé parmi les Bréſiliens, & parmi tant de peuplades du Nord de l'Amérique, où la femme, dès qu'elle eſt délivrée, n'a rien de plus preſſé que d'aller ſervir ſon époux alité pour pluſieurs jours.

Marc Paul, qui n'a pas toujours menti, aſſure qu'il a vu pratiquer la même choſe chez pluſieurs tribus de la grande famille des Tartares indépendants. D'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du monde, ayant été généralement adoptée depuis le fleuve de S. Laurent juſqu'au-delà des Pyrénées : elle devoit faire fortune, puiſqu'elle eſt trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'eſprit humain. Feu M. Boulanger a tâché d'en découvrir la cauſe dans ſon *Antiquité dévoilée* ; mais on ne ſauroit être, à mon avis, plus malheureux qu'il ne l'a été dans ſes conjectures : emporté par un enthouſiaſme ſyſtématique, il a voulu ſoumettre les faits à ſes idées, au lieu d'accommoder ſes principes aux faits.

» En Amérique, chez quelques Sauvages, dit-» il, l'uſage veut que le mari ſe mette au lit lorſ-» que ſa femme eſt accouchée. La même choſe ſe » pratiquoit chez les Celtibériens, ſuivant Stra-» bon, & dans l'Iſle de Corſe, ſuivant Diodore de Si-» cile. Pour expliquer une coutume ſi bizarre d'a-» près notre ſyſtême, il ſemble que l'on doit » regarder cette conduite du mari comme une » ſorte de pénitence, fondée ſur la honte & le » repentir d'avoir donné le jour à un être de ſon » eſpece. Cette conjecture paroît d'autant plus » fondée, que, ſuivant les Lettres édifiantes, citées

(1) *Lib.* 3, *page* 174.

» dans la note, le mari pendant sa retraite ob-» serve un jeûne très-rigoureux, & s'abstient » même de boire, ensorte qu'il maigrit consi-» dérablement (1)«.

Pourquoi un homme seroit-il honteux de ce qu'il lui est né un enfant, le fruit de son amour, l'objet de sa tendresse, le sang de son sang? Pourquoi seroit-il pénitence pour avoir couché avec sa femme, puisqu'il savoit en se mariant, qui coucheroit avec elle, selon l'ordre de la nature? En vérité, tout cela est incompréhensible pour nous.

Si le système de M. Boulanger est absolument destitué de réalité à cet égard, pourquoi l'Eglise Romaine, dira-t-on, exige-t-elle que les femmes qui ont accouché soient purifiées au moment qu'elles rentrent dans les temples? On suppose par conséquent qu'elles son souillées; ou, ce qui est la même chose, on suppose qu'elles ont péché en concevant leur fruit ou en se délivrant de leur fruit; on a donc attaché au mariage un préjugé qui, tout absurde qu'il est, ne laisse pas de justifier le sentiment du Philosophe Français.

Cette objection n'est pas même spécieuse. Chez les Juifs on purifioit les femmes parce qu'on les croyoit souillées par l'épanchement du sang qui accompagne & suit les couches: & il n'y avoit en cela rien que de fort naturel, dans un pays chaud & mal-sain, habité par un peuple mal-propre & dégoûtant: l'Eglise Romaine, qui a perverti l'esprit des usages Judaïques, a transporté à l'ame la souillure du corps, parce qu'il est dit dans la traduction Latine du Lévitique, que les femmes qui ont enfanté doivent offrir un pigeon *pro peccato*, à cause du péché: ce qui a un sens différent dans le texte Oriental que dans la mauvaise version de la Vulgate. D'ailleurs il n'est ici question que de la

(1) *Antiquité dévoilée par les usages*, Liv. II, Cap. III, p. 127. *in*-4o. Amsterdam, 1766.

femme, & non du mari, à qui ni les Chrétiens ni les Juifs n'ont jamais, au milieu de leurs ſuperſtitions, imputé à crime la naiſſance de ſes enfants.

Il n'y a donc aucune analogie, aucun rapport entre la cérémonie de la Purification, & la coutume interprétée par M. Boulanger. En liſant attentivement ſes *Recherches ſur le Deſpotiſme Oriental* & ſon *Antiquité dévoilée*, qui n'eſt qu'un commentaire du premier ouvrage, je me flatte d'avoir compris le principal objet de ſon ſyſtême. Cependant je ne ſaurois me perſuader que l'attente de la fin du monde, & de la venue du grand Juge, ait pu faire ſur l'imagination des mortels conſternés tous les effets qu'il déduit de ces deux cauſes, juſqu'à rendre des parents honteux lorſqu'il leur naiſſoit des fils & des filles. Je ne crois pas non plus que cette même appréhenſion de la ruine du globe ait fait recourir les hommes à la Circonciſion, comme s'ils avoient eu un violent remords pour avoir engendré des individus de leur eſpece, ainſi que M. Boulanger le ſuppoſe dans le chapitre où il traite plus amplement de la Circonciſion.

Je ne releve pas ces inexactitudes pour inſulter à la mémoire de ce ſavant, comme ont fait tant de fanatiques enivrés de leurs propres chimeres & jaloux de celles des autres: je les releve parce que les fautes des grands hommes méritent qu'on les réfute: les erreurs des hommes vulgaires ne méritent pas qu'on s'en ſouvienne.

N'eſt-il pas plus raiſonnable de dire que les maris ont, dans de certains pays, voulu donner à connoître qu'ils avoient eu autant de part à l'ouvrage de la génération que leurs femmes, & que la fatigue avoit été la même de part & d'autre? C'eſt à cette prétention ſinguliere qu'on doit attribuer leur retraite; ils ſe ſont mis au lit pour ſe refaire de leur laſſitude, & ſe préparer à de nouveaux travaux pour la propagation de l'eſpece; comme ſi le premier produit de leur amour les eût énervés & abattus. Quand au jeûne, qu'on dit qu'ils obſer-

vent pendant leur repos, il n'y a que les Jéſuites qui en parlent; les autres Auteurs anciens & modernes ne diſent pas un mot de cette prétendue abſtinence: au contraire, le Naturaliſte Piſon, dont l'autorité vaut bien celle des cent trente volumes de Lettres édifiantes, rapporte qu'au Bréſil les maris alités, à l'occaſion des couches de leurs femmes, ſe font ſervir les mets les plus ſucculents (1). Quand on a queſtionné ces barbares ſur les motifs de leur conduite, ils ont répondu qu'ils vouloient rétablir leurs forces qui s'épuiſoient toutes les fois qu'ils devenoient peres. Cet aveu ſuffit pour donner à mon ſentiment toute la probabilité qu'on peut exiger d'une opinion: il ne s'agit donc pas de pénitence, ni de rien de tout ce que l'illuſtre Auteur de l'*Antiquité dévoilée* a cru voir dans cette coutume.

On ſait que les éclipſes de la Lune & du Soleil ont toujours été en droit d'épouvanter les ignorants & les ſuperſtitieux: on ſait encore que les Romains & les Grecs faiſoient, pendant ces inſtants d'obſcurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des ſonnailles, des poëles & d'autres inſtruments rauques & groſſiers. Il eſt bien ſurprenant après cela que les Auteurs qui ont écrit l'Hiſtoire du Pérou, conviennent unanimement que les anciens Péruviens faiſoient un bruit pareil dans des circonſtances ſemblables. Raſſemblant tous les tambourins, les cornets, les trompettes, ils en ſonnoient à outrance; & afin d'augmenter la cacophonie ils fouettoient leurs chiens & les faiſoient hurler. On a encore retrouvé cet uſage en Aſie chez les Indiens adonnés au culte Bramique, qui ne ſe contentent pas de crier, de battre, & de ſonner pendant les éclipſes; ils ſe baignent

(1) *Maritus, tempore puerperii, uxoris loco decumbit primis à partu diebus, & puerperæ inſtar bellariis & epulis fruitur.* Hiſtoria Natural. Braſiliæ, p. 14.

encore dans le Gange, caſſent leur vaiſſelle, & font tant de contorſions qu'on les prendroit pour des furieux ou des enragés.

Il n'eſt pas facile de ſavoir comment tant de nations, placées à de ſi grandes diſtances les unes des autres, ont pu ſe rencontrer au point qu'on les ſoupçonneroit d'avoir conſpiré enſemble; car la défaillance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement l'homme à crier; elle le porte plutôt à ſe taire, parce que les ténebres attriſtent, & que la triſteſſe eſt muette autant que l'alégreſſe eſt parlante. Auſſi voit-on les animaux qui paiſſent dans les prés, ſe retirer pendant les éclipſes ſous les haies & les arbres, & garder un ſilence morne & profond juſqu'à ce que l'illumination recommence, ou que l'obſcurité ſe diſſipe.

Il faut que les Romains, les Indous, & les Péruviens aient eu des idées bien conformes ſur la nature de la Lune & du Soleil: il faut qu'ils aient pris ces globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la penſée que les éclipſes n'étoient qu'un ſommeil ou un aſſoupiſſement ſubit qui ſurprenoit ces créatures au milieu de leur courſe céleſte. S'ils en avoient craint la chûte, comme quelques Auteurs l'ont dit, ils n'auroient pas eu recours aux clameurs & au bruit des inſtruments, l'expérience journaliere leur ayant tant de fois enſeigné que le ſon d'une trompette ne ſauroit empêcher une maſſe ſuſpendue de tomber, lorſqu'on la détache. Il n'eſt pas probable non plus qu'ils ſe ſoient imaginé que le ſoleil & la lune ſe livroient des combats & s'entre-choquoient dans les cieux; puiſqu'il ne ſeroit venu alors dans l'eſprit de perſonne de crier pour ſéparer les combattants: on auroit plutôt attendu en ſilence, & en tremblant, la déciſion d'une querelle dont dépendoit le deſtin de la terre, & le ſalut du genre-humain.

Pour approfondir les cauſes de ces erreurs ſur la ſubſtance des aſtres & des planetes, il faut ob-

ſerver que c'eſt le mouvement de ces corps, emportés ſelon les apparences d'Orient en Occident, qui les a fait prendre plutôt pour des animaux que pour des amas d'une matiere morte : ils ſe meuvent d'eux-mêmes, aura-t-on dit : donc ils ſont animés, puiſque l'état d'inertie & de repos eſt l'état naturel de la matiere brute. Qu'on n'ait pas, dans ces temps d'aveuglement, reconnu la puiſſance inviſible du premier moteur qui fait rouler, à ſon gré, ces maſſes énormes dans les eſpaces du firmament, cela n'eſt point ſurprenant; parce que les hommes n'ont jamais pu, & ne pourront jamais ſavoir pourquoi ces globes ont été créés, & à quoi ils ſervent. Le mal phyſique & le mal moral, répandus à pleines mains ſur notre planete, ne nous permettent gueres de croire que les autres globes qui nous environnent en ſoient exempts; tandis que l'exiſtence d'un être intelligent nous eſt autant démontrée qu'elle peut l'être à des individus d'une nature auſſi bornée que la nôtre.

Ce que nous venons de dire des vivants enterrés avec les morts, de l'amputation des doigts, des maris alités à l'occaſion de l'accouchement de leurs femmes, & de la cérémonie uſitée pendant les éclipſes, prouve que les erreurs en matiere de Phyſique n'ont jamais entraîné de grands abus; pendant que les erreurs en Morale ont enſanglanté la terre, après avoir avili la raiſon: & c'eſt un motif de plus pour s'en défier.

SECTION III.

De l'usages des fleches empoisonnées chez les peuples des deux continents.

Ungere tela manu, ferrumque armare veneno.
Virgil.

DAns cette Section, qui n'est qu'une continuation de la précédente, nous inférerons un Mémoire fort détaillé sur les fleches empoisonnées dont se sont servies presque toutes les nations sauvages des deux hémispheres. Cette discussion, qui intéresse si intimement l'humanité, nous rapprochera de l'Histoire Naturelle, dont nous ne nous écartons jamais qu'à regret, parce que nous sentons de plus en plus combien il vaut mieux d'offrir au lecteur des faits que des raisonnements qui, quelque justes qu'ils soient, ont toujours des contradictions à essuyer.

L'emploi des armes envenimées est de la plus haute Antiquité, & étoit connu en Asie plusieurs siecles avant Alexandre, en Italie avant la fondation de Rome, & en Amérique long-temps avant l'arrivée de Christophe Colomb. Le premier Européan qui s'inclina pour ramasser de l'or sur le rivage du nouveau monde, fut tué avec une fleche empoisonnée (1).

Ce fatal secret a précédé, dans tous les pays, l'invention du fer: lorsque les dards armés de pierres, de dents, de cornes & d'arrêtes étoient des instruments trop foibles pour subjuger ou repousser les bêtes féroces, on eut recours au poison, qui, d'abord réservé pour la chasse, a été dans la suite des temps employé dans les guer-

(1) Le Comte de Fogéda.

res nationales des Sauvages. On trouve cependant dans l'Hiſtoire quelques peuples qui n'ont pas uſé de venin contre leurs ennemis, quoiqu'ils s'en ſerviſſent journellement contre les animaux : tels ſont les anciens Gaulois, qui envenimoient les dards avec leſquels ils chaſſoient, & non ceux avec leſquels il combattoient, puiſque Céſar ne dit nulle part que les armes des peuplades Gauloiſes qu'il avoit défaites, aient été empoiſonnées pour le ſervice des batailles & des ſieges. Il eſt vrai que ces ſortes d'épées & de traits ne pouvoient arracher la victoire à des ſoldats cachés ſous des écailles de cuivre & de fer, qui avoient de leur côté la ſcience de la Tactique & de la diſcipline, contre des barbares qui ſe battoient en confuſion, & qui ne ſavoient pas même l'art de fuir.

Les Indiens qu'Alexandre rencontra dans les états de Porus, & qui tiroient à fleches empoiſonnées, l'inquiéterent beaucoup, ſans pouvoir néanmoins l'arrêter dans le torrent de ſes conquêtes. Nous ne voyons pas que cette invention ait garanti aucune nation du joug étranger, ou lui ait donné lieu d'en ſubjuguer d'autres. Les Américains, comme les Tapuias & les Caraïbes, qui s'en ſervoient beaucoup dans leurs anciennes guerres, ne ſe ſont jamais fait de grands maux : il ſemble au contraire que les Caraïbes ont jadis été vaincus & contraints de ſe retirer du continent dans les iſles. Les habitants des Moluques n'ont pu, ni avec leurs ſtilets ni avec leurs dards envenimés, ſe débarraſſer de la domination des Portugais, des Eſpagnols, & des Hollandois. Les Sardes & les Maures, ſi fameux dans l'Hiſtoire par le venin de leurs armes, furent les uns après les autres eſclaves de l'empire Romain. On dit, à la vérité, qu'Annibal vainquit les Pergames avec des viperes, qu'Amilcar défit les Libyens avec des Mandragores, & que la ville de Bertha fut priſe avec du *Solanum* dormitif; mais ces ſtratagêmes, en ſuppoſant qu'on s'en ſoit réelle-

ment ſervi, ſont d'un autre genre que les traits venimeux.

Il eſt probable que les Romains ont connu un ſpécifique contre les effets de ces armes barbares; car, quoique les contrepoiſons, indiqués à cet égard par Pline le Naturaliſte, ſoient certainement inefficaces, on voit cependant, par un paſſage du Médecin Celſe, qu'on ſavoit, dès ce temps-là, qu'en ſuçant les bleſſures on parvenoit à diminuer ſenſiblement l'activité du poiſon que la fleche y avoit dépoſé (1). Cela eſt vrai, & conforme à l'expérience de nos jours: il ne faut que du courage pour l'éprouver. Auſſi voit-on ſouvent, dans les arſenaux & les cabinets des curieux, des perſonnes qui mettent la pointe d'une fleche empoiſonnée bien avant dans la bouche, & la ſucent ſans s'en reſſentir: elles prennent bien garde de ne pas s'égratigner; car dès que la pointe ne fait aucune inciſion, il n'y a pas de danger, & c'eſt inutilement qu'on ſe ſert de gants pour manier ces ſortes d'inſtruments. Il y auroit cependant de la témérité à aſſurer que toutes les plaies envenimées peuvent ſe guérir par le moyen du ſuccement, les armes pouvant s'empoiſonner de tant de façons différentes, & les unes ayant ſans comparaiſon plus de violence que les autres, à raiſon des drogues dont on s'eſt ſervi. Ces drogues ſont preſque toujours tirées du regne végétal, rarement du regne animal, & jamais du minéral: ce qui prouve que M. Mead s'eſt trompé lorſqu'il a dit que les poiſons pris d'entre les minéraux ſurpaſſoient tous les autres en force & en malignité.

En Amérique on emploie le ſuc d'un arbuſte, & de deux arbres différents, que nous allons dé-

(1) *Lib V. cap. XXVII. fol. 72.*

On préſume que la ſalive qui s'introduit dans la plaie par le ſucement, contribue auſſi à détruire, par ſon ſel alkalin, l'action du poiſon.

crire ſucceſſivement. Le plus dangereux eſt le Mancanillier (1), ou le Hippomanes végétal de Brown : c'eſt un arbre laiteux, de la hauteur & du port de nos pommiers ; l'endroit où il ſe plaît le plus, & qui ſemble être ſon ſol natal, eſt l'Iſle de S. Jean de Porto-Rico : on le rencontre auſſi, mais moins abondamment, dans les Antilles, & ſur quelques plages du continent : on n'en a jamais vu fort avant dans les terres. Son tronc, qui n'acquiert que deux pieds en circonférence, eſt revêtu d'une écorce liſſe & tendre : ſes fleurs mâles & femelles d'une nuance rougeâtre, ſont rangées en châton ſur un même épi : ſon fruit eſt une baie ſphérique, très-charnue, ſucculente, & peinte ſur l'épiderme comme la pêche chauve : ſous la pulpe on découvre une noix raboteuſe, inégale, qui a depuis ſix juſqu'a douze logements, & un noyau dans chacun quand le fruit eſt parfait, mais cela eſt rare, ces noyaux étant fort ſujets à avorter, comme il arrive à tous les fruits qui ont pluſieurs cloiſons dans leurs capſules ſéminales. Les feuilles de cet arbre funeſte reſſemblent à celles du poirier : mais elles contiennent une ſubſtance laiteuſe qui tranſpire par l'action de la chaleur, comme on l'obſerve dans tous les *végétaux lacteſcents*. Quand ces feuilles ſuent au grand ſoleil, on n'oſe manier les branches ; quand le ſoleil ne darde pas deſſus, on peut cueillir les fruits & examiner l'arbre à ſon aiſe. Cependant il y a toujours de la témérité à ſe repoſer ſous des Mancanilliers, & principalement quand ils fleuriſſent, à cauſe de la pouſſiere prolifique qui tombe co-

(1) Quelques Auteurs nomment cet arbre *Mancelinier*, & d'autres plus fautivement encore *Manchelinier*. S'il faut avoir égard au mot Américain de Manc-anill, il eſt certain qu'on doit prononcer Mancanillier : auſſi le P. Pumier, dans ſes *nova Plantarum Americanarum genera*, No. 50, lui donne-t-il le nom de *Mancanilla*.

pieuſement du grand nombre des fleurs étaminées ; d'ailleurs la roſée, qui rince les feuilles, venant à découler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les Sauvages qui vont inciſer le tronc de ces arbres, ont ſoin de ſe couvrir le viſage, de peur que l'éjaculation de la ſeve ne les aveugle, ou ne les frappe d'une mort ſubite : enfin, ils emploient les mêmes précautions que les Africains qui extraient la gomme liquide de l'Euphorbier. On reçoit le ſuc fluide du Macanillier dans des coquilles arrangées au pied du tronc ; & après que cette liqueur eſt un peu épaiſſie, on y trempe la pointe des fleches, qui acquierent par là la propriété de donner la mort la plus prompte poſſible à tout animal qui en eſt légérement bleſſé, ou même égratigné. On a eſſayé de ces dards en Europe, cent cinquante ans après qu'ils avoient été empoiſonnés en Amérique, & l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avoit preſque pas dégénéré au bout d'un ſiecle & demi.

Les premiers Eſpagnols qui voulurent ſoumettre les Caraïbes, ayant ſouvent reſſenti les effets de ces traits, eurent recours à une infinité de contrepoiſons, & s'imaginerent enfin d'en avoir trouvé un dans les feuilles du tabac. Cette découverte fut annoncée en Eſpagne avec tant d'éclat, que Philippe II fit faire des expériences en ſa préſence ſur des chiens, dont on frotta les plaies avec du Tabac broyé (1) ; mais l'illuſion ne dura pas, & on s'apperçut bientôt que ce prétendu ſpécifique n'étoit pas infaillible.

On a été aſſez heureux depuis pour apprendre un remede qui opere toujours, pourvu qu'il ſoit adminiſtré immédiatement après la bleſſure. Il ne faut qu'avaler quelques pincées de ſel, ou à ſon défaut, boire trois à quatre gobelets d'eau de mer. C'eſt d'un enfant ſauvage, âgé de dix ans, qu'on

(2) Voyez Monardes, *Hiſtoria medica novi orbis.*

a tiré ce secret, après l'avoir questionné longtemps sur les moyens qu'on employoit dans son village lorsqu'on étoit blessé par un trait enduit de ce suc redoutable.

Quoique le sel gemme, ou marin, suffise pour prévenir la mort, on pourroit se servir, avec encore plus de succès, du sel de vipere, ou de celui de corne de cerf, dont la qualité alexipharmaque est bien connue dans des cas semblables.

Le second sujet végétal dont on exprime, dans l'Amérique méridionale, une substance vénéneuse pour oindre les armes, est la Liane, ou le Béjuque, qu'on nomme, dans la langue de la Guiane, *Curare*, & qui naît dans les marais & les terres noyées. On dit qu'elle ne produit ni fleurs ni fruits; mais au lieu d'imputer à la Nature un écart si singulier, attribuons plutôt ce rapport à l'ignorance, ou à la mépriſe des observateurs qui n'ont peut-être jamais rencontré cet arbuste dans le temps de sa floraison. Les Mémoires manuscrits dont j'ai fait usage assurent qu'il porte des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, auxquelles succedent de petits fruits de la forme d'une feve, contenus, au nombre de trois, dans une capsule piriforme. Si les caracteres particuliers de toutes les Lianes Américaines étoient mieux constatés, il seroit facile de décider si cette observation a été bien faite. Quoi qu'il en soit, on déterre la racine du *Curare* en automne; on la découpe en rouelles qu'on fait cuire lentement dans de grands marabous, ou des chaudrons à la sauvage, jusqu'à ce que le suc extrait s'épaississe, & parvienne à la consistance de sirop. Les *effluvia* & les vapeurs qui s'élevent pendant la cuisson, sont mortelles pour ceux qui les reçoivent dans la bouche ou dans le nez: aussi est-il bien certain que les Indiens ne confient cette opération qu'à de vieilles femmes décrépites, & inutiles.

M. de la Condamine prétend qu'outre la Béjuque, il entre dans cette preparation plus de trente

eſpeces d'herbes pilées : il ſe peut que les Ticounas font cette addition dans l'idée de renforcer le poiſon ; mais les Caveres de l'Orénoque n'emploient que la ſeule Liane, ſans y ajouter d'autres végétaux quelconques. On éprouve cette confection en la frottant ſur la pointe d'une fleche qu'on plonge dans du ſang frais : s'il ne s'enſuit pas une coagulation inſtantanée, la drogue doit être encore plus concentrée ; & on la remet au feu pour l'épaiſſir davantage, en la tournant continuellement avec une ſpatule de bois. Quand elle eſt aſſez cuite, on la verſe dans de petits pots qu'on diſtribue aux chaſſeurs, qui l'emploient pour tuer le gibier, car il n'y a point d'exemple que ni les Ticounas, ni les Caveres aient jamais attenté, avec ce fatal ſecret, à la vie des hommes, au contraire des Caraïbes, qui en faiſoient anciennement un grand uſage dans leurs guerres, & même dans leurs querelles.

Ce venin peut ſe conſerver long-temps ; & les fleches qui en ont été trempées, ne perdent pas leur vertu mal-faiſante au bout de trois ans, & tuent encore alors en trois minutes les animaux qu'elles effleurent. Ces fleches ſont de deux eſpeces, les grandes qu'on décoche avec des arcs, & les petites qu'on ſouffle par le moyen d'une ſarbacane, faite d'un jonc évuidé par de certaines fourmis qui en rongent la moëlle, qu'elles aiment.

Il eſt fort remarquable que cette méthode de ſouffler des traits envénimés par un tube ait été retrouvée parmi les Américains méridionaux ; tandis qu'on ſait qu'elle a été pratiquée, de temps immémorial, dans pluſieurs cantons du Sud de l'Aſie, & principalement dans les Iſles de l'Archipélague Indien, comme on le dira dans l'inſtant, en parlant des alenes de Macaſſar & d'Achem. Frappé de cette analogie, je m'étois d'abord imaginé que les Negres, ou les Européans mêmes, avoient enſeigné à quelques peuples du

nouveau

nouveau Monde l'uſage de ces ſarbacanes ; mais des perſonnes inſtruites, que j'ai conſultées ſur mon ſentiment, m'ont répondu que cette invention avoit été de tout temps connue des Américains qui habitent ſur les bords de l'Eſquibé, de l'Orénoque & du fleuve des Amazones.

Le Sauvage qui veut ſe ſervir de ces traits préparés ſelon le procédé qu'on vient d'expoſer, a ſoin de les mouiller de ſalive, en les portant à ſa bouche ſans crainte ; car le poiſon dont ils ſont armés, n'agit que lorſqu'il eſt mêlé au ſang, où il occaſionne une coagulation ſubite, ou ce qui eſt la même choſe, une ſécrétion de la lymphe d'avec les globules ſanguins, & à peu près comme feroit une goutte de vinaigre verſée dans un vaſe rempli de lait : l'animal bleſſé tombe mort plus précipitamment que ſi on lui avoit ſeringué dans les veines un jet d'eau-forte, qui a auſſi la qualité de faire fermenter & grumeler le ſang juſques dans les oreillettes du cœur, en moins de deux minutes (1).

On conçoit après cela qu'il n'y a aucun danger à manger du gibier tué avec ces fleches envenimées, dont toute l'action ſe borne à figer le ſang : auſſi les Européans établis aux Indes Occidentales ne font-ils plus aucun ſcrupule de ſe nourrir de ſinges & d'autres animaux tués un moment auparavant avec ces inſtruments : & depuis que l'Amérique eſt découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en ſoit mal trouvé (2). Cependant ce venin agit ſur les hommes comme ſur les animaux ; & dans l'un & l'autre cas, ſes effets

(1) Voyez *Conférences ſur les Sciences, de l'an 1662, à l'article* Nutrition.

(2) On dit qu'en mangeant du gibier dans l'Amérique méridionale, on trouve quelquefois, ſous la dent, la pointe envenimée dont s'eſt ſervi le chaſſeur, comme on rencontre en Europe, dans le corps des lievres & des perdrix, les dragées qui les ont tués.

ſont également prompts, également funeſtes ; mais il faut, comme on l'a dit, qu'il parvienne au ſang vif, ſans quoi il n'opere pas, & ne ſauroit opérer.

Les ſymptômes qu'on obſerve dans les perſonnes mortes des ſuites de ſemblables bleſſures, ne different pas de ceux qu'entraîne la morſure d'une vipere. Le ſang caillé ſe dépoſant dans les gros vaiſſeaux, les détend, & y produit un gonflement exceſſif : d'un autre côté, la limphe jaune, s'introduiſant dans les capilaires, fait paroître ſur la peau des taches livides & des marbrures.

On peut employer, contre le ſuc du *Curare*, le ſel & les différents contrepoiſons indiqués à l'article du Macanillier. Quant au ſucre de cannes, qui a la réputation d'être un très-puiſſant ſpécifique, & plus puiſſant que le ſel même, il n'a pas fait en Europe les effets qu'on en obtient en Amérique, comme le ſavent tous les Naturaliſtes qui ont eu connoiſſance des eſſais faits à Leide, en 1744, avec des fleches empoiſonnées, rapportées du nouveau Monde par M. de la Condamine, qui piqua, en préſence de feu M. Muſſchenbroek, & de MM. Van Swieten & Albinus, deux poulets : celui à qui on ne fit pas avaler du ſucre, expira en ſix minutes ; l'autre, auquel on en donna, mourut ſeulement quelques inſtants plus tard. Il ſe peut que la différence des climats, & le froid qui étoit fort ſenſible lorſqu'on tenta ces expériences au mois de Janvier, aient empêché ce préſervatif d'opérer en Hollande, comme on l'a vu opérer quelque temps auparavant à Cayenne, ſitué dans la Zone torride, où l'on a ſouvent ſauvé, avec le ſucre, des hommes & des animaux bleſſés par des traits imprégnés du venin de la Béjuque (1). Il eſt poſſible auſſi que,

(1) Comme je ne ſuis pas Médecin, je laiſſe à ceux qui le ſont l'honneur de nous expliquer par quel méchaniſme

dans les expériences de Leide, on tarda trop à ſervir le remede, qu'on doit prendre immédiatement après avoir été atteint par la fleche, l'activité du ſuc dont elle eſt imbue étant ſi grande qu'un homme bleſſé qui devroit aller à cinquante pas pour chercher le contrepoiſon tomberoit mort avant que d'être arrivé au but. Lorſqu'on lance, par le moyen d'une ſarbacane, de ces alenes à des ſinges perchés au haut d'un arbre, ils expirent dans l'inſtant même de leur chûte, & ne vivent plus en touchant la terre: les tigres ainſi bleſſés font deux ou trois tours, & tombent ſans vie.

Un voyageur qui ſe ſentiroit, par malheur, frappé d'une de ces pointes, au centre d'une forêt de l'Amérique, & qui ne ſeroit pas à portée de ſe procurer au plus vîte du ſucre ou du ſel, n'auroit d'autre reſſource que de ſucer ſa plaie, & même de l'ouvrir avec un couteau pour y faire entrer la ſalive, & en extraire juſqu'aux moindres atomes de la ſubſtance acide.

J'ai déja fait remarquer que l'Amérique produit plus d'arbres remplis d'une feve venimeuſe, que les trois autres parties du monde connu: j'en aurois même inſéré ici la liſte, ſi je n'avois craint de trop m'écarter du ſujet principal. Je me contenterai donc de décrire encore l'Ahouai-Guacu, dont le ſuc ſert aux mêmes uſages que celui du Macanillier & de la Liane des marais.

L'Ahouai eſt un grand arbre (1), toujours verd, d'un beau port, qui croit aux iſles & dans le con-

---

le ſucre de cannes produit des effets ſi ſurprenants. Il ſemble que cette ſubſtance agiſſe ſur le ſang, dans l'inſtant même qu'on l'avale; car la vivacité du venin ne laiſſe pas à l'eſtomac aſſez de temps pour digérer ce ſucre.

(1) On connoît en Amérique deux eſpeces d'Ahouais; le grand, auquel on donne l'épithete de *Guacu*, & le petit, qu'on nomme *Ahouai-miri*; il ſert aux mêmes uſages.

tinent austral de l'Amérique : ses fleurs incarnates, du genre des monopétales régulieres, ressemblent, à quelques petites nuances près, à celles du *Nerium* ou du Laurier-Rose, qui est de la même famille : elles sont suivies par des fruits en poire, qui renferment un osselet triangulaire, & fort dur, dans lequel est cachée une amande, qui étant déssséchée, resonne comme la pierre d'aigle ou l'Etite. Cet arbre contient un suc laiteux, extrêmement âcre & nuisible. Il est bien étonnant que la Nature n'ait produit aucun végétal lactescent dont le lait, pris à une certaine dose, ne soit un poison pour les hommes (1) ; tandis qu'il n'y a aucun animal connu dont le lait, à quelque dose qu'on le prenne, soit nuisible aux hommes. Notre figuier même, dont les fruits sont si sucrés, recele une substance laiteuse, fort caustique, qu'on fait entrer dans les véscatoires, & qui tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

Les Indiens qui osent faire des incisions au corps de l'Ahouai pour en recueillir la seve, sont contraints d'user du même stratagême qu'emploient ceux qui découpent l'écorce & l'aubier du Mancanillier ; parce que le danger est le même. On épaissit cette liqueur pour en composer le venin des armes, qui agissent avec autant de promptitude que les alenes des Caveres, & les traits des Caraïbes : le meilleur spécifique qu'on ait découvert jusqu'à présent pour en retarder les effets

(1) Entre tous les végétaux tithymales ou lactescents, depuis la campanule jusqu'au figuier, sur lesquels j'ai eu occasion de faire des essais, je n'ai rencontré que le *Sumach* à fleurs rouges, dont la seve laiteuse ne m'ait pas paru fort âcre ; cependant c'est indubitablement un poison, ainsi que le suc du *Sumach Rus*, *Myrtifolia*, *Pentapetalica* ; mais comme je n'ai pas été à portée d'examiner cette derniere plante, qui differe tant de l'autre, j'ignore si elle contient une seve laiteuse ou non.

eſt la racine de *Caa-Apia*, qui végete au Breſil, & qu'on doit apprendre à connoître dans l'Hiſtoire Naturelle de cette province, par Piſon & Magraff. Les ſels Alkalis peuvent être employés au défaut de la racine Bréſilienne.

Après ce qu'on vient de dire des qualités funeſtes du grand Ahouai, il eſt difficile de concevoir pourquoi on a apporté en Europe quelques plants de cet arbre, qui ne valoient certainement pas les frais de la tranſplantation, & les ſoins de la culture; pendant qu'on a laiſſé au ſein des plus ſauvages contrées des végétaux utiles & bienfaiſants, dont on auroit pu enrichir nos jardins ou nos campagnes. *Niſi utile eſt quod facimus, ſtulta eſt gloria.*

Si de l'Amérique on paſſe aux Indes Orientales, on y retrouve l'uſage des armes empoiſonnées dans la plupart des iſles de l'Océan Indien, & le long des côtes depuis l'Arabie juſqu'à la Chine. Les Mogols, étrangers dans l'Indouſtan, n'ont point adopté cette pratique des pays conquis: quelques autres peuples l'ont auſſi volontairement abandonnée, comme les Arabes, qui étoient jadis de redoutables pirates côtiers, à cauſe du venin de leurs javelines. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Arabie que quelques dévots brigands, qui, pour aſſaſſiner des hommes à l'honneur du Prophête, trempent encore les lames de leurs poignards.

On n'a pas le ſignalement du ſujet végétal d'où les anciens Arabes Acites & les brigands modernes ont extrait la matiere vénémeuſe; mais il y a beaucoup d'apparence que c'eſt d'un ſous-arbuſte lacteſcent & racémeux, qu'ils nomment en leur langue *Chark*, & qui croît abondamment ſur le Golfe Perſique. Sa virulence va juſqu'à la contagion: quand le vent le friſe ou le ſecoue, il communique à l'air ambiant une qualité très-nuiſible, & à peu près comme l'*Hippuris*, & la *Conferva* dans nos climats pendant les grandes chaleurs.

Chardin dit que cet arbuſte eſt nommé, en Perſe, *Gulbat-Samour*, ou fleur qui empoiſonne le vent (1): il porte des grappes pleines d'un lait fort epais & exceſſivement cauſtique.

Dans la péninſule du Gange, à Malaca, au Pégu, ſur les côtes de la Chine, dans les iſles de Java & de Sumatra, on trouve les *Crics* & les *Canjares*: ce ſont des poignards larges de trois doigts à la lame, & de la longueur de nos baïonnettes, qui s'emmanchent, pour ainſi dire, dans la main, par une poignée terminée en pointe d'échelle: on poſe les doigts ſur le premier rayon, & le pouce ſur le ſecond. Ces inſtruments, communément empoiſonnés juſqu'à la moitié de la lame, ſont, après les ſtilets Romains en fourchette, les armes déloyales les plus dangereuſes qu'on puiſſe imaginer. Quand les pélerins Indiens ou Mahométans ont, au retour de la Mecque, ou de la Pagode de Jagrénate, la tête démontée par les vapeurs de l'Opium & du fanatiſme, ils ſaiſiſſent ces *Crics* envenimés, & immolent tout ce qu'ils rencontrent d'Européans & d'étrangers infideles ou incirconcis (2), par une fureur qu'on ne ſauroit comparer qu'à celle de nos anciens ſcélérats d'Occident, connus ſous le nom de Croiſés. Cette barbarie religieuſe a beaucoup diminué depuis que les Anglois dominent dans l'Indouſtan, & qu'ils font tuer ces enthouſiaſtes à coups de fuſil, pour leur enſeigner la tolérance, dont ce monde a ſi beſoin.

On ſoupçonne que la plupart de ces armes Indiennes ſont enduites du venin des ſerpents pro-

(1) *Voyage de Perſe, Tome III, page 12, in-4o.*

(2) Au ſiecle paſſé, on vit à Surate un de ces Faquirs tuer, en dix-ſept coups de *Cric*, treize Matelots Hollandais, & en bleſſer encore quatre à mort en moins d'une minute. La ſentinelle du vaiſſeau tua ce malheureux d'un coup de fuſil; mais en revanche il a acquis la réputation d'un ſaint Martyr, dont on révere encore les cendres.

ſanes, ou qui ne ſont pas partie du culte idolâtre comme les viperes à Calicut : c'étoit au moins la pratique des anciens Brachmanes, dont les Indous modernes deſcendent inconteſtablement. Une génération aura tranſmis à une autre cet affreux procédé, comme le ſecret de la ſécurité publique.

Bontius, en décrivant le lézard *Geccho*, aſſure que les Inſulaires de Java en tirent le ſang & le venin pour en frotter leurs traits ſi redoutables : ils ſuſpendent pour cela cet animal par la queue, l'irritent & le fouettent juſqu'à ce qu'il rende par la gueule une liqueur viſqueuſe & jaunâtre, qu'on reçoit dans des vaſes de terre. Cette ſanie, ayant fermenté au ſoleil, ſe coagule inſenſiblement, & c'eſt alors qu'on y plonge les pointes des fleches (1).

Le lézard *Geccho*, qui ſert à cette opération, naît dans pluſieurs provinces de l'Aſie & de l'Afrique, & on le range dans la claſſe des Salamandres tithymales, ou à ſuc laiteux. Il eſt peint ſuperbement de taches rouges ſur un fond de verd de mer : ſon caractere eſt d'avoir une tête de crapaud, des yeux proéminents, cinq doigts à chaque pied & une quantité de dents très-fines : il ſuinte des pores, ou plutôt des mamelons de ſon dos, une eau gommeuſe & cauſtique, qui enleve la peau de la main, & gangrene les chairs. On a découvert que le contrepoiſon de ſa morſure eſt la racine du *Safran di tierra*, ou le *Curcuma*; ce qui me fait préſumer que ce ſpécifique peut auſſi ſervir contre les bleſſures des traits Javanois.

La coutume de ſe teindre le corps en jaune avec l'infuſion du *Curcuma*, ſi commune chez les Indiens, n'eſt point un caprice de mode, ou une parure folle & bizarre, mais une pratique ſalu-

(1) *Hiſtoria naturalis India Orient.* Lib. V, cap. 5.

taire contre la piquûre des ſerpents & des inſectes. Les mœurs, ainſi que le culte religieux des nations, tiennent toujours au phyſique du climat, par un endroit qui n'échappe qu'aux yeux d'un obſervateur mal-habile. Le *Rocou*, dont on ſe peint en Amérique, y produit à peu près les mêmes effets que le *Curcuma* dans les Indes Orientales: au moins ſavons-nous que cette ſubſtance colorante eſt un antidote dans bien des cas qui n'ont pu tromper l'inſtinct des ſauvages.

C'eſt dans l'iſle de Macaſſar qu'on poſſede, au rapport de tous les voyageurs, le plus horrible ſecret pour l'empoiſonnement des armes. Il y croît un arbre pernicieux, qui n'eſt pas du genre des Mancanilliers, mais de celui des Ahouais Américains, d'où il découle un meillat brûlant & vénémeux qui dévore ceux qui ſe repoſent ſous ſes branches. Il ne faut cependant ajouter aucune croyance à ce qu'Argenſola rapporte à ce ſujet (1): il ſoutient que du côté de l'Occident, l'ombre de ces arbres eſt mortelle, ſi l'on n'a ſoin d'aller ſe poſer du côté de l'Orient où l'ombre eſt le remede du premier venin: ce conte eſt ſi puéril, qu'Hérodote & Elien l'auroient dédaigné. Les végétaux nuiſibles qui ont une forte tranſpiration, comme les lacteſcents, ſont plus dangereux du côté que le ſoleil darde que de l'autre; & voilà à quoi ſe reduit le merveilleux de l'Auteur Eſpagnol. C'eſt avec le ſuc diſtillé de cette eſpece d'Ahouai, qu'on envenime les petites fleches à ſarbacane, qu'on connoît ſous le nom d'*Alenes de Macaſſar*, & qui agiſſent avec une promptitude preſque incroyable: on en a éprouvé en Europe, & les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frere de Tavernier n'eſt pas une fiction, comme on l'a

(1) *Conquête des Molaques*, Tome I, p. 50.

l'a prétendu si long-temps. Il dit que *Sumbaco*, qui étoit Roi de Macassar vers l'an 1660, essaya un de ces traits sur un Anglois condamné à mort pour crime d'assassinat ; ce Prince se fit donner sa canne creuse, la chargea d'une fleche, & demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on blessât le criminel, à qui on permit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour se sauver, s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux Chirurgiens, un Anglois & un Hollandois, armés de leurs bistouris : Tavernier pria alors *Sumbaco* de blesser le patient au gros orteil du pied droit ; ce qu'il fit avec une adresse plus convenable à un bourreau qu'à un Roi. A peine la pointe, élancée de la canne, eut atteint le but, que les deux Chirurgiens coupèrent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poison, relativement au reste du corps ; mais quand l'amputation fut faite, l'Anglois expira dans des convulsions (1).

Ce fait prouve à la fois la force effectivement momentanée du venin, & l'inhabileté plus effective encore des deux Chirurgiens. Ils auroient dû sur le champ serrer la jambe du criminel, y faire de profondes incisions, y verser des alkalis volatils, & en faire prendre à l'intérieur. L'amputation, quand même on l'eût faite à la cuisse, eût été dans ce cas aussi inutile que dans mille autres.

Après cette cruelle exécution, l'assassin *Sumbaco* dit que lui seul, dans toute son isle, connoissoit le véritable préservatif de ses fleches, qui ne lui furent pas d'un grand secours, puisqu'en 1665 les Hollandois vinrent abattre sa forteresse en un jour, par sept mille boulets de canon.

Il paroît que c'est sans fondement qu'on a soutenu que ce contrepoison du Roi de Macassar

(1) *Voyage des Indes*, Livre III, chap. 19, Tome II.

étoit le noyau du *Tavarearé*, ou de la noix Maldivique. L'eſtime inconcevable qu'en font tous les Princes des iſles de l'Océan indien, eſt plutôt fondée ſur des préjugés ſuperſtitieux que ſur une vertu alexipharmaque bien avérée (1).

Neuhof, ce voyageur ſi verſé dans l'Hiſtoire Naturelle, rapporte que les Hollandois, ayant été bleſſés à Macaſſar par des pointes envenimées qu'on leur ſouffloit avec un tube, apprirent d'un vieillard du pays qu'il n'y avoit d'autre remede que de prendre à l'intérieur de la fiente humaine: les eſſais qu'on en fit produiſirent très-ſouvent d'heureux effets, qu'on doit attribuer au ſel alkali contenu dans cette matiere, ainſi que dans tous les excréments des animaux carnivores.

Le principal ſymptôme qu'on remarque dans les perſonnes atteintes de ces alenes, eſt une extaſe violente: elles paroiſſent enivrées, chancellent & tombent mortes à la renverſe: leurs chairs, dit Bontius, ſe corrompent tellement en une demi-heure, qu'on peut exoſſer leurs corps à la main, & en faire des ſquélettes. Quoique cet Auteur ait été Médecin dans l'Iſle de Java pendant pluſieurs années, & qu'il ait eu plus d'occaſions que d'autres pour s'inſtruire, j'oſe néanmoins ſuppoſer qu'il y a de l'exagération dans ſon rap-

---

(1) Cluſius, Garcias du Jardin, Acoſta, Laval, & Linſcot ont beaucoup écrit ſur la noix Maldivique : on peut auſſi conſulter une Lettre fort curieuſe de M Speck.

L'Empereur Rodolphe II préſenta juſqu'à quatre mille florins pour une de ces noix, qui, tout conſidéré, ne ſont que des Cocos ordinaires, tombés dans la mer des Indes, où ils eſſuient une forte altération. Quand ces fruits ſe ſont allégés, ils flottent & viennent aborder, ou plutôt échouer aux Maldives : ils ont tellement perdu leur crédit de nos jours, qu'on ſe ſouvient à peine de leur nom. Ce qui n'arrive que trop ſouvent à des remedes hétérodoxes ou exotiques, prônés, vantés & annoncés avec le plus grand éclat par des charlatans, des jongleurs, ou des fourbes.

port, puiſqu'on ne peut entrevoir dans ces fleches qu'un venin qui a la qualité la plus prompte poſſible de cailler le ſang : cette coagulation occaſionnera, à la vérité, en une demi-heure un gonflement extraordinaire dans toute l'économie animale ; mais d'où réſulteroit, en ſi peu de temps, une putréfaction ſi ſubite, & la ſolution totale des attaches des muſcles, ſi tenaces dans les corps ſains ? Bontius a prudemment laiſſé ce problême à réſoudre aux Médecins de la poſtérité. Ce qu'on peut cependant alléguer de mieux pour le juſtifier, eſt ſans doute l'exemple du *ſerpent pourriſſeur*, ainſi nommé à cauſe du ſingulier effet de ſa morſure, qui fait tomber en putréfaction le membre attaqué ; mais cela ne s'étend pas ſur le champ au reſte du corps, comme Lucain dit qu'il arriva à un Officier Romain piqué par une eſpece de ſerpent pareil à celui que nous nommons le *pourriſſeur*, pendant la prodigieuſe marche de l'armée de Caton par les déſers de l'Afrique.

Outre les aiguilles à ſarbacane, les Macaſſars ont encore des *Crics* & des poignards également empoiſonnés, qu'ils emploient à la guerre, & avec leſquels ils firent, au ſiecle paſſé, de grands ravages dans le royaume de Siam, qu'ils auroient envahi ſans le Chevalier de Forbin, que le hazard avoit mis à la tête des troupes Siamoiſes. Il eſt vrai que les Macaſſars qui tenterent ce coup inoui, s'étoient rendus furieux en prenant de fortes doſes d'*Opium*, qui, en les aveuglant ſur le danger, les faiſoient affronter la mort avec une intrépidité brutale (1).

Chez les Achémois on ſe ſert auſſi de ces peti-

(1) On ſait que tous les Orientaux & les Turcs mêmes, ſe ſervent à la guerre de l'*Amphion*, ou de l'*Opium*, pour ſe procurer un courage artificiel. C'eſt un prodige que de voir une même drogue, priſe à une certaine doſe, aſſoupir l'homme, & priſe à une doſe double, le rendre alerte, vif & furieux.

tes fleches du calibre de celles de Macassar: en 1670 le Roi d'Achem en donna une vingtaine à M. Croke, Président du comptoir Hollandois de Surate, qui, plusieurs années après, les souffla à des écureuils perchés sur des palmiers, lesquels tomberent morts dès qu'ils furent atteints.

On retrouve encore cette pratique dans l'Isle de Ceylan, où l'on tire la matiere vénéneuse du *Nerium* ou du Laurier-Rose, qui a une qualité fort mal-faisante en Europe même. Il seroit à souhaiter qu'on éprouvât, sur les blessures faites avec ces armes, le sucre de cannes & le sel de vipere.

Nous examinerons maintenant la nature des drogues & des végétaux que plusieurs Sauvages de l'Europe & de l'Asie ont employés aux mêmes usages dans les temps de la plus haute antiquité.

Pline rapporte dans son vingt-septieme livre, que les Gaulois exprimoient du *Limeum* une substance vénimeuse dont ils frottoient les fleches à chasser le Cerf. Nous ne savons pas positivement à quel genre de plante le *Limeum* doit se rapporter: les changements des noms & l'incurioſité à vérifier les vertus attribuées aux végétaux par les anciens, ont porté la plus grande confusion dans la Botanique. M. Linneus a décrit un sujet auquel il donne le nom de *Limeum* (1), & qu'il rejette dans la classe des Pentapétales, qui renferment de petites semences dans des capsules globuleuses; mais qui oseroit décider que cette plante de Linneus est la plante de Pline? D'ailleurs, le mot de *Limeum* est Gaulois, & non Latin; ce qui auroit dû déconcerter les commentateurs (2). Il paroît par le passage suivant du même livre, que c'étoit une espece d'Ellébore, de Morelle ou de

(1) *Systema naturæ, Ed. X*, No. 1128.

(2) Picard prouve dans sa *Priscâ Celtopœdiâ, p.* 174, que *Limeum* est un mot de l'ancien idiôme Gaulois, qui signifie une espece de plante inconnue de nos jours.

Jusquiame, puisqu'il faisoit entrer en délire les bœufs auxquels on le donnoit en forme de médicament : je suis d'autant plus porté à croire que c'étoit une expression d'Ellébore, que Pline dit, dans un autre endroit, que ces peuples usoient de ce suc pour oindre la pointe de leurs fleches, afin d'attendrir la chair du gibier.

Indépendamment de cette composition destinée à la chasse du cerf, les Gaulois avoient d'autres armes plus violemment empoisonnées, & dont la matiere étoit tirée d'un arbre que peu de personnes savent reconnoître aujourd'hui en France : ceux qui le prennent pour le *Frutex terribilis*, ou le Thymelée, sont manifestement dans l'erreur. Il ressembloit pour le port au figuier ; mais son fruit étoit comme celui du cormier : quand on déchiquetoit son tronc, il en ruisseloit une seve abondante qui donnoit une qualité mortelle aux dards qu'on y trempoit (1). Je suis presque certain que cet arbre, ainsi dépeint par Strabon, est le Caprifiguier, qui croît naturellement en Provence & en Languedoc, & dont le suc laiteux est un puissant caustique : il enleve la peau de la main de ceux qui le touchent, corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, & le redissout quand il est pris. Ces propriétés du Caprifiguier ont dû sans doute produire d'affreux symptômes, lorsqu'une fleche enduite de son suc l'introduisoit dans le sang des animaux.

Il n'y a qu'une voix confuse sur l'espece de plante dont se sont servis les peuples de la Corse, de la Sardaigne & de l'Italie : c'est, dit-on, l'Aconit : mais il y a au moins quarante sortes de

(1) *Huic etiam fides est adhibenda, arborem in Gallia nasci fico similimam, fructum autem corno similem gigneve : unde pharetræ fabricantur : eam, si incidas, letalem succum effundere ad inungendas sagittas utilem.* Lib. IV. p. 138.

végétaux auxquels on a donné ce nom générique ; & ces quarante especes appartiennent à trois classes botaniques, bien différentes entr'elles. Ce n'est pas mon intention de discuter ici ce conflit de noms & de choses : il suffit que la plupart des Auteurs nous apprennent que le *Thora Valdensis major* a été le plus communément employé. Cette plante doit être devenue fort rare, puisqu'elle a été si mal observée : on peut même soupçonner que Mathiole & Bauhin, qui en ont écrit, ne l'avoient jamais vue ; car c'est d'eux qu'est venue l'erreur encore générale aujourd'hui, que le *Thora* produit des fleurs à quatre pétales : M. Valmont le répete dans son excellent Dictionnaire de l'Histoire naturelle, que nous avons consulté à ce mot ; & il y a lieu d'en être surpris, vu que le *Thora* a indubitablement une corolle à cinq pétales, premier caractéristique de la famille des Renoncules, auxquelles le *Thora* est apparenté, de l'avis de M. Valmont même.

Il croît dans les isles de la Méditerranée, sur les Alpes, en Italie, & dans peu d'endroits de la France méridionale. Pline & Théophraste paroissent l'avoir ignoré, ainsi que Dioscoride qui n'en fait aucune mention. Sa fleur est rosiforme, ordinairement jaune, remplie d'étamines auxquelles on voit succéder des semences nues, rangées comme dans les Renoncules : la racine est formée de dix petits tubercules charnus en fuseau qui viennent s'unir à une espece de couronne, d'où part une tige grêle, pourvue de quatre feuilles rondes, de grandeur inégale. Tel est le *Thora*, la plus venimeuse de toutes les plantes Européennes à racines tubéreuses, sur-tout quand on le prend dans son sol natal ; car il perd beaucoup de sa virulence par la transplantation dans les jardins, où la bonne terre l'énerve & c'est encore un bonheur. Mathiole l'a nommé *faux Aconit* par une mépriſe qui n'est pas sans conséquence dans un Auteur si répandu, & plus lu

peut-être que Tournefort même par le vulgaire des Médecins.

L'expreſſion des racines du *Thora* eſt encore employée de nos jours, dans quelques cantons des Pyrénées & des Alpes, pour oindre les armes de chaſſe, comme les piques & les baïonnettes : on la mêle auſſi avec beaucoup de ſuccès dans les appâts & les boulettes aux loups & aux renards. On déterre la plante en automne, car pendant ſa floraiſon elle eſt trop foible : on en écraſe les racines ſur une pierre, ce qui produit une eſpece de bouillie épaiſſe, qui étant cauſtique & corroſive, décompoſe le ſang des animaux qu'on bleſſe légérement avec des armes qui en ſont enduites (1).

Les autres plantes employées chez les anciens pour armer les dards, ſont les Aconits-Napels, & ſur-tout l'*Aconitum-cynoctonum*, comme le dit expreſſément Dioſcoride (2).

Le Géographe Strabon, que nous avons déja cité, rapporte encore un fait qui paroît mériter quelque attention. Dans la Colchide, cette contrée ſi fameuſe par ſes poiſons & ſes empoiſonneurs, il y a un peuple, dit-il, nommé les Soanes, qui enduit ſes fleches d'un venin fort ſingulier, qui ne tue pas ſeulement les perſonnes bleſſées, mais qui répand encore une odeur ſi pénétrante & ſi nuiſible, qu'elle incommode beaucoup ceux que le trait n'a pu atteindre (3). Il eſt im-

(1) Dodonée décrit une ſeconde eſpece de *Thora* auquel il donne par préférence l'épithete de *Valdenſis*. Il ne differe de celui dont nous venons de parler que par ſa petiteſſe, & ſert auſſi à envenimer les traits : ſon contrepoiſon eſt l'huile d'olive. On conſeille encore les racines de l'Impératoire des prés.

Quant à l'*Anti-Thora*, il ne ſemble gueres répondre aux qualités ſurprenantes qu'on lui a attribuées, & je ſais qu'on doit ſe défier de tout ce qu'on en a écrit.

(2) Lib IV, Cap. 81.

(3) *Soanes veneno ad ſicula mirificè utuntur, quod eos etiam qui venenatis ſagittis non ſaucii ſunt, odore offendit.* Lib. XI, *p.* 350.

possible de deviner ou de concevoir comment on a pu composer une drogue dont la puanteur n'agissoit que quand la fleche étoit décochée; sans quoi celui qui auroit voulu la lancer, en eût été autant frappé que son ennemi; hormis qu'on ne suppose que les Colchides aient possédé un préservatif particulier contre la dangereuse évaporation de leurs propres armes; mais c'est imaginer un phénomene inexprimable, pour en expliquer un autre. Si l'on ne veut absolument pas suspecter ou récuser le témoignage d'un écrivain aussi judicieux & aussi sage que Strabon, il faut convenir de bonne foi qu'on ne sauroit rendre raison du fait qu'il rapporte; puisqu'on ne connoît aucune matiere dans la nature capable de produire de tels effets sans le secours du feu, qui est nécessaire pour faire opérer la poudre puante dont on s'est servi, dit-on, en Europe immédiatement après l'invention du canon: j'ai même trouvé dans une ancienne Pyrotechnie, écrite par un Ingénieur Italien, le procédé pour composer cette poudre dont on doit remplir, à ce qu'il assure, des grenades & des bombes, qui, en se crevant, répandent une odeur si épouvantable, qu'elle étouffe ceux qui sont à portée de la respirer. Cette méthode d'enfumer l'ennemi n'est plus pratiquée de nos temps, qu'à l'égard des Mineurs, qu'on repousse ou qu'on étouffe par la fumée du soufre, lorsqu'ils sont attachés à ouvrir un rameau où on leur envoi un camouflet, ce qui est bien plus aisé dans un souterrain qu'en plein air; aussi douté-je très-fort de la vertu que l'artificier ultramontain attribue à sa drogue: je doute encore de la vérité de l'histoire qu'on rencontre dans tant de livres, qui nous apprennent qu'un Chymiste de Londres, ayant voulu éprouver une poudre puante qu'il avoit composée, la renferma dans le canon d'un fusil qu'il tira par la fenêtre dans la rue, où deux ou trois personnes qui y passoient dans cet instant furent mortellement incommodées par la vapeur.

Je terminerai ce chapitre par quelques discussions sur les armes funestes des anciens Brachmanes & des Scythes, qui enduisoient les leurs de sanie de vipere & de sang humain, d'où il résultoit une si grande malignité, qu'il n'y avoit pas de remede pour de semblables blessures, *irremediabile scelus*, dit Pline, qui ne spécifie pas la tribu Scythe dont il prétend parler. Cependant chez les hordes septentrionales, on ne se seroit point avisé de chercher des viperes, que le moindre froid tue : on doit supposer qu'il est question des Schytes les plus méridionaux, & dont le climat pouvoit nourrir des reptiles de cette espece.

Le venin de la vipere est un sel acide, qui, en se cristallisant, presente des angles ou des pointes extrêmement subtiles & tranchantes (1) : pour peu qu'il touche le sang, il y produit un caillement & un trouble si considérable que la mort s'ensuit infailliblement, si on n'a recours à des remedes prompts & efficaces. Ces qualités bien constatées peuvent nous expliquer le motif qui faisoit employer aux Scythes le sang humain dans la composition de leur poison ; il y a toute apparence qu'ils offroient, comme le Docteur Tyson assure qu'on le pratique encore aux Indes, des tranches de sang caillé à des viperes, qui étant irritées jusqu'à la fureur, y vidoient l'eau mortelle contenue dans les vesicules de leurs gencives. Cette terrible préparation, qui fait frémir la nature, empêchoit la liqueur vipérine de se cristalliser ; car quoiqu'on manque absolument d'expériences en ce cas, il y a pourtant lieu de croire que le venin de ces reptiles perd beaucoup de sa force lorsqu'il devient sel cristallin par l'évaporation ; puisque nous voyons que le tartre

(1) Voyez le Traité *de Viperâ*, écrit en Anglois par M. Mead, & traduit en Latin par M. Nelson. Nous n'avons rien de mieux sur la vipere que cet excellent Traité.

dissous à l'eau chaude fait tourner bien plus promptement le lait que le tartre en poudre. D'un autre côté le sang humain acquiert par la putréfaction une qualité très-pernicieuse, dont les Scythes ont pu avoir connoissance, puisqu'elle n'a point échappé à la basse méchanceté des Barbares de l'Afrique.

Il faut que les Romains aient, de temps en temps, essuyé des blessures faites avec des armes envenimées selon le procédé qu'on vient de décrire, car Pline étale une longue liste d'antidotes contre les plaies qu'il appelle Scythiques *vulnera Scythica*, quoiqu'il assure dans un autre endroit qu'elles étoient toujours réfractaires aux remedes. Il faudroit avoir beaucoup de loisir, & encore plus de patience, pour analyser les spécifiques découverts par ce Naturaliste: le plus court est de conseiller les sels alkalins, qui suffisent pour arrêter l'effet de tous les traits empoisonnés avec la bave des serpents & des viperes.

Ce qui nous reste à rapporter en dernier lieu sur les fleches des Brachmanes, est emprunté de Diodore de Scicile (1), qui semble l'avoir tiré des écrits d'Aristote, auteur contemporain, & instruit peut-être par les Officiers mêmes de l'armée d'Alexandre. Ce conquérant, né pour le malheur de l'Asie, pénétra dans l'Inde, par une suite de déprédations & de massacres, jusqu'à *Harmata*, derniere habitation des Brachmanes, qui se fiant sur le poison de leurs armes, oserent sortir de leurs murailles, au lieu d'attendre un siege en forme: on leur lâcha d'abord quelques troupes légeres, qui, fuyant à dessein, les attirerent sur l'avant-garde de la grande armée: là il s'éleva un combat rude & opiniâtre, pendant lequel les Brachmanes blesserent un fort grand nombre de Macédoniens, & entr'autres Ptolémée, qui avoit

(1) *Vitæ Alex. an. IX, p.* 120. *Trad. Cospi.*

ſuccédé à Epheſtion dans la faveur d'Alexandre ; mais les Indiens, ayant fini par être battus, s'abandonnerent à la diſcrétion du vainqueur. Alors on remarqua les ſymptômes affreux qui ſurvenoient aux ſoldats bleſſés, & à ceux-mêmes qui n'avoient été que légérement effleurés pendant l'action : ils devenoient roides, ſentoient des douleurs très-aiguës & des convulſions violentes : leur peau étoit comme glacée & marbrée de noir & de blanc; ils vomiſſoient de temps en temps une matiere bilieuſe, qui annonçoit que la mort étoit ſur le point de les enlever. A ces ſignes, ſi exactement détaillés on reconnoît le poiſon de la vipere ou du *Cobra de Capello*.

Alexandre ne parut pas touché de l'état de ces malheureux, & ne montra de l'inquiétude que ſur le ſort de Ptolémée : tel étoit ſon caractere, qui ne s'eſt jamais démenti, de plus aimer un ſeul homme que tout le genre-humain. Comme la plupart des Grecs ne pouvoient écrire l'Hiſtoire ſans y mêler des fables & des fables très-abſurdes, Diodore ajoute que le vainqueur des Indiens s'étant endormi de triſteſſe eut un rêve qui ſauva la vie aux Macédoniens bleſſés : il lui apparut en ſonge un animal qui tenoit dans ſa gueule une eſpece d'herbe dont il expliqua les vertus, ce qui éveilla Alexandre, qui fit chercher l'analogue naturel de cette plante, qu'on trouva être le contrepoiſon des fleches de l'ennemi.

Il eſt manifeſte, comme l'obſerve très-bien Strabon, que les plus vils adulateurs d'Alexandre ont forgé, ſelon le goût de leur ſiecle, ce conte puéril, dont on rencontre malheureuſement cinq ou ſix copies dans nos hiſtoires véridiques de l'Europe, qui diſent que les vertus de la croiſette, de la betoine, de la ſauge & de la pimprenelle ont été divinement révélées, & cela à des Rois. Je me ſouviens même d'avoir lu que Henri III, Roi de France, ayant été attaqué du mal vénérien, ſon Médecin Péna eut une viſion par laquelle le Ciel lui fit ſavoir

qu'il devoit donner à ſon malade la racine de Bardane, qui tira Henri de danger.

Il y avoit dans l'armée Macédonienne des Médecins & des Philoſophes aſſez habiles pour faire, ſans rêver, quelque découverte ſur la propriété des végétaux de l'Indouſtan. Dailleurs les Brachmanes, pour fléchir leur vainqueur, lui auront enſeigné le remede de ſes bleſſures: car c'eſt un axiome que tous les peuples policés ou ſauvages, qui ont uſé de venin pour les armes en ont connu auſſi le préſervatif.

Le procédé des anciens Barbares de l'Inde n'avoit rien de fort remarquable: ils ramaſſoient une grande quantité de reptiles venimeux qu'on écraſoit, & qu'on jettoit dans des vaſes expoſés au ſoleil, qui faiſoit ſortir tout le virus des ſerpens où l'on trempoit enſuite les traits & les épées. En rapprochant divers paſſages de la narration de Diodore, il ſemble que ces armes n'avoient pas la force inſtantanée des aiguilles de Macaſſar, ni de fleches des Caraïbes; vu qu'il s'écoula au moins une partie de la nuit entre l'inſtant de la bleſſure de Ptolémée, & l'inſtant du premier appareil: il vécut encore long-temps après, & devint, comme tant d'autres eſclaves d'Alexandre, un Roi puiſſant dans les états uſurpés par ſon maître.

Nous avons déja vu qu'on ſe ſert chez les Indiens modernes, contre la morſure des ſerpens, de la *terre mérite* ou du *Curcuma long*; il ſe peut que les Brachmanes leur ont tranſmis cette recette comme le vrai ſpécifique contre les fleches corroſives: l'emploi qu'on fait chez nous du *Curcuma* avec tant de ſuccès pour guérir la jauniſſe (1), prouve qu'il eſt également propre à éteindre le venin de la vipere, du *Cobra de Capello* & du *Geccho*, dont la pipiquûre excite une vrai jauniſſe, qui ne differe de l'ic-

(1) *Voyez la continuation de la Matiere Médecinale* de M. Geofroi, à l'article de *la Terra Merita*.

tere ordinaire que par ſa violence. Je ſais que les Bramines Indiens, & ſur-tout les Faquirs-Jaguis, prétendent que les anciens Brachmanes leur ont conſervé dans un *Beth* du *Hanſcrit* ou du *Vedam*, la recette de la pierre qu'on nomme vulgairement *Pierre de ſerpent à chaperon*, comme un excellent antidote contre les bleſſures des fleches envenimées & des reptiles. Les Faquirs conviennent que cette prétendue pierre eſt une compoſition où ils font entrer la *Terre ſigillée*, qu'ils achetent des marchands Turcs ; & c'eſt pourquoi elle happe à la langue, & fait ébullition quand on la jette dans l'eſprit de nître, & même dans de l'eau claire (1). Les Religieux Miſſionnaires dans les Etats du Grand-Mogol ont long-temps induit en erreur toute l'Europe, en y vendant fort cher ce ſpécifique qu'ils avoient à bas prix des Bramines. La bonne Phyſique a détruit entiérement cet indigne commerce.

La meilleure Pierre à Serpent, ſoit qu'elle vienne de nos Faquirs ou de ceux de l'Inde, ne mérite pas qu'on la conſerve : j'ai même trouvé l'extrait d'une lettre de M. Rédi, dans laquelle il aſſure avoir éprouvé les plus excellentes pierres ſur une vingtaine d'animaux piqués par des ſcorpions de Tunis, des viperes d'Italie, & des fiches enduites d'huile de tabac, qu'on ſait être une poiſon des plus actifs. Il arriva quelque choſe de fort particulier dans le cours de ces expériences : les animaux à qui on appliquoit une de ces pierres ſoi-diſant alexipharmaques mouroient plutôt que les autres qu'on avoit également fait mordre par des ſcorpions frais

(1) On a débité long-temps que cette prétendue pierre ſe trouvoit dans le ventre du ſerpent à chaperon, ainſi nommé à cauſe d'une peau longue & pliſſée qui enveloppe ſa tête ; mais ce ſerpent n'a pas des pierres dans le corps ; celles qu'on voit dans les cabinets des curieux, ont été la plupart fabriquées dans la Pharmacie du couvent des Jéſuites à Rome. Ce négoce floriſſoit du temps des PP. Kircher & Boius.

ſans leur attacher aucune pierre. D'où l'on peut hardiment inférer qu'en frottant de la boue, ou de la terre glaiſe mouillée, ſur une bleſſure de vipere, on y fait plus de bien, ou moins de mal, qu'en uſant de mille pierres de ſerpents à chaperon.

Tels ſont les faits les plus frapants que j'ai jugé dignes d'être raſſemblés pour éclaircir une matiere qui n'a jamais été traitée, & qui méritoit de l'être. La vie des hommes y eſt intéreſſée, & cela a ſuffi pour m'encourager dans mes recherches, dont j'ai rendu compte avec toute la clarté & la préciſion dont je ſuis capable. Il faut oublier juſqu'aux noms des drogues qui ſervent à l'empoiſonnement des armes, & ne ſe reſſouvenir que des remedes qu'on ſe flatte d'avoir exactement indiqués.

Fin de la cinquieme Partie.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Plusieurs motifs dont je ne puis rendre compte, m'ont empêché de suivre, dans cette sixieme Partie, l'ordre des Sections adopté dans les autres; & le changement est si peu important qu'il faudroit être extrêmement difficile pour le désapprouver. J'avoue très-volontiers que ces Lettres n'ont pas été écrites mot pour mot comme on les trouvera insérées ici : j'en ai retranché des passages, j'y en ai ajouté d'autres; enfin j'ai tâché de les mettre en état de voir le jour; car je ne crois pas qu'il y ait du mérite à faire ostentation aux yeux du public de cette même liberté, de cette même négligence dont on use & qu'on se permet très-souvent à l'égard de ses amis, auxquels on communique ses idées dans l'effusion d'une correspondance philosophique.

La Lettre sur la religion des Américains semblera peut être être trop courte si l'on réfléchit au nombre presque infini des différents cultes qui régnoient au nouveau Monde; mais il en est des superstitions comme des autres erreurs de l'esprit humain, il y en a très-peu qu'ils nous importe de connoître, & beaucoup que nous pouvons ignorer sans en être plus ignorants, & sans rien perdre. Comme j'ai appris que M. de Marm... prépare un ouvrage sur les cruautés des Espagnols qui massacrerent les Américains pour leur prêcher un Dieu de paix, qui défend l'homicide, cette nouvelle a suffi pour m'empêcher de traiter fort au long ce triste sujet, que je regarde d'ailleurs comme un lieu commun, mille fois rebattu; mais qui pourra cependant encore exercer le génie & le style des Ecrivains élégants,

qui mettront en épigrammes & en antitheſes ce que Las Caſas a dit très-naturellement.

Je ne donne pas l'Eſſai hiſtorique ſur le Pontificat des Grands Lamas comme un ſimple hors-d'œuvre ; c'eſt une piece juſtificative qui prouve que je n'ai pas eu tort de dire qu'il n'a jamais exiſté aucun rapport entre les dogmes des Mexicains & ceux des Mongales, qui par conſéquent n'ont pas envoyé des Miſſionnaires en Amérique par le Kamſchatka, comme un Savant a oſé le croire & le dire.

La Lettre ſur les viciſſitudes du globe, contient des idées nouvelles, & qui par là même paroîtront hazardées : mais cette lettre aura toujours à mes yeux le mérite d'être un témoignage de ma reconnoiſſance envers un Savant à qui j'ai des obligations.

Comme j'ai parlé, dans mon premier volume, de l'état des Miſſions de la Californie, j'ai ajouté ici quelques éclairciſſements ſur les Miſſions du Paraguai, parce qu'un de mes amis a voulu me perſuader que je ne pouvois omettre cet article dans l'hiſtoire de l'Amérique & des Américains.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

SIXIEME PARTIE.

SECTION PREMIERE.

A M. ***,

Sur la Religion des Américains.

VOUS me demandez s'il eſt vrai que les Péruviens & les Mexicains avoient, avant la découverte du nouveau Monde, une eſpece de Confeſſion & de Communion. Je vous avoue que le conſentement de tous les Hiſtoriens Eſpagnols ne permet gueres de douter que ces deux peuples Américains n'euſſent, dans la ſomme immenſe de leurs ſuperſtitions groſſieres, quelques uſages qui ne

différoient pas beaucoup de ce qu'on nomme la Communion parmi nous : mais si on examine bien attentivement les anciens cultes religieux qui ont dominé tour à tour dans les différentes parties de notre continent, on y reconnoîtra des institutions semblables ; & l'étonnement cessera.

A la grande assemblée des Gaulois, qui se tenoit au renouvellement de l'année, dans une forêt de la Beauce, aux environs de Chartres, tous les *Druides*, les *Druidesses*, les *Samotheis*, les *Saronides*, les *Bardes*, les *Vacies* & les *Eubages*, qui composoient le nombreux Clergé de la Gaule, faisoient ranger le peuple en cercle, où l'on chantoit : *Au gui*, *au gui l'an neuf*, *planté*, *planté* ; ensuite le grand Pontife, choisi d'entre l'ordre des *Samotheis*, bénissoit une certaine quantité de pains & quelques cruches d'eau, & après plusieurs cérémonies augustes & ennuyeuses, les Prêtres alloient distribuer aux assistants des fragments de ce pain consacré, & une portion de cette eau lustrale qu'on buvoit & qu'on mangeoit avec plus de dévotion que d'appétit. On peut donc dire, en ce sens, que les Gaulois communioient, avant Jules-César, comme nous les voyons encore communier de nos jours. Les Juifs célébroient leur Pâque avec un rôti d'agneau, des salades, & du vin doux : les Grecs & les Romains grilloient les victimes & faisoient des libations. Enfin, il n'y a gueres de religions qui n'aient ordonné de manger & de boire à de certains jours en l'honneur de la Divinité du lieu, & je ne connois que les Mahometans qui n'aient pas de semblables Agapes, ou des festins prescrits par la loi.

Chez les Mexicains on formoit avec de la pâte de Maïs une grande statue qui représentoit le Dieu Vitzilipultzi : on promenoit cette masse de farine pêtrie en procession, on l'encensoit avec de la résine Copal, & on finissoit par la découper en morceaux, dont chaque sujet de la domination

de Montezuma étoit obligé d'en manger un, soit dans le temple, soit chez lui, lorsque des infirmités le retenoient à la maison. Heureux si ce peuple eût borné son zele à faire de tels Dieux & à les dévorer; mais il faisoit encore ruisseler le sans humain dans le sanctuaire de ses idoles, & les plus ardents d'entre les dévots portoient la rage du fanatisme jusqu'au point de manger la chair d'un prisonnier qu'on nourrissoit pendant douze mois dans le Temple; attrocité dont on a aussi accusé les Juifs, que Flavien Josephe défend par de si mauvaises raisons qu'elles feroient croire à bien des gens qu'il y a quelque réalité dans cette imputation faite aux Hébreux par le Grec Apion (1).

---

(1) Pour réfuter cette énorme accusation d'Apion, Josephe se sert de quatre arguments, plus foibles les uns que les autres, & qui tous ensemble ne forment pas une demi-preuve. Voici ses objections, & les réponses qu'on y pourroit faire, si l'on y vouloit répondre.

Objection de Josephe *Si l'on n'avoit nourri dans le temple de Jerusalim qu'un homme, & qu'on eût voulu manger cet homme au bout de l'année, il est certain qu'une si petite portion n'eût pu suffire pour rassasier les sens Juifs de la Capitale de la Palestine, ou de la Terre-Sainte.*

Réponse. Il n'étoit point nécessaire de rassasier tous ces fanatiques; aussi Apion ne le dit-il pas; il assure seulement que les Juifs se préparoient à manger l'homme qu'Antiochus délivra du Temple.

Objection. *Si Antiochus avoit réellement trouvé dans le temple un étranger qu'on y nourrissoit pour le manger, ce Prince n'eût point manqué, pour gagner la faveur des Grecs, de conduire en pompe cette victime échappée dans ses Etats.*

Rép. Antiochus étoit un grand Roi, qui avoit d'autres affaires que d'aller montrer en spectacle un malheureux qu'il avoit soustrait à l'implacable haine des Juifs contre tout le genre-humain. D'un autre côté, le Grec délivré n'étoit pas sujet d'Antiochus; pourquoi auroit-il donc consenti à être mené hors de sa patrie, où ses propres affaires le rappelloient après une si longue absence? Si

Les Péruviens célébroient, au solstice d'été, une grande fête qu'on nommoit le *Raymi* : elle duroit neuf jours, pendant lesquels tous les travaux cessoient, le peuple s'attroupant alors pour faire ses dévotions dans les principaux endroits où l'on adoroit les Fétiches ou les idoles nationales, & pour se livrer d'abord après à des débauches effrénées, par un scandaleux contraste dont on retrouve des exemples dans tous les pays de la terre. Le principal acte du *Raymi* consistoit à manger le pain sacré, qu'on appelloit *Cancu*,

---

un Anglais rachetoit à Alger un Français de la main des Turcs, seroit-on en droit de nier ce fait, sous prétexte que ce Français n'a pas été montré en pompe dans toute la Grande-Bretagne ?

Objection. *Les Grecs n'étoient pas les seuls ennemis des Hébreux ; pourquoi ces Hébreux auroient-ils donc plutôt mangé un Grec qu'un Perse, ou un Egyptien ?*

Rép. Parce qu'apparemment ils n'avoient pu prendre des Egyptiens & des Perses, comme ils avoient pris ce Grec, au moment qu'il voyageoit sous la garantie du droit des gens adopté chez les autres Nations. D'ailleurs, il n'étoit pas nécessaire de manger de tous ses ennemis pendant le courant de douze mois : aussi Apion ne le dit-il point.

Objection. *La loi & la coutume défendoient de manger dans l'intérieur du temple de Jérusalem ; donc il n'est pas vrai qu'on y ait nourri un homme.*

Rép. La loi & la coutume défendoient à Jérusalem de tuer des hommes entre le temple & l'autel, & cependant on y avoit tué plusieurs personnes, & entr'autres Zacharie, *quem occidistis intrà templum & altare.* Donc on commettoit chez les Juifs beaucoup d'irrégularités contre la loi & la coutume : si on les a transgressées en un point, pourquoi n'auroit-on pu les violer en un autre, puisque c'étoit un moindre crime de manger dans le temple que d'y assassiner Zacharie ? Ce n'est donc rien objecter que d'objecter la loi, dès qu'il conste qu'elle n'a pas été respectée ; c'est comme si l'on vouloit prouver qu'on ne fait pas des *Auto-da-fé* en Espagne, en disant qu'il y a chez les Espagnols une loi qui défend l'homicide.

Je laisse maintenant à juger au Lecteur si Josephe à qui n'a pas détruit l'imputation d'Apion.

dont l'apprêt exigeoit beaucoup d'observances vaines & ridicules, ce pain ne pouvant être pêtri que par les Vierges dévouées au culte *Pachacamac* ou du Soleil, & ces Vierges ne pouvant cuire ce pain qu'après l'avoir soigneusement garanti de toute espece de souillures; & comme la superstition voit des souillures dans tout, il n'étoit pas facile de rendre la pâte du *Cancu* aussi pure qu'elle devoit l'être : après l'avoir partagée en boulettes, ou en petits gâteaux, on faisoit venir des enfants au-dessus de cinq ans & au-dessous de dix, à qui on froissoit le nez & déchiquetoit le front avec des pierres aiguisées : le sang qui découloit de ces blessures, étoit recueilli, & on en arrosoit légérement le pain, qu'on distribuoit à tous les assistants, qui le mangeoient en présence des idoles, des Prêtres, & de l'Inca toujours assidu à présider à cette solemnité.

Garcilasso s'étonne qu'une telle institution ait fait dire aux Auteurs Espagnols que les Péruviens communioient à la maniere des Chrétiens; mais en vérité je ne vois point qu'on doive s'étonner de cette comparaison, qui a toute la justesse qu'une comparaison peut avoir, soit qu'on envisage l'extérieur de cet acte religieux, soit qu'on considere le sens intrinseque que les Chrétiens & les Américains y attachent; puisque les uns & les autres mangent dans leurs temples pour plaire au Dieu qu'ils adorent, lorsqu'ils sont convaincus d'avoir un repentir sincere de leurs fautes, en prenant le pain sacramental qui leur sert de justification. Si les uns sont à cet égard dans l'erreur, & les autres dans la voie de la vérité, cela n'empêche point que leurs usages & leurs idées n'aient la plus parfaite ressemblance.

C'est une autre question de savoir si les Péruviens se confessoient avant le *Raymi*, comme le prétend absolument Acosta, qui avoit été Missionnaire à Cusco vers l'an 1558. Il dit que ces peuples alloient révéler leurs péchés à des Prêtres nom-

més *Yschusyres*, qui tenoient en main une petite corde, & qui, en donnant l'absolution au pénitent, proféroient ces paroles, ou des paroles semblables : *Dieu m'a donné le pouvoir de rompre la chaîne de tes péchés, comme je romps cette corde*, qu'ils cassoient par le milieu ; & le confessé étoit censé absous. Quand il s'y présentoit plusieurs cas graves, il falloit un nouveau cordon pour chaque nouvelle foiblesse, & un pécheur de quelque importance eût ruiné un de ces *Yschusyres* en cordons, si ce n'eût été la coutume de les payer d'avance. Acosta ajoute que les femmes ne se confessoient qu'à des femmes, comme le pratiquent aujourd'hui les Chrétiennes de la Syrie, qui soutiennent qu'il est aussi indécent qu'injuste qu'une honnête femme aille faire confidence de ses sottises à un homme, qui ayant un cœur bien plus dur, & des passions bien différentes, ne sauroit être le juge d'un autre sexe que du sien. On a vu à Venise une fille qui se disoit la Messie des femmes, & qui raisonnoit à peu près comme on raisonne en Syrie ; mais malheureusement pour elle il n'y eut dans toute l'Europe que le seul Guillaume Postel qui lui donna raison.

L'Auteur que nous venons de citer rapporte encore qu'il existoit entre les confesseurs du Pérou une gradation de pouvoir, & que de certains crimes étoient réservés à des *Yschusyres* plus éminents en dignité, qu'on pouvoit surnommer les charlatans par excellence (1).

Quant aux Incas, ils usoient, nous dit-on, d'un stratagême merveilleux pour se dispenser de révéler leurs péchés à des Prêtres : ils soutenoient qu'étant Rois, ils n'avoient de juge compétent

(1) Gaspar d'Ens rapporte qu'on se confessoit aussi à Nicaragua : Herrera & Linscot ajoutent que cet usage étoit aussi établi à la péninsule de Jucatan, où tous les sacrificateurs se marioient, hormis ceux qui faisoient les fonctions de confesseurs jurés.

que Dieu seul, d'où ils concluoient qu'ils ne pouvoient se confesser qu'au Soleil. Cette subtilité, qui feroit honneur en Europe même à un Casuiste qui l'auroit proposée, étoit tellement sans replique au Pérou, que le Grand-Pontise de Cusco absolvoit toujours d'avance l'Empereur & la famille Impériale, lorsqu'elle avoit envie de faire sa confession au Ciel.

Qui croiroit après cela que les Américains, si accoutumés de se confesser à des Prêtres de leur religion & de leur pays, n'ont jamais pu ou voulu se confesser avec sincérité aux Missionnaires catholiques? Cela est si vrai, qu'au seizieme siecle un homme fort zélé pour leur salut alla tout exprès à Rome, & y fit un livre pour obtenir du Pape d'abolir la Confession auriculaire en faveur des Indiens Occidentaux, qui ne pouvoient, disoit-il, se familiariser avec cette cérémonie. L'Auteur de l'ouvrage intitulé *de procuranda Indorum salute*, attaqua l'honnête homme qui fit cette proposition au Saint Siege, & l'accabla d'une quantité d'injures basses & atroces : » Je ne saurois » comparer ton extravagance, lui dit-il, qu'à » celle d'un Ecclésiastique Allemand qui vint, » comme toi, à Rome, il y a quelques années, » demander au Souverain Pontife un ordre pour » déraciner tous les plants de vignes en Allema- » gne, afin d'empêcher dorénavant le Clergé de » s'y enivrer «.

C'est aux Théologiens à apprécier cette comparaison & ces invectives d'un furieux contre une personne bien intentionnée, qui conseilloit un remede extraordinaire à un grand mal. Quoique le Pape rejetta avec mépris ce projet salutaire, les Ecclésiastiques Espagnols établis aux Indes n'en agirent pas moins comme ils voulurent (1),

(1) Il est étonnant que l'Espagne, si souvent esclave de la Cour de Rome, ait su, par la profondeur de sa po-

en refuſant, ou en accordant les ſacrements à ceux d'entre les Indiens qui leur paroiſſoient être moins imbécilles que les autres : & le nombre de ceux à qui on adminiſtre aujourd'hui la Communion eſt très-peu conſidérable.

Je prévois que vous m'objecterez qu'Acoſta, qui nous a fourni de ſi grands détails ſur l'ancienne confeſſion des Péruviens, s'eſt fait illuſion en voulant trouver à tort & à travers une conformité quelconque entre le culte des Chrétiens & celui des Américains, parce qu'on aime à imputer aux autres les opinions dont on eſt ſoi-même imbu. Oui, ſans doute, je n'héſiterois point d'accuſer cet Hiſtorien de s'être groſſiérement mépris, ſi on ne ſavoit que la Confeſſion a été de temps immémorial adoptée chez pluſieurs nations où on ne l'auroit ni cherchée, ni ſoupçonnée. Avant qu'on eût quelque connoiſſance du *Sadder*, on ſe ſeroit moqué en Europe d'un voyageur qui eût aſſuré qu'on s'eſt confeſſé depuis plus de deux mille ans chez les Guebres de la Perſe, ou les Ignicoles, dont le culte a été détruit en partie par le Mahométiſme, comme la religion judaïque a été détruite par le Chriſtianiſme : mais depuis que le Docteur Hyde nous a procuré une traduction latine

---

litique, ſouſtraire à la *Camera Apoſtolica* le Mexique & le Pérou. Les Papes ne tirent aucune Annate de ces riches Provinces ; ils ne peuvent conférer ni Evêché, ni Canonicat, ni Bénéfice dans toute l'étendue des Indes Eſpagnoles, les mois papaux n'y étant pas admis. Enfin on a trompé en tout point l'avidité de Paul III, de Paul V & de Léon X, qui exigeoient Evêchés ſur Evêchés en Amérique, pour y fonder d'autant mieux la puiſſance papale. On peut preſque dire que Paul III abuſa du plaiſir de créer des Archevêques & des Evêques aux Indes, puiſqu'il en fit à Mexico, à Lima, à S. Domingo, à Cuſco, à Chiapa, à Quito, à Honduras, à Popayan, à Nicaragua, à Los Angèles, à Jucatan, à Guatimale, à Mechoacan, & dans une infinité d'autres endroits que je ne me rappelle pas.

latine du *Sadder*, extrait du *Zend-paſend-voſta* attribué à Zoroaſtre, ou à Zerduſt, le légiſlateur des Parſis, on ne ſauroit nier qu'on n'y voie l'aveu du pécheur, l'abſolution, la pénitence, & tout ce qui conſtitue la Confeſſion formelle, telle qu'elle ſe pratique, ou qu'elle devroit ſe pratiquer dans les pays Catholiques. Comme le livre du docteur Hyde eſt devenu fort r re, je vous citerai le paſſage qu'on lit à la PORTE XLIX, pour que vous ſoyez en état de juger ſi l'on peut l'entendre dans un autre ſens que celui que j'y crois découvrir (1).

Vous ſavez que les Myſteres d'Eleuſis, qui étoient, dès la plus haute antiquité, célébrés en Egypte, exigeoient une confeſſion générale de la part des initiés. Ces Myſteres paſſerent des bords du Nil dans l'Iſle de Crete, dans celle de la Samothrace, & de là dans le continent de l'Aſie mineure,

---

(1) *Quando alicui ſupervenit aliquot peccatum, recitet Pitupht.... & accedat ad cerdotem, & ad purioris animæ Deſturum. Cum ad Deſtur ſeu Præſulem aliquem veneris, & veniam ſeu remiſſionem petieris, ex ejus benedictionibus minuetur peccatum. Quando abſolutionem alicui fecerit Deſtur religioſus, augetur ejus religio, & minuetur ſimultas. Certiſſimè ſcito, quod peccatum illud, quod ab eo requirebatur, exinde meritorum beneficium percepiſſe..... Si non invenerit aliquem Bihdin, tum lucido animo coram Churshid, ſeu ſole, ſe ſiſtat.... propter commiſſa peccata ſua mœſtus.* De Religione Perſarum, page 461 in-4°.

Tavernier nous apprend que de ſon temps les Guebres de la Perſe confeſſoient encore à leurs Prêtres, qu'ils nomment *Cazi* ou *Kaddi*, les péchés dont ils avoient droit d'abſoudre; car il y a des cas réſervés au grand Pontife, qu'on nomme le *Deſtour Deſtouran*, ou la *Regle des Regles*, & qui, ſelon Chardin, réſide à Yezd, d'où il ne ſort jamais : il y a dans cet endroit une eſpece de College où l'on enſeigne aux jeunes Prêtres le Code religieux, tel qu'il eſt expoſé dans le *Sadder*, qui a été rédigé ſur les anciens livres, en 1500, par un Guebre qui ſe nommoit fils de *Melich-Shadye*, & qui étoit dans la fonction de *Deſtour*.

où les honnêtes gens s'accoutumerent inſenſiblement à ſe confeſſer; il eſt vrai que Plutarque parle d'un jeune homme qui faillit de déchirer le voile, & de porter un coup mortel à cette pieuſe inſtitution. Comme les prêtres de Cérès vouloient le contraindre à ſe confeſſer, lorſqu'il ſe préſenta aux Myſteres, il leur demanda effrontément de qui ils tenoient le pouvoir de remettre les péchés. *De Dieu même*, lui dit-on. *J'en ſuis charmé*, repliqua-t-il, *je me confeſſerai donc directement à Dieu, & non à vous, qui n'êtes que des ſycophantes.* Cette hardieſſe, qui auroit pu entraîner une héréſie, ſi elle avoit fait quelque impreſſion ſur l'eſprit des auditeurs, fut regardée comme une étourderie qui ne tiroit pas à conſéquence: on s'étonna ſeulement de voir aux Myſteres un philoſophe qui ne croyoit pas aux Myſteres.

A Rome on abſolvoit les coupables dont les crimes étoient reſtés ſecrets, en les aſpergant d'eau fulminale, qui doit avoir eu encore plus de vertu que l'eau luſtrale ordinaire. Les *Moulahs*, ou les Docteurs Perſans, qui content de Jeſus-Chriſt tant de choſes extraordinaires, dont nous n'avons aucune connoiſſance (1), diſent qu'il avoit été initié en ſa jeuneſſe aux Myſteres d'Eleuſis d'Egypte pendant le ſéjour qu'il fit dans ce pays,

(1) On trouve dans Chardin, que les *Moulahs* de la Perſe aſſurent que Jeſus-Chriſt étoit en correſpondance avec le Médecin Galien; mais comme nous entendons un peu mieux la Chronologie que les *Moulahs*, nous ſavons bien que c'eſt un conte Oriental, né de l'opinion que tous les peuples de l'Aſie ont de Jeſus-Chriſt, qu'ils regardent comme un ancien Médecin qui guériſſoit la cataracte & la goutte. Tous les Miſſionnaires Catholiques ne ſont ſoufferts en Perſe, en Turquie, & au Indes qu'en qualité de Médecins & de Chirurgiens. Le petit peuple s'imagine en Perſe, que généralement tous les Chrétiens ſont Médecins ou Charlatans.

d'où l'idée lui vint d'établir la confession, en accordant à l'Iman Pierre le même pouvoir qu'avoient les Choens Egyptiens & les Hiérophantes Grecs, d'absoudre les péchés capitaux ; car dans la primitive Eglise on ne confessoit pas les péchés véniels : on est redevable de ce précepte à la prévoyance des Théologiens postérieurs aux cinq premiers siecles.

Les Relations nous apprennent qu'on a aussi observé une espece de Confession chez les Japonois, & les Indiens restés fideles au culte du Dieu Brama & de la Vache. Ce qui doit nous convaincre qu'on a tenté, d'une extrêmité du monde à l'autre, de calmer les troubles de la conscience outragée en invitant des artifices frivoles pour faire taire des remords réels ; & je ne sais si l'on doit plaindre ou féliciter les hommes d'y avoir réussi, s'il est vrai qu'ils aient réussi.

Ces considérations vous feront peut-être revenir du préjugé où vous paroissez être en regardant comme une fable mal imaginée tout ce que les Ecrivains Castillans ont dit de la façon dont les Péruviens se confessoient. Je vous accorde volontiers que le métif Garcilasso a tâché de suspecter leur témoignage ; mais si l'on y prend garde de près, on s'appercevra que son rapport ne differe pas si essentiellement qu'on le croit d'avec celui du pere Acosta. » Les Péruviens croyoient, dit-il, » que le Soleil révéloit ses loix à son fils, leur Inca; ainsi la désobéissance leur paroissoit un sacrilege, & souvent ceux qui se sentoient coupables, alloient volontairement & publiquement » devant le Juge déclarer les fautes qu'ils avoient » commises, & dont personne n'avoit connoissance; car étant persuadés que l'ame se condamnoit elle-même, & que leurs fautes causoient » les malheurs publics & particuliers, ils les vouloient expier par la mort, pour empêcher que le » Soleil ne leur envoyât d'autres afflictions. C'est

» de là que les Hiſtoriens Eſpagnols ont tiré que » les Indiens du Pérou ſe confeſſoient. « *page* 26, *tome II.*

Je vous demande maintenant ſi, malgré ce paſſage, on n'eſt pas en droit d'aſſurer que la Confeſſion étoit établie là où les coupables n'avoient d'autres accuſateurs qu'eux-mêmes, là où l'on ſe croyoit obligé, par principe de religion, de révéler ſes fautes ſecretes à des Juges publics, là où l'on s'imaginoit enfin que l'aveu ingénu & volontaire de ſes péchés étoit l'unique moyen de détourner la vengeance & de déſarmer la colere des Dieux irrités?

Si vous ſuppoſez que Garcilaſſo a un peu embelli la Confeſſion des Péruviens, & que le Pere Acoſta l'a rendue un peu ridicule avec ſes cordons, il vous ſera facile de diſcerner ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette inſtitution, qu'on a retrouvée en Amérique, parce que les mêmes cauſes ont dû produire des effets analogues partout où il y a des hommes: ils ont toujours été foibles & indulgents envers eux-mêmes: ils ont toujours été abuſés par leur propre cœur, ou par la malice d'autrui.

Comme j'ai parlé aſſez au long, dans un chapitre particulier, de la Circonciſion des Mexicains, il ne me reſte rien à y ajouter, ſinon de vous dire que je ne ſaurois me perſuader que les Prêtres du Mexique aient adreſſé aux enfants, après leur avoir fait une inciſion au prépuce & aux oreilles, ces paroles ſacramentales, *ſouvenez-vous que vous être nés pour ſouffrir, ſouffrez donc & taiſez-vous.* Il y a des perſonnes qui ont admiré le grand ſens de cette prétendue maxime, qui a mon avis, ne renferme aucun ſens: car il n'eſt pas décidé que nous ne ſoyons nés que pour ſouffrir; & quand nous ſouffrons, aucune loi divine ou humaine ne peut nous empêcher de nous plaindre, & de plaindre tous ceux que le ſort contraire accable d'un même poids. Quand il y auroit des loix ſi

abſurdes parmi les hommes, la nature opprimée n'en deviendroit pas plus muette, & n'en gémiroit pas moins. D'ailleurs comment pourroit-il venir dans l'eſprit de quelqu'un, ſinon d'un inſenſé, d'ordonner à un petit enfant de ſe taire, ſous prétexte qu'il n'eſt venu au monde que pour ſouffrir ? J'aimerois donc mieux ſuivre en cela les Auteurs qui nous ont tranſmis d'une façon contraire les paroles ſacramentales des Prêtres Mexicains, en aſſurant que ces impoſteurs cruels diſoient à ceux qu'ils circonciſoient : *ſouvenez-vous que vous êtes nés pour ſouffrir ; tâchez donc de ſupporter le fardeau de la vie, & plaignez-vous, ſi vous voulez.* Il y auroit eu au moins quelque ombre de raiſon dans cette ſentence, à la quelle on a peut-être auſſi peu penſé qu'à l'autre.

Il n'en eſt pas ainſi du diſcours que tint Atabaliba, le dernier des Incas du Pérou, au Frere Francois de la Vallé-viridi, qui vouloit le convertir à la Foi Chrétienne, en lui parlant de Jeſus-Chriſt, & en le menaçant de mettre ſes états à feu & à ſang. On convient généralement que ce Prince répondit en ces termes :

Ceſſe, odieux brigand, de me prêcher un Dieu né..... & mort..... Celui que j'adore eſt immortel, & le vain pouvoir des humains ne ſauroit s'étendre juſqu'à lui : mon Dieu eſt donc ſans comparaiſon ſupérieur au tien, que tu dis avoir été égorgé par les hommes. D'ailleurs, comment pourrois-tu me convaincre que tu ne m'en impoſes pas, en me contant tant d'ineffables myſteres dont ni moi ni perſonne dans mon pays n'a jamais eu la moindre connoiſſance ?

La Vallé repliqua d'une maniere étrange & inouie à cette queſtion : il tira, de deſſous ſa robe, une Bible qu'il préſenta au Péruvien, en lui diſant : *prends ce volume, il contient la vérité : la parole de Dieu y eſt gravée, & tout ce que je t'ai annoncé y eſt écrit. C'eſt à toi de croire, & non de douter.*

Atabaliba prit cette Bible, l'examina attentivement, la porta à ses oreilles, & finit par la jetter à terre, & par cracher dessus, en s'écriant: *j'ai regardé le Quipos* (1), *& je n'y ai rien pu voir; je l'ai approché de mes oreilles, & je n'y ai rien pu entendre. Si la vérité y étoit écrite, pourquoi Dieu ne me feroit-il pas plutôt la grace d'y pouvoir lire qu'à toi, qui n'es qu'un scélérat obscur, venu de loin pour massacrer mon peuple, & me ravir mes Etats? Va, chétif imposteur, je crois bien te valoir.*

Le Moine, devenu furieux, ne s'amusa plus alors à disputer; mais il commença, dit Zarate, à crier de toutes ses forces, *aux armes, aux armes*, & le déprédateur Pizarre livra, à ce signal ou à ce tocsin, la célebre bataille de Caxamalca, où l'Empereur du Pérou fut pris, & ensuite baptisé, & étranglé avec un billot contre le dossier de sa chaise. On s'attendrit en lisant la fin de ce Prince infortuné, que les richesses, qui sauvent si souvent le coupable, ne purent sauver malgré son innocence: il avoit, malheureusement pour lui, à faire à des soldats & à des Moines.

Il est à jamais étonnant, me direz-vous, que pour prouver la vérité de la religion Chétienne à un Américain qui ne savoit ni lire ni écrire, on lui ait mis la Bible en main; mais si vous pensiez que le Moine qui fit cet extravagance savoit lire lui-même, vous vous tromperiez. Le Clergé Espagnol croupissoit, au commencement du seizieme siecle, dans une si incroyable ignorance, qu'il étoit rare de rencontrer un Ecléfiastique qui

(1) Les Péruviens, comme on sait, donnoient le nom de *Quipos* aux cordons qu'ils employoient pour conserver la mémoire des principaux événements, & faire des calculs. L'interprete Espagnol aura aussi appellé la Bible *Quipos*, pour en donner une idée au Péruvien, qui n'avoit jamais vu de livres écrits ou imprimés.

ſût ſigner ſon nom, & qui n'eût la Bible pendue à ſa ceinture par oſtentation.

Ce Dieu immortel dont parla l'Inca n'étoit autre choſe que le ſoleil, que les Péruviens nommoient *Pachacamac*, & qu'ils regardoient comme le créateur du monde, & de tous les êtres divers qui le compoſent. Quant à leurs Divinités ſubalternes, ou leurs *Guacas*, ce n'étoient que des Fétiches ou des objets déifiés par le caprice, la crainte, l'ignorance & la ſuperſtition : on aſſure qu'ils adoroient auſſi des ſtatues repréſentant des diables ſi conformes à ceux de l'ancien continent qu'on s'y ſeroit mépris : il ne leur manquoit ni cornes ni griffes, ni aucun des traits eſſentiels par leſquels des imbécilles ont dépeint le Démon, pour faire peur à d'autres imbécilles. Quel qu'ait été enfin l'ancien culte des Péruviens, il eſt très-certain que les débris de cette nation qui ſubſiſtent encore de nos jours, ont conſervé au fond du cœur un penchant ſecret & invincible pour les inſtitutions religieuſes de leurs ancêtres. En effet, comment pourroient-ils être convaincus de la vérité du Chriſtianiſme, lorſqu'ils réfléchiſſent ſur la conduite que les Chrétiens ont tenue à leur égard, en les réduiſant en eſclavage, après les avoir dépouillés de ce que le Ciel & la Nature leur avoient donné, après avoir égorgé les trois quarts de leurs concitoyens & le dernier de leurs Rois, en violant impunément toutes les loix divines & humaines ? Avouez que, quand on a le malheur d'être né Péruvien, il eſt preſqu'impoſſible de ſe perſuader que le Dieu des Eſpagnols vaille mieux que *Pachacamac*. D'un autre côté, il ſemble que ce ſoit la deſtinée de la religion Catholique de ne pouvoir faire fortune hors de l'Europe ; quand on ſort de cette quatrième partie du monde, on retrouve dans les autres un ſi petit nombre de Catholiques qu'on en eſt étonné ; & ſi de ce petit nombre on exceptoit encore les Européans expatriés qui ont été s'établir, ſoit en Aſie, ſoit en Afrique, ſoit au nouveau

Monde, on réduiroit preſqu'à rien la ſomme des fideles qui croient au Pape hors de l'Europe.

N'exigez pas de moi que je vous donne quelques éclairciſſements ſur la prétendue religion des Américains purement ſauvages. Ambulants & diſperſés, leurs opinions ſont auſſi multipliées que leurs familles. Dans une cabane on voit des Pénates & des Lares, dans une autre cabane on n'en voit point; on ne penſe pas d'un côté d'une riviere comme de l'autre, & quand même cette confuſion d'idées ne ſeroit pas auſſi réelle qu'elle l'eſt, on n'en pourroit pas mieux débrouiller la Théologie des Sauvages; la pauvreté extraordinaire & preſqu'inconcevable de leur langage, dans lequel on ne peut exprimer aucune notion métaphyſique, étant un obſtacle inſurmontable pour quiconque tenteroit d'approfondir leurs ſentiments ſur la Divinité. D'ailleurs, à quoi nous ſerviroit-il d'être parfaitement inſtruits des dogmes religieux des Criſtinaux, des Ticounas, des Moxes, des Algonquins, puiſque nous ne pouvons douter que ces dogmes, quels qu'ils ſoient, ne renferment des ſuperſtitions affreuſes? Défions-nous encore une fois de tout ce que les voyageurs ont compilé, dans leurs ennuyeux journaux, ſur la religion de ces hommes errants ſur des plages incultes, ou retirés dans des forêts obſcures: on a à cet égard indignement abuſé de la crédulité du vulgaire des lecteurs: Laët même oſe nous dire dans ſon Hiſtoire ſi eſtimée des Indes Occidentales, qu'il y a des eſprits qui aparoiſſent aux Bréſiliens; mais, ajoute-t-il, ils ne ſe montrent pas ſi ſouvent que quelques relations le donnent à entendre (1). Dites-moi s'il n'eſt pas permis, lorſqu'on lit de ſemblables puérilités, de ſuppoſer que Laët avoit la fievre quand il s'eſt imaginé qu'il y

(1) *Munuſculis juxta poſitis illos ſpiritus placare nituntur: rarius autem hi ſpiritus inter illos apparent, licet multi aliter tradiderint.*

avoit des esprits : & qu'il avoit encore la fievre quand il a cru que ces êtres se laissoient voir plutôt aux Sauvages de l'Amérique qu'aux Philosophes de l'Europe? Voilà cependant comme on a écrit tant de fois l'histoire sans jugement; mais il est vrai aussi qu'on l'a lue encore plus souvent sans réflexion, sans critique, sans défiance.

Je n'ignore pas qu'on a long-temps recherché si les peuples qu'on a surpris dans l'état de Nature sous des climats lointains, avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame; parce qu'on s'est figuré qu'il nous importoit infiniment d'être bien informés sur cet article. Heureusement on s'est trompé; car la vérité d'un système dépend aussi peu du nombre de ceux qui l'adoptent, que du nombre de ceux qui le rejettent : si l'on pouvoit parvenir à l'évidence en comptant les voix, il n'y a pas de difficulté en Morale ou en Métaphysique qu'on ne décideroit pas cette méthode ; mais encore une fois, cette méthode ne sauroit nous conduire à rien : un homme peut être seul de son sentiment contre tout le monde, & avoir raison : un homme peut être seul de son sentiment, & se tromper. Quand tous les peuples de l'univers croyoient encore que le soleil tournoit, il ne tournoit pas : ainsi quand il seroit démontré que tous les peuples de l'univers admettent l'immortalité de l'ame, on conçoit qu'on ne seroit pas plus avancé qu'auparavant, malgré cette démonstration, qu'on a cru si nécessaire. Au contraire, ce consentement singulier de tant d'individus si sujets à se méprendre dans des matieres où les sens & les organes peuvent décider, seroit plus propre à faire douter qu'à convaincre dans une matiere où les organes & les sens ne sauroient décider.

Il importe d'observer que la résurrection des corps & l'immatérialité de l'ame sont deux systêmes qui, quoique confondus à chaque instant, n'en different pas moins essentiellement entr'eux : il y a, par exemple, des Sauvages qui

croient qu'ils reſſuſciteront, & qui n'ont pas la moindre notion de la ſpiritualité de l'ame : ils ignorent même qu'ils ont une ame, puiſque leur dictionnaire manque de mots pour exprimer des idées ſemblables. Cette hypotheſe de la réſurrection des corps a été preſque univerſelle chez les anciens peuples, & les Chrétiens des premiers ſiecles avoient tellement outré les choſes, qu'ils prétendoient que les dents des morts étoient des ſubſtances incorruptibles que Dieu ſe réſervoit comme une eſpece de graine ou de ſemence pour faire regermer les corps décompoſés par la putréfaction : *Conſtat dentes incorruptos perennare, quiut ſemina retinentur fructificaturi corporis in reſurrectione* (1). Cet abſurde préjugé avoit été puiſé dans le paganiſme, puiſque les Romains ne brûloient pas les corps des enfants morts avant la pouſſe des dents ; & on les appelloit pour cela *minores igne rogi*. En parlant de l'uſage d'embaumer les corps, j'ai fait voir qu'il tiroit ſon origine du dogme de la Réſurrection, & j'en ai conclu que les Juifs qui embaumoient auſſi les cadavres, adhéroient auſſi à ce dogme, qui étoit donc reçu dans la Judée long-temps avant la naiſſance du Chriſtianiſme, dont les premiers ſectateurs, prévenus comme ils l'étoient de l'incorruptibilité des dents, crurent ſans doute pouvoir ſe paſſer du nitre, de la *Cedria*, & des autres drogues propres à conſerver les corps.

Quant au ſyſtême de l'immortalité de l'ame, on ne connoît juſqu'à préſent aucune nation qui l'ait admis purement & ſimplement, ſans y mêler celui de la réſurrection des corps, & il n'y a peut-être qu'une ſociété toute compoſée de Philoſophes qui pût ſe contenter d'une doctrine ſi ſublime.

Si je vous ai inſpiré de la défiance pour tout ce que les voyageurs ont rapporté de la Religion

(1) Tertul. *De Reſur. carnis.*

des Sauvages du nouveau continent, je ne dois pas omettre de vous prévenir aussi contre la grande *Histoire des Cérémonies Religieuses & des Superstitions*, dont le septieme volume renferme à mon avis, le plus de choses fausses, hazardées & suspectes. Si au lieu de s'ériger lui-même en auteur, le Libraire Bernard, eût employé à un ouvrage de cette importance des Philosophes capables de faire un choix judicieux entre les matériaux, & des Ecrivains assez habiles pour les rédiger sans diffusion, il ne seroit jamais sorti de la main des hommes un livre plus instructif, plus utile, & plus redoutable pour le fanatisme; mais cet édifice, élevé sur un bon plan, a été si mal construit, si médiocrement exécuté, qu'on devroit le rebâtir de nouveau: on y a copié des voyageurs très-peu accrédités, inséré des relations mensongeres, & accumulé à l'infini des faits formellement contredits par des observateurs plus éclairés, ou mieux instruits.

LETRE II.

Sur le Grand-Lama.

LOrsque l'occasion s'est présentée de parler du Mémoire dans lequel M. de Guignes soutient que des Prêtres de la Bulkarie allerent prêcher le culte du Dieu *La* ou *Xaca* dans l'Amérique, mille ans avant la découverte de l'Amérique; j'ai dit avec ingénuité ce que j'en pensois, & aucun motif n'a pu depuis m'inspirer d'autres idées. Au contraire, je me flatte maintenant de ne m'être pas précipité en condamnant un système si déraisonnable. Depuis la mort de M. Fourmont, nul Européan n'a fait de plus grands progrès dans la langue & l'histoire de la Chine que le fameux Pere Gaubil, qui se tenoit encore caché à Pékin en 1756: obsédé par

les lettres de ſes correſpondants, il a bien voulu entreprendre des recherches ſur ce prétendu voyage des Lamas au nouveau monde; mais n'en ayant trouvé aucune trace dans les Géographes & les Hiſtoriens Chinois le plus généralement eſtimés, il a traité ce conte comme il le méritoit, en le reléguant parmi les fables hiſtoriques. Comme je n'avois aucune connoiſſance de ces recherches faites à la Chine, dans le temps que j'étois occupé à compoſer mon premier volume, j'ai été agréablement ſurpris de voir mon ſentiment ſe confirmer d'une façon ſi formelle, à quoi je ne m'étois pas attendu de ſi-tôt. Permettez moi de vous déſabuſer encore ſur un autre fait, également faux, auquel le Mémoire de l'Académicien Français a donné lieu; on a publié dans toute l'Europe qu'on avoit trouvé au centre de la Nouvelle Angleterre une pierre qui contenoit une inſcription en caracteres du Thibet, qui eſt, comme vous ſavez, le pays où réſide le Grand-Lama. Après m'être procuré toutes les informations poſſibles ſur ce prétendu monument, je puis hardiment vous aſſurer qu'on n'a jamais découvert aucune inſcription en aucun caractere dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le pays des Eskimaux juſqu'à la pointe de la Terre del Fuego. Cette pierre de la Nouvelle Angleterre eſt comme la médaille de Jules-Céſar qu'on diſoit avoir été déterré au voiſinage des Patagons, chez des Sauvages qui ſe nommoient les *Céſaréens*. D'où vous pouvez juger juſqu'à quel point on a oſé porter l'audace de feindre les choſes les plus incroyables pour appuyer les ſyſtêmes les plus abſurdes.

Suppoſez maintenant que le Pere Gaubil n'eût jamais été à la Chine, & qu'on n'eût pu, par aucun moyen, conſulter de bons Auteurs Chinois ſur cette prédication imaginaire des Prêtres de la Bukarie en Amérique, je penſe qu'il eût ſuffi, pour détruire ce paradoxe, de démontrer l'impoſ-

ſibilité d'une tel voyage par les mers orageuſes & inconnues de la Tartarie : il eût ſuffi de prouver, comme je l'ai fait, qu'il n'a jamais exiſté la moindre conformité entre les religions du nouveau Monde & celle des Grands-Lamas, dont j'ai envie de vous faire l'Hiſtoire, ſans m'aſſujettir aux loix d'une Diſſertation méthodique, ou d'un Traité en forme.

Il conſte, par des monuments authentiques & inconteſtables recueillis au Thibet (1), que 1340 ans avant notre Ere vulgaire il régnoit déja dans cette contrée un Grand-Lama, nommé *Pafrinmo*. La ſucceſſion de ces Pontifes, non-interrompue pendant plus de trois mille ans, a duré juſqu'a nos jours, & durera probablement encore long-temps. *Nec metas rerum, nec tempora pono.*

Il n'y a aucune religion qui puiſſe ſe vanter d'avoir bravé une telle ſuite de ſiecles ſans grand malheur & ſans déſaſtre. Le culte des Chinois a été plus d'une fois altéré par l'arrivée des Divinités étrangeres, & les prédications fanatiques de *Laokium*, & des novateurs qui, par le charme de l'enthouſiaſme, ont entraîné dans leurs ſectes la populace éblouie. Les Juifs ont vu finir leur Hiérarchie, démolir leur temple & abymer leur Sanedrin. Alexandre & Mahomet ont ſapé tour à tour l'ancienne religion des Guebres ou des Ignicoles. Tamerlan & les Mongols en conquérant l'Inde, y ont porté un coup deſtructif au culte du Dieu *Brama*. Mais ni le temps, ni la fortune, ni les hommes n'ont

---

(1) On a donné au *Thibet*, comme à pluſieurs autres contrées, différents noms qui ſignifient toujours le même pays : on l'a appellé *Boutam*, *Tangut*, *Topet*, *Tupet*, *Tibt*, *Topt*, *Tſan-Li*, *Brantola*, *Brancola* & *Laſſa*; mais *Laſſa* eſt proprement la partie du *Thibet* qui appartient au Grand-Lama : auſſi *Laſſa*, traduit littéralement, ſignifie *le pays donné au Dieu La*. Dans les *Obſervations Géographiques* du Pere Gaubil, la ville capitale de *Laſſa* eſt au 29e. degré & ſix minutes de latitude ſeptentrionale.

pu ébranler le pouvoir Théocratique des Dalaï-Lamas : leur plus grand ennemi même, nommé *Tſe-Vang-Raptam*, Kam des Eleuths, qui pilla le grand temple de Putola en 1710, après avoir attaqué les droits du Sacerdoce par un manifeſte injurieux & rempli de blaſphêmes, ne put réuſſir à détrôner le Lama, qui appellant le Ciel & la Chine à ſon ſecours, repouſſa le brigand qui l'inſultoit, & affermit mieux que jamais les fondements du Saint Siege, qui n'a eſſuyé aucun orage de quelque conſéquence depuis cette époque.

Je ſais que le Pere Georgi prétend que *Praſrinmo*, a été le fondateur de l'autel & du trône des Lamas, où il s'aſſit le premier ; mais je ne ſaurois adopter cette opinion, puiſque la religion Lamique étoit déja propagée au-délà de la mer Caſpienne plus de cinq cens ans avant notre Ere ; & l'on voit, par un paſſage de Strabon, que les Getes avoient depuis très-long-temps un grand Pontife dont il rapporte l'inſtitution à *Zamol* ou à *Zamolxis*, qu'il fait contemporain de Pytagore ; mais qui doit avoir été bien antérieur au ſiecle de ce Philoſophe : car Hérodote, qui eût pu connoître ce *Zamol* s'il eût vécu du temps de Pytagore, aſſure que c'étoit un très-ancien perſonnage. Ce que les Grecs en ont écrit eſt ſi mêlé de ténebres & d'incertitudes, qu'on n'y peut entrevoir aucune vérité. Il eſt bien plus probable que les Getes avoient puiſé dans la Tartarie, d'où ils étoient originaires, le culte du Dieu *La*, & l'avoient porté avec eux dans la Valachie & la Moldavie, où ils ſe fixerent, de ſorte que leur Pontife, réſidant ſur le mont *Kagajou*, n'étoit proprement qu'un Vicaire ou un *Kutuktus* du Grand-Lama, qui a actuellement ſous lui deux cens de ces *Kutuktus*, dont le principal a ſon ſiege & ſa pagode chez les Calmouks, qui le nomment leur *Catoucha*, dont la conduite peu louable a donné de grands mécontentements à ſon chef, ainſi que vous le verrez par la ſuite de cette Lettre.

Comme les anciens Germains étoient une filiation ou une colonie des Tartares, je ne crois pas m'être trompé, lorsque j'ai soupçonné que la déification des femmes en Allemagne, & l'autorité Théocratique qu'elles y ont exercée, dérivoient du culte Lamique amené dans cette région par les peuples émigrés; car *Velleda*, *Lahra*, *Jecha*, *Gauna*, *Retta*, *Siba*, *Wonda*, *Freja*, *Aurinia*, & tant d'autres filles adorées au-delà du Rhin, dont l'Histoire nous a conservé le souvenir, y ont joui de toutes les prérogatives attachées à la dignité des Dalaï-Lamas du Thibet (1). Aussi Tacite nous apprend-il que *Velleda*, qui demeuroit sur la Lippe, se tenoit toujours renfermée dans une tour, où elle ne communiquoit qu'avec des gens affidés, qui, comme les médiateurs & les interpretes de la Divinité, alloient signifier au peuple les volontés de sa Prêtresse qu'il ne voyoit pas. Cette étiquette s'observe encore à peu près de même au château de Putola où réside le Grand-Lama, qui ne se montre que fort peu en public; mais il admet à son audience les envoyés & les ambassadeurs, & reçoit la visite des Princes, qui viennent le complimenter: on a même vu un de ces souverains Pontifes faire le voyage de Pékin pour y conférer avec le Tartare *Schun-Si*, devenu Empereur de la Chine par les intrigues & la protection des Lamas. Si on en exepte les fêtes solemnelles & les occasions extraordinaires, il est rare de voir paroître les Dalaïs; mais leurs portraits sont toujours exposés &

(1) On assure que cette singuliere idée de canoniser une femme pendant sa vie, & de la respecter comme une image de la Divinité, s'est renouvellée en Allemagne, depuis quelques années, chez les fanatiques qu'on nomme les *Sionites*, qu'on accuse d'avoir quelque part un temple, où ils révérent une femme ou une fille, qu'ils honorent du titre de *Mere de Sion*. Les visions de ces sectaires me sont si peu connues, que je ne saurois dire s'il y a quelque réalité dans les superstitions qu'on leur impute.

ſuſpendus au-deſſus du portail du temple de Putola. Deux de ces portraits ont été copiés par des voyageurs, qui les ont fait graver à leur retour : on n'en peut voir un dans les obſervations qu'Ysbrand-Ides a ajoutées à ſon Journal de la Chine, & l'autre dans les Relations des Miſſionnaires Gruéber & d'Orville. Dans Isbrand, ce Pontife eſt repréſenté comme un jeune homme, imbarbe, bien fait & dont les habits ne ſont pas magnifiques, ni les ornements outrés : dans Gruéber, il a la figure & l'attitude d'un vieillard.

La difficulté d'approcher ce Prêtre-Roi doit nous faire rejetter comme des fables tout ce que diſent quelques aventuriers Européans, qui ſe glorifient de lui avoir parlé. Le Capucin *Horatio de la Penna* a pouſſé l'exagération juſqu'à oſer publier qu'il avoit été en correſpondance avec le Grand-Lama ; & dans cette correſpondance chimérique on voit une lettre par laquelle le Pontife Tartare permet au Moine Italien de prêcher la religion chrétienne au Thibet ; *car ayant fait examiner*, dit-il, *votre culte & vos dogmes, je les crois vrais, & très-capables de procurer la paix & le ſalut de mes fideles ſujets. Prêchez donc, Frere, mais n'imitez pas la conduite de ces brigands qu'on nomme des* Jéſuites, *qui ſouillés de tous les crimes imaginables, & emportés par une ambition qu'on ne ſauroit définir, & par une avarice que rien ne ſauroit aſſouvir, ont excité dans mes Etats des troubles & des ſéditions que je n'ai calmés qu'avec peine.*

Il faut être à la fois bien impudent & bien imbécille pour imaginer des fauſſetés ſi palpables & ſi révoltantes ! Comment le Lama ſe ſeroit-il mépriſé lui même juſqu'au point d'écrire à un Capucin ? Comment auroit-il pu avouer à ce Capucin que la Religion Chrétienne eſt vraie, & l'exhorter à la prêcher ? C'eſt comme ſi l'on diſoit qu'un Iman Turc avoit obtenu du Pape la permiſſion de prêcher le Mahométiſme en Italie, parce que le ſacré College a reconnu que le Mahométiſme

tisme étoit une religion vraie & très-propre à sauver les Italiens. *Horatio de la Penna* auroit dû garder pour lui & ses confreres ces absurdités qui ont fait rire les examinateurs qui ont approuvé son livre, qui n'auroit pas dû l'être. Le vrai but de ce vil imposteur a été d'extorquer des aumônes des Catholiques d'Europe, sous prétexte d'employer ces secours à l'avancement du Christianisme au Thibet, & d'augmenter ainsi les revenus des Capucins, en décriant les Jesuites; car les Moines mendiants sont versés dans mille especes de fraudes, & ne vivent que d'intrigues aux dépens les uns des autres : aussi s'aiment-ils tendrement.

Je puis vous assurer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces séditions si dangereuses allumées par les soi-disant Jésuites dans les Etats de la domination du Dalaï-Lama, où la police est trop bien établie pour que des vagabonds, & des étrangers sans aveu, puissent y attenter au repos public. Cette fable vient de ce que ces Religieux, expulsés de la Chine, allerent en grand nombre se jetter dans le Thibet, d'où le Lama qui ne savoit que trop bien tout ce qui s'étoit passé à la Cour de Pékin, les fit promptement chasser ; & l'on dit que quelques-uns eurent le malheur de tomber entre les mains des *Amiaks*, ou des petites hordes des Tartares errants, qui ne leur ayant pas trouvé des passe-ports signés du *Deva*, les pendirent aux arbres, comme des voleurs de grand chemin.

S'il y a un pays au monde où le Christianisme ne s'établira jamais, c'est sans doute au Thibet, parce que la puissance spirituelle & temporelle y étant combinées & réunies dans un même chef, ce Monarque Ecclésiastique s'opposera toujours aux progrès d'une religion étrangere, qui ne pourroit s'accroître qu'au détriment de son autorité, dont on est pour le moins aussi jaloux en Tartarie que par-tout ailleurs. D'un autre côté, la foule des petits Lamas ou des prêtres subalternes,

dont on compte plus de cent ſoixante mille, ne ſouffrira jamais que des prédicateurs venus d'Europe, ſoit qu'ils aient un capuchon ou un chapeau, ſoit qu'ils portent autour du corps une corde ou une ſangle, aillent déclamer contre le Dieu *La* & la Métempſycoſe. Les *Kutuktus*, qui ſont des eſpeces d'Evêques du Dalaï-Lama, n'ayant pas d'autres revenus que les aumônes qu'on apporte aux pagodes de leurs Dioceſes reſpectifs (1), ſeroient bien aveugles ſur leurs propres intérêts, s'ils permettoient aux émiſſaires de la Propagande de Rome de s'approprier les charités des dévots, en les convertiſſant. On a accuſé ces petits Lamas & ces *Kutuktus* de végéter dans une ſi profonde ignorance qu'ils ne ſavoient ni lire ni écrire; mais cette calomnie de nos Miſſionnaires eſt ſans fondement comme ſans vraiſemblance: il n'y a point d'Eccléſiaſtiques qui compoſent plus d'ouvrages ſur des matieres abſtraites & des queſtions métaphyſiques que ces Clercs du Thibet, où les livres ſont encore plus communs qu'à la Chine; & le Czar Pierre I. découvrit, dans une ville déſerte de la Sibérie, une immenſe bibliotheque abandonnée, dont tous les volumes, écrits en la langue du Thibet, avoient été compoſés par des prêtres Lamas: on envoya quelques-uns de ces rouleaux à feu M. Fourmont, qui, aidé par un Savant de ſes amis, en déchifra pluſieurs endroits aſſez clairement pour pouvoir aſſurer que ces ouvrages traitoient de l'immortalité de l'ame & de ſes tranſmigrations. Les Seigneurs Thibétains & les *Kutuktus* ne voyagent jamais ſans avoir à leur ſuite quelques chevaux chargés

(1) Il y a des voyageurs qui aſſurent que les *Kutuktus*, ou les Evêques Lamas, levent les dîmes dans leurs Dioceſes; mais c'eſt une fable. Ils n'ont abſolument aucun revenu fixe, & pluſieurs d'entr'eux ſont ſi pauvres, qu'ils ont de la peine à donner des robes de livrée à leurs Domeſtiques & à leurs Vicaires.

de ballots de livres proprement écrits & enluminés avec des mascarons aux Lettres initiales, sur du papier de soie & de coton, qui étant bien gommé & plié en double, a plus de consistance que le papier Chinois. Le célebre Bernier rapporte qu'il avoit connu, au Royaume de Cachemire, un Médecin Lama, qui avoit dans ses bagages un grande pacotille de livres de médecine; car les Savants de ce pays ne s'adonnent pas uniquement & exclusivement à la morale & à la Métaphysique; ils cultivent encore d'autres sciences plus ou moins réelles, & vont étudier l'Astronomie & l'Astrologie à Balk, cette fameuse école de l'Asie, qui fournit d'Astrologues toutes les Cours des Princes de l'Orient.

Quand le Jésuite Gerbillon étoit encore valet-de-chambre de l'Empereur Chinois *Kang-Hy*, il proposa à ce Monarque de faire lever une carte de la Tartarie, qu'on n'auroit jamais pu exécuter, même médiocrement, sans le secours de deux prêtres Lamas, qui aiderent à arpenter le terrain, & à prendre la hauteur avec des Astrolabes & des Quarts de cercle. D'où vous pouvez juger si la barbarie s'est tellement emparée de leur esprit que leurs rivaux veulent nous le faire accroire; & je doute que le Pere Regis, qui leur objecte de ne savoir pas lire, eût été lui-même en état de dresser une carte géographique selon les regles.

L'alphabet dont on use au Thibet a une supériorité décidée sur les caracteres Chinois, puisqu'il ne conprend qu'un petit nombre de signes mobiles, dont la combinaison exprime tous les sons & toutes les articulations, comme nos lettres. Ce caractere sur lequel Vessiere de la Croze, Bayer, Hyde, les Peres Gaubil & Georgi ont tant écrit, est peut-être le prototype & le plus ancien de tous les Alphabets connus: par l'étendue & la comparaison qu'on en a faite, on a remarqué qu'il étoit composé des mêmes éléments que le fameux caractere Brachmane employé par les

Indous dans un temps où l'Italie & la Grece reſſembloient encore au Canada.

Ce qui prouve indubitablement que la langue du Thibet eſt riche en mots, c'eſt l'uſage continuel qu'on en fait pour diſcuter des ſujets abſtraits & des problêmes Métaphyſiques, qui exigent, comme vous ſavez, une variété infinie de termes pour énoncer les différentes nuances des idées & des ſenſations. Un Officier du Régiment de *Laly*, ayant eu occaſion d'acheter aux Indes pluſieurs livres écrits en langue Thibétaine qu'il avoit appriſe, y découvrit un rapport fort marqué avec l'ancien idiome de l'Irlande. Cette analogie nous étonneroit bien davantage, ſi nous ne ſavions que la langue Allemande reſſemble auſſi extrêmement au Perſan moderne, qui eſt un Dialecte du Tartare. Les conquêtes & les établiſſements des *Aſes* ou des Scythes Aſiatiques en Europe, expliquent naturellement ces phénomenes de l'Hiſtoire des nations.

J'ai cru devoir deſcendre dans ces détails pour vous prévenir contre les pitoyables hiſtoires qu'on nous fait du culte du Dalaï-Lama. On a imprimé & répété mille fois que les Tartares s'imaginent que leur Grand-Pontife ne meurt jamais; mais c'eſt une fauſſeté avérée, la nouvelle de ſa mort étant toujours annoncée avec éclat à Laſſa, à Brancola, & dans tout le pays: on dépêche même des couriers à Pékin pour en informer l'Empereur & les *Kutuktus* qui réſident à la Chine, où ils jouiſſent des honneurs du Mandarinat. Dès que cet événement eſt divulgé, on ôte de deſſus le portail de la grande égliſe l'effigie du Lama défunt, & on y expoſe le portrait de ſon ſucceſſeur, au moment même qu'on le conſacre.

Le compilateur du Halde rapporte ſérieuſement qu'on a ſoin de ſubſtituer, à l'inſu de tout le monde, au Lama devenu vieux & malade, un jeune homme qui lui reſſemble; mais comme un jeune homme bien portant ne ſauroit jamais reſſembler

à un vieillard malade, on ſent bien que cette fourberie, impoſſible dans l'exécution, eſt un conte puéril qui ſe réfute de lui-même D'autres compilateurs ont ſoutenu qu'aucun homme ne pouvoit voir le Dalaï en face, à cauſe du voile qu'il porte, diſent-ils, toute ſa vie ſur le viſage (1); ce qui eſt encore une fauſſeté avérée, dans le goût de la précédente. Il eſt certain que ce Pontife n'avoit aucun maſque lorſqu'il reçut l'Envoyé de l'Empereur *Kang-Hi* : après s'être appuyé d'une main ſur le bord de ſa chaiſe, il ſe leva tant ſoit peu de deſſus ſon couſſin, & s'étant remis en place, il parla long-temps à l'Ambaſſadeur, qui ſe tint debout, & ne fléchit qu'à l'arrivée & au départ. Comme on admit à cette audience ſolemnelle pluſieurs étrangers de diſtinction, attirés par la curioſité, on eut ce jour-là tout le temps de conſidérer le Saint Pere coëffé d'un énorme bonnet brodé en or, & revêtu d'une robe traînante de laine teinte en rouge, qui eſt la couleur de tout le Clergé du Thibet & de la Mongalie. Ce qui a donné lieu à la prétendue immortalité des Lamas, dont les voyageurs mal inſtruits ont ſi mal parlé, c'eſt que la religion du pays ordonne de croire que l'eſprit ſaint & auguſte qui a animé un Dalaï, paſſe, imédiatement après ſa mort, dans le corps de celui qui eſt légitimement élu pour remplir le ſouverain Pontificat. Le ſyſtême de la Métempſycoſe, adopté ſans réſerve dans ces contrées, y affermit tellement les habitants dans l'idée de la tranſmigration de l'eſprit divin, qu'on ne ſauroit par aucun argument les retirer de ce préjugé. Lorſque nos Papes préten-

(1) Si le Dalaï-Lama portoit effectivement un voile ſur le viſage, on n'auroit pas beſoin de chercher quelqu'un qui lui reſſemble pour le remplacer après ſa mort, comme le veut du Halde. Toutes les fables qu'on a débitées à ce ſujet ſe détruiſent donc les unes les autres.

doient encore à l'infaillibité, ils ne proposoient pas à la foi des fideles un moindre miracle que celui qu'admettent les Thibétains en faveur de leur Archiprêtre. Il est égal de croire qu'un homme ne sauroit se tromper, ou de croire que Dieu daigne successivement inspirer à plusieurs hommes une même volonté, une même intention. Les Chinois, qui, selon Gaubil, n'ont appris à bien connoître la religion Lamique qu'au quatorzieme siecle (1), ont été long-temps dans la même erreur que toute l'Europe, à l'égard des Dalaï-Lamas, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Ho-fo*, ou Dieux vivants; cependant il s'en faut de beaucoup que ces Prêtres usurpent un tel titre, ou s'arrogent, comme disent les Théologiens, un culte de *Latrie*. Ils avouent qu'ils ne sont pas des Dieux; mais ils prétendent représenter la Divinité en terre, & jouir d'un pouvoir Théocratique illimité, approuvé, autorisé, établi par le Ciel: en conséquence de cette prétention, énorme à la vérité, mais pas si énorme qu'on a voulu nous le persuader, ils décident en dernier ressort dans les matieres de religion, & ne reconnoissent aucune puissance au-dessus d'eux dans le spirituel; car ils ne se mêlent jamais directement d'au-

(1) Le Pere Gaubil dit que l'Histoire de la Chine parle pour la premiere fois du Grand-Lama, sous le regne de *Keyuk-Kan*, petit-fils de *Gengis-Kan*; mais j'ai beaucoup de peine à me persuader qu'il se soit écoulé plus de deux mille années avant que les Chinois eussent quelque connoissance de la religion d'un pays dont ils sont si voisins: il est plus probable que les Bonzes de la Chine se sont opposés à l'arrivée & à l'établissement des Lamas, aussi long-temps qu'ils ont pu: ils auroient peut-être réussi à les exclure à jamais, sans les conquêtes des Tartares, qui ont si bien introduit la religion du Grand-Lama à la Chine, qu'on y compte aujourd'hui une foule d'hommes qui la suivent, & qui ont des temples publics & privilégiés. Au reste, il est bon de savoir que les Chinois nomment *Fo* le même Dieu que les Tartares nomment *La* ou *Xaca*.

cune affaire politique, hormis qu'il ne se présente des Ambassadeurs étrangers qui exigent audience : ils n'administrent pas même leurs propres revenus, qui ne sont pas si importants que la seule somme que les Papes tirent de l'Allemagne & des Etats patrimoniaux de la Maison d'Autriche. Leur premier Ministre, qui porte indistinctement le titre de *Deva* ou de *Tiba*, dispose dans le temporel, a soin des finances, des vivres, de la police, tient le bureau de la correspondance, entame & termine les affaires, décide dans les procès, accommode les plaideurs, négocie avec les Princes voisins ou alliés, & conclut lorsque les traités ne sont pas de nature à être portés devant le Saint Pere.

Il y a eu de ces *Tibas*, ou de ces *Devas*, qui en abusant de la facilité ou de la foiblesse de leur maître, & de l'autorité qu'on leur avoit confiée, ont eu la hardiesse de s'ériger en Princes souverains : on soupçonne même, avec beaucoup de raison, que les Rois actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des premiers administrateurs qui ont secoué le joug de leur chef ; on les a fait rentrer, de temps en temps, dans l'obéissance ; mais on n'a jamais pu parvenir à leur arracher entiérement le pouvoir qu'ils ont usurpé (1). Non-

(1) Il y a eu au Thibet un Pontife qui a pris le titre de Dalaï-Lamà, ce qui signifie *Grand-Prêtre du Dieu La*, long-temps avant qu'il ait été question des Rois du Thibet, dont le premier, nommé *Gnia Thritzhengo*, régnoit l'an 1193 avant Jesus-Christ. Je suis obligé de relever ici une énorme bévue du Pere Georgi. Dans son *Canon des Rois du Thibet*, il dit que la succession de ces Princes n'a pas été interrompue depuis *Gnia Thritzhengo* jusqu'à Jesus-Christ ; & pour remplir un laps de onze cents quatre-vingt-treize ans, il ne place que vingt-quatre Rois, ce qui est impossible selon le cours ordinaire de la vie des hommes. En supputant les listes chronologiques de tous les Rois qui nous sont connus, on trouve que chaque regne équivaut à peu près à

ſeulement les miniſtres temporels du Lama ont quelquefois aſpiré à l'indépendance, mais on a vu encore, au grand ſcandale des fideles, des Evêques, ou des *Kutuktus*, qui pouſſés par la coupable ambition de régner, ont prétendu ſe ſouſtraire aux loix & à la juriſdiction du chef de leur égliſe : le *Catoucha* des Calmouks eſt compté au nombre de ces Schiſmatiques, parce que depuis l'an 1707 il ne reſpecte plus dans ſon Dioceſe les déciſions émanées du Saint Siege, quoiqu'il n'ait jamais attenté aux dogmes, ni perverti aucun article de la croyance reçue,

Ce Patriarche Calmouk ne perſiſte avec tant d'opiniâtreté dans ſa rebellion, que parce qu'il ſent que ſon peuple, toujours heureux à la guerre, eſt devenu en Tartarie une puiſſance prépondérante dont les armes le garantiront longtemps du châtiment que mérite ſa déſobéiſſance ; mais ſi jamais la fortune abandonnoit les Calmouks pour ſe ranger du côté de leurs ennemis, on verroit leur Primat retourner au giron de l'égliſe plus promptement qu'il n'en eſt ſorti : auſſi les Grands Lamas ne s'inquietent-ils pas beaucoup de ces uſurpations momentanées de quelques audacieux & entreprenants, parce que la diſcorde & les guerres continuelles qui regnent entre les peuplades

---

vingt ans ; ainſi les vingt-quatre Rois du Thibet qui ont régné après *Gnia Thritzhengo*, ne peuvent completter qu'un laps de quatre cents & quatre-vingt ans ; mais ſuppoſons qu'ils en aient régné huit cents, il ſubſiſtera toujours dans le Canon du Pere Georgi une erreur de plus de trois cents ans ; & cette erreur même me confirme de plus en plus dans l'opinion que les Souverains actuels du Thibet ont été anciennement des *Dévas* ou des Miniſtres du Grand-Lama, qui les aura de temps en temps dépouillés de leur titre de Roi, ce qui a pu occaſionner le vuide qu'on voit dans la liſte chronologique de ces Princes depuis l'an 1193 avant notre Ere.

des Tartares, amenent de temps en temps des révolutions qui remettent les affaires dans leur ancien état, en ruinant les dissidents ou les mutins.

La politique du Dalaï consiste à avoir pour amis ou les Eleuths, ou les Mongales, ou les Chinois: attaqué par les uns, il leur oppose les autres. En 1625, les Rois du Thibet le privèrent de la moitié de ses états, & il les reconquit amplement neuf ans après, avec les armes des Eleuths de Kokonor. Assailli, au commencement de ce siecle, par les Eleuths Sdougaris, il les repoussa avec les forces de la Chine qui a intérêt que les Tartares ne deviennent pas trop puissants aux dépens du Lama, & que le Lama ne s'éleve ni se fortifie par la réunion ou la conspiration des Tartares. La Cour de Pékin, pour empêcher ces deux inconvénients, entretient dans le Thibet la célebre faction des *Bonnets jaunes* & des *Bonnets rouges*: le jaune est la couleur de l'Empereur de la Chine, le rouge est la couleur du Grand-Lama. Ces deux partis, extrêmement jaloux, ne se réunissent jamais, sinon quand le Lama est assez foible pour avoir besoin des Chinois: en tout autre temps, ils se contrebalancent dans un si parfait équilibre, qu'il est difficile à ce Prêtre-Roi de faire la moindre alliance avec les princes voisins, sans que les *Bonnets jaunes* n'en donnent aussi-tôt connoissance au cabinet de Pékin.

Cette faction ressemble si bien à celle des *Guelfes* & des *Gibelins*, entre nos Papes & les Empereurs d'Allemagne, qu'on est surpris de voir tant de conformité dans la politique & les intérêts de deux Cours aussi éloignées que le sont Rome & Lassa; mais les Papes n'ont plus ni le crédit ni les ressources que les Lamas ont su se ménager. Tous les princes Européans sont aujourd'hui généralement convaincus que le joug de Rome, qui veut de l'argent pour ses Bules, ses Brefs, & ses dispenses, sans jamais faire crédit, est très-onéreux au peuple, qu'il épuise: tandis que les Lamas

n'exigeant rien de personne, il n'en coûte pas beaucoup pour être de leur religion : & comme leurs Etats jouissent souvent d'une paix profonde, au moment que le feu de la guerre embrase les provinces voisines ; des Kans, ou trop pusillanimes pour entrer en lice, ou assez modérés pour n'y pas entrer, viennent se jetter, avec leurs *Amiacks* ou leurs hordes, dans le patrimoine de l'Eglise, en payant à son chef une petite redevance pour son droit d'asyle, & pour les frais qu'occasionnent les troupes qui mettent les frontieres à l'abri des insultes. On voit quelquefois des princes ainsi refugiés ou retirés séjourner jusqu'à vingt ans dans le territoire de l'Eglise, sans qu'ils inquietent ou soient inquiétés ; mais quand la Chine commence à craindre une union trop étroite entr'eux & le Pontife des Thibétains, elle tâche par ses intrigues de leur inspirer mutuellement de la défiance pour les diviser : cependant le besoin qu'ont les princes Tartares du Lama, & la jalousie des Chinois contre les Tartares, affermissent l'autorité du Sacerdoce, & font respecter l'Eglise qui protege les foibles & les pauvres, sans rien demander aux riches.

Pour ce qui concerne la vie privée du Dalaï, on n'en sait, & on n'en peut savoir rien de certain : aussi ne crois-je point que vous, ni personne condamnera la critique fort modérée que j'ai faite d'un passage de l'*Atlas de la Chine*, ou M. d'Anville assure qu'*on ne sert journellement au Pontife Tartare pour sa subsistance, qu'un once de farine détrempée dans du vinaigre, & une tasse de thé. C'est de cette pitance*, ajoute-t-il, *que le Dalaï Lama, malgré le haut rang qu'il tient, & malgré le pouvoir qu'il a, est obligé de se contenter* (*).

Mr. d'Anville, dont je respecte infiniment le savoir & les lumieres, n'auroit pas écrit des cho-

(*) *Atlas de la Chine*, p. 9, paragr. 7, *in-folio*.

ſes ſi peu judicieuſes, s'il avoit bien voulu faire attention qu'un homme ne ſauroit vivre d'une once de farine par jour, & qu'il en falloit bien plus au Vénitien Cornaro qui, ſans être Pape ou Lama, a éprouvé juſqu'à quel degré on peut pouſſer la ſobriété dans le boire & dans le manger. Auſſi long-temps qu'on voudra, par de telles exagérations, jetter du ridicule ſur les mœurs des peuples lointains, on ne leur inſpirera jamais une haute idée de notre Logique; & rien ne leur ſembleroit plus ridicule que nos livres, s'ils daignoient les traduire. Si le Géographe que je viens de citer, eût goûté de la pâte faite au vinaigre, il y a toute apparence qu'il n'eût pas régalé d'un mets ſi déteſtable un grand monarque de la haute Aſie.

Toutes les nations Hippomolgues compoſent, avec le lait de jument, une boiſſon qu'on nomme *Kunn*, très-eſtimée par ceux qui y ſont accoutumés dès leur jeuneſſe : ce *Kunn* ſe boit dans une immenſe étendue de pays, depuis Caffa dans la Crimée juſqu'au fleuve *Amour* ou le *Sagallien Ulla*; mais encore une fois, ce breuvage, quoiqu'un peu aigrelet, n'eſt pas du vinaigre, comme le ſavent les voyageurs qui ont parcouru quelques diſtricts de la Tartarie. On ſert de ce *Kunn* au Dalaï Lama, comme à tous les Kans, & à tous les princes Mongales & Eleuths : ainſi il n'y a rien de ſingulier dans cet uſage, ſinon l'erreur auquel il a donné lieu.

S'il eſt vrai au reſte, que le Pontife Thibétain veut bien ſe ſoumettre à une certaine diete, c'eſt apparemment pour mortifier ſes ſens, ou pour favoriſer les dévots qui mangent ſes excréments avec avidité, à ce que diſent Gruéber & Gerbillon; ce dernier rapporte même que l'ambaſſadeur, envoyé par le Lama à *Kang-Hy*, lui offrit un paquet bien enveloppé où il y avoit de ces immondices, que l'Empereur Chinois s'excuſa d'accepter ſous différents prétextes; mais il me fit qu'en

pourroit ſe diſpenſer auſſi de croire ce conte ſous mille prétextes. Tavernier, qui n'étoit pas un grand géographe, & qui a confondu le Roi de Boutam avec le Dalaï, parle auſſi de cette dégoûtante abſurdité, dans un endroit de ſon voyage qui eſt trop remarquable pour que je le ſuprime.

» Ils m'ont conté, dit-il, une choſe qui eſt » bien ridicule, mais qui eſt bien véritable à ce » qu'ils diſent, qui eſt que lorſque le Roi a ſatis- » fait aux néceſſités de la nature, ils ramaſſent » ſoigneuſement ſon ordure pour la faire ſécher » & la mettre en poudre, comme le tabac qu'on » prend par le nez; qu'enſuite, l'ayant miſe dans » de petites boîtes, ils vont les jours de marché » en donner aux principaux marchands, & aux » riches payſans, de qui ils reçoivent quelques » préſents; que ces pauvres gens emportent cette » poudre chez eux comme quelque choſe de fort » précieux, & que lorſqu'ils traitent leurs amis, » ils en ſaupoudrent leurs viandes. Deux de ces » marchands de Boutam qui m'avoient vendu du » Muſc, me montrerent chacun leurs boîtes & » la poudre qui étoit dedans, dont ils faiſoient » grand état « (*).

Je ne prétends pas fixer le degré de croyance que méritent & Tavernier & Grueber, je ſais que ſi les ſuperſtitieux ont porté la fureur juſqu'au point de manger des hommes, ils ſont bien capables de ſe ſouiller par l'aliment qu'on leur impute d'aimer; mais défions-nous roujours du merveilleux, auſſi long-temps qu'il n'eſt atteſté que par des témoins, ou ſuſpects, ou prévenus, ou mal informés. Il eſt certain que ces pratiques impures, ſi on les a réellement vu obſerver parmi quelques piétiſtes du Thibet, doivent être comptées entre les abus, & non entre les préceptes de

(*) *Voyages des Indes*, t. II, liv. III, p. 471, à la Haie 1718.

la religion Lamique, qui avec un tel dogme n'eût pas fait de si incroyables progrès dans la plus grande partie de l'Asie. Cette Religion, dont la Morale est irreprochable, enseigne l'existence d'un premier Etre que leurs livres sacrés nomment tantôt *La* & tantôt *Xaca*, & dont ils rapportent des choses fort surprenantes. Les Lamas disent & croient que leur Dieu *Xaca*, deux mille ans avant notre ère vulgaire, est né d'une Vierge nommée *Lamoghiupral* (*).

Cette idée de faire sortir les Dieux & les grands hommes du sein d'une Vierge, a été très-anciennement en vogue dans la Tartarie : car non-seulement les Tartares prétendent que Gengiskan est né d'une Vierge; mais ils en disent encore tout autant de *Timurling* ou de Tamerlan; & comme cet Empereur a fondé une Académie des Sciences à Samarcand dans la Bukarie, on y célebre, avec beaucoup de pompe, l'anniversaire de sa naissance, & le Secretaire de l'Académie, assemblée extraordinairement à cette occasion, commence toujours son discours par cette phrase consacrée : *Messieurs, vous êtes convoqués pour prendre part à la joie que m'inspire le jour à jamais mémorable auquel le grand Timurling, notre très-glorieux fondateur, nâquit d'une Vierge dans l'heureuse ville de Samarcand.* Pour vous convaincre que ces idées sont extrêmement du goût des Asiatiques. il suffit de vous dire que Mahomet est le premier homme qui ait soutenu que la Vierge Marie avoit non-seulement conservé sa virginité après ses couches, mais que sa conception avoit été immaculée, & à l'abri du péché originel. Feu M. l'Abbé l'Avocat (**), Bibliothécaire de la Sorbonne, & un des

(*) LAMOGHIUPRAL, traduit littéralement, signifie *Vierge-Mere du Dieu La.*

(**) Voici comme cet Abbé parle à cette occasion du Prophete des Turcs.

» Mahomet, dit-il, est le plus ancien auteur qui

plus zélés Catholiques qu'on ait vus en France convient que les Franciſcains ont puiſé dans l'*Alkoran* le dogme de l'*immaculée conception*, dont les anciens Chrétiens n'ont eu aucun ſoupçon. Les Perſans font naître d'une Vierge une foule d'hommes illuſtres, & entr'autres Pythagore; mais ils ont un reſpect ſingulier pour la Vierge Marie qu'ils nomment *Bibi Mariam*, & ſi un Juif oſoit en leur préſence attaquer ſa virginité, ils le mettroient en pieces; tant ils ſont épris de ce dogme, dans quelque religion qu'ils le rencontrent (*).

» ait fait mention de *l'immaculée conception de la Vierge* » dans ſon Alcoran SURA III, 36. Voyez auſſi *Maracci Prodrom. ad refutationem Alcorani, part.* 4, » *pag.* 86, *col.* 11. Il avoit pris cette croyance des » Chrétiens orientaux, refugiés de ſon temps dans » l'Arabie. Depuis ce temps juſqu'à Saint Bernard, il » ne ſe trouve aucun Ecrivain qui en parle en termes » formels. Les Croiſés rapporterent, au douzieme ſiecle, cette croyance en Occident. *Dictionn. Hiſtor. Art.* » *Mahomet.* »

Il faut remarquer que l'Abbé l'Avocat, ſuppoſe, dans cet Article une choſe qu'il lui eût été impoſſible de prouver : il ſuppoſe que Mahomet avoit pris cette croyance des Chrétiens orientaux, ce qui eſt une fauſſeté avérée, puiſqu'aucun Chrétien de l'Orient ne croit aujourd'hui à l'Immaculée Conception, & qu'on n'en trouve pas un mot dans tous les Auteurs qui ont précédé Mahomet, ce qui ne ſeroit pas arrivé ſans doute, ſi ce dogme eût été connu dans le quatrieme ou le cinquieme ſiecle.

Les Croiſés, qui nous ont apporté de l'Orient ce dogme, occaſion de tant de querelles, en ont apporté auſſi les premiers oignons du ſafran, les premieres griffes des Renoncules doubles, l'art de maroquiner les cuirs, & la lepre: on les accuſe auſſi d'avoir apporté la petite vérole, d'où on peut juger s'ils ont fait plus de bien que de mal.

(*) » C'eſt une des plus fermes opinions des Maho- » métans, que Jeſus-Chriſt eſt né d'une Vierge, la- » quelle a toujours demeuré Vierge; & ſi quelque » Juif étoit aſſez mal aviſé pour dire le contraire en » leur préſence, on le déchireroit. Ils mettent la Sainte

Pour revenir à l'Académie de Samarcand, je vous dirai qu'il n'eſt pas étonnant qu'il y ait des

---

» Vierge au rang des Prophetes, l'appellant *Hazareth-*
» *Mariam* ou *Bibi Mariam*, c'eſt-à-dire *Dame Marie*,
» mais il nient que Jeſus-Chriſt ait été conçu du Saint-Eſ-
» prit, parce qu'ils ne connoiſſent point le Saint-Eſprit,
» faiſant au lieu de cela un conte ridicule, qu'elle con-
» çut de la ſalive d'*Adam*; qu'*Adam* ayant été créé dans
» le Paradis, il touſſa; que la ſalive qui ſortit de la bou-
» che en touſſant, fut, par ordre de Dieu, recueillie par
» l'Ange Gabriel, qui la verſa dans le ſein de la Sainte
» Vierge, où elle devint la vertu générative dont Jeſus-
» Chriſt fut conçu.

» Quelques Docteurs du Mahométiſme, qui ſont venus
» dans les derniers ſiecles, reconnoiſſant le pouvoir qu'avoit
» ſur les Chrétiens pour les tenir attachés à leur religion,
» le point de la naiſſance de Jeſus-Chriſt d'une Vierge,
» ont avancé que le Philoſophe *Pythagore* étoit auſſi né
» d'une Vierge; & deux Empereurs de la Grande Tartarie,
» dont le dernier étoit le fameux *Tchenguis-Kan*, qui
» conquit la plus grande partie de l'Aſie. Mais ce ſont des
» inventions du pere du menſonge pour empêcher les hom-
» mes de croire au Sauveur du Monde, qu'on ne doit pas
» conſidérer davantage que les fables païennes, où l'on
» trouve auſſi que *Platon* étoit fils d'une Vierge, comme
» *Saint Jérôme* le rapporte au livre contre *Jovien.* » *Voyage de Chardin, tom. II*, in-4°. *p.* 269, *Amſterdam* 1735.

Cette ſalive d'Adam eſt, comme l'obſerve très-judicieuſement M. Chardin, un conte ridicule; mais ce conte, quel qu'il ſoit, vaut mieux que le problême propoſé par le Pere Sanchez, que l'on trouve dans la *vingt-unieme Diſpute de ſon ſecond livre*; où l'on verra en même temps, qu'il n'eſt pas le ſeul Théologien qui ait agité cette ſcandaleuſe queſtion.

Pour prouver que le très-digne Pere Sanchez, qui s'eſt exercé toute ſa vie ſur de tels ſujets, a été un modele de chaſteté, l'Hiſtorien de *la Compagnie de Jeſus* nous aſſure qu'il ne mangeoit jamais ni poivre, ni ſel, ni vinaigre, & que quand il étoit à table pour dîner, il tenoit toujours ſes pieds en l'air: *ſalem, piper, acorem reſpuebat. Menſæ vero accumbebat alternis ſemper, pedibus ſublatis.* Voyez *Elogium Thom. Sanchez*, imprimé à la tête de l'ouvrage *de Matrimonio*, à Anvers chez Meurſs, 1652, *in-folio.*

flatteurs dans la Bukarie, mais qu'il l'est beaucoup que les Tartares Lamas adoroient déja un Dieu qu'on croyoit né d'une Vierge, plusieurs siecles avant l'établissement du Christianisme. On a nié cette ressemblance, nous assurant que la religion Lamique n'avoit commencé que vers l'an 1100, & que les Prêtres Nestoriens en avoient été les véritables fondateurs. Je suis fâché que M. Thevenot ait adopté ce sentiment si contraire à l'Histoire & à la Chronologie ; puisqu'il est démontré par le septieme livre de Strabon & les annales du Thibet, que le culte Lamique, & l'érection du souverain Pontificat à Lassa, sont de la plus haute antiquité, & indubitablement antérieurs à notre ere vulgaire. On ne découvre pas un trait de rapport entre le Nestorianisme & les dogmes des Lamas, qui adherent opiniâtrément à l'hypothese de la Métempsycose, que les Nestoriens regardent, & ont toujours regardée comme la plus absurde impiété qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme qui pense. Jugez après cela s'il est bien vrai que les Tartares ont reçu leur foi de la bouche des Nestoriens qui n'ont jamais été plus avant dans l'Asie qu'à Caramit & à Musal où leur ancien Patriarche avoit fixé leur séjour, car j'ignore si ces hérétiques ont encore un Patriarche ou non (*).

(*) Il est bien surprenant que M. l'Abbé de Longuerue prétende que les Nestoriens avoient pénétré à la Chine avant le dixieme siecle, & qu'il tourne en ridicule le sentiment de M. la Croze, qui rejette comme une fable la prétendue Croix trouvée à la Chine en 1625. M. de Longuerue auroit dû faire attention que les Chinois n'avoient encore aucune connoissance du Christianisme au quinzieme siecle, sans quoi ils n'auroient pas pris pour des *Prêtres Lamas*, nos premiers Missionnaires : quand ils furent qu'ils n'étoient pas *Lamas*, ils crurent que c'étoient des Mahométans. Cette double mépriſe prouve qu'ils n'avoient aucune idée du Christianisme.

Les Freres Aſcelin & Plan Carpin, qui allerent en 1246, par ordre du Pape, chez une horde de Tartares, dirent à leur retour qu'ils avoient rencontré chez cette horde des Miſſionnaires Neſtoriens, qui tout puiſſants à la cour y tenoient en tutele le celebre *Batou-Kan*, petit-fils de *Gengis-Kan*: *ce ſont ces damnables Neſtoriens*, ajoutent-ils, *qui nous ont empêché de baptiſer & de convertir les Tartares.* On comprend bien que ces Eccléſiaſtiques pris pour des Neſtoriens étoient de véritables prêtres Lamas, ou des *Kutuktus*; mais comme Aſcelin, & ſon collegue avoient beaucoup entendu parler de Neſtoriens ſans les connoître, ils crurent en voir par-tout, juſqu'en Tartarie; ce qui n'eſt pas bien merveilleux, puiſque le Pape Innocent avoit choiſi pour chefs de ſa comique Ambaſſade les deux plus ignorans moines de la Chrétienté. Si *Batou-Kan* eût réellement été dirigé par des prêtres Neſtoriens, il eſt très-certain que ces prêtres auroient commencé par le baptiſer, puiſqu'ils admettent la néceſſité de ce Sacrement, auſſi-bien que les Catholiques, de qui ils ne different qu'en une choſe peu importante: ils nomment la Vierge *Chriſtotocos*, au lieu de l'appeller *Théotocos*, & cette différence ſuffiſoit pour faire rejetter leur doctrine au Thibet où la Vierge *Lamoghiupral*, mere du Dieu *Xaca* ou *La*, eſt cenſée *Théotocos*, & quiconque diroit le contraire blaſphémeroit, & courroit riſque d'être châtié très-ſévérement par le Conſiſtoire de Laſſa.

Quant à *Batou-Kan*, ce prétendu zélateur du Neſtorianiſme, loin d'avoir été jamais baptiſé, il a pourſuivi au contraire, autant qu'il a été en lui, les Chrétiens de l'Aſie.

Le Pere Georgi, un peu plus habile que le déclamateur Aſcelin, a compris combien il étoit ridicule de faire dériver le culte Lamique des rêveries de Neſtorius; mais il n'a pas été plus heureux dans ſes propres conjectures, lorſqu'il ſoutient que c'eſt aux Manichéens refugiés dans le Thibet qu'on

doit la plupart des fables ſur la naiſſance miraculeuſe de *Xaca* : il fait à cette occaſion une violente ſortie contre feu M. de Beauſobre, qu'il appelle ſans cérémonie, un calomniateur, parce que, dans ſon *Hiſtoire du Manichéiſme*, il parle irrévéremment de Saint Auguſtin. C'eſt une pure imagination du Pere Georgi de faire voyager des Manichéens au Thibet, où l'on ignore auſſi parfaitement leur nom que leurs viſions : c'eſt manquer de charité, de politeſſe, de reſpect, que d'injurier M. de Beauſobre, qui après tout, n'étoit pas obligé de dire du bien de S. Auguſtin, ni d'inſérer dans ſon Hiſtoire que les Manichéens ont été prêcher dans un endroit où on ne leur auroit pas permis de prêcher, quand même ils en euſſent eu l'envie. Quoi qu'il en ſoit, la religion Lamique s'eſt propagée dans une ſi vaſte étendue de pays, qu'on peut dire qu'elle a envahi une portion conſidérable du globe : elle domine dans tout le Thibet, a occupé toute la Mongalie, a pénétré dans pluſieurs provinces de la Tartarie juſqu'à la Sibérie, s'eſt introduite dans les deux Bukaries & le Royaume de Cachemire, s'eſt établie aux Indes & à la Chine ; de ſorte que le *Dalaï Lama* a plus de ſectateurs que le *Pape* des Catholiques, le *Grand-Mouſti* des Turcs, le *Grand-cedre* des Perſes, le *Patriarche* des Grecs, le *Deſtour-Deſtouran* des Guebres ou des Ignicoles, le *Catholicos* des Géorgiens, le *Chitomé* des Abyſſins, le *Proto-Pope* ou le Patriarche des Moſcovites, le *Grand-Divan* des Sabis, le *Grand-Mana* des Manichéens de Baſſora, le *Primat* des Bramines Indiens qui réſide à Bénarez, & le *Grand-Talapoin* des Siamois adonnés au culte de *Sommona-Codom*. De tous ces chefs de ſecte, il n'y en a aucun dont le troupeau ſoit comparable à la foule des Aſiatiques qui croient au Dieu *La*, & à ſon Vicaire.

Je ne puis m'empêcher de vous communiquer ici une découverte hiſtorique que je crois avoir faite. Je ſoupçonne que les Tartares Lamas ou les

Mongales ont, dans des temps très-éloignés, conquis le Japon, & porté dans ces Iſles leurs mœurs & leur religion, en y établiſſant un Grand-Prêtre, ſoumis au Dalaï Lama du Thibet : ce ſouverain Eccléſiaſtique du Japon, que nos relations nomment tantôt *Fo*, & tantôt *Dari* qui eſt une corruption de *Dalaï*, a eu ſous lui différents Evêques que nos relations nomment encore *Kuches* qui eſt une corruption de *Kutuktus*, & différents *Devas* ou Miniſtres temporels dont il n'y en a aucun qui ne ſe ſoit déclaré indépendant, après avoir ſecoué le joug de la domination Théocratique. Les plus forts d'entre ces rebelles ont, dans la ſuite des temps, écraſé & anéanti les plus foibles, au point que le pouvoir ſuprême eſt tombé entre les mains d'un petit nombre de compétiteurs, impliqués dans des guerres longues & meurtrieres. Le Sacerdoce, toujours ſubſiſtant & toujours humilié par la faction prépondérante des tyrans du Japon, n'eſt devenu enfin qu'un vain titre, qui donne peu ou point d'autorité, mais beaucoup d'embarras à celui qui le porte.

Cet établiſſement des Tartares Lamas au Japon vous paroîtra de plus en plus véritable, ſi vous conſidérez que le Dieu *Xaca* des Japonois modernes eſt auſſi la principale divinité des Lamas, qui la connoiſſent ſous le même nom de *Xaca*. Je ne me ſouviens pas d'avoir lu un Hiſtorien qui ait réfléchi à cette conformité, ou qui en ait tiré les mêmes conſéquences que moi pour éclaircir le point le plus intéreſſant de l'Hiſtoire du Japon : cependant le grand Pontife qui y repréſente exactement le Dalaï Lama, ces miniſtres plénipotentiaires qui y ont adminiſtré le temporel, comme les *Devas* du Thibet, ces *Kutuktus* en tout égaux aux Evêques Thibétains, cette infinité de *Bonſes* Japonois dont les inſtitutions & la regle reſſemblent entiérement à celles des Lamas, & ce Dieu *Xaca*, ne me permettent gueres

e douter de cette ancienne invaſion des Tartares Longales dans le Japon (*).

J'ai oublié de vous faire obſerver que l'autorité que les Dalaï Lamas ont exercée depuis ſi long-emps dans une grande partie de l'Aſie, a donné lieu à nos plus anciens voyageurs d'Europe de placer au Nord de l'Inde l'Empire du *Prêtre-Jean*, qu'on voit marqué dans les Cartes de Mercator e Ruppelmonde. Les Portugais qui chercherent e *Prêtre-Jean* en Abyſſinie, crurent l'avoir trouvé dans la perſonne du *Chitomé*. Tant il eſt vrai que les fables contiennent toujours un germe de vérité, & les folies une ombre de raiſon. Pen-

---

(*) Ce qui ajoute beaucoup de probabilité à ma conjecture ſur l'origine du Grand *Dari* du Japon, c'eſt que les Chinois le nomment dans leur Hiſtoire *Ho-Fo*, ou ſimplement *Fo*, nom qu'ils donnent auſſi, comme nous avons vu, au Grand Lama du Thibet; parce qu'ils connoiſſent, ſous le nom de *Fo*, le même Dieu qu'on connoît au Thibet & au Japon, ſous le nom de *La* ou de *Xaca*.

Les Chinois ont encore un autre Dieu *Fo* qui leur eſt venu des Indes, & que M. d'Anville ſuppoſe être le même que celui qu'on adore au Thibet; mais des raiſons trop longues à déduire, ne me permettent pas d'adopter ce ſentiment.

Malgré ce que je viens de rapporter ſur le peu d'autorité qu'ont retenu au Japon les Grands *Daris*, il paroît cependant que quelques-uns de ces Pontifes, plus heureux ou plus politiques que d'autres, ont de temps en temps ſu ſe faire craindre ou reſpecter; & l'on voit, dans les Mémoires qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie Hollandaiſe, un de ces Grands Prêtres qui envoie à l'Empereur du Japon deux filles qu'il aſſuroit être pucelles, en lui ordonnant de coucher avec elles, afin de ſe procurer des héritiers, dont le défaut faiſoit craindre une guerre civile; & il ſemble que ce Prince eut quelque déférence pour les ordres du *Dari*, puiſqu'il ſe maria, ce qu'il avoit conſtamment refuſé de faire juſqu'alors, parce qu'il avoit été livré à de certaines débauches qui lui avoient inſpiré de l'averſion contre le ſexe.

dant que les Européens prenoient le grand Lama, & le grand Chitomé ou le grand Negus de l'Abyſſinie, pour des prêtres Catholiques, les Chinois prenoient nos Miſſionnaires pour des Prêtres Lamas, en les appellant les *Bonzes de l'Occident*, nom qu'ils donnent indiſtinctement à tous les Eccléſiaſtiques du Thibet. Il eſt difficile de dire de quel côté étoit la plus grande mépriſe, puiſqu'on ne ſauroit diſconvenir que la religion Catholique n'ait une conformité extérieure avec le culte Lamique : jamais l'erreur n'a mieux reſſemblé à la vérité, un Dieu qui naît d'une Vierge, & un chef ſpirituel qui repréſente Dieu en terre, étant des caracteres eſſentiels qu'on retrouve également dans la croyance des Tartares, & dans celle des Catholiques ; quoiqu'il ſoit démontré que ces deux religions n'ont rien copié, rien emprunté l'une de l'autre. Ainſi les Chinois ſont bien excuſables d'avoir pris les ſoi-diſants Jéſuites pour des Bonzes, & les Révérends Peres Capucins pour des Faquirs.

J'eſpere que cet eſſai hiſtorique ſur le Pontificat des Dalaï Lamas vous plaira d'autant plus qu'il eſt écrit avec impartialité, puiſé dans de bonnes ſources, & purgé de toutes les fables que l'ignorance des voyageurs a débitées. Vous y obſerverez que c'eſt un grand avantage pour une religion quelconque d'avoir des dogmes fixes, & un chef ſuprême dont l'autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles & téméraires que l'orgueil & la ſuperſtition font haſarder aux hommes dans tous les ſiecles & dans tous les pays. J'oſe dire que ſi les Papes avoient voulu, ils auroient pu acquérir aſſez de pouvoir en Europe pour la délivrer à jamais des guerres & des diſputes de religion, & réunir tous les eſprits & tous les ſentiments : s'ils avoient voulu ſe contenter de mille Scudis par an, ſans jamais deſirer un revenu plus conſidérable ; s'ils n'avoient pas exprimé de l'ar-

gent de tous les pays d'Obédience pour leurs billets & leurs autres papiers ; s'ils n'avoient jamais prêché des Croiſades, & érigé des Inquiſitions ; s'ils n'avoient jamais fait la guerre pour conquérir ſur leurs voiſins, comme des Tamerlans & des Gengis-Kans ; s'ils n'avoient jamais excommunié ni canoniſé perſonne ; s'ils n'avoient jamais délié les ſujets de leur ſerment de fidélité, mis les Royaumes en interdit, & les Princes au ban de l'Egliſe : s'ils avoient reſpecté davantage les Philoſophes & les Savants ; s'ils avoient entiérement aboli, ou tout au moins diminué les ordres monaſtiques ; s'ils n'avoient jamais admis des ignorants ou des fanatiques aux dignités épiſcopales ; s'ils n'avoient pas accordé le caractere du Sacerdoce à des fainéants ſans fonction, ſans miniſtere, ſans ſavoir ; s'ils ne s'étoient jamais mêlés dans les affaires politiques de l'Europe, ils auroient acquis infiniment plus de puiſſance qu'ils n'en ont jamais eu quand ils y ont aſpiré. Ils auroient donné aux hommes des conſeils charitables, des leçons de modération, des exemples de vertu ; en ne deſirant rien, ils auroient eu le droit de tout dire contre les vices, les paſſions, & les abus ; mais il faut qu'il ſoit bien difficile de vivre de mille Scudis.

Je conviens qu'on peut faire à la cour de Laſſa, la même imputation qu'à la Cour de Rome, ſur la multiplication des ordres monaſtiques, les petits Lamas étant en auſſi grand nombre au Thibet, que les moines en Italie & en Eſpagne. Dans tous les pays où le gouvernement Théocratique s'eſt établi, on a toujours obſervé que la claſſe des Prêtres s'eſt accrue au point d'abſorber ou d'appauvrir les autres ordres de l'état, tandis que la raiſon nous enſeigne qu'il eſt abſurde qu'il y ait chez une nation des miniſtres ſans miniſtere, qu'on paie pour ne rien faire. Il y a dans les Etats Catholiques des Curés infiniment plus occupés des ſoins de leurs paroiſſes que toute une

communauté de Bénédictins ; cependant ces Bénédictins, qui ne font absolument rien, ont jusqu'à dix mille fois plus de revenus que tel Curé qui travaille sans cesse à secourir les malades, à prêcher, à catéchiser, à instruire la jeunesse. Je demande s'il est possible d'imaginer un plus grand abus, une injustice plus criante, & un scandale plus notable dans la discipline Ecclésiastique & dans la police civile? On s'apperçoit aisément que les chefs des Théocraties ont cru qu'en multipliant les ordres monastiques, ils armoient une milice capable de défendre leur autorité ; mais ils se sont trompés, puisque c'est par les ordres monastiques que la Cour de Rome recevra sans doute le plus dangereux échec qu'elle ait jamais essuyé. Dans le Manifeste publié en 1710 par *Tsé-Vang-Raptan* contre le Dalaï-Lama, on trouve ce passage remarquable. *Tu a créé Lamas une foule d'hommes, afin de les soustraire à la juridiction de leurs Kans & de leurs princes légitimes : comme tu n'as eu aucun droit de leur accorder la prêtrise, ni eux aucun droit de l'accepter, je déclare tous les petits Lamas qui excedent le nombre prescrit par la loi, rebelles à leurs princes, & en conséquence de leur rebellion, je les fais esclaves, & les conduirai enchaînés au pays des Eleuths.*

Tsé-Vang ne tint que trop bien parole, il fit garotter une infinité de prêtres Lamas qu'il emmena avec lui ; & s'il eût été aussi heureux dans sa seconde expédition que dans sa premiere, il eût exterminé les trois quarts des moines du Thibet ; mais ce Tartare agissoit en brigand & non en réformateur : aussi ne propose-je pas sa conduite comme un bon exemple.

LETTRE III.

A M. M.

Sur les viciſſitudes de notre Globe.

COmme on comptoit déja en 1764 quarante-neuf ſyſtêmes différents, propoſés pour expliquer les déſaſtres & les révolutions phyſiques que notre ſinguliere planete a eſſuyées, il m'a paru qu'il étoit plus difficile de diſcuter tant d'opinions, que d'en haſarder de nouvelles. J'oſe donc, Monſieur, vous communiquer quelques obſervations que j'ai faites en différents temps, & qui n'étant ni aſſez développées ni aſſez déduites, contiennent plutôt le germe d'une hypotheſe, qu'une hypotheſe même.

Il eſt bien ſurprenant que les trois grands Caps, ou les trois grands promontoires de la terre, celui de *Horn*, celui de *bonne Eſpérance* & celui de la *Terre de Diemen* ſoient tournés au Sud. Il convient de conſidérer cette poſition remarquable dans la carte réduite de M. Bellin, où elle eſt plus ſenſible que dans les Mappemondes ordinaires.

La pointe des trois grands continents dirigée vers le midi me fait ſoupçonner que d'immenſes volumes d'eaux ont roulé avec violence du Sud au Nord par différentes directions, & qu'ils ont fait des breches par-tout où les terres molles ou ſablonneuſes ont cédé au choc de l'Océan ému (*). Les caps les plus fameux, après ceux que je viens

(*) On peut dire que les trois grands promontoires de la Méditerranée ſont auſſi tournés vers le Sud, la pointe de la Calabre, la pointe de la Morée, & la pointe de la Crimée. Le plus ou moins de diver-

viens de nommer, sont situés dans même sens, & regardent plus ou moins obliquement le Pole Austral : tel est le cap de *Komorin* en Asie, celui de *Malaca* dans la Péninsule de ce nom, celui de *Sainte Marie* dans l'isle de *Madagascar*, celui d'*Ostokoi-nos* dans la péninsule de *Kamschatka*, celui de *Sandeck* dans la *Nouvelle Zemble*, celui d'*Arria* dans la grande isle de *Jeso-Gazima*, celui de *Farmel* dans le *Groenland*, celui de *St. Lucar* dans la *Californie*, & celui de *Bahama* dans la *Floride*. Quand on veut voir aussi les objets en grand, on ne doit avoir aucun égard aux petites jettées de terres qui s'avancent plus ou moins dans la mer & qu'on appelle indistinctement des promontoires & des caps, parce que la langue de la Géographie est comme celle de beaucoup d'autres sciences, très-pauvre en mots, d'où il arrive que les idées se confondent quand les termes énergiques & propres manquent : cependant il y a une différence bien essentielle entre un cap qui borne un grand continent, une grande péninsule, une grande isle ; & un autre cap qui n'est qu'un angle saillant, qu'une sinuosité de la côte formée par des causes particulieres.

La plus grande breche que les eaux aient ouverte dans notre continent, paroît être entre l'Afrique & la Nouvelle Hollande jusqu'au cap de *Komorin*, qui composé de blocs de rochers inébranlables a vraisemblablement divisé les courants venus du Sud : un de ces torrents, détourné de sa premiere route, semble avoir absorbé tout l'espace occupé aujourd'hui par la Mer Rouge, dont le Golfe Adriatique n'est, selon moi, qu'une continuation ; car je m'imagine que la même puissance qui a poussé les eaux dans les terres à *Babel-*

---

gence de ces caps vers le Rumb du Sud-Est, & du Sud-Oueſt, n'eſt d'aucune importance, puiſqu'il eſt toujours vrai qu'une ligne tirée du centre de ces trois promontoires vient aboutir à l'Equateur.

Mandel, les a fait couler juſqu'aux environs de *Veniſe*, en ſurmontant l'Iſthme de *Suez* qui a été deſſeché depuis, ſoit par la retraite de la Méditerranée, ſoit par la diminution de la Mer Rouge. En examinant la nature des terres ſur l'Iſthme de *Suez*, on s'apperçoit aiſément que la Mer y a coulé dans des temps très-reculés; puiſque *Necco* ou *Néchao*, qui régnoit en Egypte il y a plus de deux mille deux cens ans, entreprit déja de percer cette langue de terre qui l'embarraſſoit.

Quand au golfe Perſique, il ſemble avoir été produit par la même irruption, & la tendance de l'océan vers le pole ſeptentrional. Les anciens ont eu raiſon de ſuppoſer que la mer Caſpienne étoit une prolongation du Golfe de Perſe; ce qui n'a jamais été plus probable que depuis qu'on connoît la figure exacte de la mer Caſpienne, par les cartes que le vice-Amiral *Kruys* a inſérées dans ſon *grand Atlas du cours du Volga*. En parcourant l'eſpace intermédiaire du Golfe Perſique à la mer Caſpienne, ſur une ligne idéale, tracée entre le 71ieme. & 72ieme. degré de longitude depuis le cap *Naban* juſqu'à *Ferrabat*, on retrouve des veſtiges indubitables d'un ancien lit de la mer: ce ſont des campagnes d'un ſable mouvant, mêlé de fragments de coquillages, & de débris de corps marins. Au ſortir de ces plaines arides, on entre dans le grand déſert ſablonneux qui eſt à 40 Farſanges au Nord d'*Iſpahan*: au ſein de cette ſolitude, on découvre d'énormes monceaux de ſel, épars ſur une ſurface de pluſieurs lieues en tout ſens: les habitans du pays nomment encore aujourd'hui ce canton, quoique ſitué fort avant dans le continent, *la Mer ſalée*, & nos Cartes l'indiquent par le nom de *Mare ſalſum*: à la droite de cette campagne de ſel regne un long cordon de Dunes, ou de collines ſablonneuſes que les vagues ont entaſſées, & qui ſe prolongent par le Sud-Eſt, juſqu'aux racines du mont *Albours*, qui a jadis été un volcan redoutable, que la retraite de la mer

a éteint. En avançant toujours sous le même Méridien au delà du *Coucheſtan*, le terrain s'incline, & la pente continue insensiblement jusqu'à *Ferrabat*.

Cette ligne que je viens de décrire comme une ancienne trace, ou un ancien bassin de l'Océan, pénetre le cœur de la Perse, qui est en effet une région seche & stérile, où l'eau manque au point que sans le secours des canaux artificiels, & l'invention des aqueducs, il seroit difficile aux hommes d'y subsister, comme on peut s'en convaincre en lisant Chardin & Tavernier.

On sait que dans plusieurs pays, très-éloignés les uns des autres, on rencontre, en creusant, des forêts entieres, couchées sous terre depuis vingt jusqu'à soixante pieds de profondeur : si ces forêts avoient été abattues, comme on le croit, par les grandes révolutions du globe, elles devroient, suivant mon syſtême, ne présenter que des arbres fossiles, dont les racines seroient tournées vers le Sud & les branches vers le Nord ; cependant, par ce que j'en ai vu, & par le rapport de toutes les personnes qui ont examiné la position de ces arbres ensevelis dans les tourbieres & les marais de la Frise, de la Hollande, & de Groningue, il est certain qu'on les trouve couchés avec le pied vers le Nord-Est, & la couronne vers le point opposé : ce qui prouve que la force qui les a prosternés, étoit dirigée d'un de ces Rumbs vers l'autre, & du Nord-Est au Sud-Ouest. Mais pourquoi veut-on attribuer aux viciſſitudes générales de notre planete, ce que des accidents particuliers ont pu produire ? C'est l'inondation de la Cherſonese Cimbrique arrivée, selon le calcul de Picard, l'an 340 avant notre ere vulgaire, qui a noyé & enterré les forêts de la Frise, & formé tous ces marais qui sont depuis Schelling jusqu'à Bentheim. Les arbres fossiles qu'on exploite en Angleterre dans la province de Lancaſtre, ont aussi passé longtemps pour des monuments diluviens ; mais par

l'examen qu'en ont fait quelques Naturaliſtes, on a reconnu que la racine des arbres avoit été coupée à coups de hache; ce qui joint aux médailles de Jules Céſar, qu'on y a trouvées à la profondeur de dix-huit pieds, a ſuffi pour déterminer à peu près la date de leur dégradation: puiſqu'il eſt très-probable que ce ſont les Romains qui ont éclairci ces bois, pour en chaſſer les ſauvages Bretons, qui s'y cachoient, lorſqu'ils avoient été battus dans les plaines. Tant il eſt vrai que toute l'Europe, ſi l'on en excepte la ſeule Italie, n'étoit encore qu'une immenſe forêt, il y a dix-huit cents ans.

J'ai obſervé avec étonnement qu'il y a plus de terres à ſec en deçà de l'Equateur qu'au-delà, où il y a plus de mer. Le continent des Terres Auſtrales ne ſauroit avoir l'étendue qu'on lui attribue; car les navigateurs ont fait la reconnoiſſance de l'Océan du Sud, juſqu'au 55e. degré de latitude dans notre hémiſphere, & juſqu'au 60e. dans l'hémiſphere oppoſé, ſans toucher à aucune côte continue & fort allongée, ſans découvrir aucun indice de quelque grande terre. Enfin, qu'on calcule comme on voudra; on ſera toujours contraint d'avouer qu'il y a une plus grande portion de Continent ſituée dans la latitude ſeptentrionale que dans la latitude auſtrale, où les eaux l'ont entamé.

C'eſt fort mal à propos qu'on a ſoutenu que cette répartition inégale ne ſauroit exiſter, ſous prétexte que le globe perdroit ſon équilibre, faute d'un contrepoids ſuffiſant au pole méridional. Il eſt vrai qu'un pied cube d'eau ſalée ne peſe pas autant qu'un pied cube de terre; mais on auroit dû réfléchir qu'il peut y avoir ſous l'Océan des lits & des couches de matieres dont la peſanteur ſpécifique varie à l'infini, & que le peu de profondeur d'une mer verſée ſur une grande ſurface contrebalance les endroits où il y a moins de mer, mais où elle eſt plus profonde.

J'obſerve avec la même ſurpriſe que preſque

tout l'espace du globe, placé directement sous la ligne équinoxiale, est aujourd'hui submergé par l'Océan : ce qui est bien difficile à combiner avec ce qu'on a dit de cette élévation circulaire que la terre doit avoir sous l'Equateur : si cette élévation étoit aussi considérable qu'on l'a supposée, il est manifeste que les eaux, tendant à l'équilibre, iroient s'accumuler à la hauteur de cinq lieues sous les poles; de sorte qu'il ne resteroit entre les Tropiques qu'une large bande de terre aride. Or, comme on voit exactement le contraire par l'inspection des Cartes, il faut convenir, ou que toutes les loix de l'Hydrostatique sont fausses & illusoires, ou qu'il est impossible que la longueur de l'axe terrestre soit à la longueur de l'Equateur terrestre, comme 174 sont à 175. M. de Buffon n'est pas le seul qui ait accusé cette mesure d'inexactitude (*); d'autres Physiciens & d'autres Astronomes ont egalement senti les inconvénients qui résultent de cette erreur évidente de Cosmographie.

Il est démontré qu'on ressent un degré de froid beaucoup plus rigoureux en avançant vers le pole du Midi, qu'en approchant de celui du Nord; tandis que le Soleil parcourt, à une seconde près, autant de degrés dans une latitude que dans l'autre, & envoie une égale quantité de rayons à nos Antœciens qu'à nous. Cependant il s'en faut de beaucoup que la chaleur soit la même, aux mêmes

(*) M. de Buffon prétend que la longueur de l'Equateur terrestre est à la longueur de l'axe, comme 230 sont 229 : quoique ce calcul semble approcher beaucoup plus de la vérité, & moins contredire les phénomenes, on ne peut cependant le regarder que comme une supposition gratuite. Il suffit de savoir que le globe n'est pas si applati aux poles qu'on l'a cru : on ne parviendra peut-être jamais à connoître la véritable longueur de l'axe, & la véritable longueur de l'Equateur terrestre,

saisons, à des hauteurs correspondantes, sous le même Méridien. J'ai souvent réfléchi sur ce phénomene, & il ne s'est pas présenté à mon esprit une explication plus satisfaisante que celle que je viens de donner : je veux dire que j'attribue cette difference de température à la plus grande quantité de terres habitables qui gisent dans notre latitude qu'au-delà de l'Equateur ; ce qui suffit pour produire l'effet qui nous étonne, la surface de l'eau refroidissant infiniment plus l'atmosphere que la surface du continent : on s'en apperçoit même sur les lacs & les grands fleuves, sans le secours du thermometre.

L'augmentation du froid vers le pole du Sud ajoute un nouveau degré de probabilité à mon opinion sur le peu d'étendue des Terres Australes : si elles avoient tant de profondeur & de circonférence qu'on le soupçonne, on n'éprouveroit pas tant de froid en allant au Midi. Dans la latitude Septentrionale les glaces sont fondues tout au moins vers le commencement de Mai : les vaisseaux s'élevent alors jusqu'au 79e. & quelquefois jusqu'au 80e degré ; mais les navigateurs qui ont voulu avancer au Sud, ont toujours été offusqués par la brume, & barrés par les glaces, soit en été, soit en hiver, sous le 60e. parallele.

Ainsi on a été à cinq cens lieues, ou à vingt degrés, plus avant au Nord qu'on n'a jamais pu aller au Sud : ce qui est sans doute très-surprenant. En vain M. de Buffon veut-il nous persuader que les glaces de la mer du Sud sont formées par les gros fleuves qui descendent des Terres Australes, cela ne résout point la difficulté : puisqu'il ne s'agit pas de savoir où & comment les glaces se forment ; mais il s'agit de dire pourquoi elles se fondent en été au quatre-vingtieme degré dans notre latitude, pendant qu'elles ne se fondent jamais, en aucune saison, au 60e. degré dans la latitude opposée. Convenons donc que le froid n'y est, en tout temps, si violent, que parce que l'im-

menſe ſurface de la mer y empêche l'atmoſphere de s'échauffer aſſez pour faire entrer en fluidité les montagnes de glaces qui flottent ſous le parallele où tous les Argonautes ont été arrêtés. M. le Préſident de Broſſes, dans ſon *Hiſtoire des navigations aux Terres Auſtrales*, prétend que ce phénomene eſt cauſé par le changement de l'Ecliptique; mais j'avoue ſincérement que je ne comprends rien à cette explication. D'ailleurs, comme il n'eſt pas prouvé que l'Ecliptique ſoit ſujette à une variation quelconque, il me paroît que M. le Préſident auroit dû commencer par démontrer la cauſe avant que d'en déduire l'effet.

Si une puiſſance a pouſſé les eaux du Sud au Nord, une autre puiſſance de réaction a dû & doit encore les ramener vers le point d'où elles ſont parties. Les obſervations des Naturaliſtes de la Suede ne nous permettent pas de douter de la retraite de la mer du Nord, qui baiſſe à peu près de quatre pieds ſix pouces en un ſiecle : il eſt bien vrai que le Clergé de la Suede, bleſſé apparemment par cette découverte, préſenta, en 1747, aux Etats du Royaume un libelle dans lequel il accuſa d'héréſie tous les ſavants qui ont parlé ou écrit en faveur du ſyſtême de la diminution de la mer, parce que ce ſyſtême, dit-on, ne tend qu'à affoiblir la foi aveugle qu'on doit aux anciens livres Juifs. Le célebre M. Olof Dalin oppoſa des faits, des expériences, des démonſtrations, à ces ſcandaleuſes imputations du Clergé, auquel les Etats impoſerent ſilence ſous peine de châtiment : mais un Evêque de la Finlande, nommé *Maître Jean Brouallius*, ou *Brouillonius*, a oſé, malgré cette ſage défenſe de la Diete générale, publier une diſſertation dans laquelle il tâche de prouver que quinze phyſiciens qui ont obſervé le reculement de la mer, ont été quinze aveugles, parce qu'ils n'avoient pas des Evêchés. J'ai lu en entier cette diſſertation de Maître *Brouallius*, qui relegué dans ſon petit Dioceſe d'Aho, ne paroît pas

avoir été trop inſtruit de l'état de la queſtion agitée à Upſal & à Stockholm : il s'amuſe à prouver qu'aucune goutte d'eau ne ſauroit être anéantie, & ſi cela eſt, dit-il, pourquoi les damnables ſectateurs de feu M. Maillet veulent-ils que la mer du Nord ſoit plus baſſe aujourd'hui qu'au temps de Ticho Brahé ? Mais MM. Dalin & Swedenbourg n'ont jamais avancé qu'une goutte d'eau pouvoit être anéantie : ils ont ſeulement conclu que la mer, en ſe retirant du Nord, ſe rapprochoit du Sud.

J'ignore auſſi profondément la cauſe de la premiere progreſſion de l'Océan vers le Cercle Boréal, que la cauſe contraire de ſa marche rétrograde vers le point oppoſé ; mais s'il y avoit quelque juſteſſe dans mes obſervations, il faudroit conclure qu'il exiſte dans la Nature un mouvement périodique inconnu juſqu'à préſent, qui fait rouler alternativement les eaux de la mer d'un pole à l'autre ; de ſorte que les déluges ne ſont pas des événements bruſques, mais des effets néceſſaires de la conſtitution de notre monde : & c'étoit le ſentiment des anciens philoſophes de l'Egypte, qui ont ſans doute été les dépoſitaires d'un grand nombre de mémoires & de monuments hiſtoriques ſur les deſtins de notre planete. Ces Philoſophes Egyptiens dirent au Grec Solon, *certis temporum curriculis illuvies immiſſa cælitus omnia populatur : multaque & varia hominum fuere exitia ; ideo qui ſuccedunt & litteris & Muſis orbati ſunt* (*). D'où on peut inférer qu'ils regardoient les déluges comme des événemens périodiques, & les ſiecles d'ignorance, & la ruine des arts comme des ſuites néceſſaires des déluges.

Si les expériences faites ſur les côtes du Danemarck & de la Suede nous démontrent que les eaux retournent aujourd'hui du Septentrion au Midi, ne nous étonnons pas de trouver moins de terres à ſec au-delà de l'Equateur qu'en deçà.

(*) Plato in *Timæo*.

Si

Si la diminution de la mer eſt auſſi ſenſible qu'on l'aſſure, dans les régions boréales, on devroit s'appercevoir, dira-t-on, de quelque choſe de ſemblable dans notre petite Méditerranée. Quoique cette conſéquence ne ſoit pas fort juſte, on ne manque pas d'autorités pour prouver que la Méditerrance baiſſe en effet d'un ſiecle à l'autre ; & je ne connois que *Manfredi* qui ait voulu porter quelque atteinte à cette hypotheſe. Il convient qu'en confrontant les meſures modernes avec les anciennes, on s'apperçoit que le fond de la Méditerranée a beaucoup hauſſé, d'où il conclut que le niveau de l'eau a dû ſuivre la même proportion, & hauſſer d'autant que le fond s'eſt accru ; ce qui eſt un ſophiſme, ou un raiſonnement captieux ; puiſque la Méditerrance n'a pu s'élever au-deſſus de ſes anciennes bornes par l'accroiſſement du fond : car à meſure de ſon élevation, il ſe ſeroit écoulé un égal volume d'eau par le détroit de Gibraltar, ou bien les côtes anciennement à ſec, lorſqu'elles étoient de niveau avec la mer, ſe ſeroient noyées en devenant plus baſſes que la ſuperficie de la mer. Or on voit en Italie une infinité d'endroits que la mer a abandonnés, comme le port de Ravenne ; on n'en ſauroit indiquer un ſeul où la Méditerranée ait enfoncé ou ſurmonté la côte, ce qui ſeroit infailliblement arrivé ſi *Manfredi* avoit raiſonné juſte. Il ne faut pas m'objecter l'état des *Marais Pontins* qui n'ont jamais tant abondé en eau que de nos jours, ces Marais n'étant pas formés, comme on le croit, par les débordements de la Méditerranée, mais par les torrents & les pluies qui deſcendent de l'Apennin, & qui manquant d'iſſue & de canaux d'écoulement, s'entaſſent de plus en plus dans les bas-fonds.

Il eſt abſurde d'imaginer, comme a fait *Manfredi*, que le fond du baſſin de la Méditerranée ait hauſſé par le ſable & le limon charié par les fleuves. Il faudroit pour cela que toute l'Egypte eût été excavée par le Nil, l'Italie par le Po,

l'Allemagne par le Danube : cependant ces fleuves n'ont pas creuſé viſiblement leurs lits depuis plus de mille ans.

La vaſe que les eaux fluviatiles voiturent, n'eſt pas ſi conſidérable qu'il le paroît, & il y a en cela une illuſion optique, très-réelle. Les eaux d'une riviere quelconque, les plus troubles au jugement des yeux, ne contiennent qu'environ ſoixante grains de terre ſur cent vingt livres d'eau. En faiſant dépoſer de l'eau du Nil dans un tube de verre, on a vu que le ſédiment n'étoit pas d'un huitieme de ligne ſur un volume d'eau qui ſembloit avoir cinquante fois plus de limon qu'on n'en a obtenu par la précipitation.

Les tremblements de terre ont dû auſſi ravager quelquefois notre globe, mais je doute qu'ils aient jamais été auſſi deſtructifs que les inondations. Je m'étonne même qu'aucune Hiſtoire, aucune tradition faſſe mention de quelque bouleverſement mémorable, occaſionné par les ſecouſſes de la terre, entre le 52e. & le 61e. degré de latitude ſeptentrionale, dans le cœur du continent : je ne crois pas qu'aucune ville d'Allemagne ait jamais été renverſée comme Liſbonne ; on n'en a pas même d'exemple dans le Nord de la France. Ce n'eſt que quand on avance vers le pole ou vers la ligne au-delà des points marqués, que les tremblements deviennent à la fois fréquents & terribles.

Une autre obſervation qui n'eſt pas moins intéreſſante, c'eſt que la plupart des volcans de notre hémiſphere ſont ſitués dans des iſles, ou fort près de la mer, le *Hecla* dans l'Iſlande, l'*Etna* dans la Sicile, le *Veſuve* ſur le bord de la Méditerranée ; on peut compter au nombre des petits volcans, les *Iſles Lipparines*, qui fument très-ſouvent, quoiqu'elles ne renferment pas, comme on l'a ſoupçonné, un tuyau de communication entre le *Veſuve* & l'*Etna*. Entre les grands Vol-

cans, on compte le *Paranucan* dans l'iſle de *Java*, le *Conapy* dans l'iſle de *Banda*, le *Balaluan* dans l'iſle de *Sumatra*: l'iſle de *Ternaté* a un mont brûlant dont les éruptions ne le cedent pas à celles de l'*Etna*. On connoît les volcans des iſles de *Firando*, de *Chiangen*, & de *Ximo*. Enfin de toutes les iſles & les iſlots qui compoſent l'Empire du Japon, il n'y en a aucune qui n'ait un volcan plus ou moins conſidérable, ainſi que les iſles *Manilles*, les *Açores*, les iſles du *Cap-vert*, & ſur-tout celle *del Fuego*. Aux iſles *Canaries* eſt le *Pic de Ténériffe*, qui vomit encore des tourbillons de feu, & c'eſt le feu qui a élevé cette immenſe pyramide de débris de rochers calcinés, irréguliérement entaſſés, & couverts de cendres & de laves. Les iſles des *Papous*, celles de *Ste. Hélene*, de *Socra*, de *Milo*, de *Mayn*, ont auſſi leurs foyers plus ou moins allumés.

Il eſt impoſſible d'indiquer ſur toute la ſurface de notre continent la vingtieme partie d'autant de volcans que je viens d'en trouver ſur des iſles; & ſur-tout depuis que la plupart des monts ardents qu'on dit avoir exiſté en Aſie, ſe ſont éteints; ainſi que ceux dont on voit les ruines ſur les côtes d'Angola & de Congo.

Cette ſinguliere poſition des volcans dans les iſles, me fait ſoupçonner que l'eau de la mer eſt un ingrédient néceſſaire pour produire l'inflammation des Pyrites ſulphureuſes & ferrugineuſes, qui ſemblent être le principal aliment de tous les volcans connus. Il conſte par les expériences faites ſur ces eſpeces de Pyrites, qu'elles ne s'enflamment jamais que par le contact de l'eau, ou de l'humidité de l'atmoſphere; ce qu'on doit attribuer à la propriété qu'a le fer de décompoſer le ſoufre au moyen de l'eau. Par les dépôts de laves découverts dans les Pyrénées, dans les Alpes, dans les montagnes de l'Auvergne, de la Provence, & dans pluſieurs vallées de l'Apennin, on a conclu que tous ces endroits ont eu anciennement

des volcans, les laves étant des ſubſtances dont on ne peut rapporter l'origine qu'aux monts brûlants. Mais pourquoi ces foyers, placés aujourd'hui dans la terre-ferme, ſe ſont-ils éteints, tandis que les volcans des iſles ont continué à brûler ? La cauſe en eſt bien claire ſelon moi ; c'eſt que la mer s'étant retirée de leur voiſinage, le feu a ceſſé, dès que la décompoſition des Pyrites n'a plus eu lieu dans les entrailles de la terre, faute d'une quantité ſuffiſante d'eau. On voit par la deſcription que M. de Tournefort nous a laiſſée du *Mont Ararat*, qu'il a jadis eu pluſieurs bouches qui ont verſé des cataractes de feu ; ce qui me porte à croire que dans des temps très-reculés la mer a baigné les racines de cette montagne, qui eſt de nos jours à une grande diſtance de la côte : auſſi ne jette-t-elle plus ni flammes ni fumée.

Attribuer l'extinction des volcans de la terre-ferme à la diſette totale des matieres phlogiſtiques ſouterraines, c'eſt propoſer une erreur manifeſte ; puiſqu'il n'y a aucune raiſon de ſoutenir que ces matieres auroient été plutôt conſumées dans le continent que dans les iſles, ou au bord de l'Océan. Le Véſuve qui brûle de nos jours, a brûlé depuis plus de trois mille ans, comme je tâcherai de vous le démontrer par des arguments qui vous ſatisferont peut-être.

En pouſſant les fouilles d'*Herculanum* auſſi avant qu'il a été poſſible, on eſt enfin parvenu juſqu'au pavé des rues, & aux fondements des maiſons de cette ville enſevelie : on a détaché de ce pavé & de ces fondements pluſieurs pierres, qu'on a tirées au jour, afin d'examiner à quelle claſſe de la Lithologie on devoit les rapporter ; & par les eſſais qu'on en a faits, on a apperçu que s'étoient des laves taillées en carreaux. Ainſi on trouvoit déja des matieres vitrifiées par les feux d'un volcan, dans le temps que les *Auſoniens* ou les *Auronces* bâtirent *Herculanum*, qui eſt une

des plus anciennes villes de l'Italie, puisqu'elle tomba sous le pouvoir des premieres colonies Grecques ou Phéniciennes qui pénétrerent en Europe par la Méditerranée : on ne sauroit fixer l'époque de sa fondation plus tard qu'à l'an 1330 avant notre ere vulgaire ; de sorte qu'il s'est écoulé trois mille quatre-vingt-dix-huit ans depuis cet événement jusqu'à nous ; & comme le Vésuve fournissoit déja alors des laves, c'est une preuve qu'il s'étoit allumé long-temps avant la fondation d'*Herculanum* où on a employé ces scories pour affermir les principaux édifices. L'Etna, déja si fameux, par ses embrâsements, plusieurs âges avant la naissance d'Homere & d'Hésiode, doit avoir brûlé de temps immémorial. Si les matieres combustibles de ces deux grandes fournaises du Globe n'ont pu être épuisées pendant un si prodigieux laps de siecles, on n'est pas autorisé à supposer que les volcans de notre continent ne se soient éteints que faute de nourriture.

Le Vésuve peut contenir dans sa convexité solide, depuis sa base jusqu'à son entonnoir, 1510460879 pieds cubes de terre & d'autre substance quelconque : cependant si l'on calcule ce qu'il a jetté de cendre, de sables, de laves, de pierre-ponces, de pyrites, de pierres phosphoriques, de pozzolane, de scories, de machefers, de bitume, de sel ammoniac, d'alun, de souffre & de métaux fondus, on verra que la masse & le volume en sont plus considérables que le corps total de la montagne, dont le creuset répandit, en 1737, un si énorme torrent de matieres liquéfiées, que *Francesco Serrao*, les évalua à 316948161 pieds cubiques : il a fallu tout au moins un écoulement semblable pour engloutir *Herculanum* & *Pompeïa*. Pendant le célebre incendie de l'Etna en 1683, il en sortit deux fleuves de laves qui avoient trente palmes de profondeur, & qui se déborderent à onze lieues de loin, *quisque suum populatusiter.*

D'où on peut aiſément conjecturer quelle doit être la capacité du réſervoir ou plutôt de l'abyme d'où ces matieres calcinées vitrifiées ſont extraites par la force combinée du feu & de l'eau.

Ce qu'on a écrit juſqu'à préſent ſur la formation des montagnes, eſt ſujet à tant de difficultés, qu'il eſt impoſſible, quelque facile qu'on ſoit, de ſe contenter des ſyſtêmes propoſés à ce ſujet, & qui ont abſolument perdu leur crédit, depuis qu'on ſait que les plus hautes pointes montagneuſes ne ſont dans aucun endroit de la terre, couvertes de dépouilles marines, de coquillages de dendrites, & d'autres pétrifications, quelque nom qu'on puiſſe leur donner: la mer n'a donc pas ſurmonté ces hauteurs comme tant de naturaliſtes l'ont dit, pour donner quelque conſiſtance aux idées vagues ſur leſquelles roulent leurs hypotheſes. Je ne ſaurois me réſoudre à croire que c'eſt l'Océan qui a formé les rochers dans leſquels on voit ſouvent des lits d'une ſeule eſpece de pierre, prolongés pendant plus de trois lieues. Comment les eaux auroient-elles pu raſſembler tant de ſubſtances ſimilaires dans un endroit pour les dépoſer en un autre, & prévenir tout mêlange de matieres hétérogenes au moment de la cohéſion des corpuſcules lapidifiques? Qu'on diſcerne les détriments de coquillages dans les marbres, cela n'eſt pas étonnant, puiſque tous les marbres ne ſont que des coagulations; mais on n'a jamais vu, & on ne verra jamais aucune coquille ni aucun corps marin dans la pierre de roche, ce qui prouve indubitablement que cette ſorte de pierre, dont on trouve des montagnes entieres, n'a point été décompoſée & recompoſée par les vagues de la mer: c'eſt une ſubſtance homogene, primitive, & auſſi ancienne que le monde. J'aimerois autant qu'on écrivit un Traité ſur la formation des étoiles que ſur la formation des rochers, qui ont été élevés par les mains puiſſantes de la Nature créatrice, à laquelle nous

devons la petite planete sur laquelle les philosophes raisonnent. Il paroît qu'en raisonnant sur les montagnes, on n'a pas fait une distinction fort nécessaire; on a confondu, avec ce qu'on nomme en général des montagnes, les grandes élévations convexes telle que celle de la Tartarie Orientale, qu'on peut regarder comme la bosse la plus énorme du Globe. Pour s'assurer de la réalité de cette élévation, il n'y a qu'à observer que des fleuves considérables & de grandes rivieres descendent de cette pente selon différentes directions opposées entr'elles, ce qui démontre à la fois que le terrain y est convexe & extrêmement exhaussé, sans qu'on y découvre une seule montagne comparable à celles de la Suisse.

Les principaux fleuves qui découlent de cette hauteur vers les points cardinaux du monde, sont l'*Oby*, qui se décharge au Nord dans le golfe d'*Obskaia-Guba*; *Geniska* ou le *Genissea*, qui se perd dans la mer glaciale, vis-à-vis la pointe de la Nouvelle-Zemble; le *Chatanga*, le *Lena*, le *Janna* & le *Kowinna* qui se jettent tous quatre dans la même mer; l'*Uda*, & l'*Amour*, ou le *Sagalien Ulla*, qui vont porter vers le Nord-Est leurs eaux dans la mer du *Kamschatka*; le *Hoang*, ou le fleuve safrané, qui, né à *Kokonor*, au pays des *Eleuths*, perce la grande muraille, & va, après un cours de huit cents *Lis* Chinois, se déboucher à l'Est dans le golfe de *Nankin*. Je pourrois compter encore le *Gange* & l'*Indus*, qui coulent directement vers le Sud; mais comme on pourroit m'objecter qu'ils ne viennent pas de la Tartarie proprement dite, je ne les comprends pas dans mon énumération; mais j'y mets le *Jalk* & le *Jemba*, qui serpentent vers l'Occident, & se déchargent dans la mer Caspienne. Il n'y a aucun de ces fleuves, tous plus grands que la *Seine*, qui n'ait sa source dans la Tartarie: il n'y en a aucun qui ne parte de cette hauteur dont je viens de vous parler, & qui doit être bien plus considérable que ne

le disent les Jésuites, qui prétendent l'avoir mesurée; mais cette entreprise eût exigé plus de connoissances géométriques pour la pratique des nivellements, que n'en possédoient Gerbillon, Verbist, & leurs semblables.

La Suisse est en petit pour l'Europe, ce qu'est la Tartarie en grand pour l'Asie; avec cette différence que la Suisse a des montagnes perpendiculaires infiniment plus élevées que le mont *Sabatzi-Nos* dans la partie de la Tartarie, que les Modernes nomment la *Sibérie Jakutienne*. Si la diminution des montagnes fort escarpées est aussi effective qu'on veut nous le persuader, la Suisse deviendra, au bout de plusieurs millions de siecles, une élévation convexe, de pyramidale qu'elle est de nos jours. Les pluies, les neiges fondues, les sources, les torrents qui descendent des pointes montagneuses doivent détacher & entraîner dans la plaine, par le seul effort de leur poids & de leur chûte, une certaine quantité de terres, de pierres, & de sables: les angles & les côtés les plus exposés à l'action & au choc de l'air, doivent se feler & se décomposer: les vents doivent en balayer les fragments les plus menus: les piliers, qui supportent des masses de rochers isolés, doivent s'affaisser à la longue, & occasionner des éboulements effroyables, tel que celui qui écrasa la ville de *Pleurs*. Tout cela est vrai; mais le temps requis pour tronquer le sommet d'une montagne & l'aplattir, pourroit bien aussi user notre planete, & amener enfin la nature au dernier degré de décrépitude. Il suffit de commencer à être pour se voir condamné à finir; notre existence même ne durera pas cinq cents ans, si l'on en croit Newton qui a calculé que la plus forte des 39 Cometes connues jusqu'à présent, viendra, en l'an 2255, heurter si violemment notre soleil, qu'il n'y a plus aucune espérance qu'il soit encore en état d'éclairer les habitants de notre monde, après cet accident. Il faut que ce soit un grand plaisir de prédire des

malheurs, puisque le plus sage des philosophes n'a pu résister au penchant de prophétiser, & d'annoncer l'instant de la combustion de l'univers, dont il avoit apparemment puisé le goût dans l'Apocalypse, lorsqu'il la commenta. Tant il est dangereux de lire des livres qu'on ne comprend pas, & plus dangereux encore de les commenter.

Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de notre continent qu'on doit chercher les plus anciens peuples, il n'y a aucun doute que les Tartares ne l'emportent, à cet égard, sur tous les autres : aussi les Historiens Grecs & Romains, quelque entêtés qu'ils aient été de leur antiquité, ont-ils reconnu de bonne foi que les Scythes étoient les ainés de tous les hommes. Le passage le plus intéressant des écrits de l'abréviateur Justin est, à mon avis, le chapitre premier du second livre, où il rend compte de la contestation élevée entre quelques Egyptiens & quelques Scythes sur l'ancienneté de leurs nations : ces Scythes dirent aux habitants de l'Egypte, *Scythiam adeò editiorem omnibus terris esse, ut cuncta flumina ibi nata in Mœotim, tum deinde in Ponticum & Ægyptium mare decurrant. His igitur argumentis superatis Ægyptiis, antiquiores semper Scythæ visi.*

Rien de plus surprenant que de voir vérifié, par les connoissances Géographiques qu'on a aujourd'hui de la Tartarie, ce discours que Trogue Pompée, qui vivoit sous Auguste, avoit puisé dans des Historiens bien antérieurs au siecle d'Auguste. Les Chinois conviennent qu'ils descendent des Tartares, qui ne descendent de personne, & qui méritent, par conséquent, le titre d'Aborigenes, que tant de nations qui ne le méritoient pas, ont usurpé tant de fois.

J'ai déja fait observer, dans mes *Recherches philosophiques sur les Américains*, que les montagnes, quelque hautes qu'elles soient, n'ont pu, pendant les grandes inondations, servir de retraite

aux hommes échappés au naufrage de leur patrie, parce que les sommets de ces montagnes, d'autant plus stériles, d'autant plus arides qu'elles sont plus élevées, ne tauroient produire assez de plantes alimentaires pour sustenter les familles refugiées avec leurs troupeaux; dix personnes ne vivroient point dix jours sur la pointe du mont *Jura*, où le froid & la faim les assailliroient tour à tour. C'est sur des convexités semblables à celles de la Tartarie, que les débris de l'espece humaine ont dû trouver des asyles contre la crise des éléments & la fureur des eaux débordées.

Si les Tartares n'avoient pas tant de fois détruit, pendant leurs guerres, les bibliotheques formées par les savants du Thibet; si un malheureux Empereur de la Chine n'avoit ordonné à ses sujets, sous peine de vie, de brûler tous les livres & tous les manuscrits (*), on auroit sans doute pu recueillir, dans la haute Asie, beaucoup de faits très-propres à éclaircir l'histoire de notre globe, qui nous paroît si moderne, quand on consulte les monuments des hommes, & qui est si ancien, quand on consulte la Nature. Un Na-

(*) La destruction générale des livres Chinois par un barbare dont le nom ne mérite pas d'être prononcé, l'incendie de la Bibliotheque d'Alexandrie sous Jules-César, l'incendie de cette même Bibliotheque, rétablie en partie, sous le Calife Omar, la destruction des anciens Auteurs Grecs & Romains, sous le Pape Grégoire, sont, à mon avis, les plus tristes événements de l'Histoire du genre-humain, parce qu'ils nous ont privés d'une infinité de connoissances que les hommes ne pourront jamais recouvrer: les archives du monde y ont péri. Cependant nos Chronologistes modernes fixent hardiment l'époque de l'origine de toutes les Nations: à voir la hardiesse avec laquelle ils proposent leurs vains calculs, on croiroit qu'ils ont lu & relu tous les Livres & tous les manuscrits détruits à la Chine, au Thibet, en Egypte, & à Rome, mais ils en ignorent jusqu'aux titres.

turaliſte dont les idées & les deſtins ont été également bizarres, s'étoit flatté, il y a quelques années, d'avoir découvert un moyen pour connoître l'âge des pétrifications, d'où on a voulu enſuite déduire une théorie pour connoître l'âge du monde : mais c'eſt ſe faire illuſion que de croire qu'une méthode défectueuſe puiſſe jamais conduire à des réſultats exacts.

L'Empereur défunt ayant demandé au Grand-Seigneur la permiſſion de faire arracher quelques pieux ſur leſquels a été fondé le pont que Trajan fit jetter ſur le Danube dans la Servie, on examina attentivement ces poutres, & l'on vit que la pétrification n'y étoit avancée que de trois quarts de pouce, en quinze cents & quelques années ; d'où on conclut qu'une piece de bois d'égale épaiſſeur, & haute de quarante pieds, ſe pétrifieroit d'un pouce en vingt ſiecles, & emploieroit, pour arriver à ſa tranſmutation totale, neuf cents ſoixante mille ans. Or comme on déterre des arbres pétrifiés, dont le tronc a plus de quarante pieds de hauteur, qu'on juge, dit-on, du temps où ces arbres doivent avoir été abattus ou enfouis. Ce raiſonnement ſeroit admirable, s'il ne renfermoit un défaut qui l'affoiblit au point qu'il ne ſignifie plus rien : le paralogiſme conſiſte dans la ſuppoſition qu'il n'y a pas des eaux, des terres, & des ſubſtances où la pétrification s'exécute beaucoup plus promptement que dans cette partie du Danube où étoit ſitué le pont de Trajan. Il y a ſans doute des endroits où les ſucs lapidifiques abondent davantage, & où les corps du regne animal & végétal ſont plutôt tranſmués par l'imprégnation de ces ſucs. Comme il eſt impoſſible de déterminer la durée moyenne du temps qu'un corps quelconque emploie pour ſe pétrifier, à cauſe des différences preſqu'infinies des circonſtances, des terrains, des qualités de l'eau & de l'air, & des poſitions mêmes de ce corps, on conçoit bien que cette méthode, ne pouvant jamais être per-

fectionnée, ni même améliorée, ne sauroit servir à résoudre le problême auquel on l'a voulu appliquer. Ainsi le degré de pétrification des poutres tirées du Danube ne nous instruit pas mieux que les coquillages qu'on voit dans plusieurs pierres au haut des pyramides de l'Egypte.

En finissant cette lettre, je tâcherai, Monsieur, de répondre à quelques objections qu'on m'a faites sur l'endroit de mon ouvrage où je dis *qu'on n'a jamais découvert nulle part des monuments de l'industrie humaine, antérieurs au déluge.* On a cru que j'aurois dû en excepter les haches de pierre qu'on déterre en Suede & en Allemagne, à de très-grandes profondeurs, & qui doivent être extrêmement anciennes, ayant été employées avant l'invention du fer & du cuivre. J'avoue que ces monuments peuvent être anté-diluviens : mais ils peuvent être aussi bien postérieurs à cet événement, car les Sauvages du nouveau Monde s'en servent encore aujourd'hui : quand on trouvera donc, dans mille ans, de semblables instruments dans le Canada, ou dans les bois de la Guiane, on se trompera si on les prend pour des antiquités antérieures au déluge.

J'ai vu trois especes de haches de pierre, découvertes en Allemagne, & par la comparaison que j'en ai faite avec celles qu'on nous envoie de l'Amérique, je n'y ai pu discerner la moindre différence, ni quant à la forme, ni quant à la matiere; hormis qu'il y a de ces instruments venus du nouveau Monde, qui sont faits de pure Agate, & que je n'en ai pas encore rencontré de cette sorte de pierre parmi ceux qu'on déterre en Europe. Ces haches sont quelquefois enfouies, comme on l'a dit, à de très-grandes profondeurs, mais on en trouve aussi dans les tombeaux celtiques (*), & à la superficie du sol : y a quelques années que le hasard

(*) Si on trouve des haches de pierre dans les tombeaux des anciens Celtes & des anciens Germains, on conçoit que ces monuments ne sauroient être réputés pour anté-diluviens.

me fit découvrir, dans un terrain marécageux où je m'occupois à herboriser, une hache & un marteau de pierre, qui n'étoient pas à un demi-pied en terre.

Les Pyrites, les Céraunias, & des pierres d'une substance très-dure, tantôt argileuse & tantôt silicée, ont été le plus communément employées par les Sauvages des deux continents, avant l'invention du cuivre & du fer, pour en fabriquer des pointes de fleches, des couteaux, des coings, des haches & des marteaux. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de prétendus physiciens que tous ces instruments ne sont que des pierres naturellement figurées, qui n'ont jamais été destinées aux usages qu'on leur attribue; mais il ne faut qu'être légérement versé dans la connoissance des fossiles & des minéraux, pour distinguer, au premier coup d'œil, les pierres formées par les jeux de la nature d'avec celles que les mains des hommes ont taillées. Ces physiciens mériteroient bien qu'on les envoyât chez les Sauvages de l'Amérique, qui leur enseigneroient comment on aiguise & emmanche une pyrite pour en faire une hache, quand on a le double malheur d'abonder en or, & de manquer de fer.

Telles sont, Monsieur, les observations que je prends la liberté de vous communiquer : j'aurois pu y joindre de longues remarques sur le sentiment de ceux qui prétendent que l'Amérique a jadis été réunie à l'Afrique; mais je n'ai pas voulu abuser de votre temps & de votre patience. La différence très-marquée entre les animaux des deux continents, & surtout entre ceux qui habitent les Tropiques, démontre assez le peu de probabilité de cette hypotese, dont une plus ample discussion eût trop retardé le plaisir que j'ai de vous assurer de la gratitude & du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur ***.

Ce 3 de Nov. 1768.

LETTRE IV.

A Mr. ***.

Sur le Paraguai.

SI l'on pouvoit démontrer que M. de Monteſquieu étoit bien informé de l'état des Miſſions du Paraguai, lorſqu'il en a parlé avec tant d'éloge, il ne conviendroit à perſonne de rejetter le témoignage d'un écrivain ſi reſpectable; mais j'oſe dire qu'il eſt impoſſible que l'auteur de *l'eſprit des Loix* ait été inſtruit de la nature d'un établiſſement dont aucun homme en Europe, ſi on en excepte le Général des Jéſuites, & ſon Secrétaire au département de l'Amérique, n'avoit alors aucune connoiſſance. C'étoit un ſecret impénétrable, *quod latet arcanâ non enarrabile fibra*; & ce ſecret même a fait plus de tort à ces Religieux qu'ils ne le penſent, puiſqu'il eſt naturel, quelque bien intentionné qu'on ſoit, de ſoupçonner des intrigues criminelles dans tout ce qu'on cache avec tant de ſoin & d'anxiété aux yeux du public.

Je blâme extrêmement les chefs des Miſſions de s'être oppoſés, en 1731, à la viſite que l'Audience Royale de *Chuquiſaca* voulut faire de l'intérieur du Paraguai, dont on parloit très-mal depuis plus de cinquante ans. Si toutes les horreurs que la Renommée en diſuguoit, n'avoient été que des calomnies, pourquoi ne pas accepter l'inſpection projetée? Pourquoi ne pas ſaiſir avidement une occaſion ſi éclatante de ſe juſtifier, devant l'Europe & devant l'Amérique, des crimes dont on étoit accuſé? La vertu ne perd jamais à ſe montrer.

Il y a dans le Tribunal de *Chuquiſaca* un Fiſcal qui porte le titre de *Protecteur des Indiens*: cette charge importante n'eſt que trop ſouvent

livrée à des prévaricateurs, à des juges lâches, foibles ou avares, qui loin de soulager les Américains, les oppriment ou les laissent opprimer, ou ne les vengent pas ; mais en 1731, cet emploi avoit été confié à Dom Joseph de Antequera, homme éclairé, integre & courageux, qui, touché de l'esclavage horrible où l'on accusoit les Jésuites d'avoir réduit les habitants du Paraguai, se crut obligé en conscience de reconnoître par lui-même l'état des choses, & de remédier au mal autant qu'il seroit en lui. Il présenta un mémoire raisonné à l'Audience pour obtenir la permission d'aller visiter le Paraguai, ce qui lui fut accordé du consentement de tous les assesseurs, qui le munirent d'un plein pouvoir, & d'une patente expédiée selon les formes usitées, par laquelle il étoit ordonné à tous les Missionnaires de le respecter en sa qualité de Visiteur, de lui procurer les éclaircissements qu'il desireroit, & d'obéir aussi promptement à ses ordres qu'aux décisions immédiates de Sa Majesté Catholique.

Antequera partit la même année, accompagné d'un seul Alguazil major, nommé *Joseph de Mena* : Arrivé à la ville de l'Assomption, il fit signifier aux Jésuites les motifs de sa venue, & leur communiqua une copie de la patente dont il étoit chargé. *Los Padres* lui firent répondre, qu'il s'étoit donné une peine inutile, qu'ils ne permettroient jamais qu'il mît le pied dans leurs Missions, & que s'il l'entreprenoit, il s'en repentiroit infailliblement. Antequera, qui ne connoissoit pas toute la méchanceté de ceux qu'il prétendoit réformer, mépriſa ces menaces, & se mit en chemin, mais un gros peloton d'Indiens armés, & commandés par des Jésuites la pique en main, tomba si brusquement sur lui, qu'il n'échappa que par une fuite précipitée à la fureur de ces assassins qui blessèrent dangereusement l'Alguazil *Mena*, qui vouloit résister à un Jésuite Allemand qu'il avoit en tête.

L'affaire n'en reſta pas là : le chef des Miſſions rebelles, écrivit à *Dom Armandariz*, *Marquis de Caſtel Fuerte*, trente-troiſieme Vice-Roi du Pérou, & dévoué ſans réſerve aux intérêts de la Société : il lui repréſenta dans ſa lettre qu'un certain aventurier, nommé *Antequera*, ayant paru à la ville de l'Aſſomption, *avoit voulu s'y faire déclarer Roi du Paraguai*; mais que les Jéſuites, comme de très-fideles ſujets de Sa Majeſté Catholique, leur gracieux Souverain, avoient fait chaſſer ce bandit, digne du dernier ſupplice, & qu'en récompenſe d'un ſervice ſi ſignalé, ils s'attendoient à une gratification de la part de ſon Excellence.

Le Marquis de *Caſtel*, ayant lu cette lettre, ordonna, ſans examen ultérieur, à ſes ſatellites de jetter le Viſiteur *Antequera* dans un cachot à *Lima*, où on lui fit une eſpece de procès, dans lequel ſes avocats écrivirent cinq mille feuilles de papier pour prouver ſon innocence qui n'avoit pas beſoin d'être prouvée; car peut-on imaginer une abſurdité plus groſſiere que de ſoutenir qu'un membre de l'Audience de *Chuquiſaca*, député par ſon corps, muni d'une patente authentique, & accompagné d'un ſeul domeſtique, avoit voulu envahir une province entiere ? Vous penſez ſans doute, Monſieur, qu'on renvoya cet infortuné, qu'on le rétablit dans ſa charge, qu'on le loua de ſon zele, qu'on le paya de ſes peines, qu'on l'exhorta à continuer, qu'on châtia ceux qui avoient oſé l'interrompre dans la reſpectable fonction de ſon miniſtere; mais vous vous trompez. Le marquis de *Caſtel* voulant à tort & à travers qu'*Antequera* fût pendu, on le pendit en effet le cinquieme de Juin (*).

La

(*) Si vous me demandez ce que devint l'Alguazil *Mena*, je vous dirai qu'il fût, ainſi que ſon maître, pendu, quoiqu'à demi-mort des ſuites de la bleſſure qu'il avoit reçue à l'eſcarmouche de l'*Aſſomption*.

La ville de *Lima*, à la vue de cette exécution très-inattendue, en fut si indignée, qu'elle se révolta contre son trente-troisieme Vice-Roi : tout le Pérou, à la nouvelle de cet assassinat, se souleva d'une extrêmité à l'autre ; tant les injustices manifestes ont de pouvoir sur le cœur humain dans tous les pays du monde. Cette révolte si excusable, si jamais une révolte pouvoit l'être, fit couler le sang de plusieurs milliers d'hommes, dont on n'impute le massacre qu'aux Jésuites, qui auroient pu le prévenir. S'ils n'avoient rien à craindre, si leur conduite au Paraguai eût été irreprochable, ils ne se seroient pas opposés à la visite d'*Antequera*, dont la mort fut regardée comme une calamité publique, & un excès inoui de la tyrannie. Les honnêtes gens de *Lima*, de *Cusco*, de *Cuença*, de *Chuquisaca*, prirent le deuil, sans se soucier du ressentiment de leur Vice-Roi deshonoré par le supplice d'un innocent poursuivi par des moines, & depuis cette triste époque, le crédit des Jésuites a toujours diminué dans ces contrées, jusqu'au moment de leur entiere expulsion qu'on a regardée dans le Pérou, comme un coup de la Providence.

Le plus affreux désordre que le visiteur eût trouvé au Paraguai, si l'on ne l'avoit pendu à *Lima*, c'eût été l'oppression de ses habitants sous l'insupportable joug de leurs prétendus convertisseurs. Cela est si vrai, que le Pape Benoît XIV, qui ne s'étoit pas dispensé d'aimer les hommes pour faire la fortune des pêtres, a publié deux Bulles dans lesquelles il excommunie clairement & formellement les Jésuites Missionnaires au Paraguai, parce qu'il étoit venu à sa connoissance, dit-il, qu'ils réduisoient en esclavage tous les Indiens qu'ils avoient le malheur de baptiser, & qu'ils les gouvernoient comme des animaux qu'on tire de leur état de liberté pour les subjuguer, & pour les soumettre aux travaux. Employer la religion comme un instrument du Despotisme, c'est le crime le

plus réfléchi, & par conséquent le plus atroce qu'on puisse imaginer : c'est se moquer de Dieu pour tyranniser les hommes. Et pourquoi faire esclaves les indigènes du Paraguai, sinon pour s'approprier le fruit de leur sueur, & le produit de leur travail ? Car on ne nourrit pas des milliers de forçats par le seul plaisir de leur commander ou de les battre. L'ambition peut être combinée avec l'avarice ; mais l'avarice l'emporte toujours.

Ces oppresseurs politiques des Indiens avoient donc de bonnes raisons pour défendre l'entrée de leurs états à tout étranger, de quelque qualité ou de quelque pays qu'il fût. On a voulu nous faire accroire que cette défense n'a jamais existé, & que ç'a été une pure invention de ces mêmes nouvellistes qui avoient couron é Roi du Paraguai un certain scélérat qu'on nommoit le *Frere Nicolas*, qu'on disoit être né à Léipsick ; mais comme je n'ai avancé, & n'avancerai dans le cours de cette Lettre, que des faits inconteſtablement vrais, que personne ne sera jamais en état de démentir, je vous fournirai la preuve de ce singulier Edit. L'espagnol Dom Juan, envoyé sous l'Equateur pour y mesurer la terre, qu'il ne mesura pas, a publié une relation de son voyage, dans laquelle il donne tant de marques de sa tendresse & de son affection pour *Los Padres*, qu'on ne sauroit récuser son témoignage, de sorte qu'on peut le citer hardiment.

» Les Missionnaires ne souffrent jamais, dit-il, » qu'aucun habitant du Pérou, de quelque na» tion qu'il soit, Espagnol, ou Métif, ou autre, » entre dans les Missions qu'ils administrent au Pa» raguai, non pour cacher ce qui s'y passe, *par* » *crainte que l'on partage avec eux le commerce des* » *denrées qu'on y recueille*, ni par aucune des » raisons avancées gratuitement *par des personnes* » *envieuses* ; mais pour que les Indiens, qui ne » font que sortir de leur barbarie, & d'entrer dans

» les voies de la lumiere, se maintiennent *dans cet*
» *état d'innocence & de simplicité.* Ne connoissant
» d'autres vices que ceux qui *sont communs parmi*
» *eux, & qu'ils ont aujourd'hui en abomination.....*
» Ces Indiens ne connoissent ni l'*inobéissance*, ni
» la rancune, ni l'envie, ni les autres passions qui
» font tant de maux dans le monde; si les étran-
» gers venoient chez eux, à peine y seroient-ils
» arrivés que leur mauvais exemple leur appren-
» droit des choses qu'ils ignorent, & bientôt re-
» nonçant à la modestie & au respect qu'ils ont
» pour les instructions de leurs curés, on expose-
» roit le salut de tant d'ames..... Ces Indiens vi-
» vent aujourd'hui dans la parfaite croyance que
» tout ce que le curé dit, est bien, & que tout ce
» qu'il blâme, est mal (*).

Cette façon d'excuser les tyrans du Paraguai est si ridicule, & sur-tout dans l'ouvrage d'un Ecrivain qui prétendoit être Géometre, que je ne me souviens pas d'avoir lu une apologie plus pitoyable. Si un étranger avoit voulu pénétrer dans l'intérieur du Paraguai, malgré la défense de ces moines, qu'il n'étoit pas obligé de reconnoître pour souverains du pays, on l'eût sans doute repoussé à main armée: on l'eût assassiné pour l'empêcher de scandaliser les Indiens; mais pourquoi *Antequera*, qui ne venoit que dans la vue d'adoucir le sort de ces créatures malheureuses, ne fut-il point admis? Pourquoi ne respecta-t-on point les ordres exprès de l'Audience de *Chuquisaca*, qui représente la personne même du Roi d'Espagne en Amérique? Voilà ce que l'apologiste eût dû nous ex-

(*) Voyage au Pérou, tom. I, *in*-4° p. 540.
On peut se convaincre par ce passage qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétendue relation d'un moine franciscain, qui assure qu'il a pénétré dans toutes les missions du Paraguai d'un bout à l'autre. Je ne comprends pas comment M. Surgy a pu faire usage d'une piece si pitoyable dans ses *Mémoires Géographiques*.

pliquer, sans s'appesantir sur le salut des Indiens qui n'a jamais entré pour rien dans toute cette affaire. Busiris & les Scythes du Pont-Euxin, qui immolerent les étrangers, sont mille fois plus excusables que des religieux qui, n'ayant aucun droit ni sur le Paraguai, ni sur ses habitants, y dictoient des loix barbares & contraires à tous les principes du droit des gens : je ne crois pas que l'histoire nous offre un seul exemple d'un tel abus, si longtemps toléré par ceux qui auroient dû s'y opposer de tout leur pouvoir.

Dès l'an 1609, les Jésuites avoient dans la province du Paraguai huit couvents, & deux résidences (*), qui ne faisoient encore aucune disposition pour s'emparer du pays, la *Société de Jesus* n'étant occupée alors que de son College de *Potosi* qu'on venoit de construire à côté de la grande Mine, & de ses Missions du Mexique, qui furent décréditées ensuite par la fameuse lettre de *Jean de Palafox*, Evêque de *Tlaxcala*, ou de *Los Angelès*, qui se plaignit au Pape que les Jésuites avoient voulu le faire lapider, qu'ils tenoient une foire dans leurs couvents, qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques mines d'or & d'argent, & qu'ils avoient appris aux Indiens à ajouter à l'Oraison dominicale cette clause édifiante : *Seigneur, délivrez-nous de tout mal, & de notre Evêque Palafox.* Quoique ce vénérable serviteur de Dieu soit mort depuis plus de cent ans, les Américains de *Tlaxcala* récitent encore aujourd'hui cette priere mot à mot, comme on l'avoit enseignée à leurs aïeux.

Cette lettre, adressée au souverain Pontife, &

(*) En 1609 on ne comptoit dans tout le Paraguai que 116 Jésuites, & le nombre n'a point été tant augmenté depuis qu'on se l'étoit imaginé, comme je le dirai dans l'instant. Dans le courant de cette même année, il y avoit 370 de ces Religieux au Pérou, 340 dans le Mexique, 100 dans la nouvelle Grenade, & aucun chez les Patagons.

plusieurs autres motifs firent comprendre aux Jésuites qu'ils travailloient en vain dans le centre du Mexique & du Pérou, où ils étoient entourés de trop de surveillants, & tenus sous la main & les yeux des Vices-Rois, sur la faveur desquels on ne pouvoit pas toujours compter, ce qui les détermina à porter tous leurs efforts vers le Tucuman & le Paraguai, provinces écartées, & presqu'inconnues aux Espagnols mêmes. Comme il s'agissoit de s'emparer de la traite exclusive du Thé ou de l'Herbe Paraguaise, ils virent que ce projet n'étoit pas praticable s'ils n'avoient avant tout réuni, dans les liens marqués, plusieurs milliers d'Indiens, pour les appliquer à la culture. Pleins de ce projet, ils firent par leurs émissaires saisir tous les sauvages des deux sexes qu'on put ramasser sur les rives du Parana, du Guayra, & de l'Uraguai, afin de les transplanter dans le cœur du Paraguai : en joignant à ces colonies quelques hordes de Chiquites & des Guaraniens, on parvint après plusieurs années de travail, à former une petite nation sédentaire, à peu près de quatre-vingt mille hommes, qu'on fit cabaner dans les cantons qu'on leur assigna pour y cultiver le Thé, dont on détruisit les plants dans tous les autres endroits, comme les fermiers du Tabac ont fait en France, en Espagne, & en Autriche; de sorte qu'au bout de 19 ans les Jésuites plièrent cette riche branche de commerce entre leurs mains, & fournirent exclusivement toute l'Amérique méridionale de cette drogue, qui y est d'un usage indispensable. Pour empêcher qu'il ne s'échappât des graines, ou qu'on ne reconnût l'espece de la plante par l'examen des feuilles, ils imaginerent de la pulvériser & de la falsifier : cette méthode a si bien réussi, que peu de Botanistes savent définir le caractere de ce végétal précieux aux Américains. Le Dictionnaire Encyclopédique semble distinguer le *Caamini* d'avec l'Herbe Paraguaise : cependant ce n'est que la même chose sous des noms différents, & je

puis vous assurer que le Caamini est composé des sommités & des follicules de la plante Paraguaise, dont les tiges & les rameaux serve t à fabriquer un Thé plus grossier, inférieur en qualité & en prix.

Plusieurs Indiens, dépouillés de leurs plantations, n'ayant plus de quoi vivre, furent contraints de se soumettre aux Jésuites pour ne pas mourir de faim : d'autres allerent porter leurs plaintes à Cusco, à Buenos-Ayres, & devant les gouverneurs Espagnols des principales villes, qui en instruisirent leur cour, & il n'y a aucun doute que ces griefs n'aient été plusieurs fois examinés au grand Conseil des Indes à Madrid, où le crédit de la Société l'emporta toujours sur le zele des Ministres qui gémissoient en secret de voir deux brillantes provinces de l'Espagne, le Paraguai & la Californie, envahies par des Saints au milieu de la paix.

L'Auteur d'un ouvrage fort singulier intitulé : *Essai sur le Commerce des Jésuites*, évalue les profits qu'ils ont faits sur le *Caamini*, le *Matte*, & le *Palos* du Paraguai, à plusieurs millions de piastres, & il s'appuie de l'autorité de M. Frezier. Je ne puis rien vous apprendre de positif à cet égard, le prix courant de cette marchandise ayant souvent varié, suivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines, où elle est absolument nécessaire pour calmer les symptômes que produisent les vapeurs mercurielles sur les travailleurs. L'arobe en a valu quelquefois trente-six piastres fortes, & on compte qu'il s'y en consume, année commune, quatre millions de livres pesant. Là-dessus il faut défalquer ce qu'ont coûté aux Jésuites les instruments d'agriculture, l'attirail des laboratoires, des ateliers, la construction des logements, & sur-tout l'entretien de leurs Indiens, qui n'ayant rien en propre, pas même leurs idées, recevoient journellement leur nourriture, & deux sarreaux, ou deux souquenilles de toile de coton,

par an. La portion congrue de chaque esclave au-dessus de dix-sept ans, leur a coûté 87 livres tournois, & vers l'an 1756 ils possédoient, en y comprenant quelques Negres, plus de trois cents mille serfs, à qui on donnoit la pitance, sur laquelle l'esprit d'économie avoit tellement raffiné, qu'on ne mettoit jamais de sel dans l'aliment des Indiens: & c'est à la mauvaise qualité des nourritures avec lesquelles on les sustentoit, qu'on attribue les maladies terribles & continuelles qui ravageoient le Paraguai; mais il paroît qu'il faut plutôt en accuser l'opiniâtreté des Jésuites à ne vouloir pas inoculer les enfants, crainte de les perdre, dans un pays où la lepre écailleuse & la petite vérole sévissoient extraordinairement.

La cour d'Espagne contribuoit annuellement aux frais des Missions 11000 piastres, qu'on avoit su lui extorquer sous prétexte de faire une douceur au Pere Provincial, & de fournir du chocolat à ses ouvriers apostoliques, qui, d'un autre côté, se moquoient des Evêques de *Buenos-Ayrès*, de l'*Assomption*, & de *Santiago del Estro*, qui prétendoient avoir le droit d'examiner les curés des Missions, où on ne leur eût pas permis de mettre le pied, non plus qu'aux gouverneurs qui prétendoient avoir droit de conférer les cures dans toute l'étendue du Paraguai. Outre le Thé, on cultivoit encore, dans cette terre de désolation, le coton, le tabac, & les cannes à sucre: toutes ces récoltes étoient versées dans de grands magasins au nombre de trente. Aucun Indien ne pouvoit garder chez lui une seule livre de Caamini, ni une once de coton, sous peine de recevoir douze coups d'étrivieres en honneur des douze Apôtres, & de jeûner trois jours dans la maison de correction: car comme le nombre des esclaves faisoit la richesse de *Los Padres*, ils ne châtioient de mort que rarement, & jamais sinon pour ce qu'il leur plaisoit d'appeller crime de rebellion & de félonie.

Les deux procureurs généraux, établis à *Sante-*

Fé & à *Buenos-Ayrès*, tiroient la majeure partie des productions du Paraguai, & les faisoient embarquer pour différents ports de l'Amérique & de l'Europe, d'où ils ne recevoient en retour que du fer en barres & en plaques, pour fabriquer les outils nécessaires au labour & à l'exploitation des terres.

Le Père supérieur faisoit de fréquents voyages au bourg de *La Candelaria*, situé au centre des Missions, & qu'on en regardoit comme la capitale: il est très-certain qu'il y a eu dans cet endroit, comme dans plusieurs autres, un arcenal, que les Jésuites nommoient pieusement leur *Béatterie*, quoiqu'il y eût plus de sabres & de hallebardes que de béats. Les dimanches & les jours de Fête, au sortir de la messe, on exerçoit les Indiens à tirer au blanc avec des fusils, & de petites pieces à la Suédoise: ces armes devoient être, avant le soir, remises dans l'arcenal, & les clefs de l'arcenal devoient être remises au Provincial, ou à son délégué, ou à celui qui le représentoit. Il arrivoit à *La Candelaria* toutes les semaines des coureurs, expédiés par les curés qui gardoient les frontieres, ce qui leur occasionnoit des embarras & des soins infinis, & malgré toute leur vigilance, les Portugais ont surpris un de ces gardes-côtes au moment qu'il alloit à la reconnoissance, après avoir veillé deux jours & deux nuits.

Les spéculatifs ont cru que les Jésuites s'étoient attroupés en foule dans cette partie du nouveau Monde, qu'ils traitoient comme un pays conquis; mais au contraire ils y étoient en très-petit nombre, comme on le sait à n'en pas douter, par l'extrait même de la liste de ces religieux que la cour d'Espagne en a fait chasser jusqu'à présent (*). On ignore

(*) En 1752, on comptoit, dans les quatre parties du monde, ving-deux mille sept cents Jésuites, Prêtres & non Prêtres. Ceux qui ont été chassés du Portugal,

ignore la véritable raiſon d'une conduite ſi bizarre en apparence : il faut que les généraux qui ont ſuivi *Aquaviva*, n'aient pas jugé à propos de confier le ſecret du Paraguai à trop de compagnons : il faut qu'ils ſe ſoient défiés ſur-tout des Jéſuites Eſpagnols & Portugais ; puiſqu'ils tiroient la plupart des recrues pour l'Amérique méridionale des provinces de l'Allemagne, & principalement de celles du haut & du bas-Rhin, où ces moines ſont en général très-ignorants, & même inférieurs aux Cordeliers. De tels hommes étoient bien propres à donner la baſtonnade aux Chiquites, à catéchiſer les Guaranies, & à emballer le *Caamini*.

Pluſieurs perſonnes ont admiré & admirent encore, l'établiſſement du Paraguai comme un ouvrage ſupérieur de la politique & de l'induſtrie ; mais il n'eſt pas ſi difficile qu'on le penſe de ſoumettre des ſauvages abrutis, quand on vient à eux armé de la force & de la religion. Il n'eſt jamais glorieux de réuſſir à faire des eſclaves. A quoi a-t-il ſervi après tout de vouloir s'emparer des Miſſions du nouveau monde en expulſant les autres eccléſiaſtiques ? A quoi a-t-il ſervi d'opprimer avec ſageſſe, & de tourmenter, pendant un ſiecle & demi, quelques milliers d'Américains ? A rien, ſinon à rendre les Jéſuites de plus en plus odieux aux yeux de l'univers. La poſtérité ſera étonnée en liſant notre Hiſtoire, elle ne concevra point comment les ſouverains ont pu accorder tant de

---

de ſes poſſeſſions, de l'Eſpagne & de ſes poſſeſſions ; de la France & de ſes poſſeſſions en Aſie & en Amérique, de Naples, de Parme, & de Malthe, montent à onze mille deux cents têtes. Ceux qui reſtent dans les Etats de la maiſon d'Autriche, en Pologne, en Baviere, dans les Electorats Eccléſiaſtiques, en Italie, &c. forment, ſelon des liſtes authentiques, un total de onze mille & cinquante Moines, Prêtres & non Prêtres. Ainſi la Société eſt à demi détruite ; le temps & la Providence anéantiront le reſte.

pouvoir à des moines qu'on doit regarder comme les plus grands ennemis que les ſouverains aient jamais eu.

Voilà, Monſieur, les éclairciſſements que vous avez exigés de moi ſur le Paraguai, pour les joindre au tableau que j'ai fait de la Californie dans un autre endroit de mes écrits. J'eſpere que la briéveté de cette Lettre vous plaira ; car en vérité je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus grands détails ſur la malheureuſe condition des habitants du Paraguai, tyranniſés par des maîtres que perſonne ne voudroit avoir pour valets.

Fin du ſecond Volume.

TABLE
DES
MATIERES
Contenues dans le Texte & dans les Notes du second Volume.

A

Ablutions, pourquoi ordonnées par les loix de l'Orient, 102.

Abulgazi, son histoire des Tartares, comment découverte, 19.

Abyssins, sont circoncis & baptisés, 102.

Accoucheuses d'Italie, quelle opération elles font aux enfants mâles, 115.

Achem, on y a des fleches empoisonnées, 220.

Aconit, il y en a plus de 40 especes, 221.

Aconitum Cynoctonum, à quoi on s'en est servi, 222, 223.

Acosta, ce qu'il dit de la confession des Péruviens, 227, 228.

Adam, sa salive, ce qu'en disent les Persans, 261. *n.*

Adamites, ce que c'est, 46.

Æthiops animal, examiné au microscope, 32.

Ætius, ce qu'il rapporte de l'excision des femmes, 106.

Afrique, les Princes y nourrissent des negres blancs, 10.

Agapes, les Turcs n'en ont point, 234.

Agate, employée à faire des haches, 290.

Ahouai, sa description, 211. Mal à propos transplanté en Europe, 214.

Albanie, ce que Pline & Solin disent de ses habitants, 7.

Albinos, nom donné par les Portugais aux Negres blancs, 3. *Voyez Negres blancs.*

Albours, volcan éteint, 272.

Alênes de Macassar, 216.

Alexandre, veut attaquer, avec sa phalange, une troupe d'Orangs-Outangs, 60. Son caractere, 226. Conte à son sujet, inventé par ses adulateurs, *ibid.* Détruit le culte des ignicoles, 243.

Alkalins (sels), arrêtent le venin des viperes & des serpents, 226.

Allemande (la langue),

reſſemble à l'idiôme Perſan, 250.
Allongement des paupieres, ſa cauſe, 24.
Almanachs à l'uſage de ceux qui ne ſavent ni lire ni écrire, 169.
Alphabet Thibétain, ſupérieur à celui de la Chine, 249. De quels éléments il eſt compoſé, *ibid.*
Amantas, n'avoient pas impoſé les noms aux planetes, 162.
Amazones de l'Amérique, ce qu'en dit Mr. de la Condamine, 89. L'auteur rejette leur exiſtence comme fabuleuſe, 90.
Ambaſſadeur du Dalai-Lama, ce qu'en conte Gerbillon, 257.
Américains, ſont incapables de penſer, 129. Ceux qu'on a inſtruits en Europe, n'ont pu rien apprendre, 132. Prennent le Roi Charles IX, pour un Indien, 134. Pourquoi on leur refuſe les Sacrements, 135. Ne ſauroient ſe confeſſer, *ibid.* Perſiſtent dans la ſtupidité, 138. Avantages qu'ils auroient pu retirer de la découverte du nouveau Monde, *ibid.* Comment ils tirent le ſuc du Mancanillier, 205, 206.
Amérique, les Européans ſont les ſeuls qui y naviguent, 161. Produit plus d'arbres venimeux que le reſte du monde, 211.
Amiack, 247.
Amilcar, défait les Lybiens avec des Mandragores, 203.
Amphion, Voyez *Opium.*
Androgynes, Voyez *Hermaphrodites.*
Aneſſes, les Moines Turcs s'accouplent avec elles, 125.
Animaux mulâtres, en quoi ils different des hommes mulâtres, 22. A quelles eſpeces animales on a aſſigné la primauté, 54. Animaux châtrés, quels ſymptômes ils éprouvent, 88. S'attriſtent pendant les éclipſes, 199.
Annates, les Papes n'en retirent pas de l'Amérique, 240. *n.*
Année ſolaire, exige des connoiſſances aſtronomiques pour être réglée, 170.
Anté-diluviens monuments, il n'en exiſte point, 190.
Antequera (Dom Joſeph de), nommé Viſiteur du Paraguai, 293. Repouſſé par les Jéſuites, *ibid.*
Antiochus trouve, dans le temple de Jéruſalem, un homme deſtiné à être mangé, 235. *n.*
Antiquité dévoilée par les uſages, ce que l'Auteur dit de cet ouvrage, 198, 199.
Antithora, ſa vertu eſt équivoque, 223. *n.*
Antæciens, ſont autant éclairés par le ſoleil que nous, 275.
Anville (Mr. d'), ce qu'il dit du Grand-Lama eſt fabuleux, 256.
Apennin, a eu des volcans, 281, 282.
Apion, reproche qu'il fait aux Juifs, 235.

Arabes, ne se servent plus si communément des fleches empoisonnées, 213.
Arbres fossiles, comment couchés dans les marais, 273.
Arbres fossiles de Lancastre, leur origine, *ibid.*
Architecture des Péruviens, grossiere, 152.
Argensola, réfuté, 216.
Aristocratie des femmes; il n'y en a jamais eu, 92.
Aristote, critique mal à propos Hérodote, 2. *n.*
Armes Indiennes, comment on les empoisonne, 214.
Arsenal des Jésuites du Paraguai, étoit à la Candelaria, 302.
Art de maroquiner les cuirs, apporté par les Croisés, 260. *n.*
Ases, leurs établissements en Europe, 250.
Astronomie des Péruviens, grossiere, 162.
Atabaliba, sa sœur devient maîtresse de François Pizarre, 154. Sa réponse à un Moine Espagnol, 236.
Atlas de la Chine, cité, 266.
Atun Cannar, ses ruines décrites dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, 152.
Aurinia, femme adorée chez les Germains, 245.
Auronces, ou *Ausoniens*, (peuples) fondateurs de la ville d'*Herculanum*, 282.
Auteurs, ceux de nos jours composent trop précipitamment, 37.
Avocat, (Mr. l'Abbé l') ce qu'il dit de l'Immaculée Conception, 259., 260. *n.*
Axe terrestre, on ignore sa longueur, 275. *n.*

B

Babouin, on le trouve représenté dans les antiques Egyptiens, 67.
Bajazet II, ce qu'il demande au Pape, 109.
Balaluan, volcan de Sumatra, 281.
Balk, école fameuse de l'Asie, fournit beaucoup d'Astrologues, 249.
Barbe, a du rapport avec les parties sexuelles, 76.
Bardane, ou *Personata*, (plante) ses propriétés, 238.
Bardes, prêtres Gaulois, 224.
Barris, 47.
Batou-Kan, ce qu'en dit le frere Ascelin, 263.
Battel, combien de Negres blancs il avoit vus à Loango, 10.
Bauhin, en quoi il se trompe, 222.
Bauingarten, on cite son voyage d'Egypte sur un fait extraordinaire, 124.
Béarnois, avoient emprunté des Espagnols l'usage de faire la *couvade*, 195.
Béaterie de Paraguai, 302.
Beauce, on y a tenu la grande assemblée des Gaulois au nouvel an, 234.
Beausobre (Mr. de), vengé contre un Moine, 264.
Bengale, comment on y brûle les femmes, 183. *n.*

Benoît XIV, pourquoi il excommunie les Jésuites du Paraguai, 295.
Bernier (Mr.), avoit connu un Médecin du Thibet, 249.
Bernin (le Chevalier) restaure très-mal une statue antique, 80, 81.
Bertha (la ville de), prise avec du *Solanum* dormitif, 203.
Bible, ce qu'en dit Atabaliba, 236.
Bipedes, on ne connoît pour tels que l'homme & l'Orang-Outang, 42.
Bissao, une Négresse blanche, y accouche d'un Négrillon, 26.
Blafards, (hommes) en quoi ils different des Negres blancs, 6. Ont le visage velu, *ibid.* On les compare aux Cretins, 13.
Blafards du Darien, engendrent, 25. Il n'en naît en Amérique qu'à Panama, & à la côte riche, 28. Ne sont pas engendrés par des singes, 30.
Blafards du Darien, quand on a commencé à les connoître, 1.
Blas de Valera, à quel temps il fixe l'origine des Incas du Pérou, 144.
Blessures des fleches empoisonnées, comment on les guerit par le lucement, 204, 205.
Bonnets jaunes & rouges, (faction des), au Thibet, 255.
Bonses de l'Occident, 267.
Bomius est le premier qui donne une figure de l'Orang Outang, 42. On l'accuse d'avoir exagéré les symptômes qu'entraînent les fleches empoisonnées, 218.
Boulanger (Mr.), son sentiment peu probable, 197.
Brachmanes, tirent avec des fleches empoisonnées sur les Macédoniens, 226.
Bramines, leur système contredit leurs pratiques, 181. Contraignent les femmes à se brûler, 183. Ramassent les dépouilles des femmes qu'on brûle, 189.
Brokes, (Mr.) range les singes parmi les hommes, ou les hommes parmi les singes, 54.
Brosse (Mr. de la), ce qu'il auroit dû rechercher en Afrique, 47.
Brosses (M. de), son sentiment sur le froid austral est incompréhensible à l'Auteur, 277.
Brouallius (Maître Jean), publie une dissertation, malgré la défense de la Diete de Suede, *ibid.*
Brue, (le Sr. de), on cite sa relation, 17.
Bruin (Corneille de), voit une Kackerlake à Bantam, 11 En quoi il se trompe, 12.
Bucher, interprétation de ce mot Allemand, 174.
Buchstab, interprétation de ce mot Allemand, 174.
Buenos Ayres, on y embarquoit les produits des Missions du Paraguai, 301.
Buffon (Mr. de), ce qu'il

rapporte des actions d'un Orang-Outang, 50. L'Auteur trouve la définition de l'Orang-Outang outrée, 51. Quelle longueur il donne à l'Axe terreſtre, 175.

C

Caa-apia, ſpécifique contre les armes enduites du ſuc de l'Ahouai, 213.

Caamini, eſt la même choſe que l'herbe Paraguaiſe, 300.

Cadenats des femmes, comment on les fait, 121.

Californiens, pourquoi ils ſe coupent un doigt, 292.

Callo, ruines qu'on y découvre, 153.

Calmouks, ſont devenus puiſſants, 254.

Camouflet, on en envoie aux mineurs, pour les étouffer, 224.

Campagne de ſel, 272.

Cancu, pain ſacré des Péruviens, comment on le préparoit, 236, 237.

Canjares, poignards empoiſonnés, 214.

Candélaria, capitale des Miſſions du Paraguai, 302.

Caprifiguier, ſon ſuc eſt un cauſtique, 221.

Capul (l'iſle de), comment on y infibule les garçons, 128.

Caraïbes, on éprouve leurs traits venimeux ſur des chiens, 276.

Carreri, ce qu'il dit des Mexicains, eſt abſurde, 171.

Carthaginois, attaquent les Orangs-Outangs dans une iſle de l'Afrique, 61.

Caſpienne (la mer), ſa figure eſt connue, 272.

Caſtel Fuerte (le Marquis de) fait empriſonner le viſiteur Antequera, 294. Le fait pendre, *ibid.*

Cat (Mr. le), compare mal à propos les Negres blancs aux lapins, 32.

Catholique (la religion) ne s'étend pas au-delà de l'Europe, 237.

Catoucha des Calmouks, eſt le principal d'entre les Evêques Kutuktus, 244. Depuis quand il s'eſt rendu indépendant du Grand Lama, 253. Pourquoi il perſiſte dans ſa révolte, 254.

Caveres (peuple de l'Amérique), comment ils empoiſonnent leurs fleches, 208.

Caylus (le Comte de) examine une hache de cuivre Péruvien, 155. Son ſentiment ſur le Pérou, 156. Ses antiquités citées, 155.

Cedre (le grand), a moins de ſectateurs que le Grand-Lama, 264.

Célibat eccléſiaſtique, ſon origine, 95.

Celſe (le Médecin), ce qu'il dit de l'infibulation des garçons, 122. Ce qu'il dit ſur la façon de guérir les bleſſures faites par des fleches, 204.

Cérémonies funebres, ce qu'elles peuvent expliquer, 190.

Cerfs, ce qui arrive à

ceux qu'on châtre, 76.
Chair étuvée à la crême, défendue aux Juifs, 190.
Chanson des Gaulois, 34.
Chapetonade, ou *Vomito prieto*, maladie endémique dans quelques endroits des Indes Occidentales, 28.
Chark, propriétés de cet arbuste, 213.
Chardin, ce qu'il dit d'une maladie qui regne à l'oueſt de la mer Caſpienne, 8. Ce qu'il rapporte du reſpect des Turcs pour la Vierge, 260, 261. *n.*
Charles Quint, on lui envoie un livre du Mexique, 167.
Charlevoix, ce qu'il dit des hommes habillés en femmes dans la Floride, 85.
Châtreurs, ou *Origéniſtes*, les plus pernicieux hérétiques qui aient jamais exiſté, 80.
Chats blancs d'Angola, l'Auteur a obſerve qu'ils ſont pour la plupart ſourds, 32.
Cherſoneſe Cimbrique, quand ſubmergée, 273.
Chevaux nés blancs, plus foibles que les autres, 31.
Cheveux, leur couleur indique le dégré de l'altération que les Negres blancs ont eſſuyée, 33.
Cheveux roux, l'Auteur ſoupçonne que c'eſt une maladie, 24.
Chiens Alains, employés par les Eſpagnols, pour détruire les Indiens, 38.
Chine, ſa conduite envers le Grand-Lama, 256. On y detruit tous les livres, 288.
Chinois, ont fait les mêmes découvertes que les Européans, 160. Ne veulent pas aller en Amérique, 161. Secourent le Grand-Lama, 244. Leur erreur ſur le Dalai-Lama, 252, 253. Ils prennent les premiers Miſſionnaires Catholiques pour des Turcs ou des Lamas, 262. *n.*
Chitomé des Abyſſins, a moins de ſectateurs que le Grand-Lama, 264.
Chrétiens, traitent moins bien les fous que ne font les Mahométans, 15. *Chrétiens* des premiers ſiecles, croyoient que les dents de l'homme ſont incorruptibles, 240.
Chriſtophe Colomb trompe un moine, 161.
Chronologie, encore obſcure apres les Olympiades, 144.
Chronologiſtes, leur erreur ſur l'antiquité des Grees, 158.
Chuquiſaca (l'audience de) nomme Dom Antequera Viſiteur du Paraguai, 292.
Circonciſion, dangereuſe dans le Nord, 71, 72. Les Hébreux l'avoient priſe en Egypte, 100. D'où elle eſt originaire, 101. N'a jamais été adoptée dans aucun pays ſeptentrional, *ibid.* Où elle eſt néceſſaire, & où elle eſt ſuperflue, 103. L'Alkoran ne l'ordonne pas, *ibid.* Si l'on peut en ef-

facer la cicatrice, 112. De quels instruments les Juifs renégats se sont servis pour se faire recroître le prépuce, 113.

Circoncision, dans quels pays du nouveau Monde on l'a retrouvée, 116. Comment on la pratiquoit chez les Salivas, & les Othomacos, 118.

Clergé des anciens Gaulois, fort nombreux, 234. Celui de la Suede attaque les naturalistes sur une découverte, 277.

Climats, contiennent des causes qui nous sont inconnues, 71. Dans quels climats l'espece humaine a le mieux réussi, 56.

Clitoris, son énormité contrefait les parties sexuelles des mâles, 75. Ce que produit son allongement, 76. On ne le coupe pas dans l'excision, 105.

Cobra de Capello, serpent venimeux, 227.

Code noir, 52. *n.*

Colchides (les) avoient un venin singulier pour frotter les fleches, 223.

Colonies des Scythes, quels usages elles produisent, 179.

Communion des anciens Gaulois, 234.

Communion des Mexicains, comment elle se pratiquoit, 234.

Conapy, volcan célebre de Banda, 281.

Condamine (Mr. de la), ce qu'il dit de la sterilité des langues de l'Amérique, 137. *n.*

Confesseurs du Pérou, différoient en pouvoir, 238. Comment ils donnoient l'absolution, *ibid.*

Confession, si elle étoit établie chez les Péruviens, 237. On propose de l'abolir en faveur des Indiens, 239.

Congo, les personnes à cheveux roux y sont communes, 16.

Conseil des Indes de Madrid, examine inutilement les plaintes des Indiens opprimés par les Jésuites, 300.

Copal, on s'en sert dans la circoncision, 110.

Coquillages, on n'en découvre pas dans la pierre de roche, 284.

Corail (poudre de), on s'en sert dans la circoncision, 110.

Cornao, sa sobriété, 257.

Cornes non emboitées dans le crâne, ne poussent pas après la castration de l'animal, 76.

Cornes creuses & permanentes, poussent malgré la castration, *ibid.*

Coromandel, comment on y brûle les femmes veuves, 183. *n.*

Corps muqueux, colore l'épiderme, 23.

Cortez (Fernand), les scholastiques d'Espagne se moquent de lui, 1. On cite ses *las cartas à l'Emperador*, 11. Fait bâtir une maison à Mexico, 172.

Côtes, leur nombre varie quelquefois dans les hommes, 46. L'Orang-

Outang en a deux de plus que nous, *ibid.*

Courage artificiel des Orientaux, comment on le le procure, 219. *n.*

Coutume d'enterrer les vivants avec les morts, son origine, 180.

Couvade des Béarnois, 195.

Créoles, leur dégénération, 140. Ne sont pas propres aux sciences, *ibid.* N'ont jamais écrit, 142.

Crétinage, ce que Mr. de Maugiron dit de son origine, est incertain, 26.

Crétins du Valais, description de ces créatures, 13. On les regarde comme des saints, parce qu'ils sont foibles, 14. Il n'y en a que dans le Valais, 29.

Crics, poignards empoisonnés, 214.

Cuivre endurci, on l'a employé au lieu du fer, 155.

Cultes religieux, ce qu'ils ont eu de commun, 234.

Curare, description de cette plante, 207. Ses propriétés, *ibid.* Son usage, 208.

Curcuma ou *Safran di tierra*, est le contrepoison des fleches des Javanais, 216.

Cusco (la ville de) ne peut avoir été qu'une bourgade sous les Incas, 151. Les Espagnols l'ont entiérement rebâtie, *ibid.* Si elle a eu une école publique sous les Incas, 155. Sa population, 163.

Cynocéphale pourquoi adoré en Egypte, 67.

Czar Pierre I. découverte qu'il fait en Sibérie, 248.

D

Dairo ou *Dari* des Japonois, 265. Origine de son pontificat, *ibid.* Envoie deux filles pucelles à l'Empereur du Japon, 266. *n.*

Dalai-Lama, fait le voyage de Pekin, 245.

Dalai-Lamas, durée de leur culte, 244. Leur antiquité, 244, 245. Leur pays est bien policé, 247. Fables qu'on conte à leur sujet, 250. Leur mort n'est pas tenue secrete, *ibid.* Ne portent pas un voile sur le visage, 251. Leurs portraits sont exposés à la porte de leur temple, 245. Quand ils se montrent en public, 251. Donnent audience aux ambassadeurs, *ibid.* Leur habillement & leur coëffure, *ibid.* Ne se mêlent jamais des affaires temporelles, 252. N'administrent pas leurs propres revenus, 253. En quoi consiste leur politique, 255. Comment ils ménagent leurs intérêts, *ibid.* Ne s'arrogent pas un culte de Latrie, 252. Leur vie privée est inconnue, 256. Leur boisson, 257. Si les dévots du Thibet mangent leurs excréments, 258.

Dalin (Mr. Olof) répond au Clergé de Suede, 277.

Daniel, ce que les Persans disent de lui, 291. *n.*

Danube, bois pétrifié qu'on y trouve, 289.

Dapper, ce qu'il dit des *Dondos* blonds, 33.
David, si l'on avoit mis de l'argent dans son tombeau, 191.
Décalogue de Romulus, 79.
Défaillance de la lumiere, n'incite pas les hommes à crier, 200.
Déification des femmes en Allemagne, 245. Origine de cet usage, *ibid.*
Déluges, paroissent périodiques, 278.
Démon métalique, être ridicule, 9.
Despotisme, accable l'Asie, & menace l'Europe, 177.
Destour-Destouran, grand Pontife des Guebres, 231. *n.* Où il réside, *ibid.*
Deutéronome, ne parle pas de la maniere d'ensévelir les morts, 190, 191.
Devas, Ministres du Grand-Lama, leur pouvoir, 253. Veulent se rendre independants, *ibid.*
Diables de l'Amérique, conformes à ceux d'Europe, 237.
Dictionnaire Encyclopédique, ce qu'il dit des Negres blancs, 29. Ce qu'on y trouve touchant la circoncision des Mexicains, 115. Chaque Auteur y est responsable de ses propres articles, *ibid.*
Diete de Suede impose silence au Clerge, 277.
Discours Académique prononcé à Samarcand, 261.
Divan (le grand), pontife des Sabis, a moins de sectateurs que le Grand-Lama, 264.
Dodonée décrit une espece particuliere de *Thora Valdensis*, 223. *n.*
Dondos, signification de ce mot, 3. Voyez *Negres blancs.*
Drogues qui servent à empoisonner les fleches, sont tirées du regne végétal & animal, 204.
Druidesses, pretresses des Gaulois, faisoient vœu de chasteté, 94.
Drusiens, être chimériques, 8
Du Halde (le Pere), mensonges qu'il dit du Grand-Lama, 250.

E

Eau forte séringuée dans les veines des animaux, les tue en deux minutes, 203.
Eau fulminale, différente de l'eau lustrale, 232. A quoi employée chez les Romains, *ibid.*
Eau marine, est nécessaire pour faire opérer les volcans, 281.
Eclipses, ont toujours effrayé les superstitieux, 199. Cérémonie à laquelle elles ont donné lieu, *ibid.*
Ecriture Chinoise, pourquoi compliquée, 175.
Edit attribué à Romulus, 79.
Education des Orangs-Outangs, n'a été confiée qu'à des saltimbanques, & à des matelots, 135.
Edwvard (Mr.), on trouve dans ses *Glanures* une bonne figure de l'Orang-Outang, enluminée, 69.
Eglise Romaine, a perverti

l'esprit des usages Judaïques, 197.

Egyptiens, leurs différents caracteres, 176. Ce qu'ils oirent au Philosophe Solon sur les déluges, 278.

Egyptiennes (femmes), ce qu'en dit Mr. Thevenot, 106.

Eléphants, les Indiens leur accordent plus d'esprit qu'à eux-mêmes, 47.

Eleuths de Kokonor secourent le Grand-Lama, 255.

Ellébore, à quoi employé par les Gaulois, 220, 221.

Empereur, ce qu'il demande au Grand-Seigneur, 289.

Enfant sauvage, enseigne, en Amérique, un remede aux Européans, 206, 207.

Enfants d'un teint rougeâtre, engendrés par des Negres, 16.

Enfants noirs, pourquoi il n'en naît pas de parents blancs, 33.

Enfants sauvages trouvés dans les bois de l'Europe, ce que l'Auteur en pense, 63.

Enfants châtrés, restent imberbes, 76.

Enfants Américains, deviennent stupides vers l'âge de puberté, 132.

Enfants vivants, enterrés avec le corps mort de la mere, 191. Origine de cette abomination, *ibid.*

Ens, ce qu'il dit des peuples du Mexique, 238. *n.*

Enthousiasme, expliqué physiquement, 133. *n.*

Espagne, a soustrait le Pérou & le Mexique à la Chambre Apostolique, 239. *n.* Ce qu'elle payoit annuellement aux Missionnaires du Paraguai, 301. Deux de ses Provinces envahies au milieu de la paix, 300.

Espagnols (les Créoles) se croient injuriés quand on les nomme des Américains, 139.

Espagnols, n'ont conté que des faussetés de l'ancien état du Pérou, 143. La plupart de leurs historiens sont menteurs, 171.

Esprit, n'a pas été également partagé aux différentes nations, 130. L'usage des femmes n'est point contraire à son développement, 133.

Esprit (St.) est inconnu aux Turcs, 261. *n.*

Essai sur le Commerce des Jésuites, ce que l'Auteur de cet Ouvrage dit des profits qu'ils ont faits sur l'herbe Paraguaise ou le Caamini, 299, 300.

Ethiopie, comment on y infibules les femmes, 119.

Ethiopiens, paroissent avoir peuplé l'Egypte, 100.

Etna, depuis quand il a brûlé, 283.

Eubagés, prêtres des anciens Gaulois, 234.

Euphorbier, comment on en extrait le suc, 206.

Excision, ce que c'est, 105. Comment elle se pratique en Abyssinie, 106.

Excrémens humains, contre-poison des alênes de Macassar, 218.

Experiences, faites à Leide, avec des fleches empoisonnées, 211.

Expériences de l'Auteur sur les végétaux lactescents, 212. *n.*

F

Faculté de propager depuis les poles jusqu'à la Ligne, accordée à l'homme exclusivement, 55.

Faquiers-Jaquis, composent un antidote contre la morsure des serpents, 229.

Faunes, leur culte originaire de l'Egypte, 66, 67.

Faune, si c'étoit un Dieu majeur chez les Romains, 79, 80.

Faunorum ludibria, 68.

Femmes blanches qui accouchent d'un enfant mulâtre, ont aimé des negres, 34.

Femmes délaissées dans les isles de l'Archipélague Indien, ce qu'on en conte est suspect, 62.

Femmes croisées, violées par les Sarrasins dans la Terre Sainte, 97.

Femmes Américaines, leur singulier attachement aux Espagnols, 154, 155.

Femmes Indiennes, ne se brûlent pas avec le corps mort de leurs maris, quand elles ont des enfants, 181. *n.*

Femmes Péruviennes, s'entreconfessoient, 238.

Fenêtres, il n'y en avoit pas dans les maisons des anciens Péruviens, 152.

Fer, on ne savoit pas le travailler au Pérou, 154. Celui de l'Amérique est inférieur au nôtre, *ibid. n.* Son prix, 155. *n.*

Ferrier (Mr.) sur quoi on le consulte, 75.

Fétichisme, constituoit la religion Egyptienne, 67.

Feyio (le Pere Benoît), jugement sur son *Théatro critico*, 140. Ce qu'il dit des Créoles, refuté, 142.

Fille singuliere née à la nouvelle Grenade, 17.

Figuier, son suc laiteux est un poison, 212.

Fiscal, protecteur des Indiens, 292.

Fleches empoisonnées, leur usage est très-ancien, 202. Il y en a qui conservent leur violence pendant 150 ans, 206. Comment on les éprouve chez les Caveres, 208.

Fleches des anciens Brachmanes moins violemment empoisonnées que celles des Caraïbes, 228.

Fleurs liliacées, leurs stigmates sont un poison, 184. *n.*

Fleuves de la Tartarie, leur énumération, 285.

Floride, ce que les anciennes relations en disent, 70.

Floridiennes (femmes), on prétend qu'elles sont excises, 88.

Fo est le même Dieu que *La*, 252. *n.*

Fœtus, femelles, paroissent mâles jusqu'au troisieme mois, 74.

Fogeda (le Comte de), tué par une fleche empoisonnée, 202.

Fontaine (Mr. de la), le fabuliste, pris pour le

prédicateur de Louis XIV, 135.
Forbin (Mr. le Chevalier de), ce qu'il dit de la police des singes, 40. *n.* Sauve le Royaume de Siam, 256.
Fourmont (Mr.) interprete des Livres trouvés en Sibérie, 248.
Fous, idée qu'on en a eue dans l'Antiquité, 14.
Freret (Mr.), ce qu'il dit de ses confreres, 182.
Fricatrices. 75. *n.*
Froid, fait blanchir le poil des animaux dans le Nord, 40. Il est plus rigoureux au Midi qu'au Septentrion, 31.
Frutex terribilis, n'a pas été employé pour empoisonner les fleches, 211.

G

Gage (Thomas), ce qu'il dit des Mysteres de la Religion chrétienne, 136.
Galles (Prêtres de Cybele), étoient châtrés, 86.
Gallinace (Pierre de), 136.
Garcilasso, jugement sur ses Ouvrages, 131. Il n'étoit pas un véritable Américain, *ibid.* Ce qu'il dit de la confession des anciens Péruviens, 233, 237.
Gaubil (le Pere) fait de grands progrès dans la langue & l'histoire de la Chine, 241. Entreprend des recherches sur le voyage des Lamas en Amerique, 242.
Gaulois, ont envenimé leurs fleches avec la seve du Caprifiguier, 221. Peintute de leur grande assemblée du nouvel an, auprès de Chartres, 234, 235.
Gécho, lézard dont la sanie sert à envenimer les traits des Javanais, 215.
Gelées, font blanchir les pétales des giroflées & des roses rouges, 31.
Généraux des Jésuites, ne vouloient que des Allemands au Paraguai, 303.
Gengishan, les Tartares le croient né d'une vierge, 259.
Georgi (le Pere), l'Auteur rejette son sentiment, 244. Son Canon des Rois du Thibet est fautif, 253, 254. On le refute, *ibid.* 263 & 264.
Gerbillon (le Jésuite), a été valet-de-chambre de l'Empereur Kang-Ily, 249.
Germains, étoient une colonie de Tartares, 245.
Gesner, la figure qu'il donne de l'Orang-Outang ne ressemble à rien, 69.
Gestation des Orangs-Outangs, le temps en est inconnu, 62.
Gètes, leur langue avoit une espece de mêtre, 159. *n.* Ce qu'étoit leur grand Pontife qui résidoit sur le mont Kagalon, 244.
Gibier tué avec des fleches empoisonnées, est bon à manger, 209.
Glaces, ne fondent pas au soixantieme dégré de latitude Sud, 276.

Gmelin (Mr.), ſes recherches ſur la *Pieſtra Horda* en Sibérie, 19. Contredit mal-à propos Strahlenberg, 20.

Gnia-Trizhengo, premier Roi du Thibet, quand il régnoit, 253, 254. *n.*

Gobali, farfadets riſibles, d'Italie & d'Allemagne, 8.

Gobelins, farfadets de France, *ibid.*

Golfe Adriatique, ce que l'Auteur dit de ſon origine, 271.

Golfe Perſique, comment il a été produit, 272.

Grand-Jean, Hermaphrodite marié comme homme, 75.

Grégoire (le Pape) brûle les Ouvrages de Cicéron & de Tacite, 167.

Guaques, tombeaux des Péruviens, les Moines y fouillent, 156.

Guebres, ſe confeſſent, 240.

Guelfes (faction des), à quoi l'Auteur la compare, 255.

Gumilla, ce qu'il rapporte d'une fille née à la nouvelle Grenade, 74.

H

Haches de cuivre, on s'en eſt ſervi au Pétou, 156.

Haches de pierre, communes à tous les peuples ſauvages, 290. Ce que l'Auteur en dit, *ibid.*

Hannibal défait les Pergames avec des viperes, 100.

Henri III (Roi de France), on l'invite à être Parrain d'un enfant du Grand-Seigneur, 109. Eſt attaqué du mal vénérien & guéri, 127.

Herbe Paraguaiſe, les Jéſuites s'emparent de la traite de cette drogue, 229. La font détruire dans tous les endroits de l'Amérique, hormis dans leurs Miſſions, *ibid.* La pulvériſent & la falſifient, 230. Combien on en conſomme de livres annuellement, *ibid.*

Herculanum, on y trouve des laves dans les maiſons, 282. Epoque de ſa fondation, 283.

Hermaphrodite noyé à Rome, 78.

Hermaphrodite déclaré homme à Toulouſe, & femme à Paris, 75.

Hermaphrodites, plus communs dans les pays chauds que dans les régions froides, 71. Portent des habits diſtinctifs au Mogol, 70. Ils ſont pour la plupart femmes, 74. Ont de la barbe, hormis dans la Floride, 76. Sont des monſtres, 77. S'il eſt vrai qu'on les noyoit à Rome, 78. Cauſe de l'averſion qu'on a pour eux, 80. Quand on les a recherchés à Rome, 81.

Hermaphrodites de la Floride, à quoi on les occupoit, 83.

Hermaphrodites vrais, la Nature en a produit dans le regne végetal, & parmi les inſectes, 72.

Hermaphrodites, *plantes & insectes*, moins parfaits que ceux qui n'ont qu'un sexe, 73.
Hermaphroditisme, 72. Dans quels animaux il est le plus fréquent, 77.
Hérodote, ce qu'il dit de la couleur du sperme dans les Negres, 21.
Hippomolgues (nations), où l'on en rencontre, 257.
Hippuris, qualité de cette plante, 213.
Histoire Généalogique des Tartares; l'Auteur des notes sur cet Ouvrage contredit Strahlenberg, 18. En quoi il raisonne mal, 19.
Histoire générale des Voyages, on y trouve une mauvaise figure de l'Orang-Outang, 69.
Histoire Naturelle, a de grands vuides, 26. Celle de l'Amérique doit tous ses progrès aux Savants de l'Europe, 141.
Histoire des Rois du Mexique, fabuleuse; 170.
Histoire des Cérémonies religieuses; jugement de l'Auteur sur cet ouvrage, 241.
Hoang (fleuve jaune), où il se jette dans la mer, 285.
Ho-Fo, nom donné par les Chinois au Grand-Lama, 252.
Hollandois, dissuadent aux Caffres de se couper les doigts, 193, 194.
Homere n'a pas été le premier Poëte Grec, 159.
Homme de bois, 47.
Homme (un) ne sauroit vivre d'une once de nourriture par jour, 257.
Homme, s'il devenoit androgyne, il dégénéreroit, 73. *n.*
Hommes couleur de craie, où l'on en trouve, 96.
Hommes tigrés, s'il y en a en Sibérie, 18.
Hommes habillés en femmes, on en trouve en Amerique, 84.
Hommes qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main, sont fabuleux, 192.
Hontan (le Baron de la), ses controverses avec les Sauvages, 137.
Horde bigarrée en Tartarie, fabuleuse, 18.
Hottentotes (femmes) quelle excrescence elles ont aux parties génitales, 117.
Hottentots, ne procedent pas à la copulation comme les crapauds, *ibid.* Pourquoi ils se sont ôtés un testicule, *ibid.* Se coupoient anciennement un article des doigts à la mort de leurs parents, 192.
Huile de Tabac, poison très-dangereux, 229.
Hyde (le Docteur), publie une traduction du *Sadder*, 231.
Hydropisie noire, maladie rare, 34.

I & J.

Jacob, son corps avoit été embaumé, 90.
Jacob (le Rabin), ce qu'il dit de l'embaumement

des

des morts chez les Juifs, 191.

Japon, ce que l'Auteur découvre dans l'hiſtoire de ce pays, 265.

Jaune, eſt la couleur des Empereurs de la Chine, 255.

Java (l'Empereur de), tenu en tutele par les Hollandois, 12. Avoit en 1761 trois Kackerlakes à ſa cour, *ibid.* Ce qu'il demande au Gouverneur de Batavia, *ibid.*

Javas, Prêtres de la Floride, 85.

Ictere âtre, maladie ſinguliere, 34.

Jecha, femme adorée chez les Germains, 245.

Jerôme (Saint), ce qu'il dit d'un Satyre, 68.

Jéſuites, de quelle façon ils ont accommodé le culte extérieur au génie des Paraguais, 136. On les pend aux arbres en Tartarie, 247. Leurs calomnies abſurdes contre le Viſiteur du Paraguai, 294. Depuis quand leur crédit a diminué au Perou, 295. Pourquoi ils avoient réduit les Paraguais en eſclavage, *ibid.* Pourquoi ils défendoient l'entrée du Paraguai à tous les étrangers, 296. Ce que leur a coûté l'entretien de leurs eſclaves au Paraguai, 300. Combien ils en poſſédoient, 301. Ils étoient peu nombreux au Paraguai, 302. Liſte de ceux qui ont été expulſés de différents Etats de l'Europe, & de ceux qui reſtent dans d'autres, 302, 303. *n.* Ceux du haut & du bas Rhin ſont plus ignorants que les Cordeliers, *ibid.*

Jeſus-Chriſt, pris par les Américains pour un ſorcier Français, 136. Par les Aſiatiques pour un médecin, 232. *n.* Les Moulahs diſent qu'il a été en correſpondance avec Galien, *ibid.* Ce que les Mahométans diſent de lui, 260, 261. *n.*

Ignicoles, Voyez *Guebres.*

Imagination des meres ſur l'embryon, 22. L'Auteur la rejette, *ibid.* 23.

Immaculée Conception de la Vierge, inventée par Mahomet, 260, 261. *n.* Apportée en Europe par les Croiſés, 260. *n.*

Immortalité de l'ame (le ſyſtême de), n'a pas entraîné autant d'abus que le dogme de la réſurrection des morts, 187.

Immortalité des Dalaï Lama, origine de cette fable, 251.

Incas, on ne ſait quand ils ont commencé à régner, 144. Leur hiſtoire eſt toute fabuleuſe, 148. Ils étoient deſpotiques, *ibid.* Leur empire étoit un pays inculte & barbare, 156. Comment ils ſe confeſſoient, 239.

Incubes & *Sucubes*, leur origine, 68.

Indiens Orientaux, pourquoi ils paient un tribut au grand Mogol, 182.

Leurs cérémonies pendant les éclipses, 199.
Indiens du Paraguai dépouillés par les Jésuites, vont inutilement se plaindre, 300.
Infibulation, étymologie de ce mot, 119. Quand elle a commencé à s'introduire en Italie, *ibid.* Comment on infibuloit les garçons chez les Romains, 122.
Infibulation des hommes en Amérique, 127. Origine de cet usage, *ibid.*
Insalubrité du climat, où elle est la plus grande au N. M. 28.
Inscriptions runiques, leur antiquité, 174.
Inscription trouvée en Laponie; ce que l'Auteur en pense, 175.
Inscriptions, on n'en a pas découvert au nouveau Monde, 242.
Instrument de Pascal, comparé aux *Quipos* des Péruviens, 144.
Inventions, ne sont pas dues uniquement au hasard, 159.
Jonc creusé par les fourmis, à quoi on l'emploie en Amérique, 108.
Joseph (le Patriarche), son corps avoit été embaumé, 190.
Josephe (Flavien), examen de son apologie en faveur des Juifs, 235. *n.*
Iris rouge preuve d'une vue foible, 23.
Isles situées près de Java, fournissent plus de Kackerlakes que Java même, 28.
Isaïe, sa prophétie sur les Saguirs & les Sirenes, 66.
Jubilé, si les Mexicains en celebroient un, 169.
Juifs, comment ils circoncisent les enfants, 109. Où ils auroient pu se former en corps de nation, 111. Ceux d'Espagne & de Portugal ne se circoncisent pas, 112. On brûle leurs livres, 167. *n.* Ils adhéroient au système des Egyptiens touchant la résurrection, 190. Embaumoient les corps, 191. S'ils mettoient des pieces de monnoie dans les tombeaux, *ibid.* On les accuse d'avoir mangé de la chair humaine, 235.
Jura (le mont), les hommes ne sauroient vivre sur son sommet, 288.
Justin, le passage le plus intéressant qu'on trouve dans les Histoires, 287.
Juvenal semble substituer le Cercopithete au Cynocéphale sacré des Egyptiens, 67.

K

Kackerlakes, signification de ce mot Malay. Voyez *Negres blancs & Blafards.*
Kaddi confesseurs des Guebres, 231. *n.*
Kalmouks. Voyez *Calmouks*
Kang Hy (l'Empereur) envoie un ambassadeur au Dalaï-Lama, 251.
Kans, Tartares retirés dans le patrimoine de l'Eglise de Lassa, 256.
Keilkraefs, lutins d'Allema-

gne, êtres très-ridicules, 8.

Kins, des Chinois, étoient écrits avec des nœuds, 175.

Klabautters, êtres chimériques, 8.

Klein (Mr.), en quoi il se trompe, 51.

Kogajon (le mont), dans les Alpes Basterniques, le grand Pontife des Getes y resid oit, 244.

Kolbe, ce qu'il dit sur l'amputation d'un testicule des Hottentots, 107. Ce qu'il rapporte de leur deuil, 194.

Komorin (le Cap de), il est tourné au Sud, ainsi que plusieurs autres grands promontoires, 271.

Kruys (le Vice-Amiral) est auteur de l'Atlas du cours du Volga, 272.

Kuches des Japonois, 320.

Kunn, boissons des Hippomolgues, 265.

Kutukius, 248. En quoi consistent leurs revenus, *ibid.* Il y en a qui résident à la Chine, 250. Reçoivent un courier à la mort du grand Lama, *ibid.* Quelques uns ont voulu secouer le joug de leur chef, 253.

L

LA, Dieu des Lamas, 259.

Ladrerie blanche, se transmettoit aux enfants dans le sein de la mere, 35. Description de cette maladie, *ibid.*

Laet (Jean), ce qu'il dit de l'apparition des esprits chez les sauvages est ridicule, 238.

Lafiteau (le P.), ses rêveries réfutées, 84.

Labra, femme adorée chez les Germains, 245.

Lait (le) d'aucun animal n'est venimeux pour l'homme, 212.

Lama, interprétation de ce mot, 253. *n.*

Lama (le grand). Voyez *Dalai-Lama.*

Lamas (les petits) composent beaucoup de livres, 248. Aident à lever une carte géographique, 249.

Lamique (la religion) portee en Moldavie par les Getes, 244. Quand elle s'est introduite à la Chine, 252. *n.* Dans quels pays elle est suivie, 264, 265. Si elle est tirée du Nestorianisme, 262.

Lamoghiupral, vierge qu'on croit avoir été mere du Dieu *La*, 259.

Landinos, ne veulent point épouser de femmes pucelles, 165.

Langalerie (le Marquis de), son projet de la réunion des Juifs, 111. Il manquoit de conduite, *ibid* Est mort à Vienne dans la prison de S. Paul, *ibid.*

Langues de l'Amérique, très-pauvres en mots, 137.

Langue du Pérou, manquoit de mots abstraits, 157.

Langue du Thibet, ressemble au jargon des Irlandais, 250.

Laokium, pervertit l'ancien culte des Chinois, 243.
Lapins blanes, ont les yeux rouges, 23.
Lapins, ne sont point hermaphrodites, comme on l'a cru, 77.
Lassa, signification de ce mot, 243. *n.*
Laves, production des volcans, 281.
Législateurs, sont moins anciens que les nations qu'ils ont civilisées, 146. Mal à propos confondus avec les fondateurs des nations, 147.
Lepre excite à la lubricité en Europe & en Amerique, 35.
Lepres écailleuses, endémique au Paraguai, 301.
Liane de l'Amerique, tous les caracteres n'en sont pas connus, 207.
Lievres ne sont pas hermaphrodites, 77.
Ligne équinoxiale, presque tout l'espace du globe compris sous ce cercle est submergé, 274, 275.
Lima, à quelle occasion elle se révolte, 295.
Limaçons, sont hermaphrodites, 73.
Limeum (plante), quel usage en faisoient les anciens Gaulois, 220, 221.
Limon charié par les fleuves, est moindre qu'on ne le pense, 280.
Linneus (Mr.), sa description de l'Orang-Outang, ridicule, 57. Confond le Negre blanc avec le Pongo, 58.
Liparines (isles), ne communiquent pas avec l'Etna & le Vesuve par un conduit souterrain, 280.
Livres, on ne sauroit traduire les nôtres en aucune langue Américaine, 138. Dans quels siecles on en a le plus détruit en Europe, 167.
Livres Thibétains, sont écrits fort proprement, 249.
Locke (Mr.), ce qu'il dit d'un Saint Turc, tombé en bestialité, 124.
Loi des Indes diversement interpretée, 181.
Loix, il ne sauroit y en avoir de bonnes dans un pays despotique, 165.
Longuerue (Mr. l'Abbe de), en quoi il s'est mépris, 226. *n.*
Longueur du prépuce, produite par l'épaisseur du corps muqueux, 24.
Lorette (Chapelle de), pourquoi Langallerie proposa de la piller, 111.
Loubere (Mr. la), ce qu'il rapporte sur une coutume des Hottentots, 193.
Louis XIII fait des Ordonnances touchant le commerce des Negres, 52.

M

Macassar, comment on y empoisonne les armes, 216, 217.
Madagascar, les circonciseurs y avalent le prepuce des enfants, 110.
Maladies héréditaires, prouvent que le sperme peut se corrompre, 20.

Mallet (feu Mr.), on refute ce qu'il dit des oreilles coupées aux enfants Mexicains, 115.
Maneanillier, description de cet arbre, 205.
Manco-Capac, son histoire est incertaine, 146.
Manet (Mr. de), ses recherches en Afrique sur les Negres blancs, 10.
Manfrédi, ce qu'il dit de l'accroissement du fond de la Méditerranée, 279. On le réfute, *ibid.*
Manichéisme, s'il a donné lieu à la religion Lamique, 263, 264.
Mans Tegre, le singe le plus anthropomorphe de l'Amérique, 57.
Marc-Paul, ce qu'il dit d'une coutume des Tartares, 196.
Mare salsum, 272.
Margraf, voit une femme Africaine rouge, 16. Ce qu'il dit du génie des enfants Américains, 132.
Marie (la Vierge), prise pour une française par les peuples du Canada, 136. Sa Conception immaculée a été inventée par Mahomet, 260. *n.*
Maris, où ils se mettent au lit à l'occasion de l'accouchement de leurs femmes, 196.
Martial, on cite une de ses Epigrammes, 125
Martiniere (Mr. de la), ce qu'il dit des Hermaphrodites de la Floride, 86.
Mas (M. du), ce qu'il dit des Negres blancs, 25.
Mathiole, en quoi il se trompe, 222.
Matrice, fait le vrai caractere du sexe féminin, 75.
Maugiron (le Comte de), on cite son Mémoire sur les Cretins, 13. *n.*
Maures, fameux dans l'antiquité par le venin de leurs armes, 203.
Mead (Mr. de), en quoi l'Auteur rejette son sentiment, 204. Son traité de la Vipere est très-estimé, 225. *n.*
Meckel, (Mr.) lettre qu'il écrit à l'Auteur sur les Negres blancs, 36.
Médecin, l'auteur ne l'est pas, 210, 211.
Méditerranée, si elle diminue, 279, 280.
Mélich-Shadyc, rédacteur du *Saddec*, 231. *n.*
Membrane clignotante, l'Orang-Outang n'en a pas, non plus que les Negres blancs, 57.
Mémoire, par quelles drogues on peut la rétablir, 131.
Menandre, comment ses œuvres le sont perdues, 167.
Mer du Nord, si elle se retire annuellement des côtes de la Suede, 277, 278.
Messie des femmes, fille fanatique de Venise, son opinion sur la confession, 238.
Méthode d'enfumer l'ennemi, n'est plus en usage, 224.
Métempsycose adoptée sans réserve par les Tartares Lamas, 251.
Métiers, ont devancé les sciences, 158.
Métif de l'homme & de l'Orang-Outang, seroit

l'être le plus remarquable qu'on n'ait jamais vu, 62.

Mexicains, leurs peintures n'étoient pas des Hiéroglyphes, 166. On recherche leurs tableaux pour les brûler, *ibid.* Quand leurs Rois ont commencé de régner, 166. Ce qu'on dit de leur antiquité, 170, 171.

Mexico, sa population exagerée, 172.

Mexique, comment on y circoncisoit les garçons, 115. On n'y a pas découvert des vestiges d'anciennes villes, 172. Quel étoit l'état du palais de ses Empereurs, *ibid.*

Mexique conquis, poëme médiocre, 172.

Missionnaires, on les accuse d'avoir brûlé beaucoup de livres Indiens & Malabares, 167. Empêchent les sauvages de se couper des doigts, 192. Comment ils trompent l'Europe, 229. Idée qu'on a d'eux en Asie, 232. *n.*

Missions du Paraguai. Voyez *Paraguai.*

Magolistan, les Hermaphrodites y sont fort nombreux, 70.

Mogols, n'adoptent pas les armes des peuples conquis, 213.

Mohel suce les parties génitales des enfants dans la Circoncision, 219.

Moines Grecs, sont infibulés, 125.

Moines mendiants, vivent d'intrigue, 200.

Moines Turcs, adonnés à la bestialité, *ibid.*

Moluques, leurs habitants n'ont pu, avec leurs armes empoisonnées, se débarrasser du joug des Européans, 203.

Momies, on leur trouve une piece de monnoie sous la langue, 180.

Monde, ce qu'ont dit de son antiquité, 159.

Mongales (Tartares), s'ils ont conquis le Japon, 265.

Monnoies, les Américains n'en avoient pas, 156.

Monorchis, 108.

Mont (Mr. du), ce qu'il rapporte des Hermaphrodites de la Louisiane, 87.

Montagnes, les systêmes sur leur formation sont vains, 284. Ce qu'on dit de leur diminution, 286. Elles ne sauroient servir de retraites aux hommes pendant les déluges, 287, 288.

Montesquieu (Mr. de) n'a pas été instruit de l'état des missions du Paraguai, 292.

Montezuma II. avoit des blasfards à la cour, 11.

Montezuma I. avoit bâti Mexico, 172.

Monument de la Nouvelle Angleterre, est apocryphe, 242.

Moralistes, quelles expériences ils condamnent, 41.

Moufti (le grand) a moins de sectateurs que le grand Lama, 264.

Moulahs, ce qu'ils disent de Jesus-Christ, 232.

Moutons sauvages, il n'y en

a point en Irlande, 79.
Muſulmans, comment ils circonciſent, 109. *n.*
Myſteres d'Eleuſis, portés d'Egypte en Grece, 232. Exigeoient une confeſſion générale, 233.

N

Nains du Serrail de Conſtantinople, moins reſpectés que ne le ſont les Negres blancs par les Princes d'Aſie & d'Afrique, 10.
Naiſſances miraculeuſes, plaiſent aux Aſiatiques, 259.
Naſſau (Maurice, Comte de), comment on le trompe avec un perroquet, 68.
Nachez (peuples de la Louiſiane), leur cruauté aux obſeques d'un de leurs Caciques, 186, 187. Deſcription de cette cérémonie.
Natron, combien de temps les corps embaumés devoient y reſter en Egypte, 190. *n.*
Naturaliſtes, varient ſur les qualités de l'Orang-Outang, 51. Comment ils doivent claſſifier les animaux, 55.
Nature, comment elle a paſſé des animaux quadrupedes aux bidedes, 42, Ne fait pas des ſauts, 51. Quand elle decide le ſexe du fœtus, 74.
Navigateurs, ou ils ont eté arrêtés par les glaces, 276.
Necco, veut percer l'Iſthme de Suez. 272.
Negreſſe qui accouche de quatre enfants blafards, 16.
Negres, blanchiſſent pendant les maladies, 2. Ont les paumes des mains plus blanches que le reſte de la peau, 22. *n.* Ce qu'ils diſent des Orangs-Outangs, 59.
Negres blancs, nuances de leur teint, 3. N'ont ni barbe ni poil aux parties génitales, 4. Couleur de leur iris, *ibid.* Comment ils voient les objets, *ibid.* N'ont pas de membrane clignotante, 5. Leurs doigts ſont mal formés, *ibid.* Mangent fort difficilement, *ibid.* Meurent jeunes, 6. Ce qu'en ont dit quelques Naturaliſtes, 10. Idée qu'on a d'eux en Aſie & en Afrique, 11. En quoi on les emploie dans les cours des princes, 11, 13. Sont incapables de travailler, 12. Leur origine, 16 Il y en a qui ont les cheveux roux, *ibid.* Sont infeconds, 25. On ne permet pas à nos chirurgiens de les anatomiſer, 26. On les a confondus avec les Orangs-Outangs, 29.
Nérium, arbre très-venimeux à Ceylon, 220. A quoi on l'emploie, *ibid.*
Neſtoriens, juſqu'où ils ont pénétré en Aſie, 262.
Neuhof, voyageur bien inſtruit, 218. Ce qu'il dit des fleches des Macaſſars, *ibid.*
Nevvton prédit que la gran-

de comete heurtera le soleil, 286, 287.
Nil, expérience sur le limon qu'il charie, 280.
Noix maldiviques, ce que c'est, 218. *n.* Ont perdu leur réputation en médecine, *ibid.*

O

Observateurs microscopiques, font des expériences indécentes, 42.
Observateurs en Afrique, ce qu'ils devroient rechercher, 62.
Odorat, de quoi dépend sa perfection, 49.
Ogilby, ce qu'il dit des Negres blancs, 25.
Oiseaux, en quoi ils different des vrais bipedes, 42.
Opmeyer, ce qu'il rapporte d'une table des loix déterrée près du Capitole, 79.
Opium, ses différents effets suivant les différentes doses qu'on en prend, 219. *n.*
Orangs-Outangs, n'existent pas en Amérique, 39. On n'en trouve que dans la Zone torride de notre continent, 40. Sont peu nombreux, *ibid* On en a rarement vu en Europe, 41. Ceux qu'on a amenés dans nos pays, n'etoient que des adolescents, 43. Parviennent à la taille de l'homme, *ibid.* Leur description, *ibid.* Leurs femelles essuient l'écoulement mentruel, 44. En quoi ils different des singes, 45. Signification de leur nom, 46. Aiment autant les femmes que leurs propres femelles, 47. Enlevent une Négresse, & la retiennent pendant trois ans, *ibid.* Ne copient pas la lubricité du Papion, 50. Sont intermédiaires entre l'homme & le singe, 51. Ne sauroient s'expatrier, 55. S'ils sont sous, comme le dit Mr. Linneus, 59. S'ils sont aveugles pendant le jour, *ibid.* Comment ils se defendirent contre les Carthaginois, 61. On envoie quelques-unes de leurs peaux conservées à Carthage, *ibid.* Enlevent un Négrillon, 62. Sont les seuls animaux qui forcent l'homme à leur tenir compagnie, 63. Enlevent des enfants encore à la mamelle, *ibid.*
Ordres Monastiques, trop multipliés sont nuisibles, 268.
Orellana prétend avoir vu des Amazones en Amérique, 97.
Organes de la génération, ont du rapport avec la gorge & la tête, 76.
Orientaux, ont le tissu des paupieres plus long que les Septentrionaux, 104.
Origine de la dégénération des hommes blasards, 32.
Orus Apollon, ce qu'il dit du culte des Cynocéphales en Egypte, 67.
Os, comment disposés dans

dans les Orangs-Outangs, 42.
Ovide a composé un Poëme dans la langue des Getes, 159.
Ovipares, sont les seuls animaux parmi lesquels il existe de vrais Hermaphrodites, 73.
Ours du Nord, ce qu'on en conte est fabuleux, 63.

P

Pachacamac, Dieu des Péruviens, n'étoit autre chose que le Soleil, 237.
Palafox (Jean de), de quoi il se plaint au Pape touchant les Jésuites du Mexique, 298.
Page (le Sr. le), ce qu'il rapporte des Natchez de la Louisiane, 186. *n.*
Papes, pourquoi ils ont perdu leur crédit, 253. Ont moins de sectateurs que le Grand Lama de la Tartarie, 264. Comment ils auroient pu acquérir de l'autorité, 267, 268.
Pâque des Juifs, comment celebrée, 234.
Paraguai, comment on y a créé un corps de nation, 146. Etat de ses Missions en 1610 & 1755, 298. Oppression de ses habitans sous le joug des Jesuites, 295. Ses differentes productions, 301. Quand on y exerçoit les Indiens, 30.
Paranúcan, volcan de Java, 281.
Parole, il est impossible que ceux qui vivent dans la solitude dès leur jeunesse, l'acquierent d'eux-mêmes, 52.
Parties sexuelles des vieilles femmes, fort épanchées, 71.
Pélerins Indiens, leur fanatisme, 214.
Péna, Médecin de Henri III, a une vision, 227.
Penna (Horation della) dit avoir été en correspondance avec le Grand-Lama, 246. Est un imposteur, *ibid.* & 247.
Péoine, sa racine est bonne contre le cochemar, 68.
Pérou, nom donné par les Espagnols au pays des Incas, 114. N'avoit qu'une seule ville au temps de la découverte, 150. Etoit plein de landes & de déserts, 164. La disette des vivres y inquiéta les Espagnols, 163. Il est dépeuplé, & l'a toujours été, 164. Si l'on y contraignoit ceux qu'on enterroit vivants avec les Incas; ou s'ils venoient se présenter d'eux-mêmes, 185. Se révolte contre son trente-troisieme Viceroi, & pourquoi, 195.
Perroquet du Comte de Nassau, 68, 69.
Persans, opinion qu'ils ont de la Vierge Marie, 260.
Perse, l'eau y manque, 273.
Persuasion d'une vie à venir; effets qu'elle peut produire, 185.
Péruviens, n'ont pas eu des annales, 144 N'avoient aucune antiquité

150. Etoient inférieurs en industrie aux peuples de notre continent, 157. N'avoient eu aucune communication avec les Mexicains, 174. Faisoient du bruit aux éclipses, 199. S'ils avoient une espece de communion, 233.

Pétrifications, si l'on peut connoître leur âge, 289.

Peuple, il n'y en peut y avoir de grand sans agriculture, 164.

Peuples sauvages, occupent huit fois plus de place sur le globe que les nations policées, 56.

Peuples qui ne savent ni lire ni écrire, ne sauroient être bien policés, 145. Ceux qui ont mis des monnoies & des aliments dans les tombeaux, ont cru à la Résurrection, 190. Lesquels se sont servis d'armes empoisonnées à la chasse, & non à la guerre, 203.

Pharaons d'Egypte, ce qu'on dit de leur sépulture, 180.

Pharmacie des Jésuites à Rome. On y a contrefait les pierres des serpents à chaperon, 229. *n.*

Philon, ce qu'il dit de la Circoncision, réfuté, 101.

Philosophes, s'opposent au despotisme, 177. Comment ils pourroient raisonner contre les Natchez de la Louisiane, 188, 189.

Pic de Ténérif, formé par les éjections d'un volcan, 281.

Picard, on cite sa Celtopédie, 220. *n.*

Piegaga Horda, 18.

Pierre des Incas, 156.

Pierre de serpent à chaperon, 229.

Pierres employées à faire des haches, 290.

Pierres figurées, faciles à reconnoître d'avec les artificielles, 291.

Piestra Orda, 19.

Pison disseque un Negre blanc, 26. Ce qu'il dit d'un usage du Brésil, 199.

Pizarre (Gonzale), son expédition de la Canella; conséquences que l'auteur en tire, 194.

Planetes, pourquoi prises pour des êtres animés, 201.

Plantes dont on s'imagine que les vertus ont été révélées à des Rois, 227, 228.

Platon, on l'a cru né d'une vierge, 261. *n.*

Pline, les contrepoisons qu'il indique, sont inefficaces, 204.

Plutarque, ce qu'il rapporte d'un jeune homme, 232.

Poëme, on n'en sauroit composer un bon dans une langue qui n'a jamais servi à faire des vers, 159.

Poëme en prose, invention ridicule des modernes, 173.

Poison des Fleches frottées de *Curare*, n'agit qu'en touchant le sang, 210. Explication de ce phénomene, *ibid.*

Pole Austral, on n'en a pu approcher au-delà du soixantieme dégré, 276.

Police des singes de Siam, 40.
Ponce Pilate, les sauvages du Canada le prennent pour un Anglois, 136.
Pongo. Voyez *Orang-Outang*.
Pontife des Gaulois, béniſſoit du pain & de l'eau au nouvel an, 234.
Pontificat des Grands-Lamas, ſon antiquité, 262.
Pontins (Marais), comment ils ſe ſont formés, 279.
Poſtel (Guillaume) approuve les rêves de la Meſſie des femmes, 238.
Potoſi, les Jéſuites y ont bâti un college à côté de la mine, 298.
Pouces des pieds, ſont écartés du ſecond orteil dans les Orangs-Outangs, & dans quelques hommes d'Aſie, 46.
Poudre Puante, 224.
Pouls, combien de fois il bat dans les différens âges, 133.
Praſrinmo, Grand-Lama, quand il régnoit, 243.
Prépuce, il eſt ſans frein dans les Orangs-Outangs, 46. Dans quel pays il eſt allongé, 101. N'a pas décru par la Circonciſion, 112.
Prêtre, ou *Prêtre-Jean*, origine de ce perſonnage, 266.
Prêtres Mexicains, ce qu'ils diſoient aux enfants en les circonciſant, 234.
Prêtres de Cérès, ce qu'un jeune homme leur demande, 232.
Prêtreſſes des Romains, pouvoient abdiquer le Sacerdoce, 95.
Priere ſcandaleuſe, appriſe aux Indiens par les Jéſuites, 298.
Princes, leur regne l'un portant l'autre équivaut à 20 ans, 150.
Progreſſion alternative des eaux vers les Poles, la cauſe en eſt inconnue à l'auteur, 278.
Promontoires, les plus grands ſont tournés au Sud, 270.
Proto-Pape, ou Patriarche des Moſcovites, a eu moins de ſectateurs que le Grand-Lama, 264.
Prudence, a écrit une ſatyre contre les Veſtales, 95.
Ptolémée bleſſé par une fleche empoiſonnée, 226. On le guérit, 227.
Purification des femmes, origine de cette cérémonie, 197.
Putola, réſidence des Grands-Lamas, 245. Etiquette qu'on y obſerve, *ibid.*
Pyramides d'Egypte, ce qu'on y remarque, 180.
Pyrénées, ont eu des volcans, 281.
Pyrithes, aliment des volcans, 281.
Pythagore, on l'a cru né d'une vierge, 260.

Q

Quadrupedes, d'un poil blanc ſont foibles, 31. Blanchiſſent par le froid dans le Nord, *ibid.* S'ils deviennent ſourds pen-

dant cette espece de métamorphose, 32.

Quipos, description & imperfection de cet instrument, 145. On ne pouvoit y exprimer un sens moral, 144.

Quito, est la ville la plus élevée du globe, 150.

Quojou-Veron, la figure qu'on en donne dans le *Système de la Nature*, est vicieuse, 69.

R

Raleig achete un livre Mexicain, sauvé du bucher & du naufrage, 167.

Raymi, fêtes des Péruviens, 136. Sa description, *ibid.*

Recherches sur le despotisme Oriental; sentiment de l'auteur sur cet ouvrage, 198.

Redi (Mr.), éprouve des pierres de serpents, 229. Ne leur découvre aucune vertu, 230.

Réfibulation, ce que c'est, 123.

Relations du Paraguai, ne méritent aucune croyance, 39.

Religion chrétienne, comment elle a traité les hermaphrodites & les eunuques, 80. N'a jamais été compriſe par les Américains, 135. Religion catholique, ressemble à la Religion lamique, 267. Employée comme un instrument du despotisme par les Jesuites, 295.

Renoncules doubles apportées de Tripoli en Syrie par les Croisés, 260. *n.*

Résurrection des corps (dogme de la), erreurs qu'il a produites, 180. A été plus répandu qu'on ne le pense, 190.

Rodolphe II. (l'Empereur), marchande une noix medivique pour 4000 florins, 218. *n.*

Romains, n'ont jamais infibulé ni cadenacé les femmes, mais les garçons, 121. Coupoient quelquefois un doigt aux corps morts, 194. Leurs cérémonies pendant les éclipses, 199. S'ils ont possédé une recette contre les bleſſures des fleches empoisonnées, 204. Mangeoient la chair des victimes, 235. Ne brûloient pas les enfants avant la pouſſe des dents, 340.

Romulus, ce qu'on en dit est fabuleux, 144.

Roues séculaires des Mexicains, 169.

Rouge, est la couleur du Grand-Lama, & du Clergé de la Mongalie, 251.

Rouſſeau (Mr.), ce qu'il dit des Orangs-Outangs, 52.

Rudbeck, cité sur les caracteres Runiques, 175.

Ruiſch, ce qu'il dit d'un fœtus femelle, 74.

Runes, étymologie de ce mot, *ibid.*

S

Sabatai-Zevi, nouveau Meſſie, mis aux petites maisons, 111 *n.*

Sabazii-Nos, montagne de la Siberie, 286

Sadducéens, nioient la Résurrection, 191.
Sadder, des Guebres, est extrait du *Zend paſcenvoſta*, 240.
Safran, à quoi on l'emploie dans les Indes Orientales, 184. Ses effets, *ibid. n.* Les Croisés en ont rapporté les premiers oignons de l'Asie, 260. *n.*
Salles (abajoues), les singes en ont; elles manquent aux Orangs-Outangs, 44.
Samotheis, principaux Prêtres des anciens Gaulois, 234.
Sang, se caille en une minute par le poison des fleches des Caraïbes, 209. On en versoit sur le pain sacré des Péruviens, 237.
Sanchez (le Pere) propose un problême sur la Conception de la Vierge, 261. *n.* On cite son livre *de Matrimonio*, *ibid.* Il mangeoit en tenant ses pieds en l'air, *ibid.*
San-Severo prétend avoir retrouvé l'ancienne écriture des Péruviens, 144.
Saronides, Prêtres des Gaulois, 234.
Satyre, etymologie de ce mot, 66. *n.*
Satyres, leur origine, 65. On les a diversement dépeints, *ibid.*
Saumaiſes, on le réfute, 8.
Sauvages, on n'en a jamais trouvé qui ne sussent parler, 52. Pourquoi ils détruisent un de leurs enfants gémeaux, 108. Ne se rendent aux Egliſes en Amérique que pour avoir le plaisir de sonner les cloches, 135. N'ont jamais fait aucune découverte, 160. Leur religion est indéfiniſſable, 237.
Sauvages ſolitaires, liste de ceux qu'on a trouvés dans les forêts de l'Europe, 64.
Scandinaviens, leur écriture, 174.
Sceptiſciſme de l'Histoire, doit avoir ses bornes, 179.
Scroton, s'il représente la matrice dans l'homme, 75.
Scythes, comment ils empoisonnent leurs fleches, 225.
Sel, on n'en mettoit pas dans la nourriture des Indiens du Paraguai, 301.
Sel de Vipere, & de corne de cerf, est un contrepoison, 207.
Sel marin, contre-poison contre les armes Caraïbes, 226.
Selvago (le), nom donné par les Portugais aux Orangs-Outangs, 47.
Semence des deux sexes, concourt à la génération, 17.
Serpents, leur chair recele, beaucoup de sel alkali, 2.
Serpent à chaperon, ou *Cobra de Capello*, n'a pas des pierres dans le ventre, 229.
Serpent pourriſſeur, ce qu'en dit Lucain, n'est pas exactement vrai, 219.
Sorao (François), ses cal-

culs sur les éjections du Vésuve, 283.
Sexes, ne different pas tant qu'on le pense, 74.
Siam (le Royaume de), attaqué par les Macassars, 219.
Sibérie peu connue du Czar Pierre I. 19.
Singes, très-multipliés en Afrique, 40. Dégâts qu'ils y commettent, *ibid.* Pourquoi ils ne sauroient se tenir longtemps sur deux pieds, 42. En quoi ils different de l'Orang-Outang, 45. Dans quelles especes les Guenons éprouvent l'écoulement menstruel, 44. Distinguent les femmes masquées en hommes, 49. Les mâles des Cercopitheques & des Pitheques aiment les femmes, & leurs femelles aiment les hommes, 47. Explication de ce penchant, 48. Ceux qu'on blesse avec des fleches empoisonnées, expirent en tombant, 210, 211.
Sion (Mere de), ce que c'est, 245. *n.*
Sionites (fanatiques), de quoi on les accuse, 245. *n.*
Sociétés, n'ont pas été formées par un seul homme, 147.
Soleil, pris pour un être animé, 200.
Sommona Codom, Dieu des Siamois, 264.
Sperme des Negres & des Basanés, est plus sujet à se corrompre que celui des autres hommes, & pourquoi, 15, 16.
Statue représentant un Hermaphrodite, ce que l'Auteur en dit, 80.
Stilets Romains en fourchettes, armes très-dangereuses, 214.
Strabon semble confondre les Orangs-Outangs avec les Cercopitheques, 60. Auteur judicieux, 223. Ce qu'il rapporte des Soanes de la Colchide, *ibid.*
Strahlemberg, ce qu'il dit des hommes tigres de la Sibérie, 18.
Struys, ce qu'il raconte des ours, est fabuleux & puéril, 84.
Suc nerveux, effet que son dérangement produit dans les Negres, 2.
Suc laiteux de toutes les plantes, est venimeux, 212.
Sucre, contre-poison des fleches envenimées, n'agit pas en Europe comme en Amérique, 210, 211. L'Auteur ignore comment ce spécifique opere ses effets sur le corps humain, *ibid. n.*
Suez (Isthme de), a été surmonté par la mer, 272.
Sumach, sa feve est un poison, 212. *n.*
Sumbaco (Roi de Macassar), éprouve ses fleches sur un Anglais, 217.
Sumarica, Evêque de Mexico, fait brûler les anciens Livres des Mexicains, 166.

Surdité, commune aux Negres blancs & aux chiens blancs, 32.
Sylla, on lui montre un Orang-Outang, & on le trompe. 68. Etoit Monorchis, 108.
Symptômes qu'occasionnent les armes empoisonnées avec le suc de *Curare*, 210. Quels symptômes éprouverent les Macédoniens blessés par les Brachmanes, 226.
Syrie, les femmes s'y entreconfessoient, 238.
Systêmes sur la génération, se sont fort multipliés, 17.

T

Tabac, on en fait avaler des boulettes à ceux qu'on sacrifie, en Amérique, aux funérailles des Caciques, 184. Les Espagnols crurent que c'étoit un contre-poison contre l'effet des fleches des Caraïbes, 206.
Tableaux historiques des Mexicains, 166.
Table Isiaque, contient des maximes morales, *ibid.*
Tablier naturel des Hottentotes, 107. On pourroit faire disparoître cette difformité, *ibid.*
Tachard (le Jésuite), ce qu'il dit du tablier naturel des Hottentotes, 107.
Tacite, son opinion sur la Providence, 177.
Talons artificiels, pourquoi l'homme s'en sert, 43.
Tamerlan, étoit né Monorchis, 108. Détruit le culte du Dieu *Bra*, 243. Fonde une Académie à Samarcand, 259. On le croit né d'une vierge, *ibid.*
Tapuias, se servent de fleches empoisonnées, 203.
Tartares, sont les plus anciens des hommes, 287. Détruisent les livres au Thibet, 288.
Tartarie (carte de la), par qui elle a été levée, 249.
Tartarie, son élévation prodigieuse au-dessus du niveau de la mer, 284.
Tartre dissous, caille le lait plus promptement que le tartre qui est en poudre, 225, 226.
Tarvarcaré. Voyez *Noix Maldivique*.
Tavernier (Jean), ce qu'il dit de l'usage de manger les ordures du Grand-Lama, 258.
Taxile (le Roi) tire Alexandre de son erreur sur les Orangs-Outangs, 65.
Tcharos du Paraguai se coupent un article des doigts à la mort de leurs parents, 192.
Temple du Soleil au Pérou; la description, 152.
Temples de Mexico, combien il y en avoit sous Montezuma, 172.
Terre mérite, remede contre la jaunisse & les fleches envenimées, 228, 229.
Terres à sec, il y en a plus dans notre latitude qu'au-delà de l'Equateur, 274.
Terres Australes, ne peuvent avoir tant d'éten-

due qu'on le croit, 274.
Tertullien cité, 240.
Thaleſtris, ce que raconte d'elle Quinte-Curce, eſt abſurde, 52.
Thé du Paraguai. Voyez *Herbe Paraguaiſe.*
Théocraties, abus qu'elles entraînent, 268, 269.
Thévenot (Mr.) publie les tableaux hiſtoriques du Mexique, ſauvés du naufrage & du bûcher, 168. En quoi il s'eſt trompé, 262.
Tibet, ſes différents noms, 243 *n.* Le Chriſtianiſme ne pourra jamais s'y établir, & pourquoi, 247, 248. Ses Rois dépouillent le Grand-Lama, 253. Origine de ſes ſouverains, *ibid. n.*
Thora Valdenſis, plante devenue rare, 222. Sa deſcription, *ibid.* Ses qualités, 223.
Ticounas, comment ils empoiſonnent leurs armes, 208.
Tipas. Voyez *Devas.*
Tuyres, leur origine, 65.
Toldos Jeſcut, livre hebreu perdu, *n.* 167.
Tolopoin ou *Talapoin* (le grand), a moins de ſectateurs que le Dalaï Lama, 264.
Tombeaux Celtiques, ce qu'on y découvre, 290.
Trajan, ſon pont ſur le Danube quelle expérience il a procuré ſur l'âge des pétrifications, 289.
Tranſactions philoſophiques, ce qu'elles diſent d'un enfant né bariolé, 17.
Tremblements de terre, moins deſtructifs au globe terreſtre que les inondations, 280. N'ont jamais renverſé de ville dans le Nord de l'Allemagne, *ibid.*
Tribades, 75. *n*
Trimpong, enterré avec ſes femmes vivantes, 180.
Triorchis, 108. *n.*
Trogue-Pompée, quand il vivoit, 287.
Trools, êtres chimériques, 8.
Tſé-Vang-Raptan (Kam des Eleuths), grand ennemi du Dalaï-Lama, 244. Pille ſon temple, *ibid.* Ce qu'il dit dans ſon manifeſte, 269.
Tulpe, ou *Tulpius*, ce qu'il dit d'un jeune homme bêlant, 64. *n.*
Tunguſes, ont le teint baſané, 19.
Tyſon (le Docteur), ce qu'il dit des Orangs-Outangs, 46. Son *Anatomie de l'Orang* vaut mieux que *ſon Eſſai philoſophique ſur les Cynocéphales*, 45. *n.*

U

Univerſités de l'Amérique, n'ont jamais produit aucun homme de réputation, 142.
Uſages bizarres communs aux deux continents, 208. Il faut ſe défier de ce que diſent quelques Auteurs à ce ſujet, 178.
Uſage des maris de ſe mettre au lit, à l'occaſion des couches de leurs femmes, a été fort commun dans l'antiquité, 196.

Uſage de faire du bruit pendant les éclipſes, ſon origine, 196.
Uſage de ſouffler des fleches empoiſonnées par une ſarbacane, commun aux Américains & aux Aſiatiques, 209. De ſe peindre en jaune ou en rouge, avec le *Curcuma* & le *Rocou*, 216.

V

Vache, les Banianes en ont ſanctifié la race, 55.
Vaches rouges, on ne les eſtime pas en Hollande, 31, 32.
Vacies, prêtres des anciens Gaulois, 234.
Valiera, ou le Lévitique, on n'y trouve pas des réglements ſur les funérailles, 190, 191.
Valais, ſes habitans ne veulent pas permettre qu'on anatomiſe leurs Cretins, 26. V. *Crerins.*
Valiſca attroupe des femmes en Bohême, 91.
Vallé viridi (le Moine de la), ce qu'il dit à l'Empereur du Perou, 255.
Valmont (Mr.), on cite ſon Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle, 222.
Van Berkel, traduit le Périple d'Hannon, 61. *n.*
Variétés des races croiſées, prouvent que le ſperme eſt coloré, 21.
Vaſes Eſtruques, de quelle façon on y repréſente les Satyres, 66
Vedam des Indiens, défend l'homicide, 182.
Végétaux, l'auteur fait des obſervations & des calculs ſur leurs ſexes, 71.
Végétaux lacteſcents, ont une forte tranſpiration, 205.
Velléda, ce que Tacite rapporte d'elle, 245.
Venin pour les armes, a précédé l'invention du fer & du cuivre, 203.
Vers formés ſous le prépuce, ont fait recourir quelques peuples à la Circonciſion, 102.
Veſtales, à quel âge elles pouvoient entrer & ſortir du College de Veſta, 95. Combien on en a puni pour crime de leze-chaſteté, 96.
Véſuve, depuis quand il a brûlé, 282, 283. Quantité étonnante de matieres qu'il a vomies, 283.
Vierges blanches, nom donné à de prétendus ſpectres, 94. *n*
Vierges ſacrées, il y en a eu chez tous les Sauvages du monde, 95.
Vignes, pourquoi on a propoſé de la déraciner en Allemagne, 239.
Vipere, ſon venin eſt un ſel acide, 225.
Vivipares (animaux), il n'en exiſte pas qui ſoient de vrais Hermaphrodites, 73, 74.
Volcans, ſont la plupart ſitués dans les Iſles, 280. Où il y en a eu, 28. Pourquoi quelques-uns ſe ſont éteints, tandis que d'autres ont continué à brûler, *ibid*
Voſſius (le fils), en quoi il ſe trompe, 30.

W

Waffer (Lionel), ce que les femmes du Darien lui dirent sur la naissance des enfants blafards, 23.
Winkelman (Mr. l'Abbé), on cite ses *Monumenti inediti* sur l'infibulation & la réfibulation, 123. *n.*

X

Xaca (le Dieu) adoré au Japon & au Thibet, 259, 260. *n.* On le croit né d'une vierge, *ibid.*

Y

Yezd, le Pontife des Guebres y réside, 231. *n.* Il y a dans cet endroit un College où l'on enseigne le *Sadder* aux *Kaddis*, ibid.
Yeux de Lune, 7.
Yschusires, anciens confesseurs des Péruviens, 238. Comment ils donnoient l'absolution, 238 & 239.

Z

Zamol, ou *Zamolxis*, quand il a vécu, 244. Son histoire est incertaine, *ibid.*
Zaraste, son histoire du Pérou vaut mieux que celle de Garcilasso, 348.

Fin de la Table des Matieres.

DISSERTATION

SUR

L'AMÉRIQUE

ET LES

AMERICAINS,

CONTRE LES

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

DE M. DE P***.

Par DOM PERNETY, *Abbé de l'Abbaye de Burgel, des Académies Royales de Prusse & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.*

A BERLIN.

M. DCC. LXXVII.

PRÉFACE.

ON m'avoit donné une grande idée de l'Ouvrage de M. de P. qui a pour titre : *Recherches philoſophiques ſur les Américains*. Je me le procurai ; je le lus une premiere fois avec précipitation, & j'y trouvai bien des recherches, beaucoup de réflexions très-ſenſées ; mais auſſi beaucoup d'aſſertions très-haſardées pour ne rien dire de plus, avancées en même temps avec un ton affirmatif, un ſtyle vif, & une confiance qui devoient en impoſer aux Lecteurs peu au fait des

matieres qu'il traite. Je relus cet Ouvrage avec attention, & je me confirmai dans ma premiere idée. Je reconnus que M. de P. ou connoît peu l'Amérique & ce qu'elle contient, ou que, pour appuyer l'opinion d'un Auteur, qu'il avoit adoptée ſans une connoiſſance de cauſe aſſez fondée, il s'étoit fait un devoir de décrier tout le nouveau monde & ſes productions. J'avois lu & relu quantité de relations de l'Amérique ; j'avois vu de mes propres yeux la plupart des choſes qui y ſont rapportées. Etonné de les voir contredites, ou traveſties par M. de P., je me contentai de faire quelques notes ſur les endroits les moins

exacts. Mon deſſein étoit de les communiquer à M. de Francheville, pour les inſérer dans ſa Gazette littéraire. Ces Notes m'ayant enſuite paru trop nombreuſes pour en faire l'uſage que je m'étois propoſé, je leur donnai un certain ordre, & je crus pouvoir en compoſer une Diſſertation où l'Amérique & ce qu'elle contient ſeroient appréciés à leur juſte valeur. J'en lus la premiere partie à l'aſſemblée de l'Académie du ſept de Septembre dernier, & j'eus la ſatisfaction de voir qu'on n'y déſapprouvoit pas le parti que j'avois pris de réfuter l'Ouvrage de M. de P., qui auroit pu induire le public en erreur à cet

égard. La vérité me ſera toujours chere ; elle doit l'être à M. de P. & l'emporter ſur tout autre motif. J'eſpere que M. de P. la reconnoîtra dans ma Diſſertation, & qu'il n'emploiera que pour elle ſes talents qui méritent des éloges.

DISSERTATION

DISSERTATION

SUR

L'AMÉRIQUE,

ET

LES NATURELS

DE CETTE PARTIE

DU MONDE.

MOnsieur de P. vient de mettre au jour un Ouvrage sous ce titre : *Recherches Philosophiques sur les Américains.* Il s'efforce d'y donner l'idée la plus désavantageuse du nouveau Monde & de ses habitants. Le ton affirmatif & décidé avec lequel il propose & résoud ses questions ; le ton d'assurance avec lequel il parle du sol & des productions de l'Amérique, de sa température, de la constitution corporelle & spirituelle de ses habitants, de leurs mœurs & de leurs usages, enfin des animaux, pourroient faire croire qu'il a voyagé dans tous les pays de cette vaste étendue de la terre ;

qu'il a vécu assez long-temps avec tous les peuples qui l'habitent. On seroit tenté de soupçonner que, parmi les voyageurs qui ont fait de longs séjours, les uns nous ont conté des fables, ont travesti la vérité par imbécillité, ou l'ont violée par malice (*). Les autres, étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, qu'ils auroient dû, par respect pour la raison, s'abstenir de le décrire. Il est fâcheux pour nous qu'ils n'aient pas eu le respect pour la verité, & les yeux de M. de P.

L'Amérique, dit cet Auteur dans son Discours Préliminaire, l'Amérique plus que tout autre pays, offre des phénomenes singuliers & nombreux, mais ils ont été si mal observés, plus mal décrits, & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable. Il a fallu s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions vicieuses des voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes.

Le nouveau monde est, suivant M. de P. (**) une terre absolument ingrate, & comme en horreur à la Nature. Entre les végétaux exotiques importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cerisiers, les Noyers, y ont foiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Isle de Juan Fernandez: ils ont dégénéré ailleurs; notre seigle & notre froment n'ont pris que dans quelques parties du Nord. Le climat de l'Amérique étoit au moment de sa découverte, très-contraire à la plupart des animaux quadrupedes, & sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une force étonnante. La

(*) Discours Préliminaire.
(**) Tom. I, p. 10.

terre où hérissée de montagnes en pic, où couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers aventuriers qui y firent des établissements, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la disette. Dans les parties méridionales, & dans la plupart des isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes, & même mortelles.

Ce terrain fétide & marécageux, faisoit végéter plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois autres parties de notre Globe--- la surface de la terre frappée de putréfaction, y étoit inondée de Lézards, de Couleuvres, de Serpens, de Reptiles & d'insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison. Enfin un abatardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les quadrupedes, jusqu'aux premiers principes de l'existence de la génération (*). C'est sans doute un spectacle grand & terrible, ajoute M. de P., de voir que la nature ait tout donné à notre continent pour l'ôter à l'autre, & que dans ce dernier tout y soit dégénéré ou monstrueux. Un sol aride dans ses montagnes, marécageux dans ses plaines, stérile par sa Nature dans toute sa surface, trompant toujours l'espérance de ses cultivateurs les plus laborieux. Tout jusqu'aux hommes & aux animaux conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, a essuyé sans exception (**) une altération sensible, soit dans leurs forces, soit dans leur instinct. Comme les végétaux, ils y sont venus tout rabougris, leur taille s'est dégradée (***); & par un contraste singulier, les Ours, les Tigres, les Lions Américains sont entiérement aba-

(*) Tom. I, p. 6.
(**) *Ibid.* p. 10. Tom. II, p. 139.
(***) Tom. I, p. 9.

tardis, petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique.

C'est principalement au climat de l'Amérique que l'on doit attribuer les causes qui ont vicié leurs qualités essentielles, & fait dégénérer la nature humaine (*). Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent dans leur tendre jeunesse, ainsi que les Américains, quelques marques de pénétration, qui s'éteint au sortir de l'adolescence : ils deviennent hébêtés, nonchalants, inappliqués, & n'atteignent à la perfection d'aucune science, ni d'aucun art. Aussi dit-on par forme de proverbe, qu'ils sont déja aveugles, quand les autres hommes commencent à voir.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent (**), continue cet Auteur, les peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales. La dégénération avoit atteint leurs sens & leurs organes; leur ame avoit perdu à proportion de leurs corps. La nature ayant tout ôté à un Hémisphere de ce Globe, pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractere de tous les Américains; leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions; aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européans; privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur

(*) Tom. II, p. 139.
(**) Tom. I, p. 134.

lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage, dont ils n'ont pas le courage de sortir —— les vrais Indiens occidentaux n'enchaînent point leurs idées : ils ne méditent point & manquent de mémoire (*).

Si nous avons dépeint les Américains, dit encore M. de P., comme une race d'hommes, qui ont tous les défauts des enfants, comme une espece dégénérée du genre-humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit ; quelque révoltante & hideuse que soit cette image, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait (**) qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'histoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne pense. Enfin l'Amérique est aux yeux de M. de P. une terre que la Nature semble avoir faite dans sa colere, pour laquelle elle n'a que des entrailles de Marâtre, & sur laquelle elle a versé avec complaisance tous les maux, toutes les amertumes de la boîte de Pandore, sans y laisser échapper la moindre portion des biens qu'elle renfermoit.

Telle est l'esquisse du portrait de l'Amérique & de ses habitants que M. de P. nous présente. Il a puisé ses couleurs, dit-il, autant qu'il a été possible, dans les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde, qui ont pu le voir avant qu'il eût été entiérement bouleversé par la cruauté, l'avarice & l'insatiabilité des Européans.

A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le peintre a trempé son pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie, & délayé ses couleurs dans le fiel

(*) Tom. I, pag. 117.
(**) Discours Préliminaire.

de l'envie, dont tous les traits semblent avoir été placés & conduits, non par la philosophie qu'il annonce avoir présidé à son ouvrage, mais par un amour-propre offensé, par un parti pris d'humilier la nature humaine; me seroit-il permis, Messieurs, de vous en présenter un des mêmes objets, qui, pour être plus riant & plus flatteur, n'en sera pas moins ressemblant.

Si M. de P. avoit voyagé en Amérique, & l'eût parcourue en personne, il l'auroit vraisemblablement considérée & observée avec d'autres yeux. Il n'auroit pas fait son livre, à moins que ce ne fût un parti pris de déguiser le vrai, de le trahir quelquefois, & de le contredire par-tout où il le trouveroit. Oseroit-on faire ce reproche à M. de P.? à lui dont l'Ouvrage paroît être le fruit de tant de veilles, de lectures & de réflexions? non, je n'oserois le penser; mais ne pourroit-on pas le soupçonner d'avoir fait beaucoup de lectures trop précipitées, d'avoir lu & vu les choses avec des yeux mal prévenus, mal affectés: de n'avoir extrait & ramassé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une hypothese enfantée par une imagination un peu trop enivrée de tendresse pour notre Hémisphere & pour ses habitants. Il ne doit pas se croire assez privilégié pour être exempt des préjugés de l'éducation, qui présentent tant d'obstacles à la vraie philosophie. La prévention croît avec l'âge; l'éducation nous inspire des erreurs: elle nous donne des goûts qui se fortifient de plus en plus; nous nous habituons à des usages; ils nous plaisent, & influent tellement sur notre façon de voir & de penser, que nous croyons voir par les yeux de la philosophie, lorsque nous ne voyons que par ceux de l'éducation: nous ne trouvons bons & beaux les usages des autres pays, que quand ils ont au moins quelque conformité avec les nôtres. Le pain, le vin, nos mêts & leurs apprêts sont de si bonnes choses! n'est-ce pas être imbécille, stupide

que de s'en tenir à la cassave, au chica, à des fruits, à des patates, à des chairs d'animaux, & de poissons boucannés ? Nous faisons parler ainsi notre éducation sous le nom de la philosophie. Cependant à considérer notre Hémisphere, ou tout ce que renferme ce que nous appellons l'ancien Monde, avec des yeux vraiment philosophiques, M. de P. y auroit vu que la Nature n'a pas tout ôté à l'Amérique pour le donner à notre continent. Il auroit vu dans celui-ci des Lapons, des Samoyedes, des Tartares, occupés de la chasse des animaux pour trouver leur nourriture & leurs vêtements; un climat livré au froid le plus vif & le plus rigoureux, où les fruits ni les grains, ni les arbres mêmes ne peuvent germer; où les hommes mille fois plus miserables, à notre façon de penser, que ne le sont les trois quarts & demi des peuples de l'Amérique, n'offrent à nos yeux que le spectacle effrayant d'une terre maudite, & la nature humaine ainsi que l'animale absolument dégradée. D'un autre côté les déserts sablonneux & brûlants de l'Afrique, ce fourneau où les hommes énervés semblent être par leur couleur, la victime & la proie du feu que la Nature y entretient toujours allumé.

Si je considere nos climats tempérés, j'y trouve des montagnes arides, toujours, ou brûlées par les rayons du soleil, ou livrées à la fureur des froids aquilons; leurs sommets menacer le ciel, & se plaindre de n'avoir pas encore vu leurs têtes altieres débarrassées de l'immense fardeau des glaces & des neiges qui les couvrent.

J'y vois à la vérité des plaines riantes & agréables, où le doux murmure des ruisseaux s'unit au chant ravissant des oiseaux, pour flatter notre ouie, pendant que notre odorat est charmé, & nos yeux enchantés d'y voir ces plaines émaillées de fleurs, couvertes de grains, d'arbres fruitiers, & de troupeaux. Mais que produiroient-elles d'elles-mêmes ? des ronces & des épines, quel-

ques fruits agrestes, dont la saveur révoltante les feroit abandonner à des animaux, qui les dédaigneroient. Sont-ce là ces pays de l'Amérique exposés sous les mêmes paralleles que les nôtres, ces pays où les fleurs les plus suaves naissent sans cesse sous vos pas, & où les fruits les plus excellents croissent dans la plus grande abondance, & sans culture?

Quel privilege a donc notre continent sur celui de l'Amérique? celui d'être habité par des hommes condamnés à un travail sans relâche; obligés pour satisfaire leurs besoins les plus pressants, de manger le pain même le moins ragoûtant, d'arroser sans cesse de leur sueur & de leurs pleurs cette terre, le jouet d'un climat inconstant, cette terre qui ne trompe que trop souvent leurs espérances, & dont la beauté riante est l'effet, non d'une nature empressée, comme en Amerique, de satisfaire les desirs de ses enfants; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulsive, dont notre orgueil & notre amour-propre ont su nous apprendre à nous contenter, qui plus est, à la trouver belle.

Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, dont l'indolence mollement étendue sur le duvet, nargue les injures de l'air sous des lambris d'or & d'azur; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis par l'éclat du luxe dont ils sont environnés, & ne tendent les mains qu'à des mets apprêtés pour irriter leur appétit émoussé, ou pour satisfaire leur sensualité, aux dépens de la vie & du travail de ces hommes qui gemissent sous le poids de leur cruelle tyrannie; ce sont ceux-ci qu'il faut consulter; à eux appartient de comparer l'état du sol de l'Amérique & de ses habitants, avec l'état & la valeur de notre Continent. Croyez-vous, Messieurs, que s'ils en étoient parfaitement instruits, ils diroient avec M. de P. que la Nature les a privilégiés; qu'elle a tout ôté à l'Amérique pour le donner à la terre qu'ils habitent

habitent. Le penserez-vous vous-mêmes sur le portrait naïf, sincere que je vous en tracerai ci-après sur le rapport d'Auteurs vrais, & sur ce que j'ai vu moi-même? Vous pourrez dire ensuite avec moi du tableau prétendu philosophique de M. de P. ce qu'il dit (*) des Historiens Espagnols au sujet du Pérou; malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, un tissu de fausſetés & d'exagérations, que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit de les adopter aveuglément.

Il n'est pas surprenant de trouver des relations différentes entre elles sur le même pays, & sur les mêmes peuples: elles ont été écrites en différents temps; les usages avoient pu changer, ainsi que la superficie du sol, par la fréquentation des Européans, qui s'y sont établis. Les naturels du pays se sont souvent accommodés des façons de vivre & d'agir de leurs nouveaux hôtes, ils ont ou quitté tout à fait leurs anciens usages, ou les ont changés en partie: ainsi pour les anciennes coutumes, il faut s'en tenir aux anciennes relations, & leur donner la préférence sur les nouvelles, quand elles ont les trois conditions requises pour une bonne histoire; qu'elles aient été composées par des Auteurs désintéressés dans leurs récits; que ces Auteurs n'ont point voulu se jouer de la vérité; & qu'à une bonne mémoire ils joignoient assez d'intelligence & d'esprit pour bien raconter ce qu'ils ont vu. Ceux que je citerai sont exempts de reproches à cet égard; on peu compter sur les extraits qui formeront le contraste du tableau de l'Amérique, que nous a présenté M. de P.

J'accorde à cet Auteur qu'il peut y avoir de

(*) Tome II, p. 143.

l'exagération dans quelques récits des Historiens Espagnols au sujet de l'Amérique; que si tout ce qu'ils disent de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarro, étoit vrai, on seroit forcé d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau Continent une infinité de Villes spacieuses, ornées d'édifices superbes, de campagnes fertiles, peuplées de bestiaux & de cultivateurs, plongés dans l'abondance, des loix admirables; & ce qui est plus rare encore, des loix respectées; que si l'on en croyoit à tous ces écrivains, à peine eût-on trouvé un peuple qui eût joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens, sous le gouvernement des Incas.

Mais quelque mortifiant qu'il soit pour l'amour-propre, & la vanité des Européans, de trouver dans un nouveau Monde des hommes qui les valent à beaucoup d'égards, faut-il que parce qu'ils se croient les plus éclairés, les plus ingénieux, les plus spirituels & les plus raisonnables des hommes, ce préjugé les aveugle au point de nier tout; & de dire contre l'évidence avec M. de P. (*): Si les Espagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce pays-là, il en resteroit les noms, mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie sous les Incas —— quant à Cusco leur résidence ordinaire, il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de Bourgade dans le temps de sa plus grande splendeur —— le reste de l'Amérique n'étoit peuplé que de familles éparses, qui n'avoient point de demeure fixe; & qui dans les hordes composées de quelques cabanes, traînoient la vie la plus misérable.

Lorsque M. de P. s'exprimoit à peu près dans les termes ci-dessus, il avoit lu le Mémoire de M. de la Condamine sur quelques anciens monuments du Pérou, inséré dans les mémoires de cette Académie de l'année 1746. M. de P. le cite

(*) Tome II, p. 151.

(*). Mais il s'est bien donné de garde d'en rapporter le texte, trop opposé au projet formé par celui-ci, de décrier l'Amérique & ses habitants. Vous en jugerez, Messieurs, par le court extrait de ce Mémoire que je vais vous lire.

» Sans s'arrêter à un récit, dont les circonstances peuvent être exagérées, dit M. de la Condamine, on ne peut nier, à la vue des ruines » différentes qu'on rencontre encore aujourd'hui » en différents endroit du Pérou, que ces peuples quoiqu'ils n'eussent ni l'usage du fer, ni » aucunes connoissances des méchaniques, de l'aveu de tous les Historiens, n'eussent trouvé le » moyen de transporter, d'élever & d'assembler, » avec beaucoup d'art, des pierres d'une grosseur » prodigieuse, & souvent de figure irréguliere. » Le P. Acosta témoin oculaire, assure que ces » masses ne peuvent être vues sans étonnement; » & dit avoir mesuré lui-même dans les ruines » de Tranguanaco, une pierre de 38 pieds de » long, sur 18 de large & 6 d'épaisseur, & qu'il » y en avoit de beaucoup plus grandes «. Dire qu'ils ont fait tout cela avec *beaucoup d'art*, c'est à mon avis, avouer que les Péruviens avoient quelques connoissances des méchaniques. Les preuves que M. de la Condamine donne ensuite de leur habileté dans les arts, de leur adresse dans l'exécution des pieces de sculpture, d'orfévreries, &c. ne détruisent pas moins l'idée que M. de P. s'efforce en vain de nous inspirer de l'ignorance crasse, de la mal-adresse, de l'ineptie & de l'indolence étrange des Américains. C'est d'après ses propres yeux que M. de la Condamine va vous parler. Je crois devoir prévenir le lecteur, dit ce savant dont la sincérité égale les vastes connoissances; je crois devoir prévenir le lecteur que la description que je vais faire des ruines voisines de Cannar, peut bien donner une idée de la na-

(*) *Ibid.* p. 151.

ture ; de la forme, & peut-être de la solidité des Palais & des Temples bâtis par les Incas, mais non de leur étendue ni de leur magnificence.

Il y avoit donc au Pérou des Villes, des Palais, des Temples, dont les matériaux avoient été transportés, élevés, assemblés avec beaucoup d'art; des Palais & des Temples de la magnificence desquels la description de M. de la Condamine même ne peut donner l'idée; des cités d'une vaste étendue, dont les noms & les ruines subsistent en partie, dont une extrêmité est encore occupée par les Indiens, suivant le rapport du Pere Feuillée, & de Frézier; je ne donnerai pas ici la description de M. de la Condamine, on peut la lire dans le mémoire même. On y verra que M. de P. est un peu trop difficile; & que plus des trois quarts & demi des grandes Villes du monde ne seroient au sentiment de M. de P., qu'un assemblage de misérables cabanes, qui mériteroient à peine le nom de Bourgades.

Les Auteurs que j'ai cités les ont vues sans doute au microscope; car comment des hommes stupides, indolents dégénérés de la nature humaine, à qui il n'en restoit que la figure, & à qui la Nature par grace & par pitié avoit bien voulu laisser l'instinct; comment ces animaux, qui n'étoient supérieurs aux autres que par l'usage de la langue & des mains, auroient-ils pu avoir l'idée de se bâtir d'autres habitations que des tannieres, ou tout au plus des cabanes, pour se mettre à l'abri des injures de l'air & de la voracité cruelle des bêtes féroces? Aussi M. de la Condamine & tant d'autres ont-ils été saisis d'admiration à la vue des productions de cet instinct, qui avoit d'aussi belles choses que l'industrie & l'adresse de nos meilleurs ouvriers. Car pour donner cette convexité réguliere & uniforme à toutes ces pierres, dit M. de la Condamine, & pour polir si parfaitement les faces intérieures par où elles se touchent, quel travail, quelle industrie ont dû sup-

pléer à nos instruments, chez des peuples qui n'avoient aucun outil de fer, & qui ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de caillou, ni les applatir qu'en les usant mutuellement par le frottement ? Ces pierres sont une espece de granit, & il n'y a aucun ciment dans les joints. On sent que le défaut du fer & de l'acier a dû souvent les arrêter ——— Ils ont heureusement surmonté ces obstacles ——— Le plus habile tailleur de pierre d'Europe, quelqu'adresse qu'on lui suppose, seroit sans doute fort embarrassé à creuser ainsi un canal courbe & régulier dans l'épaisseur d'un granit avec tous les secours de l'art & des meilleurs instruments de fer & d'acier : à plus forte raison sera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu y réussir avec leurs haches de pierre ou de cuivre, telles qu'on en a trouvé dans les anciens tombeaux, ou avec d'autres outils équivalents, & sans équerre ni compas.

Mais cet instinct, si nous en voulions croire M. de P., n'avoit pas même montré aux Américains à faire de la brique, & à en bâtir leurs maisons. Cependant dans le Pérou & dans le Chili les matériaux ordinaires des bâtiments particuliers étoient faits de ce qu'ils appellent des *Adoves*, c'est-à-dire des briques d'environ deux pieds de long sur un de large, & de quatre pouces d'épaisseur pour le Chili ; celles du Pérou étoient formées dans un plus petit moule, à cause, dit Frézier, qu'il n'y pleut jamais.

Il est vrai que quelques ruines des édifices bâtis par les Indiens présentent des murs bâtis avec de la terre battue entre deux planches en forme de grandes briques, maniere d'élever des murs qui n'étoient point en usage dans l'Amérique seule, puisque Vitruve nous apprend que les Romains bâtissoit ainsi. C'est encore la pratique de plusieurs Provinces de France, où l'on appelle ces murs, des murs de *Pisé*. On y a recours aussi

dans beaucoup d'autres pays d'Europe, lorsque la pierre & la brique y sont rares, ou que l'on y veut bâtir à moins de frais.

Frézier n'admiroit pas moins cet instinct dans les ouvrages des anciens peuples de l'Amérique (*), ces hommes stupides aux yeux de M. de P. étoient à ceux de Frézier des gens, dit-il, extrêmement industrieux à conduire les eaux des rivieres à leurs habitations. On voit encore en 1713 des aquéducs de pierres seches, & de terre, menés & détournés ingénieusement le long des côteaux par une infinité de replis & de détours; ce qui fait voir que ces peuples, tout grossiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. On peut y voir encore ce que le P. Feuillée & M. Ulloa disent des ruines des anciennes Villes du Pérou.

Je n'apporterai pas en preuves les relations des anciens Auteurs Espagnols, M. de P. récuseroit leur témoignage. Mais je ne crois pas qu'il en fasse de même de celui de M. Bristock, Gentilhomme Anglais. Ceux de cette nation n'ont pas coutume de flatter dans leurs relations. Les Américains, connus sous le nom d'Apalachites, nétoient pas plus abrutis ni plus stupides que ceux du Pérou. M. de P. eût admiré, dit-il, le gouvernement, les loix des Incas & la félicité des Péruviens, si tout cela eût existé; qu'il l'admire donc chez les Apalachites. M. Bristock étoit dans leur pays en 1653, & y est resté assez long-temps pour se mettre au fait de leurs anciens & de leurs nouveaux usages. Sa relation forme les chapitres 7 & 8 du second livre de l'Histoire naturelle & morale des Isles Antilles par le Chevalier de Rochefort. Il nous apprend que le Pérou & le Mexique n'étoient pas les seuls pays du nouveau Continent où il y eût anciennement des Villes. Celui des

(*) Page 134.

Apalachites étoit habité par un peuple civilisé. Il étoit alors partagé en six provinces, dans chacune desquelles il y avoit rarement plus d'une grande ville, mais beaucoup de petites. Du temps de M. de Bristock, les choses étoient encore sur le même pied. Quelques-unes, dit-il, sont composées de plus de huit cents maisons: celle de Mélilot, qui en est la capitale, en a plus de deux mille. Le Roi des Apalachites y fait encore sa résidence. Le Temple où les Jouas Sacrificateurs du Soleil font leurs cérémonies, est une grande & spacieuse caverne ovale, longue d'environ deux cents pieds, large à proportion, située à l'Orient de la montagne d'Olaimy, en la Province de *Bémarin*, à une lieue de Mélilot. Au millieu est une grande lanterne, par où il reçoit le jour. La voute est parfaitement blanche, ainsi que le dedans. Le pavé est uni comme du marbre poli tout d'une piece; le tout ayant été creusé dans le roc.

On voit encore aujourd'hui au pied de cette montagne, les tombeaux de plusieurs de leurs Rois taillés dans le roc, au-devant de chacun s'éleve un beau cedre pour en indiquer la place.

Les maisons des Apalachites sont toutes bâties de poutres, ou pieces de bois très-bien assemblées, & liées les unes aux autres. Les couvertures sont de feuilles de roseaux, ou de jonc, comme le sont de chaume celles de beaucoup d'endroits de l'Europe. Celles des chefs & des principaux sont enduites & encroûtées d'un mastic qui résiste a la pluie. Le pavé est fait du même ciment. Ils y mêlent un sable doré qui produit un effet merveilleux, & y donne un éclat admirable. Leurs appartements sont tapissés de nattes tissues de feuilles de palmier & de jonc, teints de divers couleurs, & arrangés par compartiments. Les chambres des chefs sont tapissées de fourrures, ou de peaux de cerfs peintes, & représentant diverses figures. Quelques-unes sont décorées de plumes

d'oiseaux très-industrieusement arrangées en forme de broderie.

Voilà donc au moins trois pays très-considérables de l'Amérique, où les naturels ne vivoient pas par hordes de familles éparses & vagabondes. Une colonie française fut s'établir chez les Apalachites, sous la conduite du Capitaine Ribaut & sous les auspices de Charles IX. C'est pourquoi elle nomma Caroline l'espece de forteresse qu'elle y éleva. Ribaut donna aux ports & aux rivieres de ce pays-là, les noms des ports & des rivieres de France, qu'ils ont encore aujourd'hui. Cette colonie trouva les Apalachites tels que va vous les dépeindre M. Briſtock.

Tout ce pays est divisé en six provinces, dont trois, *Bémarin*, *Amani* & *Matiqué*, occupent une des plus belles & spacieuses vallées entourée de montagnes d'Apalates. Les trois autres sont *Schama*, *Méraco*, & *Achalaques* qui s'étendent dans les montagnes. Les habitans de celles-ci ne vivent presque que de chasse. La vallée a soixante lieues de long & dix de large. Les villes & villages sont bâtis sur les petites éminences, le pays abonde en bois de toutes sortes, en fruits, légumes, herbes potageres, mil, mays, lentilles, pois, &c. Quadrupedes, oiseaux de toutes sortes. Les hommes y sont de grande stature, bien faits, ils composent un peuple, dont les mœurs sont douces, vivant en société dans des villes & des bourgades & dans la plus grande union. Tous les immeubles sont communs parmi eux, excepté leurs maisons & leurs jardins. Comme ils cultivent leurs champs en commun, ils en partagent les fruits après les avoir déposés dans des greniers publics placés au millieu de chaque ville & village. Ceux qui sont prépoſés pour la distribution, la font au renouvellement de chaque lune, & donnent à chaque famille suivant le nombre des personnes dont elle est composée, autant qu'il en faut pour son nécessaire.

L'union est si grande parmi eux, qu'on voit dans la même maison un vieillard avec ses enfants & ses petits-enfants, jusqu'à la quatrieme génération, au nombre de cent personnes & quelquefois davantage. Ils sont d'un naturel fort aimable, ne sachant quelles caresses faire aux étrangers, quand, ils les reconnoissent pour amis, & présentant tout ce qu'ils ont, à la maniere des grands Tartares & des Circassiens, pour le seul plaisir d'obliger. On trouve le même esprit d'hospitalité chez presque toutes les autres nations de l'Amérique, même chez les Brésiliens qui ont passé pour être les moins humains. C'est encore une chose que la Nature n'a pas ôtée à l'Amérique pour la donner à l'Europe; car nous n'avons que le masque très-imparfait de la véritable hospitalité, & les Américains en ont la réalité dans toute son étendue.

Les Apalachites aiment passionnément la musique, & les instruments qui rendent quelque harmonie. Presque tous jouent de la flutte, & d'une espece de haut-bois. Ils sont éperdument amoureux de la danse, & y prennent mille postures singulieres, dans l'idée que cet exercice dissipe toutes les humeurs, leur donne une grande souplesse pour la chasse, & beaucoup d'agilité pour la course.

Leur voix est douce, belle, flexible. Ils s'étudient à imiter le chant des oiseaux & y réussissent parfaitement. Leur langage est doux, leurs expressions énergiques & précises, leurs périodes laconiques. Dès le bas âge ils apprennent des chansons composées par les Jouas en l'honneur du soleil, comme pere de la Nature, & y font entrer le récit des exploits de leurs chefs, pour en perpétuer la mémoire.

Plusieurs familles Espagnoles & Anglaises se sont établies parmi les Apalachites; mais quoiqu'ils se fréquentent depuis long-temps, ceux-ci n'ont rien changé de leur maniere de vivre, de leurs usages, ni de la forme de leurs habillemens. Leurs lits sont élevés d'un pied & demi de terre,

couverts de peaux apprêtées, douces comme un chamois. Ils y peignent des fleurs, des fruits & des grotesques, réhaussés de couleurs si vives, qu'on les prendroit de loin pour des tapis de haute-lisse Les chefs couchent sur des matelas faits d'une espece de duvet aussi doux que la soie, ils le tirent d'une plante. Les lits du commun sont faits de feuilles de fougere, parce qu'ils prétendent qu'ils ont la propriété de délasser le corps, & de réparer ses forces épuisées par la chasse ou par le travail.

Ceux de la plaine & des vallées alloient anciennement nuds de la ceinture en haut pendant l'Eté, & portoient des manteaux fourrés pendant l'Hiver. Aujourd'hui la plupart ont en Eté, des habits d'une toile légere de coton, ou d'une herbe apprêtée & filée comme le lin. Ordinairement les hommes & les femmes ne portent qu'une casaque sans manches sur un petit habit de chamois très-fin ; cette casaque descend jusqu'au gras de la jambe aux hommes, & jusqu'à la cheville du pieds des femmes. Elle est assujettie sur les reins par une ceinture de peau ou cuir, travaillée & ornée d'un petit ouvrage en forme de broderie. Les chefs de famille mettent par-dessus un manteau qui ne leur couvre que les épaules, le dos & les bras ; mais qui aboutit par derriere en une pointe allongée jusqu'à terre, & fait à peu près l'effet des écharpes que nos Dames francoises portoient encore au commencement de ce siecle. On leur a fait succéder les capes dans quelques pays, & le mantelet dans d'autres. Hommes & femmes Apalachites tous sont curieux d'entretenir leur chevelure toujours nette & joliment tressée. Les femmes l'arrangent en forme de guirlande sur le sommet de la tête ; les hommes se couvrent de bonnets de peaux de loutres noires & luisantes, découpés en pointe sur le devant, ornés par derriere de belles plumes d'oiseaux, arrangées de maniere qu'une partie de cet-

te panache descend sur les épaules. Les femmes se percent les oreilles, & y mettent des pendants de cryſtal, ou d'une pierre verte, qui a l'éclat de l'émeraude. Elles en font aussi des colliers & des bracelets, pour les porter les jours de réjouissance, ainsi que de corail & d'ambre jaune dont elles font aujourd'hui grand cas.

Pour se garantir de la vermine ils s'oignent souvent tout le corps avec le suc d'une racine, dont l'odeur est aussi suave que l'est celle de l'Iris de Florence. Ce suc a encore la propriété de donner de la souplesse aux nerfs & aux muscles, d'adoucir la peau, de lui donner de l'éclat, & de fortifier tous les membres. L'exercice & ces onctions jointes à une grande sobriété, leur procurent une santé ferme & vigoureuse, qui dément la pretendue dégradation que M. de P. attribue à tous les Américains.

Quoique la vigne croisse naturellement chez les Apalachites, leur boisson ordinaire est de l'eau pure; mais dans les festins de pompes & de réjouissances, ils boivent d'une espece de bierre faite avec le mays, ou d'un hydromel si bon, qu'on le prendroit pour du vin d'Espagne. Quelques peuples de l'Amérique septentrionale, ont la réputation d'être fort paresseux: mais les Apalachites ont en horreur l'oisiveté; le travail y produit l'abondance. Le temps des semailles & des moissons est-il passé, tous les hommes & femmes s'occupent à filer du coton, de la laine, ou l'herbe dont j'ai parlé. Ils fabriquent des toiles & des étoffes. D'autres font de la poterie de terre émaillée de diverses couleurs, & des vases de bois, qu'ils peignent joliment; d'autres enfin font des corbeilles, des paniers & plusieurs ouvrages avec une dextérité merveilleuse.

Outre les Chataigners & les Noyers, qui croissent naturellement dans ce pays-là, on y voit des Orangers, des Citronniers, diverses especes de Pommes, des Cerises, des Abricots, que les Anglais

y ont portés, & qui s'y sont tellement multipliés qu'ils y foisonnent, pour prouver, ce semble, à M. de P. que tout ne dégénere pas dans le sol de l'Amérique, & qu'il n'est pas si ingrat qu'il voudroit nous le faire croire.

Les Français revenus de la Louisiane lui prouveroient aussi par leur propre expérience, que ce pays-là est un des plus sains, des plus fertiles, & des plus beaux du monde. C'est le témoignage que nombre d'entr'eux m'ont rendu, en gémissant de ce que la France l'a cédée à l'Espagne. Ces regrets sont vraisemblablement un des motifs qui ont déterminé les Français qui y sont restés, à faire tous leurs efforts pour secouer le joug de la domination Espagnole, & rentrer sous celle de France.

Voilà donc, Messieurs, un peuple civilisé en Amérique, vivant dans des villes & dans des villages avant l'arrivée des Européans; des villes dont on a non-seulement conservé les noms, mais qui existoient encore en 1653, lorsque Bristock y faisoit son séjour. J'aimerois mieux croire que M. de P. n'ayant pas tout lu, ni tout vu, en a ignoré l'existence, que de penser qu'il ait voulu, contre la vérité, en anéantir jusqu'à la mémoire. Celles du Mexique & du Pérou sont disparues à ses yeux: il n'a vu dans leurs ruines que des chaumieres. Le Pere Feuillée ou avoit de meilleurs yeux, ou n'avoit pas le talent de M. de P. pour les faire disparoître à son approche. Il nous apprend qu'il y avoit encore de son temps (en 1709) sur le chemin de Callao à Lima, dans les belles pleines qui le bordent, des vestiges d'une ancienne ville Indienne, que les Espagnols on détruite, & qui avoit jusqu'à cinq lieues de longeur; qu'un petit nombre d'Indiens occupoient encore une des extrêmités. Si un terrain de cinq lieues de long, couvert des maisons, mérite à peine le nom de bourgade au sentiment de M. de P., Nanquin, qui, dit-on, occupe près de quinze lieues, sera donc

peut-être la seule, à qui il fera la grace de donner le nom de Ville.

Le portrait que nous venons de faire des Apalachites, & de leur pays, est bien capable de faire revenir de l'idée désavantageuse que cet Auteur a tenté de donner de l'Amérique & de ses habitants naturels. Cette espece de République ou de Royaume des Apalachites, où regne une entiere liberté, paroît même bien superieure à celle des Indiens asservis par les Jesuites au Paraguai, & n'en paroîtra que plus chimérique à M. de P. Dira-t-il, pour soutenir son assertion, que la relation de M. Bristock est une fable, un tissu de fausletés, comme il l'a dit des relations Espagnoles (alors je lui répondrai ce qu'il dit lui-même *): *nier tout ce qu'on lit dans les relations les plus véridiques ou les moins supectes, des Ata-apas de la Louisianne, des anciens Caraïbes des Isles, des Tapuiges du Brésil, des Christinaux, des Pampas des Peganchez, des Moxes, ce seroit établir un Phirrhonisme historique insensé.*

Après un tel aveu, ceux qui ont vu ces relations n'ont-ils pas lieu d'être surpris de les voir traitées de chimeres & de fausletés dans tout l'Ouvrage de cet Auteur ?

Permettez, Messieurs, que je mette devant vos yeux quelques extraits succincts de ces relations non suspectes. Pour y mettre un certain ordre, je les distribuerai en quatre paragraphes. Le premier aura pour objet la qualité du sol de l'Amérique; le second les qualités personnelles physiques; le troisieme les qualités morales de ses habitants; & le quatrieme celles des animaux, soit naturels au pays, soit transportés d'Europe.

(*) Tome I, page 233.

DISSERTATION
SUR
L'AMÉRIQUE,
ET
LES NATURELS
DE CETTE PARTIE
DU MONDE.

SECONDE PARTIE.

§. I.

Du sol de l'Amérique.

CE Pays que la Nature a pris en aversion, à qui elle ne dispense qu'à regret quelques-uns de ses dons, si nous en voulions croire M. de P., est le même dont le Pere Feuillée parle dans les termes suivants (*).

(*) Page 578.

Une disposition si admirable du terrain me fit faire plusieurs reflexions sur les avantages que cette partie du monde a sur les autres. Il semble que la Nature se soit étudiée à la rendre plus parfaite, & que c'est là où elle a voulu faire ses chef-d'œuvres. Avouons, Messieurs, que c'est en avoir une opinion bien différente de celle qu'en a M. de P. J'ai vu au Pérou, ajoute le Pere Feuillée, & je n'ai pas vu sans étonnement, des oranges mûres & encore sur l'arbre, renfermer des semences qui avoient germé & dont le germe avoit deux pouces six lignes de longeur (*). J'ai vu, Messieurs, au Paraguai ce que le Pere Feuillée dit avoir vu au Pérou (**), j'ai vu dans la maison de campagne du Gouverneur de Monte-video, un Verger, qu'il appelloit *Bois*, de près d'une lieue de longueur, tout planté de Pommiers, Poiriers, Pêchers & autres arbres fruitiers à Noyaux, transportés d'Europe. Ces arbres y avoient si bien réussi, que tous y étoient surchargés de fruits, au point que la plupart des branches étoient rompues pour n'avoir pas eu la force d'en supporter le poids. Fâché de voir perdre une si grande quantité de fruits excellents, je conseillai au Gouverneur, d'en étayer les branches, ou de retrancher une partie de ces fruits dans la saison où ils commencent à grossir, pour favoriser la conservation & la maturité des autres. Peine superflue, me dit-il, il m'en reste encore une si grande quantité tous les ans, que ce bois en fournit abondamment à toute la ville, pour en manger dans la saison & pour en conserver de secs, & de confits au sucre.

Ce même Gouverneur avoit dans la cour de sa maison de ville, une treille, où les raisins venoient en abondance & très-bons. Il avoit essayé

(*) Page 490.
(**) Page 573.

de planter une vigne dans sa campagne; mais les fourmis s'y rendoient en si grande abondance, dans le temps qu'elle étoit en fleur, & en maturité, qu'il n'avoit pu reussir à recueillir assez de vin pour le dédommager tant soit peu des peines de la culture.

Le froment & le seigle y venoient si bien, que nous y avons mangé du pain à un prix aussi modique qu'en France, dans les meilleures années; & nous y fimes une copieuse provision d'excellente farine, à très-bon marché. M. de P. est-il croyable quand il nous assure que le froment & le seigle n'ont pu réussir qu'en quelques cantons de l'Amérique Septentrionale, & que les arbres fruitiers d'Europe n'ont prospéré que dans l'Isle de Juan Fernandez? J'ai vu aussi de mes propres yeux, dans le jardin du Gouverneur de l'Isle de Sainte Catherine, au Brésil, des Amandiers surchargés de fruits. Frézier, témoin oculaire par un séjour de deux ans, parle du Chili dans ces termes: les arbres qu'on y a transportés d'Europe (aux environs de Valparoisso) réussissent parfaitement dans ces contrées. Le climat y est si fertile, quand la terre y est arrosée, que les fruits y poussent toute l'année. J'ai vu sur le même Pommier ce que l'on voit ici (en France) sur les Orangers, du fruit de tous les âges en fleurs, noués, des pommes formées, des pommes à demi grosses, & des pommes en maturité tout ensemble (*). J'étois charmé d'y voir une si grande quantité de si beaux fruits, qui y viennent à merveille, particulierement des pêches, dont il se trouve des petits bois, qu'on ne cultive pas, & où l'on ne prend d'autres soins que celui de faire couler de petits ruisseaux aux pieds des arbres. Aux environs de la Ville de Moquaquos, dans

(*) Page 105.

dans un terrain très-petit on recueille tous les ans 100000 *botiches* de vin qui font plus de trois millions deux cents pintes, mesure de Paris, qui, à vingt-cinq réaux la botiche, donnent quatre cens mille piastres, c'est-à-dire, à présent un million six cens mille livres, monnoie de France.

M. de P. avoit lu les relations du Pere Feuillée & de M. Frézier, puisqu'il les cite; mais il n'a pas vu les pays dont ils parlent, avec des yeux aussi désintéressés. Ses réflexions, qui auroient pu être un peu plus philosophiques, lui ont fait oublier ce qu'il avoit lu dans les relations de ces Auteurs, & l'ont malheureusement déterminé à parler contre la vérité.

Que M. de P. se donne la peine d'aller voir de ses propres yeux les pays dont ces Auteurs font la description. Enchanté & dans une espece d'enthousiasme, il changera d'opinion; il dira avec Frézier (*): ce seroit peu pour un si bon pays, si la terre étoit cultivée: elle est très-fertile, & si facile à labourer, qu'on ne fait que la gratter avec une charrue faite le plus souvent, d'une seule branche d'arbre crochue, tirée par deux bœufs: & quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend gueres moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soins, pour avoir du bon vin.... Cette fertilité & l'abondance de toutes choses, dont on jouit à Lima, ne contribue pas peu au tempérament amoureux, qui y regne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui conserve toujours un juste milieu entre le froid de la nuit & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le ciel, pour garantir cet *heureux climat* des rayons que le soleil y darderoit perpendiculairement. Ces nuages ne se changent jamais en pluie, qui puisse y troubler la

(*) Pag. 70.

promenade, ni les plaisirs de la vie. Ils s'abaissent seulement quelquefois en brouillards, pour rafraîchir la surface de la terre; de sorte que l'on y est toujours assuré du temps qu'il doit faire le lendemain. Si le plaisir de vivre dans un air toujours également tempéré n'étoit troublé par les fréquents tremblements de terre, je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde plus propre que celui-là, à nous donner une idée du Paradis terrestre; car la terre y est encore fertile en toutes sortes de fruits (*).

Voilà, Messieurs, un des cantons de ce pays si abandonné de la Nature, & si peu favorisé d'elle; & de combien d'autres pourroit-on avec raison, faire les mêmes éloges, s'ils nous étoient connus? Ecoutons encore Frézier, lorsqu'il parle de *Coquimbo* ou la *Serena*, éloigné de Lima d'une très-grande distance.

On y jouit toujours d'un ciel doux & serein, dit cet Auteur. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les Hivers y sont tiedes; les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais; l'ardeur de l'Eté y est toujours tempérée par des Zéphyrs rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air, vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux Hymen du Printemps & de l'Automne, qui semblent se donner la main pour y régner ensemble, & joindre les fleurs avec les fruits: de sorte qu'on peut dire avec plus de vérité ce que Virgile dit autrefois d'une province d'Italie.

Hic ver assiduum, atque alienis mensibus Æstas,
Bis gravidæ pecudes, bis Pomis utilis arbos.
At rapidæ Tigres absunt & sæva Leonum
semina. (**)

GEORG. L. 2.

(*) Page 208.

(**) Ce dernier article convient seulement aux pays les plus méridionaux & les plus septentrionaux de l'Amérique.

Ces extraits pourroient suffire pour convaincre M. de P. du tort qu'il a eu de décrier l'Amérique comme il l'a fait. Mais il ne s'est pas lassé d'insister là-dessus ; & diroit peut-être, que quelques cantons exceptés ne prouvent pas assez contre son assertion. Voyons donc si M. de P. est mieux fondé à l'égard des autres pays du nouveau Continent.

En parlant du terrain des Isles Antilles, le Chevalier de Rochefort qui nous en donne une relation très-circonstanciée, sous le titre d'*Histoire Naturelle & morale* de ces Isles, nous assure (*) que sans vouloir faire tort aux autres pays du monde, les Antilles possedent sans contredit (**) tous les rares avantages des autres pays, elles ne fournissent pas simplement une agréable variété de fruits excellents, de racines, d'herbages, de légumes, de gibiers, de poissons & d'autres délices, pour couvrir les tables de ses habitans, elles abondent encore en un grand nombre d'excellents remedes. La racine de manioc, dont on y fait la cassave, qui leur tient lieu de pain, est si féconde dans tous les lieux de l'Amérique, où on la cultive, qu'un arpent de terre qui en est planté, nourrira plus de personnes que six ensemencés en Europe, du meilleur froment.

La terre, ajoute cet Auteur, y est aussi belle, aussi riche & aussi capable de produire qu'en aucun endroit de France: la vigne vient fort bien en ces Isles & donne d'excellents raisins ; mais le vin qu'on en feroit ne seroit pas de garde. Le froment qui demande à être hiverné n'y forme que des épis; l'orge y v endroit à merveille. Mais quand tous ces grains y viendroient en parfaite maturité, les habitants qui ont presque sans peine le manioc, les patates, le mays & diverses espece;

(*) Pag. 76.

(**) Il ne prévoyoit pas qu'il prendroit envie à M. de P. d'assurer le contraire.

de légumes, ne voudroient pas prendre la peine & le soin qu'il faut pour cultiver les grains. L'air y est tempéré, les chaleurs n'y sont pas plus grandes qu'en France; & depuis huit heures du matin, jusqu'à quatre heures du soir, il y regne un vent doux & frais, qui tempere la chaleur & la rend très-supportable.

Et jamais en ces bords de verdure embellis,
L'hiver ne s'y montra, qu'en la neige de lys.

Cette terre si ingrate dans l'opinion de M. de P. a cependant sur la nôtre l'avantage de produire le *Pa-Payer*, le Coqs & beaucoup d'autres, qui donnent des fruits tous les mois de l'année (*), & d'un goût exquis. Avons-nous dans nos climats des arbres naturels au pays, qui exhalent une odeur aussi suave que les feuilles du bois d'Inde, que le sassafras & tant d'autres? Les feuilles du bois d'Inde donnent à la viande avec laquelle on les fait cuire, un goût si relevé, qu'on l'attribueroit plutôt à un mêlange de plusieurs sortes d'épices, qu'à une simple feuille d'arbre. Je suis toujours surpris qu'on ne s'avise pas d'en transporter en Europe, pour suppléer aux épices des Indes orientales (**).

A la Cayenne & à la Guyanne la terre est très-bonne, facile à cultiver, & si fertile, dit Biet (***), que les végétaux & les arbres, qu'on y a transportés, y poussent en six mois autant que nos bois-taillis en six ou sept ans. Les fruits de toutes especes se succedent toute l'année (****). La chasse est si facile & si abondante, que, fournissant aux na-

(*) Histoire Naturelle des Antilles, page 59.
(**) L'écorce de Winter du détroit de Magellan y suppléeroit également.
(***) Voyage de la France équinoxiale, par Biet, page 334.
(****) *Ibid.* page 337.

turels du pays, tout ce qui leur est nécessaire à la vie, ils ne veulent s'assujettir à apprivoiser aucune espece d'animaux ----, on y trouve une quantité prodigieuse d'oiseaux, presque tous ont le plumage d'une beauté ravissante. Les perdrix y sont grises, mais grosses comme de bons chapons, bien charnues & de bon goût. Ceux qui révoquent tout en doute, auront de la peine à croire ce que je dirai de la pêche si prodigieuse dans ce pays-là, qu'il faut le voir pour le croire. Le poisson y est si excellent, ajoute cet auteur, que je puis dire avec vérité, qu'il surpasse de beaucoup en bonté celui de nos côtes de France (*). Jugez donc, dit Biet, si ce pays est si mauvais, & s'il n'y a pas moyen d'y bien vivre & d'y bien subsister.

Biet ayoit fait un long séjour dans ce pays-là, lorsqu'il en parloit ainsi; si M. de P. l'eût vu autrement que dans les Cartes, il en eût rendu le même témoignage. J'ai vu moi-même au Brésil, la terre produire sans culture toutes sortes de fruits les plus beaux & les plus excellents. J'ai vu ses habitans passer leurs jours, par cette raison, dans la plus grande oisiveté, ne se croyant pas sans doute issus d'Adam, & condamnés avec sa race, à manger leur pain à la sueur de leur front.

Si nous consultons l'Atlas historique de Guedeville, nous trouverons, T. VI. p. 86. que si la navigation pouvoit être libre depuis Québec jusqu'au lac Erié, qui a deux cents trente lieues de tour, on en feroit le plus fertile Royaume du monde; parce que, outre les beautés naturelles qui y sont, on trouve aussi des mines d'argent à vingt lieues dans les terres. Le climat en est très-beau, ajoute cet Auteur, les bords de ce lac sont plantés par-tout de chênes, d'ormeaux, de cha-

(*) Voyage de la France équinoxiale, par Biet, pag. 334, 351.

taigniers, de noyers, de pommiers & de Treilles, qui portent leurs grapes jusqu'au sommet des arbres, sur un terrain agréable & uni. Les bois & les vastes prairies qu'on découvre du côté du Sud, sont remplis d'une quantité prodigieuse de bêtes fauves & de poules d'inde. Les bœufs sauvages se trouvent sur les bords de deux belles rivieres, qui se déchargent au fond du lac.

L'Acadie, suivant le même auteur, est un pays fertile, très-beau, sont climat assez tempéré: l'air y est pur & sain, les eaux claires & légeres.

Trouvons-nous en Europe comme au Mexique, un arbre comme le Maquei ou Maguai, qui vaut lui seul une petite métairie, puisqu'il fournit à la fois du vin, du vinaigre, du miel, du fil, des aiguilles, des toiles, & du bois propre à bâtir & à brûler. Il ne lui manque que le pain, auquel les habitants suppléent par le cacao, le mays, & mille autres grains ou fruits. Les brebis, les truies, les chevres multiplient deux fois l'an dans ce beau pays, & tous les quadrupedes y foisonnent en si grande quantité, qu'on est obligé d'en tuer, pour le commerce des peaux & des cuirs, & l'on y abandonne, comme au Paraguai, les animaux écorchés aux bêtes & aux oiseaux de proie (*).

Je pourrois ajouter ici, ce que Marggraf, Pison & tant d'autres ont dit du Mexique, du Brésil, de la Louisianne & des autres pays de l'Amérique septentrionale; mais ces témoignages quoique non suspects, deviendroient superflus. Je laisse aux personnes instruites des qualités du terrain de differents pays, à en faire la comparaison avec ce qu'en a dit M. de P.

Est-il mieux fondé à nous présenter les Américains, comme une race d'hommes dégénérés & dégradés de la nature humaine? Est-il plus croyable, lorsqu'il parle des animaux, peut-être

(*) Voyage de la France équinoxiale, par Biet, p. 102.

dira-t-il que les exemples que je citerai, sont tout au plus une exception à la regle, qu'il a voulu établir, pour preuve de la supériorité des trois autres parties du monde, sur celle de l'Amérique? Alors il faudra donc mettre au nombre des faveurs de la Nature pour notre Europe, que les Pigeons n'y pondent & couvent que deux œufs à chaque fois, pendant qu'au Pérou, ces mêmes Pigeons y font jusqu'à six à sept pontes en autant de jours de suite, les couvent, & qu'il en naît autant de petits qu'il y avoit d'œufs (*). Ne seroit-ce pas aussi par un semblable privilege, que nos raves ne croissent en Europe que de la grosseur du pouce, ou environ, tandis qu'au Pérou elles viennent grosses comme la jambe (**)?

M. de P. est-il plus heureux dans les conséquences qu'il tire de ses réflexions Philosophiques? on en pourra juger par celle-ci. La plupart, dit-il (***), des végétauxqui ne sont que tendres & herbacés dans nos climats ont été trouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes. Les chenilles, les papillons, les mille-pieds, les scarabées, les araignées, les grenouilles, les chauve-souris, y étoient pour la plupart d'une taille giganteſque dans leur espece & multiplies au delà de l'imagination. M. Dumont dit dans ses mémoires sur la Louisiane, qu'on y voit des grenouilles, qui pesent jusqu'à trente-cinq livres, & dont les cris imitent le beuglement des veaux. M. de P. en conclut l'ingratitude de leur terre natale & un abatardissement général, qui avoit atteint jusqu'au premier principe de l'existence & de la génération (****); je me serois donc bien trompé, en tirant une conséquence toute opposée. J'aurois cru raisonner philosophiquement en

(*) Feuillée, page 439.
(**) *Ibid.* page 441.
(***) Tome I, page 4.
(****) *Ibid.* page 6.

concluant de cette quantité prodigieuse d'êtres vivants, & qui plus est d'une taille gigantesque, que le principe de vie est dans ce pays-là, bien plus fecond & beaucoup plus actif que dans le nôtre, où tous ces animaux n'ont, ce semble, à l'égard de ceux de l'Amérique, de la même espece, qu'une demi-vie, & des corps à demi-perfectionnés, puisqu'on les trouve ailleurs bien supérieurs en grosseur & en qualités. Il me semble cependant que raisonner ainsi, c'est raisonner conséquemment aux idées que nous avons adoptées de la perfection des êtres, de penser qu'un végétal, qui au lieu de continuer de ramper, de garder la foiblesse de sa nature molle, tendre, herbacée, s'éleve à celle d'arbuste: qu'un arbre gros, droit, bien venu & qui élevant sa tête altiere au-dessus des arbres petits, menus, foibles & rabougris de même espece; qu'un géant enfin, ou un Européan bien faits & de la plus grande taille, ont un dégré de perfection au-dessus des Lapons, des Groenlandois, & des Nains, à qui la Nature semble avoir regretté la matiere & la forme. Heureusement M. de P. n'est pas chargé de procuration de la part de l'Europe pour fixer notre jugement & nos idées sur l'Amérique & ses habitans, ni pour exprimer nos sentiments de gratitude envers le nouveau Monde. Si on l'en croyoit sur sa parole, il faudroit regarder ce pays-là avec l'œil du plus vil mépris, comme une terre maudite, que l'on devroit abandonner à son malheureux sort. Mais la conduite journaliere des Européans dément tout ce qu'en débite M. de P. Nous continuerons d'y aller chercher le Sucre, le Cacao, & le Café, pour flatter notre goût, & satisfaire notre sensualité; la Cochenille, les bois de teinture & de placage pour notre luxe & nos fantaisies; les baumes du Pérou, de Copahiba, le Quinquina, le Gayac, le Sassafras, l'Hypécacuana & mille autres drogues pour guérir nos maladies; l'or, l'argent, ces Dieux des Chrétiens,

tiens, comme le disent très-bien les Sauvages ; les pierres, la pelleterie & le coton, pour nous vêtir. L'Europe, cette terre si riche, si fertile, si abondante, à qui la Nature a tout donné pour l'ôter à l'autre, va cependant y chercher tout cela & tant d'autres choses qu'elle ne trouve pas dans son propre terrain.

La situation de l'Amérique sous trois Zones différentes, y cause une grande diversité de climat : suivant les contrées, l'air y est chaud ou froid : on peut cependant dire en général, avec M. Gueudeville (*), que le nouveau Monde est extrêmement fertile. Il a tout ce que nous avons, & abonde de plus en beaucoup de belles & bonnes choses que l'on ne trouve pas en Europe ; que les originaires du pays ne manquent ni de génie, ni de force, ni d'agilité, & que le bon chez eux prévaut sur le mauvais. Ces peuples le sentent parfaitement ; ils savoient bien dire aux Espagnols dans le temps de leur invasion : il faut que votre pays soit bien stérile & bien mauvais, pour vous obliger à courir tant de risques & de dangers pour venir envahir le nôtre, ou que vous soyez des hommes bien méchants pour venir nous persécuter de gaieté de cœur, & nous en chasser (**). Ce raisonnement ne paroît pas trop être celui d'un homme si stupide que M. de P. le donne à penser. Je lui fournirai de quoi se guérir de sa prévention à cet égard, après lui avoir prouvé que cette race d'hommes n'est pas une race sans force & sans vigueur, une race énervée & viciée jusques dans les principes mêmes du physique & du moral.

(*) Atlas, Hist. Tom. VI, pag. 81.
(**) Feuillée, pag. 386.

§. II.

Des qualités Physiques des Américains.

En lisant l'Ouvrage de M. de P. il me semble entendre parler les peuples du Tirol, & des pays montagneux circonvoisins qui trouvent un trait de beauté dans leurs goëtres énormes, & se rient de ceux qui n'en ont point. Le plus foible Européan, le plus imbécille est très-supérieur à tous les Américains, même Créoles, au sentiment de cet Auteur (*). Enervés, hébêtés, ce sont de véritables automates, qu'aucune passion ne peut émouvoir, & qui n'obéissent qu'à l'impulsion de leur instinct. Ils sont viciés dans leurs qualités essentielles & dans leur constitution physique, puisqu'on ne trouve chez eux ni bossus, ni boiteux, ni borgnes, sinon par accident, & qu'en Europe on en rencontre à chaque pas.

M. de P. a eu sans doute des mémoires particuliers sur l'Amérique; car je ne connois aucune relation qui nous présente les Américains tels qu'il nous les dépeint. Ecoutons ce qu'elles en disent; les Auteurs que je citerai n'avoient aucun intérêt de trahir la vérité, pour flatter le portrait de ces peuples. J'ai lu quelques histoires du Canada, dit le Baron de la Hontan (**), les Religieux qui les ont écrites, ont fait quelques descriptions assez simples & assez exactes des pays qui leur étoient connus; mais ils se sont grossiérement trompés dans le récit qu'ils font des mœurs, des manieres des sauvages. Les Récollets & les Jésuites en ont parlé d'une maniere toute opposée; ils avoient leurs raisons pour en agir ainsi. Si je n'avois pas entendu la langue des

(*) Tom II, p. 130 & 140.
(**) *Ibid.* pag. 91.

sauvages, j'aurois pu croire tout ce qu'on en a écrit ; mais depuis que j'ai raisonné avec ces peuples, je me suis entiérement désabusé. Ceux qui ont dépeint les sauvages velus comme des Ours, n'en avoient jamais vu (*), car il ne leur paroît ni barbe, ni poil en nul endroit du corps. Ils sont généralement bien faits, de belle taille, & mieux proportionnés pour les Américains, que les Européans.

Les Iroquois sont plus grands, plus vaillants & plus rusés que les autres ; mais moins agiles & moins adroits à la guerre qu'à la chasse, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les Illinois, les Oumanis, les Outagamis & quelques autres nations sont d'une taille médiocre, courant comme des lievres, s'il m'est permis de faire cette comparaison. Let Outaonas & la plupart des sauvages du Nord, à la réserve des Sauteurs & des Cristinos, sont poltrons, laids & mal faits. Les Hurons sont braves, entreprenants & spirituels : ils ressemblent aux Iroquois pour la taille & le visage. Les sauvages sont tous sanguins, & de couleur presque olivâtre, sont beaux en général, aussi bien que leur taille. Il est très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de bossus, d'aveugles, de muets : s'il y en a quelqu'un, c'est par accident. Ne seroit-ce pas encore une faveur de la Nature pour l'Europe, d'y trouver si communément des personnes affectées de quelqu'une de ces infirmités ? Mais continuons le portrait de cette race d'hommes, le rebut de la Nature au sentiment de M. de P. bien différent cependant aux yeux du Baron de la Hontan, de M. de Bougainville, la Ronde de Saint-Simon, qui a été élevé parmi eux, & y a vécu vingt ans, & de plusieurs autres Officiers François, qui ont fait la derniere guerre avec eux.

(*) Tome II, p. 63.

Les sauvages ont les yeux gros, noirs, ainsi que les cheveux, les dents bien fournies, blanches comme l'ivoire, & l'air qui sort de leur bouche est aussi pur, dit le Baron de la Hontan, que celui qu'ils respirent, quoiqu'ils ne mangent presque jamais de pain. Ils ne sont ni si forts, ni si vigoureux que quelques-uns de nos Français pour porter de grosses charges, ou pour lever un fardeau & le charger sur les épaules; mais en récompense, ils sont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud, sans en être incommodés, étant toujours en exercice à la chasse, ou à la pêche, toujours dansant & jouant à certain jeu de pelotes, où les jambes sont fort nécessaires.

Les femmes sont d'une taille qui passe la médiocre, belles autant qu'on le puisse imaginer; mais si grasses, si pesantes & si mal faites, qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Soit par l'exercice, soit par la constitution de leur tempérament, ils sont fort sains, exempts de paralysie, d'hydropisie, de goutte, de phthisie, d'asthme, de gravelle, de pierre; maladies dont la Nature qui a tant donné à notre continent, a bien encore voulu nous favoriser. Elle avoit cependant laissé la pleurésie au Canada; & nous leur avons porté la petite vérole. Les Américains nous ont communiqué la leur par droit d'échange & de commerce.

Quand un sauvage Apalachite, ou des pays de l'Amérique septentrionale jusqu'à la terre de Labrador, meurt naturellement à l'âge de soixante ans, ils disent qu'ils meurt jeune, parce qu'ils vivent ordinairement jusqu'à quatre-vingt & cent ans. On en voit même plusieurs qui passent ce terme. Où est donc ce vice si essentiellement répandu sur toute la race humaine du nouveau Monde, de maniere que la dégenération ait atteint ses sens, ses organes, & toutes ses facultés physiques? M. de P. trouvera-t-il chez les autres

peuples du nouveau Continent cette dégradation, qu'il assure y être à chaque page de son ouvrage? Non, & il ne faut qu'ouvrir les relations de leurs pays, pour y voir le contraire. A Cayenne, & dans la Guyane, les naturels ont tous une très-belle disposition de corps (*), les membres & toutes les parties en étant parfaitement bien proportionnées; belle taille, beau visage, les cheveux longs & noirs; ayant la peau basannée, mais douce au toucher comme le satin. Les femmes y sont très-bien faites, & l'on y en voit d'aussi belles qu'en Europe. Briflock dit des Apalachites, ce que Biet vient de nous rapporter des naturels de Cayenne. Le Chevalier de Rochefort rend le même témoignage sur les habitants de la Floride, de la Caroline & sur les Caraïbes, tant des Isles que de la terre ferme, non quant à la beauté du visage, mais quant aux proportions du corps, & à leur taille. Ils sont, dit-il, bien faits (**), ayant un air riant & agréable, les épaules & les hanches larges & tous communément assez d'embonpoint. Leur bouche est médiocrement fendue, meublée de dents blanches & très-serrées. On n'y voit aucun borgne, ni bossu, ni chauve, ou défectueux par quelqu'autre difformité, sinon par accident.

Si la plupart de ces peuples ont quelque chose de difforme à nos yeux, le nez applati, & quelques-uns le front, il ne faut pas rejetter la faute sur la nature; elle ne les a pas faits tels; mais le caprice & le préjugé des meres, qui les leur applatissent, après les avoir mis au monde, & continuent de les leur presser pendant tout le temps qu'elles les allaitent, parce qu'elles s'imaginent donner par là un trait de beauté à leurs enfants.

(*) Voyage de la France équinoxiale, par Biet, p. 351.
(**) *Ibid* pag. 382.

On peut faire ce reproche aux peuples de notre continent sur des préjugés de cette espece. J'en dirai deux mots quand je parlerai du génie & des usages des Américains.

Si nous remontons du septentrion jusqu'à l'extrémité méridionale du nouveau Continent, tous les peuples que nous rencontrerons sur notre route, offrent des hommes bien constitués. Tels sont, si nous en croyons Vincent le Blanc, & les autres Voyageurs, les Mexicains, les Brésiliens, les Péruviens, ceux du Paraguai, du Chili, & enfin les Patagons. Rapporter ici les témoignages de Marggraf, de Pison & des autres Auteurs non suspects, ce seroit tomber dans des répétitions déja trop ennuyeuses; M. de P. les a cités lui-même; mais il n'en a extrait que ce qu'il a cru pouvoir étayer sa fausse hypothese : je dirai seulement d'après Frézier (*), que ceux du Chili & les autres peuples de l'Amérique méridionale, sont de bonne taille, ont les membres gros, l'estomac, la poitrine & le visage larges : que malgré leurs débauches, ils vivent des siecles sans infirmités, tant ils sont robustes & faits aux injures de l'air, supportent long-temps la faim, la soif, dans la guerre & dans les voyages, & que personne n'en approche pour soutenir la fatigue.

Quand M. de P. auroit eu quelques mémoires sur des Cantons particuliers, inconnus aux Auteurs des relations répandues dans le public, auroit-il dû en faire la base de son Ouvrage, & conclure du particulier au général, contre toutes les regles ? Qu'il me permette de lui dire, ce qu'il a dit du célebre M. le Cat de Rouen (**) ; quel que soit le respect que nous avons pour les vastes connoissances de M. de P., nous osons lui marquer notre surprise de ce qu'il lui ait pris envie de ressusciter d'anciens paradoxes ou d'en établir de

(*) Pag. 56.
(**) Tome II, pag. 12.

nouveaux ; qu'il ait adopté une opinion, & soutenu une hypothese aussi contraire à ses lumieres, & à la vérité, pour laquelle l'on diroit qu'il a ranimé son zele, & protesté qu'il a entrepris de réfuter les fausletés & les exagérations des Historiens Espagnols (*).

Je ne conçois pas comment M. de P. a entrepris d'anéantir l'existence des Patagons Géants. En raisonnant suivant sa méthode philosophique, rien n'étoit plus capable que cette existence, de prouver à ses yeux la dégradation & la dégénération de la race humaine en Amérique. Pour prouver la stérilité & l'ingratitude du sol, ainsi que la dégradation des végétaux dans le nouveau Monde, il dit que les plantes tendres, molles & herbacées de notre Continent, ont été trouvées en Amérique beaucoup plus grandes, plus nourries, plus fortes, sous la forme de sous-arbustes, c'est-à-dire, des Geants dans leurs especes parmi les végétaux.

Je rends justice à M. de P. : il ne s'étaie pas toujours de preuves de cette espece. Il a très-bien senti que l'existence des Patagons Géants étoit capable de détruire son assertion de la dégradation de la race humaine dans le nouveau Continent. Aussi a-t-il fait tous ses efforts pour les anéantir. Mais pour réussir à détruire des Géants, il faut les foudres de Jupiter, & M. de P. ne les avoit pas en sa disposition. Ces Colosses ont peut-être disparu aux yeux éblouis par le spécieux de ces raisonnements. Les citations qu'il a rapportées pour la contredire, font avec celles dont il s'étaie, un cahos, mais un cahos, qui n'est difficile à débrouiller qu'à ceux qui n'ont pas lu les relations dans les Auteurs mêmes. Quand on l'examine de près, c'est un nuage d'autant plus aisé à dissiper, que la vérité triomphera toujours, lorsqu'on ne

(*) Tome II, *pag.* 144.

la combattra qu'avec des tas de preuves négatives. Telles sont celles qu'apporte M. de P. & qui sont le fondement du préjugé de ceux qui rejettent, sans beaucoup d'examen, tout ce qui a un air de merveilleux.

L'amour de ce merveilleux, dit M. de P., éblouit les observateurs prévenus, & l'amour-propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Cet Auteur seroit-il lui-même dans ce cas-là ? c'est au lecteur à le décider. Mais je ne pense pas que l'on puisse, avec raison, faire le même reproche à MM. Chenard de la Gyraudais, & Alexandre Guyot, dont j'apporterai les journaux en témoignage. J'ai fait avec eux un voyage assez long pour avoir le temps de les bien connoître ; je les ai reconnus ennemis de ce merveilleux éblouissant, je les ai trouvés capables de voir avec de bons yeux, & de rapporter avec la derniere franchise les choses comme ils les ont vues.

Frézier ne dit pas comme les deux Navigateurs dont je viens de parler, qu'il a bu & mangé avec ces Géants ; mais M. de P. étant le seul qui l'accuse d'avoir été trop crédule, je puis employer le témoignage de ce savant Professeur, puisqu'il entreprit son voyage de la mer du Sud par ordre du Ministere, qui le jugea capable de faire de bonnes observations. Frézier dit (*), que pendant son séjour au Chili, les Indiens des environs de Chiloé, qui se nomment *Chonos*, lui confirmerent l'existence des Géants Patagons, qu'ils appellent *Chaucahues* ; qu'ils en étoient amis, & qu'il en venoit quelquefois avec eux jusqu'aux habitations Espagnoles du Chiloé. Dom Pedro Molina, ci-devant Gouverneur de cette Isle, & quelques autres témoins oculaires, ajoute Frézier, m'ont dit que ces Géants avoient approchant de quatre varres de haut, c'est-à-dire, de neuf à dix

(*) Pag. 78.

pieds ; ce sont ceux que l'on appelle *Patagons*, qui habitent la côte de l'Est de la terre déserte, dont les anciennes relations ont parlé, ce que l'on a ensuite traité de fables ; parce que l'on a vu dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille ordinaire à celle des autres hommes.

Ce récit de Frézier s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans les Journaux des deux Capitaines Français, que j'ai nommés. Quand ils descendirent en 1766 à la Baie Boucaut, vers l'Est du détroit de Magellan, ils ignoroient si le Capitaine Biron Anglais y avoit vu l'année précédente des hommes d'une taille gigantesque. Leur esprit étoit d'autant moins prévenu & moins susceptible d'illusion à cet égard, qu'avec tant d'autres, ils regardoient peut-être l'existence des Géants comme une fable. M. de la Gyraudais devoit être d'autant mieux fondé dans cette opinion, que M. Guyot n'avoit vu l'année d'auparavant, sur la côte meridionale du détroit, que des hommes de la taille ordinaire des Européans. Ces deux navigateurs arrivent dans cette Baie, voient sur la côte des hommes à cheval, qui leur font signe de venir à eux ; ils abordent, descendent & trouvent des hommes dont la grandeur & la grosseur énormes les frappent d'étonnement. Ils donnent dans leurs journaux le détail de cette visite, qui dura près de cinq heures, cette premiere fois ; & il suffit de les lire sans prévention, pour juger que la vérité seule a dicté leur récit. J'ai lu, j'ai copié mot pour mot ces Journaux en original, écrits & communiqués de leur propre main. J'en ai donné un extrait fidele à la fin du Journal du voyage que j'ai fait avec eux aux Isles Malouines, & je puis assurer n'y avoir rien ajouté. Je n'y ai point vu ces mots que M. de P. cite (*) d'après le Journal des Savants de 1767. *Il y ren-*

(*) Tome I, page 261.

contra des habitants du pays, dont plusieurs avoient environ six pieds de haut. Je ne pense même pas que l'on trouve dans ces Journaux rien d'équivalent ; M. de P. auroit pu ne pas s'en tenir à un discours aussi vague pour asseoir son jugement, & décider aussi affirmativement qu'il le fait, la non-existence de ces Patagons. L'Auteur du Journal des Savants aura déterminé de son chef cette prétendue hauteur d'*environ six pieds.*

M. Guyot s'étant avancé dans le détroit plus que M. de la Gyraudais, & y ayant séjourné près de trois semaines de plus, trouva les Patagons de taille ordinaire, qu'il avoit vus l'année précédente, sur l'Isle Sainte Anne & aux environs ; mais il a soin de faire remarquer la différence qu'il y a entre ceux-ci, & ceux de la Baie Boucaut & du Cap Grégoire (*). Les sept qui se présentèrent à eux la première fois qu'ils y aborderent, dont le plus petit avoit *au moins cinq pieds sept pouces* du pied de Roi Français, n'étoient qu'un échantillon de ceux que M. de la Gyraudais y vit un mois après.

A ceux de l'Isle Sainte Anne peut convenir la qualification de *peuple plus que misérable* que leur donne M. de P. ; ils vivent de coquillages, boivent de l'huile de Loups marins pour régal, & se vêtissent de la peau de ces Amphibies. Réunis vraisemblablement par familles, dans de méchantes cabanes, on peut dire sans se tromper, qu'ils affichent la misere ; mais ceux du Cap Grégoire ne parurent pas tels à nos deux Capitaines. A la vérité vêtus de peaux, mais de peaux de Guanacos & de Vigognes, dont nous sommes si curieux, que nous allons les chercher chez eux pour servir à notre luxe ; vivant & de la chair de ces animaux, & de fruits.

Ces grands Patagons se présenterent à M. de la Gyraudais au nombre d'environ trois cents, y

(*) Journal du voyage aux isles Malouines, pag. 660.

compris les femmes & les enfants. Ce nombre augmenta beaucoup dans la journée. A cette étiquette croira-t-on sur la parole de M. de P., que c'est un peuple peu nombreux, errant dans les sables Magellaniques, où la misere les harcele & les poursuit sans relâche ?

Les récits de nos deux Capitaines Français prouvent la vérité de ce qu'on avoit dit à M. Frézier dans l'Isle de Chiloé. Il paroît, dit M. Guyot (*), qu'ils ont traité avec les Espagnols ; car ils ont une espece de sabre ou grand couteau à deux tranchants très-minces, & leurs guêtres sont faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcerent quelques mots Espagnols, ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paroissoit être leur Chef, ils le nommerent *Capitan*. Pour demander du tabac à fumer, ils ont dit *Chupan*. Ils fument aussi à la Chilienne, perdant la fumée par les narines. En fumant ils se frappoient doucement la poitrine, & disoient *buenos*; ils paroissent rusés & hardis.

M. de la Gyraudais nous les dépeint (**) d'une quarrure plus que de proportion, ayant les membres gros & nerveux, la taille fort au-dessus de celle des plus grands Européans, la face large, le front épais, le nez épatté, les joues grosses, les dents très-blanches & bien fournies, les cheveux noirs. Si cette race d'hommes de quatre varres de haut, les mêmes avec lesquels les équipages des navires Français ont mangé & couché, n'est pas une race de Géants, au moins prouve-t-elle que la race humaine n'est pas si dégénérée en Amérique, que M. de P. voudroit nous le persuader.

Toutes les preuves de cet Auteur contre l'existence des Patagons Géants, se réduisent à dire ;

(*) Journal du voyage des isles Malouines, pag. 662.
(**) *Ibid.* 693.

que les Navigateurs qu'il cite à son avantage, ne les ayant pas vus, lorsqu'ils ont été au détroit de Magellan, ceux qui disent les y avoir vus, nous ont conté des fables & des fausſetés, conséquemment que cette race d'hommes giganteſques n'exiſte pas & n'a pas exiſté.

La Logique de M. de P. me paroît en défaut ſur cet article, comme elle l'eſt ſur bien d'autres. M. de Bougainville ne vit pas ces Coloſſes au premier voyage qu'il fit au détroit de Magellan en 1765, lorſqu'il s'y trouva avec le Capitaine Biron, qui aſſure les y avoir vus; donc celui-ci nous en impoſe. Le même navire & le même équipage de M. de Bougainville, lui excepté, y retourna en 1766 avec un autre navire Français, ignorant l'un & l'autre l'exiſtence de ces Patagons Géants. Ils les y trouvent, boivent & mangent, couchent avec eux. Mais qu'en conclura M. de P.? qu'ils ont rêvé, & qu'ils ſe ſont imaginé voir en réalité des hommes qu'ils n'ont vus qu'en ſonge, ou qu'ils ſont des fourbes que l'idée du merveilleux a éblouis, & qui s'opiniâtrent à ſoutenir leur illuſion (*).

M. de P. eût eu bien beau jeu, ſi, (ce qui pouvoit aiſément arriver) M. Guyot avoit continué ſa route, au lieu de mouiller dans la Baie Boucaut avec M. de la Gyraudais, & qu'au retour il eût également paſſé devant, comme il le fit; ſans s'y arrêter. M. de la Gyraudais auroit plus qu'inutilement aſſuré avoir vu, bu & mangé avec ces Titans; M. Guyot auroit été en droit, au ſentiment de M. de P., de lui dire: vous avez rêvé: vous nous contez une fable. J'y étois avec vous; j'ai paſſé deux fois devant l'endroit où vous dites leur avoir parlé, j'y ai vu de loin des hommes montés ſur des chevaux; mais dois-je en conclure que ce ſont des Géants? c'eſt une illuſion de votre part.

(*) Diſcours Préliminaire.

Examinons les relations des autres Navigateurs, qui disent avoir vu, ou n'avoir pas vu cette race gigantesque : voyons en quoi elles sont d'accord, & en quoi elles se contredisent. Je n'examinerai que celle dont parle M. de P.

Pigafetta monté sur le vaisseau la Victoire, commandé par Magellan, dit avoir vu en 1519, au port Saint Julien, sur la côte orientale des Patagons, des hommes hauts de huit pieds ; qu'ils en amenerent deux à bord, où l'un mourut pour avoir refusé de prendre aucune nourriture, & l'autre périt du scorbut, sur la côte de la mer du Sud. Ces hommes étoient vêtus de peaux, & portoient des especes de guêtres ou brodequins faits aussi de peaux de bêtes avec leur poil, & Magellan les nomma Patagons, parce que cet accoûtrement rendoit leurs pieds semblables à des pattes d'animaux. De ce récit de Pigafetta, M. de P. conclut que ce seroit faire tort à ses propres lumieres, que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossieres (*). Ce qui les rend cependant vraisemblables, c'est que les habitants du port Saint Julien & de toute cette contrée, sont encore aujourd'hui connus sous le nom de *Patagons*, que Magellan leur donna alors.

Quiros naviga aux terres Magellaniques en 1524, & on n'y vit point de Géants. Dans trois voyages faits au détroit de Magellan, par les Espagnols, depuis 1525 jusqu'en 1540, ils n'y trouverent pas cette race de Colosses, quoique l'équipage du Camargo fût contraint d'hyverner dans le port de Las-Zorras. Drake n'y en vit point en 1578, non plus que le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de son Escadre. Sarmiento, au rapport de son Historien Argensola, trouva, en 1579, à la pointe méridionale de l'Amérique, des homme hauts de douze pieds,

(*) Tom. I, pag. 245.

& bâtit Philippe-Ville dans l'endroit du détroit de Magellan, connu sous le nom de *Baie famine*. La relation faite par Pretty, du voyage de Candisch, au même détroit en 1586, ne dit pas un mot de ces grands Patagons. Mais dans un second entrepris en 1592, Knivet dit avoir trouvé au Port Desiré, sur la côte de l'Est, non loin du port Saint Julien, des Patagons, dont la taille équivaloit à seize palmes. Il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de quatorze empans. Il ajoute avoir vu au Brésil un de ces Patagons, qu'Alonzo Dias avoit pris au port Saint Julien : & quoiqu'il fût encore jeune, il avoit déja treize palmes de haut. Mais, ajoute M. de P., il est impossible que la relation de Knivet puisse faire impression, même sur les lecteurs crédules.

Chidley ne vit en 1590, sur la côte du détroit de Magellan, que des hommes de taille ordinaire qui assommerent sept personnes de son équipage. Richard Hawkins trouva au port Saint Julien, en 1593, nombre d'Américains de si grande taille, qu'on les prit pour des Géants. Sébald de Wert & Simon de Cordes, rencontrerent à la Baie verte, des sauvages de dix à douze pieds de haut, dont ils tuerent quelques-uns. Mais Jantzson, Auteur de cette relation, auroit dû se cacher de honte, dit M. de P., d'avoir écrit des fables si insipides. La relation du voyage du fameux Olivier de Nort, nous apprend que les gens de son équipage apperçurent au Port Desiré des hommes de grande stature ; qu'ils tuerent ensuite vingt-trois Patagons de taille ordinaire ; & qu'ayant enlevé de l'Isle Nassau deux filles & quatre jeunes garçons, dont les proportions ne paroissoient pas giganteſques, l'un de ces garçons, après avoir appris la langue Hollandaise, leur dit, que dans un pays nommé *Coin*, il existoit une race de Géants qu'il appelloit *Tiremenen*, hauts de douze pieds.

Y a-t-il une faute d'impression dans l'Ouvrage de M. de P.? ou avoit-il oublié son objet, lorsqu'il ajoute : *ceux qui étudient la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'est plus vrai, ni plus réel que ce pays de Coin, & ces Géants Tiremenen* ?

Spilberg, suivant Corneille de Maye, ne vit en 1614 que des hommes de taille ordinaire, sur la terre Delfuego. En 1615, le Maire & Schouten ne virent point de Géants vivants sur les côtes Magellaniques ; mais en creusant vis-à-vis l'*Isle du Roi*, on déterra des ossements qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut. Après leur retour, ces deux Navigateurs, qui avoient fait le voyage ensemble, se reprocherent mutuellement d'avoir fait insérer dans la relation de leur commis Aris, des faits controuvés ; mais ils ne mettent pas de ce nombre celui des ossements exhumés, dont je viens de parler.

Le Pilote du Navire de Garcias de Nodal, envoyé par l'Espagne en 1618, pour apprendre la route du détroit découvert par le Maire, raconte dans sa relation, que Jean de Moore avoit communiqué avec des Sauvages de la côte des Patagons, qui sont de toute la tête plus hauts que nos Européans. Decker, Capitaine sur un des vaisseaux confié par les Hollandais à Jacques l'Hermite, pour faire la conquête du Pérou, a donné l'Histoire de cette expédition. Dans le détail qu'il y fait des habitants de l'extrémité de l'Amérique, il ne dit pas un mot de ces Titans.

Wood & Narborough n'y en virent point en 1670, si nous en croyons M. de P. Mais ils disent dans leurs relations, avoir vu à huit ou dix dégrés plus au Nord que le détroit de Magellan, des hommes d'une taille extraordinaire.

Messieurs de Gennes & Beau-Chêne-Gouin, en 1696 & 1699, ne virent dans ce détroit que des hommes d'une taille ordinaire, qui se peignoient

de rouge le visage & tout le corps, & qui n'avoient que les épaules couvertes de manteaux fourrés.

M. Frézier se trouva au Chili en 1711. Il dit des Patagons Géants ce que j'en ai rapporté d'après lui. M. de P. l'accuse d'avoir transporté la patrie des Patagons de la côte Orientale de l'Amérique à la côte d'Occident, & d'avoir dit qu'ils habitent entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit (*); mais si M. de P. n'est pas plus fidele dans ses autres extraits, qu'il l'est dans celui-ci, il est à craindre pour lui, que ceux qui les vérifieront, ne l'accusent lui-même de n'avoir pas toujours eu la vérité assez à cœur. Quant à l'article présent, M. Frézier dit expressément que ceux de Chiloé lui ont dit, que ces Patagons Géants avec lesquels ils communiquoient, faisoient leur séjour ordinaire sur la côte orientale de la terre déserte des Patagons; & que les Chiliens ou *Chonos* les nomment *Chaucahues*. Il ne dit pas un mot de leur séjour entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit de Magellan.

Seroient-ils les mêmes que les Tyrimenens de la terre de Coin, que le jeune Patagon enlevé par les gens de l'équipage de Noort leur dit être des Géants? Je n'ai pas le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, pour vérifier la position de cette terre.

M. de P. n'a pas jugé à propos de citer les autres relations rapportées par M. Frézier. Quelques vaisseaux, ajoute celui-ci, ont vu les Patagons de taille ordinaire, & les Patagons Géants. En 1704, au mois de Juillet, les gens du Jacques de Saint Malo, que commandoit Harinton, virent sept de ces Géants dans la Baie Grégoire. L'équipage du Saint Pierre de Marseille, commandé par Carman de St. Malo, en virent six, parmi lesquels un portoit quelques

(*) Pag. 78.

ques marques de distinction. Ses cheveux étoient ramassés sous une coëffe de filets, faits de boyaux d'oiseaux, & ornés de plumes tout autour de la tête. Leur habit étoit de peaux, le poil en dedans. On leur offrit du pain, du vin & de l'eau-de-vie qu'ils refuserent; mais ils firent en revanche présent de leurs carquois garnis de fleches. Le lendemain on en vit d'abord plus de deux cents attroupés sur le rivage.

Le Capitaine Shelvosk est le dernier Auteur qui parle des Patagons, dans la relation de son voyage autour du monde en 1719. Enfin, l'Auteur de la Lettre au Docteur Maty, dit qu'en passant à Manille, un vieux Capitaine de vaisseau marchand, nommé Rainaud, l'a assuré avoir vu en 1712, sur une côte voisine du détroit de Magellan, des hommes d'environ neuf pieds de haut, qu'il les avoit mesurés lui-même.

En 1741, le fameux Chef d'Escadre Anson relâcha aux côtes des Patagons, tant à l'Orient qu'à l'Occident, sans y découvrir le moindre indice qu'elles soient habitées par une race d'hommes de taille colossale. Huit matelots du vaisseau le *Wager*, de l'Escadre de cet Amiral, abandonnés sur le rivage, y furent pris par des Patagons, qu'ils dépeignent de taille ordinaire. Sur quoi M. de P. conclut ainsi (*) : on peut juger après cela du crédit que mérite le Journal du Commodore Biron, dont le moindre matelot n'auroit pas osé publier la relation.

Ce Capitaine, ajoute M. de P., dit que son vaisseau relâcha à la terre Delfuego; qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés, & qui n'avoient pas treize paumes de taille.

M. de P. n'est pas heureux dans ses citations;

(*) Tome I, pag. 258.

il a lu sans doute trop précipitamment les Auteurs qu'il cite, & ne s'est pas donné la peine ni le temps de faire sur ses lectures, des réflexions aussi philosophiques qu'il voudroit nous le persuader. Il se trouve encore ici en défaut ; la relation du Capitaine Biron, non-seulement ne dit pas qu'il relâcha à la terre Desfuego ; mais qu'étant dans le détroit, il vit cette terre à quatre ou cinq lieues de distance (*). A huit heures, dit l'Auteur de cette relation, nous découvrîmes de la fumée qui s'élevoit de différents endroits ; & en approchant de plus près, nous vîmes distinctement certain nombre de personnes à cheval. A dix heures, nous jettâmes l'ancre sur la côte septentrionale du détroit, à quatorze brasses d'eau : nous étions à environ un mille de terre, & nous n'y eûmes pas plutôt mis l'ancre, que les hommes que nous avions vus sur la côte nous firent des signes avec leurs mains. Sur le champ nous mîmes dehors nos canots ; & nous les arrimâmes.

En approchant de la côte, des marques sensibles de frayeur se manifestèrent sur le visage de nos gens qui étoient dans le canot, lorsqu'ils virent des hommes d'une taille prodigieuse.—— Nous voyions le Cap de la Vierge à l'Est-Nord-Est, & la pointe de sa possession à l'Ouest-quart-de-Sud. A vingt verges du rivage, nous remarquâmes qu'un grand nombre de ces Géants environnoient la plage, & témoignoient par leur contenance, un grand desir de nous voir descendre à terre. Dès que nous y fûmes descendus, les Sauvages accoururent autour de nous, au nombre d'environ deux cents, nous regardant avec l'air de la plus grande surprise, & souriant à ce qu'il paroissoit, en observant la disproportion de notre taille avec la leur. Leur grandeur

(*) Pag. 73.

est si extraordinaire, que même assis, ils étoient presqu'aussi hauts que le Commodore debout, (le Commodore a six pieds de haut.) Il leur distribua des colliers de grains, des rubans & autres colifichets. Ces Patagons furent si charmés de ces petits présents qu'ils regardoient pendus à leur cou, que le Commodore eut beaucoup de peine à se dérober à leurs caresses, sur-tout à celles des femmes, dont les traits du visage répondent parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps. Leur taille moyenne nous paroît être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds. La taille des femmes est aussi étonnante que celle des hommes. Nous vîmes aussi quelques enfants dans les bras de leurs meres, & leurs traits relativement à leur âge, avoient la même proportion.

On voit par cette relation abrégée, mais fidelement extraite, que M. de P. l'a considérablement altérée, & qu'il fait dire à ce Capitaine, ce qu'il n'a peut-être pas même pensé. Pour qu'on ne m'accuse pas de faire à tort ce reproche à M. de P. on en jugera sur ses propres expressions; les voici (*), on peut les comparer avec la relation ci-dessus.

» Aussi-tôt que ces Géants montés sur des chevaux nains, eurent apperçu le Commodore & son » escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au-devant » de lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, & » le caresserent beaucoup en lui donnant des » baisers âcres, les femmes lui firent, de leur côté, » essuyer des politesses encore plus expressives : » *elles badinerent si sérieusement avec lui*, que j'eus, » dit-il, *beaucoup de peine à m'en débarrasser.* Elles » firent aussi amitié au Lieutenant *Cumens*, & lui » mirent la main sur l'épaule pour le flatter; ce » qui le fit tellement souffrir, qu'il en ressentit » pendant huit jours des douleurs aiguës dans cette » partie blessée par le poids de la main robuste des

(*) Tom. I, p. 258.

» sauvageſſes. Ce conte de Gargantua, ajoute M. » de P., fut débité à Londres en 1766. Le Docteur » Maty, ſi connu par ſa petite taille & par ſon » journal britannique, ſe hâta extrêmement d'y » ajouter foi, & de divulguer cette fable dans les » pays étrangers «. Voici comme il s'exprime dans ſa lettre à M. de la Lande.

» L'exiſtence des Patagons eſt donc confirmée; » on en a vu & *manié* pluſieurs centaines. Le ter- » roir de l'Amérique peut donc produire des Co- » loſſes; & la puiſſance génératrice n'y eſt donc pas » dans l'enfance.

Si M. de P., en écrivant ainſi, a eu ſimplement deſſein d'égayer ſon lecteur, après s'être égayé lui-même, on pourroit le lui pardonner. Il pouvoit le faire aux dépens de l'exiſtence des Patagons Géants; à lui permis de contredire l'évidence même, d'exercer ſon talent & d'étaler toute ſa vaſte érudition pour mieux réuſſir dans ſon objet. Mais le public qu'il n'en a pas prévenu, lui pardonnera-t-il de faire parler les Auteurs, qu'il donne pour ſes garants, autrement qu'ils ne parlent? Je doute que quelqu'amateur que l'on ſoit de critique & de raillerie, on ſoit d'humeur à lui paſſer ce ton railleur & mépriſant, avec ce ridicule dont il s'efforce de couvrir le récit des Auteurs qui lui ſont contraires.

Mais loin que M. de P. ait voulu que le public prît tout ce qu'il dit pour un badinage, il annonce poſitivement qu'il ne parle que d'après les Auteurs, & les cite. Malheureuſement pour lui on trouve dans leurs écrits, ce qu'il dit ne pas y être; & l'on n'y voit pas ce qu'il dit en avoir extrait.

Que M. de P., moins timide que M. de Buffon, veuille ſoutenir avec lui, que la Nature ne s'eſt organiſée que depuis peu au nouveau monde; que l'organiſation n'y eſt pas encore achevée de nos jours, c'eſt une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de défendre tant qu'il lui plaira; on ne ſera pas obligé de l'en croire ſur ſa parole, puiſque les faits

déposent contre lui. Mais qu'il enchérisse sur M. de Buffon, qui ne comprend dans son hypothese que les plantes & les animaux, & que M. de P. veuille l'étendre sur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra dire de lui ce qu'il dit du Docteur Maty (*): vos réflexions ne sont pas heureuses; on pourra même ajouter: vos arguments sont bien foibles; & le comble du ridicule est de fermer les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénomenes inconteſtablement faux.

M. de P. n'a pas plus respecté la vérité dans les extraits qu'il rapporte des journaux des deux Capitaines français, MM. de la Gyraudais & Guyot. Il donne le change à ses lecteurs, en supprimant du journal de ce dernier, tout ce qu'il y dit des Patagons Géants qu'il a vus au détroit de Magellan. Il substitue à cette relation une partie seulement de ce que M. Guyot y rapporte des Patagons de taille ordinaire, avec lesquels il a plus séjourné qu'avec les autres. M. de P. en conclut dans ce cas-ci fort raisonnablement: *ce n'étoit donc pas des Géants comparables à ceux du Commodore* Biron: mais M. de P. avoit dessein d'induire le lecteur en erreur, en faisant contraster la relation de M. Guyot avec celles des Commodore Biron & M. de la Gyraudais, en donnant à entendre que M. Guyoit n'a vu d'autres Patagons que ceux de taille ordinaire, & que M. de la Gyraudais nous en a imposé, ainsi que M. Biron; puisque les deux Capitaines Français étoient ensemble dans le Détroit. »N'est-il pas surprenant, ajoute M. de P., » que deux observateurs, qui se trouvent dans le » même lieu, la même année, & au même mois, » varient d'un demi-pied sur la taille des Pata» gons«? Il me paroît encore plus surprenant,

(*) Tom. I, p. 259.

que M. de P. ou l'Auteur du Journal des Savants, qu'il donne pour son garant, aient imaginé cette différence. Qu'on lise les relations de ces deux Capitaines, on les trouvera parfaitement conformes, à quelques détails près, qui confirment même l'existence des Patagons Géants.

De toutes ces relations que j'ai citées, quelques-uns disent n'avoir pas vu cette race de Titans, ou n'en font aucune mention; toutes les autres assurent les avoir vus, & leur avoir parlé. Dire avec M. de P. aux Auteurs des derniers, qu'ils nous ont conté des fables, qu'ils nous en ont imposé, l'assertion paroît un peu hasardée. On ne nie pas poliment des faits. Quant aux relations qui disent n'avoir pas vu ces Patagons, outre que cette preuve négative de leur existence, n'est pas prépondérante avec la preuve affirmative des autres, il est très-aisé de les concilier. Cette race d'hommes giganteſque a été vue au Port Saint Julien par les uns, au Port Desiré par d'autres, au Cap Grégoire & à la Baie Boucaut, & ailleurs encore, par d'autres Navigateurs. On a descendu dans ces mêmes lieux, & on ne les y a pas trouvés. Faudra-t-il en conclure qu'ils n'existent pas? non, la conséquence n'est pas philosophique. Vous avez une, deux, ou trois maisons à la ville & à la campagne; j'ai été, & même plus d'une fois, pour vous y voir, & je n'ai jamais eu le bonheur de vous y trouver; d'autres ont été plus heureux que moi; j'en conclurai que votre existence n'est pas un conte; que les plaisirs que vous avez procurés à ceux qui vous ont vus, le détail des fêtes que vous leur avez données, ne sont pas des fables: j'en conclurai que vous ne faites pas votre demeure habituelle dans une de ces maisons; que vous en changez suivant les saisons, & que j'ai mal pris mon temps pour vous y trouver. L'homme sage, le philosophe doute, quand il ne pense pas avoir des preuves suffisantes pour admettre une chose, sur-tout lorsqu'elle est extraordinaire; mais

il ne nie pas. Une seconde espece d'hommes nie tout ce qui a un air de merveilleux, pour se donner un relief de philosophie. Il est du bel air de n'être pas si crédule. On ne veut pas être confondu avec le peuple ignorant, toujours enthousiasmé du nouveau, toujours disposé à adopter les choses les plus extraordinaires.

L'existence d'une race humaine giganteſque est de ce nombre. Depuis le commencement du seizieme siecle, on nous débite l'avoir trouvée vers le détroit de Magellan : des Navigateurs nous racontent avoir vu ces Géants, leur avoir parlé, avoir bu & mangé avec eux, font la description de leurs vêtements, de leur figure, de leurs armes, qu'ils ont apportés & montrés à tous ceux qui ont été curieux de les voir. Ces témoignages se sont renouvellés successivement depuis 1519 jusqu'à nos jours, que MM. de la Gyraudais & Guyot ont porté à Paris des habits & des armes de ces Colosses, ont fait présent de quelques-uns à M. Darboulin, fermier-général des Postes de France, chez qui je les ai vus & mesurés, & chez lequel vraisemblablement on peut encore les voir. L'existence de ces Patagons Géants est cependant encore un problême pour beaucoup de personnes. Comment le résoudre ? la solution n'est pas difficile. Que quelques Philosophes accrédités de nos jours se transportent sur les lieux ; qu'ils parcourent le pays, & y fassent un séjour assez long pour le visiter dans les différentes saisons ; qu'ils s'informent des habitants du Chiloé & des environs, du terrain qu'occupent ces hommes qu'ils appellent *Chaucahues*, avec lesquels ils communiquent de temps à autre. Si ces philosophes à leur retour nous disent que toutes leurs recherches ont été vaines, l'existence de ces Géants deviendra pour lors plus que douteuse : on sera du moins fondé, en quelque façon, pour la regarder comme une fiction, malgré les preuves qui subsistent du contraire, que l'on trouve dans

les relations des plus célebres Navigateurs. En attendant le retour de ces Philosophes d'un voyage au moins aussi intéressant que tant d'autres, on peut, ce me semble, croire, sans être trop crédule, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une grandeur beaucoup au-dessus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux, le nom que Magellan leur a donné & qu'ils conservent encore parmi nous; toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractere de vérité suffisant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire, & prouver à M. de P. que la race humaine n'est pas si dégnérée dans l'Amérique qu'il voudroit nous le persuader. La rareté du spectacle a peut-être causé quelque exagération dans la mesure de la taille de ces Colosses; mais si l'on doit les regarder comme estimées, & non prises à la rigueur, on verra qu'elles different peu entr'elles.

Pour nous convaincre de cette existence, M. de P. dit qu'on auroit dû nous amener quelques-uns, ou du moins nous apporter en Europe quelques squelettes de ces Géants; M. Guyot que j'ai cité, ainsi qu'un autre Capitaine Malouin, m'a dit dans le courant de notre voyage aux Isles Malouines, qu'en revenant du Pérou, un peu avant la guerre derniere, une tempête l'obligea de relâcher à la côte des terres Magellaniques; qu'il y trouva un squelette entier, à la grandeur duquel on jugea que l'homme de qui étoit ce squelette, devoit avoir eu dans son vivant au moins douze à treize pieds de haut. Qu'étonné de cette grandeur énorme, il avoit mis ce squelette dans une caisse, l'avoit porté à son bord, pour le montrer en Europe. Mais que, quelques jours après, son vaisseau ayant été assailli d'une nouvelle tempête plus violente que la premiere, l'Archevêque de Lima, passager sur son Navire, pour retourner en Espagne, persuada l'équipage que les osse-

ments

ments de ce Païen, que M. Guyot avoit mis dans son vaisseau, étoient cause que Dieu les punissoit par cette tempête, & qu'il falloit contraindre le Capitaine de les jetter à la mer ; ce qui fut exécuté malgré toutes les raisons de M. Guyot. Deux jours après l'Archevêque tomba malade, mourut presque subitement, & fut aussi jetté à la mer. M. Guyot prit occasion de cette mort, qu'il dit aux Espagnols être une punition du ciel, de ce que l'Archevêque avoit soulevé contre lui le Capitaine de l'équipage du Navire, pour un squelette, qu'il n'y a mis que pour satisfaire la curiosité des Européans, & convaincre les incrédules de l'existence de cette race giganteſque. Ce fait prouve encore contre M. de P. non-seulement la réalité des Patagons Géants ; mais que les Espagnols ne sont pas même aujourd'hui guéris du préjugé qu'un cadavre, ou un squelette humain, gardé dans un Navire, traîne avec lui la tempête & le mauvais temps.

Mais quand M. Guyot, ou quelqu'autre Navigateur auroit apporté un ou deux squelettes entiers de Géants, ou même en eussent amené de vivants, en auroit-on été moins incrédule sur l'existence d'une race composée d'hommes de cette espece ? Non, on auroit dit en les voyant, ce sont des Géants, mais tels que la Nature en fait naître quelquefois en Europe, & dont l'existence ne prouve pas une race d'hommes giganteſque dans notre Continent.

Quelque convaincante que puisse être une race d'hommes plus grands, plus gros & plus robustes que ceux de notre Continent, pour prouver que la nature humaine n'est pas dégradée, ni dégénérée en Amérique, les incrédules à cet égard exigent d'autres preuves que celles de l'existence des Géants ; puisqu'elle est encore au moins un problême pour eux. Ces preuves seront fondées sur le rapport, je puis dire unanime, des Auteurs,

qui nous ont donné des relations des peuples du nouveau Monde.

En montrant contre M. de P. la bonté, la beauté & la fertilité du Sol de l'Amérique, nous l'avons suivi du Nord au Sud; retournons sur nos pas; & voyons si les Voyageurs ont vu les peuples de ce pays-là par les yeux de cet Auteur; s'ils ont trouvé la race humaine essentiellement viciée dans toutes ses facultés physiques; si la dégénération avoit atteint les sens & les organes des hommes; si ces hommes sont encore aujourd'hui une espece dégénérée, lâche, impuissante, sans force, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, sans mémoire, incapable d'enchaîner ses idées, & supérieure enfin aux animaux, mais seulement par l'usage de la langue & des mains, inférieure d'ailleurs au plus foible & au moins spirituel des Européans.

Les Américains du Chili sont de bonne taille, dit Frézier (*); ils ont les membres gros, l'estomac & le visage larges, sans barbe; les cheveux gros comme du crin, plats & noirs. On ne voit gueres d'hommes dans les autres parties du monde, qui en approchent pour la légéreté, pour la force à soutenir la fatigue, & pour l'adresse à monter un cheval. Malgré leurs fréquentes débauches, ils vivent des siecles sans infirmités, tant ils sont robustes.

Leur couleur naturelle est basanée, tirant sur celle du cuivre rouge. Cette couleur est générale dans toute l'Amérique, tant méridionale que septentrionale. Sur quoi il faut remarquer que ce n'est point un effet de la qualité de l'air qu'on y respire, mais d'une affection particuliere du sang, car les descendants des Espagnols, qui s'y sont établis & mariés avec des Européanes, & conservés sans mêlange avec les Chiliennes, sont d'un blanc & d'un sang plus beau & plus frais que ceux

(*) Pag. 61 & suiv.

d'Europe, quoique nés dans le Chili, nourris à peu près de même maniere & ordinairement alaités par les naturels du pays.

On ne peut pas attribuer cette couleur de cuivre rouge basanée, naturelle à la peau des Chiliens, au climat du Chili, puisqu'elle est commune à tous les habitans des deux extrémités du nouveau Monde, & à ceux qui vivent entre les deux Tropiques. Le froid & le chaud n'y contribuent donc en rien, & les observations de M. de P. portent par conséquent à faux ?

Sont-elles plus exactes par rapport au dégré de chaud & de froid si différent en Amérique en deçà de l'Equateur, & sous le même parallele dans notre Continent (*) ? il l'ignore. Mais je sais qu'il n'est pas vrai que le froid soit plus vif dans l'Hémisphere Austral, au même dégré qu'en deçà de l'Equateur. Les deux freres Pierre Duclos, & Alexandre Guyot ont doublé deux fois le Cap Horn au cinquante-sixieme dégré de latitude Australe, au milieu de l'Hiver du pays, & même pour éviter les courants violents, & les vents contraires que l'on rencontre ordinairement près de ce Cap, ils furent obligés de s'élever jusqu'au soixantieme dégré, ou environ. Ils m'ont assuré n'y avoir pas ressenti la même rigueur de froid qu'en Europe au quarante huitieme dégré.

Les Français que nous avons établis aux Isles Malouines, sous le cinquante-deuxieme parallele, y ont passé trois Hivers consécutifs. MM. de la Gyraudais & Guyot ont relâché pendant deux mois d'Hiver au détroit de Magellan. Ils m'ont également assuré que le froid y avoit été très-modéré, & même si doux aux Isles Malouines, que sur les eaux dormantes, la glace n'avoit pas été assez forte pour porter, sans se fendre, une pierre du poids de deux ou trois livres.

(*) Tom. I, pag. 8.

Au Chili, comme dans presque toute l'Amérique, le Sexe a une si bonne constitution de corps, qu'il ne semble pas avoir été compris dans la punition portée contre la gourmandise & la désobéissance de la premiere mere du genre-humain. Les Américaines se délivrent du fardeau naturel sans le secours des sages-femmes, & mettent leurs enfants au monde avec une facilité que nos Européanes auroient peine à concevoir. Le temps même de leurs couches ne dure que deux ou trois jours (*). Si c'est là une preuve de la dégradation de la race humaine, les infirmités & la foiblesse seroient donc une perfection : alors M. de P. aura raison d'avancer que nous pouvons nous flatter d'être mille fois plus parfaits que les Américains.

Ils élevent leurs enfants de maniere qu'on les voit marcher sans appui dès l'âge de six mois ; & l'on ne trouve gueres parmi eux de ces âges abrégés que l'on rencontre si communément chez nous. La durée de leur vie passe ordinairement le terme de la nôtre ; leur vieillesse est extrêmement vigoureuse (**) ; à quatre-vingt-dix ans les hommes engendrent encore.

Laet nous assure même avoir vu des sauvageses fécondes encore à quatre-vingt.

Les Caraïbes vivent cent cinquante ans & quelquefois davantage. M. Laudonniere & les sept Français qui échapperent dans la Floride, aux cruautés des Espagnols, furent accueillis par le Roitelet *Saturiova*, âgé de plus de cent cinquante ans, & qui avoit chez lui ses petits-fils jusqu'à la cinquieme génération inclusivement (***). Vincent le Blanc donne une vie aussi longue aux Canadiens & à ceux du Royaume Casubi. Pirard dit la même chose des Brésiliens ; d'autres des Péru-

(*) La Hontan, p. 138.
(**) Hist. Nat. des Antilles.
(***) *Ibid.*

viens & des autres peuples de l'Amérique. Si cette durée de la vie n'est pas une preuve d'une bonne constitution corporelle, j'avoue que j'ignore ce qu'il faut à M. de P. pour l'en convaincre.

§. III.

Des qualités du cœur & de l'esprit des Américains.

Le sentiment des Auteurs n'est pas moins unanime sur les qualités du génie, de l'esprit & du cœur des Naturels de l'Amérique, qu'il l'est sur la bonne constitution de leur corps. Nous avons vu qu'en quelque canton que l'on aille l'on y trouve des hommes bien faits, de belle taille & d'une constitution si robuste, qu'elle est à l'épreuve de tout. M. de P. nous les avoit cependant présentés comme une race d'homme énervée & viciée jusques dans ses principes. Il nous dit avec la même assurance, mais avec aussi peu de fondement, que les facultés de leur ame ne le sont pas moins. Peut-être a-t-il jugé de tous les peuples du nouveau Continent par les Péruviens qui habitent aujourd'hui avec les Espagnols, ou dans leur voisinage, mais il se seroit bien trompé.

Ce que les naturels du Pérou ont de commun avec ceux du Chili & de quelques autres, c'est qu'ils ne sont pas moins ivrognes, ni moins adonnés aux femmes (*), & qu'ils vivent néanmoins des siecles. Ils sont également sans ambition pour les richesses qu'ils tirent des entrailles de la terre pour satisfaire notre cupidité. Mais ils en different beaucoup quant à la bravoure & à la hardiesse.

Les Péruviens d'aujourd'hui sont timides, pusillanimes, au reste malins, dissimulés & fournois

(*) Frezier, pag. 56 & 76.

c'est l'appanage de la foiblesse, & des ames subjuguées. Les Espagnols en ont toujours agi, & agissent encore avec ces Indiens, comme avec des vaincus opiniâtres, contre lesquels on emploie la force supérieure que l'on a sur eux, & avec une barbarie tyrannique qui egale la plus grande inhumanité. Cette barbarie toujours soutenue par les mauvais traitements que les Péruviens en essuient, les rend craintifs: la timidité est toujours lâche & sans cœur. Mais les peuples des Andes, du Chili, des environs de la Guyane & du Mexique ont conservé leur ancienne bravoure qui les a soustraits jusqu'à présent à la domination Espagnole.

M. de P. l'ignoroit peut-être, ainsi que le courage, la bravoure & la liberté dont jouissent encore tous les peuples de l'Amérique septentrionale, & d'une partie de la méridionale, lorsqu'il a dit qu'ils n'avoient eu ni le courage de s'opposer à l'esclavage, ni celui de travailler à s'y soustraire.

On ne doit pas être surpris s'il y a aujourd'hui si peu d'Indiens au Pérou, malgré le nombre prodigieux d'habitans de ce grand Empire avant la conquête qu'en firent les Espagnols. Le travail des mines en a diminué extraordinairement le nombre. Les cruautés des Curés & des Corrégidors en ont engagé beaucoup à fuir chez les nations voisines, qui ne sont pas conquises..... Ceux-ci savent très-bien s'accorder sur leurs intérêts communs. C'est par leur bravoure & leur bonne conduite qu'ils ont autrefois empêché les Incas du Pérou de pénétrer chez eux, & qu'ils ont borné les conquêtes des Espagnols à la riviere de *Biobio* & aux montagnes de la Cordiliere, où l'on trouve une infinité de mines de toutes sortes de métaux & de minéraux, le fer excepté. Mais on y supplée dans ce pays-là par la fonte (*) & le cuivre. Ce dernier s'y trouve même pur, & en masses si considéra-

(*) Frezier, *ibid.*

bles, qu'on y a vu des *Pepites*, ou morceaux de plus de cent quintaux. Don Juan de Mélandes a donné le nom de Saint Joseph à la montagne d'où on le tire. Il en montra à M. *Frezier* un morceau du poids de quarante quintaux, qu'il employoit pendant mon séjour à la Conception, dit cet Auteur (*), à faire six canons de campagne de six livres de balle.

Ces montagnes me rappellent d'avoir lu dans l'Ouvrage de M. de P. (**), que l'élévation du terrain de la Tartarie orientale forme la bosse la plus élevée & la plus énorme de notre Globe. Il avoit oublié sans doute, que depuis qu'on a mesuré les montagnes de *Cimboraco*, la hauteur & l'étendue des Andes ou Cordilieres, elles ont été reconnues unanimement pour les montagnes les plus élevées de toute la terre. Il l'avoit dit lui-même d'après les observations de MM. de la Condamine & Bouguer. Ce seroit donc en Amérique, & non en Tartarie, suivant son système, qu'il faudroit chercher les plus anciens peuples de l'Univers: il traite cependant les Américains de peuple nouveau & encore dans l'enfance. Pour appuyer cette hypothese, M. de P. nous les représente comme des hommes dont les facultés sont encore tellement engourdies, qu'on n'a pu jusqu'à présent les développer pour en faire des hommes. Si nous en croyons cependant ceux qui ont vécu long-temps avec eux, ils ne manquent pas d'esprit, & il n'a besoin que de culture (***). Ils raisonnent fort bien, & ne font rien qu'ils n'y aient mûrement pensé. Ils consultent toujours entr'eux avant que d'entreprendre quoi que ce soit, prennent l'avis des anciens, auquel ils déferent beaucoup, à cause de leur expérience.

Nous reconnoissons la bonté de leur esprit, dit

(*) Frezier, *ibid.*
(**) Tom. II, p. 284.
(***) Voyage de la France équinoxiale, p. 351 & suiv.

le Baron de la Hontan, dans leur façon de traiter avec nous, & sur-tout dans leurs ruses de guerre. Ils sont même dissimulés, & souvent lorsqu'ils vous caressent le plus, c'est alors qu'il faut s'en défier. Ils ont naturellement du penchant pour la gravité; ce qui les rend très-circonspects dans leurs paroles & dans leurs actions (*); cependant ils gardent un certain milieu entre la gaieté & la mélancolie; mais les jeunes gens sont gais, & trouvent les manieres françaises assez de leur goût.

Lorsqu'ils sont avec des amis sans témoins, ils raisonnent très-bien, & avec autant de hardiesse que lorsqu'ils sont dans le conseil. Ce qui paroîtra extraordinaire aux personnes qui ne les connoissent pas sous d'autres idées que celle de *Sauvages*, c'est que n'ayant pas d'études & suivant les pures lumieres de la nature, ils soient capables de fournir à des conversations souvent de plus de trois heures, sur toutes sortes de matieres, & dont ils se tirent si bien, qu'on ne regrette jamais le temps que l'on a passé avec ces philosophes rustiques.

Les Mexicains sont bien partagés du côté de l'esprit (**); ont du génie pour la Musique instrumentale, & pour la peinture. Ils font de très-jolis tableaux avec les plumes de leur admirable oiseau *Cincon*; & ils excellent en ciselure d'orfévrerie, comme les Chiliens en broderie d'or & d'argent: leurs ouvrages sont admirés des connoisseurs.

Quoique les sauvages n'aient pas appris la Géographie, ils font les Cartes les plus exactes des pays qu'ils connoissent. Il n'y manque que la latitude & la longitude des lieux. Ils y marquent le vrai Nord, suivant l'étoile polaire, les ports, les havres, les anses, les rivieres, les côtes des lacs, les montagnes, les bois, les marais, les chemins, les prairies, &c. en comptant les distances par

(*) Pag. 103 & suiv.

(**) Atlas & Dissert. de Guedeville, Tom. VI, p. 102 & suiv.

journées, demi-journées de guerriers; chaque journée valant cinq lieues. Ces Cartes chorographiques particulieres sont faites sur des écorces d'arbres (*). Ils ont une idée merveilleuse de tout ce qui est à leur portée, ayant acquis leurs connoissances par une longue expérience, & par le raisonnement. On les voit traverser des forêts de cent lieues sans s'égarer, & ils connoissent exactement l'heure du jour & de la nuit, lors même que le temps est couvert à ne voir ni le soleil ni les étoiles. Leur vue est si bonne & leur odorat si fin, qu'ils suivent la piste des hommes ou des bêtes sur l'herbe & sur les feuilles. On ne sauroit donc disconvenir, continue *la Hontan*, que les Sauvages n'aient beaucoup d'esprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien leurs intérêts & ceux de leurs nations (**).

Sans avoir de Licurgues pour législateurs, les Caraïbes, & en général tous les Américains respectent infiniment les vieillards, les écoutent avec attention, déferent aux sentiments des anciens, & se reglent sur leurs volontés. Ils sont naturellement francs, véridiques, & ont donné dans tous les temps des marques de candeur, de courtoisie, d'amitié, de générosité & de gratitude. Ceux qui les ont pratiqués long temps, leur rendent plus de justice que M. de P. Si l'on trouve aujourd'hui chez eux le mensonge, la perfidie, la trahison, le libertinage & plusieurs autres vices, on doit s'en prendre aux pernicieux exemples des Européans, & aux mauvais traitements que ceux-ci ont exercés contr'eux. A chaque page des relations, on voit combien ceux de l'ancien Continent ont fait valoir dans le nouveau, l'art qu'ils savent si bien, de tromper vilainement. On y voit la foi promise, fausse lâchement dans toutes les occasions, les

(*) La Hontan, page 203.
(**) *Ibid.* page 112.

Européans toujours pillant, brûlant impitoyablement les maisons & les villages des Américains, violant leurs femmes & leurs filles, & se laissant emporter à mille autres excès inconnus à ces peuples avant que les Européans les eussent fréquentés.

M. de P. accuse les naturels du nouveau Monde d'une indifférence hébétée à l'égard de tout, & d'une insensibilité stupide, qui font, dit-il, le fond de leur caractere, au point qu'aucune passion n'a assez de pouvoir sur eux pour ébranler leur ame (*), que c'est un vice de Nature, une foiblesse d'esprit & de corps. Mais l'en croira-t-on plutôt que ceux qui les ont fréquentés long temps ? Il est vrai qu'ils ne sont pas jaloux, & qu'ils se moquent des Européans à cet égard. On ne voit jamais parmi eux cette fureur aveugle que nous appellons amour. Leur amitié, leur tendresse, quoique vive & animée, ne les entraîne jamais dans ces emportements, & ne les porte pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en sont possédés. Jamais femmes ni filles n'ont occasionné de désordres chez eux. Les femmes sont sages & les maris aussi, non par indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils ont de dénouer, quand ils veulent, le lien du mariage. Les filles sont libres, maîtresses de leurs corps & de leurs volontés, ainsi que les garçons, elles usent de cette liberté, comme bon leur semble, sans que pere, mere, frere ni sœur aient droit de leur faire des reproches à ce sujet (**).

Mais les Américains ne sont pas indifférents sur la gloire; ils se piquent même de valeur. Quand M. de P. a parle d'eux comme il l'a fait, il ignoroit leur amour pour la gloire, & que leur vanité est le vrai mobile de presque toutes leurs actions.

L'aventure du Pere Feuillée prouve bien que ces peuples ne sont pas si insensibles que le dit

(*) Tom. II, p. 41.
(**) La Hontan, p. 113.

M. de P.; un seul mot, le terme de *pauvre femme*, manqua à lui coûter la vie. Recevez, *pauvre femme*, cette piastre, dit le Pere Feuillée à une vieille Indienne, qu'il croyoit dans la misere. » Je n'eus pas » achevé de prononcer ces paroles, dit-il (*), que » s'élevant de rage sur ses pieds, elle se jetta sur » moi avec furie, prête à m'égorger ; de plus, elle » m'accabla de mille injures, & de mille différen- » tes malédictions, dont la langue Indienne est » toute remplie, me reprocha toutes les cruautés » atroces que les Européans avoient exercées sur » eux, en ravissant leurs biens & leurs trésors; elle » me fit sentir que je ne devois pas la traiter de » *pauvre femme*, disant que je n'étois moi-même » qu'un gueux, contraint d'abandonner mon pays, » & d'entreprendre de si longs & de si pénibles » voyages pour venir enlever leurs trésors ; qu'au » reste les Indiens possédoient plus de richesses dans » un petit coin de leur Empire, que les Européans » dans toute l'étendue de leurs plus grands Royau- » mes. Les deux Indiens qui étoient avec elle, » se contenterent de me chasser de cette cabane, » par ordre de cette mégere, qui ne voulut jamais » entendre raison, & me jetta ma piastre au nez. » Je la ramassai, quoiqu'assez mortifié d'avoir don- » né de l'argent pour me faire accabler d'injures, » & me voir même exposé à perdre la vie. Je me » trouvai fort heureux d'être échappé de leurs » mains à si bon marché.

Cet exemple entre mille autres prouve combien M. de P. a tort de dire que rien n'est capable d'émouvoir leur ame. D'ailleurs, ils sont très-jaloux de passer pour vaillants & courageux. Cette ambition les porte à souffrir les plus cruels tourments sans se plaindre. Aussi les naturels des Isles Antilles & de la terre ferme qui les avoisine, aiment à être appellés *Caraïbes*, parce qu'en leur lan-

(*) Page 386.

gue ce terme signifie *braves & belliqueux*. Ils ne sont cruels qu'envers leurs ennemis reconnus ; par la douceur & les bonnes manieres on gagne tout sur eux. J'admire la réflexion de M. de P. à cet égard. Est-elle bien philosophique, quand il en conclut que les Américains n'en sont que plus stupides, & par là se rapprochent davantage des enfants & des animaux que l'on apprivoise par la douceur ? Pense-t-il donc que pour être homme, on doive être inaccessible aux sentiments d'honneur, aux impressions de la douceur & de l'humanité ; ou que tous les hommes sont du caractere des Negres & de quelques autres nations, qui veulent être menés rudement & à force de coups, sans quoi ils deviennent insolents, paresseux & infideles ? Ce seroit par là-même qu'ils ressembleroient bien mieux aux ânes & autres animaux domestiques qu'on ne fait obéir qu'à coups de bâton.

Non, non, les Américains sont des hommes, & des hommes susceptibles de sentiments de gratitude. Ils sentent le bien qu'on leur fait, ne l'oublient pas dès qu'ils n'ont plus besoin de vous, comme la plupart des peuples civilisés de notre Continent, & ils se conduisent par principes d'honneur & de reconnoissance.

Les richesses ne les tentent pas ; ils n'ont pas l'ambition d'accumuler de l'or & de l'argent ; mais si en conséquence de leur indifférence à cet égard M. de P. a raison de les traiter de stupides, nous avons donc été jusqu'à présent des sots admirateurs de Bias, & de ces autres Grecs à qui nous avons donné les titres de *sages* & de *philosophes*. Ceux-ci méprisoient les richesses, & ceux qui avoient l'ambition d'en amasser. Les Américains reprochent à tout propos aux Européans leur avarice & leur ambition qu'ils ont d'accumuler des biens pour eux, qui n'en jouissent pas, & pour leurs enfants, qui les prodiguent ensuite. Ils se moquent de nous, dit l'Auteur de l'Histoire na-

turelle & morale des Antilles, ils se moquent de nous, & disent que, puisque la terre est si capable de fournir la nourriture à tous les hommes, ils devroient s'occuper simplement de sa culture. Aussi, ajoute le Chevalier de Rochefort, sont-ils libres des soucis des choses qui appartiennent à la vie, & incomparablement plus robustes, plus sains, plus gras que les Européans. Ils vivent sans chagrins, sans inquiétudes, méprisant l'or & l'argent, comme les Lacédémoniens. Les préjugés de l'éducation nous les font regarder comme des hommes réduits à la derniere misere; mais ils sont effectivement plus heureux que nous. Ils ignorent les curiosités & les commodités superflues, qui deviennent des besoins pour nous, & que l'on recherche en Europe avec tant d'avidité & de peines. Ils s'en passent, & avec réflexion. Leur tranquillité n'est point troublée par les subsides & l'inégalité des conditions. Ils ne souhaitent pas cette magnificence de logements, de meubles, d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition sans la satisfaire, & flattent quelques moments la vanité, sans rendre l'homme plus heureux. Ce qui est encore plus remarquable, dit Frézier, c'est qu'ils sentent très-bien leur bonheur, quand ils nous voient chercher de l'argent avec tant de fatigues.

Il faut peu de chose pour ranimer leur fierté naturelle; & comme ils sont fort orgueilleux, ajoute le même Auteur, ils souffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander. Mais l'on trouve parmi ces peuples que nous appellons *Sauvages*, autant de police, & plus de bonne foi que chez les nations les plus éclairées, & les mieux gouvernées. S'ils vont à la chasse ou à la pêche; s'ils abattent des arbres pour faire des maisons, ou clorre un jardin, ils le font autant par divertissement que par le besoin de nourritute, & par la nécessité de se garantir des bêtes féroces. Ces peuples ne peuvent revenir de l'étonnement que leur

cause la préférence que les Européans donnent à l'or & à l'argent sur le verre & le cristal, qui ont, disent-ils, bien plus d'éclat & de brillant. Ils montrent aux Chrétiens une piece d'or en leur disant : voilà le Dieu des Chrétiens. Pour ceci ils quittent leurs pays ; pour ceci ils viennent nous persécuter, nous chasser de nos habitations ; pour ceci ils se tuent ; pour ceci ils sont toujours dans l'inquiétude & les soucis. Quand ils voient un Européan triste & pensif, ils lui en font doucement la guerre, & lui disent : Compere, (terme d'amitié) Compere, tu es bien misérable d'exposer ta personne à de si pénibles voyages, de te laisser ronger à tant de soucis. La passion des richesses te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes continuellement que quelqu'un ne te vole en ton pays, ou dans celui-ci, ou que tes marchandises ne soient englouties par la mer : ainsi tu vieillis en peu de temps ; tes cheveux blanchissent, ton front se ride, mille incommodités te tourmentent ; & au lieu d'être gai & content, ton cœur rongé par le chagrin te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu viens nous chasser de notre pays, & tu nous menace sans cesse de nous ôter le peu qui nous en reste ; que veux-tu donc que devienne le pauvre Caraïbe ? faudra-t-il qu'il aille habiter la mer avec les poissons ? ta terre est donc bien mauvaise, puisque tu la quittes pour venir prendre la mienne, ou tu as bien de la malice de venir ainsi de gaieté de cœur me persécuter (*) !

Cette plainte, ce doux reproche sont-ils d'un stupide & d'un hébêté ? je le demande à M. de P. & à ceux qui adoptent son opinion : ou plutôt n'est-ce pas une leçon donnée à des gens qui ont en effet besoin d'aller à l'école de la raison & du bon sens ?

Oui, les naturels de l'Amérique en ont beaucoup.

(*) Histoire naturelle & morale des Antilles.

Ils aiment & estiment leur pays plus que celui des autres. Ont-ils tort ? que viendroient-ils chercher en Europe pour les besoins de la vie, & la conservation de leur existence, unique objet de leurs desirs ? Plus sensés, plus sages que nous, ils sont comme Socrate, de qui Platon disoit qu'il étoit moins sorti d'Athenes pour voyager, que les aveugles & les boiteux : qu'il ne desira jamais de voir d'autres villes que la sienne, ni de vivre sous d'autres loix.

Nos ambitieux à qui la passion des richesses tourne la tête, & leur ôte la faculté de réfléchir philosophiquement, taxent, avec M. de P., cette indifférence de foiblesse d'esprit & de corps. Ne devroient-ils pas la regarder comme une vertu ? elle est d'autant moins étonnante chez les Américains, que le Sol des pays qu'ils habitent, leur fournit de lui-même, non-seulement tout ce qui est de nécessité, mais encore mille agréments, dont nous ne jouissons chez nous qu'à force de peines & de travaux. Ulysse, le plus sage des Grecs, dit Cicéron (*), préféra Ithaque à l'immortalité.

Ces peuples, qu'un orgueil fort mal placé nous fait mépriser, sont heureux au moins en ce qu'ils ignorent le *tien* & le *mien* ; ces deux mots si funestes à la société, & desquels ont pris naissance toutes les divisions, toutes les querelles qui s'élevent parmi les hommes. L'intérêt ne cause point de procès parmi eux. Tout ce qui est à l'un est à l'autre ; & les secours mutuels qu'ils se prêtent en toutes occasions, font voir que, si leurs mœurs manquent de culture, & de ce qu'il nous plaît d'appeler du beau nom de *politesse*, les principes naturels d'humanité sont encore plus entiers parmi eux, que chez les peuples civilisés, qui les méprisent. Cette indifférence des Américains pour les richesses, n'a pas la

(*) *Tantâ vis patriæ est, ut Ithacam illam in asperrimis Saxulis tanquam nidulum affixum sapientissimus vir immortalitati anteponeret.* Cic. Lib. I. de Orat.

religion pour principe, puisqu'on convient presqu'unanimement qu'ils n'ont aucun culte, & que l'on ne trouve pas même dans leurs langues un terme pour exprimer la Divinité. C'est une vraie philosophie naturelle, & non une apathie générale pour tout. Extrêmement ambitieux de gloire, quand il faut aller à la guerre, les chefs les exhortent tous à se bien comporter. Ils leur remontrent la gloire qu'ils recevront, s'ils se font remarquer par des actions de courage & de bravoure; & au contraire l'infamie éternelle qui les attend, s'ils sont lâches & poltrons.

On ne voit parmi eux d'autres honneurs héréditaires, que celui d'être respecté comme anciens à cause de leur expérience. Le Chef ou Capitaine ne doit le choix que l'on fait de lui qu'à son courage, sa bravoure, sa bonne conduite & ses belles actions. Anciennement, celui qui aspiroit à cette dignité, étoit obligé de passer par des épreuves capables d'en faire perdre l'envie au plus intrépide : Il devoit tout endurer, sans faire paroître le moindre signe de douleur. On peut voir le détail de ces épreuves dans les relations de Laet, de Léry, de Biet, dans les dissertations de Guedeville, &c. aujourd'hui presque toutes les nations du nouveau Monde choisissent pour chef ceux qui se sont acquis beaucoup de réputation, de force, de bravoure & de courage dans les guerres qu'ils ont soutenues contre leurs ennemis.

Mais le Chef ou Cacique n'a d'autres fonctions que de marcher à la tête de ses Camarades pour le temps de la guerre : d'en exposer le sujet, après avoir convoqué l'assemblée ; de prescrire les jours de pompe & de réjouissance : mais il n'a aucun pouvoir sur ceux de la nation.

Ces peuples si idiots, suivant nous, conservent cependant un tel sentiment de liberté, qu'ils traitent les Européans de vils esclaves sur ce qu'ils se soumettent aveuglément aux volontés d'un seul homme, qui dispose d'eux comme d'un troupeau

de

de moutons & de marionnettes qu'il fait mouvoir à son gré.

Où M. de P. trouvera-t-il donc cette prétendue lâcheté des Américains ? En ce qu'ils font la guerre par surprise : comme si parmi les Européans on ne se fait pas encore aujourd'hui un mérite d'employer la ruse pour surprendre son ennemi. Ignoroit-il l'axiôme *virtus an dolus quis in hoste requirat* ? La ruse & la supriſe ne ſont donc pas toujours des preuves de lâcheté. Les Canadiens, les Mexicains, les Caraïbes, ſont, il eſt vrai, la guerre par ſurpriſe; mais tout le monde ſait qu'ils ſont braves (*), courageux, qu'ils veulent toujours vaincre ou mourir, & ſe font plutôt hacher en pieces que ſe laiſſer prendre. Ils ſe jettent même avec fureur au milieu des ennemis, pour culbuter tout ce qui leur fait réſiſtance, & pour arracher des mains des ennemis leurs camarades bleſſés ou priſonniers. Les Icaques s'eſtimeroient deshonorés, ſi, lorſqu'ils arrivent ſur le territoire de leurs ennemis, ils ne leur donnoient avis de leur arrivée (**), & ne les ſommoient de prendre les armes pour ſe défendre.

Les Américains, voiſins du Chili, peuple belliqueux, qui ont ſouvent vaincu les Eſpagnols, & n'en ont pu encore être ſubjugués, leur font déclarer la guerre & leur dire : *nous irons te trouver dans tant de lunes.* Les Incas faiſoient de même avant l'invaſion des Eſpagnols. Preſque tous ces peuples ont la gloire & la bravoure en ſi grande recommandation, que pour en réveiller & nourrir les ſentiments dans le cœur de la jeuneſſe, ils ne peuvent ſe marier qu'au retour de la guerre. Ceux qui ne s'y ſont pas comportés vaillamment, ne trouvent point de filles qui veuillent le épouſer. Une femme eſt le prix du courage & des ſentiments généreux. Chez les Breſiliens il faut avoir

(*) Hiſt. Nat. des Antilles.
(**) Garcilaſſo, Lib. 5. Chap. 12.

tuer quelques ennemis, & en montrer les dépouilles ; cet usage est encore en vigueur dans quelques cantons de la Tartarie & de la Carmanie (*). Qui ne sait que Saül exigea de David les têtes de cent Philistins, comme une condition préalable pour lui accorder sa fille en mariage ?

Non, il n'est pas vrai que les naturels de l'Amérique soient tous une race d'hommes lâches, pusillanimes, sans force & sans vigueur de corps & d'esprit. Les Anglais en firent une triste expérience dans la derniere guerre du Canada. Ceux-ci renfermés dans le Fort Edward, ne purent résister à l'assaut qu'y donnerent les Iroquois, très-inférieurs en nombre aux Anglais. M. de Moncalm, pour ménager ces braves Américains, peu au fait de l'attaque d'un Fort, vouloit la confier aux Français qu'il commandoit, & laisser les Sauvages pour le camp de réserve. Ceux-ci l'ayant appris, sentirent leur amour-propre très-mortifié : leur orgueil se réveilla, ils se crurent méprisés. Dans cette idée ils vont trouver M. de Moncalm, lui demandent d'être commandés pour l'attaque du Fort, & d'y donner l'assaut, ou qu'ils se retireroient chez eux. Pour ne pas les rebuter, M. de Moncalm y consentit, les Iroquois donnerent l'assaut & emporterent le Fort, malgré la vigoureuse résistance des Anglais.

Seroit-ce par lâcheté que les Péruviens & les Mexicains se sont laissés subjuguer par une poignée d'Espagnols ? j'ai de la peine à le croire d'après les relations des Espagnols mêmes. Ceux-ci employerent tout ce que la fourberie, la trahison & l'inhumanité furent capables de leur inspirer contre des peuples remplis de bonne-foi, qui loin de se défier des Espagnols, les reçurent dans leurs Villes & dans leurs Palais, leur firent l'accueil le

(*) Vincent le Blanc. I. Part. Chap. 30. & Alexandre d'Alexand. Liv. I. Chap. 24.

plus gracieux, leur donnerent des présents comme à des amis, leur montrerent tout ce qu'ils avoient de plus riche & de plus superbe, & ne se mirent en défense que quand la trahison des femmes Indiennes ne permit plus aux Péruviens & aux Mexicains de faire une résistance capable de les soustraire à l'esclavage.

Les Espagnols arrivent en Amérique, s'y présentent comme des Centaures qui leur étoient inconnus, précédés d'instruments qui imitent les éclairs & le tonnerre, & en produisent les tristes effets. Le ciel & la terre paroissoient avoir conjuré leur perte. Avec la même simplicité des Américains, quel Européan n'eût pas été saisi de la même admiration & de la même crainte ? M. de P. a-t-il donc raison d'en conclure que c'est par une lâcheté impardonnable & par stupidité qu'ils se sont plongés dans l'esclavage (*) ? ceux qui n'ont pas subi le joug des Européans, nous prouvent le contraire.

L'admiration étant fille de l'ignorance, il n'est pas surprenant que les naturels de l'Amérique nullement au fait des arts, enfants de notre ambition, de notre convoitise, de notre méchanceté & de notre luxe, & connoissant peu ou point du tout ces belles choses que l'étude & l'expérience ont rendu familieres aux nations civilisées, aient été saisis d'étonnement à la vue d'objets extraordinaires, & de mille choses dont ils n'avoient point d'idées ? La simplicité dans laquelle ils étoient, & sont encore élevés, en est la véritable cause. Lorsque M. de P. nous la donne pour une vraie stupidité, y avoit-il bien réfléchi ? la simplicité rend crédule ; l'ignorance fait prendre le change ; mais elles n'ôtent ni la mémoire, ni le bon sens.

L'imagination en est, il est vrai, moins féconde, moins variée, faute d'une mémoire exercée &

(*) Tom. II, pag. 130.

meublée d'images infiniment différentes, d'où pullulent une prodigieuse quantité d'idées; mais en a-t-on moins la faculté de lier celles que l'on a?

Les idées des peuples du nouveau Monde se bornent presque à leurs besoins. Comme ils sont en petit nombre, parce qu'ils se réduisent à ce qui peut contribuer agréablement à la conservation de leur être; l'ambition, l'avarice, la sensualité, le luxe & tout ce qui en est une suite, ne les dominant point, leur esprit ne se donne pas l'effor & ne s'exerce pas à trouver des moyens de satisfaire des besoins qu'ils ignorent, & qui ne sont devenus réels pour nous que par l'habitude & les abus de notre éducation.

Il y a bien loin de cette simplicité Américaine à la stupidité! Par la première ils sont étonnés, ils admirent; hé combien n'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui nous prouvent à ce prix que tous les Américains ne sont pas en Amérique!

Par la stupidité on est incapable de suivre la connexion des idées, d'en combiner les rapports. Ce n'est pas par où pechent les naturels du nouveau Continent, malgré le ton affirmatif avec lequel M. de P. nous l'assure. Si l'ignorance de nos sciences & de nos arts les prive de beaucoup de commodités & de plaisirs, ils sont en revanche exempts de beaucoup de soucis, de beaucoup de peines, qui se multiplient chez nous à proportion de nos connoissances & de notre ambition. Nous sentons très-bien quel bonheur ce seroit de nous rapprocher de cette simplicité; puisque nous nous plaignons sans cesse de ce que notre état & nos besoins factices nous obligent de nous en éloigner. Nous prêchons sans relâche ce bonheur que nous reconnoissons dans la médiocrité; nous sommes des hypocrites, avouons-le de bonne foi, nous sommes des fourbes qui agissons en Européans, & pensons en Américains. N'y a-t-il pas

plus de stupidité à se tourmenter l'esprit & le corps, pour satisfaire à des besoins fictifs, fruits de notre imagination déréglée, qu'à les ignorer, ainsi que l'art & l'industrie de les satisfaire? la misere, la gêne donnent de l'industrie & de l'esprit. *Vexatio dat intellectum.* Voilà où en sont réduits les Européans, & ils ont la folie de se croire au milieu de la misere, plus heureux que les Américains. Il me semble de voir le plus vil des hommes, un mendiant Espagnol à qui tout manque, marcher encore d'un pas grave & méprisant, croire & dire que toute la terre est à lui, & ne reconnoître au-dessus de lui que la Divinité. Un peu moins d'orgueil & de vanité, & nous estimerons mieux les choses ce qu'elles valent.

Si les Américains ignorent la Géométrie, c'est que ne connoissant ni le *tien* ni le *mien*, ils n'ont pas besoin de placer des bornes pour marquer les limites des usurpations. Ils savent très-bien compter les années & les mois par les Astres, sans le secours de cette Astronomie, que nous employons à diriger la route de nos vaisseaux, pour aller envahir un or qu'ils méprisent, & sans laquelle ils prennent comme nous les saisons telles qu'elles se présentent, sement & cueillent les fruits de la terre dans leur maturité. Ainsi contents de leur pays & de ses productions, ils ne sont ni curieux d'envahir celui des autres, ni assez fous pour aller courir les dangers & les risques de la vie, inséparables des voyages qu'il faut entreprendre pour y parvenir. Couchés tranquillement dans leurs cabanes, étendus sur des peaux d'animaux, ou sur des nattes, le sommeil vient à eux aussi-tôt qu'ils le desirent: pendant qu'ennemi juré des soucis & des inquiétudes, compagnons inséparables de l'ambition, de la mollesse, & de la cupidité, Morphée fuit loin de ces appartements où l'or enlevé à ces philosophes rustiques, éclate, brille, éblouit de toutes parts. Toujours libres, parce que ces enfants de la Nature sentent mieux

que nous les prérogatives & les droits de l'humanité, ils ne savent ce que c'est que de se donner des fers forgés par l'ambition, fabriqués par la vanité, & stupidement portés par la foiblesse. Ces idiots Américains savent défendre leur vie, sans avoir l'idée d'arracher les hommes du sein de leur famille & de la culture des terres, pour leur apprendre l'art inhumain & cruel de s'entre-tuer méthodiquement, & pour en faire, pendant que l'ambition sommeille, des esclaves fainéants dans certains pays, & dans d'autres des marionnettes misérables.

Autre preuve de la stupidité des peuples de l'Amérique, suivant M. de P., mais aussi peu concluante que celles dont nous avons parlé. Ils ne sauroient, dit-il, compter au-delà de vingt; & sont réduits, pour exprimer ce nombre, à montrer tous les doigts de leurs pieds & de leurs mains.

Ce sentiment est celui de quelques Auteurs, & adopté un peu trop légérement par M. de P. : lui qui réfléchit si philosophiquement, a-t-il pu se persuader que ces Peuples ne sauroient réellement compter au-delà du nombre-vingtieme? ils se trouvent souvent dans le cas de faire des calculs plus étendus : ils le font : comment donc s'y prennent-ils? ils ont donc une maniere de les faire, une Arithmétique inconnue à M. de P. & aux Auteurs qu'il cite pour ses garants.

Quand les Caraïbes se proposent de faire une chose au bout d'un temps dont le terme est très-éloigné, ils mettent dans une callebasse la quantité de pois ou de petits cailloux qui exprime le nombre des jours au bout desquels ils doivent faire la chose proposée : à la fin de chaque jour, i's ôtent un pois de la callebasse, le dernier pois ôté, ils font ce qu'ils avoient dessein de faire.

D'autres peuples font à une ficelle autant de nœuds, ou sur un petit bâton autant de crans qu'il doit s'écouler de jours jusqu'à celui qu'ils ont en vue. Tous les jours ils dénouent un nœud

ou effacent un cran, jusqu'au dernier : alors ils partent pour la guerre, si c'etoit l'objet de leur calcul, ou font ce qu'ils s'étoient proposé.

Dans leurs langues, je l'avoue sur la bonne foi des Auteurs, nous ne connoissons point de termes qui expriment des nombres au-delà de vingt : mais parce qu'ils nous sont inconnus, devons-nous en conclure qu'il n'y en a pas? Chez nous, deux fois dix ou vingt sont des termes équivalents, comme trois fois dix est le synonyme de trente. Quand nous n'aurions pas enrichi notre langue des mots vingt, trente, on en concluroit fort mal que nous ne savons pas compter jusqu'à ces nombres, puisque nous pourrions y suppléer par deux fois dix, ou trois fois dix, & ainsi des autres nombres supérieurs.

Pour calculer jusqu'à dix, les Américains ont réuni les deux nombres cinq des doigts de chaque main : ils avoient donc l'idée de doubler ce nombre cinq, qui leur étoit connu, & d'en former celui de dix : ils connoissoient donc également les nombres depuis un jusqu'à dix, savoient en faire l'addition, & même le répéter comme nous pour compter jusqu'à vingt : pourquoi ne l'auroient-ils su faire jusqu'à trente & au-delà?

N'ayant pas l'usage de l'écriture, ils ont eu recours à leurs doigts, comme le font nos Européans qui ne savent pas écrire. Les doigts sont pour les uns & pour les autres des signes distinctifs, des caracteres mémoratifs, dont le nombre est déterminé comme celui de nos caracteres arithmétiques.

Quand les Américains ont voulu pousser leur calcul au-delà de dix, ils ont ajouté le nombre des doigts de leurs pieds à celui des doigts de leurs mains. Pour exprimer quinze, par exemple, ils ont l'idée de trois fois cinq, & l'expriment en montrant tous les doigts des deux mains, & ceux d'un pied. Ils quadruplent ensuite ce nombre de cinq & en expriment l'idée qu'ils ont du nombre vingt, en

montrant tous les doigts des mains & des pieds.

Mais, dira-t-on, n'ayant que vingt doigts, ils ne sauroient donc exprimer tel nombre supérieur à celui-là. Pourquoi ne le feroient-ils pas? nous n'avons que neuf chiffres & le zéro; nous exprimons bien avec eux tous les nombres possibles: en doublant, triplant, quadruplant, &c. nous exprimons ces nombres par la répétition de ces mêmes dix caracteres; & nous parvenons à fixer nos idées de calcul, soit pour nous servir de mémorial, soit pour communiquer ces idées à nos semblables. Les muets de notre Continent, en montrant trois fois les dix doigts de leurs mains, nous communiquent l'idée qu'ils ont du nombre trente; qui doutera que les Américains n'en puissent faire autant? d'ailleurs l'emploi qu'ils font d'une quantité précise de pois, ou de cailloux, ou de nœuds, prouve clairement qu'ils ont l'idée de ce nombre déterminé, lors même qu'il passe vingt. Le nombre de jours, après lesquels ils se proposent de faire quelque chose, équivaut souvent à celui de deux ou trois de nos mois; il est donc constant qu'ils ont l'idée des nombres soixante & quatre-vingt-dix, ou quatre-vingt-onze. S'ils savent pousser leur calcul jusques là, j'ai droit d'en conclure qu'ils le poussent bien plus loin, que leur Arithmétique nous est inconnue, & qu'elle leur suffit pour leur usage.

Quelques-uns de ces peuples font leurs nœuds à des ficelles de différentes couleurs, & font à chaque ficelle le nombre de nœuds nécessaire pour exprimer leurs idées. Pourquoi ces ficelles de couleurs différentes? ne seroit-ce pas que les nœuds d'une ficelle, expriment des nombres différents de ceux qui sont exprimés par les nœuds d'une autre, & que chaque nœud a sa valeur déterminée? Ceux de la ficelle blanche, par exemple, pourroient être des unités; les nœuds de la rouge, signifieroient des dixaines; à la bleue seroient des centaines, & ainsi des autres. L'Arithmétique

métique palpable de M. Anderson, qu'il exerçoit avec des épingles de différente grosseur & longueur, fichées dans une Table, sur différentes lignes, étoit une Arithmétique dans le goût de celle des Sauvages. Les Apalachites faisoient leurs calculs au moyen de petits coquillages noirs ou de petites parties détachées des uns & des autres, enfilés comme des grains de patenôtres; & ces coquillages leur tenoient aussi lieu de monnoie. Parmi nous on calcule bien avec des Jettons.

Mais sans entrer dans le détail des différentes suppositions de cette espece, on ne sauroit nier que puisque les naturels de l'Amérique sont dans le cas de faire des calculs déterminés fort au-dessus de vingt, & qu'ils les font en effet, on a eu tort d'assurer qu'ils ne sauroient pousser le leur au-delà.

En France & dans d'autres pays, les Boulangers & Bouchers emploient dans leur calcul mémorial, la méthode des Sauvages, en faisant des hoches ou crans de trois sortes, sur un bâton fendu. Avec le secours de ces crans ils pousseroient leur calcul à des millions. Auroit-on raison de conclure de leur usage, qu'ils ne sauroient compter au-dela de vingt?

M. de P. (*) trouve une autre preuve de stupidité dans les Américains, en ce qu'ils n'ont pas su faire usage du fer forgé, & ils n'en avoient point; & celui de la monnoie, qui leur étoit si inutile, qu'actuellement encore ils ne veulent presque pas toucher les métaux monnoyés. C'est, disent-ils, un serpent que les Européans nourrissent dans leur sein, qui empoisonne tous les plaisirs, leur ronge le cœur peu à peu, & les conduit promptement au tombeau (**). Il s'ensuit de cette preuve, dit M. de P., que les peuples du

(*) Tome II, page 157.
(**) Atlas historique de Guedeville, Tome VI, p. 8.

nouveau Monde sont inférieurs en sagacité & en industrie aux nations les plus grossieres de notre Continent.

Lorsqu'il s'exprimoit ainsi, avoit-il fait réflexion que la terre leur fournissant d'elle-même les grains & les fruits, & la chasse des animaux pour se nourrir & se vêtir, la monnoie leur étoit plus que superflue; puisqu'elle n'a qu'une valeur arbitraire; qu'elle n'a été imaginée que comme un moyen pour faciliter l'échange; dans les pays où le tien & le mien causent tant de desordres, où les hommes sacrifient à l'ambition & à la fortune jusqu'à leur propre repos; où la soif des richesses altere jusqu'à ceux qui sont prépossés pour maintenir l'ordre dans la société; leur ferme les yeux sur le crime, & leur fait voir des fautes dignes de punition dans l'innocence même. Le non-usage de la monnoie met les Américains au niveau des Circassiens & des Tartares, qui les avoisinent. Allez chez eux, vous les trouverez vêtus de peaux, buvant le lait aigri de leurs juments ou de l'eau pure, vivant de fruits & de la chair des animaux qu'ils tuent à la chasse. Ils vous donnent le couvert & tout ce qu'ils ont, du cœur le plus généreux, & sans rétribution. Ils se donnent mutuellement les choses qui leur sont plaisir, ou dont ils ont besoin, sans faire usage de la monnoie. Si on leur fait présent de quelques bagatelles, ils les reçoivent avec actions de grace; & si vous leur donnez de l'or ou de l'argent monnoyé, ils ne l'acceptent pas à titre de monnoie, & les emploient à faire des crochets ou des agraphes (*). En conclura-t-on que les Tartares & les Circassiens sont les peuples les plus stupides de l'univers?

Tous les Américains en général ont l'hospitalité en recommandation, autant que les Circassiens & les Tartares. Nous les admirons; & avec notre ur-

(*) Vincent le Blanc, Carpin, & la Motraye.

banité prétendue, dont nous faisons tant de parade, nous nous contentons malheureusement de les admirer. S'ils avoient l'usage de la monnoie, ils deviendroient peut-être aussi intéressés, aussi avares, & aussi peu généreux que nos Européans. Ne nous laissons donc pas aveugler par l'amour-propre, au point de traiter de stupides ceux dont la conduite est pour nous un objet d'admiration. Si les peuples du nouveau Continent méritent d'être regardés comme des idiots pour agir comme ils le font, quel titre faut-il nous donner?

Dès qu'on n'est pas ennemi déclaré, on peut être assuré d'être accueilli des Américains avec une prévenance & une courtoisie dont la comparaison avec notre empressement intéressé, devroit nous faire rougir. En vain se présenteroit-on à eux sous les dehors de la bienveillance & de l'amitié, si l'on est du nombre des ennemis. La perfection de leurs sens les garantit des pieges que l'on pourroit tendre à leur bonne foi. On assure que les Péruviens, les Brésiliens & ceux du Canada ont l'odorat si fin, qu'au flair ils distinguent un Français d'avec un Espagnol & d'avec un Anglais. Les Caraïbes connoissent un Français à sa voie, & le distinguent d'un Anglais & d'un Hollandais. Etes-vous reconnu pour ami, on vous aborde (*), on vous conduit au *Carbet*, chacun s'empresse de vous faire la bienvenue. Le vieillard complimente le vieillard; le jeune homme & la jeune fille font toutes sortes de caresses aux hôtes de leur sexe & de leur âge; dans l'air & le maintien de toute la troupe on lit clairement la satisfaction qu'ils ont de vous voir. Ils vous demandent votre nom & vous disent le leur. En témoignage d'affection, ils se nomment eux-mêmes du nom de leur hôte; on les flatte beaucoup, quand on se nomme du leur.

(*) Histoire naturelle des Isles Antilles, page 458 & suiv.

Leur mémoire est si heureuse à retenir les noms des amis qui les ont visités, qu'au bout de dix ans ils s'en souviennent même sans équivoque, & recitent quelques circonstances de ce qui s'est passé de remarquable dans leur derniere entrevue. Si vous leur aviez fait alors quelque présent, ils vous le rappelleront; & s'il étoit de nature à être conservé, ils vous le montreront en témoignage de gratitude & de reconnoissance.

Parmi les Caraïbes il y a toujours dans leur *Carbet* (lieu d'assemblée) un *Niouakaiti* ou Sauvage chargé d'accueillir, de recevoir les passants, de donner avis de leur arrivée.

Où M. de P. a-t-il donc pris que les Américains manquent absolument de mémoire, & qu'aucune passion n'est capable d'émouvoir leur ame?

Je laisse aux gens sages à comparer nos auberges avec les carbets, & la conduite des Européans à cet égard, avec celle des peuples de l'Amérique. Dans celle-ci je trouve les sentiments d'un cœur humain, généreux, ceux de la véritable noblesse. Dans la nôtre je n'en vois que l'image grossiere, avilie, ou par la vanité, ou par la cupidité. Crainte d'augmenter notre honte en présentant à nos yeux des objets de comparaison, qui ne seroient pas à notre avantage, à nous, qui nous piquons si mal à propos de raisonner & d'agir philosophiquement, je n'entrerai pas dans le détail de la réception que les peuples du nouveau monde font à leurs hôtes. D'ailleurs le cérémonial varie un peu suivant les Nations. Mais tous vous servent à manger & à boire ce qu'ils ont de meilleur, & vous entretiennent le plus gaiement qu'ils peuvent, tout le temps que vous restez avec eux. Ils vous sollicitent, ils vous pressent amicalement, & vous les désobligeriez de ne pas emporter ce qui reste après que votre appétit a été satisfait.

Cet usage me rappelle celui de quelques Nations de notre Continent. Les Turcs rempliſſent leur mouchoir & quelquefois les manches de leur robe

des morceaux de viande & de pain du repas qu'on leur a servi, & les emportent chez eux (*). Les grands Tartares ne pouvant achever la viande qui leur a été présentée, donnent le reste à leurs domestiques (**). Parmi les Chinois, les domestiques du convié emportent chez lui les mets qui sont restés sur la table.

Notre avarice introduira, sans doute, cet usage parmi nous. La sensualité des Dames l'a déja introduit en plusieurs endroits, à l'égard des sucreries & des autres friandises du dessert. Encore un pas, nous voilà Turcs, Chinois & Tartares. Mais chez les Américains la générosité est le principe. Chez nous quel est-il? je le laisse à deviner.

Plus vous restez chez les peuples du nouveau Continent que vous visitez, plus leur plaisir augmente. A votre départ, le chagrin succede au plaisir; la tristesse de leur cœur est peinte sur leur visage. Lorsqu'après bien des sollicitations, ils n'esperent plus pouvoir vous retenir, la sincérité de leurs discours est scellée par les effets, ils vous font des présents de fruits & des autres choses qu'ils ont à leur disposition. Tacite dit (***) que les anciens Allemands régaloient les Européans, & leur faisoient quelques libéralités; mais il ajoute, qu'ils exigeoient aussi quelque chose de leur part: en cela bien moins généreux & moins nobles que les peuples de l'Amérique: les Allemands d'aujourd'hui, & beaucoup d'autres, ne me paroissent gueres disposés à condamner la conduite de leurs ancêtres. De combien de vertus, de combien de grands sentiments d'humanité bannis de notre Continent par l'ambition & le vil intérêt, les Nations qui se disent civilisées, ne trouveroient-elles pas les modeles chez ces prétendus stupides Amé-

(*) Buchequins, Liv. IV.
(**) Rubruquis, Voyage de Tartarie.
(***) Livre des mœurs des anciens Allemands.

ricains? Un Sauvage n'a-t-il pas réussi à la chasse, ses camarades le secourent, même sans en être priés. Si son fusil se creve, se brise, chacun s'empresse à lui en procurer un autre. Si ses enfants sont tués ou pris par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Ils ne se querellent ni ne se volent, & ne médisent jamais les uns des autres. S'ils ne font pas des sciences & des arts, tout le cas que nous en faisons, c'est qu'ils prétendent que leur contentement d'esprit surpasse de beaucoup notre luxe & nos richesses, & que toutes nos sciences ne valent pas une tranquillité parfaite.

Chez nous les Architectes s'étudient à faire des édifices superbes, & si solides en apparence, qu'ils semblent vouloir braver les siecles & faire disputer la durée de leurs ouvrages avec celle du Monde. Les Chinois nous taxent en conséquence, de vanité & d'orgueil, & les Américains nous taxent de folie. Ils ne mesurent la durée de leurs logements qu'à la brièveté de leur vie, & la distribution sur leurs besoins. La raison qui les détermine aussi à ne pas construire des maisons belles & solides dans le goût des nôtres, est que quand la place leur déplaît, ils en changent, soit pour respirer un autre air, soit pour d'autres motifs; tel que celui de la mort de quelqu'un, parce qu'alors ils la regardent comme infectée de maladie.

Presque tous nos autres arts sont les enfants d'un luxe qu'ils mépriſent, ou de nos besoins qu'ils ignorent; aussi disent-ils que nous prenons perpétuellement le change sur la véritable idée que nous devons avoir des hommes & des choses. Chez vous, ajoutent-ils, on mesure son mérite sur le brillant des habits & sur les titres d'un homme, parce qu'on les suppose accompagnés de beaucoup d'or & d'argent. Parmi nous, pour être homme il faut avoir le talent de bien courir, de chasser, de pêcher, tirer adroitement une fleche ou un coup de fusil, conduire un canot, savoir faire la guerre, connoître

parfaitement les forêts, vivre de peu, construire des cabanes, & savoir faire cent lieues dans les bois sans autre guide ni provisions que son arc & ses fleches.

On auroit cependant tort avec M. de P. d'en conclure que les Américains manquent de génie pour les arts & les sciences. Ce que le Chevalier de Rochefort dit des Apalachites & des Caraïbes dans son histoire des Antilles, & ce que nous lisons dans les relations du Mexique & du Pérou, prouvent bien clairement le contraire : ils pourroient même nous disputer l'avantage sur beaucoup de choses ; j'en appelle au témoignage de M. de la Condamine que j'ai deja cité à ce sujet. Je ne sai en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel que celui qu'ils ont construit auprès d'Andaguelais, connu sous le nom du fameux pont d'*Apurina*. Il s'étend en longueur sur une coupure de montagne d'environ cent-vingt brasses de large, & d'une profondeur affreuse, que la nature a taillé à plomb dans le roc, pour ouvrir un passage à une riviere. Cette riviere roule ses eaux avec tant d'impétuosité, qu'elle entraîne de fort grosses pierres ; & qu'on ne peut la traverser à gué qu'à vingt-cinq ou trente lieues de là. La largeur & la profondeur de cette breche, jointe à la necessité de passer dans cet endroit, ont fait inventer un pont de cordes fait d'écorces d'arbres, large d'environ six pieds. Ces cordes sont entrelacées de traverses de bois. On passe dessus même avec des Mules chargées ; non sans crainte à la vérité, comme on peut le voir dans les relations de M. de la Condamine & de Frezier ; car vers le milieu on sent un balancement capable de causer des vertiges. Mais comme il faudroit faire un détour de six à sept journées pour passer ailleurs, tout ce qui circule de denrées & de marchandises de Lima à Cusco, & dans le haut Pérou, passe dessus ce pont. Aujourd'hui le Roi d'Espagne l'entretient, moyennant quatre réaux qu'il exige de chaque charge, ce qui lui produit des sommes considérables.

Comment M. de P. accordera-t-il la mal-adresse dont il taxe tous les peuples de l'Amérique, avec l'admiration que leurs ouvrages excitent dans l'esprit des personnes même accoutumées à voir les plus belles choses? Voyez les hamacs, les paniers de jonc, teints de diverses couleurs, les tableaux de plumes des Mexicains, les sieges, les tables de bois poli des Caraïbes, leurs arcs, leurs fleches, & leurs carquois; les vases pour boire & pour manger, peints & enjolivés de mille grotesques; les broderies en or & argent faites par les Indiens du Chili, les ciselures des Péruviens. Nous considérons toujours ces choses avec un nouveau plaisir; nous admirons la beauté de ces vases, la délicatesse, la légéreté de leurs arcs, de leurs fleches; l'adresse à y ajouter des plumes & des caillous travaillés avec un poli admirable, les incrustations d'os de poissons, & de différents bois distribués avec goût sur leurs carquois, & dont les couleurs sont ménagées & disposées de maniere que leur symmétrie même nous charme & nous ravit. Ou nous sommes de grands sots, plus stupides que ces Américains, ou M. de P. a grand tort de les traiter de gens hébêtés.

Avant qu'ils eussent communication avec les Européans, ils creusoient le bois, & faisoient tous leurs ouvrages avec des prieres dures aiguisées, & emmanchées à peu près comme le sont nos haches & nos outils: le travail étoit long & pénible; mais ils venoient à bout de faire sans nos outils d'acier ce que nos ouvriers les plus habiles ont bien de la peine à faire avec les leurs. Depuis qu'on leur en a donné, ils en font usage sans avoir appris à s'en servir, de maniere cependant à nous convaincre de leur aptitude, & de quoi ils seroient capables dans les arts, s'ils étoient instruits par de bons maîtres (*). Le Chevalier de Rochefort & Bristock, ne

(*) Histoire naturelle des Antilles, pag. 454.

sont pas les seuls qui rendent témoignage à l'industrie des peuples de l'Amérique. J'ai déja cité M. de la Condamine, & je rapporterai encore ici ses termes, parce que cet Auteur ne sera pas suspect à M. de P.

» Le défaut de fer & d'acier les a souvent arrêtés, » dit ce Savant (*), quelquefois ils ont heureu- » sement surmonté ces obstacles. Mais souvent leur » industrie s'est arrêtée, où finissoient leurs be- » soins .... Ils ont réussi à fondre l'or & l'argent, » & à les jetter en moule .... Le plus habile tailleur » de pierre d'Europe, quelqu'adresse qu'on lui » suppose, seroit sans doute fort embarrassé à » creuser ainsi un canal courbe & régulier, dans » l'épaisseur d'un granit, avec tous les secours de » l'art, & les meilleurs instruments de fer & d'a- » cier. A plus forte raison sera-t-il difficile d'imagi- » ner comment les anciens Péruviens ont pu réussir » avec des haches de pierres dures, ou de cuivre, » telles qu'on en trouve dans leurs anciens tom- » beaux, ou avec d'autres outils équivalents, sans » équerre ni compas ..... les vases & la vaisselle » d'or & d'argent, les habillements couverts de » petits grains d'or plus fin que la semence de per- » les, & dont les Orfevres de Séville ne pouvoient » concevoir le travail, sont une grande preuve de » leur industrie. J'ai vu plusieurs de ces beaux » vases, ajoute le même Auteur, j'en ai même en- » core quelques-uns entre les mains, d'une grande » délicatesse; & je regrette la perte d'un grand » nombre d'autres.

» Il paroît par l'usage que les Espagnols ont fait » de ces richesses, qu'ils estimoient beaucoup plus » la matiere que l'ouvrage. Il ne faut cependant » pas en conclure, qu'aucun ne méritât d'être » conservé : quelques morceaux précieux par leur

(*) Mémoires sur quelques anciens monuments du Pérou. Dans les Mémoires de cette Académie de 1746.

» matiere, échappés depuis deux siecles au danger » de changer de forme par l'ignorance & l'avidité » des propriétaires, peuvent servir de preuve & de » monument, sinon de l'habileté des Indiens dans » la sculpture, du moins d'une *rare industrie*, par » laquelle ils ont suppléé aux machines & aux » outils.

» Dans mon voyage de Lima, continue M. de » la Condamine, j'avois fait acquisition de diver- » ses petites idoles d'or & d'argent, & d'un vase » cylindrique de même métal, de huit à neuf pou- » ces de haut, & de plus de trois de large, avec » des masques ciselés en relief. A en juger par ces » ouvrages, les Péruviens n'avoient pas fait de » grands progrès dans le dessein; celui de ces pie- » ces étoit grossier, & peu correct, mais l'adresse » de l'ouvrier y brilloit par la délicatesse du travail. » Ce vase étoit sur-tout singulier par son peu d'é- » paisseur. Ce ne peut être la rareté de l'argent, » qui y avoit fait épargner la matiere; il étoit aussi » mince que deux feuilles de papier collées en- » semble; & les côtés du vase étoient entés d'é- » querre sur le fond à vive arrête, sans aucun ves- » tige de soudure.

» J'ai saisi l'occasion de faire voir le prix de cette » antiquité à ceux entre les mains de qui ce vase » peut-être tombé; le peu de poids de la matiere » pouvant avoir préservé le vase de la fonte «.

Sur ce que M. de la Condamine avoit vu, il fut moins incrédule que M. de P., & paroît croire avec Pietro Ciéca, que les Péruviens savoient très-bien imiter en or de relief, les plantes, sur-tout celles qui croissent sur les murailles, & qu'ils les y plaçoient avec tant d'art, qu'elles sembloient y avoir pris naissance. Sans doute, conclut M. de la Condamnine, que les Péruviens les jettoient au moule, ainsi que les figures de Lapins, de Souris, de Lézards, de Serpens, de Papillons, &c. dont parlent les Historiens.

Ces vases, ces figures ornent aujourd'hui les ca-

binets des Curieux de l'Europe. J'ai vu à Monte-Video dans le Paraguai, des ouvrages brodés en or & en argent par les mains des Indiens du Chili, dont nos plus habiles brodeurs se feroient honneur. Don Joachim-Joseph de Viana, Gouverneur de cette espece de Ville-là, nous montra un *Puncha* de cette espece, qu'il nous dit avoir payé mille piastres, & nous assura qu'on y en travailloit de plus riches & de plus beaux.

Pour prouver sa these, M. de P. oseroit-il se prévaloir de la simplicité des peuples de l'Amérique & de quelques-uns de leurs usages, qu'il nous plaît de regarder comme bizarres? Si la simplicité de quelques Caraïbes leur a fait penser que la poudre à canon pouvoit être la graine de quelque plante, & les a poussés à en demander pour en semer, on a vu une marchande de Saint Malo, correspondante d'une Dame de la Martinique, lui mander de semer beaucoup de Caret (écaille de tortue dont on fait les tabatieres & autres ouvrages;) parce que ce fruit se vendoit beaucoup plus cher que le tabac, & ne se pourrissoit pas dans le vaisseau pendant la traversée (*). N'avons-nous pas vu des Magistrats d'une Nation Européane, vouloir condamner au feu un homme, pour avoir fait danser des Marionnetes? Comus, le célebre Comus, si connu à Paris & à Londres par des expériences physiques, qui ont étonné les Savants, n'oseroit encore aujourd'hui aller les faire chez les Nations méridionales de l'Europe, dans la crainte d'éprouver les funestes effets d'un Enthousiasme inquisitorial; ni chez quelques Peuples de l'Allemagne, même savante, parce qu'il redouteroit les suites de leur admiration.

Sur quoi donc M. de P. se fonde-t-il pour établir son paradoxe, que tous les peuples du nouveau Continent sont inférieurs en tout au moindre des Européans? nous avons vu qu'en général les Amé-

(*) Histoire des Antilles.

ricains loin d'être une race d'hommes dégradée & dégénérée de la nature humaine, ont tout ce qui caractérise la perfection ; belle taille, corps bien proportionné, aucun bossu, tortu, aveugle, muet ou affecté d'autres infirmités si communes dans notre Continent ; une santé ferme, vigoureuse, une vie qui passe ordinairement les bornes de la nôtre ; un esprit sain, instruit, éclairé & guidé par une philosophie vraiment naturelle, & non subordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation, une ame noble, courageuse, un cœur généreux, obligeant : que faut-il donc de plus à M. de P. pour être véritablement homme ? aussi ces hommes, qu'une vanité si mal fondée, fait traiter d'idiots, disent que le titre de *Sauvages* dont nous les gratifions, nous conviendroit mieux qu'à eux, puisqu'en effet nos actions sont contraires à l'humanité, ou du moins à la sagesse qui devroit être le guide des hommes qui se piquent d'être plus éclairés qu'eux.

Belle leçon dictée par les lumieres de la pure raison, plus saine dans ces habitants de vastes forêts, ou de pays abandonnés à la Nature, que dans l'enceinte tumultueuse de nos Villes, où les passions autorisées obscurcissent la raison, & où la société est plus dangereuse que le séjour des déserts & des bois ; où nos sciences n'ont encore pu nous procurer le bonheur d'une vie tranquille ; où nos besoins se multiplient dans notre abondance même ; & où cette abondance ne sert qu'à nous rendre pauvres & plus malheureux.

J'avoue que nous sommes faits les uns pour les autres, & que de cette dépendance mutuelle résulte tout l'avantage de la société. Mais la premiere intention de cette union, ou Contrat Social, a été d'obliger tous les contractants à se prêter des secours mutuels, & non de laisser tout usurper aux uns ; de les autoriser même dans leurs usurpations, & de laisser manquer de tout aux autres.

Les Sauvages Américains sentent trop bien ce

que c'est que l'homme pour se conduire suivant des principes qui heurtent ainsi la raison & le bon sens. La plupart au moins d'entr'eux ne vivent point seuls, mais contents du commerce des hommes qui leur ressemblent, ils n'en veulent point avoir avec ceux qui les regardent comme très-inférieurs à eux. Prompts à se secourir dans tous leurs besoins, ils refusent d'adopter les loix & les mœurs de ceux qui croient ne devoir rien aux autres. Plus leurs mœurs sont éloignées de celles des peuples que nous appellons civilisés, plus elles paroissent conformes à la loi primitive, gravée par la Nature dans le cœur de tous les hommes. Accoutumés au joug sous lequel nous succombons sans nous en appercevoir, nous ne faisons pas réflexion que nous substituons à cette loi les fausses idées d'une raison enchaînée, & corrompue par une éducation vicieuse.

En effet, que sont aux yeux d'un vrai Philosophe ces Royaumes si florissants, & si riches? ce qu'ils sont aux yeux des Sauvages; des objets de mépris, & ceux qui les composent, des objets de pitié; parce que leurs richesses, & leur splendeur, ne servent qu'à exciter l'envie d'un voisin ambitieux, & des guerres cruelles dans le sein des Etats, pour la destruction de l'humanité: parce que ces richesses sont une pomme de discorde toujours présente, sources de querelles & de divisions, qui sont la peste de la Société.

Ne vaudroit-il pas mieux que les habitans de notre Continent eussent eu dans tous les temps, la même idée de l'or, qu'en ont encore les Sauvages? ne seroit-il pas plus avantageux pour nous, d'avoir laissé l'or & l'argent ensévelis dans les entrailles de la terre, que de les en avoir tirés, pour former le tombeau de tant de milliers d'hommes, sacrifiés à la cupidité de leurs semblables, & pour ne trouver, au lieu du bonheur que l'on y cherche, avec tant de peines & de soucis, que la

source funeste des maux dont nous sommes inondés?

Qu'on ne s'imagine pas que ces raisonnements soient un jeu d'esprit, ou le fruit d'une imagination échauffée. C'est le langage même, les sentiments des Sauvages, que divers Auteurs célebres rapportent dans leurs relations, comme ayant entendu tenir ces discours aux différents peuples du nouveau Continent, avec lesquels ils ont vecu. Ils sont d'autant moins suspects de partialité à cet égard, qu'ils ont rapporté avec la même franchise, ce qu'ils y ont remarqué de répréhensible, comme ce qu'ils y ont trouvé de louable. Si l'on peut reprocher quelques choses à ces Voyageurs, c'est d'avoir observé certains usages avec les yeux d'un préjugé national; de les avoir conséquemment regardés comme bizarres & ridicules, faute de les avoir comparés avec les nôtres, ou d'avoir assez réfléchi sur les motifs qui ont pu les faire introduire. On les a qualifiés de travers d'esprit; mais voyons si nous pensons mieux que les Américains. On pourra en juger sur le parallele de leurs mœurs & de leur caractere avec ceux des Nations Européanes, & par la comparaison de quelques-uns de leurs usages avec les nôtres.

Doués par la Nature d'une ame noble, d'un cœur généreux & de cet esprit calme, qui voit les objets sans se passionner, & qui donne aux choses leur juste valeur, les peuples du nouveau Monde sont bienfaisants, officieux, prévenants, rendant aux Européans amis, comme à ceux de leurs Nations, tous les services qui dépendent d'eux, sans attendre même qu'on les en prie Ils ne se croient pas aisément offensés ni injuriés. Dès qu'un homme n'est pas reconnu d'eux pour ennemi, ils ne soupçonnent même pas qu'il ait envie de leur nuire. Mais quand on a abusé de leur bonne foi, qu'on les paie d'ingratitude, & qu'ils se croient reellement offensés, ils ne pardonnent

jamais, & pousſent leur vengeance auſſi loin qu'elle peut aller. Cette paſſion furieuſe, & non le goût décidé pour la chair humaine, eſt le motif qui pouſſe quelques Nations à devenir Antropophages.

On a vu des Breſiliens mordre la pierre contre laquelle ils s'étoient heurtés; & mordre les fleches qui les avoient bleſſés. D'ailleurs vivant ſans défiance les uns des autres, ils ne portent d'armes que pour la chaſſe des animaux, qui leur fourniſſent leurs vêtemens & une partie de leur nourriture.

La même confiance fait que comme chez les grands Tartares (*), leurs maiſons n'ont ni portes ni fenêtres cloſes. Libres de leurs volontés & de leurs actions, ils ont de la peine à concevoir comment un homme peut avoir aſſez d'autorité pour empêcher les autres de parler & d'agir, & preſque de penſer autrement qu'il ne lui plaît. Contents de peu, ils trouvent dans leur prétendue pauvreté ce bonheur que nous ne trouvons pas dans le luxe, les richeſſes & les titres d'honneurs, dont ils ignorent preſque les noms. Ils ſe laiſſent aller tranquillement dans les bras du ſommeil, ſans ſouci & ſans inquiétude pour le lendemain, & voient enfin arriver le terme de leurs jours ſans crainte de la mort, & ſans regret pour la vie.

Que penſeroit un Sauvage des Européans, & quelle idée ne ſeroit-il pas fondé à avoir des Nations même de notre Continent, qui ſe prétendent les plus civiliſées, ſi au milieu d'une Religion qu'il a fallu établir, pour leur perſuader que tous les hommes ſont freres, il voyoit la miſere incarnée mendier un morceau de pain à la porte de celui-là même qui ne nage dans le luxe & l'abondance qu'à la faveur des flots de ſueur du mi-

(*) Voyage de Carpin & de la Motraye.

férable à qui il le refuse ? s'il se voyoit toujours environné d'hommes armés, à qui l'honneur & le caprice feront à chaque instant un motif suffisant pour lui nuire ; d'hommes qui vivent de maniere à obliger de les conduire par des loix qui, à la honte de l'humanité, les font regarder comme des brigands & des bêtes féroces, contre lesquels il faut toujours être en garde.

Avons-nous donc bonne grace de reprocher la férocité à quelques Peuples du nouveau Monde ? agissent-ils plus cruellement que les Espagnols ne l'ont fait à leur égard ? Que diroient ces prétendus Sauvages, s'ils voyoient des Anglais blessés & vaincus à Fontenoy, égratigner, mordre de rage les Français, qui s'empressoient à étancher le sang de leurs blessures, à verser du baume dans leurs plaies, & à leur donner tous les secours d'une humanité bienfaisante ? y a-t-il rien de plus cruel que le soldat Européan ? je rougirois d'en rapporter les actes de cruauté & de scélératesse. Tirons le rideau sur des paralleles si odieux, & passons à d'autres objets, qui ne seront capables que d'exciter le rire des Démocrites de nos jours.

On l'a dit, & on le dira long-temps : la moitié du monde se moque réciproquement de l'autre. On se passionne aisément pour les usages, comme pour les sentimens que l'on a adoptés, & rien ne nous plaît qu'autant qu'il a plus de conformité avec notre façon de penser & d'agir. Les Européans, dont les climats qu'ils habitent ne leur ont pas permis de se passer de vêtemens, blâment les peuples de l'Amérique qui vont nuds, parce que les habits leur seroient plus à charge qu'avantageux.

La plupart des Sauvages se peignent le corps d'une façon, qui nous paroît ridicule & bizarre, quelques-uns d'une seule couleur, d'autre y emploient le rouge, le noir, le blanc, le bleu, le jaune, & représentent sur leurs corps diverses figures

figures de fleurs & d'animaux ; d'autres s'oignent d'une espece de colle gluante, sur laquelle ils font souffler du duvet de diverses couleurs, par compartimens. Ils trouvent cet usage admirable, non-seulement à titre de beauté, mais parce que ces onctions les garantissent des insectes, les rendent plus souples & plus agiles : ils ont donc raison de le faire. Nous nous en moquons cependant, sans faire réflexion qu'on voit dans notre Continent des Pélerins Turcs vêtus de robes longues, faites d'un millier de pieces de toutes couleurs, sans pouvoir en apporter une bonne raison. On voit des hommes & des femmes dans tous nos pays, trouver de la beauté dans leur parure, porter sur la tête des aigrettes de plumes, comme les Sauvages, & contraints de se vêtir, se rapprocher du goût des Américains, autant qu'il est possible, par des habits rayés de différentes couleurs peints de fleurs, de papillons, d'insectes, distribués souvent aussi bizarrement que ceux des Sauvages.

En se peignant ainsi la peau, les Indiens y trouvent un avantage réel, dicté par la Nature, pour la conservation de leur existence ; mais nos Européanes en employant le blanc & le rouge pour se farder le visage, la gorge, & les parties du corps qu'elles portent nues, n'ont d'autres motifs & d'autres intentions que de cacher des défauts ou reçus de la Nature, ou imprimés par l'âge : ce qui est une hypocrisie & une fourberie véritable.

Les Américains aiment les cheveux noirs, ainsi que les Chinois, & se les oignent d'onguents & de jus d'arbres pour leur donner cette couleur.

La plupart des Dames Espagnoles & Italiennes teignent les leurs, les parfument de soufre, les humectent d'eau seconde, les exposent au soleil le plus ardent, pour leur donner la couleur d'or. Au contraire en France en Angleterre, en Allemagne & dans tous les pays du Nord, on voit

des femmes s'arracher la moitié des sourcils, & peindre le reste en noir pour paroître plus belles; elles imitent en cela les Sauvagesses, qui se font des cercles noirs autour des yeux avec du jus de pommes de *Jupina*.

Au reste la mode de se peindre tout le corps ou quelques parties seulement, fut celle de tous les temps, de tous les pays. Le Prophete Jérémie l'a reproché aux Juifs, Tacite le dit des Allemandes (*), Pline (**), Hérodien (***), nous apprennent que certains peuples de la grande Bretagne, n'ayant l'usage d'aucuns vêtements, se peignoient le corps de diverses couleurs, & y représentoient des figures d'animaux, d'où ils furent nommés *Pictes*. Les Goths se rougissoient le visage avec du cinabre; & les premiers Romains, si nous en croyons Pline (****), se peignoient de *Minium* les jours de triomphe. On l'a dit de Camille. Les jours de fêtes, on enluminoit aussi le visage de Jupiter. Les Européanes faisoient de cette couleur le même cas qu'en font encore les Américains, & sur-tout les Patagons. Les principaux d'Ethiopie s'en rougissoient tout le corps, & même les statues de leurs Divinités.

En Amérique les Indiens portent des especes de bonnets ou couronnes de plumes d'oiseaux très-bien tissues & arrangées avec goût: les femmes portent des aigrettes. En Europe les hommes ornent leurs chapeaux de plumets & les femmes arborent aussi des aigrettes, & entrelassent des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux. Les Indiennes de l'Amérique se percent les oreilles & y mettent des pendants d'os ou de pierres de couleur travaillés & polis. Les Péruviennes & les Brésiliennes en ont d'or pur d'une grandeur démesurée, quelquefois décorés de pier-

(*) Livre des mœurs des anciens Allemands.
(**) Liv. 22, ch. 1.
(***) Vie de Severe.
(****) Liv. 33, ch. 7.

res fines ou de cryſtal, ou d'ambre jaune ou de corail, ainſi que les Apalachites. Nos Européanes les imitent encore à cet égard, en portant des pandeloques de perles, de diamants ou d'autres pierres, qui leur deſcendent juſqu'au bas de la mâchoire. Les Dames de notre Continent portent auſſi des braſſelets comme les Américaines, vraiſemblablement elles ſe peindroient auſſi tout le corps, comme les Caraïbes, les Bréſiliennes, preſque tous les peuples du nouveau Continent & de pluſieurs Cantons de l'Afrique, ſi le Climat qu'elles habitent leur permettoit de ne pas ſe vêtir. Nos Européanes ſe flattent cependant d'avoir du goût & de l'eſprit: pourquoi donc mépriſeroient-elles les Américaines, ſur leſquelles elles ne l'emportent que par une plus grande envie de plaire? Quant aux autres uſages, & aux idées relatives à ce que nous appellons agrément & beauté, chaque Nation les attache à diverſes choſes ſuivant le caprice & le préjugé de l'éducation. Les Américains trouvent tant de difformité à nourrir leur barbe, qu'ils l'arrachent à meſure qu'elle croît. On aſſure même qu'ils ont le ſecret d'empêcher le poil de revenir, quand ils l'ont arraché. Ils penſent que la barbe ne convient bien qu'au menton des boucs & des chevres. Tous les peuples orientaux de notre Continent regarderoient comme la plus grande injure, & ne pardonneroient jamais à celui qui leur auroit coupé la barbe.

Les Européans occidentaux d'aujourd'hui penſent comme les Américains ſur l'uſage de porter la barbe; ils laiſſent aux militaires & aux cochers le plaiſir de porter des mouſtaches, & coupent la barbe le plus ras poſſible, pour ſe donner ſans doute un air plus efféminé tandis qu'ils auroient honte d'avoir le menton dénue de poil, pour des raiſons que l'on ſait. Ainſi varient les opinions ſur la perfection & la beauté.

Chez les Maldivois, plus un corps eſt velu, plus

il paroît beau. Ce seroit parmi nous, comme chez les peuples de l'Amérique, la beauté d'un Ours & non celle d'un homme. Par la même raison les Japonois, les Tartares, les Chinois, les Polonois, s'arrachent ou se coupent presque tous les cheveux, pour n'en laisser croître qu'un toupet au sommet de la tête, tandis que les peuples occidentaux de l'Europe, non-seulement conservent leurs cheveux, mais en empruntent d'autrui, quand les leurs ne peuvent s'arranger à leur fantaisie

De très-petits yeux font un trait de beauté chez les Tartares, ainsi qu'un nez extrêmement camard. Pour en relever l'éclat, les femmes l'oignent d'onguent noir. Les Guinois aiment aussi les nez écrasés & les grands ongles. Les Calécutiens & les Malabares veulent des oreilles allongées jusques sur les épaules. Ne pouvant donner cette forme aux leurs, nos Dames Européanes y suppléent par d'énormes boucles d'oreilles. Elles aiment dans les hommes un nez aquilin, & les Européans aiment dans les femmes un petit nez retroussé; ils ont leur raison pour cela.

Les Ethyopiens préferent les levres épaisses & saillantes, avec un teint de peau le plus noir. Les Negres de la Mosambique aiment les dents aiguës & pointues; ils emploient même la lime pour se donner ce trait de beauté; tandis que les Maldivois les veulent larges & rouges, & mâchent continuellement du Betel pour cet effet. Les Japonois n'estiment que les dents noires, & usent d'artifices pour les rendre telles, pendant que nous employons toute la science des Chirurgiens Dentistes pour donner à nos dents la plus grande blancheur.

Les Cumanois font consister la beauté de la tête à l'avoir allongée & applatie par les deux côtés. Dès la naissance les meres la pressent à leurs enfants, pour leur donner cette forme. Ils se lient les jambes au dessus du mollet; & les serrent au dessus de la cheville pour les faire enfler, parce

qu'ils les aiment grosses. Les Européans, si l'on en excepte les Espagnols, préferent les jambes fines & les mollets d'une grosseur proportionnée.

Chez quelques Asiatiques, & dans plusieurs Cantons de l'Afrique, c'est une beauté aux femmes d'avoir des mamelles pendantes, & assez allongées pour être jettées par dessus l'épaule, nos Européanes les trouveroient affreuses.

Un petit pied est admirable à la Chine; pour l'avoir le plus petit possible, les Chinoises s'estropient au point de ne pouvoir presque se soutenir. Les femmes Turques regardent comme une grande faveur de montrer seulement le bout du pied, & découvrent aisément leur gorge; pendant qu'au milieu d'elles, dans l'Isle de Chio, les femmes se couvrent exactement la gorge jusqu'au menton, & portent des jupons si courts qu'à peine descendent-ils jusqu'au genouil.

Mais si les Chinoises s'estropient les pieds, si les femmes Tartares s'écrasent le nez pour se donner des agréments & des appas, nos Européanes ne se mettent-elles pas le corps à la torture, pour se former une belle taille? à quoi néanmoins elles réussissent si mal, que si on les examine de près on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres usages de l'Europe; le goût pour la beauté, & les idées de la perfection y dépendent comme ailleurs, des loix, du climat & des principes de l'éducation que l'on y reçoit. Ce seroit entreprendre l'impossible que de vouloir fixer tant d'opinions différentes: de détruire des préjugés identifiés pour ainsi dire avec nous. *Tot capita, tot sensus.* Ce proverbe dont l'expérience journaliere prouve si clairement la vérité, devroit nous rendre plus circonspects dans nos jugemens sur les usages des Nations. La raison, le bon sens nous apprennent à ne condamner que ceux où l'humanité trouve des désavantages réels, qui tendent à sa destruction, ou ceux

dont la Nature a lieu de se plaindre. Hé parmi nous combien n'en trouve-t-on pas qui la heurtent de front.

Dans la plupart des cantons du vaste Continent de l'Amérique, les naturels du pays ont suivant nous, des travers d'esprit, d'inclination & de conduite. Mais si nous étions assez dénués d'orgueil, assez dépouillés de prévention pour nous rendre justice, ne trouverions-nous pas, que très-souvent nous agissons plus mal, & raisonnons aussi peu conséquemment qu'eux ? des réflexions un peu moins intéressées de notre part, n'en seroient que plus philosophiques : nous verrions les objets dans leur véritable point de vue, & nous les estimerions ce qu'ils valent. Aveuglés par le préjugé, le nom seul de *Sauvage* nous présente l'idée d'un homme dur, brutal, inhumain, & tel que M. de P. nous l'a dépeint d'après sa prévention. Mais s'il en avoit fait le portrait d'après nature, il nous l'auroit présenté comme un homme qui ne connoissant presque aucun excès, ne connoît presque aucune des maladies qui en sont une suite, & portent jusqu'à l'esprit la foiblesse qu'elles donnent au corps : comme un homme dont l'esprit sain, calme & tranquille marche sûrement à la lueur du flambeau de la Nature, & rend son corps déja bien constitué, fort, vigoureux, robuste ; vivant de peu, mais vivant un siécle ; parce que endurci de bonne heure au froid & au chaud, il n'est incommodé ni par les injures de l'air, ni par l'intempérie des saisons : comme un homme dont la vigueur du tempérament est le principe d'une constance & d'une fermeté d'ame à l'épreuve de tout ; fermeté qu'il a plû à M. de P. de métamorphoser en indolence & en lâcheté, qui auroient leur source dans la dégradation physique de l'être des Américains.

Mais ces Sauvages incapables de s'élever dans la prospérité, comme de s'abattre dans l'adversité, sont parvenus naturellement à ce dégré de Phi-

losophie, dont les Stoïciens se vantoient avec si peu de fondement. Ces Philosophes rustiques reçoivent tous les événements avec la même tranquillité. Qu'on annonce à un pere de famille Américaine que son fils s'est signalé contre les ennemis, il répondra simplement : *voilà qui va bien.* Vient-on lui dire : *vos enfants ont été tués* ; *cela ne vaut rien*, dira-t-il sans s'émouvoir, & sans demander comment la chose est arrivée.

Pleins de la droiture que la lumiere naturelle inspire, ils goûtent ce qui est beau, ce qui frappe leur esprit ; mais ils ne saisissent pas toujours ce qu'on voudroit leur faire entendre, soit parce qu'ignorant le génie de leur langue, on le leur explique mal, soit parce qu'il répugne à des préjugés anciens, dont notre propre expérience prouve qu'il n'est pas aisé de se défaire.

Le Baron de la Hontan prête aux Indiens du Canada, & beaucoup d'Auteurs rapportent des autres Peuples du nouveau Monde, des raisonnements si justes & si abstraits sur l'Etre souverain, sous le nom du *grand Esprit*, qu'on les diroit puisés dans les écrits des Philosophes.

Mais enfin quoiqu'ils n'aient ni culte, ni religion, ils disent que ce grand esprit contient tout, qu'il agit en tout, que tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoît est lui, qu'il subsiste sans bornes, sans limites, sans figures ; ce qui fait qu'ils le trouvent en tout, & lui rendent hommage en tout.

Ces raisonnements que l'on trouve fréquemment dans le recueil des voyages de l'abbé Prévost, sont-ils ceux de gens hebêtés & stupides ? Les Brachmanes des Indes raisonnent à peu près dans le même goût. Appollonius de Thyane fut autrefois chez eux, pour s'instruire de la Philosophie.

Non, je ne saurois me persuader que M. de P.

eût lu attentivement les Auteurs qui ont écrit sur le nouveau Continent, lorsqu'il nous en a tracé un portrait si différent de celui que j'en ai tiré. Comment n'y a-t-il pas vu que la Louisiane, la Virginie, &c. jouissent du plus beau climat du monde (*) : que tout y vient dans une abondance étonnante, comme dans le Chili, même sans le secours d'une pénible industrie ; que le divertissement seul des naturels du pays suffisoit pour suppléer à leurs besoins, lorsque la douce tranquillité dans laquelle ils passoient leurs jours, fut troublée par l'arrivée des Espagnols & des Anglais, qui apprirent à ces Peuples ce que peut l'avarice & la cupidité, & les firent passer de l'âge d'or à l'âge de fer ? Il y auroit vu que la Nature n'a pas moins favorisé les hommes qui habitent ces beaux climats, puisqu'en général ils sont droits & bien proportionnés, ont les bras & les jambes d'une tournure merveilleuse & n'ont pas la moindre imperfection sur le corps ; que presque toutes les femmes y sont d'une grande beauté ; qu'elles ont une taille fine, des traits délicats, & ne manquent d'autres charmes à nos yeux, que de ceux du teint ; qui sont pleines d'esprit, toujours gaies, de bonne humeur, & que leur ris a même beaucoup d'agréments.

Pour donner enfin des Peuples de l'Amérique une idée telle qu'on doit se la former, je croirois sans partialité qu'à beaucoup d'égards, ils sont plus hommes que nous dans toutes leurs manieres dignes de la simplicité primitive du vieux temps, qu'ils ne sont sauvages, suivant la rigueur du terme, que dans notre imagination & relativement aux préjugés des peuples ambitieux, avares, adonnés au luxe & à la molesse, & que la misere ou les

(*) Dissertation de Guedeville, tom. VI, p. 91 & suiv.

les soucis poignardent au milieu de leur prétendue abondance.

Lorsque j'entre dans les tabagies Anglaises, Hollandaises, Flamandes, ou dans les Musicaux Allemands, Danois ou Suédois, il me semble être transporté dans un Carbet de Caraïbes ou de Sauvages du Canada. La différence que j'y trouve, est à l'avantage de ces derniers. Avec une ame calme & un esprit tranquille, qui leur donne à la vérité un air oisif, phlegmatique, & sérieux, ils fument paisiblement leur calumet ; mais on y lit en même temps l'affection mutuelle qui les rassemble, la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunis.

Dans les tabagies de notre Continent on voit des gens assemblés pour passer des journées entieres appuyés nonchalamment sur le bout d'une table couverte de vases pleins de thé ou de biere, ou retirés dans un coin, le verre à la main, la pipe à la bouche, regardant les autres avec des sourcils rabattus, les étudiant dans un morne silence, examinant jusqu'à leurs moindres gestes, avec des yeux obscurcis par les vapeurs noires de la biere & de la mélancolie, & qui ne s'ouvrent que pour manifester la défiance qu'ils ont de leurs voisins, avec les soucis & inquiétudes de l'intérêt & de l'ambition. Si la joie & le plaisir s'y rencontrent quelquefois, ils n'y sont amenés que par l'ivresse, qui alors en bannit la raison, pour y introduire la discorde, les querelles, & toutes leurs funestes suites. Voilà cependant ces peuples civilisés. Hé, qui des Américains ou de nous mérite à plus juste titre le nom de Sauvages ?

Il ne me seroit pas plus difficile de justifier l'Amérique des fausses assertions de M. de P. au sujet des quadrupedes naturels à ce Continent-là, ou qu'on y a transportés du nôtre. Suivant cet Auteur (*), par un contraste singulier, les Onces, les Tigres

(*) Tom. I, pag. 6 & 90.

& les Lions Américains sont entiérement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique. Les animaux d'origine Européane y sont devenus rabougris; leur taille s'est dégradée, & ils y ont perdu une partie de leur force, de leur instinct & de leur génie.

Le P. Cataneo n'a pas tout à fait pensé, à cet égard, comme M. de P.; & M. Muratori nous assure dans sa petite histoire du Paraguai, que les Tigres y sont plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Toutes les peaux de Tigres que j'ai vues à Monte-Video étoient aussi belles & pour le moins aussi grandes que celles qu'on nous apporte de notre Continent. Quant à ces animaux vivants, je n'y en ai vu qu'un seul, dont le Gouverneur de Monte-Video fit présent à M. de Bougainville, qui le fit porter à bord de notre Frégate, où l'on fut contraint de le tuer quelques jours après. Il avoit été élevé tout jeune, attaché à la porte de la Cour du Gouvernement; & quoiqu'il n'eût alors que quatre mois au plus, sa hauteur étoit déja de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquise, si on lui eût permis de croître jusqu'à sa grandeur naturelle.

Les Portugais de l'isle Ste. Catherine, & ceux de la Côte de la Terre Ferme, nous exhortoient à ne pas nous exposer dans l'intérieur des terres, & n'osoient eux-mêmes aller à la chasse sur la lisiere des forêts; parce qu'ils regardent les Onces, les Tigres, les Léopards & les Lions de ce pays-là, comme des animaux extrêmement dangereux & cruels. Les Ours de l'Amérique septentrionale, loin d'y être rabougris, y sont d'une grandeur effroyable.

M. de P. a sans doute confondu les Lions du Bréfil, du Paraguai, du Mexique & de la Guyane avec un animal du Pérou & des frontieres du Chili, plus petit, moins fort, moins courageux, & qui n'a pas la figure du Lion; mais auquel

les Péruviens ont donné le nom de ce Roi des animaux quadrupedes, nom qu'on lui a conservé dans les relations qu'on nous a données de ce pays-là.

A l'égard des quadrupedes qu'on a transportés de notre Continent en Amérique, peut-être la dégradation en a-t-elle atteint quelques-uns dans certains Cantons, comme il arrive presque à tous ceux que l'on en apporte pour les naturaliser chez nous. Mais M. de P. n'a pas moins de tort d'en conclure du particulier au général. J'ai vu au Brésil, & sur le rivage de Rio de la Plata, des Taureaux aussi gros & aussi forts que les plus gros de France. Sans doute qu'ils sont ordinairement plus grands, puisque dans le commerce prodigieux que l'on y fait de leurs cuirs, pour les porter en Europe, ceux que l'on appelle *Cuirs verts*, ou non préparés, doivent avoir dix pieds de la tête à la queue, pour être marchands. Les Chevres & les Brebis y sont aussi de la plus grande taille. La race Espagnole des Chiens de chasse y est admirable, & y a si peu dégénéré pour le corps, l'instinct & le génie, que les Chiens d'arrêt du Gouverneur de l'Isle Ste. Catherine, étoient hauts comme les plus grands Chiens qu'en France on appelle Danois, & gros comme des Limiers. Il nous en donna deux de l'âge de trois à quatre mois, qui arrêtoient déja naturellement, & que M. de Bougainville conduisit en France.

Les Chevaux Espagnols qui se sont extrêmement multipliés en Amérique, loin de s'y être abâtardis, y ont acquis un degré de bonté si supérieur à ceux d'Espagne même, qu'ils font jusqu'à soixante lieues de suite, sans prendre aucune nourriture, & sont pour l'ordinaire à Buenos-Aires, & à Monte-Video, trois jours de suite sans boire ni manger. Ils sont malgré cela d'une vigueur, d'une légéreté & d'une allure au-dessus de toute imagination. J'en ai rapporté les preuves, dans le journal de mon voyage aux Isles Malouines, après en avoir été témoin oculaire.

Plus je réfléchis sur l'idée que M. de P. s'est efforcé de nous donner de l'Amérique, moins je la trouve conforme à celle que nous en avions. Cette partie du globe est depuis sa découverte, le grand, le puissant, le riche aimant des Européans. L'Europe, la moindre partie de la terre, dans le partage qu'il a plû aux hommes d'en faire, vise depuis ce temps-là à se dédommager de son peu d'étendue, & de ce qui lui manque, en cherchant ardemment les biens que la nature lui a refusés, & dont cette mere commune, qui n'aime pas également ses enfants, a été prodigue à certains pays.

En effet, si les Européans pensoient comme M. de P., verroit-on cette émulation si vive, si empressée pour aller s'établir en Amérique, & y chercher toutes ses productions? La fatigue, les périls, les incommodités, rien ne nous rebute.

Quoique l'avarice & la cupidité aient fait parcourir l'Asie & l'Afrique, ce n'est rien en comparaison de l'Amérique. Depuis qu'on connoît ce vaste Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on pas tâché de profiter de ses dépouilles? on peut dire sans exagération, qu'il en est venu des richesses immenses dans tous les genres. Il ne pouvoit même arriver aux naturels du pays un plus grand malheur que cette découverte. On ne s'est pas contenté de les dépouiller, avec violence, des choses dont ils nous auroient volontiers fait part en échange, on a ôté à quelques-uns le plus précieux de tous les biens, la liberté. Pillés, on a encore exercé contr'eux des cruautés horribles. Enfin ces pauvres mortels, dont tout le crime étoit d'être nés dépositaires, sans le savoir, des trésors de la Nature, éprouverent les effets les plus criants de l'injustice & de la violence; parce qu'ils employoient les moyens légitimes pour défendre leurs droits naturels contre l'invasion des usurpateurs. Il ne leur restoit que la qualité d'hommes, falloit-il que M. de P. eût encore la cruauté de vouloir les en dépouiller!

Non

Non, tout le spécieux de ses raisonnements ne sauroit tenir contre la conduite des Européans. Elle prouve plus que tous les argumens, parce que le raisonnement est toujours en défaut quand l'expérience est contre lui.

Si je m'étois proposé de relever toutes les autres propositions hasardées des réflexions philosophiques de M. de P., ces dissertations formeroient un volume presqu'aussi considérable que l'ouvrage même. J'ai de la peine à me persuader, malgré le ton décidé & affirmatif de cet Auteur, qu'il ait pensé & débité de bonne foi tout ce qu'on y trouve. Dans le délire presque général qui fait mettre au jour tant de paradoxes & de contradictions, M. de P. s'est laissé sans doute emporter à la manie qui regne d'inonder le public de sarcasmes & de déclamations indécentes contre l'état religieux (*). L'ordre des Bénédictins, ou plutôt les richesses dont ils jouissent avec des titres qu'on ne peut leur contester, ont réveillé la jalousie & l'envie : la cupidité dévorante de ces Déclamateurs ne leur permet pas même de garder des ménagements, & ne laisse aucune équivoque sur la nature des motifs qui les animent. Ils se montrent à découvert. La soif des richesses les dévore, & leur fait exhaler mille extravagances contre les possesseurs des biens des Abbayes qu'ils seroient charmés de s'approprier. On diroit, à les entendre parler, que leurs ancêtres n'ont été occupés que du soin de doter des Monasteres ; & Dieu sait quels seroient les titres de ces Déclamateurs pour en revendiquer les terres, comme un bien de famille ! M. de P. connoît bien peu les Bénédictins, puisqu'il leur rend si peu de justice. Trop occupé de son ouvrage, il n'aura lu que des Géographes, ou des relations de Voyageurs, ou ab-

(*) *Recherches Philosophiques sur les Américains*, T. II, P. 191.

sorbé dans ses réflexions trop souvent peu philosophiques, il s'est etourdi au point d'oublier que les Magistrats dans leurs plaidoyers (*), les Ministres d'Etat (**), tous les Savants, M. de Voltaire même, n'ont jamais parlé des Benédictins, sans faire l'éloge de leur science, & sans exalter les services qu'ils ont rendus & qu'ils rendent encore à l'Eglise & à l'Etat. Si M. de P. a donc pensé qu'il gagneroit des applaudissements en se rendant l'écho des sons bruyans de quelques trompettes méprisables, je laisse à penser le cas qu'il doit faire de ces applaudissemens. S'il rectifie au contraire son erreur à cet égard comme sur tant d'autres, il nous prouvera que ses réflexions sont quelquefois philosophiques.

(*) M. Joly de Fleury, Avocat-Général du Parlement de Paris.

(**) Arrêt du Conseil d'Etat, & Déclaration du Roi de 1765 & 1766.

FIN.